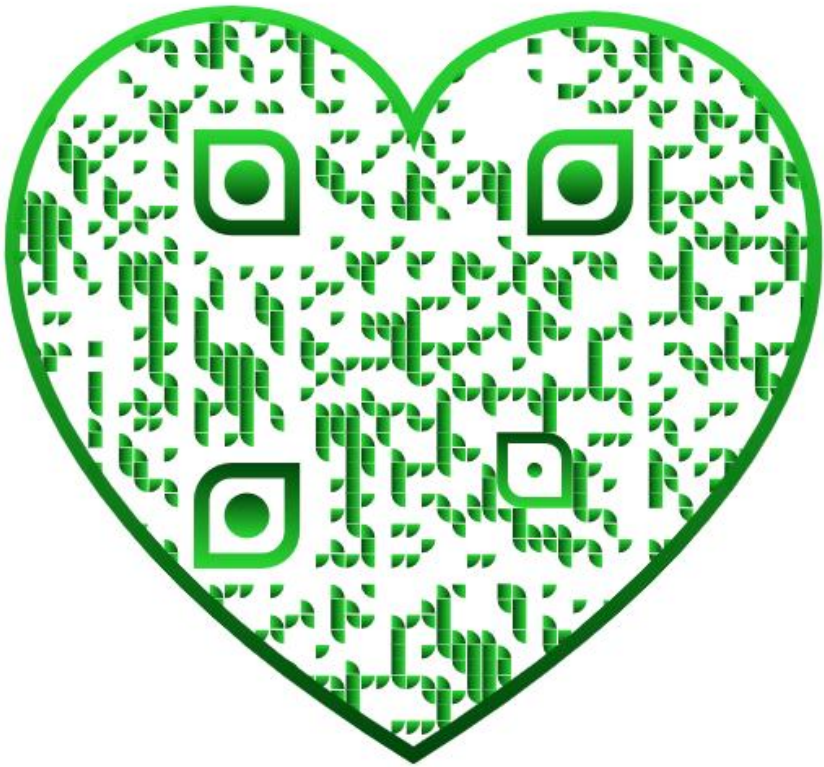
GUNNAR STAALESEN

LE ROMAN DE BERGEN

2020. POST FESTUM

ROMAN TRADUIT DU NORVÉGIEN
PAR ALEX FOUILLET

Gaïa



GUNNAR STAALESEN

LE ROMAN DE BERGEN

2020. POST FESTUM

ROMAN TRADUIT DU NORVÉGIEN
PAR ALEX FOUILLET

Gaïa

Le point de vue des éditeurs

Bergen, 2020. Dans une Norvège encore marquée par l'attentat d'Oslo et le massacre sur l'île d'Utøya, une sombre et mystérieuse affaire refait surface, celle de l'inconnue de l'Isdal. En 1970, la découverte du corps carbonisé d'une jeune femme avait suscité les plus folles hypothèses, mais les recherches avaient toutes abouti au même point : une impasse.

Le détective privé Varg Veum parviendra-t-il à faire la lumière sur l'un des dossiers non résolus les plus polémiques et emblématiques du XXe siècle ?

Gunnar Staalesen dépeint ici une fresque d'une richesse exceptionnelle où s'entrechoquent le passé et le présent, l'ici et l'ailleurs, la crainte et l'espoir. Mêlant le suspense d'un polar à une exploration de l'Histoire et des tourments contemporains de la Norvège, il signe un roman puissant où chaque indice fait écho aux grands bouleversements de notre siècle.

Gunnar Staalesen

Né à Bergen en 1947, Gunnar Staalesen est une figure incontournable de la littérature scandinave et l'un des pionniers du genre Nordic Noir. Il est surtout connu pour sa série de romans policiers mettant en scène le fameux détective privé Varg Veum dont les aventures capturent l'essence de la société norvégienne contemporaine. Avec sa série *Le Roman de Bergen* (*1900 L'Aube* ; *1950 Le Zénith* ; *1999 Le Crépuscule* – Gaïa, 2007), dont *2020. Post Festum* constitue le dernier opus, l'auteur dédie à sa ville natale une grande fresque sociale et policière couvrant tout le XXe siècle. Les œuvres de Staalesen ont été traduites dans une vingtaine de langues et ont séduit des millions de lecteurs à travers le monde.

Ouvrage traduit avec le concours de NORLA

NORLA
Norwegian
Literature Abroad

Titre original :
2020 Post festum
Éditeur original :
Gyldendal Norsk Forlag, Oslo
© Gyldendal Norsk Forlag AS, 2021
Tous droits réservés

© ACTES SUD, 2025
pour la traduction française
EAN 978-2-330-20360-3

Illustration de couverture : DR

Gunnar Staalesen

Le Roman de Bergen

2020. Post Festum

roman traduit du norvégien
par Alex Fouillet

Gaïa

Sommaire

Le point de vue des éditeurs

Gunnar Staalesen

Le Roman de Bergen

Première partie
- Chapitre 1
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5

Deuxième partie
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12
- Chapitre 13
- Chapitre 14
- Chapitre 15
- Chapitre 16
- Chapitre 17
- Chapitre 18
- Chapitre 19
- Chapitre 20
- Chapitre 21
- Chapitre 22
- Chapitre 23
- Chapitre 24
- Chapitre 25
- Chapitre 26
- Chapitre 27
- Chapitre 28
- Chapitre 29
- Chapitre 30
- Chapitre 31
- Chapitre 32

Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35
Chapitre 36
Chapitre 37
Chapitre 38
Chapitre 39
Chapitre 40
Chapitre 41
Chapitre 42
Chapitre 43

Troisième partie
Chapitre 44
Chapitre 45
Chapitre 46
Chapitre 47
Chapitre 48
Chapitre 49
Chapitre 50
Chapitre 51
Chapitre 52
Chapitre 53
Chapitre 54
Chapitre 55
Chapitre 56
Chapitre 57
Chapitre 58
Chapitre 59
Chapitre 60
Chapitre 61
Chapitre 62
Chapitre 63
Chapitre 64
Chapitre 65
Chapitre 66
Chapitre 67

Quatrième partie
Chapitre 68
Chapitre 69
Chapitre 70
Chapitre 71

Postface de l'auteur

Du même auteur

Tous les personnages et événements de ce livre sont inventés, hormis les personnes connues du public, qui sont désignées par leur vrai nom, et les événements réels connus de tous. Pour des raisons de crédibilité du récit et d'authenticité, tous les personnages fictifs portent des noms de famille norvégiens et étrangers courants. Il faut toutefois souligner que toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, ou avec des événements qui se sont véritablement produits, est le cas échéant le plus pur fruit du hasard. Si cela est malgré tout le cas, l'auteur n'a dans ce cas pas beaucoup d'autres possibilités que présenter ses plus sincères excuses.

Première partie

1

Le consul Carl August Frimann fut passé à tabac et décéda au cours de la nuit du 31 décembre 1899. Le dimanche 29 novembre 1970, une inconnue fut trouvée morte à un endroit assez inaccessible au fond de l'Isdal, le vallon entre deux des montagnes les plus célèbres de Bergen, Ulriken et Fløyen. Il n'y avait aucune raison de supposer que ces deux décès puissent être liés. Ça n'avait pas empêché ces deux affaires d'apparaître sur mon bureau, d'un côté et de l'autre du passage au troisième millénaire. J'avais trouvé une solution à la première affaire, cent ans après le meurtre. On ne pouvait pas en dire autant pour l'autre affaire. Nombreux étaient ceux qui avaient cherché en vain la réponse à ce mystère depuis que la femme avait été trouvée, ce soir de novembre 1970.

Janvier 2000 fut par bien des aspects un mois spécial. La catastrophe à laquelle beaucoup s'étaient attendus quand tous les ordinateurs du monde avaient vu leurs horloges internes passer de 1999 à 2000 n'avait pas eu lieu. Pas plus que les éternelles prédictions de l'Apocalypse, de Nostradamus et des Témoins de Jéhovah. Le monde continuait tout bonnement comme il l'avait toujours fait. De l'autre côté de ma fenêtre de bureau, la température de ce mois de janvier à Bergen était habituelle, entre 3 et 5 °C. La dernière fois que j'avais regardé à l'extérieur, un soleil bas jetait ses rayons hivernaux sur Bryggen et Fjellsiden, de l'autre côté de Vågen. Les averses qu'on nous avait promises pour cet après-midi n'avaient pas encore annoncé leur arrivée.

Le mardi 4 janvier, je reçus dans mon bureau la visite d'un homme qui se présenta comme Joakim Sæter. Il avait entre cinquante et soixante ans, et il était élégamment mis, en costume gris, chemise blanche et cravate bleu barbeau sous un manteau bleu foncé. Il avait les cheveux bouclés coupés court, blond-roux semés de gris, et l'allure tonique d'un ancien sportif. La serviette qu'il tenait sous le bras me fit penser à celle d'un agent d'assurances, à l'époque où ils venaient en soirée frapper à votre porte.

"Sæter, répétai-je. Comme Live ?

— C'est ma femme.

— Et ma cousine au second degré.

— C'est ce que j'avais compris. Vous l'avez aidée à élucider ce qu'elle appelle l'affaire Frimann, cent ans après le meurtre. Impressionnant !

— Disons que… je n'ai fait que rassembler les éléments qui étaient encore à notre disposition, des vieux papiers et des notes, mais j'ai eu la chance de tomber sur une vieille lettre qui décrivait ce qui s'était passé. Des détails d'un témoin oculaire, rien que ça.

— J'aurais bien aimé trouver un témoin oculaire dans l'affaire dont je suis venu vous parler.

— Ah oui ?

— J'imagine que c'est une affaire que vous connaissez déjà."

J'attendis. Il manquait une suite.

Il parut hésiter un peu.

"La femme de l'Isdal", lâcha-t-il enfin.

Il n'avait pas complètement tort d'imaginer que c'était une affaire que je connaissais déjà. On aurait eu du mal à trouver à Bergen une seule personne d'un âge avancé n'ayant pas suivi avec un intérêt plus ou moins marqué cette affaire au fil des décennies, depuis qu'elle était apparue aux informations. Elle avait été régulièrement exhumée depuis, sans qu'il y ait eu d'avancée notable. Elle demeurait un mystère non élucidé du genre que les journalistes reprenaient avec plaisir quand ils n'avaient rien d'autre pour remplir leurs colonnes. À une date aussi proche que les années 1990, le quotidien local *Bergens Tidende* avait repéré quelques nouveaux témoins potentiels, mais eux non plus n'avaient rien eu à raconter qui pût permettre d'arriver à une explication définitive. J'avais dès ce moment-là été convaincu que ce ne serait pas encore la dernière fois que nous entendrions parler de la

femme de l'Isdal, et j'en avais maintenant la confirmation vivante dans le fauteuil client de mon bureau.

"Je vous écoute, l'invitai-je en sortant bloc et stylo-bille, au cas où quelques notes s'imposeraient.

— Mon père s'appelait Svein Sæter. Il est mort cet automne, à soixante-dix-sept ans.

— Né en 1923 ?

— Non, en 1922. Il aurait fêté son anniversaire entre Noël et le jour de l'An, s'il avait vécu jusque-là.

— De Bergen ?

— Oui.

— Que faisait-il ?

— Il a travaillé la majeure partie de sa vie adulte comme chauffeur de taxi."

Je hochai la tête. Les chauffeurs de taxi constituaient une profession qu'on avait croisée plusieurs fois dans l'affaire de la femme de l'Isdal, sans que j'aie tous les détails en tête à cet instant précis.

"C'est dans ce contexte qu'il a été en contact avec la femme de l'Isdal ?

— C'est l'un des éléments manquants. C'est assez cryptique, tout ça.

— Je vous écoute…

— Mon père était un gros fumeur, alors ça n'a été une surprise pour personne qu'on lui diagnostique un cancer du poumon. J'étais à son chevet, les derniers jours. Il flottait dans des brumes de morphine, qu'on lui injectait en intraveineuse. Mais il avait des instants de lucidité. Et c'est pendant l'un de ces… Il a ouvert les yeux, regardé autour de lui, puis moi, et il a dit : « La femme de l'Isdal ! » Je me suis penché vers lui et j'ai répondu : « Oui ? Qu'est-ce que tu veux dire ? – C'est moi qui l'ai conduite. – Conduite ? Où ça ? j'ai demandé. – À Flesland », il a précisé, avant que ses pupilles disparaissent sous ses paupières et qu'il perde définitivement connaissance.

— C'est moi qui l'ai conduite. À Flesland ?"

Il hocha la tête.

"Ce sont ses mots exacts ?

— Oui.

— Et c'est tout ?

— Oui.

— Rien sur la date ?

— Non.”

Je réfléchis.

“C’était peut-être à une autre occasion, plus tôt ? Elle est quand même venue plusieurs fois à Bergen l’année de sa disparition, si ma mémoire est bonne.

— Ce n’est pas impossible.

— Et que comptiez-vous que je fasse avec ces informations ?

— Eh bien…” Il fit un large geste des bras. “C’est juste une idée que j’ai eue, puisque vous avez eu la main vraiment heureuse dans l’enquête que vous avez menée pour Live. Elle datait d’il y a cent ans, tout de même. Celle-là ne date que de trente ans.

— Oui, mais elle avait un peu plus à m’offrir, comme informations. Et c’est ce dont j’aurais aussi besoin pour cette affaire. Concernant votre père, par exemple. Votre mère est toujours vivante ?

— Non, malheureusement. Ma mère est morte dans les années 1980, d’un cancer, elle aussi. Mais du sein.

— Des frères et sœurs ?

— Non. Je suis fils unique.

— De la famille proche ?

— Pas vraiment proche.

— Ce que je cherche, c’est une personne qui aurait été assez proche de votre père. Quelqu’un à qui il aurait pu se confier.” Voyant qu’il ne répondait rien, j’ajoutai : “Après la mort de votre mère… il a eu une autre relation… plus tard ?

— Non. J’en suis certain. On l’aurait su.

— Vous étiez en contact régulier ?

— Eh bien… disons que nous étions en contact… Je dois reconnaître que… Mon père n’était pas quelqu’un d’aimable. Il pouvait être à la fois bourru et froid. Comme la plupart des chauffeurs de taxi, il avait des opinions bien tranchées sur tout un tas de choses. Sur la fin, par exemple, c’étaient les projets d’un métro léger à Bergen qui le mettaient en rage. Les mots qu’il pouvait avoir exaspéraient souvent Live. Mais quand c’était passé, on en riait entre nous.

— Il a travaillé la majeure partie de sa vie adulte comme chauffeur de taxi, avez-vous dit. Qu’a-t-il fait d’autre ?

— Au début, il faisait des petits boulots. Je suis né en 1943. Dans mes souvenirs les plus anciens, il était marin. Jusqu’à ce que je

commence l'école, je dirais. Il a essayé plusieurs métiers avant de devenir chauffeur de taxi à la fin des années 1950. J'étais au lycée, à ce moment-là, il me semble. Il a d'abord travaillé pour d'autres. Et puis il a pu avoir son propre véhicule et travailler à son compte. Ça lui convenait bien, je crois.

— Où habitait-il ?

— On a déménagé à Landås quand ils ont construit là-bas, à peu près au moment où il a commencé à conduire. Il a occupé le même logement dans Rugdeveien jusqu'à son hospitalisation, à l'automne dernier.

— Mais… Il devait bien avoir des relations ?"

Il réfléchit.

"Il y avait Alfen, bien sûr.

— Alfen ?

— Ils étaient copains d'enfance, et se voyaient toujours de temps en temps. Pour boire un café en ville. Rien de plus.

— Du café seulement ? Rien de plus fort ?

— Non, mon père ne buvait pas. Ses vices se limitaient au tabagisme. Il fumait trois paquets par jour, je crois. Pour un chauffeur de taxi, c'était aussi un avantage d'être à jeun et disponible n'importe quand.

— Mais cet Alfen. Comment s'appelle-t-il officiellement ?

— Alf Pedersen, il me semble. Ils avaient le même âge.

— Vous savez où il habite ?

— Du côté de Sandviken, je crois. Vers l'église.

— Bon, ça ne doit pas être impossible à trouver. Mais… pour en revenir à la femme de l'Isdal. Est-ce qu'il est arrivé à votre père d'en parler ?

— Pas que je me souvienne. Ça n'a jamais été un sujet qu'on abordait quand on se voyait.

— Mais vous vous rappelez cette affaire ?

— Bien sûr. Comme la plupart des gens à Bergen. J'avais un peu moins de trente ans quand c'est arrivé, et je suivais ça dans les journaux, comme tout le monde.

— Aucun rapport avec l'enquête, à l'époque ?

— Non, non.

— Votre père non plus ?

— On n'en a jamais parlé, en tout cas. Mais la police vous

répondra peut-être.

— Mouais. Peut-être. Si on en arrive là. Mais ça fait trente ans pour eux aussi. La quasi-totalité de ceux que cette affaire a concernés sont à la retraite, ou… morts. En plus, il y a prescription. S'il y a procès, s'entend. À l'époque, la police a conclu à un suicide. Mais supposons que ce soit autre chose. Si celui ou ceux qui étaient derrière cette affaire se font connaître, ils peuvent le faire sans risquer d'être poursuivis en justice. Je parie qu'il pourrait même décrocher un très joli contrat d'édition avec n'importe laquelle des grandes maisons de Norvège. Les tabloïdes s'arracheraient ces interviews exclusives.

— Vous dites *il*.

— Oui, il pouvait s'agir d'une femme, mais mes souvenirs sont flous, je ne saurais en dire plus.

— Je vois.

— Encore une question importante : est-ce que votre père a laissé des documents, des journaux personnels, agendas, courriers ?"

Il hocha lentement la tête.

"Il y en avait pas mal dans les tiroirs et les placards de son appartement. Pas de lettres, mais des espèces de carnets personnels. Sa comptabilité de taxi depuis 1958 ou 1959, jusqu'à ce qu'il vende la voiture et arrête de conduire en 1992, à soixante-dix ans.

— Il a complètement arrêté de conduire ?

— Non, juste pour son activité professionnelle. Il a troqué son taxi contre une voiture plus petite et plus légère, dont il s'est servi jusqu'à ce qu'il tombe malade. On l'a reprise, et Live l'utilise toujours quand elle en a besoin.

— Mais… les papiers ?

— Oui, on a tout regroupé dans des cartons qu'on a entreposés dans notre grenier. Nous n'avons pas eu le courage de les examiner. Si vous avez le temps, vous êtes plus que le bienvenu pour vous servir dedans.

— Si le temps, c'est de l'argent, ce n'est pas ce que j'ai le plus en ce moment, mais… J'imagine que vous ne prévoyez pas d'en faire une espèce de mission pour moi ?

— Euh… Vous pensez à un accord d'honoraires ?

— Non, en fait non. De toute façon, pour l'instant on nage trop en eau trouble pour que je puisse réclamer quoi que ce soit. En tout cas pas sous forme d'avance. Mais je dois le reconnaître, je suis curieux de

nature, et ça fait des années que cette affaire me poursuit, moi comme beaucoup d'autres habitants de cette ville, alors… Quelques recherches personnelles, peut-être, pour voir s'il est possible de construire là-dessus." Je souris. "Si on trouve le fin mot de cette histoire, on pourra sans doute négocier un contrat d'édition, nous aussi, je parie."

Il sourit à son tour.

"Alors revenons-en à nos moutons, et on passera un accord le moment venu.

— La première chose que je veux faire, c'est trouver cet Alfen et papoter avec lui. Puis j'irai me renseigner auprès de la police. Il me semble qu'un des inspecteurs que j'ai le plus souvent croisé au cours de ma carrière m'a dit un jour qu'il avait été impliqué dans cette affaire, bien que de façon périphérique. Puis je lirai un peu les vieux journaux. Si je crois toujours que ça vaut la peine de creuser plus profond dans les archives, je vous appellerai pour avoir accès aux cartons dont vous parliez."

Il se pencha par-dessus le bureau et tendit la main droite. "Entendu."

Je serrai sa main. "Entendu."

Je sentis mon cœur battre quelques coups plus fort dans ma poitrine, comme un signal d'alerte. Je ne savais d'ailleurs pas du tout ce que j'avais accepté – ni où ça me mènerait.

2

Les Pages blanches me permirent de trouver plusieurs Alf Pedersen à Bergen et dans ses environs, mais tous – sauf un – hors du centre-ville. Il habitait dans Aad Gjelles gate, qui partait effectivement de Kirkegaten tout près de l'église de Sandviken pour descendre en biais vers Ekregaten. La rue avait été baptisée en l'honneur d'un habitant de Voss qui s'était installé à Bergen en tant que graveur et cartographe. C'était un autodidacte des mathématiques et de l'astronomie, et apparemment un personnage haut en couleur. Je doutais un peu qu'Alf Pedersen soit aussi pittoresque. Mais il avait le téléphone fixe, et il répondit d'une voix cassée et dans le plus pur dialecte de Bergen quand je l'appelai.

"Qui est-ce ?

— Vous êtes bien Alf Pedersen ?

— Qui est-ce, j'ai dit.

— Varg Veum. Je suis détective privé, et je…

— Qu'est-ce que vous avez dit, là ? Détective privé ?

— Oui, et je…

— Et qu'est-ce que vous me voulez, bon sang ?

— Il s'agit de votre vieil ami Svein Sæter.

— Svisken[1] ? Il est mort. Juste avant Noël.

— Oui, je sais. C'est son fils qui est venu me trouver.

— Le fils de Svisken ? Jokken ?

— Oui.

— Tiens, c'est à propos de l'héritage ?

— Non, non. C'est plus… Bon, je ne sais pas très bien comment l'expliquer. Est-ce possible que je vienne discuter un peu avec vous ?

— Ici ? Chez moi ?

— Oui ?"

Il se tut un court instant.

"Euh… Comment vous appelez-vous, avez-vous dit ?

— Veum.

— Écoutez, Veum. Si vous venez avec un pack de six Hansa, passez quand vous voulez.

— Maintenant ?

— Le plus tôt sera le mieux. J'ai la gorge sèche rien que de vous avoir parlé.

— Bon, très bien. Je suis là dans une petite demi-heure.

— Super. Mon nom est à côté de la sonnette. J'habite au rez-de-chaussée, au cas où vous auriez du mal à grimper les marches." Il émit un petit rire et raccrocha.

Je ne pris pas la voiture, au cas où il voudrait partager le pack de bière avec moi. Je parcourus à pied le trajet de vingt minutes environ entre Strandkaien et Aad Gjelles gate, en comptant une petite visite dans une épicerie idoine près de chez lui. J'arrivai au bon numéro dans la rue et trouvai le nom *A. Pedersen* à l'endroit indiqué. Je sonnai et attendis un moment, puis l'interphone grésilla et je pus ouvrir la porte. Deux ou trois marches permettaient d'accéder au rez-de-chaussée, où la porte de gauche s'ouvrit. Alf Pedersen apparut sur le seuil.

Il était plus grand que ce à quoi je m'attendais, en tout cas plus large. Il mesurait environ 1,80 m, comme moi, mais j'évaluai son poids à au moins deux fois le mien, bien que je ne me sois pas pesé depuis dix ans pour des raisons de commodité. Une solide paire de bretelles maintenaient son pantalon brun en l'air. Sa chemise était gris sale, selon toute vraisemblance plus par manque de lavage que parce que c'était sa couleur d'origine. Il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours, mais les poils qui poussaient étaient irréguliers et en bataille, et son visage bouffi s'accordait assez bien sur le plan chromatique avec le reste de sa personne.

Il jeta un coup d'œil à mon sac de courses.

"Veum, si je comprends bien."

Je hochai la tête et lui tendis le sac, sans faire de commentaire. Il

regarda rapidement dedans, l'air satisfait.

"Mais entrez donc."

Je lui emboîtai le pas dans l'appartement, dans une entrée obscure, où je vis un modeste assortiment de vêtements d'extérieur au-dessus de quelques rares paires de chaussures et d'une paire de bottes de marin. Nous arrivâmes dans un salon plutôt simple, meublé d'un gros canapé plus tout neuf, pour le dire gentiment, de deux fauteuils de style et de taille différents et d'une table de salon basse, en supposant que le terme salon soit la dénomination adéquate dans ce contexte. Des traces bien visibles de cigarettes et des cadavres de bouteilles pouvaient faire penser qu'il avait reçu de la compagnie, un jour. À l'endroit où il avait été assis, je vis une tasse blanche mouchetée de café à l'extérieur, comme les éclaboussures de boue qu'un véhicule fait en passant. La seule chose qui m'apparut impressionnante était le grand téléviseur contre le mur en face du canapé. Il était allumé, avec le son coupé. Une rediffusion d'un vieux match de football du championnat d'Angleterre, à en juger par les coiffures des joueurs.

Avec un "pfff" tout professionnel, il ouvrit l'une des canettes de bière, renversa la tête en arrière et en but la moitié d'un trait, si rapidement que le liquide déborda au coin de sa bouche et coula dans son cou, où il l'essuya d'un geste.

"Ahhh, ça fait du bien !" s'exclama-t-il. Il parut un instant envisager de m'en proposer une des cinq autres, mais n'alla pas plus loin.

Il fit un signe de tête vers l'un des fauteuils.

"Asseyez-vous, Jensen, c'est dimanche[2]", lança-t-il.

Je m'exécutai en souriant. Le siège était profond. Il pouvait être ardu de s'en extraire si on y passait trop de temps. Je décidai d'aller droit au but.

"Comme je vous l'ai dit au téléphone, il s'agit de votre vieux copain Svein Sæter.

— Svisken, oui, acquiesça-t-il.

— Vous l'appeliez comme ça ?

— Moi, je ne l'ai jamais appelé autrement, en tout cas. On a grandi ensemble à Solheimsviken, moi dans Løbergsveien, lui dans Solheimsgaten. Son père et le mien bossaient au chantier naval. Mais c'était un autre monde que celui dans lequel on vit aujourd'hui. On parle de l'entre-deux-guerres, Veum. L'État-providence, ce n'était pas

ça, croyez-moi. Sans boulot, il n'y avait plus qu'à aller à l'Assistance publique, et avec un peu de chance, on trouvait un emploi aidé dans les montagnes autour de la ville ou ailleurs.

— Mais votre père et le sien, ils avaient un boulot ?

— Oh oui. Mais je parle en général, de ce que c'était de grandir avant la guerre. Vous n'êtes qu'un gamin, vous, Veum.

— Ouais, j'approche des soixante.

— Soixante ! Tu parles !" Il porta la canette à ses lèvres et la vida. Il y eut moins de perte cette fois, et il n'hésita pas longtemps avant d'en ouvrir une autre. "Qu'est-ce que vous me vouliez, au juste ? Svisken est mort, comme je vous disais.

— Oui, et juste avant de mourir, il a adressé quelques messages cryptiques, que son fils n'a pas très bien compris.

— Cryptiques ? Parlez norvégien, bon Dieu !

— Oui, désolé. Un peu incompréhensibles, quoi."

Il hocha la tête sans répondre et but une gorgée d'une nouvelle canette.

"J'ai cru comprendre par son fils que… Svisken et vous aviez gardé le contact ?

— Oui, vous savez ce que c'est. Quand on a grandi ensemble. Svisken s'était trouvé un vrai boulot, finalement, et il payait volontiers une bière ou deux à un vieux pote, même si lui restait au Coca. De mon côté, je n'ai jamais été bien plus que docker sur les quais, mais comme tant d'autres, ça m'a bousillé le dos, et depuis que j'ai soixante ans, c'est une pension d'invalidité qui me maintient en vie.

— Il était chauffeur de taxi, à ce que j'ai compris.

— Oui, c'est ça." Une autre gorgée, et son regard se tournait déjà vers les autres canettes.

"Mais quand vous vous retrouviez autour d'une bière ou deux, comme vous dites, vous deviez bien causer de tout un tas de choses ?

— Oui, sans doute, répondit-il, pensif. Mais je ne me rappelle aucun sujet en particulier. C'étaient des choses banales. Le foot et Brann[3]. La politique et le parti travailliste. Les bonnes femmes.

— Oui, vous étiez pour ou contre ?

— Contre quoi ? Les bonnes femmes ? On n'était pas des lopes, si c'est ce que vous insinuez. Moi, je ne me suis jamais marié, mais ce n'était pas pour ça. Et Svisken avait quand même Jokken pour prouver qu'il était du bon côté.

— C'était plutôt à la politique que je faisais allusion.

— Bon, on venait du milieu ouvrier, l'un comme l'autre. Mais on s'était sûrement mis à douter avec les années, j'imagine. Brann, en revanche, on était pour. On l'a toujours été.

— Vous discutiez des actualités ? Des choses dont on parlait aux infos ?"

Il laissa l'air filtrer entre ses lèvres serrées et humides de bière.

"Oui, on a dû en parler de temps en temps. Quand l'occasion se présentait. Vous pensez à quoi ?"

Je l'observai.

"La femme de l'Isdal. Est-ce qu'il lui est arrivé d'en parler ?"

Sa lèvre inférieure et son maxillaire tombèrent, en une espèce de symétrie.

"La femme de l'Isdal ! Qu'est-ce qu'il aurait eu à dire sur elle d'autre que tout ce dont la ville parlait ? Que c'était une affaire bizarre. Un mystère, comme ça doit s'appeler pour des gens comme vous. En tout cas, je ne me rappelle pas qu'il en ait rien dit de spécial.

— Rien sur le fait qu'il l'aurait conduite quelque part ?

— La femme de l'Isdal ? Où ça ?

— À Flesland, peut-être.

— À Flesland ? En taxi, alors ?

— Oui, pas impossible.

— Non, il n'en a jamais parlé. Pas à moi, en tout cas.

— Bon, bon. Y a-t-il autre chose que vous puissiez me dire de lui ? Comment il était, en tant que personne, par exemple ?

— En tant que personne ? répéta-t-il, sur le qui-vive. C'était un bon copain. Rien à dire là-dessus. Il faisait partie de ceux qui passaient une ou deux fois par mois. Sinon, j'étais presque tout le temps seul. Comme c'est le cas maintenant."

Une ombre dramatique parut s'abattre sur lui. J'essayai de me le représenter enfant, dans les années 1920, adolescent, dans les années 1930, puis plus tard… en docker sur le port. Il n'avait jamais été marié, avait-il dit, sans s'étendre sur les raisons. Mais il devait en être souvent ainsi pour ceux qui restaient à la traîne pendant que tous les autres, même son meilleur copain, s'éloignaient et finissaient par avoir ce qu'il appelait "un vrai boulot". Au fil du temps, j'en avais rencontré pas mal dans ce genre, sans comprendre toujours ce qui avait pu déraper à ce point chez eux et pas chez les autres.

Je sortis une carte de visite et la posai sur la table entre nous.

“Si quelque chose vous revient, Alfen, mon téléphone est là-dessus.”

Il hocha la tête et tendit la main vers une autre canette.

“Je le ferai. La prochaine fois que j’aurai la gorge sèche, peut-être”, termina-t-il avec un sourire en coin. L’autodérision ne lui était pas tout à fait inconnue.

Je trouvai la sortie par mes propres moyens, pas beaucoup plus avisé qu’à mon arrivée.

Notes

1. Surnom assez imaginatif de Svein, littéralement “le pruneau”. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*
2. Allusion populaire à une chanson traditionnelle norvégienne.
3. L’équipe de Bergen.

3

Je connaissais Jakob E. Hamre depuis son arrivée en tant que jeune policier à la brigade criminelle du commissariat de Bergen. Il dirigeait à présent le service. Quelques années plus tôt, il aurait été bombardé chef de la police criminelle.

Nous étions convenus de nous retrouver au bar de l'homme aux bretelles rouges, au quatrième étage du bâtiment qui abritait mon bureau. Je rencontrais régulièrement le taulier, dans l'ascenseur ou à l'endroit où il se plaisait le plus, derrière son comptoir ou parmi ses clients. Nous étions devenus si proches au fil des années que je me permettais de l'appeler Hansemann[1]. Il savait ce que je voulais. Il n'avait plus besoin de demander. Un haussement de sourcils de son côté, un hochement de tête du mien, et une Hansa Bayer et un verre d'aquavit Simers Taffel arrivaient sur la table à l'instant même où j'y prenais place.

"Tout va bien, Veum ?

— Aussi bien que possible en janvier", répondis-je en levant mon verre de tord-boyaux dans sa direction.

Hamre arriva, parcourut la pièce du regard, me repéra et vint vers moi. Il marqua clairement son territoire quand Hansemann vint prendre sa commande. "Un café et un cognac, s'il vous plaît." Ils échangèrent quelques mots sur le cognac souhaité, et s'accordèrent sur l'un des français dont le nom était norvégien.

Hamre avait à peu près mon âge, ce qui signifiait dans sa profession qu'il approchait de l'âge de la retraite. Mais il présentait

bien, comme toujours : chic, soigné et plus proche du modèle pour des photos de vêtements masculins que du policier compétent qu'il était devenu après de nombreuses années de métier.

"On ne se voit pas souvent en dehors des enquêtes, Veum.

— Non. J'apprécie que tu aies pris le temps de venir.

— Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour de vieux… amis", répliqua-t-il avec un petit temps d'arrêt plein d'ironie avant le dernier mot. Il pimenta ce commentaire d'un sourire en coin avant d'ajouter : "Et puis ça concerne tout de même une sacrée affaire.

— J'ai cru me souvenir qu'elle ne t'était pas complètement inconnue.

— C'est une affaire qu'on n'a jamais pu oublier tout à fait, nous qui avons travaillé dessus dès les années 1970, même si pour ma part, c'était plutôt en surface. Je sortais de l'école de police, et j'étais la plus jeune recrue.

— De mon côté, je venais d'être embauché à la Protection de l'enfance, et je faisais des maraudes.

— Ça commence à dater.

— Quels sont tes souvenirs de l'époque ?

— C'est un dimanche qu'on l'a trouvée, à la toute fin novembre, et tu sais bien sûr comment elle a été découverte."

Je hochai la tête.

"Un père de famille qui se promenait avec ses deux filles, l'une d'entre elles a trébuché sur la morte dans un coin plutôt accidenté.

— Oui, pas vraiment le genre d'endroit où tu irais parader pendant une balade dominicale.

— Tu penses à…

— Je pense à la femme de l'Isdal, oui. Il se trouve que j'étais de garde ce dimanche-là, mais pas parmi ceux qui sont allés sur place quand on a appris la découverte. C'était vers 13 h 30, si ma mémoire est bonne. Mais ce soir-là, on m'a chargé d'aller monter la garde sur le lieu du crime pour la nuit. Enfin, avec un collègue, quoi.

— Tiens donc ! Alors tu as passé la nuit dans l'Isdal. Mais… Le corps avait dû être évacué ?

— Non, il était juste recouvert. Ce n'est que le lendemain qu'il a été emporté au Gades Institutt pour une autopsie et des examens approfondis. Mais à ce moment-là, on avait été relevés. Moi, j'étais rentré à la maison.

— Comment c'était, ça ? Passer la nuit là-bas, en compagnie d'un cadavre ?

— Heureusement, j'avais la compagnie d'un collègue en plus de celle du cadavre, mais je te laisse imaginer. L'Isdal n'est déjà pas un lieu très gai en temps normal, alors par une nuit sombre de novembre, au milieu de grands sapins et quand la température frise le 0 °C… J'ai connu des nuits plus festives, Veum. Tu peux me croire.

— Oui, je me rappelle à peu près où on l'a trouvée. Ce n'est pas facile d'accès. Pas une destination naturelle pour une étrangère, quels qu'aient été ses projets.

— Oui, ça fait partie des choses qui nous ont fait réagir. Je venais d'arriver dans le service, comme je te disais, et c'étaient les enquêteurs chevronnés qui s'occupaient de l'affaire. Au bout de quelques jours, Kripos[2] s'en est mêlé, et les services de surveillance de la police ont aussi participé. Un jeune freluquet comme moi… J'ai fait un peu de travail de terrain, j'ai été envoyé auprès de témoins potentiels pour les interroger. Des gens qui s'étaient manifestés parce qu'ils pensaient avoir croisé une femme dont la description pouvait correspondre à celle de la victime. Mais aucun d'entre eux ne nous a paru particulièrement important et pertinent.

— La victime, dis-tu. Ça a fait l'objet d'une enquête pour homicide ?

— Et comment. À cause de l'endroit un peu spécial où on l'a trouvée, de ses origines et de détails suspects sur le lieu du crime. Elle a été rapidement identifiée… enfin, non, elle ne l'a jamais été. Mais on a trouvé des valises à la consigne de la gare, qu'on lui a attribuées. Sur le lieu de découverte du corps, il n'y avait rien, ni vêtements, ni affaires, mais on a fini par relever une empreinte digitale du cadavre sur une paire de lunettes de soleil dans les bagages de la consigne. Il y avait d'autres choses intéressantes, dont une perruque. Plusieurs cartes, des bijoux, 500 deutschemarks en billets, un peu d'argent norvégien, et – le plus important – un petit carnet de notes. Il contenait ce qu'on a interprété comme un code. Il y avait plusieurs colonnes de lettres et de chiffres, apparemment aléatoires, mais qui nous ont mis, au fur et à mesure que l'enquête progressait, sur la piste de son itinéraire. Des lettres de ce prétendu code correspondaient à des villes, les chiffres à des dates. Petit à petit, des rapports de l'étranger nous ont permis d'avoir un aperçu assez vague des endroits

où elle était allée les douze derniers mois de sa vie. Elle a été recherchée aux niveaux national et international, et une femme dont le signalement correspondait a été repérée par des employés d'hôtels en Norvège et dans plusieurs autres pays. Elle avait donné différents noms et adresses, la plupart en Belgique, peut-être en s'appuyant sur des faux passeports qu'on n'a jamais retrouvés. Certaines adresses ont été examinées et ne correspondaient pas. Les personnes derrière ces différentes identités restaient introuvables. Il n'y avait pas non plus de logique dans les déplacements. Elle était venue plusieurs fois à Bergen, et dans d'autres villes norvégiennes : Oslo, Trondheim, Stavanger. Elle s'était aussi rendue à Hambourg, Bâle et Paris. Il y a plusieurs endroits qu'on n'a pas pu identifier, faute d'informations de la part des hôtels. V pouvait représenter Vienne, R Rome, mais ça n'a jamais été vérifié. La police a demandé au dessinateur et artiste bien connu Audun Hetland de réaliser plusieurs dessins d'elle, à partir d'éléments du dossier et de témoignages dignes de foi, qui ont été rendus publics. Mais ça n'a pas permis d'avancer non plus, et on avait de plus en plus l'impression de piétiner." Il parut se souvenir d'autre chose. "Une piste annexe menait dans l'Oppdal, où elle aurait séjourné avec un photographe italien. Là non plus, on n'a pas eu la confirmation qu'il s'agissait bien d'elle. Et ça s'est passé tard, au moment où l'enquête allait être bouclée.

— C'est-à-dire ?

— En fait, dès la fin décembre cette année-là. Environ un mois après la découverte du corps. Je me rappelle que certains enquêteurs n'étaient pas contents qu'elle soit interrompue aussi tôt. Des rumeurs dans la maison disaient que le SSP avait étouffé l'affaire, ce qu'ils ont toujours démenti depuis. Mais la conclusion de l'enquête officielle, c'était que l'inconnue s'était suicidée et qu'il n'y avait donc aucune raison de poursuivre les investigations.

— Et ce suicide, il était justifié comment ?

— Bof… Il y avait des traces de Fenemal dans le sang, un somnifère qu'on utilisait à ce moment-là pour mettre fin à ses jours. On a aussi trouvé dans ses poumons des traces de dioxyde de carbone, apparemment liées au feu de camp sur le lieu de la découverte du corps.

— Et ça, c'était une explication plausible, d'après toi ?

— Aujourd'hui, trente ans plus tard, on peut bien sûr se poser des

questions. Si elle voulait se suicider et si elle avait du Fenemal à portée de main, pourquoi ne pas en prendre une dose mortelle dans sa chambre d'hôtel, et basta ? Bon, elle avait peut-être ses raisons. Des choses ont été brûlées dans l'Isdal, on a retrouvé des traces de documents, et peut-être d'autres types de résidus. Elle a pu brûler des papiers importants, se débarrasser des faux passeports qu'on pense qu'elle a utilisés. Mais n'empêche… C'est un endroit qui n'est pas facile à trouver quand on ne connaît pas le secteur, et c'est assez loin dans l'Isdal. On peut imaginer plein d'autres endroits, sur Fløyen et plus loin dans le vallon, où il aurait été aussi simple de s'enfoncer dans les bois, trouver un petit coin tranquille et faire ce qu'on avait prévu.

— Bien sûr.

— Et puis, il y avait un autre détail qui est apparu à l'autopsie. Dans un muscle du côté droit du cou, elle avait une assez jolie hémorragie qui aurait pu être causée par un coup violent, de la main ou d'un objet contondant. Certains enquêteurs se sont demandé si la cause du décès pouvait être une combinaison de ce coup, de la prise de Fenemal et de la fumée de ce qui brûlait. Mais ils n'ont jamais obtenu de réponse. C'était une explication possible, mais pas la seule : elle aurait pu se blesser avec une branche en entrant dans les bois, même si c'est peu probable. Ou bien elle suivait peut-être quelqu'un qui n'a pas fait attention et a lâché une branche sur elle en passant, comme on l'a tous vécu un jour ou l'autre en promenade. Dans ce cas, qui est cette autre personne ? À ça non plus, on n'a jamais trouvé de réponse."

L'affaire l'accaparait encore, ça paraissait évident. Il termina sa tasse de café et regarda son verre vide. Il fit donc signe à Hansemann et leva les deux récipients dans sa direction. En réponse au regard interrogateur du barman, je hochai la tête pour lui faire comprendre que moi aussi, j'avais besoin d'un ravitaillement. La commande fut honorée aussi rapidement que discrètement quand il vit combien nous étions absorbés dans notre conversation.

"Et puis, il y a l'aspect temporel, reprit Hamre.

— Oui ?

— Elisabeth Leenhouwfr, qui était le nom qu'elle a utilisé cette fois-là, a rendu les clés de sa chambre de l'hôtel Hordaheimen à 10 h 25 le lundi 23 novembre. Elle aurait demandé un taxi à la

réception et aurait ensuite quitté l'hôtel. C'est la dernière observation fiable que nous ayons.

— Aurait demandé, dis-tu ?

— Oui, parce qu'on a vérifié auprès de la centrale de taxis. Ils nous ont dit qu'un taxi avait été commandé par le Hordaheimen à ce moment-là. On a obtenu le numéro et on est allés voir le chauffeur. Mais d'après mes collègues qui l'ont entendu une semaine après la découverte du corps, il n'avait pas le moindre souvenir de cette course.

— Ah non ?" Je me penchai vers lui. "Tu as le nom de ce chauffeur de taxi ?

— Non, mais on doit pouvoir facilement le trouver dans les documents.

— Ça pourrait être Sæter ? Svein Sæter ?

— Possible, mais je ne peux pas l'affirmer sans le vérifier.

— Si c'est bien lui, il a dit à son fils, sur son lit de mort à l'automne dernier, qu'il l'avait conduite à Flesland.

— À Flesland ! La femme de l'Isdal ?

— C'est ce qu'il a prétendu.

— Ce devait être une autre course. Le taxi dont on parle attendait à la gare et a eu une autre course à 10 h 45, ça, on en est sûrs. Il n'aurait jamais eu le temps de revenir de Flesland. En plus… les valises de la jeune femme étaient à la consigne. Tout indique qu'elle avait prévu de poursuivre sa route. Ça m'a tout l'air d'une énième erreur, comme on en enregistre tant dans ce type d'affaires. Si tu savais combien de personnes ont dit l'avoir vue, sur Løvstakksiden et ailleurs !

— Laissons tomber. Tu parlais de l'aspect temporel ?

— Même si elle n'a été trouvée que le 29, on a toujours considéré qu'elle était morte le jour où elle avait quitté l'hôtel, soit le 23 novembre. Plusieurs témoins affirment avoir aperçu de la fumée dans le ciel, aux environs du lieu de découverte du corps, vers midi ou midi trente ce jour-là. Même avec une marge d'erreur, ça lui laisse très peu de temps entre la course en taxi et l'arrivée sur les lieux, surtout si on pense qu'elle ne connaissait même pas le coin. Et puis elle avait une grosse dose de Fenemal dans le corps. Elle ne devait pas bien tenir sur ses jambes. Je ne sais pas si tu connais bien l'Isdal ?

— J'ai passé une grande partie de ma vie à cavaler dans ce vallon,

Hamre. Alors assez bien, je dirais.

— Bon. Dans ce cas, déroulons ensemble le fil de cette journée. Elle quitte le Hordaheimen vers 10 h 30 et arrive à la gare vers 10 h 40. Elle va à la consigne avec ses deux valises et les y dépose. Ça a dû lui prendre entre cinq et dix minutes. Elle quitte la gare au mieux à 10 h 50. Ce qu'elle a fait après, personne ne le sait. Elle a pu monter en taxi jusqu'à Svartediksveien et continuer à pied dans l'Isdal. La vallée est interdite à la circulation, hormis pour les véhicules autorisés : les pompiers, le service des eaux ou des gens en lien avec l'exploitation forestière. Aujourd'hui, elle est fermée par des barrières. À l'époque, il n'y avait qu'un panneau d'interdiction. C'est quand même une route où un véhicule ne passerait pas inaperçu, à plus forte raison une simple voiture ou un taxi. L'enquête n'a rien révélé de tel. Et il y avait pas mal de promeneurs dans les deux sens, à ce moment-là, que ce soient de jeunes enfants en sortie scolaire, des randonneurs ou des étudiants qui faisaient leur footing. Personne ne semble l'avoir vue après son départ du Hordaheimen, elle ou une voiture qui aurait pu la conduire là, pas même le chauffeur de taxi qui ne se souvenait pas non plus de sa course.

— Aucun témoin ayant vu une femme seule s'enfonçant dans la vallée, autrement dit ?

— Ni dans un sens, ni dans l'autre. Et aucune femme accompagnée non plus. Mais au fur et à mesure de l'enquête, quelques personnes sont venues nous dire qu'elles l'avaient peut-être croisée un autre jour – je me demande si ce n'était pas le samedi qui a précédé sa disparition – et possiblement en compagnie d'un homme. Ils quittaient la vallée.

— Quelles conclusions en avez-vous tirées ?

— Je ne sais pas ce qu'en pensaient mes supérieurs hiérarchiques, mais de mon côté j'ai ma petite idée.

— Mais encore ?

— La fumée que certains prétendent avoir vue ce lundi-là… était-ce bien de la fumée ou – comme ça arrive aussi par chez nous – de la brume, des nuages bas ? Il me semble aussi que des témoins avaient vu de la fumée à cet endroit un autre jour. Cette incertitude me fait m'interroger. Sommes-nous si certains que c'est le lundi 23 novembre qu'elle a été tuée – ou qu'elle est morte ? Est-il possible que ça ait eu lieu un autre jour, ou pendant la nuit ? De nuit, il aurait été beaucoup

plus simple d'accéder à la vallée et d'en repartir sans se faire voir, même en voiture.

— Qu'a dit le légiste ?

— Puisqu'elle n'a été retrouvée que le dimanche, soit six jours après sa disparition, et qu'il avait fait assez froid cette semaine-là, on ne pouvait pas déterminer précisément l'heure du décès. Ça pouvait être n'importe quel jour après son départ de l'hôtel. On a trouvé une montre près du corps. Elle s'était arrêtée à 12 h 32. Mais elle n'affichait pas la date. Ça pouvait aussi bien être une demi-heure après minuit qu'en pleine journée.

— Ça n'a jamais été examiné ?"

Il haussa les épaules.

"Pas à ma connaissance. Il semble qu'on se soit concentré sur le jour où elle a quitté l'hôtel – et ce bas monde, en fin de compte. Comme si elle s'était simplement volatilisée.

— Le chauffeur de taxi dont je te parlais aurait révélé l'avoir conduite à Flesland.

— Oui, c'est ce que tu me disais, mais ça doit être un autre jour, tu ne crois pas ?"

Je bus une autre gorgée de bière et d'aquavit.

"Il y a eu des recherches après les fêtes de fin d'année ?

— Superficielles. On a eu des infos, qui ont été vérifiées et écartées. Le 5 février, la victime a été enterrée au cimetière de Møllendal, dans la plus grande discrétion, et sa sépulture est anonyme. La cérémonie était toute simple, c'est le prêtre catholique de Bergen qui s'en est chargé. Il n'y avait que des fonctionnaires de police pour y assister." Il posa la main sur sa poitrine. "Un jeune policier a été chargé de prendre quelques photos, de la chapelle et de l'inhumation.

— Toi ?"

Il hocha la tête.

"Si tu veux, je peux te montrer l'endroit exact où elle est enterrée.

— Mais pourquoi un prêtre catholique ?

— Je ne sais pas. Mais ils devaient penser qu'elle venait d'un pays catholique.

— S'agissait-il d'une simple intuition… ou était-ce une volonté de taire quelque chose ?

— La plupart des adresses qu'elle a données dans les hôtels où elle est descendue dans toute l'Europe étaient situées en Belgique, pays

majoritairement catholique.

— Il y a eu tout un tas de théories sur l'identité de cette femme et ce qu'elle faisait en Norvège. Beaucoup de gens ont pensé qu'elle était une espèce d'agent. Tu crois aussi en cette théorie ?

— Eh bien, je sais que le sujet a été évoqué, chez nous aussi. Surtout parce que le SSP était impliqué. Je me rappelle qu'il y a eu pas mal de discussions pour savoir si elle pouvait être un agent soviétique, étant donné que son itinéraire mentionnait des endroits – en Norvège aussi – liés à l'Otan et à notre appartenance à cette organisation. À Bergen, le quartier général de la marine, à Haakonsvern. Même chose à Trondheim et Stavanger, les aéroports. Mais si quelqu'un évoluant dans ce genre d'organisations avait voulu la liquider, est-ce qu'il ou elle l'aurait fait de cette façon, en l'abandonnant dans l'Isdal ? Ça semble peu probable.

— En 1973, il y a eu l'affaire de Lillehammer, quand des agents secrets israéliens ont assassiné en pleine rue un terroriste arabe présumé. Il est apparu plus tard qu'il s'agissait d'un simple civil totalement innocent, Ahmed Bouchiki, serveur dans un restaurant. Et si je ne m'abuse, il avait habité Bergen quelques années plus tôt. Il y aurait peut-être un lien ?"

Il hocha lentement la tête.

"Plusieurs personnes ont dit que la jeune femme aurait eu des traits juifs, et que théoriquement, elle pouvait être liée aux services spéciaux israéliens. Ces derniers étaient passablement remontés à cette époque. Mais, pendant leurs interrogatoires, on a demandé aux agents mis en cause pour le meurtre de Lillehammer si les différents noms utilisés par la femme de l'Isdal leur disaient quelque chose. Ils ont nié.

— D'accord, mais auraient-ils seulement confirmé si elle était effectivement l'une d'entre eux ?

— Il y a peu de chances, c'est vrai, répondit-il avec un sourire en coin.

— Autrement dit…

— Eh bien, c'est encore une des innombrables pistes dans une affaire qu'on n'a jamais pu résoudre.

— Est-ce qu'elle a été classée officiellement ?

— Le procureur l'a classée en février 1973. L'intérêt a été ravivé par une série d'articles du *Bergens Tidende* en 1991, dont une interview avec un chauffeur de taxi qui affirmait être celui que nous n'avions

pas trouvé en 1970. Il disait aussi qu'il y avait eu un homme dans la voiture avec elle pendant le trajet entre le Hordaheimen et la gare. Mais…" Il fit un large geste des bras. "À ce moment-là, j'étais monté en grade, et on a fait quelques recherches, sans parvenir à un résultat. Puis, en 1995, il y a eu prescription. Un assassin pouvait donc se faire connaître sans risquer d'être poursuivi. Mais est-ce que ça s'est produit ? Non.

— Donc la conclusion officielle de la police, celle du suicide, n'a jamais plus été remise en question ?

— Non. Pour ma part, je parlerais de décès inexpliqué, ce qui peut vouloir dire homicide tout autant que suicide."

Nous restâmes silencieux un moment.

"Si tu devais reprendre cette affaire aujourd'hui, tentai-je finalement, à partir de ce que je t'ai dit sur ce chauffeur de taxi, maintenant décédé… que ferais-tu ?"

Un sourire vague apparut sur son visage.

"Je me renseignerais peut-être un peu plus sur lui. Est-ce qu'il faisait partie de groupes particuliers ? Avait-il des contacts à l'étranger ? Quelle était son histoire ? Mais je doute que tu parviennes à quoi que ce soit si longtemps après les faits." Son sourire se fit plus narquois. "Même pour une pointure de l'investigation comme toi, Veum."

Il n'y avait plus grand-chose à dire. Après avoir vidé nos verres, nous nous séparâmes, moi en direction de Telthussmuget, lui de Storetveit, s'il habitait encore au même endroit que quand j'avais cherché son adresse pour la dernière fois.

Notes

1. Diminutif affectueux de Hans.
2. Kriminalpolitisentralen, la Centrale de police criminelle, à Oslo.

4

“Allô ? C’est Veum ? Le détective privé ?”

Quelques jours avaient passé, mais je le reconnus à sa voix éraillée.

“Alfen ? C’est vous ?

— J’ai demandé en premier.

— Oui, c’est moi. Vous vous êtes souvenu de choses intéressantes ?

— Oui, c’est ça, justement. Mais j’ai la gorge sèche comme pas permis. Vous ne vous donneriez pas la peine de passer ?

— Un autre pack de six ?”

Il émit un petit rire rauque.

“Oui… hé hé.

— Mais vous avez vraiment des choses à me raconter ?

— Oui oui, ce n’est pas juste un truc que j’invente parce que j’ai soif.

— Non ? Non.” Je répondis à ma propre question et ajoutai : “Je suis là dans une demi-heure, trois quarts d’heure max. Ne mourez pas entre-temps.

— Je vais essayer de tenir.”

Cette fois, je pris la voiture. Il me fallut pourtant près de cinquante minutes pour arriver après être passé faire des emplettes au Birkebeinersenter. Il eut un sourire satisfait en voyant ce que j’apportais.

“Merci. Je ne reçois pas tant de visites que ça, vous savez, un vieux voyou comme moi, hé hé.”

Il me précéda dans le même salon. Rien n’avait changé, pas de

rangement ni de nettoyage significatif. Il portait les mêmes vêtements que lors de ma dernière visite, mais il s'était rasé, un événement dont les traces de sang rouge foncé autour de sa bouche témoignaient. Pas la main très sûre, apparemment. Il se laissa tomber dans le même canapé que la dernière fois, ouvrit adroitement la première canette de bière, la leva à ses lèvres et arrosa le désert de sa gorge avec une expression de contentement. "Il vaut mieux avoir la bière dans le corps que le corps dans la bière", murmura-t-il pour lui. Il se tourna vers moi, à la recherche d'un sourire, mais je n'en avais plus en stock et me contentai d'un mouvement impatient de la tête.

"C'était important, ce dont vous vous êtes souvenu concernant Svein Sæter ?"

Il hocha lentement la tête, se passa la langue autour de la bouche et but une autre gorgée.

"Je me suis juste souvenu d'un truc…

— Oui ?" Je n'étais pas encore certain qu'il ait autre chose qu'une soif dévorante de bière à me confesser.

"Vous m'avez demandé comment il était, côté… politique. Alors je me suis rappelé que pendant la guerre, Svisken s'était un peu égaré.

— C'est-à-dire ?

— Ben, comme je vous ai dit la dernière fois, on était des gosses d'ouvriers de Solheimsviken, et à la fin des années 1930, il n'y avait pas beaucoup de boulot. Mais quand les Allemands sont arrivés, de nouvelles possibilités se sont offertes. Il y avait pas mal de monde qui ne voulait pas bosser pour eux, mais quand on le faisait, on était bien payé.

— Alors vous l'avez fait ?"

Il me dévisagea, bouche bée.

"Pas moi ! C'est de Svisken que je parle. J'étais un bon Norvégien, moi ! Je faisais comme d'habitude, je décrochais des boulots de temps en temps sur le port, mais pour des bateaux norvégiens, vous voyez ? Qui ne quittaient pas la Norvège, pour la plupart. Il y avait quand même de la circulation le long de la côte, malgré la guerre.

— Mais Sæter, il…

— Sæter s'est même engagé.

— Au NS[1], vous voulez dire ?"

Il hocha la tête, lança un coup d'œil concupiscent vers une autre canette, la saisit, l'ouvrit et l'engloutit.

“Aahh ! Ça ne devrait pas être permis d’avoir aussi bon goût, Veum. Si on ne fait pas gaffe, on devient accro.

— Il était membre actif ?

— Non, non. Mais en tant que membre, on avait des jobs assurés. C’est comme ça qu’il l’expliquait, et il n’avait pas tort.

— Vous pensez que… Il aurait pu dénoncer des gens ?

— Une balance ? Oh non ! Pas Svisken. Rien de mal à dire sur lui, à part ça, là.

— Mais… Après la guerre, alors ? Il a été condamné ?”

Il baissa les yeux un instant.

“Nan… Je crois qu’il y a eu non-lieu, puisqu’il n’avait rien fait de grave. Il était juste désordonné. Alors il est parti en mer pendant quelques années. Peut-être pour prendre ses distances, j’imagine. Mais il rentrait de temps à autre. Du large, je veux dire. Et…

— Oui ?

— L’affaire Solbris, ça vous dit quelque chose, Veum ?

— Des nazis qui ont fui en Amérique du Sud sur un bateau, le « Solbris », ce n’est pas ça ?

— Si. Je me rappelle qu’il frimait, à l’époque. Il disait avoir été le chauffeur qui conduisait trop vite.

— Le chauffeur qui conduisait trop vite ?

— Oui, ça devait être pour égarer les flics qui le traquaient. Il y avait une bonne femme qu’il avait connue pendant la guerre. Une nana du NS. Elle l’avait embauché et payé pour ça.

— Quand était-ce ?

— Deux ou trois ans après la guerre. 1947 ou 1948, il me semble.

— Alors il avait toujours des liens avec le NS ?

— Non, non. Je ne crois pas. Il le faisait sûrement pour l’argent. Et parce qu’il en pinçait pour cette fille. Ce n’était pas un boudin, à ce que j’ai compris.

— Vous ne vous rappelez pas son nom ?

— Non, je ne crois pas qu’il me l’ait donné. Et s’il l’a fait, j’ai oublié.

— Vous en avez reparlé ?

— Non. Je crois qu’il a regretté de s’être livré. C’est sans doute pour ça que j’ai oublié de le mentionner la dernière fois que vous êtes venu.

— Et quand vous abordiez les sujets politiques ?

— On n'échangeait pas vraiment là-dessus. C'étaient les éternelles récriminations contre les puissants, mais ça concernait plus les impôts, ce genre de choses, vous voyez ? Je ne me souviens pas qu'il ait dit quoi que ce soit qui m'ait fait réagir."

Je réfléchis.

"Il connaissait d'autres personnes au NS ? Avec qui il aurait pu garder des contacts après la guerre ?"

Il secoua la tête.

"Pas que je sache. Comme je vous disais, on n'en parlait jamais. Pas un seul mot !

— Bon… Vous avez des choses à ajouter ?

— Nan.

— D'autres éléments dont vous vous souvenez ?

— Là, tout de suite, non.

— Mais peut-être la prochaine fois que vous aurez bien soif ?

— Je peux souscrire un abonnement ? répliqua-t-il avec un regard gêné. Un pack de six par semaine, c'est faisable ?

— Pas ici, désolé, répondis-je en me levant. Mais si vous repensez à des éléments importants, l'invitation tient toujours.

— Je verrai ce que je peux dénicher." Il tendit la main vers une troisième canette. "Vous trouverez la sortie ?

— Oui." Je levai la main en guise d'adieu et m'en allai.

De retour au bureau, j'appelai Joakim Sæter et demandai si je pouvais passer chercher les cartons de notes dont il m'avait parlé.

"Sur une piste, Veum ?

— On en parlera quand on se verra. Rien d'important, je crois."

Nous convînmes d'un horaire, et je raccrochai. Je craignais d'avoir raison. Rien d'important, pour le moment.

Notes

1. Nasjonal Samling, littéralement “Rassemblement national” : parti d’extrême droite fondé par Vidkun Quisling en 1933 (d’idéologie ouvertement nazie et fasciste après 1934), officiellement dissous le 8 mai 1945.

5

Joakim Sæter et Live, ma cousine issue de germains, habitaient une maison jumelée dans Årstadgeilen. Ce petit passage entre Fløenbakken et Årstadveien était sans doute la plus ancienne rue de la ville. C'était par là que les rois passaient à cheval, entre le port tout au bout de Vågen et le domaine royal d'Alrekstad, bien avant qu'Olav Kyrre n'établisse une ville marchande à Bjørgvin et qu'Øvregaten ne soit percée. C'était Øystein Magnusson qui avait fait déplacer le domaine royal à Holmen, aujourd'hui la forteresse de Bergenhus, faisant d'Årstadgeilen une ruelle plus périphérique dans la géographie urbaine.

Ce fut Live qui m'accueillit à la porte. Elle m'embrassa rapidement et me débarrassa de mon manteau, qu'elle suspendit avant de me faire signe de poursuivre jusqu'au salon, où son mari attendait. C'était une pièce agréable regroupant meubles imposants, bibliothèques bien garnies le long des murs et photos qu'on pouvait regarder sous tous les angles. Les flammes dansaient sur les bûches derrière la vitre d'un poêle moderne en stéatite, et la table basse devant la fenêtre sur le Store Lungegårdsvann était déjà dressée pour le café.

"Je peux aussi vous servir un digestif, Veum, mais j'imagine que vous êtes venu en voiture, puisque vous voulez emporter les cartons ? demanda Joakim Sæter.

— En effet, répondis-je sur un ton d'excuse.

— Vous avez pu voir Alfen ?

— Deux fois, même. La deuxième, c'est lui qui m'a appelé.

— Ah oui ?

— Mais je crois que c'était surtout parce qu'il avait soif. Je lui ai apporté des bières, la première fois.

— Je vois. Oui, il a la main lourde sur l'alcool, ce gars-là, à ce que j'ai entendu dire."

Live revint de la cuisine avec un thermos de café et nous servit tous trois pendant que Joakim m'indiquait l'un des fauteuils. Puis ils s'installèrent dans le canapé deux places et m'interrogèrent du regard.

"Est-ce qu'il est sorti quelque chose de votre conversation avec Alfen, alors ? voulut-il savoir.

— La première fois, il a évoqué leur amitié et leur histoire commune, entre Solheimsviken et les années qui ont suivi. Et il ne savait rien sur la femme de l'Isdal. Votre père ne lui en avait jamais parlé, à ce qu'il se rappelait.

— Je vois.

— Mais il m'a contacté pour me dire que des choses lui étaient revenues.

— D'accord. Et de quoi s'agissait-il ?"

J'hésitai un peu.

"Ce n'est pas le genre de chose qu'on aime déballer, même maintenant, après tant d'années."

Ils attendirent sans répondre.

"Mais Alfen a prétendu… qu'à une époque… votre père avait été membre du NS…"

Son menton tomba légèrement.

"Quoi ? Le Nasjonal Samling, le parti nazi ?

— Il a dit que votre père s'était inscrit au parti pour être sûr d'avoir du travail pendant une période difficile, et il n'a pas été condamné après la guerre ; ça n'a pas dû être un membre très important et actif. Mais d'après Alfen, c'était pour ça qu'il était parti en mer en 1945. Pour s'éloigner un moment de la ville."

Il secoua la tête.

"Je n'en avais jamais entendu parler. Mais comme vous disiez, ce n'est pas un sujet facilement abordable. En supposant que ce soit vrai.

— Oui, je ne sais que ce qu'Alfen a dit. Si vous voulez, je peux faire des recherches plus approfondies. J'ai quelque part une copie de la liste des membres du NS à Bergen, pour avoir travaillé sur une autre affaire il y a un certain temps."

Il fit un geste ample.

“Maintenant que vous avez soulevé cette question, elle va sans doute me turlupiner jusqu’à ma mort, alors… allez-y. Il vaut mieux être certain. Mais… il y aurait un lien avec la femme de l’Isdal ?”

Je haussai les épaules.

“Selon l’une des théories expliquant sa présence en Norvège et ses multiples identités, elle aurait été un agent israélien à la recherche d’anciens nazis.

— Et elle serait remontée jusqu’à mon père ?

— Comme je vous disais, ce n’était sûrement pas un membre actif, alors j’en doute fortement. Mais bon nombre d’anciens milieux nazis ont conservé des liens forts après la guerre, on le sait, en particulier ceux qui ont aidé quelques huiles à s’évader du camp de prisonniers d’Espeland pour fuir en Amérique du Sud en 1947, sur un bateau, le « Solbris ». Est-ce que votre père en a parlé ?

— Du « Solbris » ? Non, ça ne me dit rien. Et en 1947, il devait être encore en mer.

— Oui, mais il passait de temps en temps, m’a dit Alfen.

— Oui, sans doute. J’avais à peine quatre ans en 1947, alors… Je n’ai pas beaucoup de souvenirs.

— Bon, encore une fois, je ne crois pas que ce soit important, je voulais juste le mentionner. Savoir si ça vous évoquait quelque chose. Mais ce n’est pas le cas, ajoutai-je après une très courte pause.

— Non, mais prenez toutes ses notes. Peut-être y trouverez-vous des pistes.”

Live, qui avait gardé le silence jusqu’alors, fit un mouvement de tête.

“Ça me paraît peu probable. Mais pourquoi pas, Veum, tu m’as aidée quand je suis venue te trouver, alors qui sait…”

Joakim m’aida à descendre les deux cartons à la voiture. Je m’étais garé plus bas, près du gros chêne d’Alrekstad, où était accroché un panneau *“PROTÉGÉ” Par la volonté du peuple 22 mars 1988*, en souvenir des protestations de l’époque où quelques personnalités politiques écervelées voulaient percer un tunnel entre Fløen et Arna. Aucun des cartons n’était spécialement lourd, mais ils n’étaient pas très pratiques à transporter seul.

“Prenez tout votre temps, Veum, me conseilla-t-il quand les caisses furent installées sur la banquette arrière. Si vous ne trouvez rien, jetez

tout. Je n'en ai pas besoin.

— Je le laisserai à l'Armée du salut. Mais je vous préviendrai si je fais des découvertes."

Nous échangeâmes une poignée de main, et j'emportai un butin plutôt insignifiant. Je le déposai en arrivant chez moi dans ce que j'appelais pompeusement mon bureau, un petit réduit à côté de la cuisine équipé d'une paillasse entre deux murs, la place pour un PC portable et quelques références, des atlas et autres lectures dans une bibliothèque qui s'étirait du sol au plafond.

Dans un premier temps, je ne fis pratiquement que parcourir les cartons et en trier le contenu. Il s'agissait pour l'essentiel de carnets recensant les courses de son activité indépendante. Je trouvai rapidement celui qui couvrait le second semestre 1970.

Je l'ouvris avec précaution. L'écriture de Svein Sæter était un peu biscornue. Les pages du carnet étaient remplies avec différents stylos, dont certains avaient fui, laissant des taches d'encre, tandis que d'autres notes étaient rongées par le temps. Je repartis en arrière. D'après mes notes, Elisabeth Leenhouwfr était arrivée à Bergen et s'était installée à l'hôtel Rozenkrantz le 18 novembre, avant de changer pour le Hordaheimen le lendemain. Elle y était restée jusqu'à son départ le 23 novembre. Rien dans le carnet n'indiquait que Svein Sæter ait eu une course en provenance ou à destination de ces hôtels pendant la période concernée. En revanche, il était allé plusieurs fois à Flesland, sans doute l'une des courses les plus banales pour un chauffeur de taxi à Bergen.

Je reposai sagement ce carnet sur le dessus du carton, que je laissai dans un coin libre sous la paillasse, en attendant d'avoir un peu de temps pour continuer mes analyses.

Hamre appela quelques jours plus tard.

"Ça t'intéresserait de voir où la femme de l'Isdal est inhumée ? demanda-t-il sans s'embarrasser de formules de politesse, comme à son habitude.

— Oui, pourquoi pas ?"

Nous convînmes de nous retrouver près des deux chapelles de Møllendal cet après-midi-là. Hamre me conduisit à l'ouest des chapelles. Près d'une croix celtique caractéristique, il me précéda jusqu'à une sépulture familiale entourée d'une rambarde et sous un gros rhododendron.

“Voilà, elle est là, aussi anonyme que possible. Ce rhododendron a poussé après son inhumation. Quand j’ai pris des photos de la cérémonie, il y avait plus de place pour enterrer un cercueil qu’on le supposerait aujourd’hui.

— Pourquoi la tombe n’est pas marquée ?”

Il haussa les épaules.

“On n’avait pas d’identité, et on ne voulait pas que ça devienne un lieu de pèlerinage pour les curieux. Elle devait reposer en paix ici, et comme tu vois…” Il se tourna vers l’est et l’Isdal qui s’enfonçait entre Ulriken et Fløyen. “Si l’envie lui prend de revenir d’entre les morts, elle a une vue directe sur l’endroit où on l’a retrouvée.

— Tu crois qu’ils y ont pensé quand ils ont décidé de l’emplacement où l’enterrer ?

— C’était plutôt une coïncidence, répondit-il avec un sourire en coin. C’était dans ce secteur qu’on enterrait les gens en février 1971, comme tu peux le voir aux dates sur les stèles de certains de ses voisins.”

Nous nous tûmes un instant pour regarder le décor hivernal, où les touffes d’herbe jaune de l’an passé constituaient les seules traces de végétation entre le rhododendron persistant et le muret couvert de mousse de la sépulture en surplomb. Nous étions entourés de grandes cimes nues où le printemps n’avait pas encore commencé à germer. La zone entière avait un côté sombre et triste qui ne faisait que renforcer la sensation de mystère non élucidé qui nous habitait tous les deux – supposai-je – à cet endroit et à cet instant.

Quand nous prîmes congé l’un de l’autre, je grimpai vers l’un des secteurs plus ouverts et ensoleillés du cimetière – quand le soleil se montrait, s’entend. C’était moi qui entretenais la tombe de Karin Bjørge. La couronne de mousse que j’avais déposée le soir de Noël n’avait pas bougé.

J’étais venu voir deux femmes à Møllendal cet après-midi-là. J’en avais connu une aussi bien qu’on peut connaître une autre personne ; donc à cinquante pour cent, d’après ce que de longues années d’expérience m’avaient appris. L’autre n’était pas une énigme que pour moi, une énigme sur laquelle j’envisageais sérieusement de me pencher.

Il allait me falloir plusieurs années pour y parvenir. Un jour du début février, je reçus un coup de fil de mon vieux contact dans les

assurances, Nils Åkre. Il me confia une enquête qui me conduisit à Fusa, puis dans le tunnel le plus sombre de ma vie, un tunnel dont je ne ressortis que deux ans et demi plus tard, péniblement, marqué de cicatrices si profondes que je les garderais jusqu'à mon dernier jour.

J'aurais besoin de temps pour être capable de me concentrer de nouveau sur la femme de l'Isdal. Entre-temps, le monde autour de moi s'était marqué de quelques profondes cicatrices, lui aussi.

Deuxième partie

6

Le mardi 11 septembre 2001, Håkon Brandt se trouvait par le plus grand des hasards à New York, et plus exactement à Manhattan. Sur demande du journal pour lequel il travaillait, *Bergens Tidende*, il avait parcouru le Midwest pour écrire sur les Norvégiens ayant fait carrière aux États-Unis, entre la grande vague de migration de la seconde moitié du XIXe siècle et les premières décennies du XXe siècle. Il était pour l'heure dans une chambre d'hôtel sur East 31st street et cherchait sur son PC portable à savoir s'il était possible de retrouver le Norvégien à l'origine du célèbre chargeur de bottes NLAM, Nils Ole Nygard, qui avait quitté les États-Unis au début des années 1950 pour rentrer au pays. La tâche était ardue, et il décida de remettre cette recherche après son retour en Norvège en fin de semaine.

Il était presque exactement 8 h 46 min 30 s quand il entendit une détonation étrange plus au sud de Manhattan. Il regarda machinalement vers la fenêtre mais, de là où il se tenait, ne vit rien. Il se leva, ouvrit la fenêtre et se pencha au-dehors pour regarder vers la source apparente du bruit. Depuis sa chambre au quinzième étage, il vit une colonne de fumée noire s'élever vers le ciel au sud. Sur le trottoir, les gens s'étaient figés. Quelques-uns tendaient le doigt, et regardaient dans la même direction que lui. Ils se remirent en marche, certains en hésitant vers le nuage de fumée, d'autres au pas de course dans la direction opposée. Pour sa part, il alluma le téléviseur monté au mur en face du lit et trouva rapidement les informations de CNN. En état de choc, il regarda la fumée s'échapper de ce que la voix du

reporter identifia bientôt comme le World Trade Center. D'épaisses volutes noires sortaient à flots d'une ouverture en hauteur d'une des deux tours de cet ouvrage caractéristique de cent dix étages, l'un des plus hauts immeubles de bureaux de toute la ville. Le reporter expliqua que quelques minutes plus tôt, un avion de ligne avait heurté la tour à pleine vitesse. Il était encore trop tôt pour dire pourquoi. Sur l'écran, des images tournées de plain-pied montraient des gens courant dans tous les sens tandis que des morceaux de bâtiment et autres objets pleuvaient autour d'eux.

Son mobile sonna. Il le dégaina et vit sur l'écran que l'appel venait de la rédaction à Bergen.

"Oui, ici Håkon, je…"

Le directeur de l'information l'interrompit.

"Tu es aux États-Unis, c'est ça ? Où es-tu exactement en ce moment ?

— À Manhattan."

Ce fut comme s'il fallait plusieurs secondes à ce qu'il venait de dire pour parvenir à son correspondant de l'autre côté de l'Atlantique.

"Hein ? À Manhattan ?! Là, tout de suite ?

— Oui. Je vois de la fumée noire remplir le ciel au-dessus de moi, et je suis devant la télé dans ma chambre, en train de regarder ce qui se passe.

— Dans ta chambre ? Mais rends-toi sur les lieux, bon sang ! Qu'on ait un reporter sur place pile à l'endroit où ça arrive, c'est un sacré coup de bol !

— Euh, un coup de…"

Il fut de nouveau interrompu.

"Il est 14 h 55, ici. Quand est-ce que tu peux nous envoyer quelque chose, au mieux ?

— Je ne peux pas te dire. Ça commence à être le bazar dans les rues ici. Personne ne sait ce qui s'est passé, ou si ce n'est que le début. Mais je ferai de mon mieux. Je te rappelle.

— N'hésite surtout pas ! Mais va sur place !" aboya le directeur de l'information, et Håkon Brandt raccrocha sans attendre d'autres instructions. Il n'était pas né de la dernière pluie.

Il passa rapidement aux toilettes pour se débarrasser des restes de son café du matin. En revenant dans la chambre pour attraper son blouson dans la penderie, il s'immobilisa, les yeux rivés sur l'écran.

Pendant que la fumée montait toujours d'une des tours du World Trade Center, un deuxième avion arriva de la droite. Sur les images de CNN, il sembla que l'appareil allait passer derrière la tour, mais il ne réapparut pas. Au lieu de cela, une langue de feu jaillit sur le côté opposé du bâtiment. Un nuage de fumée noire et de flammes orange se répandit depuis la tour, et la voix du reporter fit un bond dans les aigus pour déclarer que l'avion avait percuté l'autre tour.

Håkon Brandt sentit une vive panique se former. Qu'est-ce qui se passait ? Était-ce une attaque de grande ampleur contre les États-Unis ? Les premiers instants de la Troisième Guerre mondiale ? Et il ressentit un coup au cœur en se demandant : *Comment je vais rentrer à la maison, moi, maintenant ?*

Avant toute chose, il décida d'appeler chez lui. Ce fut Engelcke qui répondit.

"Håkon !

— Salut ! Vous avez suivi ce qui se passe ?

— Oui, c'est affreux ! Mais… Ce n'est pas aujourd'hui que tu devais être à New York ?

— Si ! Et j'y suis, à quelques pâtés de maisons seulement. C'est le chaos complet, mais… J'ai reçu l'ordre du journal d'aller voir et de faire un reportage. Je voulais juste dire que tout allait bien de mon côté.

— Ah oui ! Dieu soit loué !

— Il faut que j'aille voir comment ça évolue. Je ne sais rien du tout concernant mon voyage de retour. J'ai peur que tout trafic aérien soit interrompu après ça. Mais on se tient au courant. Salut. Je t'aime.

— Moi aussi. Sois prudent surtout !"

Ils raccrochèrent. Il resta devant la télé pour suivre les événements. Les rues attendraient. C'était là qu'il pouvait savoir ce qui se passait.

Il y a des événements dans l'histoire qui ont une telle importance que la date est gravée dans la mémoire de ceux qui les ont vécus, si profondément qu'ils pourront dire jusqu'à leur dernier jour à quel endroit précis ils étaient et ce qu'ils faisaient quand ils ont appris la nouvelle ou compris ce qui était en train de se produire.

En Norvège, le 9 avril 1940 fut une date de ce genre. Partout dans le monde, les gens se souvenaient où ils étaient le 22 novembre 1963, quand le président Kennedy avait été assassiné, ou le 20 juillet 1969

pour le premier alunissage. En Norvège comme dans les pays voisins, personne n'avait oublié où il était au moment où il avait appris que le Premier ministre suédois Olof Palme avait été abattu, tard dans la soirée du 28 février 1986. Une nouvelle date était à présent marquée au fer rouge dans cette liste très particulière des événements dont on aurait aimé ne pas être le témoin.

Depuis 1998, Veslemøy Fossedal enseignait le norvégien langue étrangère à l'école de Nygård, tout près de la Grieghalle. Elle avait terminé ses cours pour la journée et était repassée chercher son manteau à côté de la salle des professeurs quand un collègue était entré en trombe dans la pièce.

"Tu as entendu ce qui se passe ? s'écria-t-il. Ils ont bombardé New York !"

Comme tant d'autres personnes cet après-midi-là, elle ne parvint pas non plus à admettre immédiatement ce que l'autre disait.

"Bombardé New York ?! Mais qui ?"

Son collègue avait fait un large geste des bras.

"Sais pas ! Des terroristes."

Elle le suivit dans la salle des professeurs, où d'autres collègues étaient regroupés autour d'une radio diffusant des informations des États-Unis.

En mer du Nord, l'alerte générale fut déclenchée. S'il s'agissait d'un phénomène d'ampleur mondiale, les installations pétrolières norvégiennes étaient des cibles potentielles. En sa qualité de responsable de la sécurité en poste sur Statfjord B, l'ingénieur civil Truls Nesbø, quarante-quatre ans, déclencha la procédure d'urgence. Il appela ensuite le quartier général à Stavanger et reçut de nouvelles instructions sur la conduite à adopter, ainsi que la consigne claire d'être disponible pour toute nouvelle information.

Nesbø se préoccupait tout autant de ce qui se passait sur la terre ferme. Sa conjointe Mette était enceinte et devait accoucher à la fin du mois. Elle allait bientôt être en congé de son poste à *Bergens Tidende*, mais il craignait maintenant qu'elle doive travailler plus longtemps que prévu sur cette histoire, dans la mesure où elle serait aussi tenue de couvrir l'affaire localement, depuis son bureau et non dans la rue désormais.

Ses appréhensions se révélèrent justifiées. Avec son ventre proéminent, Mette Lavik avait reçu la consigne de suivre en ligne tous

les développements aux États-Unis, de les trier et de transmettre au directeur de l'information tout ce qu'elle pensait devoir figurer dans le journal.

Des détails commençaient à arriver. C'étaient en tout quatre avions de ligne à destination de la Californie qui avaient été détournés au départ de plusieurs aéroports du Nord-Est des États-Unis. On estimait que le premier détournement avait eu lieu vers 8 h 15 heure locale, 14 h 15 heure norvégienne. À 8 h 46, le premier de ces avions, un Boeing 767, percuta la tour nord du World Trade Center entre les 94e et 98e étages. Dix-huit minutes plus tard, le deuxième avion percuta la tour sud entre les 78e et 84e étages. C'était aussi un Boeing 767. L'information sur le premier avion était déjà bien diffusée sur le net, de telle sorte que les gens qui suivaient à la télévision un peu partout dans le monde virent arriver le deuxième en temps réel. Mette Lavik songea : *Toutes les catastrophes auxquelles on a assisté font pâle figure à côté de celle-là ! Où est ce con de King Kong quand on a vraiment besoin de lui ?*

À 9 h 37, un troisième avion, un Boeing 757, s'écrasa sur l'aile ouest du Pentagone, le siège de la défense américaine, ce qui en faisait une déclaration de guerre pure et simple.

À New York, ce fut la panique totale quand la tour sud s'effondra, juste avant 10 heures. Les images de CNN montraient tout le secteur entouré d'un énorme nuage grisâtre de plâtre et de béton pulvérisés en provenance de la tour qui s'écroulait. Des gens désespérés se jetaient de la tour nord, à plusieurs centaines de mètres au-dessus du sol. D'autres s'accrochaient à l'extérieur des fenêtres jusqu'à ce qu'ils lâchent prise et tombent, eux aussi.

À 10 h 03, le dernier avion, encore un Boeing 757, s'écrasa dans un champ au sud-ouest de la Pennsylvanie, à environ deux cent quarante kilomètres au nord-ouest de Washington. Tout portait à croire qu'il était en route vers la Maison Blanche ou le Congrès. Personne ne pouvait dire pourquoi il s'était écrasé.

Mette Lavik avait beaucoup de mal à s'acquitter de sa tâche, parce qu'elle s'interrompit à plusieurs reprises pour regarder les images à la télévision devant elle et écouter les informations des reporters. Ils parlaient de ce qui était devenu la plus grande attaque terroriste des temps modernes, et cette fois, elle n'avait pas eu lieu au Moyen-Orient, mais en plein cœur de ce qui était la première superpuissance

militaire au monde.

À 10 h 28, la tour nord s'effondra elle aussi. À ce moment-là, il était environ 16 h 30 en Norvège. Dag Høiland, même après être passé à la permanence de la Protection de l'enfance dans les années 1990, continuait à s'entraîner avec d'anciens collègues, dans des compétitions organisées par le club de sport de l'administration locale. Il s'agissait surtout de course à pied. Ce mardi, ils s'étaient retrouvés comme d'habitude à 15 h 30 au stade de Skansemyren pour se changer et partir courir sur Fløyen. Ils suivirent leur itinéraire qui remontait Fløysvingene jusqu'à Pilen, puis vers Halvdan Griegs vei où ils prirent vers l'ouest en direction de la Skredderdal, jusqu'à Storediket et à travers les bois. Ils mesurèrent leurs temps, s'arrêtèrent et soufflèrent près de Brushytten, au pied de Blåmanen.

Au début de la course, ils discutaient comme d'habitude. La plupart d'entre eux avaient appris les nouvelles dramatiques vers 15 heures, mais ils avaient décidé de ne pas annuler le rendez-vous habituel avec les collègues – qu'il pleuve, que le soleil brille, que les terroristes se déchaînent ou non. Dans les côtes en contrebas de Storediket, la conversation s'éteignit, et le cortège s'étira naturellement, certains coureurs étant plus en forme que d'autres, dans la partie accidentée en direction de Brushytten. Là, ils engagèrent la conversation avec quelques sportives qui avaient franchi Vidden et ne savaient rien de ce qui s'était passé. Épouvantées, elles écoutèrent le récit des joggeurs en nage avant de reprendre le chemin du bercail, l'air grave.

L'inspectrice Signe Moland représentait la quatrième génération d'enquêteurs, mais elle venait d'entrer au commissariat de Bergen. Son père, Harald Moland, mort dans un dramatique accident de la route en 1999, avait fait l'essentiel de sa carrière au SSP. À sa sortie de l'École supérieure de la police à Oslo et après les premières années sur le terrain, elle avait demandé à intégrer le service de protection des biens et des personnes à Bergen, là où son grand-père et son arrière-grand-père avaient servi.

Elle avait du mal à se décider à entrer dans la grande salle de conférences dans laquelle ses collègues, dont Jakob E. Hamre, s'étaient rassemblés autour d'une longue table et fixaient les images sur un téléviseur accroché au mur. Elle resta à la porte jusqu'à ce que l'inspecteur principal Atle Helleve, qui s'était désigné comme son

tuteur pendant les premières semaines de sa prise de fonction, l'invite d'un geste à entrer.

"Qu'est-ce qui s'est passé ?" demanda-t-elle à l'un de ses collègues, qui était assis tout près de la porte.

L'inspecteur principal Bjarne Solheim, qui n'avait que quelques années de plus qu'elle, répondit :

"Des attentats terroristes à New York. Je suis content de ne pas bosser là-bas aujourd'hui !"

Elle regarda autour d'elle.

"Ça va nous concerner ?

— Non, sauf s'il s'agit d'une attaque mondiale, et ça n'a pas l'air d'en être une, à ce stade.

— Ils ont dit qui était derrière ?

— On pense à al-Qaïda, bien sûr. Oussama Ben Laden nie toute implication, mais le FBI aurait déjà identifié le principal commanditaire, alors on va bientôt en savoir davantage."

Certaines familles encaissèrent plus durement les informations sur ce qui s'était produit à New York. Rizwan Saïf avait réuni toute la famille autour de la table dans le salon de leur appartement de Slettebakken. Après avoir regardé tous ensemble le journal de la NRK, il avait coupé le son. Tandis que les images continuaient à défiler sur l'écran, il avait expliqué à son épouse Aisha Zaid et leurs quatre enfants – Hamrad, Kamran, Fatima et Hadia – qu'ils devaient se préparer à essuyer les pires accusations de la part des voisins, des camarades de classe et de parfaits inconnus dans la rue ou quand ils prendraient le bus.

Le fils aîné, Hamrad, avait levé les poings.

"Qu'ils essaient !

— Mais qu'est-ce qu'on a à voir avec ça ? s'était écriée la mère, éperdue, en tendant une main vers l'écran. Nous ne sommes que des musulmans épris de paix, *incha'Allah* !

— Je crains le pire", répondit Rizwan Saïf avec gravité.

Sur Dongen, à Solheimsviken, un groupe de gamins faisait une partie de football, sans se préoccuper de ce qui se passait dans le vaste monde. Ils jouaient à sept contre sept, un gardien et six joueurs. La formation 1-2-3 était privilégiée mais devenait souvent 1-5 car c'était plus amusant de jouer avant qu'arrière. Les gardiens étaient victimes d'un canardement en règle, et le résultat final atteignait facilement des

scores comme 20 à 16. Mais la plupart du temps, ils mettaient fin au match quand une équipe arrivait à 10, avant de remettre les compteurs à 0.

Les deux copains Alim Dalmar et Dragovan Pavlović essayaient toujours de se retrouver dans la même équipe. Alim était bon au dribble, et Dragovan, qui était grand pour son âge, était un super avant qui enchaînait les buts, à la grande joie d'Alim et de ses coéquipiers, mais au grand désarroi de celui qui servait de gardien de but dans l'équipe adverse.

Ce ne fut que lorsqu'ils rentrèrent dîner vers 18 heures qu'ils apprirent ce qui s'était passé aux États-Unis. Les familles d'Alim et de Dragovan se réunirent devant la télé, à l'instar de tous ceux qui dînèrent en famille en ce soir de septembre 2001.

Chez sa grand-tante Frøydis, dans Johan Hjorts vei à Slettebakken, Tor Egil Nielsen, vingt-six ans et postier de son état, buvait un café en grignotant des biscuits et en suivant les mêmes informations que tous les autres, au cours desquelles le reporter de la NRK, Ole Torp, intervenait en direct de New York pendant les éditions spéciales comme pendant les journaux réguliers.

Frøydis Nielsen leva un index tremblant vers l'écran.

"Là, tu vois ce dont ils sont capables, ces musulmans ! lança-t-elle à son petit-neveu. C'est ça qu'ils veulent ! La domination mondiale !"

Tor Egil avala un très gros morceau de biscuit, si gros qu'il dut le faire passer à l'aide d'une rapide gorgée de café. Inquiet, il regarda les images de New York. *Mais ce n'est pas un jeu vidéo*, se dit-il. *C'est pour de vrai !*

À 23 h 30, Håkon Brandt envoya son dernier message à la rédaction, à Bergen. Il était 17 h 30 à New York, et un autre bâtiment du World Trade Center venait de s'effondrer après avoir été endommagé par la chute des deux tours jumelles plus tôt dans la journée. Il put aussi faire savoir que le président George W. Bush effectuait une visite dans une école de Floride quand il avait été mis au courant de l'attaque. Des sources non vérifiées détaillaient que le président Bush écoutait des élèves lire à voix haute des extraits du livre pour enfants *The Pet Goat* lorsqu'on lui avait glissé à l'oreille ce qui se passait à New York. Sans rien exprimer, le président avait continué à écouter la lecture pendant sept minutes avant de remercier et de quitter la classe, l'air inquiet. On l'avait conduit à l'aéroport le

plus proche pour qu'il embarque dans l'avion présidentiel "Air Force One". Les services secrets avaient refusé que le président rentre à Washington par crainte d'attaques sur la Maison Blanche. L'avion avait atterri en Louisiane, où on avait prévenu que le président s'adresserait à la nation depuis la base aérienne de Barksdale. On leur demanda de garder le lieu secret. "C'est la liberté elle-même qui a été attaquée ce matin, par des lâches sans visage", déclara le président Bush dans son allocution, puis, un peu plus tard : "Ne vous méprenez pas, les États-Unis trouveront et puniront tous ceux qui sont responsables de ces actes affreux."

Avant d'aller au lit ce soir-là, Håkon Brandt appela encore une fois Engelcke. Tout trafic aérien entre les États-Unis et l'Europe était désormais interrompu, et il ne savait pas combien de temps il devrait rester. Par ailleurs, le directeur de l'information lui avait fait savoir en termes très fermes qu'il souhaitait le voir prolonger son séjour à New York au-delà de ce qui avait été initialement prévu.

"Je comprends, répondit Engelcke. Prends soin de toi, là-bas."

Dix ans plus tard, sur le pont du "Thorbjørn", le petit bateau qui l'emmenait au camp d'été des Jeunesses travaillistes le 20 juillet 2011, Yngvil Nesbø, de Bergo dans l'Eksingedal, songeait que son engagement politique s'était éveillé pour la toute première fois ce fameux après-midi, quand elle avait neuf ans et qu'elle regardait avec ses parents les images télévisées des deux gratte-ciels qui s'effondraient à New York.

Ces choses-là ne devaient pas arriver. Il fallait agir.

7

Michael Brekke avait tout juste soixante-quatorze ans lorsqu'il sortit de la prison de Bergen, à Hylkje, le 3 juin 2003. Il avait alors purgé les deux tiers de sa peine de quinze ans pour le meurtre de l'inspecteur principal Vegard Vadheim en novembre 1992.

Maître Kristoffer Kleve, qui avait été son avocat pendant toutes ces années, l'attendait lorsque Brekke entendit la porte métallique à ouverture électronique claquer derrière lui pour ce qu'il espérait être la toute dernière fois. Depuis plusieurs années, il avait pu régulièrement sortir en permission, et le retour obligatoire derrière les barreaux avait chaque fois été déprimant.

Kristoffer Kleve l'accueillit, main tendue. "Félicitations, Brekke !" lança-t-il sur le ton familier qu'ils avaient toujours utilisé entre eux. L'affaire Michael Brekke n'avait pas été la plus simple à mener dans la carrière de Kleve. Le meurtre d'un policier était considéré comme particulièrement grave dans le monde juridique. La seule marge de manœuvre dont Kleve disposait tenait au fait que personne d'autre que Vegard Vadheim et Michael Brekke n'avait été présent au moment des faits. De ce point de vue, ce n'était même pas parole contre parole, mais plutôt parole contre indices. Brekke maintint jusqu'au bout qu'il ne se rappelait rien de ce qui s'était passé, avant d'être arrêté par la police dans la grande décharge de Jekteviken, où on lui avait mis les menottes avant de le conduire au poste. Les événements antérieurs de la journée se trouvaient dans une espèce de brume que ni les policiers ni son avocat n'avaient jamais réussi à dissiper.

L'inspecteur principal Vegard Vadheim avait succombé à ses blessures quelques heures plus tard cet après-midi-là, en dépit de tous les efforts entrepris par le service de soins intensifs de l'hôpital de Haukeland. L'hémorragie avait été trop conséquente, la plupart des fonctions vitales avaient cessé avant même l'arrivée de l'ambulance. L'arme du crime fut repêchée plus tard ce jour-là dans le port près de Sukkerhusbryggen et fit l'objet d'examens techniques complets. On trouva des empreintes digitales de Vadheim et de Brekke dessus. Sur la détente, en revanche, il n'y avait que celles de Brekke. Cela pouvait donc laisser supposer qu'il y avait eu lutte et renforçait la probabilité que l'arme ait été braquée dans la direction du policier afin d'être utilisée contre lui. Ce furent les conclusions du tribunal à l'issue des seconds délibérés.

Les raisons qui avaient poussé l'inspecteur principal à aller voir Michael Brekke à son adresse personnelle de Munkelivsgaten n'étaient pas claires. Sur son bureau, les collègues de Vadheim avaient trouvé plusieurs dossiers en lien avec l'enquête sur une disparition en 1962. Une petite fille de onze ans avait disparu pendant deux jours et demi avant de refaire surface, gravement traumatisée, sur Fanafjellet. Personne n'avait jamais su ce qui lui était arrivé pendant ce laps de temps. Elle-même n'en avait aucun souvenir. À en croire la psychologue qui l'avait prise en charge, elle l'avait refoulé. Des traces de semence sur ses vêtements indiquaient qu'elle avait été victime d'une ou plusieurs agressions sexuelles, mais les examens médicaux avaient conclu qu'il n'y avait pas eu de rapport sexuel véritable. L'affaire s'était tassée petit à petit, et quelques années plus tard, au terme du délai de prescription, elle avait été classée.

La femme désignée dans le rapport sous le nom de Veslemøy Heggøy, que les enquêteurs avaient rapidement identifiée sous son nom de famille actuel, Fossedal, fut contactée. Elle confirma en audition être allée voir Vadheim, qu'elle connaissait déjà, pour lui faire part de ce qu'elle estimait être une information dans cette affaire. Elle fondit plusieurs fois en larmes pendant l'audition quand elle comprit ce à quoi cette information avait conduit pour celui qu'elle appelait "le policier sympathique". On dut lui répéter à plusieurs reprises qu'elle n'avait aucune part de responsabilité dans ce qui s'était produit, apparemment en vain. Lorsqu'elle quitta le commissariat à l'issue de cet entretien, elle repartit en compagnie de

son mari, Svein Fossedal, qui l'accompagna aussi le lendemain quand elle revint signer le compte rendu écrit de l'audition. Le parquet avait par la suite hésité plusieurs fois à lui demander de témoigner dans l'affaire pénale contre Michael Brekke, mais puisque l'agression potentielle était déjà prescrite depuis longtemps, par égard pour elle, ils s'étaient abstenus.

Pendant son procès, Michael Brekke avait rejeté toutes les allusions à l'enlèvement de 1962, en répétant qu'il n'avait rien à voir avec cette histoire. Il maintint de façon tout aussi catégorique qu'il n'avait pas la moindre idée des raisons pour lesquelles ce policier qu'il ne connaissait pas du tout était venu le voir en cette journée de novembre. Ce qui était arrivé à Veslemøy Heggøy en 1962 ne fut donc pas mentionné dans les attendus de la décision finale. Les enquêteurs qui avaient travaillé sur cette affaire ne s'étaient jamais défaits d'une impression de mécontentement quant aux résultats obtenus. L'affaire avait beau être considérée comme élucidée, le manque de mobile en tarabustait plus d'un. La plupart tirèrent cependant la conclusion que Vegard Vadheim était allé confronter Michael Brekke de sa propre initiative, ce qui avait conduit à ce que Brekke s'empare de l'arme du policier et la retourne contre lui, avec des conséquences dramatiques. S'il était vrai que même Michael Brekke ne se rappelait pas ce qui s'était produit ce jour-là, personne d'autre ne serait capable d'en faire le récit. Cette affaire s'était donc refermée sans réelle certitude, comme tant d'autres affaires criminelles plus ou moins élucidées.

Kristoffer Kleve le précéda jusqu'à sa voiture, une Mercedes C280 gris acier modèle 1999, ouvrit la portière arrière côté passager pour que Brekke puisse déposer son bagage sur la banquette, avant de prendre place à l'avant. Il s'installa confortablement, tira la ceinture de sécurité sur sa poitrine et l'attacha. Il attendit que Kleve se soit assis au volant, ait glissé la clé dans le démarreur et donné vie au véhicule avec un son faible, presque un ronronnement, sous le capot rutilant.

Avec un soupir silencieux, Brekke reconnut qu'il n'aurait sans doute jamais les moyens de s'offrir une voiture pareille, en tout cas pas dans l'immédiat. Il ne s'était pas débarrassé d'une dette vertigineuse après la fermeture de SPS-Scandinavia, qu'il avait dirigée avec Hugo Baltersen et Lasse Lund entre 1982 et la faillite de décembre 1987, à la suite du Black Monday à la Bourse de New York

le 19 octobre de cette année-là. Il ne savait pour ainsi dire rien de ce qu'étaient devenus ses deux anciens acolytes. Ils avaient perdu tout contact après le dépôt de bilan, mais il pensait qu'ils se trouvaient dans la même situation économique que lui, en supposant qu'ils ne s'en soient pas extraits pendant le temps qu'ils avaient passé à l'ombre.

Kleve vira dans Steinestøvegen et mit le cap sur le centre de Bergen via Åsane. Michael Brekke se rappelait avoir eu un copain, pendant qu'il étudiait à la Haute École de commerce, dont la famille possédait un chalet à Hylkje, un peu au nord de l'endroit qui avait par la suite vu construire la prison. À l'époque, ils faisaient le trajet en vélo depuis le centre-ville, en contournant Eidsvågsneset et jusqu'à Hylkje. Arrivés là, ils devaient descendre de leurs montures et les pousser un moment, les attacher à un arbre et terminer à pied jusqu'au chalet qui se trouvait sur une butte tournée vers le Sørfjord et Osterøy. Au sud, ils voyaient le bac entre Breistein et Valestrand, des gens qui pêchaient sur le fjord quelle que soit l'heure. De leur côté, ils étaient en général chargés de lourds sacs à dos remplis de bière et de nourriture, et il ne leur fallait pas beaucoup de temps avant d'ouvrir la première canette. Ils ne mangeaient pas tout de suite, mais comme ils n'apportaient que des conserves, ils n'avaient pas besoin de mobiliser d'importants talents de cuisinier pour préparer le dîner. À quelques occasions, ils avaient réussi à embarquer des filles, de jeunes lycéennes recrutées pendant les soirées du club. Le souvenir de certaines d'entre elles était comme un sourire narquois dans sa mémoire, qu'il observait avec une joie limitée, surtout tant d'années plus tard.

À l'époque, Åsane était "à la campagne" : quelques fermes éparses, un ou deux magasins, des écoles et de rares bâtiments, et les autochtones parlaient une sorte de "langue de bouseux", comme la qualifiaient les gens de la ville. Après la fusion communale de 1972, l'endroit était devenu une partie de Bergen et un exemple de très mauvaise urbanisation.

Åsane était séparé d'Ytre Sandviken par le tunnel d'Eidsvåg, le plus ancien permettant d'accéder au centre-ville, dont le premier tronçon avait ouvert dès 1956. En sortant du tunnel, l'École supérieure de commerce apparut sur leur droite, en hauteur et visible de presque partout en ville. C'était le nouveau bâtiment, celui construit en 1963.

Lui avait eu ses cours dans les locaux originels de Muséplass 1. L'enseignement y était plutôt raffiné, pas comme quand les deux grosses promotions d'après-guerre avaient envahi les lieux en comptant petit à petit un nombre croissant de jeunes étudiantes, ce qui aurait été impensable à son époque.

Mais à quoi ses études d'économie lui avaient-elles servi ? Sa formation d'économie du trafic maritime, associée à son mariage avec Charlotte Helgesen en 1958, lui avait permis d'être embauché par la compagnie d'armement Dünner & Co. À la découverte de champs pétrolifères en mer du Nord tout à la fin des années 1960, il avait été à l'origine de l'investissement de l'entreprise en vue d'une future exploitation pétrolière en Norvège. Il en avait notamment découlé la fondation de la société offshore DCO, dont il était le gestionnaire principal. C'était cette expérience qu'il avait exploitée à la création de SPS-Scandinavia, le sigle de Systems for Petroleum Security, basée sur des systèmes informatiques développés par Lars Helge Finnøy, un ancien copain de classe de Hugo Baltersen. C'était pendant "les années yuppies", comme ils les ont nommées par la suite, que ces quatre-là – Baltersen, Lund, Finnøy et lui – investirent des sommes astronomiques, bien au-dessus de leurs moyens. Ils n'étaient pas les seuls à le faire à l'époque. Certains investisseurs avaient été sérieusement touchés, mais s'étaient relevés. Lui s'était purement et simplement écrasé, sans jamais parvenir à se relever complètement. Alors que lui restait-il de ses études respectables et d'un début de carrière à succès ? S'il avait regardé dans le rétroviseur que Kleve utilisait à intervalles réguliers pour contrôler la circulation derrière eux, il aurait vu un fiasco complet, sans beaucoup d'autres perspectives qu'une gueule de bois économique dont il n'avait pour l'heure fait qu'entrevoir les contours.

Question âge, on pouvait le qualifier de retraité. Kleve avait obtenu un accord avec l'administration fiscale. On avait pris en compte la nécessité pour lui d'avoir de quoi vivre dans les années à venir, y compris après avoir déduit les demandes juridiques de l'administration pour la dette dont il devrait s'acquitter jusqu'à la fin de ses jours. Les services de réinsertion lui avaient trouvé un logement temporaire dans un foyer de Jonas Reins gate. C'était là qu'ils se rendaient, en direction de Nygårdshøyden.

Le foyer était installé dans un immeuble bas passablement

défraîchi. Michael Brekke leva un regard sceptique sur les quatre étages de la façade, avant de se tourner vers Kleve.

L'avocat plissa le coin de la bouche, en une piètre parodie de sourire.

"Les services de réinsertion vont essayer de trouver quelque chose de plus… adapté assez rapidement. Ce sont les seules informations dont je dispose."

Une fois entrés dans le bâtiment, ils passèrent près d'une grosse poubelle sur leur droite. Sur la porte en vis-à-vis, on avait fixé une pancarte indiquant, en caractères au feutre noir : *BUREAU. RÉCEPTION.* Ce qu'ils interprétèrent comme le règlement intérieur était affiché sur le mur à côté, mais la qualité de l'impression était si mauvaise qu'on parvenait tout juste à en lire le titre. Kleve frappa, reçut une vague réponse, ouvrit la porte et la tint à Brekke qui entra le premier dans la pièce, son bagage à la main.

Un gros type à peu près chauve était installé derrière un petit bureau. Il portait une chemise qui n'avait vraisemblablement pas été lavée depuis longtemps, sous une paire de bretelles censées retenir son pantalon quand il lui arrivait de vouloir se lever. Il n'en manifestait pas encore l'intention, se contentant d'observer les deux arrivants.

Kleve se présenta, puis son client.

"On a promis un logement à Brekke pour quelque temps."

Le type saisit des documents dans l'une des piles devant lui sur le bureau.

"Oui, on dirait bien. Michael Brekke, à ce qui est écrit ici." Il dévisagea l'intéressé. "Et pourquoi il était au trou, ce gars-là ? demanda-t-il dans le plus pur dialecte de Bergen.

— C'est le cadet de vos soucis… je n'ai pas retenu votre nom, répondit Kleve avec une mine pincée.

— Svendsen.

— Ces informations sont soumises au secret professionnel. L'appartement est prêt ?

— Oui… Il a été nettoyé par une demoiselle convenable de Jambalaya portant un foulard en haut et un en bas, si vous voyez ce que je veux dire. Si vous avez des doléances, vous les transmettrez au fonctionnaire le plus proche, ou à l'imam, comme ils l'appellent aussi."

Il ouvrit un tiroir et en sortit un petit trousseau de clés qu'il leur

lança.

“La verte, c’est pour la porte principale après 22 heures. L’autre, c’est pour l’appartement. Deuxième étage à gauche.”

Il sortit une feuille vierge et la poussa vers eux.

“Et vous devez signer ici”, ajouta-t-il à l’intention de Brekke.

Brekke soupira, s’avança et regarda la feuille.

“Signer… pour quoi ?

— Il faut vous faire un dessin ? Vous écrivez : reçu deux clés, la date et votre nom. Ce n’est quand même pas si compliqué ?”

Brekke se mordit la langue pour ne pas répondre. Kleve observait sans ciller Svendsen, comme s’il envisageait une plainte, mais lui non plus ne fit aucun commentaire. Sans poursuivre l’échange de points de vue, ils quittèrent le bureau et s’engagèrent dans l’escalier étroit. Au premier étage, le son d’une radio poussée à fond leur parvint de l’intérieur d’un appartement, une publicité pour un parking à proximité avec une voix exprimant le même enthousiasme qu’une promesse de vie éternelle dans le jardin d’Éden, à condition d’en payer le billet d’entrée.

L’appartement à l’étage supérieur sentait le propre, il n’y avait donc aucune raison de se plaindre de ce côté-là, ni auprès de l’imam de service ni d’aucun autre. Un chauffage d’appoint était branché, mais il était réglé sur le minimum, ce qui correspondait bien à la température à l’extérieur. Il y avait deux pièces. L’une d’entre elles était une chambre, meublée d’un lit suffisamment grand pour accueillir un couple. La cuisine était équipée *a minima*, le frigo était vide.

“Et zut, s’agaça Kleve. Les services de réinsertion avaient précisé qu’ils laisseraient des produits de toute première nécessité. Je vais les appeler.

— Ça va, grommela Brekke. Je peux faire des courses. Je n’ai pas besoin de grand-chose.”

Kleve le regarda.

“Entendu. Demandez le ticket de caisse, on leur enverra une facture. De toute façon je vais appeler pour me plaindre. Dans un premier temps, installez-vous, et on discutera dans un jour ou deux de la suite des événements. En tout cas, l’accord avec le fisc a été finalisé, les versements doivent arriver sur votre compte le 20 de chaque mois, alors il ne devrait pas y avoir de quoi s’inquiéter. Autre chose que je

puisse faire aujourd'hui ?

— Non merci. Je ne crois pas."

Brekke sourit brièvement.

Une fois seul, il se laissa tomber sur une chaise et regarda droit devant lui pendant un moment. Puis il sortit de sa poche intérieure un petit carnet de notes qu'il avait conservé depuis son séjour en prison.

Sur la première page, il avait écrit les noms de trois femmes.

Il avait rayé le premier, *Charlotte Helgesen*, quelques mois plus tôt quand il avait appris de son fils Ole Christian que son ex-épouse, dont il avait divorcé en 1980, n'était plus. Elle avait passé les dix dernières années de sa vie avec une autre femme.

Il restait deux noms :

Veslemøy Fossedal.

Eva Høiland.

Ni l'une ni l'autre n'étaient mortes, à ce qu'il en savait.

8

Dag Høiland n'avait jamais rencontré son père. Jusqu'à ses dix-neuf ans et son entrée à l'École d'études sociales de Stavanger, son père n'avait pas eu de nom. Sa mère, Eva Høiland Pedersen, avait catégoriquement refusé de parler de lui jusqu'à ce que son fils soit assez adulte pour quitter le domicile parental et exiger de connaître la vérité.

L'enfance et l'adolescence de Dag Høiland avaient été marquées par l'agitation et les changements. Il n'excluait pas que sa propre expérience ait été à l'origine de sa motivation à faire des études de sociologie, dans l'espoir de pouvoir aider d'autres enfants se trouvant dans des situations similaires.

Il avait passé les cinq premières années de sa vie à Stockholm, où sa mère avait essayé de gagner sa vie en tant que chanteuse de jazz, dans un milieu bien plus riche que celui qu'elle avait connu à Bergen. Grâce à ses études de pharmacie, elle avait travaillé à la Løveapotek en journée et comme chanteuse en soirée, quand l'occasion se présentait. Mais cela n'avait pas été simple non plus en Suède. De ses premières années, il avait le souvenir d'un nombre fluctuant "d'oncles", comme sa mère les appelait, suédois pour la plupart, l'un d'entre eux basané, tous musiciens. C'était le joueur de trompette et le joueur de saxophone qu'elle avait préférés. Par la suite, il eut un mal fou à les distinguer, hormis celui qui se démarquait par la couleur de sa peau, et qui s'appelait Billy. Ça avait aussi été le plus sympa d'entre eux : il avait un sourire chaleureux et le désir de se faire comprendre

par le petit garçon, dans un suédois plutôt bancal. Mais Dag avait appris quelques mots d'anglais, et il avait toujours tendance à prononcer OK à l'américaine plutôt que de la façon classique norvégienne.

Les douze derniers mois, ils avaient vécu seuls, sa mère et lui. C'était à proximité d'une place en hauteur, desservie par un ascenseur public dans une espèce de tour. L'un de ses souvenirs les plus forts de ces années-là : prendre le Katarinaheisen, comme ça s'appelait, pour monter quand ils rentraient à la maison, pour descendre jusqu'au pont qu'ils devaient traverser pour accéder à Gamla Stan. Quand sa mère chantait, diverses jeunes Suédoises venaient le surveiller, certaines avec un copain pour leur tenir compagnie, et elles faisaient le plus souvent tout leur possible pour qu'il aille se coucher, afin d'avoir le salon et Radio Luxembourg pour elles.

Il se rappelait très bien sa perplexité quand sa mère lui avait déclaré qu'ils allaient rentrer à la maison. "À la maison ? Mais ce n'est pas ici ? – En Norvège, nigaud, avait répondu sa mère en riant. À Bergen."

Et il se souvenait du trajet en train, d'abord en train de jour entre Stockholm et Oslo, puis tout de suite après en train de nuit jusqu'à Bergen. Ils y étaient arrivés en mars 1963 et avaient tout juste eu le temps d'emménager dans un petit appartement de Nye Sandviksvei avant Pâques cette année-là.

Il n'allait pas lui falloir attendre longtemps avant de voir apparaître un nouvel "oncle" ici aussi, mais celui-là allait se révéler être du genre durable. Il s'appelait Leif Pedersen, travaillait dans un magasin de vêtements pour hommes et jouait du saxophone le soir. L'automne suivant, sa mère et lui se marièrent, sa mère ajouta Pedersen à son nom, et un an plus tard, ils déménagèrent dans Erleveien, à Landås. Il avait six ans, et à partir de là, il se souvenait de presque tout. Par la suite, quand il devait parler de ses jeunes années, il disait souvent : "Mon enfance a commencé quand j'avais six ans, quand j'ai déménagé à Landås."

Landås, dans les années 1950 et 1960, fut le premier quartier de Bergen qu'on pût qualifier de banlieue. La ligne originelle de tram ralliant le quartier de Fridalen avait été remplacée par des trolleybus modernes, si longs qu'on pouvait monter par l'arrière, où un contrôleur installé dans une petite cabine poinçonnait votre carte ou

prenait l'argent pour un ticket. Comme dans tous les nouveaux quartiers, les gosses pullulaient et les deux établissements de Landås et Ulriken devinrent rapidement les plus grosses écoles maternelles et primaires de toute la ville – et même du pays, prétendirent certains, pour ne pas dire de toute la Scandinavie.

Dag Høiland y fit toute sa scolarité. Après Ulriken, la distance n'était pas grande jusqu'à Langhaugen, qui avait repris le statut de lycée et de grandes parties du personnel de Sydneshaugen quand l'établissement avait été intégré à l'université de Bergen en 1961. À Langhaugen, sur les recommandations de sa mère, il avait pris l'option musique, qui avait conduit à la création avec quelques copains d'un groupe de rock qu'ils appelèrent d'abord Ulriken, en référence à la plus haute montagne de la ville, au pied de laquelle ils avaient grandi. Plus tard – quand ils misèrent sur une carrière internationale qui ne se concrétisa jamais – ils se rebaptisèrent The Climbers, en référence aux nombreuses ascensions de cette même montagne depuis leur enfance. Les inspirations du groupe étaient multiples. Dag appréciait surtout Bruce Springsteen et Warren Zevon, tandis que les autres hésitaient entre Led Zeppelin, Pink Floyd et Queen. Résultat, ils n'avaient jamais trouvé de base commune suffisante pour perdurer et se faire connaître. Une fois les examens passés, chacun était parti de son côté, et ils n'avaient plus jamais joué ensemble. Pendant quelques années, Dag avait fait partie du groupe de Stavanger Fisherman's Choice, pendant qu'il étudiait là-bas. En dépit du nom anglo-saxon, ils chantaient presque exclusivement en norvégien, et leur unique succès local, en 1979, comprenait le refrain *"Me e galne, me e galne*[1] *!"*.

À son admission à l'École d'études sociales, avant de déménager à Stavanger à l'été 1977, il était allé trouver sa mère dans le salon, où elle regardait un documentaire animalier à la télévision, et s'était laissé tomber sur une chaise :

"Il faut que je te parle de quelque chose."

Ils étaient seuls à la maison. Leif Pedersen, qui était alors retraité et avait depuis longtemps cessé de jouer du saxophone, était en ville, et sa mère, employée à plein temps à la pharmacie de Landås où elle devait aller travailler le lendemain, pianotait distraitement sur la table en regardant vaguement ce qui se passait sur l'écran.

"Ah oui ?

— Avant que je parte de la maison, il faut que tu me dises ce que

tu ne m'as encore jamais dit."

Un petit soubresaut l'avait parcourue, et elle avait croisé son regard, brusquement inquiète.

"C'est-à-dire ?

— Je veux savoir qui est mon père, et pourquoi je n'ai jamais pu le rencontrer.

— Et pourquoi… maintenant, après toutes ces années ?

— Je veux savoir d'où je viens, en fait. Qui je suis, au fond de moi."

Elle avait affiché un sourire cassé, de ces sourires qui sont à la limite des sanglots.

"À quoi bon ? Je peux t'assurer… Tu es *mon* garçon, *mon* enfant. Tout ce que tu as appris, tu le tiens de moi, et ne t'en fais pas. Je suis fière de toi, Dag. Je sais que je n'ai vraiment pas été une mère parfaite, mais j'ai toujours pensé à toi, même pendant les années les plus troublées, là-bas… en Suède. Mais après avoir trouvé Leif – retrouvé, en fait –, j'ai essayé de te donner l'éducation la plus sereine possible, avec les limites que nous avions, matériellement mais pas seulement.

— Oui, je sais, maman. Mais je voudrais malgré tout un nom auquel me raccrocher. Quelqu'un que je puisse rencontrer en tête à tête, si je le décide, quand je serai… adulte."

Cette fois, son sourire était mauvais.

"Ça ne le fera pas hurler de joie, tu peux en être sûr." Son regard erra dans la pièce. Puis elle saisit la télécommande et coupa le son du téléviseur, où les images continuèrent à défiler. "Mais bon. Tu en as évidemment le droit, même s'il n'a jamais endossé sa responsabilité de père ni ne t'a reconnu en tant que tel.

— Quelle est la version officielle, alors ?

— Il n'y en a pas, tout bonnement. Il faut que tu comprennes. Il était pour ainsi dire marié quand on a eu… une aventure. En tout cas, il était fiancé…" Elle prit un ton sarcastique. "Avec une jolie fille d'une des meilleures familles de la ville. Cette histoire avec moi, ce n'était qu'un écart, une chose qu'il n'avait jamais voulue, et que je me retrouve enceinte, il ne voulait pas en entendre parler. Ça s'est passé comme ça."

Après un silence, il avait répondu :

"Et… tu l'as accepté ?

— Non, crois-moi. On a eu une engueulade terrible, avec des larmes et des menaces, en tout cas de mon côté, mais…" Elle haussa les épaules. "Il a refusé tout net.

— Mais… tu aurais pu le traîner en justice.

— Oh oui, acquiesça-t-elle. J'aurais pu le traîner en justice, mais à quel prix ? Moi, une pauvre pharmacienne et chanteuse de jazz, lui venant de l'une des familles les plus installées de la ville, qui connaissait les meilleurs avocats. Ben tiens. On serait peut-être arrivés à ce qu'il reconnaisse ta paternité, mais je peux t'assurer que… Il faut malheureusement que je te dise la vérité. Ce n'était pas quelqu'un de bien, et il aurait transformé ma vie en enfer, petit à petit. Je suis vraiment contente que le contact ait été rompu. Mais il faut que tu saches… Je suis allée le voir, un jour, quand tu avais douze ans. Le magasin où Leif bossait avait fermé, et nous étions dans une situation délicate, sur le plan financier. Je suis allée voir ton père, honteuse et la queue entre les jambes, pour lui demander s'il ne pouvait pas un peu contribuer… Pas pour moi, mais pour toi, son fils…"

Après une petite pause, elle conclut : "Il m'a envoyée sur les roses. Ton existence ne l'intéressait pas le moins du monde. Rien, *nada*. Tu n'existais pas dans sa vie. Pas du tout. Maintenant, tu comprends peut-être pourquoi je n'ai jamais voulu t'en parler ?"

En silence, il avait encaissé ce que sa mère venait de dire. Avec le recul, il n'avait pas le souvenir d'un choc, mais d'un chagrin, une tristesse immense devant le refus de son père biologique de savoir quoi que ce soit sur lui.

"Et il est vivant ? avait-il demandé d'une voix éteinte.

— Sûrement. Je n'ai eu aucune nouvelle depuis ce jour de 1970. Et je n'ai rien fait pour en avoir. Pour moi, c'était une page définitivement tournée. Rien à récupérer. Un vrai salaud, pour dire les choses comme elles sont.

— Mais… Il a un nom ?

— On en a tous un, il me semble ? avait-elle répliqué en le regardant, pleine d'ironie. J'ai le mien, tu as le tien, il a le sien.

— Alors comment s'appelle-t-il ?

— Tu veux savoir comment il s'appelle, Dag ? Tu veux vraiment le savoir ?"

Il avait hoché la tête, sans rien dire.

Après une longue pause, elle avait répondu d'une voix si basse

qu'il avait failli ne pas l'entendre : "Michael Brekke." Comme pour s'assurer qu'il avait saisi, elle répéta un peu plus fort : "Michael Brekke."

Notes

1. “On est fous, on est fous !” en dialecte.

9

C'est à Landås qu'il rencontra Vigdis Lothe. Mais ce ne fut qu'après son retour de Stavanger qu'ils formèrent un couple. Elle avait été dans la classe en dessous de lui à Landås et Ulriken, sans qu'il l'ait remarquée. Mais à Langhaugen, il l'avait repérée. Elle était assez petite, elle avait les cheveux blond foncé et portait des lunettes. Elle était toujours avec une autre fille de Kolstien dont il connaissait le nom parce que la tante de cette dernière était leur voisine dans Erleveien. Elle s'appelait Karen Nesbø et était assez grande, pas grosse, mais bien charpentée. Mais ce fut de Vigdis qu'il s'enticha. Il n'arrivait pas bien à expliquer ce qui faisait que son regard la cherchait quand il était sur scène dans la grande salle de Langhaugen avec The Climbers, pendant qu'elle passait d'un partenaire de danse à un autre sur la piste. Après coup, il se dit que c'était l'association des regards langoureux et des sourires prudents qu'elle lui envoyait en passant dans la cour. À ce qu'il en savait, elle n'avait pas de copain et traînait principalement avec Karen. Elle était en série scientifique, découvrit-il, parmi une minorité de filles qui choisissaient cette option, ce qui ne faisait qu'attiser sa curiosité sur sa personnalité.

Il ne pourrait pas creuser avant son retour de Stavanger. Dans le courant du printemps 1977, après une fête de l'école au cours de laquelle il n'était pas monté sur scène, pour une fois, ils avaient engagé la conversation. Il l'avait ensuite raccompagnée jusqu'à Kolstien, où elle habitait au dernier étage d'un des immeubles, avec vue panoramique sur tout le Bergensdal et la ville en contrebas. Ils

s'étaient arrêtés pour papoter un peu devant la porte de l'immeuble. En la laissant, il l'avait embrassée rapidement, il avait senti le bord de ses lunettes et sa bouche contre sa joue, et il était rentré à Erleveien avec la sensation dans tout son corps que c'était le début d'autre chose. Mais il n'y avait rien eu de plus, pour des raisons qui lui échappaient en partie. Il ne s'était rien passé non plus quand ils s'étaient revus trois ans plus tard à l'occasion d'un réveillon du Nouvel An, en 1980, chez ce qui se révéla être une connaissance commune à Birkelundstoppen. Ils avaient souvent pensé l'un à l'autre pendant les années qui s'étaient écoulées.

Il avait fait un temps de chien en ce 31 décembre, avec un vent fort et de belles averses de neige. Tous les projets des hôtes de Birkelundstoppen de tirer des feux d'artifice avaient dû être remisés, et les autres tirs en ville disparaissaient dans les nuages bas. Quand il la raccompagna chez elle vers 1 heure du matin, ils descendirent Natlandsveien pliés en deux pour se protéger de l'averse. Arrivés à Kolstien, ils durent s'abriter derrière la maison pour échanger leurs premiers vrais baisers, après quelques rapprochements prudents sur la piste de danse plus tôt ce soir-là.

Ce fut dès lors comme s'ils avaient signé un contrat d'intention commune. Deux jours après seulement, ils prirent le bus ensemble pour aller au cinéma. Ils choisirent *The Elephant Man*. Il voulait le voir en prévision des destins bouleversés sur lesquels il avait hâte de travailler dans les années à venir. Ils allèrent ensuite manger un morceau et boire une bière. Une semaine plus tard, ils étaient au théâtre pour voir la comédie *Faut pas payer !* de Dario Fo, et en guise de suite logique, ils commencèrent à parler de se trouver un appartement, puisqu'elle habitait toujours chez ses parents à Kolstien et lui dans un petit meublé de Skuteviken. Cet appartement était quand même assez grand pour leur permettre d'y coucher ensemble pour la première fois, deux semaines après les premiers baisers du réveillon. Tout ce qu'ils faisaient appelait davantage, et six mois plus tard ils se marièrent et emménagèrent dans un immeuble à Vognstølen, à distance respectable de l'endroit où ils avaient grandi.

Dès la première année après sa sortie de l'école, Dag Høiland avait décroché un poste à la Protection de l'enfance, dans un premier temps un remplacement aux maraudes, mais on lui avait promis un poste fixe après le retour de la personne qu'il avait remplacée. Vigdis était

en école d'ingénieurs et s'orientait vers la conception de projets en urbanisme.

Eva Høiland Pedersen était ravie que son fils se soit trouvé une fille de Kolstien et non des beaux quartiers de Bergen. Les parents de Vigdis – ou plus exactement son père – ne montraient pas autant d'enthousiasme. Pour autant, ils acceptèrent la situation et le mariage de leur fille. Ce n'était pas qu'ils n'appréciaient pas leur gendre, c'était plutôt qu'ils étaient quelque peu sceptiques vis-à-vis de son environnement familial contrarié, composé d'une mère, d'un beau-père mais d'aucun père.

Quand il faisait le bilan des vingt-quatre années pendant lesquelles ils avaient été mariés, Dag Høiland n'avait aucun regret. Ils avaient eu deux enfants, Tonje et Asle, nés en 1985 et 1992. Après quelques années dans un cabinet d'architectes, Vigdis avait été engagée au département de l'urbanisme de la commune. Lui avait poursuivi à la Protection de l'enfance. Dans les années 1990, il était passé à la surveillance de la protection de l'enfance, un service créé en 1987, dont les locaux se trouvaient dans le commissariat principal de Bergen. Il y resta jusqu'à ce qu'on l'incite plus que vigoureusement à candidater au service de réinsertion des criminels en liberté, qui avait été rebaptisé à l'occasion de la réorganisation de 2000 en service de réinsertion et avait gagné son autonomie au sein des services d'aide aux anciens détenus. C'est ici que Michael Brekke était apparu pour de bon dans sa vie.

Après avoir appris son nom en 1977, son fils avait fait quelques recherches. Il avait découvert que Michael Brekke était employé dans une société offshore nommée DCO, qu'il avait une femme, des enfants et une maison à Starefossen, et que l'arrivée de Dag avec une réplique tirée de *La Mouche espagnole*, "Réjouis-toi, papa, me voilà !", ne déchaînerait pas des torrents incontrôlés de joie.

Il avait suivi dans la presse ce que l'on disait de Michael Brekke au sujet de la société SPS-Scandinavia, l'un des feux de paille nés pendant la période yuppie, et qui s'était si magnifiquement cassé la figure en 1987 qu'il s'estimait heureux de n'avoir eu aucun lien familial à ce stade. Par la suite, il avait décidé de laisser tomber. Ses enfants avaient développé des affinités avec leurs grands-parents maternels à Kolstien et leur grand-mère paternelle dans Erleveien, et cela convenait très bien à tout le monde. Leur grand-père paternel était

“mort depuis belle lurette”.

Lorsque le nom apparut dans la presse, dans le cadre du procès de 1992, il décida de couper définitivement tout lien dans son esprit. Ce qui n’empêcha pas Michael Brekke de réapparaître dans sa vie comme une espèce de revenant, le jour où son nom apparut sur une liste de clients du service de réinsertion.

Du point de vue éthique et par professionnalisme, il avait fait savoir que c’était un client dont il ne pouvait pas se charger pour des raisons personnelles. Tout s’était tassé jusqu’à ce jour de juin 2003, quand un certain nombre de ses collègues avaient dû s’absenter pour un séminaire de plusieurs jours à Copenhague. Il avait répondu à un appel de maître Kleve, qui se plaignait de l’absence de vivres dans le réfrigérateur d’un client qu’il avait accompagné entre la prison de Bergen et un foyer de Jonas Reins gate.

“Comment s’appelle ce client ? avait-il demandé en tendant le bras pour attraper un stylo.

— Michael Brekke”, avait précisé Kleve.

Après un court moment de réflexion, Dag Høiland avait répondu :

“D’accord. Je vais m’en occuper.”

10

Le foyer de Jonas Reins gate ne lui était pas inconnu. Il y était venu à plusieurs occasions et savait que le gérant occupait une espèce de bureau juste à gauche. Il frappa, attendit quelques secondes et entra.

Comme à son habitude, Svendsen était installé à son bureau avec une cigarette au bec et une expression indiquant sans la moindre ambiguïté qu'il ne fallait rien attendre de lui. En reconnaissant Dag Høiland, il grogna un salut inarticulé et cala sa cigarette au coin de la bouche.

"Oui ? C'est pour quoi, cette fois ? s'enquit-il dans son dialecte berguénois.

— Une simple visite pour vérifier que tout se passe bien. Vous avez un nouveau résident, aujourd'hui ?

— Ouais." Il déplaça quelques documents sur le bureau devant lui et en consulta rapidement quelques-uns. "Brekke.

— Il est là ?

— Je ne l'ai pas entendu sortir, en tout cas. Il y a plusieurs heures qu'il est arrivé.

— Oui, je sais. Son avocat m'a appelé. Kleve."

Svendsen hocha la tête.

"Quel étage ?

— Deuxième. À gauche.

— Alors je monte.

— Montez, descendez, autant de fois que vous voudrez, mon gars. Vous avez presque tout le temps le cul vissé derrière un bureau, vous

aussi.

— Pas autant que vous, j'imagine. Mais… vous savez ce que c'est", répliqua-t-il avec ce qu'il espéra être un sourire désarmant.

Deux étages plus haut, il s'arrêta devant la porte pour réfléchir. Savait-il ce qu'il faisait ? D'un autre côté… il avait quarante-cinq ans. Si ça devait arriver à un moment donné, ça pouvait tout aussi bien être maintenant… ou jamais. Le coup de fil de maître Kleve avait peut-être été exactement ce dont il avait besoin pour faire le premier pas en vue d'une rencontre dont il s'était toujours demandé à quoi elle ressemblerait.

Il y avait une sonnette à côté de la porte. Une sensation de vide dans le ventre, il posa le doigt dessus et appuya. Quelques sons étouffés se firent entendre à l'intérieur, comme si le carillon était bourré de coton pour faire moins de bruit.

Il tendit l'oreille. Il n'entendit rien avant que la porte s'ouvre brusquement, et qu'un homme entre deux âges, aux traits marqués, le dévisage avec méfiance.

"Oui ?

— Bonjour ! Je suis du service de réinsertion. Vous êtes Michael Brekke, c'est bien ça ?

— Oui.

— Votre avocat m'a appelé. Il a dit qu'il n'y avait rien à manger dans le frigo, alors j'ai pensé que je pouvais passer pour voir si vous aviez besoin de quelque chose ?"

Tout en parlant, il observa le visage de son interlocuteur. Michael Brekke avait l'air fatigué. De profondes rides marquaient les côtés de sa bouche, et tout son visage exprimait le mécontentement. Il portait une chemise bleu clair toute simple, un pantalon gris, et il était en chaussettes.

"Je peux entrer un instant ?"

Michael Brekke haussa les épaules et fit un pas de côté. Dag Høiland passa devant lui et entra. Une fois dans le salon, il s'arrêta pour attendre Brekke, qui le rejoignit sans hâte, comme si plus rien dans sa vie ne pressait.

"Je devrais peut-être me présenter. Nous ne nous sommes jamais rencontrés.

— Non, effectivement. Mais j'ai discuté avec plusieurs de vos collègues.

— Oui, mais Frank Olsen, avec qui vous avez eu le plus d'échanges, est en congé actuellement. Ça doit être pour ça que l'appel m'a été transféré.

— L'appel ?

— Oui, de maître Kleve.

— Ah, celui-là. Mais ce n'est pas grave. Je peux faire des courses moi-même. Il a dit qu'il vous enverrait la facture.

— Dag Høiland."

Michael Brekke le dévisagea sans comprendre.

"Quoi ?

— C'est mon nom. Dag Høiland."

Michael Brekke continua à le dévisager, comme s'il n'avait pas encore bien compris ce qu'il venait d'entendre.

"Il me semble que vous connaissez… Que vous avez connu ma mère, un jour." Voyant que Brekke ne réagissait toujours pas, il ajouta : "Eva Høiland."

Il parut enfin se produire quelque chose sur le visage de son interlocuteur. Après un éclair de ce qui ressembla à du désarroi, il se figea, et il pencha un peu la tête en arrière, comme pour l'observer avec un peu plus de distance.

"Que voulez-vous ?

— Vous êtes peut-être au courant de mon existence ?

— De quoi parlez-vous ?

— Je crois que vous le savez."

Michael Brekke remua légèrement une main.

"Je… me souviens vaguement…" Il s'interrompit.

"Oui ?

— Cette Eva Høiland, dont vous dites qu'elle est votre mère… Elle est venue me voir à mon bureau, il y a longtemps, avec des accusations sans fondement, que j'ai bien sûr rejetées. Par la suite, je n'ai plus jamais entendu parler d'elle.

— Vous voulez faire un test ADN ?

— Un test ADN ? Mais pour quoi ?" Avant que Dag Høiland ait eu le temps de répondre, il ajouta : "Si c'est l'héritage qui vous intéresse, je peux vous assurer que je suis aussi fauché qu'il est possible de l'être. Il n'y a rien à glaner ici.

— Alors vous estimez que j'aurais pu avoir droit à un héritage, autrement dit ?

— Vous n'avez aucun putain de droit, aucun ! Je considère que c'est du harcèlement. Vous comprenez ?

— C'était peut-être plutôt une espèce de… certitude, que je cherchais.

— Une certitude ? De quoi ?"

Ils recommencèrent à se fusiller du regard.

Ce fut Brekke qui rompit le silence.

"Vous avez dû avoir un autre père… ou plusieurs, j'imagine. Pour moi, vous n'avez jamais été rien d'autre qu'une vague accusation qui n'a jamais débouché sur quoi que ce soit. Ça prouve bien que votre mère n'en est pas sûre du tout. Vous n'avez rien à obtenir ici. Vous vouliez autre chose, ou votre visite est-elle terminée ?"

Dag Høiland regarda autour de lui, comme s'il cherchait autre chose à commenter.

Brekke poursuivit : "J'ai très envie d'appeler mon avocat. Je ne pense pas que vos supérieurs verront d'un bon œil que vous soyez venu me voir pour des raisons personnelles."

Høiland croisa de nouveau son regard.

"Non, sûrement pas. Mais je crois qu'ils me comprendront, quand je leur expliquerai la situation.

— Alors vous aurez des nouvelles de mon avocat. Ce que j'attends du service de réinsertion, c'est un meilleur logement que ce taudis. Pour le reste, je me débrouille. J'ai ma retraite, et ça suffit, pour le moment."

Une sourde consternation monta en Dag Høiland. Il regrettait déjà amèrement d'avoir effectué cette visite. Si cet homme était véritablement son père biologique, il appréciait beaucoup plus le rôle de père distant qu'avait joué Leif Pedersen, avant que la décrépitude des dernières années de sa vie ne le réduise à une figure pathétique qu'il préférait désormais oublier. Les lèvres serrées, il se dirigea vers la porte.

Avant qu'il y arrive, il entendit Brekke derrière lui :

"Dis à ta mère que…"

Il s'arrêta et se retourna.

"Oui ? Quoi ?

— Rien, répondit froidement Brekke. Je pourrai lui dire moi-même… un jour."

Il le fit sonner comme une menace. Une dernière fois, leurs regards

se croisèrent comme deux épées glaciales. Puis Dag Høiland se reprit et s'en alla.

Michael Brekke le regarda partir. *Il faut juste que je me procure une arme avant*, se dit-il.

11

Eva Høiland Pedersen avait toujours eu le sang chaud. Même à présent, alors qu'elle était dans sa soixante-seizième année, elle pouvait sentir le désir s'éveiller à l'arrivée du printemps, quand le soleil se remettait à chauffer et que la plupart des gens sortaient vêtus bien plus court que pendant les longs et pluvieux mois d'hiver. Le désir lui parvenait moins vigoureusement que dans ses jeunes années, naturellement, mais assez pour qu'elle le remarquât.

Elle était en bonne condition physique. Elle avait traversé une mauvaise période à la fin des années 1980, quand elle avait laissé son corps suivre une pente savonneuse. Son mari, le saxophoniste qui avait remisé depuis longtemps tous ses cornets disponibles, avait en plus presque complètement perdu l'ouïe et n'était plus que l'ombre de lui-même lorsqu'il trépassa en 1989. En devenant veuve, elle s'était ressaisie. Elle s'était inscrite dans un club de sport de Hagerups vei et s'était remise en forme. Elle effectuait en outre de longues promenades quasi quotidiennes dans des directions aussi diverses que variées : grimper à Sollien et Montana, passer Kolstien jusqu'à Birkelundstoppen et retour, descendre faire le tour du Tveitevann ou monter à Slettebakken pour suivre la piste piétonnière qui gagnait Mannsverk. Le dimanche, elle faisait parfois l'ascension d'Ulriken ou franchissait Landåsfjellet, bien qu'elle souffle comme une locomotive dans les côtes. Pendant les années qui avaient suivi la disparition de Leif, elle avait perdu quinze kilos, et était parvenue à conserver son poids depuis – avec une marge d'erreur de deux ou trois kilos pendant

la saison basse.

Eva Høiland avait passé les vingt-cinq premières années de sa vie à Kristiansand. Son père y avait possédé une pharmacie prospère, et elle avait eu une enfance et une jeunesse calmes. Dès cette époque, elle avait ressenti dans son corps une agitation qui l'avait conduite sur des sentiers de perdition – ou dans la vraie vie, comme elle préférait le formuler – beaucoup plus tôt que la moyenne dans le Sørland, du moins le pressentait-elle. Elle avait eu son bac l'année de la Libération, en 1945. Après cinq ans d'occupation allemande et d'interdiction de célébrations de la réussite aux examens, la promotion de la Katedralskole avait fêté la fin de douze années d'études avec un enthousiasme tout particulier. Elle avait eu trois soupirants avec qui elle s'était beaucoup amusée pendant ces journées frénétiques de mai et juin. Pour autant, un seul d'entre eux avait eu ce qu'il voulait, par une nuit estivale sur l'une des îles près de Bergen, où ils étaient allés avec le bateau du père du jeune homme, et une petite tente deux places dans laquelle ils avaient passé la nuit. Ledit jeune homme, un certain Andreas, avait été si emballé par la séance nocturne qu'il lui avait demandé sa main dès le lendemain. Elle l'avait simplement regardé en riant : "Nous marier ? Tu es fou, mon gars ?"

Dans ses jeunes années, elle avait appris à jouer du piano. À la fin de sa scolarité, elle avait chanté dans un petit ensemble que l'organiste de la cathédrale avait monté, mais ses goûts en matière de répertoire allaient plus vers le jazz que vers les psaumes, et à quelques occasions, elle s'était déjà produite lors de soirées privées chez des copains de classe issus de familles aisées. Elle avait compris qu'il y avait peu de chances de pouvoir en vivre, et elle entra donc en apprentissage chez son père, à la Løveapotek. Elle dut aller passer son examen de pharmacienne à Oslo, mais à son retour, ce fut à l'Elefantapotek qu'elle fit ses premières armes, bien consciente qu'elle ne voulait pas de la surveillance de son père pendant ses heures de travail. En plus de son travail à la pharmacie, elle chanta plusieurs fois au restaurant dansant de l'Ernst Hotel, en compagnie d'un quintette qui se faisait appeler Rolfs Noteband, en référence au chef d'orchestre Rolf Nodeland qui se chargeait aussi du clavier. Juste avant qu'elle ne parte pour Bergen, ils jouèrent au restaurant Vindmøllen, lors de soirées spéciales, et Eva Høiland fut petit à petit considérée comme l'une des solistes les plus populaires en ville, avec un potentiel bien

supérieur à celui qu'elle avait derrière le comptoir de l'Elefantapotek.

Elle adorait être sur scène, dans une robe aussi moulante qu'elle pouvait se le permettre. Elle aimait être dans la lumière des projecteurs, une lumière si puissante qu'elle ne faisait que deviner le public sous forme de contours et de silhouettes. Elle semblait pourtant sentir le regard des hommes caresser son corps de la tête aux pieds, et elle imaginait les regards acérés des femmes dans la salle : *Pour qui se prend-elle ?* Rien que de bouger en rythme avec les morceaux qu'elle chantait, *All of Me*, *Lover Man* et *Body and Soul*, lui procurait une espèce de satisfaction sexuelle qui aurait dû lui suffire.

Son problème, à ce moment-là comme plus tard dans sa vie, c'était son désir envers les hommes. Dès sa première expérience avec Andreas dans l'archipel, elle avait décidé qu'elle en voulait davantage et que si les hommes pouvaient se servir, les femmes devaient pouvoir le faire aussi. Elle ne s'embarrassait par ailleurs pas tellement de savoir si les hommes qu'elle choisissait étaient libres ou non. Certains étaient mariés, et elle l'avait pratiquement considéré comme une assurance. Mieux valait un type marié que simplement fiancé. Les ruptures de fiançailles, ça arrivait ; les divorces, presque jamais, et encore moins dans le Sørland. Ce fut malgré tout l'histoire avec Rolf Nodeland qui la poussa à quitter la ville, et, elle dut toujours le reconnaître par la suite, elle s'était alors retrouvée face à ses contradictions. Ce qu'elle ressentait pour Rolf avait d'abord été une espèce de connivence amicale, un flirt superficiel qui avait évolué en beaucoup plus que cela. Surtout pour elle que pour lui, apparut-il. Quand elle finit par lui demander de choisir entre elle et sa famille, une femme et deux enfants, il choisit la sécurité, et elle connut le premier chagrin d'amour de sa vie – et peut-être le plus violent. Elle fit alors ses valises et partit pour Bergen en 1952, décrocha un poste à la Løveapotek et rencontra Leif Pedersen, entre autres.

Elle poursuivit sa carrière à Bergen, de soliste de jazz et de *femme fatale*[1], ou de Norne[2], comme elle s'amusait à l'appeler. Elle avait fait ses choix, pas seulement dans le dessus du panier, mais à tous les niveaux. Leif Pedersen n'avait pas été le seul, ni dans le milieu du jazz ni ailleurs, à tomber dans le piège d'Eva Høiland, et à en faire les frais ou non. Mais elle le reconnaissait sans mal : à ce moment-là, Leif Pedersen était un amant fougueux qui savait appuyer sur toutes les touches de ses doigts délicats de saxophoniste, et elle s'était plus

qu'ardemment donnée à lui, même si ça avait été par intermittence. Il avait vingt ans de plus qu'elle, mais la différence d'âge n'avait eu aucune importance. Au contraire, elle avait toujours préféré les hommes plus vieux aux malheureux freluquets.

À son retour de Suède au printemps 1963, ce fut auprès de Leif Pedersen qu'elle revint. Il jouait encore de temps à autre. De son côté, elle tira un trait sur sa carrière de chanteuse jusqu'à une tentative pas très réussie de come-back en 1977 avec Lasse Tydal et sa Tydal Jazz Company. Ce fut aussi la seule fois au cours de leurs vingt-six années de mariage qu'elle fut infidèle. Pas avec Lasse Tydal, mais avec le jeune pianiste de vingt-trois ans seulement, Tore Lude. La différence d'âge était renversée. Cette fois, c'était elle qui avait presque deux fois son âge, en conséquence de quoi, sans doute, la relation fut de courte durée. Peu de temps après, sa brève nouvelle carrière de soliste prit fin à son tour. Elle se posa à la pharmacie de Landås, à cinq minutes à pied de son domicile d'Erleveien, et s'efforça d'être une bonne mère et une épouse pas trop difficile.

Quand elle devint veuve en 1989, quelques jours seulement après la chute du mur de Berlin, elle ne sentit pas pour autant que la vie était finie. Elle avait la petite soixantaine et était prête pour de nouvelles aventures, si un prétendant montrait le bout de son nez. Elle fit quelques essais ratés, mais il fallut presque douze ans, après le passage au nouveau millénaire, avant que la bonne personne n'apparaisse. Peu de temps après la rencontre, une petite voix se mit à chanter en elle, en reprenant un refrain de Jan Eggum : *Oh, emmène-moi – Emmène-moi – Je sais que tu existes, à présent – que tu es mon prince charmant…*

Viggo Valevåg était un gentleman de la vieille école, pile à son goût à ce stade de sa vie. Elle ne doutait pas qu'il eût ses petits secrets, lui aussi, comme la plupart de ceux qui avaient un certain âge et vécu plusieurs expériences, mais elle n'insista pas pour les connaître tous. Ça lui permettait d'en garder quelques-uns elle aussi, en toute bonne conscience. Ils s'en accommodaient fort bien, l'un comme l'autre.

Notes

1. En français dans le texte.

2. Divinité féminine de la mythologie des anciens Scandinaves, qui gère le destin des hommes et des dieux.

12

Blessé par un tir d'arme à feu dans sa prime jeunesse, Viggo Valevåg avait vécu une vie bien ordonnée, à quelques exceptions près, jusqu'à ce qu'il rencontre Eva Høiland Pedersen. Cela se produisit lors d'une réunion arrangée par l'université inter-âges de Bergen à la Loge, vers la fin octobre 2001. Étant très organisé, il avait même noté la date dans son petit agenda : mercredi 24 octobre. Au programme ce jour-là, il y avait les producteurs de films Liv et Haakon Sandberg, qui présentaient une sélection de clips tirés de leur série *Anno*, basée sur l'histoire locale et produite entre 1960 et 1992. À l'origine, les épisodes avaient été projetés en première partie des séances au cinéma de Bergen.

Les rencontres de l'université inter-âges faisaient généralement salle comble. Ce jour-là, la file d'attente à l'entrée avait été plus longue que d'habitude. Rien n'intéressait davantage les séniors de Bergen qu'une conférence et une discussion sur l'histoire de la ville, cette fois accompagnées d'images, par-dessus le marché ! Les bénévoles de l'organisation avaient un mal fou à orienter les gens dans la salle. Ce fut donc par le plus grand des hasards que Viggo Valevåg et Eva Høiland Pedersen se retrouvèrent sur deux sièges voisins, l'un contre l'autre, précisa-t-il en paraphrasant avec un petit sourire un autre succès de la famille Sandberg, *Deux maisons l'une contre l'autre*, remontant à la moitié des années 1980.

La plantureuse Eva Høiland Pedersen remplissait complètement son siège, et il sentit rapidement la chaleur de l'avant-bras de sa

voisine, accompagnée d'un parfum caractéristique de muguet, dont il devait par la suite découvrir qu'il s'agissait de son parfum préféré, Cléa. Pendant la pause, ils avaient discuté un moment au sommet de l'imposant escalier de marbre dans le hall. Inspirés par la thématique de la soirée, ils en étaient vite venus à évoquer leurs visites au cinéma ici, à la Loge. Eva Høiland Pedersen n'avait connu cette salle que tardivement, à l'âge adulte, tandis que Viggo Valevåg l'avait fréquentée avant même la guerre et jusqu'en 1961, quand l'exploitation cinématographique à la Loge s'était interrompue parce que la ville s'était dotée d'un tout nouveau cinéma, Engen, sur le terrain jadis occupé par l'Ancien Théâtre jusqu'aux bombardements de 1944. Eva Høiland se laissa impressionner par la profusion de détails dans le récit de Viggo Valevåg, et lorsqu'ils reprirent place dans leurs fauteuils exigus, elle parut se pencher encore un peu plus vers lui qu'elle l'avait fait jusqu'alors. Pendant la pause, ils avaient astucieusement découvert qu'ils étaient tous les deux francs et libres, elle à sa douzième année de veuvage, lui en tant que vieux garçon impénitent. Avec une petite courbette avant qu'ils ne regagnent leurs places, il lui avait demandé si "elle" désirait grignoter quelque chose après la séance, ce qu'"elle" accepta avec un sourire narquois et la tête très légèrement de biais. Ils prirent cet en-cas au sous-sol, dans l'ambiance toujours aussi feutrée du Wesselstuen. Par la suite, ils firent souvent référence à ce repas, parce qu'ils avaient dès ce moment-là ressenti une sympathie et un intérêt réciproques.

Ils étaient par bien des aspects radicalement différents. Eva Høiland Pedersen dégageait une chaleur naturelle et une sensualité contagieuse qui ne manquaient que rarement d'impressionner ses connaissances masculines. Viggo Valevåg était mince, depuis le crâne jusqu'aux pieds, et ses mouvements vifs le faisaient ressembler à une hermine, peut-être à un écureuil, curieux de ce qui se passait autour de lui. Il était bien coiffé, bien rasé et sans le moindre signe d'irrégularités cutanées à l'exception d'un réseau naturel de rides discrètement disposées en pattes-d'oie autour des yeux et à d'autres endroits idoines. Elle remarqua par ailleurs son élégance vestimentaire : un costume gris, une chemise blanche et une cravate à rayures grises et rouges bien assortie aussi bien à son costume qu'à la couleur de ses cheveux, gris eux aussi, avec un reflet acier. Elle apprit qu'il avait une formation d'expert-comptable et qu'il avait exercé sans

interruption à la perception de Bergen entre 1953 et 1998, avant de prendre sa retraite. Elle en déduisit qu'il avait un an de moins qu'elle, information qu'elle intégra sans rien en montrer ou révéler de son propre âge.

Une fois le repas terminé, il l'avait accompagnée à l'arrêt de bus, la ligne 2 qui partait de Småstrandgaten, et ils avaient échangé leurs numéros de téléphone et convenu de se revoir. "Je voudrais vous inviter à dîner", avait-elle déclaré avec un regard langoureux. Il avait accepté avec une petite révérence avant de regagner son appartement de vieux garçon dans Klostergaten, à Nordnes.

Viggo Valevåg avait grandi dans Claus Frimanns gate, pas loin de l'endroit où il habitait depuis 1955. Son père avait été chef de bureau dans une société installée dans Strandgaten. Sa mère était femme au foyer. Sa sœur, Turid, avait suivi une formation d'infirmière à l'hôpital de la fondation des diaconesses, sur Haraldsplass, avant de se marier et de déménager à Ålesund avec un apprenti médecin qui lui fit trois enfants par la suite. Lui ne se maria pas, pour des raisons qu'il avait préféré garder pour lui pendant toutes ces années.

Rien ne le prédestinait à tomber éperdument amoureux d'une nazie convaincue. Son père et sa mère avaient conservé une neutralité complète pendant l'occupation allemande, mais un cousin du côté de sa mère avait été actif dans la Résistance. Il fut arrêté en 1942, brutalement torturé et envoyé en Allemagne, où il mourut dans la fameuse prison de Zuchthaus Brandenburg à la date symbolique du 9 avril[1] 1944. Viggo avait douze ans quand la Norvège avait été occupée, dix-sept à sa libération en mai 1945. Sa scolarité n'avait pas été de tout repos. Il commença à Nordnes, mais à l'arrivée des Allemands, l'établissement fut réquisitionné pour servir de caserne, et ils furent envoyés à Christi Krybbe dans un premier temps, puis à Nygård. Pour lui qui habitait à mi-chemin entre Nordnes et Nygård, ce n'était pas très important. Mais il entra ensuite au collège de Tanks, qui n'occupait plus ses anciens locaux de Kong Oscars gate étant donné qu'eux aussi faisaient office de caserne pour l'occupant. Ils furent baladés entre Sydneshaugen, Solheim, la Katedralskole, la haute école technique de Bergen, Nygård et à nouveau Solheim quand la guerre fut terminée. Les cours avaient pour l'essentiel lieu dans l'après-midi, à partir de 13 heures. Pendant certaines périodes, l'établissement était fermé en raison de ce que l'on appelait "les

vacances du combustible". Un autre problème, surtout les premiers temps de l'occupation, était les tensions autour des élèves issus de familles nazies, vis-à-vis de leurs condisciples comme des professeurs et directeurs.

Il restait souvent seul et n'avait que quelques rares copains, certains du quartier de Klosteret, d'autres de Nygårdshøyden et Møhlenpris. Une fois au lycée, ils se retrouvèrent dans des classes mixtes, et il connut ses premières amourettes à distance, jamais rien de plus. Il reçut son premier baiser pendant les journées de réjouissances de mai 1945, à l'âge de dix-sept ans, d'une copine de classe prénommée Laila, qui habitait dans Øvre Blekevei, dans le quartier de Skansen. Mais ils en restèrent à une poignée de baisers en rafale. Elle craqua ensuite pour le chef du *buekorps*[2] de Mathismarken et disparut de sa vie l'année suivante, au son des puissants roulements de tambour de la section rythmique du bataillon.

Il avait rencontré Frøydis Nielsen lors d'une randonnée en montagne dans le Bergsdal, organisée par l'Association des randonneurs de Bergen à Pâques 1947. Il avait dix-neuf ans et était en terminale. Elle avait six ans de plus et était secrétaire dans un modeste cabinet d'avocats installé dans Olav Kyrres gate. Quand elle avait mentionné le nom de son employeur, il avait réagi : "Mais il n'était pas… du mauvais côté pendant la guerre ? – Du mauvais côté ? avait-elle répété en le scrutant du regard. – Oui, en tout cas un peu… ambigu, à ce que j'ai entendu. – Les gens racontent tout et n'importe quoi", tel avait été son commentaire. Ils avaient trouvé le même rythme dans les traces de skis qui grimpaient vers Høgabu, où ils devaient passer la nuit. Il avait remarqué ses détentes vives sur les skis et avait eu du mal à suivre dans les montées. À quelques reprises, elle s'était arrêtée et retournée pour le regarder et attendre qu'il l'ait rejointe avant de se remettre en mouvement. Un peu plus tard, ils s'étaient retrouvés ensemble à table, où on leur servait des conserves de ragoût du Trøndelag trouvées dans l'entrepôt du chalet. À son retour en ville, il dut bien admettre qu'il était un rien épris de cette fille fringante, mais la différence d'âge ne lui permit rien d'autre que des rêveries douteuses pendant les semaines qui suivirent. Leur rencontre le samedi 5 juillet de cette même année fut une totale coïncidence.

Il avait décroché un boulot d'été dans l'un des hôtels de

Strandkaien et venait de terminer son service à la réception. Au coin du Børs Café, il avait tourné dans Fortunen pour rentrer chez lui, et avait failli percuter une jeune femme qui arrivait à toute vitesse en sens inverse. Ils s'étaient frôlés, surtout pour éviter une embrassade involontaire, quand elle s'était mise à rire. "Mais c'est… Viggo ?" Il avait rougi. "Oui… – Viens ! Je te paie un verre de vin… ou deux. On avait passé un excellent moment ensemble. – Oui, mais… – Il n'y a pas de mais ! J'ai quelque chose à fêter, tu sais. – Quoi donc ?" Mais elle n'avait rien dit de plus sur le sujet, et ce n'est que longtemps après qu'il comprit ce qu'elle voulait fêter : la fuite réussie du "Solbris", qu'un groupe de cinq anciennes pointures nazies avaient accomplie deux jours plus tôt, le jeudi 3 juillet.

Elle l'avait invité au Børs et n'avait pas lésiné sur le vin rouge, et il avait été assez vite pompette, en conséquence de quoi il l'avait suivie comme un toutou bien obéissant, plus tard ce soir-là, quand elle l'avait pris par la main pour l'emmener dans son appartement sous les combles d'une maison du côté ouest d'Øvregaten. Il s'était laissé déshabiller et aimer par une femme qui s'était révélée au moins aussi dynamique au lit qu'en montagne. À la suite de cela, tandis qu'il reprenait ses esprits, sur le dos dans le lit de la dame, son regard était tombé sur les deux portraits suspendus au mur juste à côté du lit. Le premier était celui d'Adolf Hitler, le second celui de Vidkun Quisling. Frøydis Nielsen l'avait avalé tout cru, littéralement. En béotien de l'amour, il s'était laissé entraîner de palier en palier comme un aspirant studieux, et avait plus appris pendant ces six mois avec elle qu'il n'en aurait jamais besoin pendant toute sa vie, sauf peut-être maintenant, après sa rencontre avec Eva Høiland Pedersen, mais malgré tout avec un peu plus de recul sur ce qu'ils faisaient que sur ce qu'il avait vécu à l'été et à l'automne 1947.

Cet été allait se révéler exceptionnel, avec une chaleur intense et une sécheresse consécutive sur tout le Sud de la Norvège. Il était très pris par son boulot d'été, mais il lui arrivait d'être libre en milieu de semaine, et ces jours-là ou pendant ses week-ends non ouvrés, il sillonnait les hauteurs autour de Bergen avec Frøydis Nielsen. Ils s'étaient baignés nus dans des lacs à l'écart de tout et avaient fait l'amour dans les bosquets à proximité. Frøydis avait un côté enfant sauvage qui l'attirait et l'effrayait en même temps. Quand elle arrivait du cabinet d'avocats, elle était très décente et bien habillée, mais dès

qu'elle était entre les quatre murs de sa mansarde, elle arrachait sa tenue et se donnait avec de petits gémissements enfiévrés et un enthousiasme qui pouvait le faire se réveiller en pleine nuit plusieurs jours plus tard, si excité par le manque qu'il mettait des heures à se rendormir.

À l'extérieur, elle avait le contrôle total. Chez elle, elle le surprenait parfois en ouvrant une armoire pour en tirer un uniforme noir de SS, une casquette d'officier ou encore des bottes, en passant par le brassard rouge avec sa croix gammée noire sur fond blanc. Elle l'enfilait et paradait dans la pièce en criant des *"Sieg Heil ! Sieg Heil !"* qui claquaient entre les murs. Puis elle baissait son pantalon et exigeait d'être prise par-derrière. "Plus fort, plus fort !" criait-elle, tandis que la puissante odeur de naphtaline qui se dégageait de l'uniforme noir donnait le tournis à son amant.

Tout cela était si dément qu'il n'osait même pas demander ce qui l'avait rendue ainsi. Mais il était ensorcelé et se laissait commander comme le jouet qu'il était petit à petit devenu à ses propres yeux. Elle changeait de plus en plus de caractère. Elle passait de plus en plus souvent son uniforme et exigeait, le fouet à la main, qu'il lèche ses bottes jusqu'à ce qu'elles soient propres, avant de l'autoriser à poursuivre vers le haut. Ce qui le tourmentait le plus, c'était le plaisir que ça lui procurait, comme s'il ne pouvait imaginer mieux que d'être malmené de cette façon.

Un jour, il lui avait demandé d'où elle tenait cet uniforme. "C'était un cadeau, avait-elle répondu. D'un ancien admirateur", avait-elle ajouté avec une espèce de lueur de triomphe dans le regard, lui laissant penser qu'il ne pouvait qu'imaginer à quel point ils s'étaient amusés pendant l'occupation.

Il leur arrivait quand même de partager des moments plus paisibles. Il remarquait alors l'attention extrême avec laquelle elle lisait les articles sur les fugitifs du "Solbris", pendant leur long périple depuis la Norvège et à travers l'Europe, jusqu'à Gran Canaria et en Amérique du Sud via l'Atlantique, où ils cherchaient refuge en raison des procès qui les attendaient dans la mère patrie. Il lui avait demandé : "Qu'est-ce qui t'intéresse à ce point chez ces nazis en fuite ? – Mais je les ai aidés ! – Tu les as aidés ! À fuir ? – Oui, tu ne te rappelles pas qu'on l'a fêté ?" Si, il se rappelait, avec une précision qui le fit rougir. "En plus… je les envie. – Pourquoi ? – Ils sont en chemin

vers la liberté. En Amérique du Sud, ils vont construire un nouvel État idéal, et de là, nous reconquerrons le monde avec nos réflexions et nos idées, qui sont pour l'heure combattues et très simplifiées. Mais l'avenir est à nous ! Nous reviendrons ! – Nous ? – Oui, nous ! La fière race aryenne. Les authentiques Norvégiens, pas ces laquais cryptocommunistes anglophiles ! Staline, Churchill et Truman… C'est la même saleté, tous autant qu'ils sont."

Il n'avait pas réussi à argumenter contre. Ce n'était pas dans sa nature. Il finit par décider de rompre. Dans le courant d'octobre et novembre, c'était comme si elle avait extrait toute l'énergie de son corps, et lui qui allait faire son service national à partir de janvier et avait commencé à penser à l'après avait besoin de toutes les forces dont il pourrait disposer. Quand il se décida à expliquer que la différence d'âge entre eux n'était peut-être pas si anodine, et qu'il n'aimait de toute façon pas l'admiration qu'elle vouait au nazisme, la riposte fut massive. Elle avait tourné sa fureur contre lui, feulé comme un animal sauvage, lui avait sauvagement ouvert sa chemise avant de le griffer de ses ongles acérés, puis l'avait dédaigneusement craché hors de sa vie, l'index tendu vers la porte : "Disparais, minable ! s'était-elle écriée. Gosse idiot ! Rat galeux ! Fiche le camp, et que je ne te revoie jamais !"

Et il en avait été ainsi. Bien que Bergen soit une petite ville, ils ne s'étaient jamais revus en tête à tête. Il avait fait son service à Evjemoen et dans le Troms, il était rentré à Bergen et avait entamé des études d'économie. Après avoir suivi plusieurs cours du soir, il était arrivé à la perception de Bergen en 1953 et y était resté. Ils ne se voyaient plus, mais ça ne l'empêcha pas de ne pas la perdre de vue.

Depuis son retour à Bergen, il avait suivi à distance les faits et gestes de Frøydis Nielsen, à travers toutes les informations qu'il trouvait dans les archives publiques. Il eut vite fait de découvrir qu'elle avait été condamnée pour haute trahison en 1946 – une peine de prison avec sursis, une amende assez modeste et la suppression de ses droits civiques, qu'elle avait récupérés depuis. Ce n'était sans doute pas un hasard si son employeur, maître Bertinussen, avait purgé une peine équivalente, mais assortie d'une amende beaucoup plus salée que celle de son employée. Sans surprise, il allait apparaître que Frøydis Nielsen ne s'était pas mariée non plus pendant les années qui avaient suivi. Elle résida dans Øvregaten jusqu'en 1959, puis

emménagea dans un appartement plus moderne dans Slettebakken. À ce qu'il en savait, elle y résidait toujours. Sa carrière professionnelle avait été stable. Maître Bertinussen était mort en 1961. Frøydis Nielsen obtint ensuite un poste équivalent dans un autre cabinet d'avocats, plus gros, où elle demeura jusqu'à son départ à la retraite en 1989. Elle avait mené une vie anonyme, sans la moindre attention des médias ou de toute institution publique. Il ignorait complètement si elle avait les mêmes modèles politiques qu'en 1947. À quelques rares occasions pendant toutes ces années, il l'avait aperçue dans la rue et avait aussitôt changé de trottoir. Il l'avait vue à deux ou trois reprises au théâtre, mais ce qui avait le plus ressemblé à une confrontation directe s'était produit lors des promenades dominicales sur Fløyen, Ulriken ou l'une des autres montagnes autour de la ville. Il ne se souvenait pourtant que d'une seule occasion, tandis qu'il descendait Blåmansveien à l'endroit le plus étroit. Leurs regards s'étaient croisés, avant de se fuir comme s'ils s'étaient brûlés l'un l'autre. Même après tant d'années, ils semblaient tous les deux avoir honte de ce qu'ils savaient de leurs penchants sexuels respectifs, en supposant qu'il ne s'agisse pas de conflits idéologiques et politiques.

Quelques années plus tôt, après une conférence sur le néonazisme à l'université inter-âges, il avait engagé la conversation avec un professeur d'histoire récemment retraité de l'université, spécialisé dans le nazisme. Ils avaient évoqué l'affaire "Solbris", et ce professeur, Axel Singer, avait alors dit qu'une organisation secrète était très certainement à l'origine de la fuite depuis Espeland, et parmi les noms des personnes suspectées d'en faire partie, il avait cité celui de Bertinussen. "Tiens donc. J'ai jadis connu l'une de ses employées, une certaine Frøydis Nielsen. En tout cas, elle était nazie." Singer avait hoché la tête pour signifier que ce n'était pas nouveau pour lui. "Oui, je me rappelle ce nom. Maître Bertinussen était une connaissance proche de Wilhelm Styrk Helgesen, l'un des fugitifs. Pas une pointure du nazisme, lui non plus, mais il avait un fils qui était mort sur le front de l'Est et une épouse qui est restée à Bergen et qui a été condamnée pour haute trahison. Sigrid Helgesen. – Mais… Frøydis Nielsen ? – Oui, enfin, je ne sais pas grand-chose sur elle. Mais en tant qu'employée chez lui et sur la même ligne politique, c'est tout sauf improbable qu'elle aussi ait été impliquée dans la préparation de la fuite. Mais… Elle a été très discrète pendant toutes les années qui ont

suivi, à ce que j'en ai vu."

Il avait fait le même constat. Certains matins, en se rasant, il cherchait dans le miroir sa propre jeunesse derrière ces traits à moitié effacés. Son nez était gros, particulier. Il l'avait toujours été. Ses cheveux drus étaient devenus plus fins, et il avait commencé à se les faire couper très court, comme une forme de camouflage. Ses oreilles avaient indéniablement grandi ! Elles n'étaient pas si grandes quand il avait dix-neuf ans. Son corps était le même, peut-être un peu plus mince, et il se voûtait.

Il s'habillait correctement. Comme depuis toujours. Il nouait toujours sa cravate en changeant de nœud d'une fois sur l'autre, et elles étaient toutes dans des tons discrets. Le jour où il fut invité à dîner chez Eva Høiland Pedersen, il pensa faire un choix hardi et ressortit une cravate jaune poussin ornée de trèfles à quatre feuilles verts que des collègues de la perception de Bergen lui avaient offerte longtemps auparavant. Il espérait qu'elle serait appréciée, et que ce long célibat touchait à sa fin.

Notes

1. Depuis 1944, le 9 avril est le jour du souvenir pour les Norvégiens morts pour la patrie.

2. Organisations de jeunes garçons suivant des traditions bien précises, remontant aux années 1850. Les corps défilent en uniforme. Le concept, élément important du folklore de Bergen, date vraisemblablement des milices urbaines des années 1880, mais c'est aujourd'hui un divertissement.

13

Frøydis Nielsen s'estimait heureuse que ses parents lui aient très tôt donné la bonne boussole politique, un instrument qu'elle avait scrupuleusement suivi toute sa vie. Dès 1925, ses parents avaient été des membres actifs du Fedrelandslaget[1], et ils lui racontaient avec quelle fierté ils avaient participé aux manifestations dans la salle du théâtre contre la première de *Vi ere en nasjon vi med*, de Hjalmar Brandt, en octobre 1932. Son père, qui gérait une petite société d'import de vin et d'alcools installée dans Christian Michelsens gate, avait toujours été un admirateur de la culture allemande. Il avait suivi l'évolution du parti national-socialiste d'Adolf Hitler, le NSDAP, avec un grand intérêt, et quand Quisling avait fondé le NS à la date hautement symbolique du 17 mai 1933, il n'avait pas hésité longtemps à les y encarter, sa femme et lui. Un petit mois plus tard, ils participaient tous les deux à la grande réunion dans l'immeuble de la Bourse, le vendredi 14 juillet, quand la section berguénoise du parti avait été fondée, sous le parrainage et en présence de Quisling lui-même en tant qu'orateur principal.

Le NS n'avait jamais été un grand parti à Bergen. C'était Stavanger qui était devenue la ville NS la plus importante dans le Vestland, au dam aussi grand que répété du père. La majeure partie de ses anciennes relations au Fedrelandslaget s'en tenaient politiquement à la droite et à la gauche des libres penseurs, bien que certains lui emboîtent aussi le pas en direction du NS. Aussi bien Frøydis que son frère Ole Herman, de deux ans plus vieux qu'elle, furent inscrits par

leurs parents au NSUF, la section de jeunesse du parti. Ils y furent tous deux actifs jusqu'à ce que son frère rompe soudain avec ses parents en 1939, quitte le NSUF et parte en mer. Il ne revint qu'en 1946, très marqué par son expérience de marin de guerre. Pour souligner un peu plus la distance prise avec le reste de la famille, il baptisa son fils unique, né en 1948, en référence au roi Haakon VII et ne renoua jamais de lien ni avec ses parents ni avec sa sœur.

Il fallut attendre le début de l'occupation allemande le 9 avril 1940 pour que les adhésions au NS augmentent de façon significative. Bien qu'ils fussent rares à vouloir l'admettre après la guerre, pas mal de gens collaborèrent en toute discrétion avec les forces d'occupation sans toutefois devenir membres du parti. Quand Frøydis Nielsen et ses parents furent inculpés pour haute trahison pendant les grands procès d'après-guerre, elle songea que le banc des accusés qu'ils occupaient aurait sans doute pu accueillir davantage de monde. Elle aurait sans mal pu dresser une longue liste d'autres Berguénois, parfois très en vue, dans ce contexte, ce dont elle s'abstint pour ne pas faire le jeu du camp des vainqueurs. Ils se débrouilleraient et endosseraient la responsabilité, sous quelques années, quand les communistes auraient pris le pouvoir dans le pays.

Elle avait hérité de ses parents une haine tenace envers les Juifs et les communistes. Elle avait vu la fondation de l'État d'Israël en 1948 comme une affaire des plus louches. Mais sa sympathie envers les Arabes était nulle, en conséquence de quoi elle avait conservé toute sa vie durant une attitude distante vis-à-vis des tensions au Moyen-Orient. Elle avait d'autres ennemis pour s'occuper.

Elle repensa avec une certaine nostalgie à la Bergen de l'entre-deux-guerres, quand il n'y avait qu'une seule personne de couleur en ville, chargée de vendre des journaux sur Torget. Même dans les années 1950, ils étaient rares, ceux qu'elle appelait "les gens comme ça". Ce ne fut que quand l'importation de main-d'œuvre et le nombre de réfugiés et de demandeurs d'asile augmentèrent pour de bon dans les années 1970 et 1980 qu'elle se rendit compte qu'une nouvelle ère commençait, ce qui lui procura simultanément angoisse et regain d'enthousiasme à résister. Elle n'avait pas vu d'un mauvais œil la création du parti d'Anders Lange en 1973, mais n'avait pas envisagé de s'y inscrire jusqu'à ce qu'il se rebaptise quelques années plus tard en Fremskrittspartiet[2] et fasse de la lutte contre l'immigration l'une

des priorités de son programme. Elle n'eut en revanche jamais l'impression qu'ils étaient assez radicaux dans leur opposition, et elle aurait souhaité qu'ils regimbent comme le NS l'avait fait contre les Juifs. Le FrP était tout bonnement trop libéral pour elle qui avait, dans les années 1990, une nouvelle raison de s'inquiéter après l'accord signé entre la Norvège et la CEE sur la libre circulation de main-d'œuvre depuis les pays de l'UE. Elle considérait avec épouvante ce qu'elle percevait comme un afflux massif de musulmans, ou de mahométans, comme elle les appelait de façon désuète. Elle était persuadée qu'en une trentaine d'années, ils constitueraient plus de la moitié de la population et instaureraient la charia dans le pays, ce qui réduirait à néant plus d'un siècle de lutte pour les droits des femmes.

C'est avec un grand intérêt qu'elle découvrit qu'à la fin des années 1990, les principaux quotidiens du pays mettaient en ligne des éditions numériques des articles qui permettaient aux lecteurs de laisser des commentaires, non seulement pour les articles invitant à la discussion, mais aussi pour les reportages. Il lui fallut un certain temps avant de se décider à apporter sa contribution, mais elle allait y prendre goût. À la toute fin du siècle, en dépit de son âge avancé, elle avait commencé à s'engager pour de bon dans ce domaine, surtout quand il était question d'immigration. Elle écrivait alors sous un pseudonyme qu'elle avait elle-même choisi et dont elle n'était pas mécontente : *Solbris*.

Elle n'avait par ailleurs pas grand monde avec qui partager ses points de vue. Ses parents étaient morts tous les deux dans les années 1950, à l'instar de son frère. Haakon prit cependant contact avec sa tante quand il eut dix-huit ans et entra à l'école de Tanks, où il passa son bac en 1967. Il voulait en savoir davantage sur ses grands-parents, dont son père n'avait jamais voulu parler. Elle, de son côté, était heureuse de pouvoir transmettre un avis sur leur expérience – et la sienne – des conflits politiques avant, pendant et après la guerre, de façon un peu plus nuancée qu'à son frère. Quand ce fut au tour de Haakon d'avoir un fils, Tor Egil, elle fut invitée au baptême, puis à sa confirmation. Elle avait accepté dans les deux cas, mais conservait à peu près la même distance vis-à-vis de la famille que par le passé. Elle se réjouissait malgré tout des visites annuelles ou semestrielles que Haakon et Tor Egil lui rendaient. La mère du gamin, Astrid, n'y participait jamais. Elle avait quand même découvert via d'autres

canaux qu'Astrid était la fille d'un ancien résistant, et qu'elle n'était donc à ses yeux pas digne de confiance.

Elle vivait seule depuis la guerre, volontairement ou non, elle n'arrivait jamais à bien trancher sur ce point. Elle avait eu quelques amants. Ils avaient tous fait partie du milieu, et ils avaient tous été mariés. Ce qui lui procurait en quelque sorte une double sécurité. Ils ne lui feraient pas sa fête à cause de ses opinions, et ils ne prévoyaient pas de quitter leurs épouses. Jusqu'à la moitié des années 1970, elle avait joué un rôle central dans l'organisation politique des plus confidentielles, mais en raison de l'âge croissant de la grande majorité des membres, et par conséquent de leur engagement décroissant, elle avait fini par s'en extraire. L'âge des amants potentiels réduisait en outre les choix sur ce front, plus ou moins en parallèle avec le déclin de son propre intérêt pour ce genre d'activités.

Le seul avec qui elle garda le contact jusqu'à ce qu'il décède fut un chauffeur de taxi répondant au nom de Svein Sæter. Il habitait à Landås, et elle pouvait l'appeler à son numéro personnel quand elle avait besoin d'un taxi, ce qui lui évitait de passer par le standard de réservation. Parfois, il stoppait le taximètre pour discuter un moment avec elle quand ils avaient atteint leur destination. Elle s'était dit à plusieurs reprises : *Voilà un homme comme je les aime. Lui, à la rigueur, je supporterais d'être sa femme.* Il était d'ailleurs veuf depuis les années 1980, mais la relation entre eux ne fut jamais que platonique. Ils ne s'étaient vus que dans son taxi et n'étaient jamais allés l'un chez l'autre.

Pendant qu'elle habitait à Slettebakken, elle avait été le témoin d'importants changements dans la composition de la population environnante. Quand elle y avait emménagé, les maisons – des immeubles pour l'essentiel – abritaient quasi exclusivement des natifs de Bergen. Bon nombre d'entre eux venaient de Nordnes, de Nøstet ou d'autres quartiers durement touchés sous l'occupation et prêts à être réhabilités dans le cadre de la reconstruction d'après-guerre.

Bien que Bergen n'ait jamais été aussi marqué qu'Oslo par les mouvements de population ouvrière dans les années 1970, il arriva pas mal de gens dont la teinte de peau était beaucoup plus foncée que ce que Frøydis Nielsen appréciait. Son attitude envers les réfugiés et les demandeurs d'asile était aussi très sceptique. Elle nourrissait bien une certaine sympathie pour les Vietnamiens après que leur pays était

devenu communiste et que beaucoup de gens de tendance démocrate étaient partis sur des bateaux de fortune ou avaient quitté le pays d'une autre façon. Ceux qui venaient du Chili, en revanche… Des communistes et des amis de Castro, tous autant qu'ils étaient. Ils avaient en plus un côté lisse et sud-européen qui lui faisait froncer le nez quand elle en croisait un au supermarché. Et ils empestaient l'ail. Et puis – dans les années 1990 – le flot d'Africains avait déferlé, ceux qu'elle appelait les "vrais nègres", de Somalie et du Congo ou Dieu sait d'où ils pouvaient bien venir. En 1993, elle entendit un écrivain local parler d'une sauterie bigarrée au Vikingskipet, sur Festplassen, le jour de la Fête nationale. Une fois rentrée, elle avait cherché son numéro dans l'annuaire et l'avait appelé pour lui demander de foutre le camp au Congo, où il avait de toute évidence sa place bien qu'il parlât le dialecte de Bergen.

Et à Chicago ! Elle savait bien que c'était comme cela qu'on appelait le bas d'Adolph Bergs vei parce que la clientèle était d'un genre qu'elle considérait comme plutôt douteux, mais les choses avaient encore empiré. Ce n'était plus que turbans, hijabs ou pire. Les femmes étaient si bien empaquetées qu'elles ressemblaient à des fantômes errant vers le centre commercial de Sletten, et elle les évitait comme la peste. Elle ne faisait absolument pas confiance à des gens qui se camouflaient de la sorte, comme les braqueurs de banque d'antan, des voyous et des bandits, tous, les sombres pionniers de l'islam en passe de conquérir le royaume entier. Attendez, pouvait-elle écrire dans l'un de ses commentaires. Dans cinquante ans, il y aura des décapitations sur Torget en plein jour, quand il faudra punir les entorses à la charia ! Elle constata avec colère que plusieurs de ses contributions étaient rapidement supprimées par les modérateurs des journaux, mais elle n'en fut pas étonnée. Elle savait bien qui était derrière, et qui ces gens-là flattaient.

Quelques jours plus tôt, elle avait vu un jeune couple enlacé sous les arbres au bord du Tveitevann. Ils n'avaient certainement pas plus de quatorze ou quinze ans. Le garçon avait le visage noir comme du charbon, il portait un jean, un blouson en daim et une casquette marquée *Chicago Bulls*. La fille avait le teint plus clair, elle portait un hijab bigarré sur les cheveux et un pantalon beaucoup trop étroit à son goût. Son nez busqué trahissait des origines au Moyen-Orient, si ce n'était d'un pays des Balkans. Il était arrivé tout un tas de réfugiés

et de demandeurs d'asile de là-bas après cette intense agitation dans les années 1990. En voyant les regards qu'ils échangeaient sous le bouleau, elle avait eu envie de les rejoindre sans plus de cérémonie et de leur demander : "Pour qui vous vous prenez ? Pour Roméo et Juliette ?" Mais elle s'abstint. On ne savait jamais de quoi ils étaient capables, et elle était une dame d'un certain âge, quand même, bien que son esprit soit resté jeune !

Merci, maman et papa, se dit-elle quand elle eut regagné ses pénates, allumé son PC et navigué jusqu'aux pages de *Nettavisen*. *Merci de m'avoir appris les vraies valeurs et tout ce pour quoi il vaut la peine de se battre, jusqu'à la mort s'il le faut.*

Notes

1. Littéralement la “Ligue de la patrie”.
2. “Le Parti du progrès”.

14

Il n'était pas écrit que Fatima Rizwan et Alim Dalmar formeraient un couple. Elle venait du Pakistan, lui de Somalie. Elle était née en Norvège. Lui était arrivé dans le pays à l'âge de dix ans, avec des parents qui avaient fui la guerre civile dans leur pays natal. Mais ils avaient une chose en commun. Ils étaient musulmans tous les deux, et c'était à la mosquée de Nøstet qu'ils s'étaient rencontrés.

Le grand-père de Fatima était arrivé en Norvège en tant qu'ouvrier immigré dans les années 1970. Quelques années plus tard, toute la famille avait suivi, dont son père Rizwan Saïf, l'aîné de quatre enfants. Il avait grandi à Oslo, mais avait ensuite déménagé à Bergen. Elle, pour sa part, était née à Geilo ; elle en plaisantait souvent, parce que sa mère était enceinte au plus haut point quand ils avaient traversé les montagnes pour rejoindre Bergen en 1989. Mais c'était à la clinique de gynécologie-obstétrique que ça s'était passé, le lendemain de leur arrivée. Son père et sa mère étaient cousins éloignés, et le mariage avait été convenu à l'avance par leurs parents. Bien que leur relation paraisse harmonieuse, Fatima s'était dit à un stade assez précoce de sa vie qu'elle ne voulait pas qu'il en soit ainsi pour elle. Personne ne déciderait avec qui elle se marierait ! Elle s'en chargerait.

À Bergen, ils avaient habité dans Nordre Skogvei les premières années, avant d'emménager en 1994 dans un appartement plus moderne de Vilhelm Bjerknes vei à Slettebakken, un immeuble construit dans les années 1950, d'où on voyait la Bergenshalle, les montagnes Landåsfjellet et Ulriken, et avec le centre commercial de

Sletten comme refuge le plus proche. C'était là qu'elle retrouvait les jeunes de son âge quand il faisait mauvais. S'il faisait beau, ils grimpaient volontiers sur les buttes entre Slettebakken et Mannsverk, ou descendaient vers le Tveitevann, où l'on trouvait canards, cygnes et poissons qui nageaient juste sous la surface, dont des brochets, au dire de certains. "Mangeurs d'hommes !" assuraient les plus grands, en menaçant de jeter à l'eau les plus petits.

La mosquée de Nøstet était installée dans un vieux bâtiment en bois dont la peinture de façade s'écaillait. Les jours de pluie, l'eau s'infiltrait, et les journées froides d'hiver, la chaleur ne restait pas à l'intérieur. Ils étaient obligés de garder leurs manteaux sur eux. Ceux qui aidaient en cuisine racontaient qu'en arrivant le matin, ils voyaient parfois des traces de rats par terre, et ce n'était en tout cas pas prudent de s'aventurer dans les ténèbres de la cave. Ils se consolaient à l'idée que l'imam et la direction travaillaient à leur trouver un endroit plus approprié.

Pour les enfants, il y avait des cours de religion et d'arabe, de sorte qu'ils puissent s'informer sur le prophète dans sa propre langue, et non à travers les interprétations des traducteurs. En arabe, ils apprirent à prier, afin de pouvoir prier Allah de les guider sur le bon chemin : "Le chemin de ceux que tu as comblés de bienfaits ; non pas le chemin de ceux qui encourent ta colère, ni celui des égarés[1]."

Les garçons et les filles recevaient leurs enseignements séparément, mais lors des grandes célébrations, ils se retrouvaient tous ensemble. Ce fut à l'une de ces occasions qu'elle remarqua pour la première fois Alim Dalmar, tout le temps flanqué de son petit frère Aboukar, qui avait quatre ans de moins que lui. Ils étaient réfugiés somaliens et habitaient dans la rue où elle avait résidé, Nordre Skogvei. Ils allaient dans des écoles distinctes, lui à Ny-Krohnborg, elle à Slettebakken, et par la suite à Ulriken. En dépit des regards noirs de leurs parents respectifs, ils se retrouvèrent plusieurs fois à discuter pendant les rassemblements informels à Nøstet. Ils apprirent petit à petit comment se voir seul à seul, souvent sur ce qu'ils considéraient comme un terrain neutre, près du stade de Brann et des terrains de football de Nymark, parfois dans le Leapark à Minde.

Fatima était certaine que ses parents n'apprécieraient pas qu'elle fréquente Alim de cette façon. Chez elle, elle disait qu'elle allait rencontrer des copines de classe. Elle remarqua à deux ou trois

reprises que l'un de ses frères aînés – Hamrad ou Kamran – la suivait quand elle sortait, peut-être par simple curiosité, peut-être sur ordre de leur père. Ce devint donc un sport pour elle de les semer, le plus souvent dans le centre de Sletten où elle pouvait leur fausser compagnie à l'intérieur, choisir l'une des sorties pour filer dans Adolph Bergs vei et rejoindre Hagerups vei et les magasins en contrebas de l'école de Langhaugen. Elle arrivait alors, essoufflée et triomphante, à travers le parc Christie pour le retrouver près de la statue de Roald Kniksen Jensen, le meilleur footballeur de tous les temps à Bergen, estimait Alim, qui jouait à Ny-Krohnborg. Toute chaude, le cœur battant, elle allait se blottir contre lui et posait sa tête contre sa poitrine menue tandis qu'il lui passait doucement un bras autour des épaules pour l'attirer prudemment contre lui.

S'ils étaient musulmans tous les deux, il n'en demeurait pas moins évident qu'ils venaient de deux milieux radicalement différents. Alim avait une sœur, Douda, qui avait l'âge de Fatima. Un jour, elle avait été invitée chez eux pour qu'elle puisse se rendre compte de leur condition. Elle n'était pas la seule invitée. Alim avait un copain de sport, Dragovan, réfugié de Bosnie-Herzégovine, et tous participaient à un repas commun à la grande table du salon. On leur servait un ragoût de poulet tout fumant, un *sanuunad digaag*, qui avait de nombreuses saveurs en commun avec le *saag* au poulet que sa mère préparait : curry, cardamome et coriandre. Cette version comprenait en plus cébette, tomates et piment vert, dans une sauce parfumée à la cannelle.

L'ambiance autour de la table était enjouée. Dalmar Odawaa, le père d'Alim et Douda, était un homme jovial qui travaillait au centre de traitement de déchets de Rådalen. La mère, Dawaad Ebyan, donnait l'accolade à tout le monde, et Fatima ne put s'empêcher de penser à la mère africaine originelle de tout le genre humain, comme elle était présentée dans un article de *National Geographic* qu'elle avait découvert incidemment à la bibliothèque de Landås. Tous deux montraient un intérêt poli envers les nouveaux amis de leurs enfants ; ils demandèrent d'où ils venaient et ce que faisaient leurs parents. Dalmar Odawaa approuva d'un hochement de tête en apprenant que le père de Fatima était concierge, ou responsable d'exploitation, comme on disait officiellement, à l'école de Slettebakken, tandis que la mère de famille, comme chez eux, était femme au foyer. Dragovan, quant à

lui, expliqua que son père était chauffeur de taxi bien qu'il eût un diplôme d'électro-ingénieur dans son pays d'origine, et que sa mère était nourrice pour les enfants d'autres familles de réfugiés. Ils habitaient un peu plus loin sur Løvstakksiden, dans Rogagaten, juste à côté de l'école de Ny-Krohnborg.

Pour le dessert, ils eurent des *mandazi* bien sucrés, un genre de beignet que Fatima n'avait jamais goûté mais qui lui rappela le *gulab jamun* pakistanais, un beignet lui aussi. Après le repas, les filles restèrent pour aider la mère à la vaisselle, tandis que les garçons descendaient dans le minuscule jardinet devant la maison.

Fatima s'était rarement sentie aussi sereine qu'après cette première visite chez Alim. Il l'avait raccompagnée jusqu'à la rive nord du Tveitevann, de l'autre côté de Wergelandsåsen. Sous les arbres, ils avaient échangé quelques baisers furtifs avant qu'elle reprenne son chemin le long du lac.

Quelques semaines plus tard, Rizwan Saïf déclara que le lendemain, elle devait rentrer directement de l'école, car des invités importants étaient attendus pour le dîner. "Qui ça ? avait-elle demandé. – Mubahir Abdul et ses parents. – Mubahir Abdul ? – Celui avec qui tu te marieras le moment venu", avait répondu son père en la toisant de son regard le plus sévère.

Notes

1. Les citations du Coran sont tirées de l'ouvrage *Le Coran*, traduit par Denise Masson, Paris, Gallimard, coll. "Folio classique", n° 1233-1234, 1967.

15

Veslemøy Fossedal s'était demandé plusieurs fois si ce qu'elle définissait comme son moral instable était dû à l'agression dont elle avait été victime à l'âge de onze ans. L'angoisse et le stress l'avaient tourmentée pendant de nombreuses années après les faits, jusqu'à ce qu'elle aille voir en 1988 la psychologue Marianne Storetvedt. En deux ans de suivi, celle-ci l'avait remise sur pied. Elle était parvenue à faire sauter les verrous intérieurs de Veslemøy et, par une journée qu'elle n'oublierait jamais, lui avait fait revivre la majeure partie de ce qui lui était arrivé en ces jours d'octobre 1962.

À présent, à cinquante-deux ans, quand elle se retournait sur ce que sa vie avait été jusqu'alors, cette dernière lui paraissait découpée en tronçons très nets, comme une sorte de course de relais dont toutes les étapes auraient eu des longueurs différentes, certaines plus difficiles, d'autres plus faciles. Et elle ne faisait partie d'aucune équipe, elle devait parcourir toutes les étapes seule.

Elle avait quelques souvenirs épars des six premières années, quand ils habitaient à Sandviken, surtout de jeux dans la rue et de la forte impression que le bataillon de Sandviken lui faisait quand ils défilaient, le drapeau norvégien au fusil, en beaux uniformes et au rythme des tambours, tandis que toute la ville s'ornait de drapeaux en leur honneur. Petite, elle pensait que le 17 mai célébrait le *buekorps* du quartier, étant donné que celui-ci avait été fondé à cette date. Elle avait appris par la suite que les raisons des festivités étaient tout sauf locales. Elle se rappelait en outre les promenades avec sa mère et ses

grands frères, son père à de rares occasions, jusque dans le vieux Bergen, dans Fjellveien ou au sommet de Fløyen par le funiculaire. Elle avait un vague souvenir d'elle et son père en promenade dans un sentier si abrupt qu'elle avait dû terminer sur les épaules de son père pour accéder à une grosse girouette au sommet d'un imposant mât, très haut au-dessus de leurs têtes. Elle avait compris plus tard que ça avait été sa première ascension de Stoltzekleiven, jusqu'à Sandvikspilen. Mais leur père ne participait que rarement à ces excursions. Il était fatigué par tout ce travail pénible sur les quais et dormait mal la nuit de surcroît, ce que sa mère expliquait par les cauchemars consécutifs à ce qui lui était arrivé pendant la guerre. À voix basse, elle ajoutait : la grande explosion. Veslemøy dut attendre de nombreuses années avant d'apprendre qu'il s'agissait du gros accident survenu sur Vågen le 20 avril 1944, mais elle ne sut jamais précisément ce qu'avait subi son père, Hans Heggøy, ce jour-là. Il n'en parlait jamais.

Lorsqu'ils déménagèrent à Landås en 1957, ce fut comme arriver dans un nouveau monde. L'appartement bondé d'Ekregaten, où les frères dormaient dans le salon et elle dans un lit dans la chambre de ses parents, fut remplacé par trois pièces, cuisine et salle de bains. La plus grande des chambres fut divisée en deux par une cloison. Ils eurent donc chacun la leur, les garçons à deux dans une, certes, tandis qu'elle en obtenait une en propre étant donné qu'elle était une fille.

Landås grouillait d'enfants de tous âges. Le secteur était encore en construction, et les garçons dans la rue trouvaient des matériaux de coffrage avec lesquels ils bâtissaient des villes de cow-boys dans les champs vers Slettebakken. Il y avait même des *buekorps* à Landås. Le plus grand était Lægdene Kompani, mais ce n'était pas exactement la même chose que ce à quoi elle avait été habituée à Sandviken. Seuls les officiers portaient des bérets écossais. La plupart des soldats se contentaient d'espèces de calots blancs à gland. Ils n'avaient pas non plus d'uniformes dignes de ce nom. Ils étaient presque tous vêtus de coupe-vent classiques beiges ou verts, seuls certains portaient des pulls ou des cardigans. Les fusils étaient de simples armes en bois, sans doute confectionnées par leurs pères. Les prestations des tambours furent toujours médiocres. Si elle en croyait ses souvenirs, ils n'avaient d'ailleurs pas duré plus de six ou sept saisons, jusqu'en 1962, l'année où elle avait fêté ses onze ans et vécu ce qui constitua le grand

carrefour dans sa vie.

Pour Veslemøy Fossedal, il y avait trois *avant* et *après*. Le premier était avant et après ce qui s'était produit en 1962, le deuxième était avant et après sa rencontre avec Ragnar Moland, et le troisième était avant et après la grande percée chez Marianne Storetvedt.

Il y avait eu deux hommes dans sa vie. Svein Fossedal avait été son ancrage dans la vie depuis leur rencontre pendant leurs études de français en 1970 et leur mariage en 1976. En compagnie de Svein, elle avait vécu le choc et le deuil de deux fausses couches, une avant leur mariage et une après, avant la naissance de Tore en 1977. Le mariage se stabilisa alors, bien qu'elle fasse de temps à autre des rechutes dans l'angoisse que l'agression de 1962 avait semée en elle. Ça la rendait particulièrement anxieuse pour ses propres enfants, ce qui avait d'abord touché Tore. Ils n'eurent Tove que quatorze ans plus tard, quand le traitement auprès de Marianne Storetvedt lui eut apporté une nouvelle forme de sécurité dans le corps.

Ce qui s'était passé lors de sa rencontre avec Ragnar Moland, le pasteur de l'église du Fyllingsdal où Tore était inscrit au club des enfants, s'apparentait pour elle à un coup en plein cœur, comme par un éclair, et avant qu'elle ait eu le temps de dire ouf, une relation intime s'était développée entre eux – et avec un pasteur, par-dessus le marché ! Ils en avaient parlé plusieurs fois, des sentiments qui prenaient parfois l'ascendant et de la vie qui suivait son cours, sans qu'ils soient capables ni de le contrôler ni de l'arrêter. Eux qui étaient tous deux des gens respectables : elle enseignante payée à l'heure à Langhaugen, lui pasteur de l'Église d'État. Ils se donnèrent cependant l'un à l'autre avec une volupté inexplicable qui poussa Ragnar à les comparer à David et Bethsabée, et incita Veslemøy à relire *Madame Bovary* une fois de plus, sans qu'ils trouvent de véritable réponse ni dans la Bible ni chez Flaubert. Par la suite, elle pensa souvent : *C'était le grand amour de ma vie.* Mais elle se trompait peut-être. C'était sans doute la connivence et la chaleur qu'elle ressentait avec Svein le véritable amour, pas les impétueuses bourrasques qui les emportaient, Ragnar et elle, en les rejetant quand la tempête était terminée.

En février 1986, quand elle se découvrit enceinte sans savoir lequel des deux hommes en était la cause, elle fit un choix grave mais néanmoins dramatique. Elle alla voir le médecin et demanda une interruption volontaire de grossesse, même si Ragnar en était un

farouche opposant. Les choses se sont fissurées là aussi, pensa-t-elle après coup. À leur rencontre suivante, elle remarqua qu'il la repoussait, consciemment ou non. Il n'y eut pas de dispute dantesque. Leur relation mourut simplement. Ils ne se virent plus que sporadiquement et par hasard, et elle finit par ne plus savoir où il se trouvait. Elle eut l'impression qu'il avait quitté l'Église et travaillait pour diverses institutions sociales. Il était sorti de sa vie pour de bon.

Elle n'en ressentit pas moins un choc, en décembre 1997, en voyant sa photo dans le journal, dans le cadre d'une disparition. Il avait vieilli, avait les cheveux semés de gris et le visage plus maigre que dans son souvenir. Le texte informait qu'il avait disparu de son domicile depuis plus d'une semaine, et la police recherchait les gens qui avaient pu l'apercevoir. Quelques jours plus tard, un entrefilet lui apprit qu'un chauffeur de bus d'Øygården s'était manifesté pour expliquer que le disparu était monté dans son bus jusqu'à Hellesøy, un trajet pendant lequel il avait été le seul passager. On ne l'avait plus vu depuis, et l'entrefilet précisait que la police soupçonnait le disparu d'avoir été victime d'un accident. Ce n'est qu'en février suivant qu'une nouvelle note parut. Une personne décédée avait été retrouvée échouée tout au nord de Hellesøy, et des examens approfondis l'avaient identifiée comme étant le disparu Ragnar Moland. L'avis de décès parut dans le journal plusieurs semaines plus tard, terminé par les mots : *Les obsèques ont eu lieu dans l'intimité*. Parmi les noms dans l'avis, elle reconnut ses enfants, Kristin et Mattias, pas de compagne, mais Grethe et Victor, dont il lui semblait qu'ils étaient sa sœur et son beau-frère, en plus de deux noms, Pedro et Isabel.

D'une certaine façon, ce fut comme si la certitude que Ragnar avait disparu pour toujours stabilisait encore un peu plus sa vie. Elle savait désormais que la sortie de secours dont elle distinguait le panneau lumineux depuis toutes ces années, passées bras dessus, bras dessous avec Svein dans la pénombre de la salle de cinéma, s'était éteinte pour de bon et ne se rallumerait jamais.

Elle avait changé de lieu d'affectation. De l'université populaire – toujours surnommée par de nombreux Berguénois l'Enseignement libre –, elle était passée à la fin des années 1990 à la vénérable école de Nygård, qui servait depuis 1985 de centre d'acclimatation pour les élèves allophones. À l'université populaire, elle était chargée de cours de français et d'anglais. À Nygård, il s'agissait presque exclusivement

de norvégien. Ça lui convenait. Elle aimait travailler avec des élèves motivés pour l'apprentissage, dont beaucoup de réfugiés et de demandeurs d'asile. Ce qu'ils avaient vécu dans leurs pays d'origine avait pour la plupart été traumatisant, ce que Veslemøy reconnaissait fort bien pour l'avoir connu elle-même ; elle pouvait donc mieux appréhender la situation que certains de ses collègues.

Elle avait appris à vivre avec un sentiment décroissant de culpabilité vis-à-vis de la mort bien trop précoce de deux hommes, Vegard Vadheim et Ragnar Moland. Elle était contente que Tore approche de la fin de ses études, lui aussi en tant que philologue spécialiste d'une combinaison très particulière de compétences telles que le russe, le français et les langues nordiques. Il avait eu la bonne idée d'orienter son mémoire – ou mémoire de master, comme on disait depuis cette année – sur ces domaines linguistiques. Il avait choisi un corpus plus prestigieux qu'elle : des textes de Knut Hamsun, alors qu'elle s'était intéressée à Gunnar Larsen. Il était ambitieux et optimiste, et visait sans doute un poste à l'université quand il aurait fini. La petite Tove, tardillonne, était encore en primaire, en CM2 à Damsgård, sous la surveillance stricte de sa mère.

Elle avait beau se sentir relativement sûre d'elle, elle hésita malgré tout à répondre quand un homme qui se présenta comme Håkon Brandt l'appela à la fin du mois d'août 2003 pour lui demander si elle envisageait de discuter avec lui de ce qui s'était passé à l'époque, en 1962.

16

Håkon Brandt avait toujours eu l'impression de vivre dans l'ombre de son père, l'écrivain Hjalmar Brandt. Malheureusement, ce dernier avait aussi vécu dans sa propre ombre. Sa meilleure période en tant qu'auteur avait été l'entre-deux-guerres. Après la guerre, les choses avaient tourné, et il s'était retrouvé si loin de la lumière des projecteurs que très rares étaient les gens qui le savaient encore en vie.

Néanmoins, quand Håkon Brandt se présentait et déclinait son identité, il avait toujours droit au commentaire : "Ah oui ? De la famille de Hjalmar Brandt ?" Il fallait alors qu'il admette avec un mélange de gêne et d'agacement que oui, c'était son père. Pour presque tout le monde, Hjalmar Brandt n'était d'ailleurs que cela : un nom.

L'un des souvenirs les plus nets de ses années d'enfance dans Øvre Sandviksvei, où ses parents avaient acheté une maison à leur retour d'Angleterre en 1945, était lié à l'absence de sa mère. Cette dernière occupait des postes clés dans l'administration, à la municipalité de Bergen, tandis que son père, lui, restait à la maison, où il se chargeait des tâches domestiques, quand il n'écrivait pas dans son bureau. C'était pourtant de sa mère qu'il était le plus proche. Cecilie Brandt, née Frimann, avait été le pilier de la famille, qui leur avait permis d'affronter le quotidien sur le plan économique dans les années 1940 et 1950. Elle avait atteint un âge très avancé, presque cent deux ans, quand elle mourut en mai 2000, la dernière représentante de sa

génération dans la famille. Elle leur avait survécu à tous. Håkon Brandt l'avait d'ailleurs plusieurs fois formulé ainsi en parlant d'elle : c'était une survivante.

Quand il pensait aux changements qu'elle avait vécus et vus autour d'elle au cours d'une vie aussi longue et bien remplie, il était toujours impressionné par le calme avec lequel elle avait tout accueilli, avec une clairvoyance qui n'avait pas faibli avec les ans. Elle avait eu une enfance marquée par un drame : son père avait été retrouvé au bas des escaliers de leur vaste demeure, assassiné, dans la nuit du Nouvel An 1900. Sa relation instable avec Hjalmar Brandt avait donné deux enfants, Gabrielle et lui-même. Sa sœur vivait désormais seule dans leur maison d'enfance d'Øvre Sandviksvei, elle avait soixante-six ans et un abonnement aux concerts du jeudi de l'Orchestre philharmonique de Bergen depuis l'époque où ceux-ci avaient encore lieu au Konsertpaleet.

Il avait aussi connu son lot de changements. Il avait deux ans quand la famille s'était exilée et réfugiée en Angleterre. Ses tout premiers souvenirs avaient Londres pour cadre. Il se rappelait vaguement le son de la sirène quand les avions allemands attaquaient, et il se revoyait dans les bras de son père qui le portait dans leur cave, ou avec leur Nanny – dont il avait oublié le nom – dans l'abri antiaérien le plus proche quand ils étaient en ville et se faisaient surprendre par une nouvelle attaque aérienne. L'un de ses souvenirs les plus précis de la fin de la guerre était leurs promenades dans Hyde Park, où Nanny les emmenait, Gabrielle et lui, voir la statue de Peter Pan avant de les asseoir sur un banc ou dans l'herbe à proximité pour leur raconter l'histoire de Peter Pan, Clochette, Wendy et les Garçons perdus, des noms qu'il avait mémorisés en anglais au son de la voix de Nanny, pleine de vie et d'enthousiasme. À plusieurs moments de sa vie, il s'était lui-même considéré comme l'un des Garçons perdus, notamment vis-à-vis de son père.

À son retour à Bergen, il avait été un garçon timide et réservé, qui redoutait de s'exprimer à voix haute puisqu'il parlait mieux l'anglais que le norvégien. Il avait progressivement appris les expressions et la façon de parler des garçons dans la rue et dans la cour de l'école de Rothaugen, où il avait démarré le CP à l'automne 1946. Il s'était pourtant toujours senti plus à l'aise quand il pouvait s'exprimer à l'écrit qu'à l'oral. Ce ne fut donc pas par hasard qu'une fois sa maîtrise

en poche, il se retrouva journaliste à *Bergens Tidende*. Il y avait travaillé depuis 1967, jusqu'à ce qu'il se voie proposer un licenciement négocié dans le cadre d'une réorganisation de la rédaction, comme on le disait pour que la pilule passe plus facilement. À soixante-quatre ans, il se trouvait à présent dans une espèce de position de freelance, ce qui l'avait conduit pour la première fois de sa vie à envisager de marcher sur les traces de son père et d'écrire un livre.

Certaines de ses dernières tâches à *BT* consistèrent à gérer les reportages depuis New York le 11 septembre 2001 et les jours qui suivirent. Il lui arrivait encore de se réveiller en pleine nuit après avoir rêvé qu'il était de retour à New York, ce jour-là, pour sentir la panique et le traumatisme parmi les gens dans la rue, qui cherchaient refuge derrière les voitures, dans les magasins et les cafés, tandis que la fumée anthracite du World Trade Center se répandait presque partout dans Manhattan, rendant l'atmosphère compacte et lourde. Le doute, la peur et l'horreur que ressentaient les gens qui l'entouraient, il les avait connus lui aussi, loin de son foyer et sans la moindre idée de ce qui se passait dans le monde autour de lui.

De retour en Norvège, il s'était mis à collecter et à classer des documents sur le terrorisme et les attaques terroristes à l'époque moderne, depuis les premiers détournements d'avion dans les années 1960, avec la Fraction armée rouge en Allemagne, l'IRA en Grande-Bretagne, les Brigades rouges en Italie dans les années 1970, puis le conflit sanglant en Afghanistan et la guerre terroriste entre Israël et la Palestine pendant plusieurs décennies, jusqu'au 11 Septembre, ou "Nine-Eleven", dénomination internationale de l'événement. Mais ces éléments semblaient le submerger et se détacher du quotidien qu'il observait en Norvège. Il paraissait impensable que de telles choses puissent arriver en Scandinavie. Le résultat le plus significatif de tous les détournements d'avion avait été un renforcement supplémentaire des contrôles de sécurité dans les aéroports. En outre, d'autres auteurs lui coupaient l'herbe sous le pied. À l'instar de son père, il eut la sensation d'être toujours en retard, que les reportages et le livre qu'il envisageait d'écrire avaient déjà été rédigés et publiés par des collègues plus productifs.

En tant que journaliste, Håkon Brandt avait toujours été un touche-à-tout. Il avait tout couvert, de la politique locale aux

événements internationaux, des réunions du conseil municipal aux assemblées générales des Nations unies. Ce n'était pas sans une certaine ironie qu'il avait commenté les camps d'été de Rød Front à Herdla et ailleurs dans les années 1970, et il avait joué un rôle central dans la couverture des violences policières à Bergen au début de cette même décennie. Son vieux copain de classe Harald Moland avait été un intermédiaire privilégié pour des entretiens avec des policiers de Bergen. L'un d'entre eux avait été l'inspecteur principal Vegard Vadheim, et ça avait été le cœur lourd qu'il avait couvert son assassinat en 1992 et le procès de Michael Brekke qui s'était ensuivi.

C'était au cours de ce procès qu'il avait entendu parler pour la première fois de l'agression contre Veslemøy Heggøy. Il avait découvert son nouveau nom et l'avait appelée pour savoir si elle accepterait de le rencontrer pour une interview sur ce qui s'était passé, en toute discrétion. Elle avait refusé de manière si véhémente, à la limite de l'hystérie, qu'il avait immédiatement tiré un trait sur cette idée. Il se rappelait avoir tout de suite pensé "effets à long terme de l'agression", un thème qu'il pourrait approfondir dans le cadre professionnel. Cette idée fut renforcée par les divers articles qu'il écrivit plus tard dans les années 1990, sur les différents aspects de l'action de la Protection de l'enfance, en adoptant toujours le point de vue de l'enfant. Dans ce cadre, il avait rencontré des adultes qui trouvaient encore pénibles, après de nombreuses années, les souvenirs d'une enfance difficile, dont certains victimes de graves agressions de la part de ceux qui auraient dû être les garants de leur sécurité. Il se rendit aussi compte que dans l'écrasante majorité des cas, c'était parole contre parole, et il constatait les difficultés rencontrées par les pouvoirs publics pour produire des preuves suffisantes, nécessaires à une condamnation dans ce genre d'affaires. Michael Brekke ne fut d'ailleurs pas condamné pour l'agression de Veslemøy, qui constituait à ce moment-là un crime prescrit depuis longtemps.

De retour de congé estival en août 2003, il rappela Veslemøy Fossedal. Il évita de lui rappeler la courte conversation qu'ils avaient eue en 1992, et lui demanda si elle accepterait de le rencontrer pour discuter de ce qu'elle avait vécu, en 1962 et trente ans plus tard, quand Vegard Vadheim avait été assassiné. Il remarqua son scepticisme cette fois aussi, mais la réaction ne fut pas aussi violente qu'en 1992. Il insista sur le fait qu'il voulait simplement discuter avec

elle. Elle déciderait seule de ce qui était susceptible de se passer ensuite. Elle hésita encore un peu, et finit par accepter. Ils convinrent que le plus simple serait sans doute de se voir dans un café du centre-ville, un jour où elle terminerait ses cours un peu plus tôt que prévu. Le Wesselstuen leur semblait être l'endroit le plus approprié, intime et confidentiel.

17

Il y a des jours qui deviennent comme des jalons dans votre vie. Des jours qui, on le comprend en général plus tard, changent le cours de votre vie pour toujours.

Dragovan n'avait aucun bon souvenir de Sarajevo, hormis les rares fois où ses parents lui avaient parlé de ce qu'ils appelaient, avec un sourire en coin, "le bon vieux temps". D'après son père, Milomir Pavlović, c'étaient les dernières années avant 1992, quand l'État communiste de Yougoslavie avait été dissous. Des années marquées par l'espoir d'une société démocratique où les élections seraient libres et plus limitées au seul parti communiste. Sa mère, Leposava, souriait en se rappelant que même dans leur rue, dans le quartier de Kovači, résidaient des Serbes, des Croates et des Bosniaques, comme eux, que tout le monde se fréquentait en bons voisins dans les magasins, que les enfants jouaient tous ensemble et devenaient copains, quelle que soit la communauté à laquelle ils appartenaient.

Historiquement, les différends n'avaient pas manqué entre eux, mais sous Tito, quand la Bosnie-Herzégovine était l'une des six régions du grand État yougoslave, ils avaient appris à vivre ensemble dans une espèce de communauté, indépendamment de la religion ou de l'opinion politique. Dragovan avait quatre ans lors de la dissolution de la Yougoslavie, et il avait peu de souvenirs de cette époque. Dès la première année après la rupture de l'union, les désaccords entre les différents groupes de population s'étaient intensifiés. Ses souvenirs les plus marquants de cette période étaient liés au son de ce qu'il pensait

être le tonnerre. En réalité c'était le bruit des canons autour de Sarajevo, qui fut assiégée par les forces serbes jusqu'en 1995. La ville était entourée de collines vertes, et les forces ennemies s'y étaient implantées pour canarder le centre, là où la rivière Miljacka serpentait entre les quartiers. Il revoyait tous les ponts et se rappelait l'odeur forte de l'eau brune quand ils traversaient la rivière ou parcouraient les chemins qui la bordaient. Il se rappelait la vision et l'odeur des bâtiments en feu, là où les bombes incendiaires s'étaient abattues ; il se souvenait que son père ou sa mère l'avaient accompagné quand il devait sortir, en surveillant attentivement les maisons dans les rues qu'ils empruntaient. C'était à cette époque qu'il avait appris un mot : *snaïper*, tireur d'élite, l'une des choses les plus dangereuses qui existent. Il n'avait pas oublié le claquement des tirs et les explosions la nuit, et il sentait l'inquiétude croissante de ses parents. Il se rendait bien compte qu'ils se taisaient souvent quand il entrait dans la pièce où ils discutaient, sa mère avec son petit frère Kemal, de quatre ans son cadet, sur le sein.

Le changement fut brutal. Tard un soir, il fut réveillé par ses parents. Il dut s'habiller en toute hâte et se retrouva avec une casquette sur la tête. Ils sortirent dans la rue. Une voiture les attendait sous un réverbère. Il vit son père fourrer sacs et valises dans le coffre. On le fit asseoir avec Kemal et sa mère sur la banquette arrière, tandis que son père s'installait à l'avant, à côté d'un homme qu'ils n'avaient jamais vu et qui portait ce qui ressemblait à un bonnet militaire tiré bas sur le front. Ils partirent. Du périple, seulement quelques bribes lui apparaissaient encore. À certains moments, il avait dormi. À l'occasion d'un de ses réveils, il fut pris de nausée et dut descendre de voiture pour vomir, suscitant une nette irritation chez le type au bonnet militaire. Lorsqu'ils repartirent, comme si c'était contagieux, Kemal se mit à vomir sur les genoux de sa mère et sans que le type au volant daigne s'arrêter. La puanteur du vomi se répandit dans l'habitacle, tandis que Kemal pleurait et sanglotait, aussi discrètement que possible parce que son père et sa mère lui intimaient de ne pas faire de bruit. Pour sa part, il serra les dents et se répéta : "Ne vomis pas ! Ne vomis pas !" Il avait un vague souvenir d'être passé dans une forêt sombre faite de grands arbres, avant de grimper dans la montagne vers des routes si défoncées que la voiture semblait pouvoir se disloquer à tout instant. Il entendit le voisin de son père l'informer

qu'ils avaient franchi la frontière ; la vitesse sembla décroître et l'état des routes s'améliorer petit à petit. Le jour finit par poindre. À travers les vitres, il vit un paysage qui lui rappelait celui qu'il connaissait chez lui, mais sans déflagrations ni explosions. Comme le soleil se levait, ce fut comme s'ils partaient en vacances, quelque chose dont il avait entendu d'autres enfants parler mais qu'il n'avait jamais connu. Il sut plus tard que ce jour deviendrait l'un des tournants importants de sa vie.

Le type au bonnet militaire les conduisit jusqu'à un petit village dans ce qui était le Monténégro, apprit-il par la suite. Pendant que Kemal, sa mère et lui-même attendaient dans la voiture, le père disparut en compagnie du conducteur dans une étroite ruelle, pour ce qui sembla durer une éternité. Ils revinrent et remontèrent en voiture. Le père tendit une enveloppe à sa femme, et elle l'ouvrit. Sous les coups d'œil impatients du conducteur, qui se retourna plusieurs fois, la mère lut les documents contenus dans l'enveloppe. Elle finit par hocher lentement la tête, les ranger et tendre l'enveloppe à son mari. Le conducteur prononça quelques mots, et ses parents confirmèrent également d'un hochement de tête.

Ils sortirent alors tous leurs bagages de la voiture. Dragovan promena un regard étonné autour de lui. C'était cela, leur destination ? Le type au bonnet militaire dit au revoir, leur souhaita bonne chance et repartit au volant de sa voiture. "Où va-t-il ?" avait demandé Dragovan. Son père avait haussé les épaules. "Il rentre à Sarajevo", avait répondu sa mère à voix basse.

Ils gagnèrent ensuite ce qui se révéla être la gare routière. Deux heures plus tard, un bus en piteux état, qui avait jadis été rouge, apparut. Le père discuta avec le chauffeur, et ils purent caser presque tous les bagages dans un compartiment à l'arrière, fermé par une poignée bloquée en position haute.

À travers les vitres poussiéreuses du vieux car, Dragovan observait le paysage qui défilait, entre de hautes montagnes et le long de versants abrupts, puis vers la côte où il vit la mer scintiller dans le lointain, comme un tapis en argent dans la lumière crue du soleil. Ils arrivèrent enfin dans une grande ville tout au bord de l'eau. Elle s'étendait sur une plaine au pied des montagnes qu'ils avaient franchies. Le car les conduisit jusqu'aux quais, où de gros ferries attendaient, pont arrière ouvert. De longues files de véhicules

entraient dans les ferries tandis que le père et la mère rassemblaient encore une fois tous leurs bagages. L'un des documents à la main, le père les précéda jusqu'à un grand bâtiment. Ils grimpèrent quelques larges volées de marches et empruntèrent une passerelle vers le bateau, où les passeports et les documents furent méticuleusement examinés par un homme en uniforme. Ils purent enfin monter à bord et s'installer dans un salon sur l'un des ponts.

La mère sortit une carte d'un casier et leur montra où ils allaient. Ils devaient traverser la mer Adriatique entre Bar, au Monténégro, et Bari, en Italie. Il n'avait presque aucun souvenir de la traversée en elle-même. Ils étaient sortis sur le pont, où le vent lui avait ébouriffé les cheveux, et le tapis argenté autour d'eux avait viré au bleu. Sur le bateau, ils avaient eu à manger pour la première fois ce jour-là, des sandwiches au jambon et au fromage, une bouteille de soda au citron à se partager, Kemal et lui. En arrivant à Bari, ils filèrent à la gare, où le père acheta des billets pour Naples, de l'autre côté de l'Italie. Ils y emménagèrent dans un petit pensionnat sis dans une ruelle pentue bondée de stands, de gens, de landaus qui faisaient office de présentoirs de fruits et de légumes, et de petites voitures qui se frayaient un chemin à travers la cohue, dirigées par des conducteurs pour qui le klaxon semblait être un équipement de première nécessité. Le lendemain, un autre long trajet en bus les emmena dans une ville en Allemagne. Il comprit par la suite qu'il s'agissait de Munich, où – apprit-il plus tard à l'école en Norvège – Adolf Hitler avait initié ce qui provoquerait la Deuxième Guerre mondiale à laquelle la Yougoslavie avait aussi participé, des deux côtés. Des traîtres et des partisans, comme son père les appelait, sans donner son avis ni sur l'un ni sur l'autre groupe.

Depuis l'Allemagne, ils avaient poursuivi vers la Norvège, où ils étaient arrivés en plein été 1995. Là, il avait davantage de souvenirs. Ils avaient été accueillis par de vigoureuses averses à Oslo, où ils avaient trouvé à se loger dans un hôtel dans une petite rue près de la gare. Il resta avec sa mère pendant que son père alla parler aux autorités, comme il le formula. À son retour, il apportait de nouveaux papiers, un itinéraire et des billets pour un autre train le lendemain. Ce train les emmena au bord d'un grand lac, Mjøsa, et ils furent placés dans un centre d'accueil dans l'attente de la confirmation qu'ils pouvaient rester dans le pays. Le centre était situé au milieu des

champs, et en compagnie de sa mère et de Kemal, il allait souvent dans la ferme voisine, où vivait une chatte, mère de trois petits, qu'elle leur permit progressivement de câliner. Le temps était changeant. Il y avait pas mal de pluie. Il leur fallut attendre le début du mois d'août pour connaître une période assez longue de sécheresse et de chaleur, mais ce n'était rien en comparaison de ce qu'ils connaissaient à Sarajevo.

Il y avait plusieurs familles de réfugiés au centre d'accueil, certaines d'Afrique, d'autres d'Afghanistan. Il y avait aussi une famille de Serbes, dont ils devaient se méfier, leur dit le père. Il remarqua de nouveau que ses parents se taisaient dès qu'il entrait dans la pièce où ils discutaient, et il comprit à quel point ils étaient tendus. En août, ils apprirent enfin qu'ils avaient obtenu un permis de séjour. Fous de joie, ses parents se mirent à danser avec Kemal et lui, provoquant des coups d'œil envieux de la part d'autres résidents du centre qui attirèrent leurs enfants tout contre eux avant de prendre congé dans leurs petites chambres familiales.

Encore une fois, il y eut un trajet en train pour revenir dans un premier temps à Oslo, puis de l'autre côté des montagnes à Bergen, où ils arrivèrent le 20 août 1995, le deuxième moment décisif de sa vie, encore plus important que leur arrivée en Norvège. À la gare, ils furent accueillis par une représentante de la municipalité, qui les accompagna à leur appartement de Rogagaten et prit beaucoup de temps pour discuter avec sa mère et son père, avant de leur souhaiter une bonne journée et bonne chance. Il n'avait pas oublié son sourire quand elle était partie. Il s'était gravé pour toujours, comme le signe qu'ici, ils étaient les bienvenus, que la vie pouvait recommencer.

L'appartement était au premier étage d'un bâtiment en bois assez ancien, mais sur le terrain voisin il y avait un immeuble en brique qui avait l'air plus récent. Leur habitation se trouvait dans un treillis de rues plus ou moins importantes sur le flanc de ce qui s'appelait Løvstakken, comme il l'apprendrait bientôt. Depuis le trottoir opposé, un petit groupe de gamins suivait avec curiosité l'arrivée des nouveaux riverains. Le paysage urbain avait beau être très différent de celui qu'il connaissait, la curiosité des voisins lui rappela celle qu'il avait pu observer chez lui, à Kovači.

Il ne pleuvait pas le jour où ils arrivèrent, mais c'était une exception. C'est une chose qu'il apprendrait petit à petit et avec

laquelle il vivrait désormais. Ça ne l'avait pas empêché de se plaire à Bergen dès le premier jour. Même si la ville était beaucoup plus petite que Sarajevo, dans le souvenir qu'il en avait, et entourée de montagnes plus proches de la mer, elle lui rappelait quand même un peu celle d'où il venait. Le premier jour, à la fenêtre de la chambre que Kemal et lui allaient partager, il voyait jusqu'à l'autre extrémité de la ville. Il voyait les maisons qui semblaient envahir les coteaux environnants, plus hauts que ce qu'il connaissait chez lui. Au sommet de l'une des montagnes, il vit quelques bâtiments blancs dont il apprendrait plus tard qu'il s'agissait du terminus supérieur de la Fløibane, et le Fløyrestaurant juste à côté. Il distingua un vallon entre cette montagne et la voisine, au sommet de laquelle il y avait un grand mât et deux cabines qui se croisaient en l'air, l'une montant et l'autre descendant. *Ça va être passionnant de découvrir tout ça*, se dit-il. Mais le mieux, c'est qu'on n'entendait pas du tout de tonnerre. Ici, il n'y avait pas de batteries de canons sur les sommets, pas de bombes incendiaires entre ciel et terre, aucune odeur de maisons calcinées. Ici, on pourrait vivre en toute sécurité !

Le plus difficile en arrivant en Norvège, ça avait été la langue, très différente de la leur. Au centre d'accueil, ils n'avaient rien appris. Mais dès leur deuxième jour à Bergen, le père l'avait emmené à une adresse que la représentante de la municipalité lui avait donnée, et il avait franchi pour la première fois le portail devant le bâtiment peint en jaune de l'école de Nygård, juste à côté de la grande Grieghalle. Ce serait son établissement pour toute sa première année, avant que son institutrice, Anne-Lise, estime qu'il avait les connaissances pour entrer dans une section classique à l'école Ny-Krohnborg, à quelques centaines de mètres seulement de l'endroit où il habitait. Ça lui évitait de prendre le bus chaque jour pour descendre en centre-ville, et il pouvait partir en courant de chez lui deux minutes avant que la sonnerie ne retentisse et qu'ils doivent tous se mettre en rangs dans la cour avant d'aller en classe.

Il ne tarda pas à découvrir qu'ils n'étaient pas la seule famille d'immigrés dans le quartier. Rien que dans sa classe, il y avait des élèves venant de pays tels que le Pakistan, le Chili, le Vietnam, la Somalie et un de Bosnie-Herzégovine, une certaine Nusreta qui venait de Mostar. Leur instituteur s'appelait Magnus. C'était un grand type rondouillard avec une épaisse chevelure bouclée et un sourire en coin,

comme s'il avait reçu un coup puissant sur une joue. Il était toujours de bonne humeur, riait beaucoup et apportait à Dragovan et ses condisciples la sécurité dont ils avaient besoin dans ce nouveau pays, où tant de choses n'étaient pas comme à Sarajevo, une ville qu'il n'était pas certain de pouvoir revoir un jour.

Que ce soit dans Rogagaten ou dans son quartier, il y avait aussi beaucoup d'enfants de familles norvégiennes, et il se fit des copains qui se prénommaient Stian, Thomas et Ole. C'était Stian qui jouait au football à Ny-Krohnborg et qui l'y fit entrer quand il avait dix ans, ainsi qu'Alim, qui était dans leur classe. Ils jouaient dans la 10e équipe de garçons et s'entraînaient aussi bien à Krohnsminde que sur un terrain du côté de Gyldenpris. Mais ça ne leur suffisait pas. Aussi souvent que possible, ils allaient à Dongen, l'ancienne décharge devenue une aire de jeux. Ils y constituaient des équipes et jouaient à sept contre sept jusqu'au crépuscule et l'heure de rentrer à la maison. Stian habitait plus loin, dans Søndre Skogvei. Quand ils avaient prévu de s'entraîner, ils se retrouvaient à l'école et faisaient le trajet ensemble.

Pendant sa scolarité, il allait explorer non seulement la ville, mais aussi les montagnes autour. La plus proche était Løvstakken. Ils y arrivaient rapidement, en passant au niveau de Skillingsbollen, quelques vestiges ronds en béton dont Stian disait qu'ils dataient de la guerre. "Quelle guerre ? avait voulu savoir Dragovan. – Ben, la guerre, tiens !" avait répondu Stian, comme s'il n'y en avait qu'une. Plus tard, quand il avait demandé à son père de quelle guerre il était question, il avait appris qu'il s'agissait de celle qu'Hitler avait initiée et que pendant cinq ans, la Norvège avait été occupée par les Allemands. Mais ça avait été la seule guerre en Norvège depuis des siècles, et donc la seule dont ils parlaient.

Après Skillingsbollen, le sentier grimpait sec à travers les bois, et ils arrivaient à une zone plus dégagée d'où ils voyaient jusqu'au sommet, le cairn et le mât tout là-haut. Ils allaient rarement jusque-là, mais quand ils le faisaient, ils distinguaient jusqu'à la mer au large d'Askøy, Sotra et Øygården, et aux montagnes de l'autre côté de la vallée : Fløyen, Vidden, Ulriken et Landåsfjellet. Sur Løvstakken, ils jouaient aux Indiens et aux cow-boys, ou aux gendarmes et aux voleurs. À quelques occasions, Alim et lui furent invités chez Stian et allèrent dans sa chambre jouer à Super Mario sur sa Nintendo, et

discuter de leurs footballeurs préférés, Maradona ou Ronaldo.

Bien qu'ils viennent de familles musulmanes l'un comme l'autre, Alim et lui avaient des quotidiens très différents. On envoyait Alim à la mosquée de Nøstet pour apprendre tout ce qui était écrit dans le Coran. Ses parents à lui n'étaient pas actifs à la mosquée, bien qu'ils célèbrent l'Aïd, eux aussi, comme tous les musulmans. Aucun d'entre eux ne tenait à tout prix à transmettre la véritable foi musulmane à leurs enfants, mais ils ne transigeaient pas sur la façon dont il fallait se comporter avec autrui. Sa mère comme son père étaient convaincus qu'ils ne pourraient pas travailler en Norvège dans les domaines qu'ils maîtrisaient. Chez Alim, l'ambiance était plus gaie. Certains des meilleurs souvenirs qu'il emporterait de l'enfance étaient les repas en commun auxquels ils étaient invités chez eux, souvent plusieurs fois par mois.

Le troisième jour le plus important de sa vie, comme il le considérerait toujours par la suite, fut celui d'août 2003, lorsqu'au cours de l'un de ces repas, il rencontra pour la première fois Fatima Rizwan.

18

Le Wesselstuen était installé dans les anciens locaux de la bibliothèque de la loge maçonnique dite Den Gode Hensigt. Il avait ouvert en 1957, en tant que proche cousin du Holbergstuen, de 1927. La société Dikterstuerne était derrière l'ouverture de ces deux débits de boissons, perçus par l'association berguénoise de promotion du *riksmål* comme une alternative à la multitude de cafétérias en ville, dont les revenus allaient à diverses confédérations de jeunes paysans. À travers la création de restaurants populaires "qui satisfont le goût civilisé", cette association devait de la sorte se procurer des revenus et contrecarrer la diffusion du *landsmål*[1]. Il apparut que les partisans du *riksmål* ne soutenaient jamais assez les deux établissements, qui devinrent rapidement des endroits où de grands groupes de la population aimaient se retrouver, notamment celui sans cesse croissant des étudiants et universitaires. Au Wesselstuen, on trouvait en outre des journalistes, des comédiens et d'autres gens de théâtre, mais presque exclusivement après les représentations vespérales. À ce moment-là, le volume sonore autour des verres de bière pouvait atteindre des niveaux conséquents. En matinée, les lieux étaient nettement plus paisibles.

Veslemøy Fossedal était assise toute seule à l'une des tables sous les grandes fenêtres à carreaux plombés donnant sur Ole Bulls plass. Elle ne fut donc pas difficile à repérer quand Håkon Brandt entra et regarda dans la pièce à l'heure convenue en ce mardi 26 août. Leurs regards se croisèrent. Par acquit de conscience, il l'interrogea du

regard. Elle fit un rapide signe de tête, un petit sourire crispé, et se leva à demi dans le peu d'espace entre la banquette et la table. Ils se serrèrent la main, et il s'assit en face d'elle.

"Håkon Brandt.

— Veslemøy.

— Merci d'avoir accepté de me rencontrer.

— Bon. Je vais peut-être le regretter.

— Discutons un peu, en tout cas."

Il leva les yeux vers la serveuse qui se dirigeait vers eux. Elle portait une espèce de costume folklorique qui voulait vraisemblablement s'accorder avec la rusticité des lieux. Le Wesselstuen rappelait vaguement une taverne allemande classique. Le soir, il était surtout question de bière, dans son souvenir. Les murs avaient été décorés par l'ancien peintre de décors devenu directeur de théâtre Per Schwab, avec des motifs tirés des écrits de Johan Herman Wessel. Il reconnut *L'Amour sans bas*, *Le Canicide* et *Le Forgeron et le Boulanger*.

Ils commandèrent. Elle choisit une tartine de crevettes et, après un court instant d'hésitation, un verre de vin blanc demi-sec. Il prit une tartine de viande hachée, et bien qu'il eût prévu de s'en tenir aux boissons sans alcool, puisqu'elle allait boire du vin, il lui emboîta le pas avec un prétendu demi, en réalité 0,4 litre à l'aune moderne. La serveuse revint bientôt avec les boissons. Ils levèrent leurs verres et trinquèrent pour le principe, sans échanger le moindre mot. Elle avait l'air de penser à quelque chose, ou elle ne faisait peut-être qu'évaluer la qualité du vin.

Il y eut un petit temps mort. Ce fut elle qui y mit fin.

"Brandt. Vous êtes de la famille de Hjalmar Brandt ?"

Il la dévisagea, surpris.

"C'était mon père. Mais je rencontre rarement des gens qui savent qui il était.

— J'ai fait des études de norvégien, répondit-elle avec un petit sourire, et c'était un nom important… à une époque.

— Ah, ça… Une époque qui avait l'air très loin dans le passé, même pendant mon enfance. Il est mort aigri, alors que toute sa carrière littéraire était dans une impasse depuis la guerre."

Elle hocha la tête.

"Mais on l'a lu à l'occasion d'un séminaire sur le théâtre norvégien

de l'entre-deux-guerres, justement. *Vi ere en nasjon vi med* est sans conteste son chef-d'œuvre, compte tenu de la polémique que ça a créée. Personnellement, j'appréciais beaucoup ce qu'il a écrit sur le roi Sverre, *Diatribe contre le pape*, et sa pièce de jeunesse aussi, en fait, *Le Rêve d'Aphrodite*. J'ai consacré mon mémoire de fin d'études à Gunnar Larsen, et je me rappelle avoir mis en lumière quelques liens entre son roman *Bull* et l'*Aphrodite* de votre père.

— Tiens donc ! Gunnar Larsen qui était rédacteur à *Dagbladet* ?

— L'un des romanciers les plus intéressants de Norvège, si vous voulez mon avis, même si sa production a été réduite à cause de tout son travail de journaliste.

— Je crois que je n'ai lu que *Deux personnes suspectes*, et il me semble que c'était plutôt un reportage.

— Le premier roman documentaire de Norvège, je dirais. Truman Capote aurait pu lui piquer deux ou trois trucs, si ça avait été traduit en anglais.

— Mais papa parlait de lui. Ragnar Vold et Gunnar Larsen faisaient partie des journalistes que je devais étudier, d'après lui, pour voir ce que le bon journalisme devait être.

— Vous n'avez jamais songé à marcher sur ses traces ?

— Celles de mon père ?

— Oui.

— Ce seraient plutôt celles de Gunnar Larsen, alors. En tant que journaliste, j'entends."

Les plats arrivèrent. Tout en mangeant, ils échangèrent des informations sur leurs familles, leurs conjoints, l'âge et les activités de leurs enfants. La différence d'âge entre eux se fit plus nettement sentir à ce moment-là, puisqu'il avait un petit-fils qui n'avait que trois ans de moins que Tove, la cadette de Veslemøy. C'était à Therese qu'il devait ses deux petits-enfants, tandis que son fils, Stian, qui avait fait ses études aux États-Unis, était producteur à TV 2, encore célibataire et heureux de l'être. Il regarda autour de lui dans la salle.

"On l'aurait peut-être croisé, si on était venus en soirée", conclut-il avec un petit sourire.

Il voyait bien que cette conversation anodine la détendait, petit à petit. Au bout d'un moment, il reprit :

"Mais ce n'était pas pour parler de tout ça que nous étions convenus de nous rencontrer.

— Non, répondit-elle tandis que les coins de sa bouche se crispaient de nouveau. Vous avez déjà écrit un livre ?

— J'ai fait une tentative il y a quelques années. Une espèce de rétrospective du terrorisme moderne. Mais je n'en suis jamais venu à bout, et d'autres m'ont coupé l'herbe sous le pied. C'est à la suite de ça que j'ai eu l'idée d'écrire… autre chose. J'ai pas mal travaillé sur le 11 Septembre et d'autres attentats terroristes. Sur les traumatismes qu'ils provoquaient, à l'international comme sur le plan individuel. Et puis je me suis rendu compte qu'il y avait aussi une autre forme de terreur. Celle qui vit dans les milieux fermés, entre les quatre murs du foyer, dans une maison de prière, dans les vestiaires d'un club sportif. Dans un attentat, beaucoup d'innocents sont atteints. Pensez à toutes les personnes qui sont victimes des terroristes au Moyen-Orient, par exemple. Que ce soit en Palestine ou en Israël. En Afghanistan et en Iran. Des gens qui se rendent à l'école ou sur leur lieu de travail dans un bus qui explose sans crier gare, qu'il ait été la cible d'une bombe tirée à distance ou qu'un kamikaze soit monté à bord avec eux. Ou bien ils sont à leur poste de travail, dans l'ascenseur qui les emmène au quatre-vingt-dixième étage du World Trade Center, ils voyagent dans l'un des deux avions qui ont percuté le bâtiment. Mais les plus innocents, ce sont les jeunes enfants. Des jeunes qui entrent dans la vie. Confiants et vulnérables."

Il s'interrompit. Il voyait que le sujet qu'il abordait faisait de l'effet sur son interlocutrice, et un frémissement sur les lèvres de cette dernière lui fit craindre d'être déjà allé trop loin, qu'elle éclate bientôt en sanglots.

"Je veux dire… C'est une forme de terreur qui n'est pas assez spectaculaire pour faire la première page des journaux et la une du journal de 20 heures. Le plus souvent, on n'en parle même pas. Parce que les victimes elles-mêmes ne veulent pas – ou ne peuvent pas – en parler. Elles sont peut-être assez traumatisées pour tout avoir refoulé. Et si d'aventure ça devait aboutir à une mise en examen et un procès, c'est parole contre parole, et c'est très difficile à prouver."

Elle le regarda avec une mine inquiète. Il s'était assez bien préparé pour savoir qu'elle avait cinquante-deux ans. Elle avait un visage osseux sans caractéristiques particulières qui puissent détonner. Au moment de lire le menu, elle avait plissé discrètement les yeux, mais n'avait pas sorti les lunettes de lecture qu'elle avait probablement

dans son sac à main. Ses cheveux blond foncé étaient semés de raies claires qu'un coiffeur aguerri avait créées pour camoufler d'éventuelles traces de gris. Elle était trapue, mais se tenait droite et donnait l'impression d'être en bonne forme physique. Il n'aurait pas été surpris d'apprendre qu'elle faisait du yoga, ou une autre forme d'activité corporelle. Ses yeux bleus étaient pleins d'ombres, comme si elle portait en elle une nostalgie qui ne lâcherait jamais complètement prise.

"Mon problème, répondit-elle, c'est que pendant des années et des années, je ne me suis pas du tout souvenue de ce qui m'est arrivé à l'époque en 1962. C'est seulement quand je suis allée voir une psychologue à la fin des années 1980 que grâce à l'hypnose, elle a réussi à ouvrir les verrous que j'avais en moi, et tout à coup, j'ai tout revécu. Pas avec assez de netteté pour voir mon agresseur, mais dans des situations particulières et avec des… détails immondes dont on est convenues par la suite qu'ils avaient été à l'origine de mes traumatismes. Une sensation profonde et désagréable, en quelque sorte.

— Vous en êtes convenues. Vous et la psychologue ?"

Elle hocha la tête.

"Marianne Storetvedt."

Il nota le nom.

"Mais elle est tenue au secret professionnel. Au cas où vous voudriez la contacter.

— Vous pouvez l'en libérer, si vous voulez. Mais j'envisage en tout cas de discuter un peu avec elle, si elle est toujours en activité ou dans la région.

— Ça, je ne sais pas. Ça fait longtemps qu'on n'a plus de contact, je ne sais pas si elle exerce encore. Dans tous les cas, elle ne doit pas être loin de l'âge de la retraite.

— Mais j'ai appris… Le coupable a été identifié, très longtemps après. Ce n'est pas vous qui avez mis la police sur sa piste ?

— Si. Parce que je suis tombée sur un tableau, quelque part, qui pouvait être lié à… cet homme. Michael Brekke. Mais ça s'est terminé de façon épouvantable."

Elle l'interrogea du regard, et il hocha la tête pour lui faire comprendre qu'il savait de quoi il était question.

"Je me rappelle bien cette affaire. C'est moi qui l'ai couverte dans

BT.

— Il a été assassiné ! s'écria-t-elle avec un petit hoquet. Le policier qui l'a confondu.

— Oui, c'était un vrai drame. Et l'agression dont vous aviez été victime… il y avait prescription.

— Oui, tout à fait. Non seulement il y avait prescription, mais il a nié en bloc. Ça resterait pour toujours parole contre parole." Elle déglutit. "Mais j'en ai gardé des blessures à l'âme, pendant de nombreuses années.

— Et maintenant, comment ça va ?"

Elle fit un sourire en coin.

"Ça va, maintenant, depuis assez longtemps. J'ai fait une rechute en lien avec le procès. J'ai éprouvé un très fort sentiment de culpabilité pour le policier qui a été tué. C'est quand même moi qui étais allée le voir avec la piste qui l'a conduit jusqu'à Brekke. Le tableau dont j'ai parlé. Si seulement je n'avais pas tout remué, ça ne serait pas arrivé, et Vegard Vadheim serait sans doute encore en vie à l'heure qu'il est. J'en porterai jusqu'à mon dernier jour ce sentiment de culpabilité, consciemment ou non."

Il y eut un nouveau petit temps mort, puis il en revint à ce qui l'occupait.

"Alors… Qu'est-ce que vous pensez de ce que je vous ai proposé ? Vous envisageriez de tout revoir, pour moi ? Ce qui s'est produit en 1962, dans la perspective que vous évoquiez, celle de la fin des années 1980 ?"

Elle tendit la main vers son verre de vin. Il en restait un tout petit fond, qu'elle but.

"Il faut que j'y réfléchisse.

— Je comprends. Mais maintenant, vous m'avez rencontré. Vous savez qui je suis, et ce que je pense de ce projet, de ce livre. Prenez votre temps. Je recherche d'autres personnes qui ont vécu des choses aussi traumatisantes quand elles étaient enfants. J'ai lancé des sondes dans le milieu des réfugiés, l'ancienne génération – des Chiliens, des Vietnamiens – mais aussi la nouvelle, des Balkans ou du Moyen-Orient. Et d'autres Norvégiens. Mais ce serait bien de vous compter dans le groupe, Veslemøy."

Elle croisa son regard et le soutint. Puis elle fit un signe de tête, ramassa son sac à main et commença à l'ouvrir.

“Laissez.” Il fit comprendre au serveur qu’il souhaitait régler.

“Mais alors… merci.” Elle se leva avant qu’il ait eu le temps de payer. Elle lui fit un sourire d’excuse.

“Si j’ai de la chance, j’attraperai un bus.”

Il lui serra rapidement la main en guise d’adieu, avant de sortir son portefeuille de sa poche intérieure.

Dans le bus qui la reconduisait chez elle, elle éprouvait une sensation curieuse. Cette rencontre avec Håkon Brandt lui rappelait la première fois qu’elle avait vu Ragnar Moland, presque vingt ans plus tôt. Cela lui procurait une impression de vertige qu’elle n’avait pas ressentie depuis très longtemps. Comme si elle se trouvait encore une fois au bord d’un précipice, à devoir choisir. Reculer, assez loin pour se sentir en sécurité, ou faire le pas fatidique en avant, fermer les yeux et espérer que tout irait bien. À cet instant, elle ne doutait pas de ce que devait être ce choix. En descendant du bus, elle était tout à fait sûre. La retraite, c’était le seul bon choix.

Notes

1. Le *landsmål* et le *riksmål* sont les anciens noms respectifs du *nynorsk* (néo-norvégien) et du *bokmål* (dano-norvégien), aujourd'hui les deux standards écrits de la langue norvégienne.

19

Lorsque la sonnerie retentit à la porte d'Eva Høiland Pedersen, dans Erleveien, le jeudi 11 mars 2004, elle se leva et gagna l'entrée, un sourire aux lèvres. Viggo Valevåg et elle étaient ce que les jeunes appelaient en couple depuis plusieurs années déjà. "Tu es ma souris, toi", disait souvent Viggo en l'embrassant.

Leur relation avait évolué rapidement depuis ce jour d'octobre 2001, quand elle l'avait invité à dîner et qu'il s'était pointé en cravate jaune poussin ornée de trèfles à quatre feuilles verts. Plus tard dans la soirée, quand elle avait défait le nœud de ladite cravate pour la lui ôter lentement, il lui avait fait un clin d'yeux – une faiblesse musculaire l'empêchant de n'en fermer qu'un à la fois –, et il avait confié par la suite : "C'était bien ce que j'espérais, que les trèfles à quatre feuilles me porteraient chance." Eva Høiland Pedersen n'était pas du genre à laisser filer une occasion pareille, mais contrairement à la majorité des passades qu'elle avait à son actif, Viggo demeura en personne sympathique et amant étonnamment doux qu'il allait se révéler être. Elle eut encore une fois la confirmation que l'âge n'était en rien un obstacle, au contraire. Il n'avait pas multiplié les histoires, à la différence d'elle, mais c'était peut-être justement pour cela qu'il avait pu conserver autant de passion dévorante et qu'il la rendit plus heureuse que quiconque depuis que Leif Pedersen avait été au mieux de sa forme, dans les années 1950.

Il ne se contentait pas seulement d'être un bon amant. Il avait un véhicule. Au cours des deux années qu'ils avaient passées ensemble, ils

avaient fait des excursions dans les environs, partout entre l'Eksingedal et Øygården, souvent jusqu'à Hellesøy, et passé des nuits à Rosendal ou Balestrand quand les circuits réclamaient plus qu'une journée. Pendant les mois d'été, ils avaient parcouru tout le littoral du Vestland, du Nordhordland au Nordmøre, et toute la montagne jusque dans l'Østland. Ils s'étaient épris du Rondane et du Dovre, où ils effectuaient des randonnées relativement faciles autour des chalets ou des hôtels dans lesquels ils logeaient. Aucun des deux ne roulait sur l'or, mais c'était Viggo le plus doué pour tout planifier, les itinéraires comme les dépenses. Il avait un petit carnet dans lequel il notait sa comptabilité, en veillant à ce que leur budget leur permette de tenir jusqu'à leur retour dans Erleveien. Ils ne vivaient toujours pas ensemble : elle à Landås, lui dans Klostergaten, mais ils passaient de plus en plus souvent des nuits ensemble et envisageaient d'emménager sous le même toit, sans doute dans un appartement un peu plus grand que ceux qu'ils occupaient chacun de leur côté.

Quand elle ouvrit la porte pour le faire entrer, ce fut la douche froide. Il lui fallut plusieurs secondes pour reconnaître l'homme chenu qui la regardait depuis le palier. Elle se pencha automatiquement un peu en arrière, comme si elle avait plutôt envie de reculer d'un pas.

"Michael ?

— Tu me reconnais, alors ?"

Les mâchoires d'Eva se crispèrent.

"Dag m'a dit que tu étais sorti.

— Oui, il a même été chargé de prendre soin de moi, au service de réinsertion. Mais j'ai un nouveau référent, maintenant." Il fit un sourire en coin. "Il a demandé à être relevé.

— Il sait que c'est toi qui…" Elle évita de terminer sa phrase.

"Oui, c'est ce que j'avais compris." Il regarda derrière elle dans l'entrée. "On peut discuter un peu ?

— J'attends… un ami.

— Un ami ? répéta-t-il sur le ton du sarcasme qu'elle crut reconnaître après bientôt cinquante ans. Mais… jusqu'à ce qu'il arrive, alors ?"

Elle haussa les épaules, fit un grand pas de côté et indiqua qu'il pouvait entrer. Elle tendit le doigt vers un portant. "Tu peux suspendre ton manteau ici."

Il la suivit dans le salon, meublé dans le style des années 1960, et

comprenant un gros meuble à radio le long d'un mur et un téléviseur qui n'était pas tout récent, lui non plus. Un assortiment de livres occupait une bibliothèque, quelques-uns debout, la plupart couchés les uns sur les autres, dos invisible. Les illustrations au mur étaient des graphiques des années 1960 et 1970, à l'exception d'une grande photo d'un saxophoniste dont l'ombre s'étirait sur le mur derrière lui, le dos légèrement cambré en arrière et son instrument dessinant une courbe élégante devant lui. La photo était signée dans un coin inférieur : *Star Studio*.

"Bonne photo, commenta-t-il avec un mouvement de tête en direction du cliché.

— C'est Leif, avec qui j'étais mariée. Le vrai père de Dag, pour le dire franchement, puisque son père biologique s'en est toujours soucié comme d'une guigne."

Il fit un hochement de tête résigné, mais aucun commentaire.

Elle désigna l'un des fauteuils. "Assieds-toi." Elle omit volontairement de lui proposer à boire. "Qu'est-ce que tu veux ?"

Elle portait de grandes lunettes à verres épais, et une robe rouge moulante. Ses cheveux étaient bien coiffés, tout blancs, et son maquillage discret se limitait à un rouge à lèvres bordeaux et un peu de mascara autour des yeux.

"Tu es bien conservée, Eva. Il faut le reconnaître."

Elle rougit légèrement malgré elle, et hocha rapidement la tête en guise de remerciement.

"Moi, je ne suis plus que l'ombre de moi-même." Voyant qu'elle ne répondait pas, il poursuivit : "Je ne sais pas si tu sais où j'ai passé les dix dernières années, et même plus, mais j'imagine que Dag t'en a informée."

Elle hocha sèchement la tête.

"Alors tu sais sans doute aussi pourquoi j'étais au trou.

— Je ne vois pas comment j'aurais fait pour ne pas le savoir. Le procès n'a pas vraiment eu lieu dans la plus stricte intimité. Droguer un policier, ça ne passe pas inaperçu, et… ce que tu as fait à cette petite fille. Mais je le savais bien. Tu étais un porc, Michael, et tu t'es toujours foutu de ceux que tu laissais derrière toi sur le champ de ruines.

— Des gens comme toi ?

— Je m'en suis sortie, merci ! Parfaitement, et beaucoup mieux

que s'il y avait eu davantage entre nous. Mais ce que je ne te pardonne pas, c'est de ne jamais avoir déboursé un kopeck pour ton propre fils, pendant les années où on… euh… ne roulait pas sur l'or.

— Il me semble me rappeler que tu es venue mendier à mon bureau, oui.

— Mendier ! Je t'ai demandé une participation bien naturelle aux frais liés à ton propre fils, mais je t'en fous… Tu ne l'as même pas reconnu. Jamais. Aujourd'hui, je pourrais réclamer un test ADN et t'obliger à rembourser les pensions alimentaires.

— Tu aurais aussi pu le faire à l'époque, mais je n'ai jamais été contacté par les services de l'administration. Tu n'étais peut-être pas très sûre de l'identité du père, toi non plus."

Elle fit un mouvement sec de la tête et lui lança un regard empli de tout le mépris qu'elle put exprimer.

"Envoyer des vacheries, tu sais toujours le faire, à ce que je constate. Mais à voir la façon dont Dag a évolué, bien heureusement, il n'a hérité d'aucun de tes gènes, crois-moi. De ce point de vue, il a peut-être reçu plus de Leif que de toi. Des couilles, en tout cas."

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres de Brekke, et disparut aussi vite qu'elle était apparue.

"Pour les vacheries, on est plutôt raccord, faut croire.

— Qu'est-ce que tu voulais, Michael ? Tu avais quelque chose à me dire ?" Il parut devoir réfléchir, et elle ajouta : "Si ce n'est pas le cas, va-t'en. On n'a aucun sujet de conversation dont on n'ait pas été quittes il y a cinquante ans.

— Cinquante ans, c'est long, Eva. J'ai peut-être changé, moi aussi, dans l'intervalle. J'ai peut-être même appris de mes erreurs."

Elle se contenta de le regarder, sans répondre, en attendant la suite.

"Je sais que j'ai fait beaucoup de bêtises dans ma vie. Mais… Comme tu le dis si bien à propos de Dag… J'ai été formé par les circonstances, moi aussi. J'en ai beaucoup parlé avec l'un des directeurs de la prison de Bergen. Un psychologue. La façon dont on finit par être constitué, c'est le résultat de l'inné et de l'acquis. Personnellement, je crois que l'environnement joue un plus grand rôle que l'hérédité. Ce n'étaient sans doute pas des anges non plus, ceux qui m'ont transmis leurs gènes. Mais je dois reconnaître… Depuis que je suis tout petit, j'ai une relation difficile avec les femmes. Il faut

toujours que j'aie l'ascendant. Tu te souviens peut-être comment j'étais… au lit."

Il la fit de nouveau rougir, tandis que d'autres images chaotiques dansaient comme des souvenirs refoulés dans sa tête.

"Eh bien…" Il fit un sourire étrange, en regardant plus en lui-même que dans sa direction.

"Que j'aie fini par être un violeur, ce n'est peut-être pas étonnant.

— Mais… Tu n'as jamais avoué. Cette histoire avec la petite fille.

— Non, en effet. Pourquoi je l'aurais fait ?

— Ça aurait pu l'aider ? Puisque tu es toi-même allé voir un psychologue.

— Je ne suis pas allé le voir ! J'ai discuté avec lui.

— Mmm." Elle nota la nuance, mais ne fit aucun commentaire.

"Mais j'ai aussi tout perdu, Eva. Mon mariage s'est terminé par un divorce."

Elle haussa deux sourcils ironiques, comme pour signifier : *Quelle surprise !*

"Les enfants ne veulent presque plus entendre parler de moi. Bon, ils sont grands, tous les deux. Je n'ai jamais vu mes petits-enfants. J'ai perdu tout ce que je possédais pendant le krach de 1987. Le Black Monday, si tu te souviens."

Elle haussa les épaules. Ça ne faisait pas partie de ses centres d'intérêt.

"Autrement dit… Je ne laisserai rien. À la fin de ma vie, je serai une coquille vide. Quand la coquille finira par se briser, il n'y aura rien à l'intérieur.

— Et… C'était pour me faire part de ce genre de considérations philosophiques que tu es venu me voir ?"

Une gravité soudaine s'était emparée de lui.

"Non, Eva. Je suis simplement venu pour… expliquer. Demander pardon. S'il m'était resté quelque chose, il l'aurait, à l'heure qu'il est. Dag. Mais il n'y a plus rien.

— C'est bouleversant. Ça va sûrement l'attrister." Comme il ne répondait pas, elle poursuivit : "Alors en fin de compte, tu es venu ici demander pardon pour m'avoir envoyée balader le jour où je suis passée à ton bureau… en 1970, je crois. En d'autres termes, il t'a fallu à peu près trente-quatre ans, bien que tu en aies passé dix au trou.

— Presque onze, pour être tout à fait exact.

— Bon.” Elle se leva. “Les excuses sont acceptées. Tu devrais peut-être les présenter à Dag, en face à face.”

Il poussa un soupir.

“Je vais aller le voir.” Il se leva à son tour avec peine. “En fait, j’avais seulement envie de te voir, Eva.”

Elle se figea.

“Bon, mais tu as obtenu les deux choses pour lesquelles tu étais venu. Tu peux t’en aller maintenant.”

Il hocha légèrement la tête. Puis leva les yeux vers la grande photo de Leif Pedersen.

“Il était meilleur que moi ?… Au lit.

— Là et… partout ailleurs, répondit-elle avec un petit rire plein de mépris, avant de le précéder dans l’entrée et d’ouvrir la porte.

— Merci”, lâcha-t-il en passant. En arrivant sur le palier, ils virent un homme de leur âge, maigre et preste, grimper les dernières marches depuis l’étage inférieur. Viggo Valevåg posa un œil surpris sur Michael Brekke au moment où celui-ci le croisa. Arrivé près d’Eva, il demanda :

“Qui était-ce ?

— C’était Michael Brekke. Le père biologique de Dag.

— Allons bon !”

Il se retourna vers l’escalier, où Michael Brekke avait déjà disparu. Mais ils entendirent ses pas sur les marches en pierre jusqu’à ce que la porte de l’immeuble claque derrière lui. Viggo interrogea Eva du regard, soudain conscient que ce qu’il ressentait était une inexplicable pointe de jalousie.

Elle le saisit, l’attira dans l’entrée et le serra contre elle avec une telle fougue qu’il sentit la monture de ses lunettes comme un doigt froid sur sa joue. “Je suis contente de te voir, Viggo. Je t’attendais.” D’un geste rapide, elle ôta ses lunettes et déposa un baiser ardent sur ses lèvres.

“Que voulait-il ? articula Viggo Valevåg contre ses lèvres.

— Rien, répondit Eva Høiland Pedersen en le conduisant vers l’intérieur de l’appartement. Je te raconterai. Après.”

20

Il arrivait à Fatima Rizwan de faire exactement ce qu'elle voulait. Les écoles de Bergen organisaient des services de Noël dans les églises à proximité, et ceux qui appartenaient à d'autres religions pouvaient demander à en être dispensés. Malgré tout, elle avait fini par décider d'aller à l'église, car il n'y avait rien de plus ennuyeux que de rester lire un livre à l'école pendant que tous ses copains de classe étaient là-bas. À l'église, il y avait des chants, de la musique et une sensation de fête qui lui rappelait les célébrations de l'Aïd à la mosquée. Ni sa mère ni son père n'étaient enchantés qu'elle accompagne les autres à l'église. Quand elle était petite, ils le lui avaient refusé. Mais ces dernières années, depuis que ses grands frères n'étaient plus inscrits à Ulriken et ne pouvaient donc plus la surveiller et leur faire un rapport, elle avait dit à ses parents qu'elle restait à l'école, mais elle allait malgré tout à l'église. Elle y retrouvait ses copines de classe Bente, Gro et Therese, celles avec qui elle passait le plus de temps et dont elle ne se différenciait en réalité que par sa couleur de peau, le port du hijab et des parents bien plus stricts que ceux des trois autres réunis.

Elle allait souvent au snack de Sletten avec Bente, Gro et Therese, discuter garçons, amourettes et âge qu'il fallait avoir pour pouvoir faire avec les garçons toutes les choses qu'ils leur demandaient. Therese venait d'un foyer chrétien, même si ses parents n'étaient de loin pas aussi sévères que ceux de Fatima, et elle n'en démordait pas : elle refuserait ne serait-ce que d'en embrasser un dont elle ne serait pas amoureuse pour de bon. Elle ne voulait coucher avec personne

avant d'être mariée, ou en tout cas fiancée, ajouta-t-elle avec une solennité qui fit rire les autres malgré elles, puis, petit à petit, elle-même. Bente et Gro estimaient qu'à seize ans tout juste et "légales", comme disaient les garçons, elles pourraient au moins faire quelques petites choses, même si aller jusqu'au bout leur paraissait un peu trop sérieux à elles aussi. "Quand on sera bachelières, peut-être, tenta Bente. – Mmm", approuva Gro avant de pouffer de rire.

Fatima avait l'impression qu'elles venaient d'un autre monde. En son for intérieur, elle était exactement comme ses amies. Elle tombait aussi facilement amoureuse qu'elles. Rien que pendant ses années de collège, elle en avait pincé pour la moitié au moins des garçons de la classe, en plus d'Alim, avec qui elle sortait, et un autre auquel elle n'osait pratiquement pas penser, car ça éveillait des picotements là où ça ne devait surtout pas picoter.

Un après-midi, lorsqu'elle retrouva Alim à l'endroit habituel près du stade de Brann, il n'était pas seul. Il était accompagné d'un copain qu'elle avait vu une fois, quand elle était allée chez lui, Dragovan Pavlović, de Bosnie-Herzégovine. Les deux garçons étaient plus grands qu'elle, mais ils avaient un an de plus et allaient à l'entraînement de football tous les jours ou presque, que ce soit à Krohnsminde, Dongen ou un terrain qu'elle n'avait jamais vu, du côté du pont sur le Puddefjord. Ils s'occupaient gentiment avec un ballon en l'attendant tandis qu'elle descendait la butte pour passer devant la statue de Kniksen, ce qu'on appelait jadis d'après Alim Gratishaugen[1], avant que les tribunes du stade n'atteignent une telle hauteur qu'il était devenu impossible de voir par-dessus. "Notre entraîneur nous a dit, raconta-t-il, que quand il était petit, il n'y avait que du gravier dans le virage, et quelques marches faites de troncs couchés d'où les gens regardaient les matchs debout, ceux qui ne pouvaient se payer que les billets les moins chers."

Alim était toujours de bonne humeur et souriait de presque tout, même des choses graves. Dragovan souriait aussi, mais chez lui, on avait l'impression que ces sourires n'atteignaient jamais les yeux, comme si ce qu'il avait vécu avant son arrivée en Norvège jetait encore des ombres en dedans. Par bien des aspects, il faisait plus mature qu'Alim et elle remarqua qu'il la regardait avec une intensité qu'elle n'avait jamais constatée chez son petit ami. Cette première fois, ils passèrent un moment à bavasser devant le stade, jusqu'à ce

que Dragovan adresse un clin d'œil à Alim et lui dise qu'il voulait sans doute avoir sa copine pour lui tout seul ; il fit rebondir le ballon deux ou trois fois par terre avant de le coincer sous son bras, de lancer un coup d'œil de biais à Fatima et de s'en aller vers les terrains de Nymark. Alim et elle partirent dans la direction opposée, vers Wergeland et les rues tranquilles de villas avant le Tveitevann, où n'habitaient que des Norvégiens de souche et où ils ne risquaient donc de rencontrer personne qu'ils connaissaient.

Quand ils ne se retrouvaient pas près du stade, ils avaient découvert que les grands espaces de Storetveit et le quartier au-dessus de Fjøsanger étaient des endroits sympas où se promener. Elle passait alors Fantoftåsen en direction des résidences étudiantes de Fantoft, où Alim l'attendait entre les grandes tours où logeaient les étudiants. Il avait plaisanté à plusieurs reprises sur l'éventualité pour eux d'y emménager un jour, quand ils auraient quitté le lycée et entamé des études supérieures.

Elle avait beau être avec Alim, ça ne l'empêchait pas de penser presque autant à Dragovan. Chez elle dans Vilhelm Bjerknes vei, à la table du salon où elle aurait dû faire ses devoirs, mais se contentait en réalité de regarder par la fenêtre en direction de Landåsfjellet et Ulriken, c'était à Dragovan qu'elle pensait. Elle l'avait rencontré – par hasard, pensait-elle – plusieurs fois ces derniers temps. À certaines occasions, elle quittait le lycée, prenait congé de Bente et Gro en haut de Fageråsen, et il pouvait soudain apparaître sur le trottoir près de la station-service en bas de la côte sur son vélo bleu, se ranger sur le côté et lancer : "Salut Fatima !" Un autre jour, elles étaient allées au snack de Mannsverk, le quartier où certains garçons de la classe habitaient, Therese était rentrée chez elle à Strimmelen tandis que Bente et Gro restaient avec quelques garçons. Elle avait regardé l'heure : "Il faut que je sois rentrée à 21 heures, avait-elle expliqué, ou ils vont être furax." Elle n'aimait pas franchir seule les buttes en direction de Sletten, alors elle descendit jusqu'à Wiers-Jenssens vei, et comme s'il avait reçu un signal d'en haut, Dragovan réapparut soudain et l'accompagna tout en poussant son vélo jusqu'à l'école de Slettebakken, où elle lança un long coup d'œil vers l'immeuble dans lequel elle habitait. "Tu ne peux plus m'accompagner, déclara-t-elle. – Ah non ? répliqua-t-il avec son regard de biais si caractéristique. Mais on se reverra peut-être ?" Elle l'avait regardé timidement sous son

hijab. “On pourrait s’organiser, rien que nous deux”, avait-il poursuivi. Et elle avait souri prudemment en sentant de nouveau ce brusque picotement dans son corps, qui lui rappelait qu’elle n’était plus une enfant ; là où ses parents avaient grandi, elle aurait déjà pu être mariée, et elle aurait pu… coucher avec celui qu’elle avait épousé, surtout s’il était aussi mignon que Dragovan. Ou Alim, se corrigea-t-elle intérieurement, bien que son gentil copain de Nordre Skogvei soit de plus en plus difficile à imaginer dans “ce genre” de situation, comme Bente et Gro l’appelaient en pouffant de rire.

Mais elle n’en était pas moins fiancée, et là, à la fête de l’Aïd, ses parents avaient décidé de célébrer l’événement en bonne et due forme, puisque Mubahir Abdul venait d’avoir dix-huit ans et qu’elle en aurait seize au tout début de l’année, d’après le calendrier occidental.

Noël tombait toujours en décembre. La date de leur grande fête, l’Aïd, qui marquait la fin du mois de jeûne du ramadan, n’était pas la même d’une année sur l’autre. Le premier Aïd qu’elle se rappelait bien était celui qui avait suivi leur déménagement à Slettebakken, en 1995. Il avait eu lieu au printemps, car elle se souvenait que sa mère avait décoré l’appartement avec des jonquilles, que les Norvégiens utilisaient souvent pour la décoration lors de leur fête mobile, Pâques. Cette année-là, en 2004, le ramadan avait couru du 16 octobre au 13 novembre, et la grande célébration devait avoir lieu le dimanche 14 novembre. C’était leur soir de Noël, expliqua-t-elle à ses amies. À cette occasion, ils mangeaient autant qu’ils voulaient les meilleurs plats après avoir jeûné pendant un mois entier, et les enfants comme les adultes pouvaient recevoir des cadeaux, mais surtout les enfants. Les adultes donnaient de l’argent aux pauvres, ils chantaient des chants “de chez eux”, comme disaient leurs parents, et louaient le Prophète. “Le Prophète ? pouvait s’étonner l’une des amies. – Oui, Mohammed. Il est aussi important pour nous que Jésus pour vous ! Le ramadan, c’est le mois le plus important de l’année, parce que c’est celui pendant lequel le Prophète a eu la révélation du Coran. Tous les vrais musulmans respectent le jeûne !”

Mais quand elle demanda à Alim s’ils jeûnaient, il hésita : “Oui, on essaie, de notre mieux, mais on n’y attache pas une très grande importance. Pense à moi, quand je suis sur un terrain et que je ne peux même pas boire d’eau !” Dragovan l’avait dévisagée, intrigué, quand elle l’avait mentionné. “Non, on ne jeûne pas. Ni mon père ni

ma mère ne sont particulièrement pratiquants.”

Le jeûne était une expérience spéciale pour ceux qui avaient immigré en Norvège, surtout quand il tombait pendant l’été, puisque s’ils suivaient les règles, ils ne pouvaient rien absorber, liquide ou solide, entre l’aube et le coucher du soleil. Quand elle était petite, elle n’avait pas besoin de suivre ces règles, car les enfants et les personnes âgées, les malades et les femmes enceintes ne leur étaient pas assujettis. C’était toujours volontaire, bien que son père comme sa mère trouvent qu’il était temps pour elle de suivre ces règles. “Ce sont des repas emplis de joie, argumentait la mère, quand on se retrouve à table le soir, après le coucher du soleil.” Et elle n’avait pas tort. Ils mangeaient beaucoup de bons plats pendant le jeûne. En plus des ragoûts d’agneau et de poulet, il y avait toujours de grandes coupes de dattes à disposition, entre le coucher du soleil et l’aube toutefois. Ce n’était pas trop dur cette année, puisque le ramadan avait lieu en octobre et en novembre et que le soleil se couchait de plus en plus tôt. C’était pire en été, et dans quelques années, quand elle aurait atteint l’âge de devoir suivre les règles, il aurait de nouveau lieu pendant l’été.

Ce n’était pas facile d’expliquer ce fonctionnement à ses amies. Elle fit une tentative, et Bente lui avait demandé, interloquée : “Et les musulmans qui vivent au nord du cercle polaire, où il y a le soleil de minuit ? Il faut bien qu’ils mangent, non ?” Elle était rentrée chez elle avec cette question et avait reçu de ses parents une réponse logique : “Ils doivent s’adapter, bien sûr. Ce n’est pas une règle inhumaine. C’est un hommage annuel au Prophète et une façon humble de vivre, et ça ne doit pas conduire à ce que des gens s’effondrent dans la rue – ou nulle part ailleurs – parce qu’ils ne boivent plus et ne mangent plus. Ceux qui ont le soleil de minuit ou vivent à des endroits où la journée dure plus de vingt heures suivent les horaires de jeûne de la Mecque, soit quinze heures.” Elle transmit la réponse à ses amies, qui levèrent malgré tout les yeux au ciel : “Quinze heures sans rien, même pas un verre d’eau ! s’écria Gro. Je n’y arriverais jamais.” Bente avait regardé Therese : “Pourquoi vous ne jeûnez pas, vous qui êtes chrétiens ?” Therese l’avait dévisagée, abasourdie. “Non, mais ils le faisaient sans doute, dans le temps, en tout cas dans les pays catholiques. On a quand même des dimanches de jeûne dans l’Église. – Alors vous jeûnez ? – Non, mais on en parle. Jésus a quand même passé quarante

jours dans le désert sans manger ni boire, alors tous les chrétiens devraient faire la même chose, c'est ce qu'ils pensaient avant. – Mais plus maintenant ? – Non, je n'ai jamais rencontré de chrétien qui jeûne comme ça de nos jours. – Vous êtes un peu moins stricts que les musulmans, alors ? observa Bente. – Eh bien…" Il y avait eu un petit temps mort dans la conversation, avant que celle-ci ne passe à un sujet qui les accaparait beaucoup plus que le ramadan et le jeûne.

Bente et Gro confièrent à Fatima et Therese qu'elles avaient commencé à le faire avec elles-mêmes. "Mais vous ne le faites sans doute pas, irréprochables comme vous l'êtes, avait ajouté Bente. – Faire quoi ?" avait demandé Fatima sous le regard sévère de Therese. Bente avait levé les yeux au ciel : "Tu es complètement bouchée, ou quoi ? C'est interdit par le Prophète, peut-être ? – Mais tu es peut-être excisée, toi, avait répondu Gro en la regardant avec plus de curiosité que d'impertinence. – Excisée ? Mais pas du tout ! – Je pensais que toutes les musulmanes l'étaient. – Pas moi, en tout cas ! – Tu étais peut-être trop petite pour t'en souvenir ? – Non…"

Elle avait eu la réponse toute seule. Elle était comme ses amies, elle aussi. Mais elle avait lu des choses sur l'excision pour les musulmanes, et elle frissonnait en pensant à ce en quoi ça consistait et pourquoi on le faisait. D'après ce qu'elle avait entendu, la Somalie était l'un des pays où c'était le plus courant, et elle se demanda si elle allait oser poser la question à Douda si ça lui était arrivé. En tout cas, elle ne pouvait pas poser la question à Alim !

La mosquée de Nøstet était beaucoup trop petite pour la célébration annuelle de l'Aïd. Cette année, ils se rassemblèrent à la Grieghalle, où il y eut une prière commune depuis la scène, des chants, de la musique et des lectures du Coran avant que les familles repartent chacune de son côté, dans la bonne humeur générale et la satisfaction intense que la période de jeûne soit enfin terminée.

À la maison, dans Vilhelm Bjerknes vei, Fatima avait aidé sa mère à préparer les plats pour les visiteurs pendant que son père et ses frères étaient à la Grieghalle. Elles cuisinèrent du biryani de poulet. Le poulet marinait depuis la veille dans un mélange de yaourt et d'huile parfumé avec de la menthe, de la coriandre, du citron vert, du piment sec et du curcuma. Elles le découpèrent en morceaux qu'elles disposèrent en une couche unique tout en préparant la cuisson du riz, qui devait se faire juste avant l'arrivée des invités. Une fois le riz

presque cuit, elles l'étalèrent sur le poulet et firent dissoudre du safran dans un peu de lait chaud, qu'elles versèrent sur l'ensemble pour donner au riz une jolie couleur jaune. Elles disposèrent raisins secs et dattes dessus, et tout le plat passa au four où il devait chauffer doucement et continuer à mijoter encore dix minutes avant d'être servi, accompagné de naan tout frais. Elle fut chargée de mélanger l'agneau haché, l'oignon et le riz, qui furent roulés dans des feuilles de vigne et cuits à la vapeur. Pour le dessert, la mère avait préparé la veille des *jalebi* et du *kulfi*, une crème glacée maison garnie de pistaches et parfumée au safran et à la cardamome.

Les invités apportèrent leurs propres mets, qui furent disposés sur la grande table dressée au milieu du salon pour ressembler au banquet annuel dont ils rêvaient le reste de l'année. Les plats furent accompagnés de thé vert et noir, de diverses infusions, de jus de fruits ou d'eau toute simple agrémentée de glaçons pour ceux qui le désiraient.

Elle n'avait rencontré Mubahir Abdul qu'une seule fois avant que la décision de rendre leurs fiançailles publiques soit prise. Elle n'avait pas oublié le choc ressenti quand son père avait déclaré tout à trac, la veille seulement de ladite rencontre, que c'était avec Mubahir qu'elle allait se marier. Elle avait bondi : "Me marier ! Mais je ne vais pas me marier. Pas avant longtemps. Et pas avec quelqu'un que vous avez choisi pour moi ! On vit en Norvège, maintenant, et ici, les filles choisissent celui qu'elles veulent épouser." Son père lui avait alors donné une gifle si puissante que le coup avait résonné dans sa tête. "Tais-toi ! Je ne veux pas entendre ce genre de choses ! Nous suivons les traditions que nous avons toujours suivies, et tu feras ce que j'ordonnerai. Je suis ton père, Fatima. C'est moi qui décide. – Mais, avait-elle gémi, mais…" Il avait tendu un index vers la porte. "Va te coucher ! Immédiatement !"

Le lendemain, elle avait imploré sa mère d'intercéder pour elle, mais cette dernière n'avait fait que la regarder avec tristesse : "Ce sera comme a dit ton père, tu sais. C'est comme ça, c'est tout. – Quoi ?! Mais vous êtes complètement… dépassés ! Ce n'est pas comme ça, ici. Si c'est comme ça, je m'en vais !" Sa mère avait toujours l'air aussi affligée. "Tu ne peux pas, tu sais. Tu n'as nulle part où aller. Mais il faut que tu te prépares. Les invités arrivent dans une heure."

Et ils étaient arrivés, Mubahir, ses parents, Abdul Hassam et Zayn

Chakir, et ses frères et sœur cadets, deux garçons et une fille. Mubahir avait trois ans de plus qu'elle et était en première à la Bergen Katedralskole. Il n'en menait pas large, et il paraissait aussi embarrassé qu'elle de cette situation. Il portait une chemise blanche, un pantalon et une veste noirs, et elle remarqua la façon dont son ventre tendait sa chemise. Ses cheveux étaient soigneusement coupés, ses traits beaux et réguliers, mais sa gorge était un peu plus épaisse que ce qu'elle appréciait. Il avait salué de façon traditionnelle, en levant une main à sa poitrine tout en croisant son regard : *"Salaam aleikum."* Elle avait répondu d'un mouvement de la main, comme avec les garçons de sa classe. "Salut." Pendant et après le repas, ils étaient restés chacun de son côté. C'étaient surtout leurs parents qui discutaient. Fatima gardait presque toujours les yeux baissés, comme pour montrer le peu d'intérêt qu'elle manifestait pour ce qui se déroulait autour d'elle.

Les tensions au sein du foyer ne s'étaient pas calmées. Elle sentait la révolte en elle, ne répondait qu'aux questions directes, et de façon aussi sèche et succincte que possible. Elle voyait une sombre fureur s'emparer de son père, mais il ne disait rien, il se contentait de pincer les lèvres chaque fois qu'ils se croisaient. Sa mère lui caressait les cheveux en prononçant son nom, comme un dernier adieu.

Elle en avait parlé à ses amies, qui s'étaient indignées pour elle. "N'accepte pas ça, Fatima ! Ils vivent au Moyen Âge, tes parents ?" Comme si ça aidait. Elle l'avait aussi raconté à Alim et Dragovan. Alim l'avait dévisagée, incrédule : "Quoi ?!" Avec un petit sourire prudent, il avait ajouté : "C'est avec moi que tu vas te marier." Il l'avait embrassée, avec plus d'ardeur que d'habitude, à tel point qu'elle avait dû le repousser légèrement. Il avait alors paru offensé : "Quoi ? Tu ne prévois quand même pas de faire ce qu'ils disent ?" Les larmes étaient brusquement apparues dans les yeux de Fatima. "Alors dis-moi ce que je dois faire, Monsieur Je-sais-tout !"

Quand elle en avait parlé à Dragovan, il s'était moqué d'elle. "Ah oui ? Avec un cousin germain, peut-être ? Il paraît que c'est le mieux. – Non… On n'est pas parents. – Alors tout va bien ? – Non ! Je ne veux pas !" Il avait tapoté le porte-bagage de son vélo. "Grimpe, ma mignonne, je vais t'enlever ailleurs…" Elle l'avait regardé, et vu quelque chose dans son regard qui avait provoqué une certaine agitation un peu plus bas, et elle savait à présent très bien où c'était.

Elle s'en était même enquise auprès de Therese, un jour où elles papotaient rien que toutes les deux : "Alors, tu as essayé ? – Essayé ? De quoi tu parles ? – De ce dont Gro et Bente parlaient… ce qu'elles se faisaient." Le visage de Therese s'était figé, elle avait rougi et secoué la tête. "Non, tu es folle ?" Mais le mensonge n'avait pas échappé à Fatima. Elle ne doutait pas que Therese ait essayé, elle aussi.

Pour sa part, elle était devenue une experte, estimait-elle, et elle frissonna rien qu'à l'idée du doux état dans lequel elle pouvait si facilement se mettre, mais quand elle le faisait, c'était presque toujours Dragovan qu'elle imaginait, rarement Alim et jamais, au grand jamais Mubahir.

Notes

1. “La butte gratuite”.

21

Mubahir Abdul n'avait jamais compris pourquoi il devrait répondre de toutes les attaques dont des islamistes radicaux étaient responsables partout dans le monde, avec le 11 septembre 2001 comme plus épouvantable exemple. Lui-même était né en Norvège et se considérait sur le principe comme aussi norvégien que tous ses copains de classe, que ce soit à la primaire de Flaktveit, au collège de Breimyra ou, à présent, en terminale à la Bergen Katedralskole. Quand il lui arrivait de regarder le tableau d'honneur des anciens élèves de l'école, il comprenait tout de même qu'il faudrait sans doute encore un bon moment avant d'y voir figurer quelqu'un qui ne fût pas de Bergen. S'il fallait suivre la tradition de ce tableau d'honneur, en outre, il fallait être un homme. On n'y trouvait pas une seule femme.

Bon, d'accord. Sa mère portait le hijab, mais ni elle ni son père, programmateur dans une société informatique installée à Arken, ne faisaient tout le trajet jusqu'à la mosquée de Nøstet sans occasion bien particulière, sans compter les célébrations de l'Aïd à la Grieghalle. Ils n'étaient pas plus actifs en tant que musulmans que les parents de ses copains en tant que chrétiens, estimait-il. Ils allaient à l'église pour des mariages, des confirmations, des funérailles et le soir de Noël. Ses parents effectuaient la prière du vendredi à la maison, avec leurs enfants, depuis qu'il était tout petit, et comme la plupart des enfants musulmans, on l'envoyait étudier le Coran et la foi musulmane à la mosquée en centre-ville. Il aurait parié qu'il pouvait citer davantage de versets du Coran que ses copains des passages de la Bible, sans que

cela fasse de lui un farouche défenseur ni des commandements religieux ni du terrorisme islamiste.

Bien que l'association lycéenne jadis si légendaire Hugin ne fasse plus que vivoter, il lui arrivait encore d'y assister à des débats politiques enflammés, pendant les pauses entre les cours ou dans les cafés alentour entre midi et deux. Ses copains de classe rassemblaient toutes les tendances politiques. Certains pensaient que la Norvège devait fermer ses frontières à l'immigration, et tout particulièrement aux musulmans, et ils semblaient ne pas l'entendre quand il leur opposait un "et les gens comme moi, qui sont nés et ont grandi en Norvège ?". D'autres étaient d'avis que le pays ne se démenait pas assez pour les réfugiés et les demandeurs d'asile, et ils présentaient la mondialisation comme une évolution positive qui finirait par faire de tout le monde des frères et des sœurs, qu'ils viennent du Chili, d'Afghanistan, de Bosnie, de Somalie ou d'autre pays ayant une histoire moderne dramatique.

Devait-il être chargé d'expliquer pourquoi Mohammed s'adonnait à ce que l'on appellerait aujourd'hui la polygamie, quand la plus jeune de ses épouses avait sept ans ? Le premier mariage du Prophète avait été avec une veuve de quarante ans, Khadija ; elle avait quinze ans de plus que lui et plusieurs enfants d'un précédent lit. C'était une chose que Mubahir et ses copains pouvaient comprendre. Eux n'auraient vu aucun inconvénient à passer un moment au lit – mais peut-être pas sa vie entière – avec Tordis, la remplaçante qu'ils avaient eue en norvégien l'année passée, avec son sourire ravissant et sa jupe courte et moulante, même si elle devait friser la quarantaine, elle aussi. Khadija était l'unique véritable épouse de Mohammed, et la seule qui lui ait donné des enfants. Il ne s'est marié avec personne d'autre avant la mort de Khadija, alors qu'il avait environ cinquante ans. Les autres épouses étaient des veuves et des orphelines qui avaient besoin d'aide dans des situations difficiles, ou dépendaient de constellations politiques dans lesquelles l'amour et le sexe ne jouaient qu'un rôle très réduit. L'épouse de sept ans était Aïcha, la fille de l'un des plus proches collaborateurs de Mohammed, Abou Bakr. D'après ce qu'ils avaient appris, le mariage ne fut pas consommé avant qu'Aïcha soit assez adulte, et Abou Bakr devint l'héritier religieux de Mohammed et son successeur quand celui-ci mourut. Les chiites ne partageaient cependant pas cet avis.

On attendait aussi de lui qu'il le défende – ou au moins qu'il l'explique ! Pourquoi les sunnites, dont il faisait partie, et les chiites étaient-ils des ennemis jurés au point de s'accuser mutuellement d'être des "infidèles", à l'instar des chrétiens, des juifs, des bouddhistes ou de ce qui pouvait bien exister en matière de convictions religieuses ? Il devait répéter sans cesse que pour les chiites, c'était Ali, le cousin biologique du Prophète, son héritier le plus proche, un schisme qui s'était produit juste après la mort du Prophète et perdurait encore aujourd'hui.

Mubahir n'avait que douze ans quand il apprit que la personne qu'il allait épouser avait été désignée. Même si son père semblait d'une grande modernité dans la vie quotidienne, il n'en était pas moins bien décidé à suivre les traditions auxquelles ils étaient habitués au Pakistan, et qu'il avait dû lui-même suivre à l'occasion de son mariage, alors qu'ils vivaient encore là-bas. Mubahir avait regardé sa mère, occupée à des travaux d'aiguille, trop absorbée par son activité pour commenter ce dont le père parlait. "Hein ? s'était exclamé Mubahir, avant de basculer vers le langage plus soigné qu'on lui avait appris à utiliser à la maison : Et avec qui ? – Une gentille petite fille qui s'appelle Fatima, que tu rencontreras quand le moment sera venu. – C'est-à-dire ?" Il n'avait pas eu de réponse claire à cette question, et il allait s'écouler cinq années avant qu'il apprenne un jour qu'ils dîneraient chez une famille de Slettebakken, où il rencontrerait Fatima pour la première fois. Ce fut une expérience pénible.

Mubahir avait connu des amourettes au fil de sa scolarité, mais il n'avait à ce jour même pas embrassé une fille. Il avait admis depuis longtemps qu'il ne correspondait pas aux canons plastiques d'Hollywood puisqu'il était un Berguénois – d'Åsane – un peu trop replet qui ne réussissait jamais à franchir le cheval d'arçons pendant les cours de gym et se retrouvait systématiquement en queue de liste quand ses copains choisissaient avec qui former les équipes de football. Les filles des classes dans lesquelles il avait été l'avaient presque toujours ignoré, à ce qu'il en comprenait, et il avait très tôt appris à vivre avec des amours platoniques plutôt que de concrétiser ses rêves. Pendant quelques années, il s'était demandé s'il n'était pas plus intéressé par ses copains que par les filles de la classe, mais en était arrivé à la conclusion que tel n'était pas le cas. C'était juste plus facile d'être avec des garçons qu'avec des filles. Il conclut très vite que

d'autres aspects de la vie étaient plus importants, et se concentra plutôt sur ses études.

Quand on lui présenta Fatima, la situation fut aussi compliquée pour l'un que pour l'autre. Elle avait quatorze ans et semblait peser deux fois moins que lui. Mais il n'y avait rien à redire à son apparence. Elle était plus jolie que la plupart des filles qu'il avait rencontrées jusque-là, à la mosquée ou à l'école. Leurs regards se croisèrent à peine lorsqu'ils se saluèrent, lui la main sur le cœur, elle les bras tendus le long du corps. Ils se retrouvèrent ensuite chacun de son côté avec leurs parents, et n'échangèrent presque pas un mot lors de cette toute première rencontre.

Mais à présent, pour les célébrations de l'Aïd, l'année suivante, on allait donc les déclarer fiancés et se préparer à un mariage à venir ; elle qui était encore au collège, lui en terminale à Katten, sans la moindre idée de ce qu'il ferait après le lycée, hormis que son père lui avait recommandé de s'inscrire dans une filière générale à l'université avant de décider de ce qu'il voulait étudier par la suite.

Lors de leur dernière rencontre, ils étaient restés chacun dans son coin. Cette fois, ils furent placés côte à côte à table, elle flanquée de ses parents à sa droite, lui des siens à sa gauche.

Les plats étaient irréprochables. Le biryani dont le père de Fatima prétendait que c'était elle qui l'avait préparé, bien qu'elle ait ajouté rapidement "avec maman, oui", était presque meilleur que celui auquel il était habitué à la maison. Il ne se fit pas prier pour se servir généreusement et se resservir. Un bel assortiment de petits plats arriva ensuite, et pour finir, des *jalebi* et du *kulfi*. Mubahir avait toujours eu un solide appétit, et beaucoup manger avait un avantage : ça empêchait bien de parler tant qu'on avait la bouche pleine. Il jetait régulièrement des coups d'œil vers Fatima, et constata qu'elle ne faisait que chipoter dans son assiette.

"C'est bon, bredouilla-t-il poliment. Tu ne trouves pas ?"

Sa réponse fut si faible qu'il n'en comprit pas un mot.

Après le repas, les femmes aidèrent à desservir et à tout porter dans la cuisine, tandis que les hommes se rassemblaient au salon en petits groupes. Mubahir se retrouva avec les deux frères de Fatima, Hamrad et Kamran, mais le football et les voitures les passionnaient bien plus que lui, et après avoir tenté de l'intégrer dans leur conversation, ils jetèrent l'éponge et se désintéressèrent de lui.

Mubahir se mit à gamberger. Était-ce ainsi que la vie devait être ? Allait-il toujours se sentir à la périphérie ? Au moins, ici, il n'avait pas à défendre l'islam et le Prophète, mais que lui restait-il ? Il ne pouvait pas parler de Tordis ou d'autres femmes attirantes comme avec les copains. Même en matière de jeux vidéo, il n'avait rien à partager avec Hamrad et Kamran. Il comprit rapidement qu'ils jouaient surtout à *Fifa 2004*, tandis que son choix allait vers des jeux plus sophistiqués tels que *Rome: Total War* ou *Myst IV: Revelation*.

Au bout d'un moment, Rizwan Saïf vint le voir. Son visage était grave, nettement plus sévère que celui de son père, et même quand il essayait de sourire, cette sévérité ne disparaissait pas complètement. Il attira Mubahir à part et planta son regard dans le sien. "Il faut bien sûr qu'on fasse plus amplement connaissance, Mubahir. Mais je suis certain que ton père et moi avons fait le bon choix quand nous sommes convenus que Fatima et toi iriez bien ensemble."

À la bonne heure, songea Mubahir. *Et quel âge avions-nous quand vous avez imaginé ça ? J'avais douze ans quand je l'ai appris, Fatima devait en avoir neuf. Deux de plus qu'Aïcha, d'accord, mais…* À voix haute, il répondit : "Très bien."

Rizwan Saïf le scruta, comme s'il s'était attendu à une réponse plus développée. "Nous qui avons eu une longue vie et un mariage heureux décidé par nos parents, nous en savons quelque chose, non ?"

Il avait haussé involontairement les épaules. Il avait simplement répété : "Très bien." Après un petit temps mort, il avait ajouté : "Sans doute, oui."

Il sentit de nouveau le regard de son futur beau-père sur lui, comme si la réponse de Mubahir ne le satisfaisait pas. "C'est ainsi dans notre culture. L'expérience de la vie compte davantage que l'enthousiasme spontané. Beaucoup se sont brûlé les ailes au contraire. Pour ma part, je ne souhaite que le meilleur à mes enfants, c'est pour cela que nous suivons les anciennes lois et les anciennes règles, établies par le Prophète, la paix soit avec lui. Ton père partage mon opinion sur ce point."

Mubahir avait longuement observé son père, comme pour chercher une confirmation gravée sur son front, mais il ne regardait pas vers eux, tout absorbé qu'il était dans une conversation vive avec l'un des oncles de Fatima.

"Nous allons veiller à ce que vous preniez du temps pour vous

rencontrer, en toute sécurité, pour que vous puissiez faire connaissance, vous aussi."

Il hocha légèrement la tête, en songeant : *De toute façon, il y a peu de chances que je rencontre quelqu'un d'autre, alors autant me faire à l'idée. En tout cas, elle est mignonne.* À voix haute, il répondit : "Il reste beaucoup de temps avant que nous puissions nous marier.

— Bien sûr, approuva Rizwan Saïf. Il faut que tu termines tes études. Fatima aussi doit aller à l'école. Mais tu sais, en tant que femme, ce n'est pas très important, ce qu'elle choisit. Elle sera prête quand tu seras prêt. On en conviendra sans doute, ton père et moi."

Et Fatima et moi, peut-être ? Mubahir poussa un soupir. Mais qu'en savait-il ? Ils allaient peut-être devenir sans doute pas amoureux, mais au moins proches, Fatima et lui, quand ils feraient connaissance, comme disait le père de Fatima.

Rizwan Saïf haussa soudain le ton et lança par-dessus l'épaule de Mubahir : "Fatima ! Viens ici, s'il te plaît."

Mubahir se retourna et vit Fatima arriver de la cuisine dans leur direction, avec le regard un peu penaud d'un élève convoqué par le directeur et qui ne sait pas à quelle sauce il va être mangé. Quand elle les eut rejoints, elle leva les yeux vers son père.

Rizwan Saïf posa une main sur l'épaule de sa fille avec une espèce d'air de propriétaire, semblable à ce que Mubahir imaginait chez un paysan sur un marché local qui poserait la main sur le flanc d'un veau qu'il s'apprête à vendre. "Je viens d'expliquer à Mubahir ce que nous attendons de lui, et pourquoi nous pensons qu'il est l'homme qu'il te faut."

Fatima leva rapidement les yeux sur Mubahir, avant de les baisser aussitôt, sans rien répondre.

"J'ai dit que vous deviez faire connaissance, poursuivit le père avec une légère impatience. Nous lancerons bientôt les invitations pour un autre dîner, rien que ses parents, vous deux et nous. Mais vous allez bien sûr pouvoir vous rencontrer seuls, petit à petit, quand le cadre de ces choses-là aura été décidé et que nous sommes certains que vous respectez les règles de conduite avant le mariage édictées par le Coran."

Mubahir vit Fatima rougir violemment. Une secousse sembla la parcourir, comme si quelque chose la retenait de se sauver, aussi loin qu'elle le pourrait. La discussion devenait pour lui aussi plus pénible

qu'à son goût, bien que pendant quelques secondes endiablées, l'image de ce qui arriverait le jour où le mariage serait enfin prononcé et où ils pourraient se livrer à ce que l'on appelait la vie de couple lui traverse l'esprit. Comment serait-ce, sachant qu'ils ne se seraient pratiquement pas touchés jusque-là ? Ses copains de classe avaient depuis belle lurette couché avec leurs premières copines, à en croire ce qu'ils racontaient, une chose dont il n'était en fin de compte pas trop convaincu. Tandis que lui resterait puceau toute sa vie jusqu'à ce que… bon, que Fatima soit prête, comme Rizwan Saïf l'avait formulé.

"Rizwan !" La mère de Fatima appelait son mari depuis la porte de la cuisine. Avec un regard hésitant sur les deux jeunes, il abandonna Fatima et Mubahir, à la porte sur le balcon, si mal à l'aise qu'ils ne savaient plus du tout sur quel pied danser.

Mubahir fit un geste vers le balcon. "… Un peu d'air frais ?"

Elle hocha sèchement la tête. Il ouvrit la porte-fenêtre, et ils sortirent profiter de la vue sur Fantoftåsen et Løvstakken, de l'autre côté du Bergensdal. Quelques jeunes enfants jouaient sur une aire de jeux, sous le regard de leurs parents, assis sur les bancs autour pour papoter en partageant le café de leurs thermos.

Ils restèrent silencieux. Ils ne faisaient que regarder les enfants jouer, avec la certitude qu'eux-mêmes entraient dans l'âge adulte, en laissant l'enfance quelque part derrière eux, à un endroit où ils ne reviendraient plus jamais. Encore quelques années, et ce seraient peut-être eux qui boiraient le café là, entourés de bons voisins, et leurs propres enfants qui joueraient dans le bac à sable ou sur les portiques. Mubahir sentit une espèce de calme le submerger, une harmonie soudaine, comme si tout était décidé et qu'il n'y avait plus rien à faire pour le changer. Fatima et lui se tenaient côte à côte, comme s'ils étaient déjà à la mosquée, où l'imam consacrerait leur union. *Inch' Allah*, se dit-il avant qu'un mot norvégien lui revienne brutalement à l'esprit : inéluctable. Voilà ce que c'était.

22

En août 2003, quand Veslemøy Fossedal avait parlé à son mari Svein du message qu'elle avait reçu de Håkon Brandt, il avait écouté avec autant d'attention et d'empathie qu'à son habitude. Quand elle conclut en lui demandant ce qu'il lui conseillait de faire, il fit un sourire prudent et répondit : "Il va falloir que tu décides seule, Veslemøy." Puis, comme après réflexion : "Mais tu as sans doute eu ta dose de tourments avec cette histoire, non ? Il est peut-être temps de tirer un trait là-dessus…" Elle avait croisé son regard et hoché la tête. "Je vais y réfléchir. Tu as sûrement raison."

Elle s'était souvent dit qu'elle avait eu beaucoup de chance de rencontrer un homme comme Svein, et d'avoir pu le garder. Lui non plus ne venait pas d'une famille d'universitaires. Il avait grandi dans une petite exploitation agricole à Samnanger, beaucoup trop petite pour assurer de quoi vivre, si bien que son père comme son grand-père avaient travaillé à la centrale électrique BKK à Frøland en plus des travaux des champs. Tout comme son frère Arne, à qui la ferme était revenue.

Très tôt, Svein avait montré des talents à l'école, et il était vite devenu un habitué de la bibliothèque municipale à la Meierisalen de Tysse. Il y lut pratiquement tout ce que contenaient les rayonnages et n'hésitait pas à demander au bibliothécaire de commander des ouvrages dans les bibliothèques de tout poil de Bergen s'il recherchait un document particulier. Par la suite, quand il entra au lycée d'Øystese et emménagea pendant les deux dernières années dans un

meublé de Skårdalsvegen, ce fut la bibliothèque de Norheimsund qui devint sa nouvelle base. Sans bien savoir expliquer pourquoi, il avait été attiré de bonne heure par la littérature française. Ce fut peut-être tout simplement la lecture d'écrivains comme Jules Verne, Alexandre Dumas et Victor Hugo, qu'on trouvait tous en éditions partiellement abrégées pour les enfants et adolescents, qui initia le processus. Dès ses années de lycée, il se plongea dans les œuvres de Camus et Sartre, parvint à Le Clézio, et d'autres auteurs modernes, dont Jean-René Huguenin, qui mourut à vingt-six ans seulement dans un accident de voiture et n'eut le temps de publier qu'un seul et unique roman, *La Côte sauvage*, un livre qu'il avait lu avec une certaine fascination en dépit de ses maigres connaissances en français acquises à l'école. Après avoir effectué son service militaire dans les transmissions, d'abord à Jørstadmoen puis à Heggelia dans l'intérieur des terres du Troms, il commença à étudier à l'université de Bergen en 1969. Il se spécialisa en français, et ce fut ainsi qu'il rencontra Veslemøy au début de l'année 1970. Il n'y avait jamais eu de friture sur la ligne dans leur couple. Ils avaient tous deux leurs sujets de préoccupation : lui dans les travaux littéraires et ses cours à l'institut d'études romanes, elle à son premier poste de lectrice au lycée du Fyllingsdal. Leur vie amoureuse, qui s'était vigoureusement épanouie après la naissance de leur premier enfant, avait adopté une courbe plus sage, mais elle n'avait aucune doléance dans ce domaine non plus.

La France avait été par bien des aspects un mot clé de leur vie commune. Elle avait beaucoup de bons souvenirs des années pendant lesquelles ils s'y étaient régulièrement rendus. Ils avaient passé plusieurs congés estivaux dans un appartement de Villefranche-sur-Mer, entre Nice et Monaco, où ils s'étaient baignés sur la grande plage à l'est de la ville, quand ils n'allaient pas jusqu'à la presqu'île de Cap-Ferrat et l'une des plages plus modestes sur son flanc est, où il y avait moins de monde. À d'autres occasions, ils prenaient le car pour Nice et grimpaient ensuite dans les montagnes, vers Vence et l'idyllique site de Tourrettes-sur-Loup, où ils avaient fait une tradition estivale de dîner chez deux frères qui géraient un charmant petit restaurant, Le Médiéval, dans une petite rue non loin des ruelles et des escaliers d'où l'on pouvait voir tout le vallon en contrebas.

Quand ils étaient à Bergen, Svein nourrissait une passion pour la musique et les films français, de préférence en noir et blanc. Ils

passèrent de nombreuses soirées dans le canapé avec du vin français, du raisin, du fromage et des olives, et *Marie-Octobre* ou un autre classique sur l'écran.

Elle s'était remise de ce qu'elle appelait "l'incident" dans sa vie, sans conséquences aussi importantes que pour Ragnar Moland. Svein avait-il des soupçons à ce sujet ? s'était-elle plusieurs fois demandé. Avait-il percé ses mensonges – pas tous innocents – pour se douter qu'il y avait anguille sous roche ? Il n'en fit en tout cas jamais mention, ne formula pas le moindre grief ou la moindre question impertinente. Ça ne l'avait pas empêchée de se poser d'autres questions : à quel point avait-il la conscience tranquille, lui ? Pendant les nombreuses conférences auxquelles il était invité, à la Sorbonne à Paris, ou dans les universités de Caen et Strasbourg, avait-il su résister aux tentations suscitées par des collègues françaises en courtes robes noires, dessous aussi noirs et révélant une peau d'ivoire quand elles se dévêtaient devant lui, comme elle l'imaginait avec une belle intensité ? Le cas échéant, il y avait peut-être une justice immanente là-dedans, dont elle serait bien la dernière à douter. Pendant quelques années, il lui avait semblé aimer Ragnar et Svein avec la même frénésie, et il se trouvait peut-être, comme l'avaient prétendu de nombreux auteurs dans toute l'histoire de la littérature, qu'il fût possible d'aimer plus d'une personne à la fois, sans perdre son âme à jamais.

Elle ne savait pas. C'était aussi la principale raison pour laquelle elle avait envoyé en 2003 un mail à Håkon Brandt pour s'excuser platement d'avoir définitivement mis de côté cette vieille histoire et de ne plus vouloir y revenir. Elle espérait qu'il comprendrait. Il lui répondit aimablement qu'il était déçu, bien entendu, mais qu'il ne pouvait qu'accepter sa décision. Si d'aventure elle changeait d'avis, elle ne devait surtout pas hésiter à le contacter.

À ce qu'elle en avait suivi, son projet de livre n'avait d'ailleurs rien donné, et elle en concevait une pointe de mauvaise conscience. Ce qui la fit changer d'avis fut un incident en novembre 2005. Elle était allée à la librairie Ark Beyer dans Strandgaten et traversait Torgallmenningen pour prendre le bus dans Olav Kyrres gate quand elle avait vu deux hommes arriver dans sa direction. L'un d'eux était un quinquagénaire de belle taille, dégingandé, avec des cheveux gris bouclés sur les côtés et rares sur le dessus, et l'autre… Elle ressentit

soudain son ancienne peur panique la saisir. Elle s'arrêta, chancela quelques secondes, tendit un bras pour recouvrer son équilibre et se remit à marcher en regardant droit devant elle vers l'entrée de Holbergstuen, de l'autre côté de la rue, comme si c'était sa véritable destination. Elle ne croisa pas son regard directement, mais le sentit lui balayer le visage comme une paume froide et moite. Du coin de l'œil, elle s'aperçut qu'il avait sursauté et s'était arrêté, lui aussi. Puis ils furent passés. Elle poursuivit droit devant, sans prêter attention aux sons autour d'elle, ne pensant qu'à une chose : qu'il ne crie pas son nom ou – pire encore – qu'il ne la rattrape pas pour la saisir par le bras et lui parler. Bien qu'elle ne suive plus l'affaire dans la presse depuis douze ou treize ans, elle le reconnut immédiatement d'après les photos qu'elle avait vues alors : Michael Brekke.

Le lendemain, elle appela Håkon Brandt pour l'informer que s'il travaillait toujours sur ce projet de livre, elle voulait bien lui parler, à présent.

23

La commune de Vaksdal est faite de versants abrupts et de vallées étroites que le soleil n'éclaire pas complètement à certaines périodes de l'année, des endroits qui sont par ailleurs parmi ceux où les précipitations sont les plus abondantes en Norvège. La vallée de l'Eksingedal s'étire le long de la rivière Ekso sur près de 50 km vers l'intérieur des terres, d'Eidslandet sur l'Eidsfjord jusqu'à Gullbrå, à 600 m d'altitude. On en voit la montagne appelée Kvitanosi, qui se dresse 800 m plus haut avec son altitude officielle de 1 433 m. Le vallon a été formé morceau par morceau quand le glacier s'est retiré à la fin de la dernière période glaciaire, en lui donnant un profil caractéristique en escalier. De rapide en rapide, on accède à des terrains cultivables. Des habitations de l'âge de pierre sont documentées à Skipshelleren, près de Straume dans le Bolstadfjord, où le poisson abondait. Les montagnes autour de l'Ekso étaient une zone de chasse, la rivière offrait truites et saumons. Sur ses pentes apparurent des fermes comme Lavik et Flatekvål, il y a plus de deux mille ans pour les premières. Ekse, tout en haut de la vallée, était peut-être la plus ancienne. Les spécialistes des toponymes pensent que le nom d'origine locale était Eksvin, peut-être Eiksvin, puisque des noms de fermes en contrebas, tels que Eikemo ou Eikefet, indiqueraient qu'il y a eu des forêts de chênes dans toute la vallée.

À partir de 1349, la peste fit des ravages ici aussi. La légende dit que seules quatre jeunes filles y échappèrent, et les fermes restèrent inoccupées dans l'Eksingedal pendant plus de deux cents ans, avant

que des domaines assujettis à l'impôt fassent leur réapparition dans le cadastre, au début du XVIIe siècle. Pendant de nombreux siècles, la vallée demeura isolée du reste du pays. Quelques sentiers de bât menaient dans la vallée voisine du Modal, en direction d'Evanger et Voss. La personne qui désirait se rendre à Bergen devait passer par Mo, de l'autre côté de la montagne, ou descendre complètement la vallée jusqu'à Eidslandet et y prendre le bateau jusqu'en ville. Le trajet en bateau durait un jour. Lorsque la route entre Eidslandet et Stamnes, sur le Bolstadfjord, fut ouverte en 1939, le tunnel de Høgaberg, foré à la main, était le plus long du pays avec ses six cent quatre-vingt-cinq mètres. Le pont sur le Bolstadstraum fut inauguré en 1963, et ce ne fut qu'à partir de ce moment-là que Bergen se retrouva accessible par la route uniquement.

L'agrandissement de la centrale électrique de Stølsheimen et de la partie supérieure du bassin hydrographique de l'Ekso dans les années 1960 apporta une route de service qui franchissait la montagne à Vinningsleitet, en direction d'Evanger, une route qui fut ensuite transformée en départementale et ouverte à la circulation normale. Dans des conditions satisfaisantes de circulation, il était possible de gagner Bergen en voiture en deux heures environ, un peu plus peut-être, en fonction de l'itinéraire choisi.

Moins de deux cents personnes vivaient dans tout le vallon, et Yngvil Nesbø avait fait toute sa scolarité dans des classes à plusieurs niveaux, y compris maintenant, au collège. L'école de l'Eksingedal se trouvait à Bergo, et pouvait être rejointe à vélo depuis la petite exploitation que ses parents géraient. Ils complétaient leurs revenus avec l'emploi à temps partiel du père en tant que chauffeur pour la compagnie de bus Modalen-Eksingedalen, et celui de la mère comme infirmière à domicile dans la commune. Il va sans dire qu'avec aussi peu d'habitants, le choix de poste de travail dans le vallon était limité. Yngvil avait compris depuis longtemps que si elle voulait faire autre chose que se marier avec l'un des rares paysans qui avaient encore une activité raisonnable, en supposant que certains soient du bon âge et intéressés par la perspective, elle devait marcher sur les traces de l'un de ses parents ou faire ses valises. Elle n'en était pas moins heureuse d'avoir grandi dans ce cadre, en permanence proche de la nature, partant pêcher la truite dans l'Ekso avec son père ou en randonnée d'un côté ou de l'autre de la vallée, en ski en hiver, à pied à la belle

saison. Les hautes montagnes et les sentiers herbeux avaient bercé son enfance, loin du vacarme de la ville.

Bien qu'il n'y eût pas beaucoup d'enfants de son âge, elle n'avait jamais ressenti de solitude particulière. En dehors des heures de cours, elle avait passé beaucoup de temps avec Morten Trefall, qui avait son âge, et Marte Modal, leur aînée d'un an. Pendant leur enfance, ils avaient participé aux randonnées collectives du club local dans les montagnes alentour, à certaines occasions dans le chalet en libre accès du Torvedal, parfois plus loin dans le Stølsheim vers Vikafjellet, en passant la nuit à Selhamar. En grandissant, ils avaient sillonné seuls la montagne, des randonnées d'une journée pendant les week-ends ou quand ils n'avaient pas cours.

Physiquement, les trois amis étaient assez différents. Yngvil avait hérité de la silhouette fluette de sa mère et non de la carrure large de son père. Ses cheveux avaient la même couleur que chez la plupart des gens de la vallée, une espèce de blond qui évoluait avec l'âge. Marte se distinguait par ses cheveux bruns, apparemment en raison de gens du voyage du côté de sa mère, comme disait la mère d'Yngvil, mais c'était si ancien qu'aucun des habitants actuels de la vallée ne pouvait le confirmer. Morten était un petit gars trapu, plus petit que les deux filles pendant de grandes parties de son enfance jusqu'à l'âge de la confirmation, quand il poussa d'un coup et rattrapa Yngvil, Marte les dominant toujours d'une demi-tête. Ils étaient toujours assis ensemble à l'école et travaillaient en commun à la résolution des exercices.

À la maison, Yngvil passait beaucoup de temps à lire. Sa mère était inscrite à un club de lecture, et en complément des colis réguliers qu'elle recevait, elles allaient au moins une fois par mois à la bibliothèque de Dale. Elle fut bientôt contaminée par la soif de documents écrits de chacun de ses parents. Son père, qui livrait les journaux dans les magasins qui jalonnaient ses itinéraires de bus, rapportait les invendus, et bien que sa mère ait amplement de quoi s'occuper par ailleurs, ils pouvaient passer du temps tous les trois plongés dans un quotidien, jusqu'à ce que le père allume la télé pour regarder le journal. La radio était allumée toute la journée, en conséquence de quoi les informations sur ce qui se passait dans le monde hors de l'Eksingedal ne manquaient pas non plus avant le bulletin du soir. Yngvil n'oublierait jamais cet après-midi de septembre 2001, quand, revenue de l'école, elle trouva sa mère devant

la télévision, qui diffusait et rediffusait la séquence des avions percutant les deux tours à New York, et quand le père rentra de son dernier trajet ce jour-là, ils regardèrent les images encore une fois. Elle se rappelait être sortie sur le seuil devant la maison ce soir-là, quand la nuit avait commencé à tomber, pour observer la crête de l'autre côté du Bergavatn, vers Mjelkeviki, en pensant à la vie de l'autre côté de cette montagne, dans de grandes villes comme Londres, Paris et – maintenant – New York, où la population connaissait régulièrement des événements qu'elle et tous les autres qui vivaient bien à l'abri dans l'Eksingedal pouvaient à peine imaginer. Ça revenait à vivre dans deux mondes totalement distincts – sur deux planètes différentes, même – et si la curiosité pouvait l'extraire de sa vallée, peut-être aussi loin que New York, un jour, elle ne se sentirait jamais nulle part autant en sécurité que là où elle avait grandi. Nulle part !

En troisième, elle dut rédiger un exposé. Après en avoir discuté un peu avec l'enseignant, elle décida de travailler sur la construction de la Bergensbane, à partir de la fin du XIXe siècle. Quand elle en fit la remarque à la maison, son père leva les yeux de l'édition du jeudi de *Vaksdalposten* et répondit dans leur dialecte : "Tu sais peut-être que l'un des frères de ton grand-père a participé à la construction de cette ligne. Ensuite, il a joué un rôle important dans le travail syndical à Bergen. Grand-père a toujours dit que c'était un sacré gaillard, ce Torleif Nesbø, comme il s'appelait. Vois si tu trouves quelque chose sur lui, si tu vas te documenter à la bibliothèque.

— Pour commencer, je crois que je vais chercher dans les livres qu'on a à l'école.

— D'ailleurs, j'ai rencontré le cadet de Torleif, Tarald, lors d'une réunion de famille il y a quelques années. Il a dû souffler ses soixante-dix bougies, maintenant, mais il a peut-être des choses à raconter sur son père… ou bien il a conservé des documents.

— Où habite-t-il ?

— À Bergen.

— À Bergen !" Son visage s'illumina quand elle imagina pouvoir aller jusqu'en ville, et pas seulement à la bibliothèque de Dale. "Oh oui ! Je peux aller le voir ?"

Sa mère regarda son mari par-dessus ses lunettes.

"Appelle-le, Jens-Olav, pour savoir s'ils reçoivent, là-bas, dans la grande ville."

Tarald Nesbø l'avait confirmé, et la semaine suivante, en novembre 2006, son père l'emmena à Dale, où elle prit le train pour Bergen et arriva à la gare de la deuxième ville de Norvège à 12 h 05. Elle y fut accueillie par la femme de Tarald, tante Ellen, comme elle insista pour se faire appeler, bien que leurs liens familiaux soient plus lointains. Elles prirent le trolley jusqu'à Nattland, puis remontèrent une impasse et empruntèrent un raccourci pour arriver dans Kolstien, où l'oncle Tarald – il fallait bien que ce soit ça – et la tante Ellen habitaient, dans une maison tout au sommet, d'où l'on voyait l'ensemble du Bergensdal.

Tarald Nesbø était grand et massif, il avait les cheveux presque tout blancs et une bedaine qui débordait largement de sa ceinture. Il se déplaçait avec la démarche chaloupée d'un gros animal, mais fit un sourire aimable en accueillant Yngvil. "Ça fait du bien de voir un peu de jeunesse chez nous, gronda-t-il. Les nôtres passent beaucoup trop rarement.

— Je vais m'attaquer au dîner, Yngvil, l'informa Ellen, bien plus leste que son mari et arborant une chevelure si dépourvue de gris qu'Yngvil ne douta pas qu'elle fût teinte, brun foncé comme elle était.

— Alors tu vas rédiger quelque chose sur la Bergensbane, commença Tarald Nesbø en s'adressant à ce qu'il estimait être une cousine au troisième degré de ses petits-enfants, puisqu'il était lui-même le cousin de son grand-père, Johannes.

— C'est ce que je prévoyais, oui, répondit Yngvil sans réserve. La Bergensbane que ton père a contribué à construire, d'après ce que dit papa."

Tarald hocha la tête. Il alla jusqu'à une bibliothèque, ouvrit un livre et en sortit une coupure de journal.

"Installe-toi dans le canapé, on va voir ce que j'ai retrouvé."

Ils prirent place dans un grand canapé d'où ils pouvaient voir la montagne allongée de l'autre côté de la vallée à travers les grandes fenêtres, ainsi que la ville tout éclairée entre les montagnes, très différente de Bergo, beaucoup moins peuplée dans l'Eksingedal.

"Il faut que tu saches, Yngvil, que j'étais un poids pour mon père, qui avait déjà été marié, mais qui avait perdu sa femme et un fils pendant ce qu'on a appelé la grippe espagnole, en 1918. Un autre enfant était mort plus tôt, mais j'avais un demi-frère et une demi-sœur, que papa avait adoptés. Ils ont vécu longtemps. Martha jusqu'en

1995 ; Malvin, qui est mort en 1980, travaillait pour la NSB et il a permis à la famille de garder un lien avec le train, d'une certaine façon. Mais les relations familiales étaient assez… baroques. Papa avait quarante-cinq ans quand je suis venu au monde et j'ai été le seul de ses enfants biologiques à parvenir à l'âge adulte. Je me souviens de lui comme d'un bon père, attentif et réconfortant, même s'il n'avait pas un caractère facile et s'est souvent retrouvé au cœur de querelles politiques. Lui et moi n'étions pas non plus d'accord sur tout, en particulier vers la fin de sa vie, mais il m'a quand même transmis une fibre de l'engagement, notamment dans le monde syndical, et je sais que ça lui tenait à cœur."

Yngvil avait sorti un cahier, et elle se demandait quelles informations elle devait noter. Pour le moment, seuls les mots *Torleif – Martha – Tarald* y figuraient.

"Mais regarde." Il prit la coupure de journal et la déplia sur la table basse entre eux. "En novembre 1959, cinquante ans après l'ouverture de la Bergensbane, *Bergens Tidende* a retrouvé l'un de ceux qui avaient travaillé à sa construction." Il fit un ample geste de la main. "Papa."

Elle se pencha et vit une grande photo d'un homme en qui elle reconnut sans mal le père de Tarald, avec la même constitution puissante, bien qu'un peu moins ventripotent. Ses cheveux gris étaient rabattus en arrière et son nez proéminent. Installé dans un fauteuil, il levait vers le photographe un regard grave. "Ça a été un boulot tuant !" titrait l'article, au-dessus du sous-titre : "Torleif Nesbø a construit la Bergensbane".

"On jurerait qu'il a fait ça tout seul, pouffa Tarald. Mais il a en tout cas été le seul que *BT* a retrouvé, et tiens… C'est une photocopie, que tu peux emporter. Il raconte un peu comment c'était, dans les camps d'ouvriers, d'abord à Uppsete, puis à Myrdal, pendant les travaux du Gravahalsen et les autres tunnels vers Hallingskeid.

— Oh, merci beaucoup, oncle Tarald ! Je ne m'attendais pas à tout ça." Elle hésita un instant, puis se décida : "Est-ce qu'il t'a personnellement raconté des détails du chantier ? À toi ?

— Pas grand-chose, non. En fait, il ne voulait pas en parler. Je crois qu'il avait connu quelques expériences traumatisantes ; il a été victime d'au moins un accident de dynamitage pendant le perçage du tunnel, qui a causé la mort d'un de ses copains. Lui ne s'en est tiré que

de justesse. D'un autre côté, c'est là qu'il a rencontré sa première femme. Elle travaillait comme plongeuse dans les cuisines, et elle est petit à petit devenue cuisinière, si j'ai bien suivi. Mais comme je te disais… elle est morte dès 1918, et il n'aimait pas beaucoup parler d'elle. Vers la fin, il m'a révélé, dans un moment de nostalgie : « Ma vie a recommencé quand j'ai rencontré ta mère, Tarald. » Ils ont formé un couple solide et uni, de ce que j'ai compris, jusqu'à ce qu'elle meure, un an avant lui, en 1974."

Elle réfléchit.

"Il n'a jamais parlé de rentrer à la maison ? À Nesbø, je veux dire.

— Oh non. Tu sais ce que c'était. L'aîné a hérité de la ferme, les autres ont dû trouver de quoi s'occuper de leur côté. L'oncle Gunnar, son frère, est allé jusqu'en Amérique, avant de revenir au pays, à Bergen." Il s'assombrit tout à coup. "Il a été battu à mort par les Allemands pendant la guerre. Il était actif dans la Résistance. Celle des communistes. Papa aussi a été arrêté, en 1943, et il a été enfermé à Grini jusqu'à la fin de la guerre. Tu sais, ils étaient actifs à gauche, l'un comme l'autre, même si papa a quitté le Parti communiste dès 1938. Plus tard, il est entré au Parti travailliste, où j'ai moi-même toujours été, mais là aussi, il se situait plutôt sur l'aile gauche." Il fit un petit sourire. "Je me rappelle qu'on a eu quelques discussions enflammées en 1972, quand il a été question pour la Norvège d'entrer dans la Communauté européenne, comme ça s'appelait à l'époque. Il était contre, j'étais pour.

— Pourquoi vous n'étiez pas d'accord ?

— Oh… Beaucoup de gens de la génération précédente avaient un peu peur de l'union. Tu sais… Ils avaient grandi avec l'histoire disant qu'on avait été soumis pendant quatre cents ans aux Danois, et pendant presque un siècle en union avec la Suède. Il nous a fallu attendre 1905 pour redevenir une nation libre et indépendante, et puis les Allemands sont arrivés et nous ont occupés en 1940. Je crois que l'indépendance et la liberté étaient ce qui comptait le plus pour papa, et beaucoup d'autres. Ils ont fini par gagner ce combat, deux fois, même ! Nous qui étions pour une adhésion, en 1972 comme en 1994 – et on était nombreux à l'être, au sein du Parti travailliste –, on voyait qu'une adhésion de la Norvège à l'UE, pour laquelle on votait une deuxième fois, ouvrait la possibilité d'une influence internationale et d'une forme de solidarité au-delà des frontières nationales dont on se

retrouverait exclus, sinon, et qui correspondrait à ce que le communisme mondial avait promu pendant les décennies qui avaient suivi la révolution russe. Mais papa ne s'est pas laissé convaincre par ce genre d'arguments, puisque c'était justement sur le stalinisme qu'il avait tiré un trait. Mais… C'est sans doute un peu hors sujet pour toi, Yngvil, et ça n'a pas grand-chose à voir avec ton travail sur la Bergensbane.

— Mais tu étais fier de ton père, même si vous n'étiez pas d'accord sur certaines choses ?"

Tarald Nesbø eut soudain les yeux brillants.

"Et comment ! J'étais fier de mon père et je l'aimais beaucoup, même si je ne le lui ai jamais dit. On ne disait pas ces choses-là, dans notre famille. C'est notre côté vestlandais, ça, je dirais."

Après une petite pause, Yngvil demanda, du bout des lèvres :

"Ton grand combat, maintenant, qu'est-ce que c'est, tonton ?

— Maintenant ? Tu sais, les grandes causes sur lesquelles on a gagné sur le principe. Je me demande si ce n'est pas l'ancien directeur des médias publics, Torolf Elster, qui a dit un jour, en substance, que le Parti travailliste était le genre d'organisation qui se rendrait superflue si elle remportait tous les combats qu'elle menait. Autrement dit : quand toutes les victoires auront été remportées, on n'aura plus besoin de nous.

— C'est aussi ton avis ?

— Non, non. Mais je vois ce qu'il voulait dire. L'État-providence, la grande lutte pour les droits des gens comme toi et moi, un accès à l'éducation pour tous les enfants, indépendamment de leur origine sociale. On n'était pas les seuls à défendre ces idéaux, mais c'est le Parti travailliste qui en était le fer de lance et qui était à la tête du pays quand de gros progrès ont été faits en la matière. Ce que certains veulent appeler l'ère Gerhardsen dans la politique norvégienne.

— Alors sur quoi portent les discussions politiques les plus violentes en ce moment ?"

Tarald pouffa de rire.

"Si c'est de Bergen que tu parles, le sujet numéro un est sans doute le métro léger, et ça a l'air de devoir durer encore des années. Pour ma part, j'ai été pour et contre. Mais surtout pour, quand même.

Métro léger, nota Yngvil dans son petit cahier.

La tante Ellen quitta la cuisine et arriva à la porte :

“Si vous pouvez vous arracher à ce qui vous occupe, le dîner est prêt. À table !”

Tarald se leva avec peine. Yngvil l’attendit un instant avant de lui emboîter le pas dans la cuisine.

“J’ai fait des gâteaux de viande que je gardais au congélateur, étant donné que nous recevons une visiteuse de marque aujourd’hui, annonça Ellen. Et j’ai eu Karen au téléphone. Elle doit accompagner Hans et un de ses copains au sport, à 18 heures, et elle pourra en profiter pour déposer Yngvil à la gare.

— Ah, mais alors tu vas pouvoir rencontrer ta cousine, Yngvil”, intervint Tarald en se laissant tomber tout aussi lourdement sur sa chaise dans la cuisine. *Tu portes trop de choses, tonton…* songea Yngvil.

Les gâteaux de viande furent servis avec des pommes de terre vapeur, de la sauce brune et un ragoût de choux et de carottes, le tout accompagné d’un grand pichet d’eau. De la glace à la vanille, elle aussi sortie du congélateur, compléta le repas avec une salade de fruits.

“Ton oncle a pu t’aider, alors ? demanda Ellen tandis qu’ils dînaient.

— Oh oui, acquiesça Yngvil. Ça a été chouette de pouvoir vous rencontrer, tous les deux.

— C’était sympa d’avoir de la visite. Si un jour tu viens étudier à Bergen, on a une chambre au sous-sol, que tu es chaleureusement invitée à utiliser. C’est l’ancienne chambre de Karen, et elle a ses toilettes et sa salle de bains indépendantes.

— Vraiment ? répondit Yngvil en ouvrant de grands yeux.

— Bien sûr.

— Parce que je viendrai peut-être au lycée en ville. Ce sera Voss ou Bergen, mais je n’ai pas de famille à Voss, et si je peux être logée ici…

— C’est pour quand ?

— Pas l’année prochaine, mais l’année suivante. À l’automne 2008.

— Mais alors c’est entendu !”

Yngvil rit.

“Il faut d’abord que je sois prise.

— Alors on te réserve la chambre, jusqu’à nouvel ordre. N’est-ce pas, Tarald ?

— Bien sûr ! Ce n’est pas moi qui verrai un inconvénient à avoir

un peu de jeunesse dans la maison", répondit Tarald Nesbø avec le même air jovial qu'un peu plus tôt.

Karen sonna à cinq heures et quart. Elle avait un peu hérité de la silhouette de son père, mais se déplaçait beaucoup plus facilement et gracieusement que lui. Elle était accompagnée de deux jeunes garçons, le cousin d'Yngvil, Hans, et un copain qui lui fut présenté sous le nom d'Asle. "Høiland", ajouta-t-il en lui serrant la main, un peu mal à l'aise.

Dans la voiture qui l'emmenait à la gare, elle se retrouva à l'avant à côté de Karen, qui lui dit travailler pour une compagnie d'assurances dont les locaux étaient dans le quartier du Fyllingsdal, mais que son fils était déjà plus calé en informatique qu'elle ne l'avait jamais été.

"Ben tiens !" réagit Hans sur la banquette arrière.

Karen se rangea le long du trottoir devant la gare. "Ça ira si je te laisse ici, Yngvil ?

— Oui, oui. Mon train part dans vingt minutes, et papa vient me chercher à Dale. Merci de m'avoir raccompagnée !

— Je t'en prie. On discutera davantage la prochaine fois que tu viendras en ville."

Yngvil sourit et descendit de voiture. Avant de claquer la portière, elle jeta un coup d'œil de biais aux deux garçons à l'arrière et leur fit un petit signe qu'ils lui rendirent, Asle un peu plus précautionneusement que Hans, lui sembla-t-il. Mais c'était lui qui était assis le plus près d'elle quand Karen redémarra, et leurs regards se croisèrent pendant quelques secondes avant que le véhicule disparaisse dans la circulation en direction du deuxième grand bâtiment, la bibliothèque.

Dans le train du retour, elle relut les notes qu'elle avait prises et dévora l'intégralité de l'interview de Torleif Nesbø. Elle avait l'impression que sa conversation avec Tarald lui avait permis d'accéder à un tout autre niveau de compréhension de sa propre famille. D'une certaine façon, ça lui donnait la sensation d'avoir reçu un héritage dont elle devait prendre soin, elle aussi, et elle songea qu'elle voulait en apprendre davantage sur Torleif et Gunnar Nesbø.

Son père l'attendait sur le quai à Dale. Après la frénésie de Bergen, le trajet en voiture au cœur de la vallée lui parut encore plus morne, et même si elle sentit cette douce tranquillité la gagner à mesure qu'ils approchaient de Bergo, c'était comme si l'agitation de Bergen

demeurait en elle, une espèce de virus dont elle n'avait pas encore compris les effets.

24

Par bien des aspects, Tarald Nesbø avait eu raison quand il avait dit à Yngvil que la principale discorde à Bergen au cours de ces dernières années était liée au métro léger. Dag Høiland avait fait la même observation. Il avait été frappé par la passion que les Berguénois avaient déployée et insufflée dans ces échanges. Les articles étaient nombreux dans les journaux, la NRK organisait des débats, éditorialistes et commentateurs de tout poil se vautraient dans le sujet, et des manifestations se tenaient devant l'hôtel de ville avant chaque réunion importante du conseil municipal. Hormis les discussions sur l'entrée dans la Communauté européenne et l'Union européenne, il ne se rappelait pas de dossiers ayant provoqué des scissions aussi importantes au sein des familles et des cercles d'amis. Lors d'un dîner ou d'un simple café avec des connaissances, la simple évocation du "métro léger" suffisait à rendre l'atmosphère explosive et à transformer les gâteaux secs en projectiles. Les expressions étaient si fermées que si on avait été en Irlande du Nord ou au Moyen-Orient, les explosifs et autres actes de violence ne se seraient pas fait attendre. À Bergen, on s'en tenait encore aux vifs débats, mais le calme ne régnait pas, d'un côté comme de l'autre du champ de bataille. Et seul le temps avait fait son œuvre. Si Dag Høiland avait appris une chose au cours de son demi-siècle d'existence, c'était qu'à Bergen, les choses prenaient du temps. À tel point qu'il est toujours possible de changer d'avis, notamment dans les sphères politiques.

La discussion avait été plus ou moins ininterrompue depuis

l'arrivée en gare centrale de Bergen de la dernière rame en provenance de Nesttun le 31 janvier 1965. À cette époque-là déjà, la population locale se plaignait que le trajet entre Nesttun et Bergen soit trois fois plus long qu'avant la fermeture. L'ouverture en 1960 du marché automobile avait été le point de départ d'une croissance exponentielle du secteur des véhicules personnels. Le problème fut amplifié par les projets d'agrandissement de zones devenues, avec la fusion de communes de 1972, des quartiers de Bergen : Arna, Åsane, Fana et Laksevåg. Les difficultés de circulation en direction d'Åsane avaient fini par devenir catastrophiques, et les bouchons légendaires d'un bout à l'autre de Bryggen leur symptôme le plus patent. Il existait deux solutions : le métro léger ou la voie rapide. L'une comme l'autre avaient leurs partisans, parmi les politiques et dans la population. Aux élections cantonales de 1971, le représentant du Parti communiste Bjørn Gullachsen remporta une adhésion qui en surprit plus d'un, mais la raison en était évidente. Gullachsen avait été l'homme politique local le plus favorable au métro léger, ou train de banlieue, comme on l'appelait à l'époque. Quand le débat sur des fonds supplémentaires dédiés aux transports collectifs arriva sur le tapis au conseil municipal en janvier 1973, il n'y eut malgré tout que les représentants du Parti populaire socialiste et du Parti communiste norvégien pour plaider le début immédiat des travaux du réseau de trains de banlieue.

La discussion se poursuivait, mais lors d'une réunion du conseil municipal en 1979, le projet d'une ligne locale à Bergen fut déclaré "mort à jamais", pour citer l'un des représentants dudit conseil municipal. C'étaient désormais les travaux du réseau routier qui avaient la priorité. Mais il ne faut pas s'écrier trop vite "à jamais" dans la deuxième ville de Norvège, où le sculpteur Bård Breivik a dit un jour : "À Bergen, vous ne pouvez pas déplacer une plaque d'égout sans que ça fasse toute une histoire." Il n'y avait par conséquent pas la moindre raison de s'étonner que le débat sur le métro léger ressurgisse dix ou quinze ans après avoir été déclaré "mort à jamais".

Les années 1980 avaient été placées sous le signe du développement du réseau routier. On creusa le tunnel à travers Fløyfjellet, on bâtit une quatre-voies vers le nord, une autre en bord de fjord entre Fjøsanger et Hop, de nouvelles routes vers Sotra et Askøy. Le 2 janvier 1986, lorsque le maire de droite Henrik Liseth inaugura la ceinture de péage autour de Bergen en résultat d'un

compromis politique entre la Droite, le Parti travailliste et le Parti chrétien populaire, Bergen fut la première ville de Norvège à se doter d'une ceinture de péage entourant toute la ville. Les protestations contre cette mesure furent importantes. La seule chose qui consolait les automobilistes, c'était que l'argent collecté serait estampillé "poursuite de création d'installations routières". La consolation allait se révéler bien médiocre sur le long terme.

L'incessante augmentation de la circulation routière engendra une dégradation notable de la qualité de l'air à Bergen, évidente surtout pendant les journées hivernales et sans vent, mais sensible également en été, quand la pollution était certes moins visible, mais bel et bien présente dans les poumons des plus fragiles. En novembre 1989, l'Association pour la protection de la nature organisa ce qu'ils appelèrent "Audit du métro léger – 89" dans les locaux de Thalia sur Ole Bulls plass, auquel politiques, ingénieurs, architectes et écologistes participèrent. Les choses s'embrasèrent derechef à cette occasion.

Les enfants chéris ont de nombreuses mères, songeait Dag Høiland. Au cours des années 1990, d'autres personnes firent leur apparition pour gagner progressivement le titre de "mère" du métro léger. Gunn Vivian Eide, du parti de gauche, proposa de prélever une taxe environnementale sur les revenus des péages, pour que des fonds soient attribués à des mesures écologiques et aux voies ferrées plutôt qu'aux réseaux routiers exclusivement. Une autre "mère" fut la conseillère cantonale travailliste au développement urbain, Anna Elisa Tryti, qui fit du travail sur le métro léger l'une des priorités de son mandat.

Les tractations jouaient sur plusieurs niveaux. La ville de Bergen avait-elle besoin d'un train desservant l'aéroport, pour assurer un transport rapide des passagers, ou d'un réseau ferré local – systématiquement appelé "TPV", train à petite vitesse, par ses détracteurs – pour proposer à sa population une alternative à la voiture pour aller travailler ? Au gré des constellations politiques, le débat traîna pendant toutes les années 1990. À la fin de la décennie, la Droite s'impliqua pour un tunnel autoroutier vers Arna et des transports en commun sur la rive est du Store Lungegårdsvann, tandis que l'aile gauche et le centre tenaient au projet de métro léger.

De nombreux partis connaissaient des désaccords internes. Plusieurs sommités de la Droite s'engagèrent si clairement pour la

solution du métro léger qu'au cours de scrutins importants, elles choisirent de voter contre leur propre formation politique. Au Parti travailliste, l'ancienne garde issue du monde syndical était sans doute la plus sceptique vis-à-vis du métro léger, tandis que leurs cadets étaient pour. Tarald Nesbø, qui siégea au conseil municipal entre 1983 et 2003, avait fait partie de ceux qui trouvaient que la solution du métro léger était trop compliquée, mais il se laissa convaincre du contraire quand les questions d'écologie et les problèmes de pollution se firent de plus en plus importants.

Avant les scrutins cantonaux de 1999 et 2003, le métro léger était toujours le principal sujet de débat dans la campagne. Une énième candidate au titre de "mère" du projet avait fait son apparition ; il s'agissait d'Edel Eikeseth, architecte de formation, responsable cantonale du développement urbain à compter de 1996. Elle fut chargée de gérer le projet du métro léger au cours des années suivantes, et jusqu'aux négociations du grand compromis entre le Parti travailliste, la Droite et le Parti chrétien populaire, en 2000. L'accord finit par prendre le nom de Programme pour Bergen, dont le travail était principalement porté par Monica Mæland, de la Droite, et Anne-Grete Strøm-Erichsen, du Parti travailliste. Strøm-Erichsen fut la dernière maire de la ville, puis – en raison de l'instauration en 2000 du parlementarisme municipal à Bergen – sa première présidente du conseil municipal. Après les élections de 2003, Monica Mæland prit la place de présidente du conseil municipal et hérita donc de la responsabilité principale de l'évolution de ce dossier.

Le combat n'était pas encore terminé. Au cours des années qui suivirent, une lutte évidente de prestige allait éclater entre le tout nouveau Bureau du métro léger et l'Office national des routes, qui avait l'habitude que tout aille dans son sens. Il revint finalement à la Société de recherche industrielle et technique à la Haute École technique de Norvège, couramment désignée sous l'acronyme de Sintef, d'arbitrer le conflit. Elle sortit le carton rouge pour l'Office national des routes, attribua trois points et la victoire au Bureau du métro léger. Le 28 février 2006, le Parlement adopta la décision finale entérinant le Programme pour Bergen, et donna le signal officiel de début de construction du métro léger de Bergen. En peu de temps, les mesures préparatoires étaient effectives. Les débatteurs de la ville pouvaient prendre quelques années de repos avant le choix de

nouveaux tracés et de nouvelles discussions qui s'annonçaient.

Dag Høiland et Tarald Nesbø s'étaient croisés pour la première fois à l'occasion d'un mariage en 1989, quand Karen Nesbø avait épousé Lars Lothe, le petit frère de Vigdis, l'épouse de Dag. Après 2000, ils s'étaient rencontrés à intervalles réguliers. Les deux cousins, Asle et Hans, respectivement fils de Dag et petit-fils de Tarald, pratiquaient l'athlétisme. C'est ainsi que Dag et Tarald se retrouvèrent donc souvent sur la ligne de touche pendant les compétitions, au stade de Fana ou au terrain de sport de Skansemyren. Il arrivait alors ce qu'il devait arriver. À ce moment-là, quand deux Berguénois se rencontraient, le thème du métro léger ne tardait pas à pointer le bout de son nez dans la conversation.

"Je peux te promettre une chose, Høiland, avait grondé Tarald à une occasion. Les débats autour de cette histoire ne sont pas clos. Aujourd'hui, même moi, je suis réservé sur le succès que ça aura. On verra quand ça aura ouvert. Il ne faudra sûrement pas longtemps avant que *BT* fasse sa une sur le faible taux de remplissage des rames entre Nesttun et le centre-ville.

— J'en doute, avait répondu Dag. Au contraire. Dans un avenir indéterminé, le métro léger va devenir la colonne vertébrale de tout le réseau de transports publics dans la région de Bergen. Et il ne devrait pas s'arrêter à Nesttun ou Flesland, ce qui est prévu à ce jour. Il doit traverser le Fyllingsdal et le Loddefjord pour aller jusqu'à Sotra, avec une autre ligne à travers Laksevåg. Et à travers Åsane, jusqu'à Knarvik, et même plus loin."

Travailleur social dans l'âme, Dag Høiland avait toujours été plus à gauche que le Parti travailliste. Il n'avait jamais été encarté nulle part, mais lors des élections, il avait voté à très peu d'exceptions près pour ce qui s'appelait depuis 1975 le Parti socialiste de gauche. Il se sentait à gauche du Parti travailliste et à droite du Parti socialiste de gauche. L'alliance électorale rouge, le pseudonyme de l'AKP (M-L) pendant les élections, ne l'avait jamais attiré ; mieux valait le Parti travailliste. Il ne réagit donc qu'avec une surprise très modérée quand Asle rentra de l'école un jour et lui annonça que Hans et lui s'étaient inscrits aux Jeunesses travaillistes.

"Ah oui ? Bon, pour Hans, c'est presque une obligation familiale, mais toi… Les Jeunesses travaillistes ?

— Ils sont aussi radicaux que le Parti socialiste de gauche, s'était

enthousiasmé Asle. On va à la première réunion de membres dès demain.

— Bon, bon, avait-il souri en adressant un clin d'œil à Vigdis, assise devant un PC portable à la table et n'écoutant que d'une oreille ce qui se disait. Bonne chance, alors, allais-je dire. Mais j'espère que tu ne prévois pas de renoncer à la course.

— Oh non. On aura sûrement le temps de faire les deux."

Lors de sa rencontre suivante avec Tarald Nesbø, le vieux géant du parti lui serra la main et le félicita du choix avisé que son fils avait fait. Ils laissèrent ensuite manifestement tomber le débat sur le métro léger et trouvèrent d'autres sujets politiques à aborder, quand ils ne parlaient pas du club de football Brann, qui se préparait cette année-là à concourir pour l'or dans la Coupe des champions, pour la première fois depuis 1963. Si les Berguénois arrivaient à se mettre d'accord à propos du métro léger, il n'était pas impensable que Brann remporte l'or aussi. Sur ce point, leur entente était parfaite.

25

En ce jour de novembre 2005, quand Michael Brekke avait croisé Veslemøy Fossedal sur Torgallmenningen, il l'avait reconnue sur-le-champ, bien qu'elle paraisse beaucoup plus adulte que la dernière fois qu'il l'avait vue, en 1962. Pendant un court instant, il avait été tenté de faire demi-tour et de la rattraper, et… Et puis ? Lui demander pardon ? Lui dire qu'il regrettait tout, de l'agression dont elle avait été victime au meurtre de Vegard Vadheim, bien des années plus tard ?

Mais il poursuivit son chemin. Il comprenait que c'était impossible, à plus forte raison maintenant qu'il se rendait à une réunion importante avec Hugo Baltersen, son ancien acolyte de la période d'exubérance dans les années 1980. Ils avaient surfé ensemble sur les premières années de la vague yuppie, faites de chèques à tire-larigot, de champagne en veux-tu en voilà, et de canalisations en or massif dans les salles de bains. Leur projet commun SPS-Scandinavia avait été leur laissez-passer pour les places boursières de New York, Londres et Oslo, avant que tout s'effondre et qu'ils connaissent une faillite si retentissante qu'ils ne s'étaient plus vus et avaient tout au plus échangé une carte de vœux de fin d'année, avant de se croiser par hasard une petite semaine plus tôt.

L'événement avait eu lieu dans le bar installé dans ce qui avait été le siège de la Bergens Kreditbank sur Vågsallmenningen, transformé par la suite en débit de boissons aux propriétaires changeants et affublé d'une raison sociale que Hugo comme Michael auraient pu revendiquer : Banco Rotto. Michael était assis au comptoir, où il

descendait un whisky *on the rocks* qui n'était pas le premier ce soir-là. Un grand type dégingandé à petites lunettes et boucles folles et grises, moins denses sur le dessus du crâne, où le cuir chevelu apparaissait, arriva de la gauche. "Michael Brekke, je présume ?" demanda-t-il avec son ironie coutumière dans son parler soigné de Bergen : il avait grandi à Kalfaret, un quartier qui pouvait toujours s'enorgueillir d'avoir naguère été l'un des plus élégants de la ville.

Il fallut quelques secondes. Puis la connexion se fit. "Hugo ?"

Hugo dressa un pouce vers le ciel et fit un sourire en coin. "Ça fait un bail, vieille branche. Mais tu étais *anderswo beschäftigt*[1], si ma mémoire est bonne ?"

Michael, qui avait du mal à faire la mise au point, s'abstint de tout commentaire.

"Alors, à quoi occupes-tu tes journées, Brekke ?" Encore une chose qu'il se rappelait de Hugo : sa manie d'appeler les gens par leur nom de famille.

"Bof, pas grand-chose."

Hugo posa un regard éloquent sur son verre de whisky. "Tu profites de ton opium, pour le dire comme ça ?

— Mmm.

— Et si on coopérait à nouveau ?"

Michael leva la tête, essaya de fixer son regard sur le visage oblong de Hugo, mais le succès fut tout relatif cette fois encore. "Coopérer ? Je n'ai rien à proposer de plus que la part de pension sur laquelle je vis. Le reste, c'est le percepteur qui l'encaisse, comme le bon vieux copain qu'il est."

Hugo fit un sourire en coin.

"Mais tu t'en es sorti, si je comprends bien, poursuivit-il.

— Mon beau-père a casqué, après m'avoir laissé pendouiller au bout de ma corde quelques années."

Michael hocha la tête. Il avait le vague souvenir que Hugo était marié à une gonzesse de la capitale, la fille d'Axel Sørbye, un magnat de l'immobilier d'Oslo, fort des meilleures relations dans l'élite économique du pays, dont l'unique préoccupation était l'impôt sur la fortune, ce qui avait poussé pas mal d'entre eux à battre pavillon de paradis fiscaux tels que Singapour, les Bermudes, Jersey ou la Suisse. Il apprit par la suite que Sørbye était resté au pays. Sa carrière d'entrepreneur l'avait incité à miser gros sur l'immobilier en Norvège.

Il était propriétaire de plusieurs centres commerciaux, dont deux à Bergen, et cette activité lui avait rapporté suffisamment pour éponger la dette que son gendre avait contractée auprès du percepteur et de ses autres créanciers, avant de veiller à ce qu'il reste assez sur son compte pour lancer de nouveaux investissements.

Avec une fierté mal dissimulée, Hugo lui avait raconté avoir misé sur ce qu'on avait appelé la bulle dot.com à la fin des années 1990, en achetant des parts et en les revendant juste à temps. "Contrairement à ce qu'on a connu à l'époque avec SPS, comme il le formula. La bulle a éclaté, et la plupart des investisseurs ont été chocolat. Mais pas moi, avait-il ajouté en posant un doigt sur une narine. J'ai du flair, Brekke. Du flair ! Et aujourd'hui, je renifle de nouveau le parfum de l'argent, comme l'oncle Picsou qui patauge dans sa mare de fric. Je peux te persuader d'en être ?

— Mais je n'ai pas un rond, Hugo ! avait-il objecté.

— Ce n'est pas ton argent qui m'intéresse, Brekke. C'est ton nom.

— Oh oui, quelle gloire !

— Enfin… Disons, ta personne. Comme quand j'ai exploité la bulle dot.com, c'est important de diffuser les risques. Si tu signes pour moi, en tant que… comment dire… un discret homme de paille, je peux… On peut se retrouver avec un pactole encore plus gros que la dernière fois."

Que la dernière fois ? songea Michael Brekke. *Ça ne faisait pas lerche, ça.*

Il avait beaucoup douté. Il connaissait le passé de Hugo. C'était un caméléon, et il n'avait jamais rencontré personne qui change plus vite de couleur que lui. Hugo Baltersen avait été l'un des dirigeants les plus en vue de l'AKP (M-L) dans la région de Bergen dès les tout débuts, à la fin des années 1960, jusqu'à ce que son enthousiasme pour Pol Pot et son régime de la terreur au Cambodge le pousse dix ans plus tard à se trahir dans ses rapports quotidiens avec les gens que le même mouvement prétendait représenter. Hugo avait sauté le plus loin possible pour atterrir à la Haute École de commerce de Norvège, où il avait rapidement obtenu un diplôme d'économie sociale. Il s'était ensuite lancé dans la vie active, avec le flair dont il se vantait si souvent. C'était à ce stade qu'il avait été rejoint par Michael Brekke, Lasse Lund et le véritable instigateur, Lars Helge Hinnøy, pour l'aventure qui les avait hissés vers des sommets boursiers en 1985 et

au début 1986, avant que le vent tourne et qu'ils terminent comme tant d'autres à ce moment-là, par un naufrage absolu à l'occasion du Black Monday.

Michael Brekke avait soixante-seize ans. Hugo Baltersen en avait pratiquement vingt de moins. Tout les séparait. Il s'était malgré tout laissé convaincre, et le jour où il avait croisé Veslemøy Fossedal sur Torgallmenningen, ils devaient aller voir un avocat dans Strandgaten qui recueillerait leurs signatures d'un contrat de coopération, comme Hugo l'appelait, sans avoir jamais donné la moindre précision sur ce dont cette coopération serait faite. Il lui avait simplement dit : "Tu ne le regretteras pas, Brekke. Je vais une nouvelle fois te rendre riche !"

Il aurait peut-être dû voir un avertissement dans le fait que ce soit au Banco Rotto qu'ils s'étaient revus, Hugo Baltersen et lui, et que le symbole d'une des plus grosses erreurs de toute sa vie l'ait croisé au moment où ils allaient signer ce contrat.

Le cabinet d'avocats Abrahamsen & fils se trouvait au cinquième étage d'un des bâtiments construits pendant la décennie qui avait suivi le grand incendie de 1916. L'ascenseur était luxueux, avec sa grande porte vitrée sur l'escalier et les halls, le miroir en vis-à-vis et ses parois en acajou. Ils furent accueillis par une secrétaire au langage si soigné qu'elle aurait pu se trouver là dans les années 1920, elle aussi ; ses cheveux étaient étonnamment noirs compte tenu de son âge, et elle était bien mise, élégante. Elle consulta un agenda relié de cuir, confirma qu'ils avaient bien rendez-vous dans dix minutes, et les pria de prendre place dans la salle d'attente avant d'être reçus par l'avocat à la Cour suprême.

Hugo Baltersen fit un sourire en coin et suivit Michael Brekke jusqu'à un ensemble de sièges rutilants autour d'une table basse garnie de quotidiens et périodiques sur l'économie et la finance, soigneusement disposés en trois colonnes qui permettaient de voir le nom de chacun d'eux au moment de faire son choix de lecture.

"Ils n'ont pas *Klassekampen*", commenta Michael Brekke. Le visage de Hugo Baltersen se crispa. Brekke n'ignorait pas qu'il détestait qu'on lui rappelle sa carrière de membre de l'AKP (M-L), et il sentit qu'il avait un petit ascendant sur Hugo, qu'il pourrait à l'occasion utiliser contre lui.

L'avocat à la Cour suprême, Victor Abrahamsen, vint les chercher pile à l'heure convenue. Brekke se dit que s'il avait "Fils" en face de

lui, “Sénior” était mort et enterré depuis belle lurette, mais on pouvait imaginer qu’un nouveau “Fils” était déjà en embuscade. Il portait un costume gris à fines rayures, ses cheveux étaient tout blancs, épais sur les oreilles et dans la nuque. Sa cravate était d’un bleu si intense qu’on aurait pu croire au ruban d’un ordre quelconque, retenu par une attache en or non loin de la décoration maçonnique fixée à son revers de veste. “Messieurs, articula-t-il d’une voix grave et bien sonnante, qui seyait aussi bien aux locaux qu’à sa tenue. Entrez.”

Le brun foncé dominait dans son bureau. De grandes bibliothèques étaient remplies d’ouvrages de droit, hormis une étagère présentant quelques coupes en argent gravées, disposées en fonction de leur taille et à distance idoine pour former une composition parfaitement congruente. Brekke supposa qu’il s’agissait de prix de championnats dans l’un des meilleurs clubs de quilles de la ville, dont l’avocat à la Cour suprême était sans doute membre d’honneur.

Abrahamsen prit place dans un fauteuil à haut dossier derrière sa grande table de travail bien astiquée, et leur indiqua deux sièges durs à dossier étonnamment inconfortable, comme pour empêcher les clients d’y passer trop de temps. En gestes précis, il sortit quelques documents de l’une des piles disposées le long d’un côté de son bureau. Il se tourna vers Michael Brekke.

“Tout est prêt ici. Vous savez quel est l’objet du contrat ?”

Brekke fit un geste vague de la main droite.

“Sur le principe, oui.

— Les principes sont faits pour être enfreints, répliqua Abrahamsen. J’imagine que vous vous êtes mis d’accord sur ce que vous signez, puisqu’il s’agit d’une zone grise, juridiquement parlant, dont vous devez admettre toutes les conséquences.

— Ouiii…”

Brekke regarda Hugo Baltersen, qui se contenta d’un hochement de tête condescendant, d’abord à l’intention d’Abrahamsen, puis de Brekke.

“M. Brekke a parfaitement conscience des termes de notre accord.

— Sur le principe, oui”, répéta Brekke.

Abrahamsen posa sur eux un regard plein de gravité, comme pour souligner l’importance du contrat qu’ils étaient sur le point de signer. “N’oubliez pas que chacun de ces contrats est édité en deux versions, qui doivent être signées puis attestées par les signataires. Le contrat

numéro un de chacun de ces jeux confirme votre statut de détenteur des titres mentionnés, monsieur Brekke. Dans le contrat numéro deux, vous vendez ces titres et vous les cédez à M. Baltersen, c'est-à-dire à sa société, Balters AS." Il prononça le nom de la société comme il l'aurait fait pour le titre d'un magazine de bande dessinée. "Les dividendes annuels de ces titres vous reviennent, et je peux vous assurer… J'ai examiné le statut financier de chacun de ces titres. Nous parlons de dividendes potentiellement très élevés. Ces dividendes seront gérés par…" Petit raclement de gorge. "… Balters AS, et le versement interviendra au plus tard le 31 janvier de chaque année." Il marqua une nouvelle petite pause. "Est-ce cela dont vous étiez convenus ?"

Brekke jeta un coup d'œil à Hugo Baltersen, qui confirma d'un hochement de tête, puis il l'imita.

"Oui, c'était de ces choses-là… que nous avions discuté."

Abrahamsen regarda de nouveau Brekke bien en face. "Vous comprenez bien qu'en réalité, ces titres appartiennent à Balters AS, et que votre rôle, ici, est de partager le risque en fonction du marché sur lequel vous vous trouvez maintenant ? Quand la cession de ces titres aura lieu, ce sera à Balters AS de décider." L'avocat se tourna vers Baltersen. "Mais je pars du principe que ça n'arrivera pas… au cours des premières années.

— Non, non, répondit Hugo Baltersen avec un sourire désarmant. Nous pensons sur le long terme, maître. Je peux vous l'assurer – à vous comme à M. Brekke –, seules des dispositions exclusivement administratives motivent ce… enfin, ces contrats."

L'avocat hocha sèchement la tête. Puis il répartit les documents en deux piles et les poussa vers leur côté du bureau. "J'aimerais que vous lisiez attentivement ceci avant de signer. Deux exemplaires de chaque contrat. Et vos initiales au bas de chaque page." Il se laissa retomber dans son fauteuil et joignit les mains sur sa poitrine, comme pour une bénédiction muette des formalités juridiques.

Brekke lut en détail le premier contrat. Il remarqua que Hugo les passait rapidement en revue, et qu'il avait signé toutes les pages avant que lui n'en soit qu'à la moitié. À la fin du contrat, il hésita un instant. Puis il signa le premier jeu, et le deuxième, tandis que Hugo s'était déjà attaqué au troisième. Brekke alla ensuite plus vite sur les autres contrats, qui étaient pratiquement les mêmes, exception faite des noms des sociétés émettrices des titres. Le même travail se répéta

d'une pile à l'autre. Finalement, Abrahamsen vérifia les deux piles et signa au bas de chacune des pages.

Michael Brekke avait encore la tête qui tournait quand ils reprirent l'ascenseur pour descendre. Quand ils furent arrivés sur le trottoir, il regarda Hugo, qui avait glissé tous les documents paraphés et signés dans une serviette avant de quitter le bureau de l'avocat.

"Alors… Où sont mes documents ?"

Hugo Baltersen fit un sourire condescendant et tapota sa serviette.

"Ils sont là… et sous peu dans le coffre-fort de notre bureau. Ne t'en fais pas, Brekke. C'est un *gentlemen's agreement*, comme on dit. Tes tâches dans ce contexte ont été effectuées. Tu recevras un versement sur ton compte au plus tard le 31 janvier de chaque année, et je peux t'assurer que tu seras très content du résultat. Ce sont les papiers les plus sûrs en Bourse, et pas seulement dans ce pays, mais dans les plus grandes places boursières du monde.

— On s'y est déjà brûlés, grommela Brekke.

— Mais non, mais non. Pas cette fois, vieille branche. On se verra de façon plus festive la prochaine fois. Un bon dîner dans un restaurant ou chez nous à Store Milde, qu'en dis-tu ?

— Volontiers. Mais… Une petite avance, Hugo ?"

Hugo Baltersen le regarda sans enthousiasme.

"Une avance ? On ne mange pas de ce pain-là. Le 31 janvier, Brekke. Réjouis-toi à l'idée de ce jour, comme si c'était la Fête nationale et le jour de l'An simultanément."

Dans le bus qui le ramenait chez lui après qu'ils eurent pris congé, Michael Brekke ne savait pas encore très bien ce qu'il avait signé. Après son séjour au foyer de Jonas Reins gate, il avait emménagé dans un appartement communal d'Adolph Bergs vei, à Landås. En arrivant ce soir-là, il sortit l'arme à feu qu'il s'était procurée à son retour dans la vie civile, l'essuya, la leva vers la fenêtre et visa tout en se disant : "Si tu me roules encore, Hugo, je te tue."

La même soirée, il alla se promener, une chose qu'il avait pris l'habitude de faire chaque jour ou presque. Il rencontrait rarement d'autres personnes que quelques coureurs, un retraité avec son chien et des couples d'amoureux qui grouillaient dans l'obscurité. Il descendit au Tveitevann et commença à le contourner, vers le sud sous l'église de Slettebakken, puis vers l'autre rive, et retour au bercail. Il passa à la station-service sur la rive nord du lac et se paya

deux hot-dogs et une grande bouteille d'eau minérale, qu'il rapporta à la maison pour fêter les événements de la journée.

Une fois rentré, il se posta à la fenêtre, sans allumer la pièce. Sur le trottoir opposé, il vit passer deux jeunes filles, bras dessus, bras dessous, s'éclairant avec la lampe torche de leurs portables. Il lui semblait entendre leurs rires aigus depuis son poste d'observation. Arrivées au croisement avec Wiers-Jenssens vei, elles s'arrêtèrent, si près l'une de l'autre qu'il aurait pu s'agir d'un couple. Elles regardèrent autour d'elles, et il s'éloigna de la fenêtre pour les observer de plus loin. Elles finirent par se séparer. L'une d'entre elles remonta Wiers-Jenssens vei, l'autre descendit en direction du centre de Sletten et sortit de son champ de vision. Alors seulement il éclaira l'entrée. Il se laissa tomber dans le canapé, attrapa la télécommande et alluma la télé. Mais il n'arrivait pas à se concentrer sur ce qu'il voyait à l'écran. Ses idées étaient en un tout autre endroit, un endroit où personne n'accédait jamais et dont il aurait dû se tenir très, très loin.

Notes

1. “Occupé ailleurs”, en allemand dans le texte.

26

Debout à la fenêtre au septième étage de la partie la plus récente de l'hôtel Kviknes à Balestrand, dans la nuit du 23 au 24 mars 2006, Veslemøy Fossedal reconnaissait qu'elle avait encore une fois fait quelque chose sans qu'elle puisse bien en expliquer la raison. Dans le lit derrière elle, Håkon Brandt somnolait dans le même genre de bonheur que Fridtjof le renommé après avoir couché avec son Ingebjørg pour la toute première fois. Elle, de son côté, observait le fjord sans la moindre once de mauvaise conscience.

De son poste, elle voyait la gare maritime de Dragsvik, d'où le prochain ferry à destination de Hella ou Vangsnes ne partirait pas avant plusieurs heures. Elle était à l'hôtel Kviknes dans le cadre d'un congrès d'enseignants de norvégien. La veille, le groupe complet était allé à Vangsnes, sur l'autre rive du fjord, voir la gigantesque statue de Fridtjof, qui les dominait du haut de ses vingt-deux mètres sur un socle imposant. À leur retour à Balestrand, ils étaient allés voir la statue un peu plus modeste d'un pensif roi Bele. C'était l'empereur allemand Guillaume II qui avait fait ériger les deux statues, emporté par son enthousiasme pour la Norvège, sa nature et l'histoire norroise, et elles avaient été inaugurées en 1913 toutes les deux à l'occasion d'un de ses voyages maritimes dans le Vestland sur son yacht impérial "Hohenzollern II".

Lors d'une réunion en marge de la visite, ils avaient débattu sur les sagas légendaires qui pouvaient encore avoir un intérêt dans l'enseignement du norvégien à l'école. À cette occasion, ils étaient

aussi revenus sur le thème principal du récit originel de Fridtjof le renommé. Il était le fils de Torstein Vikingson de Vangsnes, ou Framnes, comme l'endroit était désigné dans la saga. Il était amoureux d'Ingebjørg, la fille du roi Bele, de l'autre côté du fjord. Ses frères, Helge et Halvdan, ne voyaient pas du tout cette liaison d'un bon œil, et ils évitèrent un mariage potentiel en invitant Fridtjof à un long voyage sur les eaux, si long que quand il revint, Ingebjørg était mariée avec le roi Ring, du Ringerike. À en croire la saga, Fridtjof entra au service du roi Ring et paya tant de sa personne qu'à la mort du souverain, il hérita non seulement du royaume, mais aussi de la veuve royale, lors d'une chose aussi rare qu'une fin heureuse dans une saga.

L'hôtel Kviknes était féérique au bord du Sognefjord, entouré de hautes montagnes, toutes coiffées d'un bonnet de neige en ce mois de mars. L'hôtel était l'un des pôles touristiques les plus incontestables de tout le Vestland depuis que la famille Kvikne l'avait repris en 1877. Dans les années 1960, la façade classique avait été complétée par une aile très moderne en net contraste avec le reste de l'hôtel, que ce soit vu de la mer ou de l'intérieur, construite en béton et adaptée aux nouvelles exigences de l'époque en termes de confort et d'effectivité. L'empereur Guillaume II n'avait pas été le seul à y avoir ses habitudes. Les randonneurs et pêcheurs de saumon britanniques avaient été des visiteurs tout aussi fidèles, basés à l'hôtel ou en chemin vers Fjærland et l'imposant glacier du Jostedal, qui s'étendait de là jusqu'à Stryn et Sjåk.

Balestrand se trouvait à un endroit où l'impressionnant fjord marquait une courbe avant de poursuivre vers Sogndal et Lærdal. Il était pratiquement impossible d'y séjourner sans imaginer des bateaux vikings passant sur ses eaux. Au nord de Balestrand, le plus long bras s'enfonçait dans le Fjærland, avec une ville littéraire renommée qu'elle avait visitée en compagnie de Svein l'été précédent, un souvenir qui fit battre son cœur plus fort au moment où elle se retourna pour regarder l'homme qui dormait dans son lit, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

Le séminaire s'était terminé le jeudi. Après le dîner festif, la plupart de ses collègues, qui résidaient en grande partie dans la région, avaient regagné leurs pénates. Elle était restée au bar avec quelques collègues de Bergen qui devaient prendre le même bateau qu'elle le lendemain matin, mais ils avaient pris congé assez tôt. Elle

commençait à songer à les imiter quand Håkon Brandt était soudain entré ; il regarda autour de lui, l'aperçut et la rejoignit avec une expression de surprise qu'elle pensait afficher elle aussi.

"Håkon ?! Qu'est-ce que vous faites ici ? D'où…

— J'ai bien envie de vous poser la même question.

— … venez-vous ? avait-elle terminé.

— J'ai interviewé un type de Balestrand, qui a été victime de la même chose que vous quand il avait treize ans. À cela près que dans son cas, l'auteur des faits était une dame d'âge mûr.

— Alors vous n'avez pas abandonné ce manuscrit.

— Non. Je suis désolé que ça ait été si long, mais je compte sur une parution à l'automne ou l'année prochaine, au plus tard."

Quand elle l'avait contacté en novembre de l'année précédente, ils étaient convenus de se voir au plus vite, pour qu'elle puisse enfin donner sa propre version de ce qui s'était passé en 1962. Il avait trouvé un petit bureau dans un immeuble tout au bout de C. Sundts gate, pas loin de Nykirken, mais ils avaient choisi de se rencontrer plutôt autour d'un café à Dromedar, dans Gågaten ; elle y avait pris un cappuccino, lui le café du jour, en provenance de Colombie. Deux ans les séparaient de leur entrevue au Wesselstuen, mais ça n'avait l'air de rien, et elle fut de nouveau frappée par l'étrange sensation qu'elle avait eue dans le bus du retour, à l'époque. Il n'avait pas beaucoup changé pendant ces deux années, mais il avait toujours douze ans de plus qu'elle, et elle crut déceler une pointe de résignation et d'autodérision quand il mentionna son *work in progress*.

"J'imagine que vous avez interviewé d'autres personnes dans l'intervalle ?

— Oh oui. Mais je n'ai pas l'impression d'en avoir assez, ni pour remplir le livre ni pour étayer le traumatisme commun que beaucoup de ces enfants ont vécu – que vous avez connu par la suite. À des degrés divers."

Elle hésita un peu, puis se décida :

"J'ai croisé Brekke en plein Torgallmenningen avant-hier, et ça m'a fait un tel choc que… C'est à ce moment-là que j'ai voulu vous rappeler.

— J'en suis ravi, Veslemøy. Quand voulez-vous en parler ?

— N'importe quand. En dehors des horaires de cours, bien sûr."

Ils étaient convenus d'un autre rendez-vous en début de semaine

suivante, cette fois à son bureau dans C. Sundts gate.

C'était un poste de travail spartiate dans un espace partagé avec une société informatique et un photographe indépendant. Sa fenêtre donnait sur Nykirkekaien et, de l'autre côté de Vågen, Bryggen. Le long d'un des murs, un canapé deux places faisait face à une petite table sur laquelle étaient posés quelques journaux et un assortiment de livres, ornés pour beaucoup d'entre eux de petits papiers jaunes en guise de marque-pages. Sur sa table, il avait un PC portable et une imprimante laser multifonction.

D'une certaine façon, cela lui fit penser au bureau de Marianne Storetvedt, où sa mémoire avait connu de tels bouleversements grâce à l'hypnose. Il se trouvait à Murhjørnet, avec la même vue sur Vågen et Bryggen, mais dans une autre perspective.

Depuis, elle avait refoulé de nombreux détails de son enlèvement et des sévices dont elle avait été victime. Au moment de le restituer encore une fois, l'événement en lui-même ne suffirait pas ; elle devait raconter sa vie à Landås, le déménagement de Sandviken en 1957, sa vie dans l'appartement, Rebecca qui avait été sa nounou.

"Rebecca, avait-il répété tout en notant. Vous avez son nom de famille ?

— Elle s'appelait Holmefjord, à l'époque. Pourquoi ?

— Oh, on ne sait jamais, elle a peut-être un avis sur ce qui s'est passé. Je ratisse large, en matière de sources."

Elle s'était repassé les jours qui avaient précédé le jour J. Elle avait quitté l'école en compagnie d'Else, et elles s'étaient arrêtées un moment pour discuter avant de repartir chacune de son côté. Pour sa part, elle n'était pas rentrée directement – pour des raisons qu'elle n'avait jamais bien réussi à préciser –, mais elle avait poursuivi dans Natlandsveien en passant au niveau de l'ancienne limite de la ville, et jusqu'au sommet de Birkelundsbakken, où une voiture rouge s'était brusquement arrêtée, et… Elle ferma les yeux et tenta de se représenter la scène. À présent, elle savait précisément à quoi Michael Brekke ressemblait, mais à l'époque, chez Marianne Storetvedt, elle ne se le rappelait que comme une ombre diffuse. Il l'avait invitée dans sa voiture pour lui donner quelque chose de bon. Elle n'avait pas d'autre souvenir avant de se retrouver par terre, avec un objet dur et froid dans la nuque, et une voix qui disait : "Ne bouge pas ! C'est un pistolet que je tiens. Je te réduis la tête en confettis si tu ne fais pas ce que je

te dis.”

Elle rouvrit les yeux et regarda Håkon Brandt, qui ne notait plus mais l’écoutait, penché en avant, captivé par son récit.

“Voilà comment ça a commencé. Je… Je ne sais pas si j’aurai la force d’en dire plus aujourd’hui. Ça éveille des souvenirs douloureux en moi. Je ne dormirai pas cette nuit, vous pouvez me croire.”

Il avait hoché la tête, compréhensif.

“On continuera la prochaine fois. C’est important que vous preniez le temps qu’il vous faut.”

Il avait demandé si elle voulait un thé, et elle avait répondu avec un sourire en coin :

“Vous n’avez rien de plus costaud ?”

Il avait fait apparaître comme par magie une bouteille de vin trouvée dans un placard, qu’ils partagèrent avant qu’il la raccompagne à l’ascenseur, puis au rez-de-chaussée. Arrivés devant la porte, ils s’étaient arrêtés, hésitants. C’était elle qui avait pris les devants : elle s’était penchée vers lui et l’avait embrassé rapidement avant de s’en aller.

Il y avait eu une fois suivante après la suivante aussi. En tout, ils s’étaient vus sept ou huit fois avant qu’il ait l’impression de pouvoir se faire une idée générale de ce qui s’était passé, y compris l’histoire de l’aquarelle qui avait conduit à l’explication complète de cette agression. Durant le mois qu’avaient duré ces conversations, une confiance mutuelle était apparue entre eux, et cela la rendait heureuse et reconnaissante d’une façon qu’elle ne se rappelait pas avoir connue auparavant. Elle en avait été frappée. Elle n’avait pas d’amie proche. Hormis Håkon, il n’y avait qu’à Svein qu’elle pouvait se confier, et même avec lui, il y avait des choses qu’elle n’avait jamais pu partager. Elle n’était pas non plus entrée dans les détails concernant ce qui s’était passé en 1962. Jusqu’à présent, Marianne Storetvedt était la seule à avoir entendu tout ce dont elle se souvenait. Même pendant les auditions avec la police en 1992, les barrières avaient été trop hautes.

Cette façon de partager un grand secret faisait qu’elle pensait de plus en plus à Håkon Brandt, même quand ils ne se voyaient pas à son bureau. C’était devenu une habitude pour eux de se retrouver autour de quelques verres de vin rouge à l’issue de chaque rencontre, et elle ressentait comme une libération de pouvoir passer un moment à rire, presque à flirter un peu quand le drame du jour avait été révélé,

analysé et restitué aussi bien que possible.

Elle se répéta plusieurs fois, surtout l'un des instants les moins précis – la fin de l'histoire, quand on l'avait retrouvée sur Fanafjellet deux jours après sa disparition, refusait obstinément de sortir.

"Je me rappelle que j'étais de nouveau dans la voiture, un bandeau sur les yeux, ou peut-être… Je me demande si je n'ai pas pu m'empêcher de remonter mon pull sur mes yeux… J'ai été éjectée de la voiture, j'ai dévalé un talus, et en fait, je n'ai aucun souvenir avant d'être… à la maison. Marianne Storetvedt m'a dit que c'était normal de grossir à ce point cette part du refoulement. Elle l'a expliqué par les affres de la mort, la certitude profonde que j'allais mourir, et que lui – Brekke – allait me tuer quand il en aurait terminé avec moi." Après une longue pause, elle ajouta : "Mais il ne l'a pas fait.

— Non. Et j'en suis si heureux, maintenant que vous l'avez partagé avec moi, que…"

Il s'était brusquement penché vers elle et l'avait prise dans ses bras, pour la serrer contre lui un long moment.

Quand elle avait perçu que son étreinte se desserrait, elle était restée contre sa poitrine, avec une sensation de délivrance dans tout son corps qu'elle avait déjà connue lorsque tout s'était débloqué chez Marianne Storetvedt. Elle avait levé la tête vers lui, s'était dressée sur la pointe des pieds et l'avait embrassé longuement. D'abord en douceur, avec précaution, puis avec une fougue soudaine qui avait fait sortir sa langue, si vigoureusement que c'était lui qui l'avait interrompue en la repoussant un peu, avant de lui murmurer avec un petit sourire nostalgique : "Veslemøy…"

Plus tard, quand ils eurent passé un moment assis avec leur verre de vin rouge, elle rompit le silence :

"Je me suis sans doute laissé aller à cause de… l'ambiance.

— On est arrivés au bout, avait-il répondu avec son petit sourire habituel. Il ne me reste plus qu'à le changer en… peut-être pas en fiction, mais en non-fiction d'un niveau qui permettra aux lecteurs du livre de comprendre aussi – et, dans une certaine mesure, de ressentir – ce que tu as traversé en 1962, et qui n'est malheureusement pas très différent de ce que beaucoup d'autres enfants et jeunes gens endurent depuis des années, sans doute en remontant très loin dans le temps et dans diverses cultures."

Quand elle s'en alla ce soir-là, ils ne convinrent pas d'une

prochaine rencontre. Ils échangèrent quelques mails, s'appelèrent deux ou trois fois, mais elle se sentait par bien des aspects soulagée d'avoir évité la catastrophe : aucun nouveau Ragnar Moland n'avait fait irruption dans sa vie.

Elle retourna vers le lit, souleva délicatement l'édredon et se colla tout contre lui. *Jusqu'à maintenant*, se dit-elle en fermant les yeux.

27

Quand Fatima Rizwan, dix-sept ans, disparut de son domicile dans Vilhelm Bjerknes vei, à Slettebakken, le vendredi 10 novembre 2006, personne dans la police ne fit de lien avec ce qui était arrivé dans le même quartier à Veslemøy Heggøy en 1962. Il n'y avait d'ailleurs aucune raison de le faire. Plus de quarante années séparaient les deux disparitions, et tous les policiers qui avaient travaillé à l'hôtel de police de Bergen sur la première affaire en étaient partis.

C'est le père de Fatima, Rizwan Saïf, qui avait appelé police-secours en fin de soirée, le 10 novembre, pour leur dire son inquiétude pour sa fille, qui n'était pas rentrée avant 22 heures comme convenu. L'agent de garde avait demandé : "Quel âge a-t-elle ? – Dix-sept ans. – Ah… Vendredi soir, une fille de dix-sept ans. Ce n'est pas si exceptionnel. – Si, ça l'est. Chez nous, ça l'est. Elle rentre toujours dans les délais impartis. À 10 heures au plus tard. Et là, il est plus de 11 heures. – Je crois pourtant que vous devriez attendre encore un peu avant de vous alarmer. – Il a dû se passer quelque chose ! – Écoutez voir. Si elle n'est pas rentrée à minuit, rappelez-nous. – À minuit ! Mais alors…" Avec un agacement manifeste, Rizwan Saïf avait accepté la proposition, en concluant : "Je rappellerai ! À minuit pile ! Pas une seconde plus tard."

Il avait tenu promesse. Le journal d'événements de l'hôtel de police indiquait qu'à 0 h 0 min 15 s, il avait rappelé, encore plus remonté qu'à l'occasion de son précédent appel. "Ici Rizwan Saïf, de nouveau ! Ma fille Fatima n'est toujours pas rentrée. Je suis sorti chercher avec

mes fils. Elle n'est nulle part ! – C'est noté, répondit l'agent de garde. On envoie une patrouille dès qu'un véhicule se libère. Ils peuvent vous appeler à ce numéro, j'imagine ? – Bien sûr !"

Une petite demi-heure plus tard, à 0 h 29, une voiture de patrouille arriva à Slettebakken, à l'adresse indiquée, devant laquelle Rizwan Saïf et ses deux fils attendaient impatiemment. Au moment où les deux agents en uniforme, Torild Vassdal et Arne Midtbøe, sortirent du véhicule, Rizwan Saïf vint à leur rencontre au petit trot, renfrogné, bouillant intérieurement.

"Mais qu'est-ce qui ne va pas, dans cette police ? Pourquoi vous n'êtes pas venus immédiatement ? Elle a disparu ! On ne la trouve nulle part !

— Vous avez une idée de l'endroit où elle pourrait être ?" demanda Torild Vassdal.

Rizwan Saïf l'ignora totalement et s'adressa à Arne Midtbøe.

"Elle est sortie à 7 heures pour aller voir des copines, mais depuis, plus personne n'a entendu parler d'elle, personne ne l'a vue !

— Vous les avez contactées, ces amies ? s'enquit Vassdal.

— Nous… commença Saïf en regardant Midtbøe. Ma femme leur a téléphoné à toutes les trois. Elles s'appellent… Bente, Gro et Therese… Aucune n'avait rendez-vous avec Fatima ce soir !" Il se tourna. "Ce sont mes fils, Hamrad et Kamran. On a parcouru tout Sletten et Landås, jusqu'à Fantoft, mais aucune trace ! Fatima n'est nulle part."

Midtbøe jeta un coup d'œil à sa collègue, lui adressa un clin d'œil et reprit :

"Mais elle a dix-sept ans, à ce que nous avons compris. Elle n'a pas… un ami ?

— Un ami ! Elle est fiancée ! À un garçon bien comme il faut.

— Et lui, vous l'avez appelé, alors ?

— Ma femme l'a fait. Il n'est même pas en ville, mais à Oslo."

Midtbøe hocha la tête.

"Elle n'a pas pu partir le rejoindre ? En train de nuit, par exemple.

— En train de nuit ! Pour Oslo, sans la permission de ses parents ? Vous n'y pensez pas !

— Pas pendant le service", répondit sèchement Midtbøe, sans que Saïf paraisse comprendre ce qu'il voulait dire.

Torild Vassdal regarda les deux jeunes hommes, d'une vingtaine d'années chacun, à ce qu'elle en vit.

“Et vous… Vous n’avez pas la moindre idée de l’endroit où votre sœur pourrait être ?”

Ils la regardèrent presque avec une espèce de timidité.

“Non, répondit l’aîné. C’est comme dit mon père. On a cherché partout.

— On a aussi appelé Alim Dalmar ! s’écria le père. J’ai parlé moi-même à son père.”

Torild Vassdal avait sorti un bloc, sur lequel elle nota : *Alim Dalmar*.

“Qui est-ce ?”

Saïf l’observa, désorienté, avant de se tourner de nouveau vers Midtbøe.

“Ses frères m’ont raconté que c’est quelqu’un qu’elle a fréquenté pendant plusieurs années. C’est une famille musulmane, ça aussi. Ils se sont rencontrés quand ils suivaient les cours sur le Coran à la mosquée de Nøstet.

— Oui ? Et qu’est-ce que son père a dit ?

— Eh bien, Alim venait de rentrer quand j’ai appelé, à dix heures et demie. Il était sorti avec des copains et n’avait aucune nouvelle de Fatima, lui non plus, a-t-il dit.

— Donnez-nous les noms de ses trois amies – nom et prénom, de préférence – et de son fiancé.

— Mubahir Abdul !” Il se tourna légèrement vers ses fils. “Vous connaissez les noms de famille de ces filles ?”

L’aîné, Hamrad, secoua la tête.

“Je crois que l’une d’entre elles s’appelle Vikebø, intervint le plus jeune, Kamran. Mais on peut demander à maman, elle le sait.

— Mais puisque vous avez déjà appelé leurs familles, ça ira si on ne les a que demain, répondit Midtbøe. Si elle n’est pas réapparue dans l’intervalle.

— Et d’où réapparaîtrait-elle ? s’exclama Saïf. De la lune ?

— Bon. Ma collègue et moi allons faire le tour du quartier, voir si on découvre quelque chose.

— Quelque chose ! répéta Saïf, les yeux soudain brillants de larmes.

— Vous n’avez pas une photo d’elle ?”

Il regarda ses fils. Kamran sortit un petit portefeuille, l’ouvrit et fouilla parmi les cartes et les papiers pliés, avant de tirer une petite

photo carrée, qui semblait avoir été découpée dans une planche de portraits d'identité. Il la tendit, et ce fut Torild Vassdal qui la prit. "Ça a quelques années. Quand elle avait… quatorze ou quinze ans."

La photo montrait une jeune fille brune ; seule sa frange apparaissait sous son hijab lâche. Elle regardait le photographe avec gravité, à moins que ce ne fût son propre reflet dans la cabine d'un automate.

"Mais elle n'a pas beaucoup changé depuis, ajouta Kamran. Pas son visage, en tout cas, conclut-il avec un air gêné.

— Vous savez ce qu'elle portait ?" demanda Torild Vassdal, le bloc levé.

Le père réfléchit, haussa les épaules et finit par répondre : "Elle a une doudoune bleu ciel qu'elle porte souvent. Un jean foncé." Il fit un geste vers sa tête. "Un hijab rayé vert.

— Bon, soupira Arne Midtbøe. On s'y met. Si vous voulez chercher de votre côté, ce sera bien aussi. Pensez juste à prévenir le commissariat quand… si elle réapparaît.

— Et dans le cas contraire ? répliqua Rizwan Saïf, plus calmement, mais avec une certaine tristesse sur les traits.

— Alors on lancera une enquête en bonne et due forme demain matin, assura Midtbøe. Nous vous contacterons, dans un cas comme dans l'autre."

Il grimpa à l'avant de la voiture avec Torild Vassdal, adressa un signe de tête à Rizwan Saïf et ses deux fils avant de partir dans Vilhelm Bjerknes vei en direction du giratoire des bus tout en haut de Slettebakken. Ils passèrent l'heure suivante à sillonner la zone entre Storetveit et Lægdene, jusque sous Ulriken. Après avoir arpenté les rues de Slettebakken et Landås, ils montèrent à Birkelundstoppen et inspectèrent les chemins de traverse. Ils passèrent par Kolstien et gagnèrent les hauteurs de Sollien avant de revenir à Slettebakken et d'achever leurs recherches parmi les immeubles de la cité universitaire de Fantoft, à près de 2 heures du matin. Il y avait toujours quelques noctambules qui rentraient d'une soirée, à moins qu'ils ne soient en chemin pour une nouvelle sauterie, toujours bien en cours à en juger par les sons qui leur parvenaient de plusieurs appartements. À quelques reprises pendant leur ronde, ils s'étaient arrêtés le long du trottoir pour observer des groupes d'amis, des couples et une femme seule, mais celle-ci portait un bonnet. Ils l'interceptèrent mais

s'aperçurent tout de suite qu'elle était blonde et ne faisait que vaguement penser à Fatima, d'après ce qu'ils imaginaient sur la base de la petite photo qu'ils avaient vue. Ils finirent par revenir en centre-ville, en faisant savoir en chemin à l'agent de garde qu'ils n'avaient pas retrouvé la jeune fille disparue.

Puisqu'elle n'était pas non plus réapparue le lendemain matin, l'enquête sur cette disparition passa rapidement à la vitesse supérieure.

28

Le portrait vieux de deux ans de Fatima Rizwan fut diffusé en interne le 11 novembre 2006 à 8 h 45. Deux heures plus tard, il fut distribué à tous les médias du pays par le biais de l'agence nationale de l'information. Certains médias en ligne furent prompts à publier la photo, accompagnée d'un court texte, qui furent repris le lendemain par la presse écrite, locale et nationale.

Les premiers retours provinrent d'une personne qui pensait l'avoir vue dans le hall des départs de l'aéroport de Flesland le vendredi après-midi. Soit avant qu'elle quitte son domicile de Vilhelm Bjerknes vei. D'autres personnes appelèrent par la suite, et déclarèrent l'avoir croisée – ou quelqu'un qui lui ressemblait – dans différents quartiers : Åsane, Loddefjord, et sur l'île de Sotra. Les heures auxquelles elle avait été observée correspondaient à la période qui les intéressait, mais certaines impliquaient qu'elle ait dû être véhiculée pour être sur place aussi tôt. Puisque personne ne laissait entendre qu'elle se soit trouvée là contre son gré, les témoignages furent enregistrés. Plusieurs d'entre eux précisaient qu'elle était seule, d'autres en compagnie d'autres filles ou jeunes de son âge. L'une des observations la décrivait à Nesttun en compagnie d'un "homme d'un certain âge". Quand la témoin fut priée de préciser ce qu'elle entendait par "d'un certain âge", elle répondit : "Plus de cinquante ans, en tout cas." Un quadragénaire qui faisait son footing pensait avoir aperçu une jeune femme qui lui ressemblait tandis qu'il courait autour du Tveitevann, vers 20 heures ce vendredi soir. Elle avait été seule, mais lui avait

lancé un coup d'œil apeuré à son passage, comme si elle craignait qu'il s'en prenne à elle. Les agents qualifièrent ce témoignage d'intéressant, puisqu'il plaçait la scène près de Sletten.

Le chef de l'OCRB, Atle Helleve, avait convoqué ce matin-là quelques-uns de ses meilleurs enquêteurs pour une réunion express sur cette affaire. "Étant donné qu'il s'agit d'une famille de… nos nouveaux compatriotes, je suis d'avis qu'on la prenne très au sérieux dès le départ, pour éviter d'être accusés ensuite de l'avoir négligée. Les agents qui ont effectué les premières recherches ont noté les noms de trois de ses amies, de son fiancé et d'un autre jeune, un ami. Il y a aussi ses parents, sa sœur et ses deux frères. Elle était au lycée de Langhaugen, et je propose qu'on prenne contact avec son… bon, son professeur principal, pour savoir s'il ou elle a quelque chose à nous apprendre. C'est important que nous puissions nous faire une idée aussi bonne que possible de sa personnalité. S'il s'agit d'une jeune fille susceptible de fuguer, après un conflit avec ses parents ou son fiancé, dans le cas présent. On a déjà vu des situations où cette tradition de mariages forcés, que certains de ces milieux apportent du pays, a créé des conflits sérieux quand elle rencontre notre culture dans ce domaine." Il parcourut l'assistance du regard. "On va se répartir les tâches."

Quand ce fut fait, Helleve conclut : "Le plus simple, c'est sans doute que nous essayions de les convoquer pour des auditions ici, au commissariat, éventuellement d'aller les interroger chez eux si ça doit poser un problème. Et surtout, les plus jeunes y vont avec leurs supérieurs, encore une fois pour ne pas s'exposer à des critiques inconvenantes par la suite.

— Ses deux frères sont majeurs, à ce que je vois, intervint Solheim. Dix-neuf et vingt et un ans."

Helleve hocha la tête.

"Ils se présenteront non accompagnés, bien sûr… ou avec un avocat", ajouta-t-il, comme après réflexion.

Au cours des journées de samedi et dimanche, ils purent effectuer toutes les auditions, hormis celle de Helleve avec le fiancé et celles de Solheim avec les deux frères, qui répondirent que c'était au père de s'exprimer au nom de la famille. Eux-mêmes ne savaient rien sur la disparition de leur sœur, dirent-ils, avant que leur père leur demande de l'aider à chercher vendredi soir. Kamran habitait encore chez ses

parents. Hamrad avait emménagé dans une communauté à Møhlenpris, avec deux copains d'origine pakistanaise.

Helleve put joindre Mubahir Abdul par téléphone. Il fut choqué que Fatima ait disparu de cette façon. Il avait interrompu sa visite dans la famille à Oslo, mais n'aurait pas de billet de retour avant l'express du dimanche après-midi. Il promit de venir voir Helleve à l'hôtel de police de Bergen lundi matin, mais prévint d'ores et déjà qu'il n'avait sans doute pas grand-chose d'utile à leur fournir dans cette affaire.

Les trois amies de Fatima habitaient toutes dans les quartiers sud. Signe Moland tenait absolument à les voir individuellement. Elle convint donc de leur rendre visite chez elles à tour de rôle, dans la matinée et l'après-midi du samedi, et elle précisa que ce serait bien qu'un supérieur soit présent pour les auditions. Elle trouva une voiture de patrouille pour la conduire à Landås, mais pas à destination. Elle descendit au carrefour de Wiers-Jenssens vei. De là, Strimmelen n'était qu'à cinq petites minutes à pied. À ce qu'elle avait entendu, le nom faisait référence à une parcelle dans une assez grosse exploitation agricole. La coopérative d'habitation de Strimmelen, naguère primée, s'était installée sur une petite éminence non loin de Landåsfjellet. L'habitat illustrait qu'on se trouvait pile entre les maisons individuelles de Kolstien et les immeubles de Mannsverk. Trois tours s'imposaient quand on regardait d'en bas, mais à l'avant, on voyait une rangée de petits bâtiments typés, dont les pignons aigus les distinguaient nettement du reste de l'architecture dans le secteur, où on les appelait d'ailleurs les "maisons pointues". C'était dans l'un de ces édifices que la famille de Therese Øvredal habitait, le premier sur la liste de Signe Moland.

Elle fut accueillie à la porte de leur appartement, au premier étage, par la mère de Therese, une femme au visage un peu maigre, vêtue d'un chemisier brun et d'une jupe grise. Ses cheveux grisonnaient, sans qu'elle essaie de le dissimuler. Après s'être présentée, Signe Moland fut invitée à entrer dans le salon, percé de grandes fenêtres qui donnaient sur le vallon et les immeubles massifs en contrebas. La mère appela, et une version un peu plus petite et ronde d'elle apparut.

"Therese ?"

Elle hocha la tête avec une mine boudeuse.

"Comme je te l'ai dit au téléphone, il s'agit de ton amie Fatima, qui

a disparu de chez elle sans dire où elle comptait aller. Nous avons pris contact avec tous ceux qui connaissaient bien Fatima, pour savoir s'ils peuvent avoir des choses à nous dire pour nous aider dans ces recherches."

Therese hocha de nouveau la tête, sans changer d'expression.

"Mais vous ne voulez pas vous asseoir ?" intervint la mère.

Signe Moland prit place près d'elle.

"Toi aussi, Therese", reprit la mère en s'asseyant à côté de sa fille, dos au point de vue.

"Quand as-tu parlé à Fatima pour la dernière fois, Therese ?

— Vendredi, à l'école.

— Vous êtes dans la même classe ?"

Elle hocha la tête.

"Ce jour-là, est-ce qu'elle a laissé entendre qu'elle avait des projets particuliers pour le reste de la journée ?

— Pas que je me souvienne.

— Qu'est-ce que tu as fait ce soir-là, toi ?

— Je suis allée à une réunion à l'asso.

— L'Association norvégienne chrétienne des étudiants et des élèves, ajouta sa mère avec un petit sourire.

— C'est dans Kalfarveien, c'est ça ?"

Un nouveau hochement de tête.

"Et ensuite, qu'est-ce que tu as fait ?

— Après ? J'ai pris le bus pour rentrer. Qu'est-ce que j'aurais fait d'autre ?"

Elle lança un coup d'œil à sa mère, qui lui rendit un signe de tête.

"Eh bien… Fatima était musulmane, ou en tout cas, elle venait d'une famille musulmane. J'ai cru comprendre que vous êtes chrétiens. Ça jouait un rôle dans votre amitié ?

— On… répondit-elle rapidement, avant de s'interrompre.

— Oui ? Qu'est-ce que tu voulais dire ?

— Eh bien… En tout cas, on était bien plus convenables que beaucoup d'autres dans la classe." Plus bas, elle ajouta : "On avait eu une éducation plus stricte.

— Je comprends. Alors elle n'était pas du genre… débridé ?

— Ah, pas Fatima, non ! répondit-elle en secouant vigoureusement la tête.

— D'autres, alors ?" Voyant qu'elle ne répondait pas, Signe Moland

poursuivit : “Bente et Gro, par exemple, avec qui je dois aussi discuter ?”

Le regard de Therese vacilla un peu.

“Eh bien… Oui… Elles sont peut-être un peu plus libres, elles.” Un raclement de gorge de sa mère lui fit ajouter : “Le père de Fatima était très sévère ! Elle devait toujours rentrer pour 10 heures, dernier carat. 9 heures en semaine. Quand on allait au ciné, ou ce genre de choses, elle se faisait engueuler quand elle rentrait après 9 heures, même si c’était le bus qui avait eu du retard.”

Signe Moland consigna le tout dans le petit carnet qu’elle avait à la main.

“Une dernière chose. Elle avait un copain ?”

Therese leva les yeux au ciel.

“Elle était fiancée ! Avec un garçon… de là-bas.

— Oui, on sait. Mais je pensais… avant d’être fiancée. Ça fait quand même quelques années que tu la connais. Elle avait des copains ?”

Son regard vacilla de nouveau, plutôt en direction de sa mère ; le sujet avait l’air de la mettre mal à l’aise tant que celle-ci était présente.

“Il y avait un certain Alim, finit-elle par répondre. Musulman, lui aussi. Elle l’avait rencontré à la mosquée. Il était somalien. Mais est-ce qu’ils sortaient ensemble… En tout cas, ils passaient pas mal de temps ensemble. Elle le voyait souvent après les cours. Mais il n’habitait pas dans le coin. Et c’était quand ils allaient au collège. Quand on est entrées à Langhaugen, lui est entré à Årstad. Électrotechnique.” En petite adulte, elle ajouta : “Je crois qu’ils sortaient plus ou moins ensemble, en fait.

— Son fiancé, tu l’as déjà rencontré ?

— Quoi ?! Il était hypervieux. Plus de vingt ans, à coup sûr.

— Bon, bon. Ce qui veut dire… non ? Tu ne l’as jamais rencontré ?

— Pas que je sache.”

Il ne sortit pas grand-chose d’autre de sa conversation avec Therese Øvredal. Ce fut sa mère qui la raccompagna, sentant manifestement qu’elle devait insister sur un point, par acquit de conscience. “Therese a toujours été une fille comme il faut, commença-t-elle quand elles furent près de la porte. Et je crois que Fatima l’est aussi. Elle est venue plusieurs fois ici. Très polie. Une fille

discrète, je dirais.” Avant que Signe Moland s’en aille, elle haussa imperceptiblement la voix. “J’espère que vous la retrouverez. Bonne chance !

— Merci.”

Ses entretiens avec Bente Madsen à Fageråsen et avec Gro Vikebø dans Schweigårdsvei, à Minde, ne l’avancèrent guère. Le père et la mère étaient aussi présents pendant la conversation dans la maison individuelle de la famille Madsen, ce qui rendit Bente encore moins loquace que Therese, si cela était possible. Mais Signe Moland décodait très bien la personnalité des jeunes. Le maquillage, les mimiques et la tenue de Bente l’informaient que celle-ci vivait probablement de façon bien plus libre que ses copines de Strimmelen.

Chez les Vikebø, une maison jumelée entourée d’un petit jardin, seul le père était présent, un type imposant vêtu d’un t-shirt orné du logo du club sportif de Brann. Ils n’étaient d’ailleurs pas très loin du stade, où Vikebø faisait à n’en point douter partie du noyau dur des supporters qui suivaient l’équipe quelles que soient les circonstances. Il avait eu largement de quoi se réjouir deux ans plus tôt, quand Brann avait remporté la finale de la coupe en battant Lyn quatre buts à un. L’année suivante, ils s’étaient inclinés devant Vålerenga en quart de finale, et ça n’avait pas été plus brillant cette année, puisqu’ils avaient été sortis dès le quatrième tour par Start, de Kristiansand. En contrepartie, ils avaient décroché l’argent au championnat de Norvège cette année-là, bien qu’ils aient perdu 5 à 0 la semaine précédente contre Viking, de Stavanger, pour le tout dernier match de la saison. Vikebø avait l’air de ne pas s’être encore très bien remis du match, ce que trahissait sa moue vaguement mécontente.

Gro Vikebø était une jeune de dix-sept ans bien en chair qui ne mâcha pas ses mots pour décrire la famille de Fatima, les bras refermés autour de ses épaules. “Son père était complètement barré, si vous voulez mon avis. Un vrai despote. Et sa mère complètement à la ramasse. Pas comme ici, où l’égalité est stricte. Mon père va au stade, ma mère fait de l’aérobic. Et moi, je fais ce que je veux.”

Son père posa sur elle un regard un peu surpris, mais ne protesta pas.

“Oui, tu veux dire… On pourrait penser qu’elle a fugué, tout simplement ?

— Ouais ! C’est ce que j’aurais fait, moi, en tout cas, si ça avait été

pareil ici que chez elle. Ces hijabs qu'elle devait porter… Bon, ils étaient plutôt classe, la plupart, mais rien que l'obligation de se couvrir les cheveux… Juste pour que…" Elle lança un rapide coup d'œil à son père avant de poursuivre. "Pour que les mecs ne s'excitent pas sur elle. Comme s'il n'y avait qu'à… Et elle a été fiancée de force, avant même d'être… capable.

— Tu as rencontré celui avec qui elle est fiancée ?

— Muba-buba, ou je ne sais quoi, là ? À votre avis ? C'est déjà tout juste si elle l'avait rencontré, elle. Et il va sûrement falloir qu'elle l'épouse.

— Oui, à partir du moment où ils sont fiancés…

— Hein ? Un peu de sérieux ! C'est les années 2000, maintenant ! Il faut faire comme au Moyen Âge ? C'est du délire, à mon avis.

— Mais Fatima… Elle l'acceptait ?

— Elle avait son mot à dire, peut-être ? Son père l'aurait fichue dehors sans sourciller si elle avait moufté." Elle réfléchit. "Mais… ce n'était pas une chiffe molle, on s'en rendait bien compte quand on discutait avec elle. Je crois que quand elle aura fini l'école et qu'elle aura des diplômes, elle fera ce qu'elle veut, elle aussi.

— Espérons, abonda Signe Moland. J'ai cru comprendre qu'elle avait un petit copain avant d'être fiancée. Alim. Ça te dit quelque chose ?

— Alim, oui. Il est venu quelques fois au cinéma avec nous. Mais ce n'était pas de lui qu'elle était amoureuse.

— Ah non ?" Elle se pencha imperceptiblement vers elle. "De qui, alors ?

— Euh… Dragovan, je crois qu'il s'appelait.

— Dragovan ?

— Oui, mais elle ne voulait pas trop parler de lui. Elle disait juste qu'il était… chic."

Chic, songea Signe Moland. *Tu tiens ça de ta grand-mère, je parie*. C'était la première fois qu'elle entendait une adolescente employer ce mot. "Mignon, alors ?

— Un vrai dur, si j'ai bien compris. Il sillonnait le quartier sur un vélo de course, il l'a conquise.

— Mais… Tu l'as rencontré ?

— Nan. Lui non plus. Elle se le gardait, je crois bien.

— Dragovan. Tu ne connais pas son nom de famille ?

— Non.”

Elle n’eut pas grand-chose d’autre à apporter, Gro non plus. Le vendredi, elle était à une soirée, dit-elle, avec Bente et quelques autres de la classe.

“Fatima ne participait pas à ce genre de soirée ?

— Non, vous délirez ? Son père l’aurait fait rentrer à la maison à coups de fusil de chasse.

— Et tu n’as aucune idée de ce qui a pu lui arriver ?

— Elle a dû fuguer, d’après moi. Elle refera sûrement surface quand elle aura faim. Ce n’est pas ça que vous dites toujours ?”

Cette dernière remarque était adressée à son père, qui se contenta d’en rire avec bonhommie, sans faire de commentaire. Il s’adressa à Signe Moland :

“J’espère que vous retrouverez Fatima. Moi, je ne l’ai jamais rencontrée, mais ça a l’air d’être une chouette fille.”

Sa fille pouffa de rire, mais s’en tint là.

Signe Moland appela le commissariat pour savoir s’il y avait du nouveau. Il n’y en avait pas, mais Helleve promit de le contacter si les choses évoluaient.

“Et vous, comment ça va ? s’enquit-elle.

— Ça peut aller, répondit Helleve. On en parlera quand on se verra. En l’état actuel des choses, j’organise une réunion demain matin. On dit 1 heure ?”

Elle le nota, descendit vers Inndalsveien et la traversa pour continuer vers Løvstakksiden, où elle habitait, dans Grønnestølen, un appartement en réalité trop grand pour elle, vieille célibataire et freelance qu’elle était dans ce domaine de la vie, jusqu’à présent.

29

Atle Helleve prit ses fonctions de chef de brigade quand Jakob E. Hamre partit à la retraite en 2004. Le changement impliquait beaucoup plus de travail administratif que ce à quoi il était habitué, et cette existence statique s'illustrait par quelques kilos supplémentaires autour de la taille. Deux ans avant de fêter son mi-centenaire, Helleve était donc vigoureusement résolu à apporter un certain nombre de modifications dans son style de vie : passer plus de temps à la salle de sport, marcher davantage et plus longtemps, tenter peut-être de reprendre la course à pied après une longue interruption dans cette discipline aussi. Il essayait par ailleurs de ne laisser échapper aucune occasion d'aller sur le terrain, comme il disait, quand une enquête de grande ampleur était en cours.

Il n'avait donc pas attendu pour décider qu'il devait jouer un rôle important dans une affaire comme celle-là. Il alla en personne voir la famille de Rizwan Saïf dans Vilhelm Bjerknes vei. Il s'était renseigné sur les usages en matière de noms de personnes, et savait à présent que conformément à la coutume islamique, le père de Fatima portait le prénom de son père en guise de nom de famille, de la même façon que ses enfants avaient son prénom comme nom de famille. À peu près comme en Islande, donc, s'était-il dit, à cela près que le suffixe n'était ni -son ni -dóttir.

Il avait demandé que la famille complète soit présente pour sa visite. Hormis Hamrad, qui n'habitait plus ici, ils avaient tenu promesse, mais ce fut Rizwan Saïf en personne qui vint lui ouvrir, et

ce fut lui qui parla, en répondant à l'occasion à la place des autres personnes présentes, son épouse Aisha Zaid, son cadet Kamran et la petite sœur de Fatima, Hadia.

"Je me suis dit qu'il serait bien que je m'entretienne d'abord avec vous tous, commença Helleve. Et je veux surtout vous voir un par un ensuite. Individuellement.

— Individuellement, répéta Rizwan Saïf, incrédule.

— Oui. C'est mieux comme ça.

— … mieux comme ça", reprit Rizwan Saïf, plus pour lui-même. Helleve n'allait pas tarder à découvrir que c'était l'une de ses manies : répéter pour lui-même des parties d'une assertion vis-à-vis desquelles il était ironique ou auxquelles il s'opposait, comme une espèce d'écho sarcastique.

"Je dois malheureusement commencer par vous dire que, jusqu'à présent, il n'y a aucune trace de Fatima. L'une de mes collègues est allée voir ses camarades de classe. Lundi, nous avons rendez-vous avec son professeur principal. Un autre collègue a déjà discuté avec un ancien… ami. Alim Dalmar. Vous le connaissez ?"

Rizwan Saïf le fixa d'un œil noir. Personne ne répondit.

Helleve remarqua un frémissement sur le visage de Kamran. Il s'adressa directement à lui.

"Tu sais qui c'est ?"

Kamran serra les lèvres.

"Réponds ! lui ordonna son père en lui filant un coup de coude.

— C'est quelqu'un qu'elle voyait de temps en temps après les cours. Hamrad et moi, on l'a suivie, et on a vu qu'elle le retrouvait, plusieurs fois par semaine. On…

— Oui ?"

Kamran baissa les yeux, sans répondre.

"Réponds à la question, Kamran !" insista le père.

Kamran se tortilla. "Il était musulman, lui aussi, mais… Eh bien… On lui a fait sa fête, un jour. On lui a dit de ne plus approcher notre sœur. Mais…" Il haussa les épaules. "Je ne sais pas si ça a servi à grand-chose.

— J'ai cru comprendre qu'ils se voyaient à la mosquée ?" Comme personne ne répondait, il poursuivit : "Kamran dit qu'il était musulman. Alors c'était grave, s'ils se voyaient ?" Il avait la sensation de s'adresser à un mur de mannequins de cire, sans obtenir d'autre

réaction que des regards par en dessous. Il se tourna vers Hadia, qui avait l'air à la fois désorientée et triste. "Tu étais au courant, pour Alim ?"

Elle ouvrit la bouche, mais son père la devança.

"Elle n'a que treize ans ! Elle n'est pas censée répondre à vos questions.

— Ah non ? répliqua Helleve en haussant les sourcils.

— Elle est… mineure.

— Même si ce qu'elle a à nous raconter peut nous aider à retrouver Fatima ?

— Elle n'en sait rien ! Sinon, elle me l'aurait dit."

Helleve décida soudain de changer de stratégie.

"Quand vos fils ont passé à tabac cet Alim… vous étiez au courant ?

— Si je…" Rizwan Saïf fit un large geste des bras. "S'il importunait Fatima, c'était parfaitement légitime de leur part de prendre les choses en main.

— Mais rien ne permet de supposer qu'il l'importunait ? On avait plutôt l'impression qu'elle le retrouvait de son plein gré, après les cours."

Rizwan Saïf se pencha vers lui.

"Vous ne savez pas à quelle pression nous sommes soumis, nous qui venons d'un autre pays et devons vivre avec toute cette liberté de mœurs occidentale ! Nous devons veiller sur nos filles, même contre nos frères musulmans, qui sont influencés par la culture qu'ils voient autour d'eux, dans la société, là !" Il tendit un doigt en direction de la fenêtre tournée vers l'est, où Landåsfjellet constituait l'horizon proche.

"Comme je vous l'ai dit, à l'heure qu'il est, un collègue discute avec Alim, alors on aura sans doute sa version de l'histoire aussi.

— … sa version, bougonna Rizwan Saïf.

— Nous avons appris que Fatima était fiancée, avec un certain…" Il jeta un rapide coup d'œil à ses notes. "Mubahir Abdul. C'était une perspective qui la satisfaisait et la rendait heureuse ?

— … qui la satisfaisait." Après une courte pause, Rizwan Saïf répondit : "Mubahir Abdul est un beau jeune homme de bonne famille. Bien sûr qu'elle était satisfaite que ses parents ne veuillent que son bien.

— Alors vous confirmez qu'il s'agissait de fiançailles arrangées ?"

Rizwan Saïf hocha sèchement la tête.

“Ça ne doit quand même plus être aussi courant… Même chez les musulmans, si ?”

Rizwan Saïf s’assombrit de nouveau. “C’est notre coutume ! Comme je vous l’ai dit, certains de… des nôtres… Ils sont aussi influencés par ces coutumes occidentales, où tout est permis. Les jeunes filles choisissent elles-mêmes leur petit ami, même dans des familles athées !” Il trembla, comme pris de frissons.

“Mais vous avez choisi de vous installer ici, ou…

— … choisi de vous installer… Je suis né ici ! À Oslo. Mon père est arrivé en tant que main-d’œuvre immigrée. Je suis citoyen norvégien, au même titre que vous, monsieur le policier. Mais j’ai ma fierté. J’ai ma culture, parce que j’ai été élevé dans un bon foyer musulman. Nous faisons notre travail, nous nous conduisons comme il faut, nous ne faisons de mal à personne ! Et pourtant, il se passe… ce genre de choses. À l’heure qu’il est, je prie Allah, toute la journée, pour que vous retrouviez Fatima et que vous la rameniez à la maison, où elle doit être !”

Helleve regarda bien en face ses yeux sombres. “Je vous promets. Nous faisons tout notre possible. C’est pour ça que je suis là. Et j’aimerais discuter en tête à tête avec… votre épouse, votre fils et votre fille.

— En ce qui concerne Hadia, je vous ai déjà donné mon point de vue. Si vous devez lui parler, je dois être présent. Les autres…” Il lança un coup d’œil sévère à sa femme, puis à Kamran. “Ça devrait aller.

— Et j’aurais bien aimé discuter avec Hamrad aussi. Il habite une espèce de communauté à Møhlenpris, si j’ai bien compris.

— Pas une communauté ! Il est étudiant, et il partage un appartement avec des copains.

— On peut aller le voir là-bas, alors ?”

Il fit à nouveau un large geste des bras. “Faites comme vous voulez ! C’est ce que vous faites, de toute façon, non ?”

Les conversations avec les deux autres ne donnèrent pas grand-chose.

Aisha Zaid était une femme discrète dont les yeux cernés de rouge trahissaient qu’elle avait beaucoup pleuré ces dernières vingt-quatre heures. Elle apporta très peu d’éléments à ce que son mari avait déjà

dit.

Kamran Rizwan répondit brièvement aux questions sur son âge – dix-neuf ans – et ses activités. Il était en terminale, se destinait à être charpentier et effectuait pour l'heure son stage chez un entrepreneur assez important en ville. Il n'avait rien à ajouter sur la correction que son frère et lui avaient donnée à Alim.

"Mais ton frère a deux ans de plus que toi. C'était peut-être lui qui dirigeait ?"

Kamran prit un air buté et haussa à peine les épaules.

"C'est vrai que ton frère et toi suiviez ta sœur quand elle sortait de l'école ?"

Il haussa de nouveau les épaules. "Parfois, peut-être. C'est…

— Oui ? C'est… ?

— C'est…" Il semblait avoir du mal à s'exprimer. "Notre père qui l'a fait.

— Ton père ? Qui a fait… quoi ?

— Qui nous l'a demandé. De la tenir à l'œil. Vous avez bien entendu ce qu'il a dit tout à l'heure ! On doit veiller sur… nos sœurs.

— Mais…"

Il se braqua. "Je n'ai rien d'autre à dire. S'il y a autre chose, il faudra que vous me convoquiez au commissariat, et je veux un avocat."

Helleve ne put s'empêcher de sourire. "Un avocat ?

— Oui, comme à la télé ! Personne ne parle à la police sans être assisté d'un avocat.

— Mais ça, c'est surtout quand ils sont mis en examen, enfin… Ou convoqués pour une audition. Toi et moi, Kamran, on ne fait que discuter, pour essayer de savoir ce qui est arrivé à ta sœur.

— Ce qui est arrivé ? Elle a disparu ! Complètement ! Voilà ce qui s'est passé. Ou bien elle s'est enfuie avec quelqu'un, ou bien… il s'est passé quelque chose. De grave. Et gare à celui qui lui a fait quoi que ce soit. À ce moment-là, on aura peut-être besoin d'un avocat."

Helleve avait retrouvé toute sa gravité. "N'y pense même pas ! Ce sont les autorités qui se chargent de l'enquête comme des sanctions dans ce pays. Retiens-le une bonne fois pour toutes.

— Dans ce pays, dans ce pays ! C'est mon pays aussi. Mon père est né ici. Moi et tous mes frères et sœurs sommes nés ici. On est aussi norvégiens que vous. Alors ne me parlez pas comme ça, d'accord ?"

Il interrogea Helleve du regard, et le policier hocha la tête. “Je comprends ce que tu dis, oui. Alors on est d’accord, et tu dois respecter les lois norvégiennes et rester dans leur cadre, comme tout bon Norvégien est tenu de le faire.”

Le jeune homme serra les lèvres et hocha la tête. “Alors on a terminé. Je peux partir ?

— Demande à ton père de revenir, s’il te plaît.”

Quelques instants plus tard, Rizwan Saïf et Atle Helleve se tenaient de nouveau face à face.

“Votre fils a dit que c’était vous qui lui aviez demandé, ainsi qu’à son frère, de surveiller Fatima après les cours.

— Tiens donc ! Et alors ? J’ai essayé de vous l’expliquer tout à l’heure, non ?

— Un contrôle paternel strict, autrement dit.

— … contrôle paternel strict…

— Qui a mené à l’usage de la violence. Alim aurait pu déposer plainte pour ce dont il a été victime.

— Une plainte ! Les jeunes ont toujours été comme ça, partout dans le monde. Ils se volent dans les plumes. Des fois, ils se battent. C’est la vie, c’est tout. Il faut le supporter. D’ailleurs, à ce que j’en sais, il ne l’a pas fait… Déposer plainte ?

— Pas que je sache, non. Mais ça a pu arriver sans que j’en aie connaissance.

— Alors j’exige d’avoir un avocat !”

Helleve fit un sourire en coin. “Votre fils en a déjà demandé un.

— Quoi ?! Kamran ?

— Au cas où on le convoquerait pour une audition.

— Une audition ! À quel sujet ?

— Si ça se révèle nécessaire, à l’avenir. Pour le moment, le plus important, c’est de retrouver Fatima. J’imagine que vous êtes d’accord ?

— … d’accord”, répéta Rizwan Saïf, mais sur un ton approbateur cette fois.

30

Alim Dalmar aussi bien que son père, Dalmar Odawaa, semblaient bouleversés quand l'inspecteur principal Bjarne Solheim les reçut à l'accueil et les invita à prendre l'ascenseur jusqu'au troisième, puis à le suivre jusqu'à l'une des salles d'audition. Alim était un jeune homme de dix-huit ans maigre et un peu dégingandé, aux cheveux crépus courts. Son père était plus large et lourd, ses bras puissants. Il portait un jean foncé et une doudoune bleue qui l'arrondissait encore un peu. Alim était vêtu d'un jean délavé et de ce qui ressemblait à un haut de survêtement en guise de blouson.

Solheim contrôla les identités de l'un et de l'autre. Ils étaient arrivés de Somalie en 1998 avec le statut de réfugiés, quand Alim avait dix ans. Dalmar Odawaa avait trouvé quelques années plus tard un emploi à l'usine de traitement de déchets BIR dans le Rådal, où il avait pour tâche, au volant d'un chargeur sur pneus, de déplacer et de compresser les déchets entrants. Alim était en terminale informatique au lycée d'Årstad. Il jouait par ailleurs dans l'équipe G-18 de Ny-Krohnborg. "Milieu central", ajouta-t-il en regardant fièrement Solheim, qui hocha simplement la tête.

"Vous savez pourquoi vous avez été convoqués à cet entretien ?"

Dalmar Odawaa prit la parole. "Ça a été un choc pour nous d'apprendre que Fatima avait disparu !

— Oui, c'est ce que tout le monde dit. Mais…" Solheim s'éclaircit la voix. "Votre rôle, Odawaa, c'est celui de parent. Votre fils a dix-huit ans, il aurait pu venir seul, mais nous nous sommes dit que dans cette

situation particulière, c'était normal que vous soyez présent.

— Cette situation particulière ? répéta Odawaa en essayant de copier l'intonation du policier, sans y parvenir tout à fait.

— Oui, je veux dire… Avec pour l'essentiel… les nouveaux concitoyens qu'elle implique. Nous ne voulons pas qu'il y ait de méprise sur la nature de notre engagement dans cette affaire." Solheim avait la sensation de marcher sur des œufs.

Odawaa ne parut pas s'en offusquer. "Oui, je comprends. Bien sûr que je comprends. Et Alim répondra à toutes vos questions, avec ce qu'il a à vous dire."

Alim hocha rapidement la tête pour confirmer ce que son père disait.

"Merci à vous deux, reprit Solheim en se concentrant dès lors sur Alim. Nous avons cru comprendre que toi et Fatima étiez… ou aviez été… en couple, pendant un moment.

— Maqués, vous voulez dire ?

— Oui, si tu préfères le dire comme ça, très bien.

— Oui, on a dû l'être quelques années. On s'est connus à la mosquée de Nøstet, où on allait suivre des cours de religion et d'histoire. Elle est devenue l'amie de Douda, ma sœur, et elle est venue à quelques reprises à la maison. On se voyait de temps en temps après les cours, près du stade, mais on n'avait nulle part où aller, alors on était toujours dehors. On se promenait dans le quartier. Parfois jusqu'à Fjøsanger et Fantoft. Mais ce n'était pas facile. Son père était très sévère, et ses frères nous surveillaient." Il poussa un gros soupir, en regardant Solheim.

Celui-ci hocha la tête pour l'encourager à parler.

"On a entendu des rumeurs disant que c'en était arrivé à… Qu'un incident s'était produit entre ses frères et toi ?"

Le regard d'Alim dévia vers son père. "Oui, mais il n'y a pas lieu d'en parler."

Son père s'était penché vers son fils, et l'interrogeait du regard.

"De quoi s'agit-il, Alim ? Tu ne m'en as pas parlé.

— Non, je… Comme je disais, il n'y a pas lieu d'en parler, ni à la maison, ni… ici.

— Je dois malheureusement insister pour que tu en parles", reprit Solheim.

Alim resta un moment tête baissée, comme s'il devait réfléchir

intensément avant de répondre.

“Ça… Ils nous sont tombés dessus sans prévenir. Au bord du Tveitevann, à l’autre bout. Il pleuvait, alors on s’était réfugiés sous les arbres. Je tenais mon imper au-dessus de sa tête, et elle… On s’est juste… embrassés. Et d’un coup, on a été… comme renversés. Son frère aîné, Hamrad, a donné une gifle à Fatima et lui a dit de rentrer à la maison, sinon il lui filerait une raclée. L’autre – Kamran – m’a maintenu jusqu’à ce que son frère revienne, et ils se sont déchaînés sur moi, je… Ma seule possibilité de fuite, ça a été de sauter dans l’eau.

— Le Tveitevann ? demanda Solheim en notant sur la feuille devant lui.

— Oui, c’est ce que je vous ai dit ! Mais de l’autre côté par rapport à l’endroit où elle habite avec sa famille, à Sletten.”

Dalmar Odawaa posa un regard grave sur son fils.

“Oui, je me rappelle le jour où tu es rentré mouillé à la maison, tu as dit que tu étais tombé dans l’eau, mais pas… que tu avais été battu !

— Je sais me défendre ! répliqua Alim.

— D’accord, mais quand même, ils auraient pu te mettre KO. Pourquoi tu n’as pas… On aurait dû aller les dénoncer à la police !”

Solheim hocha la tête.

“Je suis d’accord avec ton père, sur ce point, Alim. Pourquoi tu ne l’as pas fait ?”

Alim le regarda, éperdu.

“Mais je ne pouvais pas ! Vous imaginez ce que Fatima aurait subi à la maison ? Son père était très sévère. Et ses frères… pas bons.”

Odawaa reprit la parole.

“Je les connais, de la mosquée. Rizwan Saïf, son père, ce n’est pas un rigolo. Musulman très conservateur, détailla-t-il avec une insistance presque tangible sur le mot *très*. Nous, dans notre famille, poursuivit-il avec un sourire prudent, nous sommes plus… tolérants. Nous ne sommes pas très à cheval sur les degrés de jeûne musulman, et notre maison est ouverte aux amis norvégiens de nos enfants. Nous avons bien été aidés par un politique local quand nous nous sommes installés à Bergen, et par la suite… Alim et son frère Aboukar font partie de l’AUF à Bergen. Alim doit passer plus de temps à jouer au foot ou ce genre de choses, tandis qu’Aboukar, il est très enthousiaste. Il n’a que quatorze ans, mais c’est le meilleur de la famille en norvégien, et…

c'est un futur homme politique, à en croire les autres de l'AUF. Ma femme et moi… On célèbre les fêtes musulmanes et on se conforme plus ou moins à ce qu'on a appris quand on était jeunes, mais on comprend qu'on va devoir rester de nombreuses années en Norvège, alors on ne demande qu'à devenir le plus norvégiens possible, même si on…" Il passa une main devant son visage. "Vous voyez, on a… la peau noir charbon, comme vous dites. Vous pourrez toujours voir que nous ne sommes pas d'ici. On ne sera jamais norvégiens en dedans et en dehors, ce qui ne nous empêche pas d'essayer de notre mieux. Je ne crois pas que ce soit le cas de la famille de Fatima, malheureusement. Voilà pourquoi ça aurait été difficile pour Alim et Fatima d'avoir un avenir en commun. D'ailleurs, comme vous le savez sans doute, elle a été fiancée dans les règles traditionnelles dans son pays natal, sans avoir son mot à dire.

— Oui, ça ne nous a pas échappé. Qu'est-ce que tu en penses, Alim ?"

L'intéressé le regarda, presque avec tristesse.

"Eh bien, qu'est-ce que je pouvais… C'était comme ça, point. Les parents de Fatima avaient conclu un marché dans son dos. Et elle m'a dit… Pour elle et moi, c'était terminé. Ça n'avait plus aucun sens de continuer à se voir. De toute façon, on ne pourrait jamais rien construire ensemble. Il aurait fallu qu'elle rompe avec sa famille, et c'était impossible, à ce qu'elle disait.

— Ça veut dire que vous avez mis un terme… à votre liaison ?"

Il hocha la tête.

"On n'était plus maqués, non.

— Qu'est-ce que tu en as pensé ?

— Ben… C'était bête, bien sûr." Il haussa les épaules. "Mais on est jeunes. Il y en aura sûrement d'autres, j'espère. En plus, je consacre tellement de temps au foot que je n'aurais pas eu beaucoup de temps pour elle.

— Alors, autrement dit… Tu n'as pas été en contact avec elle vendredi soir ?"

Il secoua la tête.

"Où étais-tu, vendredi ? À partir de 19 heures.

— Ce vendredi ?" Il parut réfléchir. "Je suis sorti avec des potes. On a joué un peu au foot, comme ça, à Nymark, et on a passé un moment devant le snack de Fridalen, avant de rentrer à la maison.

Proffen.

— À quelle heure es-tu rentré ?"

Il jeta un coup d'œil à son père. "10 heures, dix heures et demie." Son père hocha la tête.

"Tu as les noms des copains avec qui tu étais ?

— Oui. Vous les voulez ?"

Sur confirmation de Solheim, il donna les noms de quatre copains, dont deux à consonance parfaitement norvégienne. Les deux autres trahissaient une origine différente.

"Tu n'aurais pas leurs numéros de téléphone ou leurs adresses, par hasard ?"

Alim sortit son propre portable et dicta quatre numéros, que Solheim nota.

"Merci. Des choses que tu voudrais ajouter ?"

Il secoua de nouveau la tête. "Non, non. Rien."

Solheim fit un vague sourire, d'abord à Alim, puis à son père.

"Bon, je n'ai pas d'autres questions pour vous à ce stade. Nous vous contacterons s'il y a du nouveau.

— Nous aimerions savoir, répondit rapidement Dalmar Odawaa. Quand on la retrouvera. Qu'on nous prévienne. On est inquiets pour Fatima, nous aussi.

— C'est noté, conclut Solheim en se levant. Je vais vous raccompagner."

Il revint ensuite dans son bureau et commença à passer des appels pour parler aux quatre personnes dont Alim lui avait donné les noms. Il lui fallut un moment pour réussir à les joindre tous les quatre. Ils confirmèrent tous, sans être certains de l'heure exacte, qu'ils avaient fait ce qu'Alim décrivait ; ils avaient joué au football, avant que trois d'entre eux rejoignent Proffen, à Fridalen, où ils étaient restés jusqu'à 9 heures ou neuf heures et demie. "9 heures ou neuf heures et demie ?" insista Solheim. Mais aucun d'entre eux ne fut catégorique sur ce point. Par ailleurs, le quatrième était rentré directement de Nymark, parce qu'il voulait voir une émission télévisée qui commençait à 8 heures.

9 heures, neuf heures et demie, ou 10 heures, dix heures et demie, telle est la question, se dit Solheim avant de poser son bloc devant lui et de se mettre à réfléchir, le regard dans le vague.

31

Dimanche matin, ils se réunirent pour faire le point sur l'avancée de l'enquête. Ils relevèrent les fragilités dans l'alibi d'Alim pour ce vendredi soir. Quand Signe Moland annonça que Gro Vikebø avait mentionné un certain Dragovan, dont Fatima aurait été plus amoureuse qu'elle l'était d'Alim, Solheim réagit à ce nom.

"Dragovan ? Et le nom de famille ?

— Je ne sais pas. À quoi penses-tu ?

— L'un des quatre copains d'Alim s'appelait aussi Dragovan." Il ouvrit son bloc. "Dragovan Pavlović.

— Tu lui as parlé ?

— Oui, mais seulement au téléphone. C'était lui qui devait rentrer chez lui pour 20 heures.

— L'un d'entre nous devrait peut-être avoir une conversation plus poussée avec lui, alors ? émit Helleve.

— Je m'en occupe, réagit Solheim en lançant un coup d'œil à Moland. Si tu me donnes les détails que tu as ?

— Pas grand-chose, répondit-elle. Seulement que Fatima était apparemment très amoureuse de lui, et qu'à en croire sa copine Gro, c'était un *chic* type.

— Chic ?

— Mmm."

À la fin de la réunion, Solheim appela Dragovan Pavlović et demanda à le voir personnellement.

"J'ai oublié de poser la question quand je vous ai appelé hier. Quel

âge avez-vous ?

— Dix-huit ans.

— Bien. Alors vous n'avez pas besoin d'être accompagné. Est-ce qu'on peut se voir chez vous, malgré tout ? Si ma mémoire est bonne, c'était dans Rogagaten ?

— Surtout pas. On est très nombreux, et l'appartement n'est pas grand.

— Vous pouvez venir à l'hôtel de police, alors ?"

Dragovan Pavlović n'avait pas l'air beaucoup plus emballé par cette possibilité, mais il se laissa convaincre. Quarante minutes plus tard, il rappela Solheim pour l'informer qu'il était devant le bâtiment, mais que la porte était verrouillée. "Fermeture dominicale", répondit Solheim avant de descendre lui ouvrir.

Dragovan était un jeune homme mince, brun et vêtu simplement : jean foncé, pull gris et blouson de cuir marron. Il fit bonne impression et répondit à toutes les questions que Solheim lui posa, sans devoir réfléchir très longtemps. Il expliqua que lui et Alim avaient été élèves dans la même école depuis qu'ils se connaissaient. À Ny-Krohnborg, ils étaient dans la même classe, mais avaient été séparés à Årstad parce qu'il avait choisi de suivre des études spécialisées. Une fois ce cursus terminé, il prévoyait d'intégrer l'école d'ingénieurs de Bergen pour se former dans l'ingénierie.

"Et on jouait au foot ensemble.

— Oui, ce n'est plus le cas ?

— Non, j'ai arrêté, répondit-il en désignant ses jambes. J'ai eu des problèmes de genoux.

— Mais vendredi soir… vous avez joué à Nymark.

— Mmm, joué, oui et non. On a fait quelques échanges de balles, en discutant de choses et d'autres.

— Et ensuite, les autres sont allés au Proffen, pendant que tu rentrais à la maison. Qu'est-ce que tu voulais voir à la télé ?"

Dragovan eut une moue indéfinissable.

"… Je ne me souviens pas. Ce n'était pas très important.

— Ah ? Pourtant, c'est ce que tu m'as dit hier.

— Oui, mais… D'abord, je n'avais pas d'argent, et puis… Les autres parlaient surtout de foot, et certains sont assez puérils, malgré leur âge, alors… j'ai juste trouvé une excuse.

— Ah oui ?

— Oui.”

Solheim feuilleta son bloc.

“On a appris que Fatima et toi aviez peut-être une relation ?”

Cette fois, son regard était plus renfrogné.

“Une relation ? On… on s’aimait bien.

— Une de ses amies a dit qu’elle était amoureuse de toi.”

Il rougit.

“Elle a dit ça ? Eh bien… Alors elle l’était peut-être, oui.

— Tu ne t’en es pas rendu compte ?”

Il hésita.

“Siii…

— Et toi ? Tu étais amoureux d’elle ?”

Nouvelle petite pause.

“Je l’aimais beaucoup. Elle était… très gentille. On… On se voyait souvent après les cours, en soirée, parfois. J’allais du côté de chez elle à vélo, et… on se promenait, souvent avec le vélo entre nous. On faisait le tour du Tveitevann, on allait jusqu’à Storetveit, des endroits comme ça. Et puis… elle a été fiancée.

— Oui, on l’a appris. Ça s’est passé… quand ?

— Ça a été décidé… il y a pas mal d’années, sans doute, par ses parents. Mais ça a été officialisé il y a deux ans. À l’Aïd cette année-là.

— Et depuis…

— Quoi, depuis ?

— Vous ne vous êtes pas revus ?

— Siii. Fatima n’était vraiment pas contente de ces fiançailles. Alors on se voyait malgré tout… de temps en temps. Mais ça devait être encore plus secret qu’avant, alors… ce n’était pas facile.

— Quand l’as-tu vue pour la dernière fois ?”

Le regard de Dragovan se perdit, loin derrière le policier, comme pour se rappeler. “Il y a deux ou trois semaines.

— Où ?

— Au Christiepark, au-dessus du stade. On a discuté un peu en se promenant. Rien d’autre.

— Mais as-tu eu l’impression que… Que pensait-elle de ces fiançailles ?

— Elle ne supportait pas l’idée ! Mais… chez elle, ils étaient très stricts, surtout son père. Ce n’était pas très léger, chez elle. Des fois, elle pleurait quand on en parlait.

— Je comprends. Est-ce que tu crois… Est-ce qu'on peut penser, puisqu'elle a disparu… qu'elle a fugué de chez elle, tout simplement ?"

Il haussa les épaules.

"Où est-ce qu'elle irait ? Elle n'avait pas de famille. Pas à Bergen, en tout cas. Et… Elle en aurait parlé, j'en suis sûr.

— À toi ?

— À… quelqu'un.

— Tu penses à une personne en particulier ?

— Non, je ne pense pas à… Je ne comprends juste pas ce qui a pu se passer. J'ai peur pour elle, moi aussi !"

Il posa sur Solheim un large regard sans filtre, où l'inquiétude était facile à déceler, et il avait l'air sincère.

"Ses frères, reprit celui-ci après un petit temps d'arrêt. Hamrad et Kamran. Tu les as déjà rencontrés ?"

Il serra les lèvres.

"J'ai entendu parler d'eux. Ils ont fait sa fête à Alim, un jour, parce qu'il était avec leur sœur.

— Oui, justement. Alim et toi, vous étiez devenus des espèces de rivaux, non ?"

Il fit un mouvement sec de la tête.

"Ouais… Ça ne doit pas être rare, que deux copains s'intéressent à la même fille ?

— Et c'est toi qui as gagné, à en croire cette amie.

— Gagné, si on veut, répondit-il avec un sourire en coin. En fait, on a perdu tous les deux. Contre ce fiancé, là.

— Tu l'as déjà rencontré ?

— Non, jamais. Je ne sais même pas à quoi il ressemble. Et il a au moins trois ans de plus que Fatima.

— Alim et toi, vous êtes toujours copains ?

— Oh oui. Pas autant qu'avant, mais c'est parce qu'on est dans des filières différentes, avec de nouveaux copains. Et le foot, bien sûr. Alim est super bon joueur. Il peut atteindre un sacré niveau, un jour. Jouer pour Brann, peut-être !"

Solheim hocha la tête.

"Bien. Alors je note que tu as quitté tes copains à 20 heures. Tu n'as pas regardé la télé, mais tu es rentré quand même à la maison ?

— Oui. J'étais dans la chambre que je partage avec mon frère. Il

n’y avait personne d’autre, alors j’ai pu pousser la musique à fond.

— Quelle musique ?

— Enslaved. *Ruun*, le dernier album.

— *Ruun* ?

— Bien heavy.

— Il n’y a personne qui puisse te fournir un alibi ?

— Un alibi ?

— Oui. Confirmer que c’est là que tu étais. À la maison.”

Il sembla réfléchir.

“Non, pas avant qu’ils rentrent.

— À quelle heure ?

— Euh… Vers 10 ou 11 heures.”

Solheim poussa un petit soupir et nota un autre horaire vague pour la soirée de la disparition de Fatima. C’était à peu près tout ce qu’il avait tiré de cette conversation. Il appela Helleve pour le tenir au courant, et reçut la consigne de ne pas s’éloigner du téléphone, au cas où il y aurait du nouveau dans l’après-midi et la soirée du dimanche. Il n’y en eut pas.

32

Quand ils se réunirent au commissariat le lundi matin, il n'y avait toujours rien de neuf concernant Fatima. Les informations continuaient à arriver. Certaines d'entre elles furent vérifiées, sans résultat.

Signe Moland alla à Langhaugen pour discuter avec le professeur principal et quelques autres enseignants de Fatima. Ils firent tous son éloge, en la décrivant toutefois comme une élève passablement silencieuse et réservée qui ne levait jamais la main en classe et ne prenait la parole que pour répondre aux questions qui lui étaient expressément posées.

Atle Helleve avait rendez-vous avec le fiancé à 10 heures, tandis que Solheim et l'inspecteur Arne Melvær devaient aller voir Hamrad au collectif de Møhlenpris, Helleve ayant précisé que Solheim ne devait pas s'y rendre seul. Celui-ci avait marqué son étonnement par un haussement de sourcils, mais sans faire de commentaire.

Mubahir Abdul se révéla être un jeune homme poli et réfléchi, un peu enveloppé, à l'épaisse chevelure foncée et vêtu d'un costume gris sur une chemise blanche et une cravate gris acier. Il avait l'air d'un agent immobilier ou d'un conseiller en économie, mais déclara être étudiant à l'École nationale de commerce. Helleve songea que ça expliquait son accoutrement, bien qu'il le trouve toujours un peu surprenant.

Le jeune homme leur fit savoir qu'il était toujours sous le choc du message reçu de la police le samedi précédent. Il doutait de pouvoir

apporter quoi que ce soit à l'enquête, car il n'avait pas été en contact avec sa fiancée depuis le 22 octobre, à l'occasion des célébrations de l'Aïd dans la famille de la jeune fille, à Sletten.

Helleve jeta un coup d'œil sur le calendrier devant lui.

"Ça fait trois semaines, donc. C'est courant d'avoir aussi peu de contact ?"

Le regard de Mubahir Abdul vacilla.

"Eh bien, oui. Pas complètement inhabituel. Le plus souvent, on se parle juste au téléphone. J'ai mes études, et elle… beaucoup à faire à l'école.

— Il s'agit – à ce que nous avons compris – de fiançailles arrangées, un accord entre vos parents respectifs."

Les lèvres d'Abdul se crispèrent.

"Oui, c'est une tradition de notre pays.

— Et vous y trouviez votre compte, vous et Fatima ?"

Il haussa les épaules.

"Notre compte… Il ne s'agit pas de nos sentiments de toute façon. Et elle a quelques années de moins que moi. Elle avait quatorze ans et moi dix-sept quand on s'est vus pour la première fois. Mais on avait commencé à me parler d'elle quand j'avais douze ans.

— Quand avez-vous été fiancés, alors ?

— À l'Aïd, il y a deux ans.

— Et par la suite… Comment votre relation s'est-elle développée ?

— Développée ? On s'est vus régulièrement, toujours en présence de la famille. On a bu le thé à quelques occasions. Je l'ai invitée au cinéma, un jour. Mais… Ce n'était pas facile de discuter avec elle. La différence d'âge devait jouer. Des intérêts divergents. Vous savez, ces fiançailles, ce n'était pas vraiment au ciel qu'elles avaient été conclues.

— Ah non ? C'est pourtant ce que j'aurais cru, moi." Voyant que l'autre ne réagissait pas, il poursuivit : "Et… le romantisme ?

— Le romantisme ! s'exclama Abdul. Je l'ai accompagnée à l'arrêt de bus après la séance, rien de plus. Nous n'avons pas autant de libertés que vous autres. Pas de sexe avant le mariage, et le sexe…" Il leva les yeux au ciel. "Je n'ai même pas échangé un baiser avec celle qui est censée être ma fiancée.

— Une date potentielle de mariage a été évoquée ?

— Non, répondit Abdul avec un regard triste. D'abord, je dois

terminer mes études, elle les siennes. Et on pourra peut-être en parler. Ça représente en tout cas quatre ou cinq ans.

— Elle fera sans doute des études supérieures, elle aussi ?

— Hein ? Oui, peut-être." Il haussa les épaules et poussa un soupir.

"Il faut que je vous demande… Vous savez si Fatima avait d'autres – comment dirais-je – amis masculins ?"

De nouveau ce regard maussade.

"Ah, comment je le saurais ? Comme je vous ai dit, c'est à peine si je l'ai rencontrée.

— Alors, si je cite des noms…

— Citer des noms, c'est-à-dire ?

— Alim."

Abdul secoua la tête.

"Dragovan.

— Dragovan ! Un Serbe ?" Devant l'absence de réponse de la part de Helleve, il poursuivit : "Non ! Qui c'est, ceux-là ?

— Seulement des noms qui ont été mentionnés. Et vous ? Est-ce que vous avez eu… des amies ?

— Non, non !

— Des ami(s) ?

— Des amis ! Vous ne pensez quand même pas que… J'ai eu des copains de classe, oui. Des copains étudiants maintenant. Certains sont… des filles. Mais jamais de… petite amie, si c'est le sens de votre question. Personne."

Helleve se rendit compte de l'atmosphère d'intense solitude dans laquelle évoluait le jeune homme avec qui il conversait. Une fiancée qu'il n'avait pour ainsi dire jamais rencontrée. Pas de copine. Rien que des copains d'école et d'études.

"Vous étiez à Oslo quand on vous a appelé ?

— Oui, j'ai un vieil oncle très malade, alors je suis allé le voir. Ils habitent Oslo, à Kampen.

— Quand y êtes-vous allé ?

— Vendredi, par l'express de l'après-midi.

— 16 heures ?

— Oui."

Helleve nota que dans ce cas, Mubahir Abdul était dans le train à destination d'Oslo quand Fatima avait quitté son domicile ce soir-là.

"Eh bien… Si vous n'avez rien à ajouter, je n'ai plus de questions.

Si quelque chose vous revient, vous savez où nous trouver. Tenez…”

Il tendit à l’étudiant en école de commerce une carte de visite regroupant toutes les informations nécessaires, et le raccompagna ensuite à l’ascenseur et l’escalier pour regagner la sortie.

À Møhlenpris, Solheim et Melvær étaient parvenus à l’adresse où Hamrad Rizwan logeait avec deux copains. C’était dans Thormøhlens gate, non loin du secteur que les Berguénois d’un certain âge surnommaient encore Trikkebyen, bien que le dernier tramway ait parcouru les rues de la ville plus de quarante ans auparavant, le 31 décembre 1965.

L’appartement se trouvait au premier étage d’un des bâtiments du côté est de la rue. Ils durent sonner depuis la porte de l’immeuble. Seul un bouton de sonnette ne portait pas de nom. Les autres étant norvégiens, ils choisirent cette solution. Au bout d’une minute, Hamrad Rizwan descendit leur ouvrir.

Solheim se présenta, lui, puis ses collègues.

“Votre père vous a prévenu que nous voulions vous parler ?”

Hamrad hocha sèchement la tête.

“Vous pouvez entrer.”

Il les précéda dans l’escalier. Il portait un ample pantalon blanc et une chasuble bleu et blanc, ainsi qu’un châle à franges autour du cou. Ses cheveux mi-longs étaient noués serrés en une petite queue de cheval, et sa barbe sombre et dense le vieillissait.

Ils parcoururent un petit couloir jusqu’à un salon chichement meublé, dont la fenêtre donnait sur la rue. Le peu de mobilier semblait faire partie des lieux, après plusieurs décennies d’utilisation par divers étudiants. Ils étaient usés et tachés. Les rectangles clairs aux murs révélaient les endroits où des cadres avaient été suspendus. Il ne restait qu’un grand drapeau vert et blanc orné d’un croissant de lune et d’une étoile, en blanc sur le fond vert, fixé à l’aide de punaises brillantes. Une dizaine de tasses étaient posées sur la table basse, dont certaines contenaient encore quelques feuilles de thé. Il flottait une odeur un peu douceâtre dans la pièce, avec une touche d’épices que ni Solheim ni Melvær ne parvinrent à identifier.

“Vous êtes seul ? demanda Solheim en regardant autour de lui.

— Mes copains sont sortis. Ils ne voulaient pas voir de flics.

— Qu’est-ce que vous étudiez ?

— La politique comparée. Qu’est-ce que vous voulez ?

— Vous le comprenez sans doute. Nous voulons discuter de Fatima."

Son visage s'assombrit.

"De Fatima. Tiens donc ! Quoi ?

— On s'assied, peut-être ? demanda Solheim avec un geste vers le mobilier fatigué.

— Oui, bon !"

Hamrad Rizwan alla s'asseoir sur une chaise en bout de table. Melvær s'installa dans le fauteuil près de la porte, pendant que Solheim se posait prudemment dans le court canapé, après avoir cherché l'endroit le moins usé.

"Qu'est-ce que vous pouvez nous dire sur elle ?

— Sur Fatima ?" Il fit un large geste des bras, pour montrer à quel point la question était stupide. "C'est ma sœur. Et elle a disparu. Qu'est-ce qu'il y a d'autre à dire ?

— Vous n'avez pas… Vous pouvez peut-être nous donner un aperçu de… votre ressenti sur elle ?

— J'ai déménagé. Ça fait plus d'un an que je n'habite plus à la maison. Presque deux. Qu'est-ce que je suis censé avoir à dire ? Je ne sais pas ce qui lui est arrivé. Où elle est passée. Rien.

— Mais vous et votre frère, Kamran, vous sentiez bien une certaine responsabilité envers elle ?

— Une responsabilité ? Envers Fatima ? Oui… On veille sur nos sœurs.

— Et voilà. C'est ce qu'on a entendu. Vous tabassez des gens dans ce contexte, hein ?

— Tabasser ? On leur fait… Si des gens s'en prennent à nos sœurs, on leur fait passer un message.

— Physiquement aussi, à ce qu'on a entendu.

— À ce qu'on a entendu, à ce qu'on a entendu ! Ça doit être avec ce trouillard de nègre que vous avez discuté. Hein ? Ce n'est pas ça ? Alim !" Il cracha pratiquement le nom.

"Les gens avec qui on a discuté…

— Il lui courait après. On lui a transmis un message." Un sourire crispé. "Et il a arrêté.

— Il a arrêté de…

— Il a gardé ses distances.

— Vous y avez veillé, Kamran et vous ? Vous la suiviez partout ?

Vous surveilliez ce qu'elle faisait, avec qui elle était, qu'elle ne fasse rien qui vous déplaise ?

— Tant que j'habitais encore à la maison, oui. C'était notre devoir." Il leva les yeux au plafond, fit un geste devant sa poitrine et murmura quelques mots qu'ils ne saisirent pas. "La plupart du temps, elle était près de Senteret avec ses abruties de copines. Norvégiennes !

— Il y a d'autres garçons qu'Alim qui s'en sont pris à elle, comme vous dites ?"

Son regard se plissa.

"Sûrement ! Mais on ne pouvait pas la surveiller tout le temps, hein ? Elle était à l'école. À la mosquée, pour les rassemblements. Que des filles. Elle y allait en bus. On avait à faire de notre côté. L'école. Les études, maintenant. Dans ce pays… les femmes sont du gibier ! Elles sont partout. Elles se soûlent ! Elles traînent dans la rue le samedi soir. Elles nous courent après, comme si on était… à elles. Pas comme à la maison."

Pendant quelques secondes, il eut presque l'air triste, les yeux levés sur le drapeau au mur.

"Mais à présent, ce doit être la Norvège, « la maison », si j'ai bien compris. Vous, votre frère et vos sœurs êtes nés et avez grandi en Norvège, vous êtes citoyens norvégiens, non ?

— Oui.

— Et dans ce pays, on ne passe pas de jeunes hommes à tabac parce qu'ils… sont avec vos sœurs ?"

Hamrad posa un regard moqueur sur Solheim, puis sur Melvær, et de nouveau sur Solheim.

"Ah non ? Ça n'arrive jamais que les gens se volent dans les plumes, dans ce pays ? Des petits Norvégiens blancs bien proprets ? Ça ne leur arrive jamais de se battre ? De se passer à tabac ? De s'envoyer à l'hôpital ?

— Eh bien…

— Et pourquoi ? À cause des filles, pas vrai ? Quelqu'un a pris une fille à un autre. Une fille a cassé. Et j'en passe. Et ça fait des histoires. Ils se retrouvent… derrière l'école, sur un terrain de sport ou dans une école maternelle, le soir. Et ils se déchaînent autant que… On veillait juste sur notre sœur, nous ! On ne le faisait pas parce qu'on était jaloux ou qu'on se plaignait. On le faisait parce qu'on suivait la parole du Prophète, la paix soit sur lui, et pas en notre nom propre."

Solheim décida de changer de sujet.

“Elle est fiancée, Fatima.

— Oui, justement. Elle va se marier, et elle ne traînera plus avec d’autres garçons que celui avec qui elle est fiancée. Ça va de soi.

— Mubahir Abdul. C’est comme ça que le fiancé s’appelle.

— Oui ? Et alors ?

— Vous l’appréciez ?

— Si je l’apprécie ? Ce n’est pas moi qui vais me marier avec lui. Ce sont nos parents, mes parents et les siens, qui l’ont décidé. C’est sûrement un garçon bien. Je ne l’ai rencontré que deux ou trois fois.

— Et vous ?

— Moi ? Je ne suis pas censé me marier.

— Alors personne n’a conclu de fiançailles pour vous ?

— Personne ne décide pour moi ! C’est différent pour les garçons. On peut faire ce qu’on veut. Je peux me marier à la norvégienne, si je veux.

— Ah oui ? Ça n’a pas vraiment l’air de concerner Mubahir Abdul.

— Eh bien… Non.”

Hamrad baissa les yeux, comme s’il doutait de ce qu’il venait lui-même de dire.

“Vous pensez que c’est plus strict pour les jeunes femmes que pour les jeunes hommes, alors.”

Hamrad releva la tête.

“Il y a des différences entre les hommes et les femmes. Vous devez le comprendre, bien que vous soyez norvégien… et pandore !” Il fit un mouvement de tête, comme pour montrer à quel point il trouvait que cette question aussi était idiote.

Solheim jeta un coup d’œil à Melvær, puis poursuivit :

“Et vendredi dernier, où étiez-vous ?

— Où j’étais ? C’était vendredi ! Moi et mes copains, on était ici. On était allés à la prière du vendredi, à la mosquée. Et puis on était revenus. On a lu des extraits du Coran, et on a conversé. Jusqu’à ce que mon père appelle pour dire que Fatima n’était pas rentrée à la maison. Qu’on devait sortir la chercher. J’y suis allé immédiatement. Je n’ai pas hésité une seule seconde. Je connais mon devoir.

— Et quand êtes-vous arrivé ? Là-bas, je veux dire ?

— J’étais… Il devait être autour de 11 heures, peut-être un peu plus tard. Je n’ai pas de voiture. J’ai dû marcher vite avant d’arriver

au bus. Il n'a pas appelé avant dix heures et demie, ou presque.

— Et vous êtes sortis la chercher, avec votre frère ?

— Et mon père ! Il y a participé. Mais on n'a rien vu. Personne qu'on connaisse. Pas de Fatima. Rien du tout."

Il posa un regard vide sur Solheim, comme si son visage entier devait illustrer ses dires. *Pas de Fatima. Rien du tout.*

"Et vous n'avez aucune idée de ce qui a pu se passer ? Elle a pu fuguer ?

— Fuguer ? Où ça ? Pour retrouver qui ? Et… sans argent ? Une jeune musulmane en Norvège aujourd'hui sans l'aide de ses parents, ses frères, le reste de la famille ? Où irait-elle, où fuguerait-elle ? Impossible, si vous voulez mon avis. Il s'est passé quelque chose.

— Il s'est passé quelque chose ?

— Oui, vous pouvez en être certain. Retenez ce que je vous dis. Je le répète. Il s'est passé quelque chose !"

Ces mots lui trottèrent dans le crâne jusqu'à son retour à l'hôtel de police. *Il s'est passé quelque chose. Il s'est passé quelque chose.*

33

Lundi soir, le message qu'ils redoutaient tomba, et ils durent donner raison à Hamrad Rizwan. Il s'était passé quelque chose.

Un noctambule parmi tant d'autres, un certain Geir Knag, était sorti promener son chien le long du Tveitevann. La bête, un border collie de huit ans, avait repéré quelque chose sous la surface, mais son propriétaire n'avait fait que l'apercevoir. Pour lui, ça ressemblait à un corps humain. Il appela sur-le-champ la police, qui arriva plus vite qu'il s'y attendait. L'agent qui était venu en réaction au signalement de la disparition vendredi soir, Arne Midtbøe, avait réagi en apprenant que ce qui pouvait être un corps avait été repéré dans le Tveitevann. Cette fois, il était accompagné d'un jeune aspirant, Tore Jensen, mais ce fut lui qui s'avança dans le lac, se pencha, saisit la doudoune gonflée de la personne, la souleva et remarqua immédiatement le hijab noir rayé de vert et le visage légèrement boursouflé avant de la prendre dans ses bras et de la porter sur la terre ferme, où son jeune collègue l'observait, le visage fermé.

"Veille à ce que personne ne s'approche ! ordonna Midtbøe. Je vais appeler police-secours. Ils enverront une ambulance et transmettront l'information aux enquêteurs et aux TIC[1]."

Le chef de section Atle Helleve fut prévenu chez lui, laissa tout tomber et partit en voiture pour le Tveitevann, après avoir prévenu Moland et Solheim. Tous les enquêteurs de premier plan dans cette affaire se retrouvèrent avant 10 heures ce soir-là sur ce qui était devenu un lieu de crime. Le corps avait déjà été glissé dans un sac

approprié et envoyé au Gades Institutt pour identification et autopsie. L'identité de celle qu'ils avaient retrouvée ne faisait cependant aucun doute.

"On devrait peut-être prévenir les proches ?" s'enquit Signe Moland.

Helleve hocha la tête.

"L'un d'entre eux doit effectuer une identification formelle avant le début de l'autopsie. À ce que j'en sais, des obsèques musulmanes doivent avoir lieu rapidement après le décès, de préférence dans les vingt-quatre heures. Il va sans dire que ça prendra plus de temps, cette fois. Ils devront de toute façon attendre que l'autopsie ait été faite. Je ne m'attends pas à un haut degré de compréhension de la part du père, mais c'est sûrement à lui qu'on doit parler d'abord, j'imagine."

Moland et Solheim le regardèrent, dans l'attente d'une suite, qui vint :

"Je m'en occupe. C'est tout près d'ici.

— Je vais peut-être t'accompagner, intervint Moland. Je pense à sa mère et sa sœur.

— Pas bête." Il se tourna vers Solheim. "Alors on te laisse gérer ici. Toute la zone entre ici et le lac doit être bouclée à la tresse. Les recherches techniques devront se concentrer sur d'éventuelles traces de pas, des objets… Bon, ils connaissent leur boulot.

— Je m'en charge."

Il était onze heures moins cinq quand ils sonnèrent chez Rizwan Saïf dans Vilhelm Bjerknes vei. Sans surprise, ce fut Rizwan Saïf en personne qui les accueillit. Une ombre sembla s'abattre sur lui lorsqu'il vit l'expression de gravité sur les visages des policiers au-dehors. Il ouvrit la porte en grand et fit un petit pas de côté.

"Entrez."

Ils le suivirent jusqu'au salon. Signe Moland, qui venait pour la première fois, parcourut du regard la pièce chichement meublée, ornée de beaux tapis au sol et de paysages un peu surannés de ce qu'elle pensa être le Pakistan, aux murs. Dans un coin, un téléviseur au son baissé jetait sa lumière dans la pièce. C'était le générique de l'émission en cours qui défilait avant le début du dernier journal télévisé de ce jour-là. Aisha Zaid était occupée sur une tâche manuelle. Elle sursauta en les voyant entrer. Kamran était penché sur un PC portable posé sur une table, et il cessa aussi son activité à

l'arrivée de Helleve et Moland. Il ne se leva pas, et déglutit de façon bien visible. Ils ne virent pas Hadia, treize ans.

Rizwan Saïf regarda les deux visiteurs.

"Allez, dites-le", murmura-t-il, comme dans la crainte de réveiller les ombres s'il parlait plus fort.

Helleve s'éclaircit la voix.

"Oui, je suis désolé de devoir le dire. Mais nous avons retrouvé Fatima, décédée."

Un hoquet parcourut Aisha Zaid. Elle plaqua les mains sur sa bouche pour étouffer le son, mais émit malgré tout un cri si perçant et déchirant qu'il aurait réveillé n'importe qui. Il s'écoula peu de temps avant que Hadia apparaisse à la porte, vêtue d'un pyjama bleu clair. Elle dévisagea sa mère et s'écria : "Qu'est-ce qui se passe ?" Ahurie, elle regarda sa mère, puis les deux policiers. Puis elle se précipita contre sa mère, qui la prit dans ses bras et la serra contre elle en fixant les deux fonctionnaires, comme s'ils étaient des messagers d'une bataille perdue, et en émettant de puissants sanglots éperdus. À la table, Kamran était comme ensorcelé, sans pouvoir dissimuler les tremblements de sa bouche et les larmes qui coulaient.

Helleve fut surpris de constater la maîtrise dont Rizwan Saïf continuait à faire preuve lorsqu'il reprit la parole.

"Où ça ?

— Elle a été découverte par un passant, ce soir. Tout près d'ici, dans le Tveitevann." Après un court temps d'arrêt, il ajouta : "On dirait une noyade accidentelle.

— Noyade ? répéta le père, dubitatif.

— Elle savait nager ?

— Non… Ce n'était pas convenable. Mais… On est en novembre. À quoi vous pensez ?"

L'ancienne fureur semblait renaître en lui. "Vous êtes complètement débiles ?

— Rizwan", le supplia Aisha Zaid depuis le canapé, par-dessus l'épaule de Hadia qui pleurait à gros sanglots.

Rizwan Saïf les regarda et se ressaisit visiblement. Il souffla à fond plusieurs fois et compta jusqu'à dix ou récita une prière mentalement, se dit Helleve.

"Nous avons besoin qu'un membre de la famille l'identifie.

— Il faut que ce soit moi, répondit Rizwan Saïf. Où est-elle ?

— À Haukeland. Au Gades Institutt. Nous allons enquêter sur ce décès, et nous sommes donc dans l'obligation d'effectuer une autopsie.

— Je comprends. Quand pouvons-nous organiser…" Sa voix se brisa sur les derniers mots. "Les obsèques ?

— Dès que possible. Mais ça peut prendre plusieurs jours.

— Nous avons l'habitude… Vous savez, on l'attend au paradis. La table y est dressée pour elle", ajouta-t-il avec un petit sanglot.

Ces mots parurent provoquer une nouvelle réaction dans le canapé, où la mère et la fille éclatèrent simultanément en sanglots. Hadia regardait elle aussi son père, le visage baigné de larmes et déformé, exprimant un désarroi au-delà de tout ce que Helleve et Moland avaient vu quand ils avaient délivré des messages équivalents dans les familles de souche norvégienne. L'accès de colère du père et le chagrin des femmes semblaient exprimer un tempérament différent en tout point, plus fort et plus intense que ce qu'ils avaient l'habitude de voir en pareilles circonstances dans d'autres foyers.

"Si vous pouvez nous accompagner dès maintenant, les choses iront d'autant plus vite", déclara Helleve à Rizwan Saïf, qui hocha la tête. Il rejoignit ensuite les deux femmes dans le canapé, se pencha et posa les mains sur leurs têtes en prononçant quelques mots en ourdou que ni Helleve ni Moland ne comprirent. Puis il se redressa et alla parler à Kamran. Celui-ci regarda son père et hocha la tête, avec un chagrin plus réservé que celui de sa mère et de sa sœur, mais son visage était aussi trempé de larmes. Il répondit à son père en ourdou, regarda les deux occupantes du canapé et hocha à nouveau la tête.

"Nous sommes vraiment désolés, intervint Moland. C'est une nouvelle épouvantable.

— Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour découvrir ce qui s'est passé", ajouta Helleve.

Ils suivirent Rizwan Saïf dans le couloir et dans l'escalier avant de s'installer dans la voiture garée sur le parking visiteurs au-dehors.

Notes

1. Techniciens en identification criminelle.

34

Mardi matin, ils firent le point sur l'évolution de l'enquête.

Il avait plu sans discontinuer depuis la déclaration de disparition de Fatima vendredi soir. Le week-end avait été frais, mais sans gel. Lundi, les températures étaient remontées, et les averses s'étaient faites plus éparses. Cela signifiait que les traces éventuelles sur la scène de crime avaient pu être sérieusement altérées. La distance entre le chemin et le bord de l'eau n'était par ailleurs pas grande, on ne pouvait donc pas exclure que d'autres chiens soient venus là dans l'intervalle, ainsi que d'autres animaux ou oiseaux. Il était trop tôt pour un examen exhaustif des recherches techniques qui y avaient été effectuées. Les premiers éléments relevés et les informations qu'ils avaient reçues laissaient entendre qu'il pouvait y avoir quelques traces imprécises de chaussures, mais aucune n'était assez nette pour qu'on puisse en faire un moulage convenable. En contrepartie, tout avait été photographié, et deux TIC avaient aussi été envoyés ce matin-là pour repasser les lieux au peigne fin. S'il était nécessaire d'inspecter le fond du lac dans lequel Fatima avait été retrouvée, ils pouvaient dépêcher un homme-grenouille équipé d'une caméra sous-marine, mais ce n'était pas encore à l'ordre du jour.

"Qu'avons-nous d'autre ? demanda Helleve en regardant autour de la table, où Moland, Solheim et Melvær constituaient l'ensemble des participants.

— Pas facile à dire, répondit Moland. J'ai l'impression qu'il s'agissait d'une écolière norvégienne classique, silencieuse et réservée,

modérée en tout. Mais issue d'un milieu où les règles sont strictes, assez semblables à ce qu'on trouve dans d'autres milieux, par exemple plus chrétiens, comme chez l'une de ses amies.

— Qu'elle ne sache pas nager… intervint Solheim. Ça a évidemment pu jouer si elle s'est retrouvée d'une façon ou d'une autre dans l'eau. Si elle a fait un malaise ou… s'il s'est passé autre chose.

— Et par « autre chose », tu entends… ?

— Ben… Si on lui a fait peur… ou si on l'a poussée."

Helleve hocha la tête.

"Il n'y avait pas beaucoup de fond, à cet endroit, à ce que j'ai pu voir.

— Oui, ça doit être pour ça que ce passant…" Solheim parcourut le rapport de la veille au soir. "Geir Knag. Qu'il a vu quelqu'un.

— Oui, et ce que je me dis, c'est qu'elle aurait pu rester debout, avec de l'eau jusqu'à la taille, en l'occurrence, sans se noyer. Elle aurait pu appeler à l'aide. Mais on n'a pas eu d'élément dans ce sens. On va diffuser une notice dans les journaux pour trouver d'éventuels témoins qui auraient vu ce qui s'est passé, mais avant d'en savoir davantage, on n'a pas grand-chose sur le déroulement des faits."

Le portable de Helleve vibra sur la table devant lui. Il consulta le numéro entrant, hocha la tête et décrocha. "Ici Helleve." Une voix à l'autre bout du fil se mit à parler. "Oui. Je comprends. Oui." Il écouta la suite, et s'exclama soudain : "Quoi ?!" Il jeta en même temps un regard éloquent aux trois collègues autour de la table, saisit un stylo et un bloc, mais sans rien noter. "Mmm, mmm, fut tout ce qu'il prononça avant de mettre un terme à la conversation. Oui. Je comprends. D'accord. Alors tu m'envoies le rapport provisoire par mail, dès que possible ? Merci !"

Il regarda les autres et hocha la tête, pour montrer qu'il comprenait leur impatience.

"C'était le Gades. La cause du décès est la noyade, mais ils ne sont pas encore en mesure de dire si c'est dû à une raison médicale. Le cœur avait l'air normal, mais ils n'ont pas encore eu le temps d'examiner… la tête. En revanche, ils m'ont livré une nouvelle assez étonnante… Il est apparu que Fatima était… enceinte.

— Quoi ?! s'exclama Signe Moland, comme en écho de la réaction qu'il avait eue pendant la conversation téléphonique.

— De six ou sept semaines.

— Ça doit être assez exceptionnel pour une ado musulmane, si jeune.

— Tant qu'elle n'est pas mariée, oui, commenta Solheim.

— Mais encore ?

— À ce que j'ai lu, même Mahomet a eu une épouse très jeune, à l'époque. Le mariage avec des enfants n'est pas du tout inhabituel, de nos jours… là-bas, ajouta-t-il rapidement.

— Tout juste, répondit Helleve. Mais cette fille est née et a grandi en Norvège.

— Et a été fiancée à quinze ans, compléta Solheim.

— D'accord, mais pas mariée, donc. Laisse-moi reformuler la question : elle a sûrement dû s'en rendre compte toute seule, non ? Elle est peut-être même allée chez le médecin pour en avoir la confirmation. Vu son éducation, avec une figure du père si présente et forte, je crois que ça n'aurait pas été très bien accueilli… Je me dis… En définitive, on sait très peu de choses sur Fatima. À quel point elle était sensible, quel effet ça lui a fait. Alors la question que je voulais poser, c'est : est-ce qu'on a un mobile pour un suicide ? Est-ce à ça qu'on a affaire ?

— Et qui serait le père ? demanda Solheim.

— On peut faire un prélèvement ADN sur l'embryon d'une femme qui a passé deux jours dans l'eau ? intervint Moland.

— Oui, c'est ce qu'il m'a dit. En tout cas, ils peuvent en faire un sur le placenta. Alors il y a sans doute quelques jeunes hommes qu'on va devoir convoquer de nouveau." Il prit quelques notes tout en parlant. "Mubahir Abdul. Alim Dalmar. Dragovan Pavlović. Et prélevez leur ADN à chacun.

— Et s'ils refusent ? On peut les y contraindre ? demanda Solheim.

— Il faut voir avec notre juriste. Je vais demander à Beatrice de s'en occuper.

— Je vais peut-être me renseigner auprès de ses amies, émit Moland. Au cas où elle se serait confiée à l'une d'elles. Mais le cas échéant, c'est curieux qu'elles ne m'en aient pas parlé quand je les ai vues samedi."

Helleve la regarda.

"Oui, si tu pouvais en discuter en tête à tête avec sa mère et – éventuellement – sa sœur.

— Tu te rappelles ce que Rizwan Saïf en pensait ?

— Il ne peut pas refuser qu'on leur parle, surtout si la mère de la petite est présente en tant que représentante légale. En tout cas, discute avec la mère d'abord.

— Sans que le père exige d'être présent ?

— Tu insisteras !

— Tu prévois d'informer la famille sur… son état ? demanda Solheim.

— Il va bien falloir." Il se tourna de nouveau vers Moland. "Je crois tout simplement qu'on va y aller ensemble, toi et moi. D'accord ?"

Moland hocha la tête, et il en fut ainsi. Ils laissèrent Solheim organiser les entretiens avec les jeunes gens, dans un premier temps.

Helleve et Moland montèrent de concert à Vilhelm Bjerknes vei, après avoir appelé pour savoir si le père comme la mère de Fatima étaient à la maison. Cette fois aussi, ce fut Rizwan Saïf qui les accueillit et les conduisit dans le salon, où Aisha Zaid occupait le même coin de canapé que la veille au soir, comme si elle ne l'avait pas quitté ou presque. Elle avait cessé de pleurer, mais lorsque les deux inspecteurs entrèrent, elle fut de nouveau prise de sanglots convulsifs, comme si leur simple vue lui rappelait ce qui était arrivé.

"Aisha ! la gronda son mari. Ressaisis-toi ! Ce ne sont pas les larmes qui la feront revenir. Nous devons nous incliner devant la volonté de Dieu. C'est Lui qui décide. Loué soit-Il."

Moland échangea un coup d'œil avec Helleve avant de rejoindre Aisha et de se pencher vers elle :

"Y a-t-il un autre endroit où nous pouvons discuter ? demanda-t-elle avec un regard autour d'elle. Dans la cuisine, peut-être ?"

Aisha leva les yeux sur l'enquêtrice. Elle ne hoquetait plus, mais les larmes coulaient de ses yeux. Son visage paraissait gonflé sous son hijab noir. Elle se tourna vers son mari, qui lui renvoya un regard sévère avant de hocher faiblement la tête. Alors seulement elle se leva, s'immobilisa un instant, appuyée sur le dossier du canapé, puis fit quelques pas en direction de Moland, sans rien dire. Elle passa devant la policière avec un hochement de tête indéfinissable, mais la précéda jusque dans la cuisine. Moland ferma la porte derrière elles.

Rizwan Saïf concentra de nouveau son attention sur Helleve.

"Il y a du nouveau ?"

Helleve réfléchit pour trouver la meilleure façon de s'exprimer.

“De nouveaux éléments sont apparus, finit-il par répondre.

— Très bien.

— Il apparaît que votre fille… Fatima. Elle était enceinte.”

Rizwan Saïf se figea, les yeux rivés sur lui. Seul son regard trahissait un souffle de vie dans son visage de marbre. S’il avait été sombre, il était maintenant noir d’encre. Sa bouche n’était plus qu’une ligne fine, à peine visible sous sa moustache poivre et sel.

“De six ou sept semaines.”

Rizwan Saïf semblait toujours avoir du mal à comprendre ce que Helleve disait.

“Nous… Je suis désolé de devoir le présenter de cette façon, mais… Nous avons reçu le rapport provisoire d’autopsie ce matin, et nous avons décidé de vous en informer sans attendre.”

Rizwan Saïf tourna lentement la tête dans la direction que sa femme et Moland avaient prise, toujours sans rien dire.

“C’était une chose que vous ignoriez, je suppose.”

Rizwan Saïf se tourna de nouveau vers Helleve. Il parut ne pas pouvoir s’empêcher d’articuler à grand-peine un seul mot : “*Zina*.”

Helleve le regarda sans comprendre.

“Quoi ?

— Elle a commis le *zina*, gronda Saïf, les dents serrées.

— Ce qui veut dire…

— C’est impardonnable ! Elle va brûler en enfer.” Il fit un large geste des bras. “Ma propre fille !”

Dans la cuisine, Aisha Zaid avait invité Signe Moland à s’asseoir sur l’une des chaises autour de la table. Elle gagna l’évier et saisit une bouilloire.

“Je vais nous faire une tasse de thé.”

Elle remplit l’appareil et l’alluma. Puis elle sortit une théière, un gros sachet vide et descendit une boîte de l’un des placards. Elle l’ouvrit et mit un certain nombre de cuillérées de feuilles de thé vertes et brunes dans le sachet. On aurait dit que les tâches ménagères lui permettaient de se calmer, mais ce fut malgré tout avec une expression d’incommensurable chagrin qu’elle se tourna vers Moland en attendant que l’eau chauffe.

“Il y a une chose que nous voulons vous dire, et je me suis dit qu’il valait peut-être mieux voir ça d’homme à homme, comme on dit, même si nous sommes entre femmes”, commença Moland en guise

d'introduction neutre et détendue à ce qu'elle avait à annoncer.

Mais Aisha ne parut pas comprendre ce qu'elle voulait dire. Ahurie, elle regarda son interlocutrice.

"Il apparaît… poursuivit Moland. Le premier rapport après l'autopsie nous apprend que Fatima… Bon, qu'elle était enceinte."

Un choc parcourut Aisha Zaid. Pendant quelques secondes, elle sembla perdre l'équilibre et tendit rapidement une main vers le plan de travail. Elle tira alors une chaise en face de Moland et se laissa tomber dessus assez lourdement pour faire grincer le siège. Derrière elle, la bouilloire émit un claquement sec. La vapeur s'échappait de son bec, sans qu'Aisha y prête la moindre attention.

"Quoi ?! Qu'est-ce que vous dites ? Qu'elle attendait… un enfant ?

— On dirait… On *le sait*, se corrigea-t-elle très vite.

— Mais, mais… elle…" La mère de Fatima lança des coups d'œil éperdus autour d'elle, sans réussir à comprendre ce que la policière lui disait.

"Mais elle n'était pas… Elle ne pouvait pas avoir… C'est complètement impossible !"

Moland attendit quelques instants.

"Bon… Impossible, ça ne l'était pas. J'en déduis que vous n'en saviez rien ?

— Le savoir ? Je ne pouvais quand même pas… Elle ne m'en a rien dit. Comment aurait-elle fait ? Chez nous… Ce serait…" Elle répéta ce mot, avec force : "Impossible !

— Vous n'avez rien remarqué… Je veux dire, vous viviez dans la même maison, c'était une jeune femme, qui avait des règles.

— Elle n'était pas sous surveillance ! répliqua Aisha sur un ton beaucoup plus sec. Ce n'est pas comme ça. Elle s'occupait elle-même de… toutes ces choses-là. Il ne faut pas croire que les parents inspectent… les sacs-poubelles pour voir si… Pour contrôler que… Qu'est-ce que vous croyez ?

— Non, non ! Pas du tout. Ça arrive aussi dans les familles norvégiennes… Enfin, je veux dire, les familles d'ori…

— Vous n'avez pas besoin de vous excuser ! Je vois ce que vous voulez dire. On a l'habitude de ce genre de choses, même si mon mari est né dans ce pays, et si j'y suis arrivée… très jeune. Vous ne comprenez pas notre culture. Vous ne voulez pas !"

“Avoir un rapp… commença Rizwan Saïf dans le salon. Être avec un homme avant le mariage, c’est le *zina*. Si on avait été au Pakistan, elle aurait été sévèrement punie. Mais ici…” Il écarta les bras. “Pas de punition. C’est tout à fait habituel.”

Helleve le fusilla du regard.

“On doit pouvoir dire que Fatima a été punie malgré tout, alors !”

Rizwan Saïf lui retourna son regard.

“Punie ? Vous voulez dire que quelqu’un… de notre milieu l’aurait…

— Non, non. Ce n’est pas ça. Je voulais dire… Elle est morte. Cet enfant ne naîtra jamais. S’il devait y avoir une vie après celle-ci, alors… Qui sait ? Je n’aurais pas demandé qu’elle soit punie, si c’était ma fille.

— Mais ce n’est pas… Ce n’était pas votre fille ! Si elle l’avait été, vous penseriez que tout allait bien ?”

Helleve déglutit.

“Non, j’aurais sans doute pensé qu’elle était trop jeune. Mais si elle… Si ça avait été ma fille, j’aurais sans doute fait mon possible pour l’aider, dans une situation difficile.”

Rizwan Saïf ne répondit pas. Pendant quelques secondes, ce fut comme s’il n’était plus dans la pièce. Il s’immobilisa, penché en avant et les yeux dans le vague, semblant toujours avoir des difficultés à admettre la réalité dont il avait pris connaissance.

Aisha Zaid apparut à la porte, Signe Moland sur les talons. Elle s’arrêta et regarda son mari, en se tenant plus droite qu’auparavant.

“Tu es au courant ?”

Rizwan Saïf eut soudain l’air mal à l’aise.

“Oui.” Il fit un geste en direction de Helleve. “Il me l’a dit.”

Le silence tomba sur la pièce. Personne ne parla avant que Moland prenne la parole.

“Et Hadia. Est-ce qu’elle pouvait le savoir ?”

Aisha se tourna légèrement vers elle.

“Hadia ? Jamais de la vie ! Elle n’aurait pas réussi à garder le secret. On aurait compris… qu’il se passait quelque chose.

— Serait-il possible de lui parler ?

— Elle est à l’école. Je ne crois pas. On va lui en parler nous-mêmes. Comme je vous disais, elle ne pouvait pas être au courant.

— J’aimerais bien discuter un peu avec elle, intervint Moland.

— Alors il faut qu'Aisha soit présente ! s'immisça Rizwan Saïf.

— Bon… C'est votre droit. Alors c'est entendu ?"

Rizwan Saïf regarda son épouse, qui répondit : "Je vais lui en parler quand elle rentrera."

Helleve prit la parole.

"Bon. Maintenant, vous le savez. Nous attendons un rapport d'autopsie encore plus complet. Et l'évolution de l'enquête décidera du moment où nous pourrons autoriser les obsèques de Fatima. Je vous promets de réduire au maximum le délai d'attente."

Rizwan Saïf hocha la tête. Étrangement, Aisha Zaid avait maintenant l'air d'être la plus forte des deux. Ce fut elle qui raccompagna les deux policiers et leur dit au revoir, sans autre commentaire.

"Ce n'est pas un message sympa à transmettre à des parents, nota Helleve tandis qu'ils rejoignaient leur véhicule. Tu as déjà entendu parler d'un concept qu'on appelle le *zina* ?

— Non. On cherchera ça sur le net en rentrant au poste."

Ce fut sa première tâche lorsqu'elle revint devant son PC. Puis elle fit un compte rendu : "Le *zina* est un concept assez large, mais qui a l'air de correspondre à un péché capital chez les musulmans. Tout, depuis le viol et l'infidélité, jusqu'à l'homosexualité active et les rapports sexuels avant le mariage. Il faut croire que c'est de ça que Fatima s'était rendue coupable.

— Oui. Ou de viol, peut-être. Et le cas échéant, en tant que victime.

— Bien sûr.

— Victime, en tout cas, elle l'a été.

— Sur ce point précis, on doit être d'accord, oui."

35

Les trois jeunes hommes qui furent rapidement convoqués au commissariat réagirent assez différemment à l'annonce de la grossesse de Fatima ainsi qu'à la demande de prélèvement ADN.

Solheim voulait qu'ils puissent envisager la possibilité d'un crime d'honneur, une chose qui avait effectivement eu lieu dans les milieux musulmans en Norvège à plusieurs occasions. Il ajouta donc Hamrad Rizwan à la liste des gens à interroger. Il refusa de venir au poste, en conséquence de quoi Melvær et un jeune collègue furent chargés d'aller le chercher à Møhlenpris. Cette fois, pourtant, les copains de Hamrad étaient présents, et l'ambiance fut rapidement si tendue qu'ils durent appeler des renforts pour regagner le contrôle de la situation. Au final, il y avait maintenant trois jeunes hommes d'origine pakistanaise aux arrêts, dont deux étudiants et un chômeur. Hamrad, quant à lui, refusa de s'exprimer avant qu'un avocat vienne l'assister.

Les trois autres vinrent de leur plein gré, Alim cette fois encore accompagné de son père, tandis que Mubahir et Dragovan étaient venus seuls. Alim fut le seul à se soumettre au test ADN sans protester. Les deux autres voulurent savoir pourquoi, et s'ils y étaient obligés.

Entre-temps, Helleve était allé trouver la juriste de la police, Beatrice Bauge, pour apprendre que si une personne refusait de procéder à un test ADN, une décision de justice était sans doute requise. Dans ce cas, elle voulait la meilleure argumentation possible, comme le fait qu'un ou plusieurs des jeunes hommes concernés étaient soupçonnés d'actions criminelles en lien avec ce décès. Helleve ne

pouvait pas encore se prononcer sur ce point, et Bauge lui avait répliqué avec un petit sourire aigre-doux qu'ils reviendraient sur cette affaire quand ils auraient quelque chose d'un petit peu plus consistant à se mettre sous la dent. Helleve quitta donc son bureau avec le sentiment de mécontentement qu'il avait déjà ressenti à plusieurs reprises.

Solheim se dit qu'il devait faire attention à sa façon de s'exprimer, mais en son for intérieur, il constata qu'Alim pâlissait littéralement lorsqu'il révéla que Fatima avait été enceinte au moment de son décès.

Alim répéta ce qu'il avait dit lors de leur premier entretien, que sa relation avec Fatima avait pris fin avant l'été, et qu'il ne l'avait pas revue depuis mai ou juin.

"Elle était fiancée, d'accord, répondit Solheim. Mais nous avons entendu dire qu'elle en pinçait aussi pour l'un de tes copains. Dragovan."

Les lèvres d'Alim remuèrent, comme s'il devait les contraindre à taire ce qu'elles voulaient exprimer. Il haussa sèchement les épaules. À côté de lui, son père le regardait avec une certaine tristesse, comme le font les pères quand leurs fils leur rappellent leur jeunesse et les problèmes qui ne manquaient pas de survenir, à plus forte raison si on avait des peines de cœur.

"Mais vendredi dernier, Dragovan et toi étiez avec vos autres copains pendant un moment, non ?"

Alim hocha la tête.

"Il est rentré chez lui. Tôt.

— Tes copains n'arrivaient pas à se rappeler précisément quand tu étais parti du Proffen, toi aussi.

— Peut-être. Mais c'était après lui, en tout cas."

Solheim nota.

"Une dernière chose, Alim. Par acquit de conscience, nous aimerions faire un prélèvement ADN sur toi. C'est d'accord ?"

Alim acquiesça avant d'interroger son père du regard et d'obtenir un simple hochement en réponse. Solheim sortit le matériel nécessaire, et quand le prélèvement fut effectué et consigné, il remercia Alim et son père pour cet entretien.

Mubahir Abdul s'était montré bien plus réservé quand Helleve lui avait proposé la même chose.

"Un test ADN ! Pour quoi faire ?

— Un prélèvement sera effectué sur l'embryon. Nous aimerions pouvoir déterminer qui était le père.

— Mais vous n'entendez pas ce que je vous dis ? Je n'ai jamais eu de relations sexuelles avec Fatima ! Ça ne peut donc pas être moi. Je suis toujours assez choqué par cette nouvelle. Parce que ça veut dire qu'elle a été infidèle envers moi, son fiancé, et que si la grossesse avait pu se dérouler normalement, ça aurait signifié la rupture des fiançailles et le bouleversement de tous nos projets communs. Ça aurait été une honte incommensurable… pour moi, pour mes parents et pour les siens !

— Assez grande pour que… l'honneur de sa famille soit remis en question ?

— En question ? Son père et sa mère, ses frères et sa sœur, ils n'auraient jamais pu revenir à la mosquée la tête haute, si ça n'avait pas été…" Il baissa la voix et conclut : "Puni.

— Mmm." Helleve le regarda. "Quand nous avons discuté hier, j'ai eu l'impression que vous étiez un jeune homme consciencieux qui s'alignait sur le souhait de vos parents sans protester en votre nom propre quand ils vous avaient choisi une future épouse. Dans le même temps, vous êtes étudiant en école de commerce et vous semblez assez bien inséré dans notre société. Je pense à votre façon de vous habiller, votre comportement en général. Nous savons que dans les milieux musulmans radicaux, le crime d'honneur n'est pas un phénomène inconnu. Il y a même eu des exemples de ce genre en Norvège. Quand vous parlez de punition dans ce contexte, jusqu'où seriez-vous prêt à aller, vous ?"

Mubahir Abdul regarda sévèrement Helleve.

"Pas aussi loin ! Bien sûr que non. Mais… ça aurait été au conseil local de décider quelle punition elle devait recevoir, à condition que les parents ne s'en chargent pas eux-mêmes. Elle a quand même commis ce qu'on appelle le *zina*, la fornication, et si on avait vécu dans un pays musulman, elle aurait reçu jusqu'à cent coups de fouet. Mais pas en Norvège, évidemment.

— Alors… Qu'est-ce que vous proposeriez ?" Helleve ne parvint pas complètement à dissimuler le ton sarcastique de sa question, et il vit le visage du jeune homme assis en face de lui s'assombrir encore un peu.

"Je l'aurais laissée entre les mains du Prophète. C'est envers lui

qu'elle a péché. Mais… Mes parents auraient pu exiger réparation… de ses parents.

— Ah oui ?

— Mais je suis certain qu'ils ne le feront pas. Ils accueilleront la nouvelle avec un profond chagrin. Comme si ce chagrin n'était pas assez grand comme ça.

— Nous avons l'impression qu'un de ses frères, Hamrad, est assez radical dans son attitude."

Abdul haussa les épaules. "Bon. Je ne le connais pas. Comme je vous l'ai dit, je ne connais pas du tout la famille de Fatima, à part les courtes réunions qu'on a pu organiser chaque année pour l'Aïd après la conclusion des fiançailles.

— Bon… Et ce test ADN, alors ?"

Il fit face au regard très borné du jeune homme.

"Il faudra me croire sur parole. Ma conscience est pure. Je n'ai pas besoin de test ADN pour le prouver."

Helleve rassembla les papiers sur la table devant lui.

"Bien, bien. Admettons, jusqu'à nouvel ordre. Vous pouvez vous en aller."

Dragovan Pavlović réagit beaucoup plus vivement quand il fut informé de l'état de Fatima.

"Quoi ?! Enceinte ? Ça… Comment ça a pu arriver ?" Après une courte pause, il ajouta : "Avec son fiancé, alors ?

— On n'en sait rien, répondit Solheim, qui menait l'entretien. C'est pourquoi nous aimerions effectuer un prélèvement ADN sur chacune des personnes impliquées dans cette affaire.

— Impliquées ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? Je ne sais rien de ce qui s'est passé… ou qu'elle était… *Trudna*." Il parut tourner son regard en dedans, dans une espèce de méditation sur la signification de ce mot, tel qu'il résonnait dans sa langue maternelle depuis son enfance.

— Vous n'avez jamais rien fait de tel… sexuellement ?" s'enquit Solheim.

Dragovan serra les lèvres, avant de répondre : "Non ! Ça aurait été contraire à toute l'éducation que nous avions reçue. Une musulmane, si jeune… une fille comme il faut ! Elle n'aurait jamais… accepté une chose pareille."

Solheim attendit un peu.

“Et si ça s’était passé… contre son gré ?”

Dragovan écarquilla les yeux.

“Contre son gré ! Vous voulez dire qu’elle… Vous voulez dire un viol ?

— Ça peut être une autre explication.

— Mais qui ferait… Avec une fille aussi bien que Fatima ! Non, non… Elle aurait protesté, refusé, se serait débattue. Ça n’aurait pas été possible.

— Ça n’empêche qu’elle était enceinte de six ou sept semaines. Et il n’y avait aucun signe de violence – ou de viol.

— Six ou sept semaines… Ça veut dire… En septembre ? Octobre ?

— Oui, quelque chose comme ça. Fin septembre, peut-être. Ça vous parle ?

— Non, non, je réfléchissais juste… Je l’ai vue plusieurs fois après ça, donc en octobre, et elle ne m’en a rien dit.

— Ah non ? Elle avait l’air tout à fait normale ? Même si elle vous voyait dans le dos de son fiancé, pour le dire comme ça ?”

Le tempérament de Dragovan s’exprima de nouveau.

“Dans son dos ! Elle n’était pas heureuse de ces fiançailles. Je vous l’ai dit la dernière fois. Elle avait besoin de quelqu’un… à qui parler. Avec qui elle pouvait être elle-même, sans filtre. Mais !” Il pointa un index vers Solheim, comme s’il l’accusait, *lui*. “En tout bien tout honneur ! Comme il sied à deux jeunes musulmans.

— Alors ce ne sera pas un problème pour vous de vous soumettre à un test ADN ?”

Dragovan fit un large geste des bras.

“Vous ne nous faites pas confiance ! C’est partout pareil. Quoi qu’on dise, vous pensez qu’on ment.”

Voyant que Solheim le regardait dans l’attente de la suite, il poursuivit :

“Non. Je ne veux pas de test ADN. Ça serait archivé pour toujours, et vous l’utiliseriez contre moi plus tard. Si j’ai appris une chose pendant mon enfance en Bosnie-Herzégovine, c’est bien ça. Ne pas faire confiance à la police !

— On peut obtenir une décision de justice, soupira Solheim.

— Alors allez-y ! Mais je veux parler à un avocat, alors.

— On verra. Si c’est nécessaire.”

Helleve et Solheim s'occupèrent de concert du dernier entretien de ce jour-là, avec Hamrad Rizwan, en présence d'un des avocats commis d'office qui les assistait régulièrement, Bernt Nilsen. C'était un homme entre deux âges, un peu enveloppé, au visage las, vêtu d'un costume gris et affublé de lunettes à monture noire qui lui glissaient sans arrêt sur le nez, et qu'il devait remonter en un geste devenu automatique.

Hamrad leur fut amené menottes aux poignets. Il fut placé de telle sorte que les deux policiers se retrouvent entre lui et la porte, puis Solheim alla lui ôter les menottes. Bernt Nilsen s'assit à côté de lui après s'être présenté. Son client lui décocha un coup d'œil sceptique et s'adressa sans attendre à Solheim.

"Je ne peux pas choisir mon avocat ?

— Plus tard, si besoin, répondit Helleve. Maître Nilsen a été désigné d'office et il sera votre avocat pour cet entretien, sans qu'il soit nécessaire de passer plus de temps sur ce point.

— Je veillerai à ce que vous soyez traité comme il faut", glissa Nilsen à Hamrad, qui sembla dès lors accepter la décision.

Le jeune musulman s'était calmé depuis son arrestation. Il se tourna vers Nilsen.

"J'ai été arrêté sans raison et amené ici avec deux copains. Nous sommes victimes d'une agression raciste de la part de la police, et nous allons porter l'affaire devant les tribunaux."

Nilsen hocha rapidement la tête.

"On verra plus tard. Écoutons d'abord ce que la police a à dire."

Il se tourna vers Helleve et Solheim, en leur faisant signe de commencer.

Helleve se pencha vers Hamrad et le fixa droit dans les yeux.

"Laissez-moi d'abord vous poser une question simple. Que saviez-vous sur l'état de votre sœur Fatima ?"

Hamrad le regarda sans comprendre.

"L'état de Fatima ? Elle est morte, non ? Noyée dans le Tveitevann ! À mes yeux, elle est déjà au paradis. De quoi vous parlez ?

— Mais avant ?

— Avant ? Elle était fiancée. Elle allait à l'école. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Elle était fiancée, oui. Mais elle voyait aussi d'autres… jeunes hommes."

Hamrad réagit au quart de tour.

“D’accord ! Elle aurait peut-être dû rester plus souvent à la maison. Notre père aurait dû lui interdire de sortir, contrôler sévèrement où et avec qui elle était, et puis ? On vit en Norvège, que vous appelez un pays libre. Ha !” Il jeta sur les deux policiers un regard moqueur, puis sur son avocat.

“Si j’avais été son père… reprit-il à l’adresse des policiers.

— Elle aurait dû suivre des règles plus strictes, c’est ce que nous devons comprendre ?”

Hamrad serra les lèvres et hocha la tête.

“Mais vous et votre frère, Kamran, vous la surveilliez, à ce que nous avons compris.

— On la surveillait ! On avait des devoirs à faire, nos propres occupations. On ne pouvait pas la filer vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Tant que ça ? La nuit, elle était à la maison, non ?

— Bon, d’accord ! La journée, alors… ou le soir… ou ce que vous voulez ! Où voulez-vous en venir ?

— À… l’autopsie de Fatima, l’examen médico-légal…

— Oui, je sais ce qu’est une autopsie ! Je ne suis pas idiot, si c’est ce que vous croyez !

— Elle a en tout cas montré qu’elle était enceinte.”

Hamrad continua à le regarder, comme s’il ne comprenait pas très bien ce que son interlocuteur venait de dire. Nilsen pointa la lèvre inférieure et rajusta ses lunettes d’un air perplexe.

“Vous dites qu’elle était… enceinte ? Elle attendait un enfant ?”

Helleve hocha la tête.

“De six ou sept semaines”, ajouta Solheim.

Hamrad chercha ses mots.

“Elle avait commis… le *zina* ? Ou… Quelqu’un l’avait souillée ? Transformée en… prostituée !

— On n’en sait pas davantage, pour le moment. Quelqu’un l’avait mise enceinte, d’une façon ou d’une autre. J’en déduis donc que c’est une surprise pour vous ?

— Une surprise ? Je suis… comment dire… choqué ? Abasourdi ?” Cette nouvelle information semblait avoir dompté la sauvagerie de Hamrad. “Je n’arrive pas à y croire.” Puis il se remit à aboyer. “Celui qui a fait ça doit être châtié !

— C'est aussi l'avis de Mubahir Abdul.

— Lui, oui ! C'est une honte, et elle nous touche tous. Lui, notre famille, Fatima, la paix soit sur sa mémoire… Enceinte…" Il secoua la tête. "De qui ?

— C'est ce qu'on recherche, répondit Helleve. On va prélever de l'ADN sur l'embryon, et on demande l'ADN des personnes concernées."

Son regard s'échauffa de nouveau.

"Mubahir ! Ça pourrait être lui qui… Il n'a pas pu attendre qu'ils soient mariés ? C'est ce que vous faites dans ce pays, tout le temps !

— Il le nie. Il est aussi choqué que vous.

— Et lui, là… Alim ?

— Il dit la même chose. Qu'ils n'ont jamais été ensemble… comme ça.

— Et il y en a eu un autre.

— Oui ? À qui pensez-vous ?

— On ne sait pas comment il s'appelle, mais on va le trouver. Il… On ne les a vus qu'une fois, de loin, mais il a disparu… sur son vélo."

Helleve échangea un regard avec Solheim, qui confirma d'un hochement de tête.

"Autant que ce soit clair, Hamrad. Vous – votre frère et vous – ne découvrirez rien du tout. C'est à nous, la police, de le faire. Nous vous libérerons quand cette conversation sera terminée, vous et vos copains, mais vous risquez au moins une ordonnance de renonciation pour vous être opposés à votre arrestation.

— Nous être opposés ! Une ordonnance ! Mais vous êtes complètement fous ! On n'avait rien fait. Vous avez débarqué et vous nous avez emmenés de force. Avec les menottes. On n'avait rien fait.

— Vous avez reçu une invitation polie à venir nous voir. Vous l'avez déclinée, alors on a dû faire le nécessaire."

Nilsen s'éclaircit la voix.

"Laissez-moi en discuter avec mon client. Nous verrons cela en tête à tête, monsieur Rizwan. Nous parviendrons sûrement à un règlement à l'amiable."

Ces mots conclurent la partie officielle de l'entretien. Après quelques formalités juridiques et la signature de Helleve, Bernt Nilsen et Hamrad Rizwan s'en allèrent.

Ils se réunirent de nouveau tous dans une assez grande salle, un peu plus tard.

“Alors, qu’avons-nous ? commença Helleve avec une question rhétorique. Deux jeunes hommes qui refusent le prélèvement ADN, et qui sur le plan théorique peuvent être le coupable, de la paternité ou d’autre chose. Un frère belliqueux qui aurait déjà fait tout son possible pour préserver l’honneur de la famille s’il avait été au courant, ce qui n’a pas l’air très vraisemblable. Un père furieux, une mère déboussolée…” Il se tourna vers Moland. “Tu as pu parler à sa sœur ?

— Oui, en présence de la mère.

— Il en est sorti quelque chose ?

— Non. Elle était aussi abasourdie que tous les autres. Elle m’a juré que sa sœur ne s’était pas confiée à elle, pas le moindre mot sur ce qui se passait. Elle a dit à sa mère : « Maintenant, vous allez être encore plus sévères avec moi, hein ? » Et la mère n’a pas répondu. C’est à peu près tout. Je n’ai vu qu’une de ses amies pour le moment, mais elle – Therese Øvredal, d’une famille chrétienne – a éclaté en sanglots quand je le lui ai dit. Elle a dit : « Pauvre Fatima. Ça a dû être vraiment affreux pour elle ! » Mais il y a autre chose que je dois aborder.

— Oui ?”

Tout le monde attendait la suite.

“J’ai reçu un coup de fil d’une femme…” Elle baissa les yeux sur son bloc. “Veslemøy Fossedal. Elle suit l’affaire dans les médias, et elle m’a dit qu’elle-même – à une date aussi ancienne que 1962 – avait été victime de quelque chose de similaire dans le même quartier, donc Landås. Elle a été enlevée par un homme, qui n’a été identifié que bien plus tard, une fois le délai de prescription dépassé, une identification qui a conduit au meurtre d’un enquêteur par le coupable.”

Helleve claqua des doigts.

“Vegard Vadheim. Je me souviens. J’étais affecté ailleurs quand c’est arrivé, mais… en fait, j’ai repris son bureau quand je suis arrivé ici, six mois plus tard, environ. C’était une affaire choquante, bien sûr, mais… 1962. Ça fait très longtemps, donc.

— Oui, mais ce qu’elle a dit, c’est que le coupable…” Nouveau coup d’œil sur son bloc. “Michael Brekke. Il a purgé sa peine de prison, et il est ressorti. Elle a trouvé son adresse, dans Adolph Bergs vei, pas loin du Tveitevann. Elle pense qu’on devrait essayer de déterminer où il était quand Fatima a disparu, au moins pour être

certains que ce n'est pas lui."

Helleve hocha la tête.

"Bon, on ne sait pas encore s'il y a eu quoi que ce soit de criminel…

— Et il y a très peu de chances qu'il soit le père de son enfant, ajouta Solheim. Quel âge il peut bien avoir, par exemple ?

— Je n'en sais rien, répondit Signe Moland avec une certaine contrariété. Mais j'ai promis qu'on allait se renseigner, en tout cas.

— On va le faire, s'anima Helleve. Bien sûr qu'on va le faire."

36

C'était Håkon Brandt qui avait indirectement remis Veslemøy Fossedal et Rebecca Holmefjord en contact, après tant d'années. Veslemøy ne se rappelait même pas quand elle avait vu Rebecca pour la dernière fois. Rebecca, quant à elle, en avait un souvenir très précis.

C'était ce jour de novembre 1962, quand elle était allée se promener avec Veslemøy après avoir appris ce dont elle avait été victime, et Veslemøy fit une grosse crise de panique lorsqu'elles se retrouvèrent en haut de Birkelundsbakken. La petite fille avait paru clouée dans le gravier du bas-côté. Son corps s'était entièrement contracté, elle regardait droit devant elle, si livide que Rebecca avait eu peur qu'elle s'effondre sous ses yeux. Elle avait alors éclaté en longs et profonds sanglots qui avaient secoué son corps entier. "Qu'est-ce qu'il y a, Veslemøy ? avait demandé Rebecca. Je suis là. Il n'y a aucun danger." Quand les pleurs avaient fini par s'apaiser, Veslemøy l'avait regardée, les yeux écarquillés : "La voiture était rouge." *La voiture était rouge*, avait répété Rebecca par la suite, aux parents de Veslemøy comme à la policière qu'elle et la mère de Veslemøy avaient dû aller voir au commissariat.

Par la suite, Rebecca avait perdu contact avec la petite fille dont elle avait eu la garde pendant ses premières années à Landås. Son stage suivant pour l'École normale avait eu lieu dans le Fyllingsdal, et elle avait eu largement de quoi s'occuper sur le plan personnel. Elle se maria en 1965, eut trois enfants entre 1970 et 1980, poursuivit ses études à l'université de Bergen où elle fut diplômée en histoire en

1983, puis en sciences de l'éducation. Après des remplacements au collège et au lycée, elle enseignait depuis seize ans dans ce qui avait été son école entre le collège et le baccalauréat, la Katedralskole de Bergen. En 2005, elle était revenue vivre en appartement dans ce qui avait été la rue de son enfance, dans l'un des nouveaux bâtiments construits sur le terrain entre Sparres gate et Nordnesveien, un terrain où rien n'avait été bâti depuis les bombardements du 15 juin 1940. Enfant, elle avait joué à cet endroit, et elle avait souvent emprunté l'escalier jusque dans Sparres gate pour aller à l'épicerie de Haugsdal dans Haugeveien, quand sa mère la chargeait de faire des commissions. Elle pouvait désormais profiter de son café de l'après-midi en regardant depuis son balcon la rue d'où ils avaient déménagé en 1956, pour Landås. Elle vivait seule depuis son divorce en 1990.

Ce n'était pas sans une certaine nostalgie qu'elle repensait à ses années d'enfance, aux garçons et aux filles avec qui elle avait joué, à ses premières amours, et à celles qu'elle rencontrerait plus tard dans sa vie, dont Jakob, qu'elle avait épousé et avec qui elle avait eu des enfants. Maintenant âgée de soixante-quatre ans, elle avait des petits-enfants et devait reconnaître qu'elle avait abordé la dernière ligne droite de la vie, ou en tout état de cause le dernier virage. Ses parents étaient morts depuis longtemps. Ils avaient peut-être été emmenés au ciel dont son père avait parlé avec tant d'espoir dans la salle de prière, une conviction qu'elle avait abandonnée à dix-neuf ou vingt ans, mais qui pouvait encore la faire sourire quand elle entendait ces mélodies bien connues à la radio : "Il a ouvert le portail de perles – pour me permettre d'entrer – Car il m'a apporté le salut de son sang – et m'a protégé comme l'un des siens."

Elle avait réagi avec une certaine surprise en décrochant le téléphone un lundi de novembre et en entendant une voix demander :

"Rebecca Holmefjord ?

— Oui. Vous êtes… ?

— Veslemøy… Fossedal, mais tu te souviens sûrement de moi comme… Heggøy.

— Quoi ?! Bien sûr que je me souviens… Veslemøy ! C'est vraiment toi ?

— Tu as peut-être reçu un coup de fil d'un… Håkon Brandt, dans le cadre d'un livre sur lequel il travaille ?

— Oui, exact. Il y a un an, à peu près. Mais je n'avais pas grand-

chose à lui raconter, hormis l'âge que tu avais quand je te gardais, et cet épisode dramatique à Birkelundstoppen quand tu étais subitement revenue à l'instant où la voiture rouge t'avait embarquée.

— Oui, je sais. Ma mère me l'a dit plus tard, tandis que je refoulais cette expérience – comme j'avais refoulé tant de choses auparavant. Mais on ne peut pas… Ça aurait été chouette de te revoir, Rebecca.

— C'est aussi mon avis ! Passe un soir. J'habite en centre-ville, à Nordnes.

— Il y a une chose dont j'aimerais parler avec toi rapidement.

— Ah ? Mais alors… Tu as quelque chose de prévu ce soir ?

— Non.

— Alors viens. Je préparerai un dîner tout simple."

Elle donna l'adresse à Veslemøy, et elles convinrent que celle-ci viendrait pour 19 heures.

Veslemøy prit le bus pour descendre en centre-ville et continua par Klosteret. Comme à son habitude, elle jeta un coup d'œil à la statue plus vraie que nature d'Amalie Skram sur Klosterhaugen, avec la même gratitude pour les expériences de lecture qu'elle lui avait fournies au fil des ans. Arrivée à l'école de Nordnes, elle emprunta le petit bout de rue qui avait récemment pris le nom de Margaretastredet, en référence à la prétendue "fausse" Margareta, la sainte patronne officieuse du quartier, puis dans Nordnesveien. Les nouveaux immeubles du côté ouest de la rue étaient élégants, inspirés des maisons en bois d'origine, dans un style qu'elle n'avait pas beaucoup vu ailleurs en ville. L'autre côté était fait de bâtiments des années 1950, dans un tout autre registre. Elle trouva le nom de Holmefjord, sonna, et la serrure grésilla. Elle emprunta alors l'escalier vers les étages.

Les deux femmes se firent face un instant avant que Rebecca ouvre grand la porte et invite Veslemøy à entrer. Elles hésitèrent un peu. Puis elles s'embrassèrent, avec une certaine timidité après tant d'années.

Lorsqu'elle se retrouva soudain face à sa baby-sitter de Landås, Veslemøy se dit que c'était comme un rendez-vous avec une époque révolue. Combien d'années s'étaient écoulées depuis leur dernière rencontre, au juste ? Plus de quarante, calcula-t-elle rapidement. Elle avait le souvenir d'une Rebecca adolescente, un peu mince et frêle, aux cheveux blond foncé dénoués et au visage qui ne demandait qu'à

sourire. Elle se retrouvait en présence d'une femme bien adulte, sexagénaire, les cheveux un peu plus bruns, sans le moindre doute teints et exempts de toute trace de gris. Elle reconnut ses traits, mais la vie les avait marqués, et l'expression de sa bouche trahissait une espèce d'amertume, sans qu'elle cherche à y voir autre chose qu'un phénomène naturel de vieillissement. Elle portait un pantalon gris et un ample chemisier bordeaux. L'unique bijou qu'elle vit était une fine chaîne en or autour de son cou, ornée d'une perle en pendentif.

Veslemøy suspendit son manteau, se défit de ses bottines et suivit Rebecca dans le salon. De grandes fenêtres donnaient sur la rue. Entre les immeubles les plus proches de Nordnesveien, elle vit le toit du bâtiment oblong entre ce qui avait jadis été Nagels gate et Nordnesgate. Au-delà, elle distinguait le bâtiment principal de Skoltegrunnskaien, libre de tout bateau de croisière en ce mardi soir de novembre.

"C'était ici que tu habitais quand tu étais enfant ? voulut savoir Veslemøy.

— Oui, dans l'une des maisons en bois de l'autre côté de la rue. On ne la voit pas d'ici, mais elle existe encore, figure-toi. En bas de la rue – là où tu vois les immeubles récents – il y avait tout un ensemble de maisons en bois qui avaient survécu aux bombardements de 1940 et à la grande explosion de 1944. Dans une ruelle, Fritznersmuget, j'avais un bon copain d'enfance, oui…" Elle fit un geste imprécis de la main. "J'avais des amis, des garçons et des filles, dans tout le quartier. Les années où nous avons vécu ici, ça grouillait de gamins dans les rues. Maintenant, c'est complètement mort. Les seuls enfants qui passent vont quelque part ou en reviennent, et on ne voit plus jamais voler le moindre ballon de foot, en tout cas pas dans la rue.

— Oui, il y avait beaucoup de vie à Landås aussi, quand on y a emménagé dans les années 1950.

— Oui, c'était typique, non ? Tu étais de Sandviken, moi de Nordnes. Tout le monde partait vivre à Landås, à ce moment-là. Maintenant, c'est dans les nouveaux quartiers à Fana, ou à Åsane, Loddefjord ou Sotra qu'ils déménagent.

— Nous habitons à Krohnegården.

— Ah, tu vois ? Mais… asseyons-nous. J'ai préparé des tartines toutes simples."

Elles s'assirent à table, à quelque distance des fenêtres sur la rue.

Les tartines toutes simples se composaient d'œufs et d'anchois, de jambon et de tomate, de fromage de type gouda et de concombre et de plusieurs autres variétés. Rebecca avait sorti aussi bien des verres que des tasses.

"Je ne savais pas très bien ce que je devais te proposer. Eau gazeuse ? Café ? Thé ?

— Café et eau gazeuse, ça a l'air très bien.

— Et un verre de vin, si tu veux.

— Non merci… Une autre fois, peut-être ?

— Oui, pourquoi pas ? Espérons qu'il y aura d'autres occasions que celle-ci, maintenant que nous avons fini par nous retrouver. Tu es mariée ?

— Avec Svein Fossedal, acquiesça Veslemøy.

— Le professeur de français ?

— Oui. Je travaille à l'école aussi. À Nygård.

— Mais alors on est collègues ! Je suis à Katten[1]. C'est curieux qu'on n'ait pas entendu parler l'une de l'autre lors de réunions à la fédération des enseignants ou dans d'autres contextes.

— Je ne vais jamais à ces réunions.

— Ah ? Quelles matières tu enseignes ?

— Norvégien, français et littérature générale.

— J'ai d'abord fait l'École normale, et puis du norvégien et de l'histoire à l'université de Bergen. Je me suis spécialisée en histoire."

Elles se turent et sourirent en attaquant le repas.

"Qui aurait cru qu'on finirait par être collègues, tout bonnement, reprit Rebecca. On ne l'aurait jamais imaginé quand on se promenait ensemble à Landås, hein ?

— Non.

— Tu as des enfants ?

— Un garçon et une fille. Tore et Tove, ils ont quatorze ans d'écart. Il a bientôt trente ans, elle en a quinze.

— Mais… avec le même homme ?

— Oui. Et toi ? Tu n'es pas mariée, si je comprends bien.

— Non, mais je l'ai été. Nous avons divorcé en 1990. Mais nous étions mariés depuis 1965, alors j'ai trois enfants adultes et quatre petits-enfants, bientôt cinq.

— On en a un, pour le moment. C'est tout récent, elle est née cet été. Edvarda. Mais ils vivent à Oslo.

— Edvarda, tiens donc ! C'est très hamsunien, ça !

— Oui, et ce n'est sans doute pas le fruit du hasard. Tore a écrit son mémoire de master sur Hamsun."

Rebecca sourit.

"Enfin. C'est la vie, Veslemøy. Tu as la même impression que moi ? Que tout est allé beaucoup trop vite ? Tout à coup, nous voilà grands-mères, et c'est toujours aussi vivace en nous, ce que nous avons vécu à dix ou vingt ans.

— Oui, en bien et en mal.

— Oui, j'ai souvent pensé à toi. Comment… Tu as encore des séquelles de ce qui t'est arrivé à l'époque, en 1962 ?

— Eh bien…" Veslemøy la regarda gravement. "Pendant des années et des années, ça m'a beaucoup tourmentée. J'avais des crises d'angoisse et étais sujette à de la dépression, mais j'ai fini par trouver un accompagnement adéquat auprès d'une psychologue qui m'a aidée à surmonter cet épisode. Pour autant, il y a constamment de petites rechutes. Je ne sais pas si tu as suivi, mais… le type qui m'a agressée, il a été démasqué par un policier, qui a été tué.

— Oui, maintenant que tu le dis… Bien sûr que je me rappelle cette histoire. Dans les années 1990, n'est-ce pas ?

— 1992. À ce moment-là, j'ai fait une grosse rechute. Mais je m'en suis remise aussi.

— Mais… Quand tu as appelé, tu as dit que tu voulais me parler d'une chose, et que c'était urgent."

Veslemøy hocha la tête, plusieurs fois en rafale.

"Oui ! Tu comprends. Tu as suivi les infos ces jours-ci ? La jeune fille qui a disparu à Landås. D'origine étrangère. Fatima.

— Oui, je suis au courant. Mais…

— Ça m'a heurtée de plein fouet, parce que tu sais… À Landås, ça aussi ! J'ai découvert… Ce Michael Brekke, là, celui qui m'a enlevée, à l'époque. Je l'ai croisé sur Torgallmenningen il y a un an presque jour pour jour, en novembre de l'année dernière. Et j'ai découvert qu'il habite à Landås ! Dans Adolph Bergs vei.

— Chicago.

— Oui. Exactement. Je ne sais pas s'ils l'appellent toujours comme ça, mais…" Elle se pencha. "Tu crois que je devrais appeler la police pour leur dire ?"

Rebecca la regarda pensivement. Elle vit à quel point Veslemøy

était bouleversée par cette… comment l'appeler ? Coïncidence. Ça n'avait vraisemblablement rien à voir avec l'affaire concernée, mais d'un autre côté… les agresseurs en série, ça existait.

"Oui, pourquoi pas ? Je crois que tu devrais le faire.

— Alors je le ferai.

— Elle est certainement musulmane, cette fille, tu ne crois pas ?

— En tout cas, elle vient d'une famille pakistanaise.

— Je ne crois pas que tu le saches, mais j'ai moi-même grandi dans une famille très religieuse. Mon père était président dans une paroisse libre, et pendant de grandes périodes de mon enfance, le local de réunion a été l'un des endroits de rencontre réguliers de ma famille. Ce n'étaient pas des fanatiques, mais j'avais le sentiment que mon père était plus fort dans sa foi que ma mère. Ils sont morts tous les deux et j'espère qu'ils se trouvent à présent dans le ciel qu'ils appelaient si intensément de leurs chants. Mais même mon gentil père menaçait des affres de l'enfer ceux qui faisaient les mauvais choix dans la vie, et c'est peut-être ça, précisément, qui m'a effarouchée. J'ai perdu ma foi d'enfant à même pas vingt ans, et je ne l'ai jamais retrouvée."

Veslemøy fit un sourire plein de nostalgie.

"Je ne peux pas prétendre être particulièrement croyante, moi non plus.

— Dans la Norvège d'aujourd'hui, il fait peu de doute que la foi est plus forte chez nos nouveaux concitoyens que chez nous. Tu peux toujours comparer les chiffres de fréquentation de la mosquée un vendredi à ceux des participants à la messe, le dimanche à l'église." Elle donna un petit coup de son index droit sur la table. "Quand je regarde le monde autour de moi, je me dis que la religion est souvent la source de tous les maux. Pense au 11 Septembre. Pense aux autres actions terroristes sanglantes au nom du Prophète. Et de notre côté. Pas besoin d'aller plus loin que l'Irlande du Nord il y a quelques décennies, quand la lutte entre catholiques et protestants était aussi vive que pendant la guerre de Trente Ans, terrorisme et autres agressions compris. Ou les chrétiens fanatiques qui font sauter les cliniques pro-avortement aux États-Unis. Oui, on a la liberté de culte, et on doit s'en estimer heureux, mais je me passerais bien des manifestations les plus extrêmes de cette religiosité !

— Mais ce qui est arrivé à cette… Fatima. Ça ne peut pas être lié au terrorisme ?

— À la religion, ça peut l'être, en tout cas. Mais de toute façon, espérons que la police fera la lumière là-dessus, quoi qu'il se soit passé.

— Je les appellerai demain. Elle sera peut-être réapparue, comme je l'ai fait moi-même."

Quand elle appela la police le lendemain, on lui passa l'inspectrice principale Signe Moland. Lorsqu'elle précisa l'objet de son appel, Signe Moland l'informa que l'affaire avait malheureusement changé de nature. Fatima était bien réapparue, mais morte, et à en croire la policière, selon toute vraisemblance noyée dans le Tveitevann. Mais elle ajouta qu'elle notait avec intérêt les informations de Veslemøy concernant Michael Brekke, et qu'elle suivrait cette piste.

Elle raccrocha, abasourdie. *Morte !* Encore une fois, elle fut ramenée en 1962, et à la reconnaissance qu'elle avait malgré tout ressentie par la suite. *Moi, en tout cas, j'ai survécu. C'est toujours mieux qu'elle !*

Elle appela ensuite Rebecca pour transmettre les informations qu'elle avait eues.

"Oui, j'ai vu, répondit Rebecca. Les infos en ont déjà parlé."

Elles convinrent de se revoir rapidement. Elle contacta ensuite Håkon Brandt pour lui dire ce qu'elle avait fait, et lui parler du soupçon de la culpabilité potentielle de Michael Brekke, une fois encore.

"Michael Brekke ? Intéressant. Je devrais peut-être passer quelques coups de fil, moi aussi."

Notes

1. “Le chat” surnom de la Katedraleskole.

37

Ils décidèrent d'aller voir Michael Brekke chez lui, et de l'emmener au poste s'ils en sentaient la nécessité. Ce fut Solheim et Melvær qui furent chargés d'une mission comprenant un certain niveau de danger, compte tenu de ce qui était arrivé à Vegard Vadheim en 1992.

L'homme chenu qui ouvrit lorsqu'ils sonnèrent n'avait pas l'air spécialement dangereux. Ils s'étaient rapidement renseignés sur lui. Michael Brekke avait soixante-dix-sept ans, et vivait d'une retraite très réduite étant donné qu'il avait encore d'importantes dettes auprès du fisc et d'autres créditeurs. C'était pour cette raison qu'il résidait dans un logement communal et devait solliciter un soutien supplémentaire du bureau d'aide sociale si le versement mensuel des organismes sociaux, rebaptisés en NAV[1] cet automne-là, ne suffisait pas. Cet organisme ferait l'interface avec toutes les entités administratives dans ce domaine, dans un souci de simplification et d'efficacité. Le temps dirait si la chose se vérifiait. Jusque-là, Michael Brekke n'avait remarqué aucun changement.

Il dévisagea silencieusement les deux policiers en civil.

"Nous sommes de la police. Inspecteur principal Solheim, et voici mon collègue, l'inspecteur Melvær. Nous pouvons entrer ?

— La police ? C'est à quel sujet ?

— Votre nom est apparu dans le cadre d'une enquête sur laquelle nous travaillons. Vous voulez bien nous laisser entrer, ou vous préférez nous accompagner au commissariat ?"

Il sembla devoir y réfléchir, mais finit par faire un pas de côté et

ouvrir la porte en grand.

“Très bien. Alors… entrez.

— Merci beaucoup.”

Solheim et Melvær suivirent Michael Brekke dans une entrée spartiate et un salon qui ne trahissait aucun besoin de luxe, lui non plus. Les murs étaient nus. Il n’y avait pas une seule plante dans la pièce. Le mobilier semblait avoir appartenu au logement quand il s’y était installé. Même le téléviseur dans un coin de la pièce devait avoir au moins vingt ans. Une tasse à café toute simple était posée sur la table basse usée à côté d’un exemplaire ouvert du *Bergensavisen* de ce jour-là, mais c’était tout ce qu’on trouvait à lire dans la pièce. Les voix diffusées par une radio allumée dans la cuisine leur parvenaient par la porte ouverte, à un niveau si bas qu’il était ardu de distinguer ce qu’elles disaient.

Brekke fit un geste vers les sièges. Les policiers attendirent qu’il se soit assis au bout d’un canapé trois places avant de s’installer chacun dans un fauteuil en vis-à-vis.

“Nous pouvons commencer par le plus simple, dit Solheim. Où étiez-vous vendredi dernier, le 10 novembre, entre 19 heures et… disons minuit ?”

Brekke plissa les yeux.

“Quoi ?! Qu’est-ce que ça veut dire ? On me soupçonne de quelque chose ?

— Contentez-vous de répondre à mes questions.

— Je devrais peut-être avoir l’assistance d’un avocat ?

— Si vous en ressentez le besoin, pourquoi pas. Dans ce cas, nous devrons aller au commissariat. Mais vous n’êtes pas encore mis en examen pour quoi que ce soit. Nous sommes juste venus vous poser quelques questions, pour – éventuellement – ne plus vous importuner avec cette affaire.” Il laissa Brekke y réfléchir un moment. “Alors ? Que faisons-nous ?

— Je cogite ! Ce n’est pas si facile à se remémorer, merde !

— Ah ?

— Tous les jours se ressemblent. Je reste ici et… je tue le temps.”

Il fit un mouvement de tête en direction du téléviseur, comme pour indiquer de quoi il se servait dans ces circonstances.

“C’est sûrement une chose que j’ai faite vendredi dernier aussi.

— Vous rappelez-vous ce que vous avez regardé, dans ce cas ?

— Nan. Il faudrait que je retrouve le programme télé de la semaine dernière. Ça devait être le même genre de merde que ce qu'ils diffusent tout le temps.

— Vous n'êtes pas sorti ?

— Sorti ? S'il faisait beau, oui… De temps en temps, je vais faire une petite promenade, autour du Tveite…" Il s'interrompit, et son regard se fit plus vif. "Ah d'accord ! J'ai vu ça, aux infos. Vous n'envisagez pas d'en accuser un vieil homme ? Après tant d'années !

— Vous accuser… de quoi ?

— Cette fille qu'on a retrouvée. Et elle était étrangère, non ? C'est vendredi qu'elle a disparu, peut-être ?

— Elle était norvégienne, répondit Solheim. Mais d'origine étrangère, oui. Vous avez quelque chose contre… les gens comme ça ?

— Les gens comme ça ? répéta Brekke avec une vilaine grimace. Je me fous complètement de savoir s'ils sont comme ci ou comme ça. Je suis resté ici à regarder la téloche, et basta.

— Il pleuvait sûrement un peu ce soir-là.

— Oui, et ça ne s'est pas arrêté ! Aucune bonne raison de mettre le nez dehors, autrement dit.

— Autant le dire carrément, Brekke. Vous devez être ce qu'on appelle un récidiviste potentiel, et vous habitez à proximité de chez elle. Si vous avez des choses à nous dire, vous devriez le faire maintenant." Il marqua une pause, pour donner à l'autre l'occasion de répondre. Voyant que Brekke ne le faisait pas, il poursuivit : "Ce sera pire si nous découvrons plus tard une chose que vous auriez tenté de dissimuler. Je crois que je ne vous apprends rien, avec votre passé.

— Je crois que je ne vous apprends rien, le singea Brekke avec la même grimace. Alors revenez quand vous aurez quelque chose à m'apprendre. Autre chose ?"

Solheim le dévisagea. Par acquit de conscience, il se tourna vers Melvær, qui avait gardé le silence depuis le début, et l'interrogea du regard. Il secoua légèrement la tête en réponse.

Solheim se leva, imité par Melvær. Brekke resta assis.

"C'est entendu, Brekke. Nous reviendrons dès que nous aurons du nouveau. Marché conclu ?"

Brekke l'observa sans rien dire, les lèvres serrées et une expression de mépris dans les yeux.

Un vrai don Juan, ce mec-là, se dit Solheim en faisant un signe de

tête à Brekke, avant de prendre le chemin de la sortie. *Quelle existence ! Quelle vie*… songeait Melvær en le suivant.

Les jours suivants n'apportèrent rien à l'enquête. Signe Moland put voir les dernières amies de Fatima. Helleve passa à la mosquée de Nøstet et s'entretint avec l'imam, sans qu'il n'en ressorte rien. Le rapport final du Gades Institutt arriva. Il soutenait que la cause du décès était la noyade. Il n'y avait aucune trace de violence sur son corps, ce qui n'empêchait pas que quelqu'un ait pu la maintenir sous l'eau contre sa volonté.

"La noyade est-elle une façon musulmane habituelle de punir quelqu'un ?" avait demandé Helleve sans véritablement attendre de réponse. Mais celle-ci était venue de Solheim :

"La décapitation ou la lapidation doivent être plus courantes, à moins qu'on ne les pende quelque part pour amuser les gens.

— Ce sont des extrémistes ! réagit Moland.

— Politique officielle dans certains pays", répliqua Solheim, sans que la discussion ne s'éternise sur le sujet.

Après plusieurs rappels, Helleve finit par obtenir de Beatrice Bauge une décision de justice les autorisant à prélever l'ADN des candidats potentiels à la paternité. En conséquence de quoi Dragovan Pavlović et Mubahir Abdul furent convoqués de nouveau, et les prélèvements réalisés. Il fallut plus d'une semaine pour que les résultats des analyses reviennent du laboratoire, à Oslo. Dragovan Pavlović fut alors convoqué pour un entretien supplémentaire, le jeudi 30 novembre.

Ce furent Helleve et Solheim qui s'occupèrent ensemble de cette audition. Dragovan devait les voir venir quand il se présenta, car ce fut un jeune homme passablement mal à l'aise qui prit place face aux deux enquêteurs ce jour-là.

Après l'introduction formelle à l'audition, reprenant la date, l'heure et la présentation des présents, Helleve déclara calmement :

"Nous avons eu les résultats de vos analyses ADN, Dragovan."

L'intéressé, assis légèrement penché en avant, les yeux sur la table, releva la tête, une expression résignée sur le visage.

"Comme vous vous en doutez sans doute déjà, il apparaît que c'était votre enfant que Fatima portait quand elle est morte."

Ils virent Dragovan serrer les dents. Les muscles de sa mâchoire jouèrent, comme autant de serpents sous sa peau. Son regard vacilla, passant de l'un à l'autre pour finalement s'arrêter sur le visage jovial

de Helleve.

“Vous voulez nous en parler ?

— Ce n’était pas…” commença Dragovan avant de se taire de nouveau.

Les deux policiers attendirent. Solheim s’éclaircit discrètement la voix.

Il fallut presque une minute avant que Dragovan reprenne la parole.

“Ça n’a eu lieu qu’une fois !” Il regarda autour de lui dans la pièce. “Une seule et unique fois… et ça a suffi !

— Ça arrive, répondit Helleve. À certains.” *D’autres essaient, encore et encore, sans jamais y arriver*, se dit-il.

“On a juste été… emportés.”

Le silence retomba.

“Toi ou elle ? demanda Solheim.

— Quoi, toi ou elle ?

— Qui a été emporté ?”

Dragovan regarda le cadet des policiers, sans bien comprendre.

“Vous ne croyez quand même pas que… Ce n’était pas un viol. Elle était aussi… emportée que moi.

— Prends le temps qu’il te faut, Dragovan, reprit Helleve. Personne ne t’accuse de quoi que ce soit d’autre qu’une paternité inattendue. L’événement, pour le formuler ainsi, a dû avoir lieu il y a environ deux mois. Fin septembre, autrement dit.”

Il baissa les yeux.

“Le dernier week-end. Mes parents étaient absents, ils avaient été invités à un mariage, mes frères et sœurs aussi. Mais j’avais des choses à faire. Un devoir pour l’école, que je devais terminer. Samedi après-midi, j’ai retrouvé Fatima, et nous sommes allés nous promener, comme d’habitude.” Il releva la tête. “On n’avait nulle part où aller ! Il ne fallait pas qu’on nous voie ensemble. On était… Elle était… Oui. Alors j’en suis venu à lui dire que j’étais seul à la maison, et elle – ou moi, je ne me rappelle pas bien –, en tout cas, on est convenus qu’elle verrait ma chambre, qu’on pouvait y aller pour écouter un peu de musique.

— *Ruun, ruun*, alors ? glissa rapidement Solheim, s’attirant un regard noir de Helleve.

— Non, autre chose. Un truc… du pays. Et puis… c’est arrivé,

voilà. C'était sûrement les circonstances, ajouta-t-il très vite, qu'on soit seuls, d'un coup, en intérieur, et… on était amoureux ! Il faut que vous le compreniez ! Fatima est la seule fille dont j'aie été amoureux à ce point, et elle m'a dit la même chose. Si nous avions pu faire ce que nous voulions, nous aurions fichu le camp ensemble, elle et moi, sans nous retourner ! Alors… on a commencé à s'embrasser, elle m'a chuchoté qu'elle avait… qu'elle avait… sur elle, mais qu'elle voulait plutôt… pour de vrai, et…" Il se redressa et regarda droit dans les yeux les deux autres hommes dans la pièce, d'abord Helleve, puis Solheim. "Qui pourrait refuser une chose pareille, à dix-huit ans ! Vous ?"

Solheim fit un sourire en coin.

Helleve dut faire un effort pour ne pas rire.

"Non, vous n'avez pas tort, sur ce point.

— Et ensuite, elle est rentrée chez elle ?

— Ensuite… oui. On a vécu un instant de bonheur intense. Je l'appellerais comme ça. Et puis… Oui, elle a dû rentrer, évidemment. Il fallait qu'elle soit à la maison pour 10 heures, au plus tard."

Il y eut une nouvelle petite pause.

Ce fut Helleve qui la rompit.

"À la maison pour 10 heures. C'est un point important, Dragovan. Car le vendredi 10 novembre, ce soir-là, Fatima n'est pas rentrée pour 10 heures. Elle n'est pas rentrée du tout."

Dragovan le regarda, éperdu. Les larmes étaient soudain apparues dans ses yeux. En colère contre lui, il leva une main et les essuya d'un geste plein de hargne.

"Merci, je sais ! Vous croyez que j'ai pensé à autre chose depuis que c'est arrivé ? J'ai… Je n'arrive même pas à dormir la nuit, seulement tard le matin. Ça tourne dans ma tête. Qu'est-ce qui s'est passé ? Et maintenant que j'ai appris… Il n'y a pas que Fatima qui est morte. Notre petit enfant aussi. Le nôtre…

— Oui. Et nous sommes malheureusement obligés de reposer la question : où étais-tu le 10 novembre au soir ?

— Mais je vous l'ai déjà dit ! Je l'ai dit à… lui, là, précisa-t-il avec un mouvement de tête vers Solheim. Je suis sorti avec des copains, et je suis rentré à la maison. Écouter de la musique.

— *Ruun, ruun*, répéta Solheim, comme un refrain personnel qu'il avait pris l'habitude de resservir.

— Je ne peux rien dire d'autre que la vérité ! Je n'ai rien d'autre à dire. J'étais à la maison. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui est arrivé à Fatima." Il fit un large geste des bras. "Je n'ai rien à ajouter.

— Vous comprenez certainement, commença Helleve, qu'être à la maison, tout court, ce n'est pas ce que nous considérons comme un alibi valable, dans la police. Il n'y a personne qui puisse vous appuyer dans ce sens ? Vous n'avez eu personne au téléphone ? Personne d'autre dans le bâtiment qui puisse témoigner que vous étiez à la maison ?"

Il sembla réfléchir.

"Vous pouvez demander aux voisins du dessus, bien sûr. S'ils se rappellent quelque chose. S'ils ont entendu que je passais de la musique un peu plus fort que d'habitude. Sinon, je n'ai parlé à personne après avoir laissé mes copains à Nymark.

— Un dernier point que nous devons aborder, Dragovan, continua Helleve. Si Fatima ne s'était pas noyée ce jour-là, mais si elle avait mené sa grossesse à son terme… Comment pensez-vous que vos familles l'auraient pris ? La vôtre comme la sienne ?"

Dragovan parut céder à la panique.

"Ils ne doivent pas le savoir !

— À qui pensez-vous ?

— À sa famille ! Ils vont détruire sa réputation pour toujours, et ses frères… Ils vont me passer à tabac… ou pire.

— Nous avons été obligés d'informer sa famille sur la situation dans laquelle elle se trouvait. Vous le comprendrez sans doute.

— Que c'est moi qui…

— Non, on n'est pas allés jusque-là."

Il supplia Helleve du regard.

"Ne leur dites pas ! Ça doit être… notre secret, à Fatima et moi. C'est… Il n'y a rien qu'on appelle… le respect de la vie privée ?

— Si, d'une certaine façon." Helleve le regarda pensivement. "Nous allons y réfléchir sérieusement, Dragovan. Tant qu'on ne voit pas de bonnes raisons d'en informer quiconque, on le gardera pour nous.

— Dans le cas contraire, ça sera l'enfer !

— Vous auriez peut-être pu y penser, s'immisça Solheim, quand vous… vous êtes jetés l'un sur l'autre.

— Jetés ! répéta Dragovan, désorienté. On ne s'est pas jetés l'un

sur l'autre ! On était jeunes et amoureux. On a… fait l'amour."

Helleve toussa ostensiblement et décocha un nouveau regard sévère à son collègue.

"On le comprend, Dragovan. Et nous avons observé que la famille de Fatima a une vision plutôt conservatrice de… cet aspect de la vie.

— Tout est tellement plus libre, dans ce pays…" Dragovan n'avait pas l'air de s'y être totalement habitué.

"En tout cas, on ne vit pas au Moyen Âge, répondit Solheim. Comme certains le font, manifestement.

— Bon, soupira Helleve. Nous allons être francs avec vous, Dragovan. Étant donné que vous n'avez pas d'alibi qui tienne la route et que vous avez plus ou moins un mobile…

— Un mobile ! Et lequel ?

— Pour nous, il est imaginable que le soir où elle n'est pas rentrée chez elle, Fatima vous ait mis au courant. Elle en était à six ou sept semaines de grossesse, elle devait bien comprendre ce qui lui arrivait. Vous nous avez révélé aujourd'hui quelles réactions ça susciterait dans sa famille. Vous dites carrément que ses frères vous passeraient à tabac, vous tueraient peut-être même – c'est ce que vous sous-entendez. De notre point de vue, encore une fois, il est concevable que vous puissiez aller assez loin pour éviter un sort pareil, peut-être assez pour avoir décidé de la tuer, malgré l'amour que vous ressentiez l'un pour l'autre."

La mâchoire inférieure de Dragovan tomba.

"Quoi ?! Vous ne pensez quand même pas ça ? Vous ne pouvez pas… le croire !

— On ne parle ni de penser ni de croire, Dragovan. Dans la police, nous nous en tenons aux faits. Nous rassemblons ce que nous trouvons de preuves techniques, de témoignages, d'indices, n'importe quoi, des traces ADN dans votre cas, et nous finissons par tirer une conclusion basée sur ces éléments. Tout ce que je vous dis, c'est que quand il faudra tirer la conclusion, ce sera l'une des possibilités que nous devrons envisager.

— Très bien !" Il baissa la tête. "Très bien…"

Ils terminèrent l'audition sur ces mots.

Quelques semaines supplémentaires s'écoulèrent avant qu'ils puissent tirer ladite conclusion. Lors d'une réunion de groupe juste avant Noël, ils s'accordèrent pour dire qu'il n'y avait jusque-là aucune

preuve décisive, que ce soit contre Dragovan Pavlović, Alim Dalmar, Mubahir Abdul, Michael Brekke ou, en l'occurrence, quiconque de la famille de Fatima. Ils avaient envisagé de saisir les téléphones mobiles de tous les incriminés, avant de renoncer. La zone autour du stade, de Fridalen et de Sletten avait de nombreuses stations de base qui se recoupaient, si bien qu'il était ardu de déterminer avec précision l'emplacement des téléphones, exception faite peut-être de celui de Hamrad Rizwan, qui s'était trouvé à Møhlenpris avant d'être appelé à Sletten, lui aussi.

Rien n'indiquait que Fatima avait été victime de violences, ni sexuelles à un stade antérieur ni physiques le soir de sa disparition. Une conclusion assez probable, fondée sur le milieu dans lequel elle avait grandi, pouvait donc être que dans son trouble, elle avait choisi de mettre fin à ses jours, de cette façon.

"Un suicide ? avait commenté Solheim avec un air sceptique. La police de Bergen s'est déjà fait avoir avec ça.

— À quoi fais-tu référence ?" réagit Helleve.

Solheim pencha la tête sur le côté et lui lança un coup d'œil.

"La femme de l'Isdal, par exemple.

— Il n'y a pas beaucoup de similitudes entre la femme de l'Isdal et cette affaire, quand même. Tout d'abord, on sait qui est la défunte, et en second lieu, nous sommes assez certains que si quelqu'un l'a véritablement assassinée, cette personne se trouve parmi ceux que nous avons déjà interrogés, et nous aurions dû démasquer le coupable, dans ce cas.

— Bon, bon, répondit Solheim avec son sourire en coin de plus en plus caractéristique.

— En plus, à ce jour, rien n'indique autre chose qu'un suicide de la part de la femme de l'Isdal aussi.

— Mouais, commenta Solheim. J'en suis tout sauf convaincu, mais il y a prescription depuis belle lurette, alors…" Il fit un vague geste d'impuissance et s'en tint là.

Depuis le début de la réunion, Moland conservait une expression pensive. Helleve finit par jeter un coup d'œil dans sa direction.

"Tu voulais dire quelque chose, Signe ?

— Je pense à Fatima, répondit-elle avec une mine attristée. Cette jeune fille dont on a retourné la vie privée comme une chaussette, mais dont on ne sait en définitive pas grand-chose, tous autant qu'on

est. Elle a beau être la troisième génération d'immigrés, elle porte une culture que la plupart d'entre nous qui sommes dans le pays depuis d'innombrables générations avons du mal à comprendre, en tout cas à ressentir. J'essaie d'imaginer ce qu'ont dû être pour elle les derniers temps – oui, les dernières années de sa vie. Elle a été fiancée de force à un jeune homme avec qui elle n'a vraisemblablement pas d'atomes crochus, et pour qui elle n'éprouve sans le moindre doute aucun sentiment. Un jeune homme avec qui vous avez discuté et dont vous dites qu'il fait bonne impression, ce qui ne l'empêche pas de partager certaines des mêmes vues conservatrices que les parents ou les frères de Fatima. Et voilà qu'elle rencontre, comme nous tous dans cette phase de la vie, quelqu'un dont elle tombe amoureuse. D'abord, c'est peut-être Alim. Ensuite, c'est Dragovan. Quand il reconnaît qu'ils sont allés jusqu'à coucher ensemble, c'est un acte assez extrême pour une jeune musulmane de dix-sept ans pour que ça nous renseigne sur l'intensité de ses sentiments. Imaginez l'horreur que ça a dû être pour elle de voir ses règles s'interrompre, avec le signal que ça envoie. Elle est peut-être allée chez le médecin, on ne sait pas, et l'infirmière au lycée n'était pas au courant. Mais même une si jeune fille le sent en elle, ce qui se passe, quand ça va aussi loin que six ou sept semaines. Elle a très certainement ressenti la même panique que vous avez perçue chez Dragovan quand il l'a appris. Elle a pu deviner les contours de la condamnation exprimée notamment par son père…

— Et Hamrad, ajouta Solheim.

— Et son frère. Ça l'a tellement perturbée qu'elle a fini par ne plus voir d'autre issue que d'aller au bord de la mer – ou, enfin, le Tveitevann, quoi – et de mettre fin à ses jours ainsi. Une décision épouvantable pour une si jeune fille, mais c'est peut-être la seule issue qu'elle a vue. La vie est parfois comme ça en Norvège aujourd'hui : se retrouver en situation de proscrit dans le no man's land entre deux religions.

— Bon, on n'est plus si stricts de notre côté de cette frontière, objecta Helleve. En supposant qu'on s'en soucie encore. Et parmi les musulmans, la distance est grande entre les archiconservateurs et ceux qui ont à peu près la même relation détendue avec la religion que nous, qui n'allons à l'église que pour la messe de Noël.

— Si tu veux mon avis, le monde se porterait mieux sans la religion, intervint Solheim. Au fond de nous, on le sait tous très bien.

Dieu est mort. Dieu n'existe pas et n'a jamais existé.

— Parle pour toi, rétorqua Helleve.

— Nietzsche disait la même chose, observa Moland.

— Mais on n'est pas ici pour débattre théologie, je crois ?" fit remarquer Helleve, en mettant ainsi provisoirement fin à cette discussion.

La conclusion fut qu'ils se concentreraient jusqu'à nouvel ordre sur d'autres tâches, et que la famille de Rizwan Saïf pourrait enfin enterrer leur fille dans les règles.

Le vendredi 22 décembre 2006, Fatima Rizwan, dix-sept ans, fut inhumée dans le carré musulman du cimetière de Gravdalspollen, à Nygård, en la seule présence de ses plus proches parents.

Notes

1. (Ny) Arbeids – og velferdsforvaltningen, “(Nouvelle) Administration du travail et de la protection sociale”.

38

Son clavier crépita comme une arme automatique lorsqu'il écrivit avec enthousiasme : *MERCI ET AU REVOIR !* Il posta le message sur le site fermé www.ty.no, ainsi qu'une photo de Fatima tirée de l'avis de disparition publié au lendemain des faits. Dans le texte sous la manchette, il cita le communiqué de la police indiquant que la jeune femme disparue avait été retrouvée dans le Tveitevann. Il pouffa de rire en concluant son message avec le commentaire : *Dangereux de s'aventurer dans le noir sans brassard réfléchissant !*

Ce site comprenait des membres qui se qualifiaient de patriotes norvégiens, et devait son nom au dieu de la guerre des anciens Scandinaves, Tyr. Le logo de cette communauté était un poing fermé entouré d'une solide chaîne et du slogan *La Norvège aux Norvégiens !*. Le point d'exclamation avait la forme d'un éclair. Il était éternellement reconnaissant à sa grand-tante Frøydis Nielsen de lui avoir présenté ce groupe fermé qui gérait le site. "L'avenir de la Norvège !" lui avait-elle dit, et ils avaient serré le poing tous les deux avant de les entrechoquer en un salut solidaire.

Tor Egil Nielsen avait grandi dans un foyer où les conflits politiques avaient grondé sous la surface pendant toute son enfance. Son père, baptisé en mémoire du roi Haakon VII, lui avait dit que son grand-père, Ole Herman Nielsen, était mort jeune, à trente-six ans seulement, dans des circonstances floues. Très vraisemblablement à la suite d'une paralysie liée à l'abus d'alcool, marqué comme il l'avait été après son expérience en tant que marin de guerre pendant toute

l'occupation, absent de chez lui entre 1939 et 1946 sans interruption. Tor Egil avait de sa grand-mère le souvenir d'une femme aigrie, incapable de se réjouir de quoi que ce fût, enfants ou petits-enfants. Elle avait passé les dernières années de sa vie dans ce qui s'appelait à l'époque l'hôpital de Neevengården, à Sandviken. Son père n'avait jamais connu ses propres grands-parents, morts tous les deux dans les années 1950. L'unique survivante de cette branche de la famille était Frøydis, la tante de son père, qui habitait à Sletten et qu'ils allaient voir une fois ou deux dans l'année. La mère de Tor Egil, Astrid, était la fille d'un gars de Milorg, qui avait été dûment décoré après la guerre pour son implication contre les forces d'occupation, tandis que Frøydis Nielsen et les grands-parents de son père avaient été condamnés pour haute trahison, ce que sa mère ne manquait pas de rappeler à son père quand la mayonnaise montait pour de bon. Comme s'il y pouvait quelque chose, lui qui était né en 1948 ! En son for intérieur, Tor Egil s'était toujours placé du côté de son père à l'occasion de ces conflits. Il n'avait jamais eu de relation proche avec sa mère, pas plus qu'avec aucune femme par la suite, hormis sa grand-tante Frøydis.

Tor Egil Nielsen était parfaitement conscient de ne pas être homosexuel. Mais ces histoires avec les filles avaient toujours été un problème. Pendant sa jeunesse à Løvstakksiden, c'était en majeure partie avec les garçons qu'il traînait. Ses parents l'envoyèrent quelque temps prendre des cours de danse en centre-ville, dans une cave que le père appelait systématiquement le QG de la Gestapo quand ils passaient devant. Cela lui rappelait avec une belle ignominie qu'aucune fille ne venait jamais l'inviter lorsque c'était à ces "dames" de choisir, à moins d'y être contraintes, puisque les filles étaient quand même majoritaires à ces cours. Il se rappelait l'une de ces situations avec une telle précision qu'elle aurait pu être fossilisée dans sa mémoire. Il avait traversé la piste de danse pour inviter une fille d'apparence modeste, à la tête baissée, quand ils en avaient reçu la consigne, et il n'avait pas oublié son regard quand elle avait relevé la tête : il était passé à travers lui, comme si elle ne le voyait pas faire la révérence, tandis qu'un autre garçon qui fendait la foule de danseurs pour venir l'inviter était accueilli avec un doux sourire, et Tor Egil était resté planté là comme un abruti, à jeter des coups d'œil éperdus autour de lui. Il se rappelait aussi très bien qui était cet autre garçon. Il l'avait vu en ville à de nombreuses reprises pendant les années qui avaient suivi, et

même devenu adulte, il lui arrivait de se dire, quand il le croisait : *Toi, je te ferai ta fête, un jour ! Attends, tu vas voir !*

Quand il était au lycée de Langhaugen, au début des années 1990, en section de sciences exactes, il n'y avait que six filles dans sa classe. Aucune d'entre elles ne l'intéressait, et il ne remarqua jamais la moindre d'entre elles regarder dans sa direction. Il ne suivait pas les cours de danse, et ne se fit jamais de bons copains parmi les garçons non plus. Après l'examen final, il fit son service militaire dans la marine, d'abord à Madla, à Stavanger, puis à la Haakonsvern. Pendant les missions, quand les autres garçons couraient les filles à terre, il filait plutôt à la bibliothèque locale pour se renseigner sur l'histoire de la guerre, pour laquelle il nourrissait un intérêt croissant. Après son service, il s'inscrivit en sciences sociales à l'université de Bergen et postula dans le même temps à la Heimevern, en tant que bénévole. Il passa un diplôme élémentaire d'histoire, mais ne poursuivit pas. Il parvint au rang de chef d'équipe à la Heimevern, et ce fut tout. À l'issue de ses études, il décrocha grâce à un contact à la Heimevern un emploi de facteur. Au bout de quatre ans, il s'était tellement déformé le dos à porter le courrier qu'il fut mis en congé invalidité et licencié douze mois plus tard. Depuis, il avait exercé divers petits boulots, pour l'essentiel en entrepôt, certains en magasin, avant d'être déclaré adulte handicapé en 2005 ; il avait ainsi d'autant plus de temps à consacrer à ce qui l'occupait le plus depuis des années, la défense nationale et le patriotisme, fortement inspiré par sa grand-tante de Sletten.

Dès le début des années 1990, il s'était procuré un PC, un IBM qu'il exploita de son mieux. La première chose qu'il remarqua fut la quantité d'informations soudain accessibles depuis son bureau. Un autre avantage était l'ensemble de contacts qu'il pouvait toucher par ce canal, aussi bien sur le plan national qu'international, dans des forums ouverts ou fermés, au fur et à mesure, sans devoir rencontrer personne en face à face. La troisième chose qui le réjouissait était les jeux vidéo avec lesquels il pouvait désormais tuer le temps, en semaine comme le week-end, des jeux tels que *Wolfenstein 3D*, *Doom* et *World of Warcraft*. Il en découvrit par la suite un autre, avec lequel il s'amusa beaucoup : *Redneck Rampage*, qui l'emmenait chez les ploucs l'arme à la main, pour dézinguer tout et n'importe quoi depuis les paysans et les poules jusqu'aux cochons enragés et aux aliens.

Il passait l'essentiel de ses journées seul. Il avait pu reprendre l'appartement en sous-sol chez ses parents dans Løbergsveien, où il emménagea pendant qu'il avait encore un emploi. Il dînait encore chaque jour avec ses parents, qui semblaient avoir renoncé à le motiver pour qu'il s'intègre d'une façon ou d'une autre dans la société. Les repas se déroulaient pour l'essentiel dans le silence. Seule sa mère parlait, surtout pour donner des informations pratiques concernant les lessives et le ménage. Hormis ces deux-là, il ne côtoyait que sa grand-tante Frøydis, ou juste sa tante, comme il s'était mis à l'appeler. Malgré ses quatre-vingts ans et quelques, elle était plus vive d'esprit que la plupart, et en toute franchise, c'était la seule personne avec qui il pouvait discuter pour de bon.

Quand il n'était pas assis sagement devant son ordinateur, il aimait marcher. Plusieurs fois par semaine, il partait du haut du cimetière de Solheim, descendait jusqu'à Minde allé, remontait à Wergeland et passait Fageråsen en direction de Sletten, à moins qu'il ne suive Storetveitvegen jusqu'au Tveitevann et l'allée piétonne qui le longeait par le nord. La plupart du temps, il allait sonner chez sa grand-tante. Si elle était absente, il s'en retournait chez lui. Dans le cas contraire, il était invité à boire une tasse de café noir accompagné de biscuits de la marque Gjende, jamais rien d'autre. Il aimait bien le dessin de renne sur les biscuits, et ne se demanda jamais où Peer Gynt avait bien pu passer.

En grimpant à Sletten, il remarquait de plus en plus d'exemples de ce que beaucoup appelaient "nos nouveaux concitoyens". Pour sa part, il les considérait comme une force d'invasion. Il était conforté dans son idée qu'ils faisaient partie d'une conspiration internationale visant à miner la sécurité du royaume, à prendre le pouvoir dans le pays et à y instaurer la charia, un thème qui passionnait aussi sa grand-tante Frøydis. Il avait remarqué la même chose dans son quartier. Il sentait l'agacement monter chaque fois qu'il voyait des groupes de gamins de toutes origines ethniques courir çà et là et jouer ensemble, comme s'ils appartenaient à la même race et n'étaient pas aussi différents les uns des autres que des Smarties dans leur tube.

C'était tante Frøydis qui lui avait signalé des sites tels que Gates of Vienna, document.no et ty.no. Il avait du mal avec Gates of Vienna, n'étant pas particulièrement bon en anglais. Il consultait les autres presque quotidiennement, et avait une préférence pour ty.no. Il y

rencontra ce qu'il qualifiait de pairs, pour la plupart du même niveau langagier que lui-même : droit à l'essentiel, sans considérations philosophiques superflues. Petit à petit, il se risqua à des contributions personnelles, qui suscitaient à peu près toujours des commentaires spontanés pleins d'enthousiasme.

À part quelques molles tentatives de sa mère, qui cessa très vite quand il l'eut rembarrée sans ménagement, tante Frøydis était la seule à pouvoir le motiver concernant ce que l'on appelait son statut social. "Tu n'as jamais songé à te trouver une fille, Tor ?"

Il avait secoué énergiquement la tête. "Je n'ai jamais rencontré personne avec qui je veuille faire connaissance. Toi, tu as vécu seule toute ta vie, non ?" Sa tante avait eu un sourire en coin. "Vécu, oui. Mais ce n'est pas une raison pour se refuser les plaisirs de la vie."

Il l'avait regardée sans très bien comprendre. Elle ne lui faisait quand même pas des avances ? Non, il y avait des limites, à son âge… Il avait simplement bougonné une réponse : "On verra ce qui arrivera.

— Regarde nos nouveaux concitoyens, tiens." Quand tante Frøydis employait cette expression, c'était toujours avec une ironie brutale, il le savait bien. "Ils se reproduisent comme des lapins. Ils seront bientôt plus nombreux que nous ! Tu vas voir ! Et tu sais qui sera responsable ?"

Il attendit la réponse.

"Les communistes ! lâcha-t-elle en dépliant un doigt. Et les musulmans ! Et les troisièmes : le Parti travailliste !" Elle inspira à fond et conclut : "On devrait les éliminer de la surface du globe, tous !"

L'excitation l'avait rendue écarlate, et il se dit que c'était un sujet crucial pour elle. Ah, s'il arrivait à construire une telle implication dans ce en quoi il croyait…

Il relut ce qu'il avait écrit.

Il avait remarqué cette fille basanée aux différents hijabs à plusieurs reprises en revenant de chez sa tante. Parfois aussi loin que la station-service du côté nord, où elle pouvait flirter avec un autre à la peau mate, à d'autres occasions avec un jeune d'allure plus européenne qui poussait un vélo à côté d'elle. Il était convaincu que c'était elle qu'il avait vue près du Tveitevann le soir de sa disparition aussi. Il reconnut la photo que la police avait diffusée sur le net. *Fatima Rizwan.*

Il sourit en signant le message de son pseudonyme soigneusement choisi avant de l'envoyer : *Våle*.

39

Michael Brekke ne fut jamais invité à dîner par Hugo Baltersen, ni dans l'un des bons restaurants de la ville ni chez lui à Store Milde. Le montant qu'il perçut comme dividende le 31 janvier 2006 était si insignifiant qu'il n'aurait pas changé sa tranche d'imposition si l'œil toujours aux aguets du fisc l'avait découvert. Quand il essaya d'appeler Balters AS, il tomba encore sur un répondeur l'informant que personne ne pouvait répondre pour l'instant, mais qu'il était invité à laisser un message. Ce qu'il faisait, sans qu'on le rappelle jamais.

L'année suivante, le dividende fut plus important, ce qui lui aurait permis – s'il l'avait perçu – de se payer un bon repas dans un restaurant et d'avoir encore assez d'argent ensuite pour rentrer en taxi, mais en 2008, la rente était retombée à un niveau dérisoire.

Depuis son prétendu bureau à domicile dans Adolph Bergs vei, il avait suivi avec un intérêt mitigé l'évolution économique de ces dernières années. Il avait observé non sans un malin plaisir le développement de ce qu'on appelait l'affaire Terra, dans laquelle la maison de courtage Terra Securities avait repris les communes du Nordland de Rana, Narvik, Hamnes et Hattfjelldal pour investir des fonds publics dans un fonds américain à haut risque, en augmentant de surcroît les investissements grâce à d'importants emprunts. Il apparut plus tard que plusieurs communes du Vestland aussi, dont Vik i Sogn, Bremanger et Haugesund, ainsi que Kvinesdal dans le Sørland, étaient tombées dans le même piège. Après la survenue de la crise du crédit aux États-Unis à l'automne 2007, les communes concernées se

retrouvèrent avec une dette faramineuse, et elles se rendirent compte avec horreur qu'elles risquaient de perdre le double de ce que l'investissement initial avait représenté. L'impact sur l'économie locale serait catastrophique, et donc sur leur faculté à faire tourner écoles, maternelles, hôpitaux et autres institutions publiques.

Au cours de l'année 2008, les exemples de l'influence de l'économie américaine sur le reste du monde ne manqueraient pas. Lorsque la banque d'investissement Lehman Brothers fut déclarée en faillite le 15 septembre, le choc se propagea à des banques, des institutions financières et des fonds communs de placement dans le monde entier, et il allait apparaître que les communes Terra n'étaient de loin pas les seules à s'être compromises par des investissements malheureux. En Islande, plusieurs des principales banques s'effondrèrent, ce qui laissa l'économie avec une dette d'État encore jamais vue. De violentes manifestations furent organisées devant l'Allting, à Reykjavik, contre le gouvernement aussi bien que contre les spéculateurs dans le milieu banquier, qu'on tenait pour responsables de ce marasme économique.

En Norvège aussi, les fondations des grandes banques tremblèrent, ce qui poussa le gouvernement et la Banque de Norvège à mettre en place un certain nombre de mesures pour soutenir les banques dans ce contexte. Les grands investisseurs dans les fonds de pension et équivalents, sur le plan national comme international, envisageaient les épisodes à venir avec une inquiétude croissante.

Michael Brekke ne partageait pas ces tourments. Il vivait d'aumône publique et n'avait plus rien à perdre. Le coup de téléphone inopiné qu'il reçut au début du mois de novembre 2008 de l'hôtel de police de Bergen pour le prier d'assister à un entretien avec un représentant du service de lutte contre la criminalité financière le prit donc au dépourvu. "La lutte contre la criminalité financière ? avait-il demandé. Qu'est-ce que j'ai à voir avec eux ? – Vous le saurez quand vous viendrez. – Je peux décliner ?" Après une courte pause, l'homme au bout du fil avait répondu : "Non, vous ne pouvez pas. Sinon, on vient vous chercher."

Ils convinrent d'un rendez-vous le lendemain. La première chose que fit alors Michael Brekke fut d'appeler Balters AS, sans franchir l'étape du sempiternel répondeur. Il tenta ensuite de trouver le numéro personnel de Hugo Baltersen, qui s'avéra être sur liste rouge.

Il chercha dans le peu de mémoire qu'il avait le nom de l'épouse de Hugo, l'expérience lui ayant appris que les gens dont le numéro était tenu secret pouvaient être contactés par ce biais. Mais qu'est-ce que c'était ? Kari, Eva, Astrid… Il avait l'impression que c'était un nom court. Elle était architecte d'intérieur, non ? Il se mit à passer en revue les cabinets d'architectes, sans rien y voir de familier là non plus. Il effectua une nouvelle fouille dans ses souvenirs. Connaissait-il des architectes d'intérieur ? Eh bien oui. Un ancien copain de classe, qui fut si surpris quand Michael l'appela que celui-ci dut répéter son nom plusieurs fois et presque expliquer qui il était avant que l'autre prétende se souvenir de lui et lui demande : "Oui, et que puis-je pour toi ?" Il apparut cependant que c'était un coup pour rien. Oh oui, il se souvenait bien d'elle. Lise Sørbye. "Mais… – Oui ? – Je crois qu'elle est retournée vivre à Oslo. – Bon. Tu ne sais pas où elle travaille, par hasard ? – Attends voir…" Au bout de quelques minutes, le copain fut de retour. "Sørbye Dekor, pas plus compliqué que ça. Dans Sofies gate. J'ai même le numéro, si tu veux. Un numéro de standard, j'ai l'impression."

Michael Brekke remercia pour son aide et dit à son copain qu'il ne devait pas hésiter à l'appeler s'il avait besoin d'une main secourable à l'occasion. "Pour quoi ? avait demandé l'autre. – Bah…" Il fut tenté de lui répondre "conseil économique", mais s'abstint.

Une agréable voix de secrétaire dans Sofies gate finit par céder la place à Lise Sørbye.

"Qui ? Michael Brekke ? Le standard n'a manifestement pas compris le nom. Mais nous n'avons plus rien à nous dire.

— Tu te souviens de moi ?

— Mais nous devrions peut-être, justement.

— En fait, c'est ton mari que je cherche à joindre. Hugo.

— Mon ex, disons plutôt. Et tu n'es pas le seul. La foule de ses créditeurs est à peu près ce qu'elle était en 1987. Autre chose ?

— Son numéro de téléphone."

Elle éclata d'un rire mauvais.

"Je vais te le donner avec le plus grand plaisir." Elle le dicta lentement. "C'est noté ?"

Il répéta les chiffres.

"Transmets-lui mon plus chaleureux souvenir, s'il te plaît."

Avec un nouveau petit rire, elle raccrocha, sans plus de cérémonie.

Michael Brekke remercia le Ciel pour ne pas s'être trouvé une nouvelle épouse. Il composa alors le numéro qu'on lui avait donné, et cette fois, il fit mouche.

"Oui ?

— Hugo ? Ici Michael.

— Michael…

— Brekke.

— Michael Brekke ! Un instant, j'ai cru que c'était l'archange en personne.

— Où es-tu ?

— Pourquoi ?

— Il faut qu'on parle. J'ai été convoqué à une audition avec le service de lutte contre la criminalité financière.

— … Bon. Mais tu as refusé ?

— Ils ont dit que si je le faisais, ils venaient me chercher.

— … Je comprends. Il va falloir que tu t'en accommodes, mon pote, pour voir ce qu'ils te veulent.

— J'ai des soupçons. Ce marché qu'on a conclu il y a trois ans.

— Oui, il était parfait, non ?

— Il ne m'a pas rapporté grand-chose.

— Non, sans doute pas. Mais ton apport au projet n'était pas mirobolant non plus.

— Mirobolant ? Il était proche de zéro. De quoi tu avais besoin me concernant, à l'époque ?

— On a quand même fait des affaires ensemble.

— Oui, je m'en souviens, merci ! Mais… réponds, maintenant. Il faut qu'on en parle. Où es-tu ?

— Pour dire les choses comme elles sont, Michael : je suis dans un lieu secret.

— Secret ! Et où ?

— Je ne peux pas le dire. Ce ne serait plus secret.

— Mais de qui tu te caches, enfin ?

— De pas mal de gens, figure-toi. Et parmi eux, ceux qui t'ont invité à venir papoter demain. Je vais te donner un bon conseil. Appelle maître Abrahamsen et demande-lui de t'assister.

— Tu penses que j'y ai droit ?

— Droit, si on veut. Je me dis que ça peut être pertinent. Autre chose ?

— Oui, et pas qu'une. Mais ça attendra qu'on se voie… un jour.

— On fait comme ça. Bonne chance", conclut Hugo Baltersen avant de raccrocher.

Michael Brekke trouva le numéro de l'avocat à la Cour suprême Victor Abrahamsen et l'appela. Il ne franchit pas la barrière de sa secrétaire, celle-là même qui les avait accueillis lors de leur dernière visite. Il reconnut sa voix. Non, l'avocat à la Cour suprême n'était pas disponible. Il était à Oslo, pour une audience assez longue. "D'accord, mais il n'a pas de stagiaire ? – Un stagiaire, répéta la fille avec une surprise froide dans la voix. Il n'y a qu'*un* Victor Abrahamsen. Personne d'autre ne peut tenir ce rôle. Vous devez chercher un autre avocat."

Michael Brekke jeta l'éponge. Le lendemain, la mort dans l'âme, il se rendit à l'hôtel de police, s'annonça à l'accueil et fut orienté au bout d'un moment vers un employé local qui le conduisit jusqu'à une salle d'audition. Là, on lui présenta l'inspecteur principal Knut Helge Mjøs, du service de lutte contre la criminalité financière.

Knut Helge Mjøs était un gars de l'est bien mis, en costume gris foncé, chemise blanche et cravate rayée bleu et or. Ses cheveux étaient blond foncé, il avait une petite moustache soignée, une montre de la marque IWC Aquatimer, et il reçut Michael Brekke avec un sourire réservé, à la limite de l'arrogance.

Le policier qui était venu le chercher ne se présenta pas, mais s'installa à côté de Mjøs, ouvrit un PC portable et se prépara à écrire, les doigts sur les touches et avec le même regard sur Brekke qu'un entomologiste sur un nécrophore ou quelque chose d'approchant, à en juger par le mépris dans ses yeux.

Mjøs en vint sans tarder aux faits.

"Il est question de vos accords avec un certain Hugo Baltersen.

— … Oui ?

— Vous pouvez nous en rendre compte plus précisément ?

— Oui, je… Hugo Baltersen et moi, nous avons collaboré dans les années 80, et c'est cette collaboration qu'il souhaitait poursuivre maintenant."

Mjøs jeta un coup d'œil sur une feuille posée devant lui.

"SPS-Scandinavia", constata-t-il. Après une courte pause, il ajouta : "Mais ça s'est terminé.

— Oui.

— Quant à vous, vous avez purgé une peine de prison entre 1992 et 2003.

— … C'est exact.

— Vous êtes sous l'administration de la perception de Bergen.

— … Oui.

— Alors où avez-vous trouvé l'argent pour participer à un assez gros achat de titres avec Hugo Baltersen en novembre 2005 ?

— De l'argent ? J'ai…" Son regard vacilla. "… signé quelques papiers.

— Nous le savons. Nous procédons à un examen approfondi des papiers de Hugo Baltersen et de sa comptabilité. Baltersen, de son côté, s'est rendu injoignable. Vous savez peut-être où il est ?

— Non, je… Je ne sais pas.

— Ça fait combien de temps que vous ne l'avez pas vu ?

— Eh bien… C'était ce jour-là, en novembre 2005.

— Nous avons examiné vos déclarations de revenus sur ces trois dernières années, Brekke, et nous voyons que vous avez touché des dividendes.

— Ah ouais ! Pas de quoi frimer. En plus, ils ont été saisis par le percepteur.

— Ils ne vous lient pas moins juridiquement.

— Juridiquement ? C'est maître Abrahamsen, l'avocat à la Cour suprême, qui s'en est occupé.

— Nous le savons. Mais lui non plus n'est pas joignable en ce moment.

— À Oslo à l'occasion d'un procès, si j'ai bien compris.

— Alors vous avez tenté de le contacter, vous aussi, autrement dit ?

— Quelqu'un m'a dit que je ferais bien d'être accompagné d'un avocat… ici."

Mjøs crispa un peu les lèvres, en ce qui pouvait à la rigueur passer pour un petit sourire.

"Vous devez savoir que maître Abrahamsen n'est pas un inconnu pour nous. Il a un certain talent pour se couvrir. Lui, on le prend rarement la main dans le sac. Quant à Hugo Baltersen… C'est une catastrophe ambulante depuis qu'il a quitté la mouvance marxiste-léniniste au début des années 1980. Il est passé du communisme au capitalisme avant même que vous ayez le temps de dire « Bourse

d'Oslo ». On a une qualification pour les gens comme lui. Les cavaliers de banqueroute. Vous avez dû participer à cette cavalcade, un jour, avant… d'en être empêché."

Michael Brekke serra les lèvres et ne répondit pas.

"Les cavaliers de ce genre finissent presque toujours par tomber, et à ce moment-là, ils entraînent quelqu'un dans leur chute. Des gens comme vous."

Brekke gardait le silence.

"Il se trouve maintenant qu'à ce qu'on en sait, vous n'avez aucun capital. Vous vivez dans un appartement communal, vous n'avez ni véhicule ni autres objets de valeur. En deux mots, vos nouveaux créditeurs n'ont rien à espérer chez vous.

— Mes nouveaux créditeurs ? Mais je… De qui s'agit-il ?

— Ah, je pourrais vous en réciter la liste. On y trouve de tout, des particuliers aux sociétés d'encaissement. Ce n'étaient pas des petits montants qui ont résulté de vos cessions.

— Hein ? Baltersen et moi… Dans les documents… Vous ne trouvez pas un contrat disant que je lui cède mes parts, sans compensation ?"

Mjøs le fusilla du regard. "Non… On ne l'a pas trouvé.

— Quand vous l'aurez, vous verrez que je ne dois d'argent à personne."

Mjøs poussa un soupir.

"Nous avons examiné tous les papiers relatifs à ce dossier. Ceux que vous mentionnez n'existent pas. Si ça a été le cas, ils ont été supprimés du portefeuille. Autrement dit, vous êtes autant responsable de ces transactions que votre cher ami Hugo Baltersen. Il y a malgré tout une différence : il possède encore un capital. Un logement. Une voiture. Un bateau. Une résidence secondaire dans le sud du pays. Sans doute pas assez pour couvrir toutes ses dettes, mais en partie, au moins. Pour vous, la situation est à la fois plus compliquée et plus simple. Si personne ne veut se porter garant de vous dans votre situation, il y aura un procès, et que votre avocat soit Victor Abrahamsen ou n'importe qui d'autre, je peux vous promettre sans trop de risque de me tromper un nouveau séjour derrière les barreaux, monsieur Brekke.

— Un nouv…" Un poids tomba en lui, comme un plomb sur une ligne de pêche. "Mais alors…

— Nous vous recontacterons. Nous avons pensé à une détention préventive, mais vous êtes une petite pointure dans cet environnement, et vos possibilités sont limitées. Quand on trouvera Hugo Baltersen, en revanche… Lui, on ne le relâchera pas avant qu'il ait justifié tout ce qu'il possède."

Knut Helge Mjøs se renversa sur son siège. "Vous pouvez raccompagner M. Brekke, Olsen."

L'agent hocha la tête, sauvegarda ce qu'il avait écrit sur son PC, se leva et raccompagna sans autre commentaire Brekke jusqu'à la sortie.

En rentrant chez lui, dans Adolph Bergs vei, Michael Brekke sortit le pistolet qu'il s'était procuré à sa sortie de prison en 2003. C'était un Beretta 92S, obtenu au marché noir en ville, mais qui n'avait servi jusqu'alors que d'espèce d'assurance-vie. L'heure était venue de payer la franchise de cette assurance.

Il fit une nouvelle tentative pour appeler Hugo Baltersen. Cette fois, personne ne répondit. Il réfléchit pour savoir s'il y avait quelqu'un à qui envoyer un dernier mot. La conclusion à laquelle il parvint fut qu'il n'y avait personne. Alors il n'hésita plus. Il ôta la sécurité du pistolet, le braqua sur sa tempe et fit feu.

Plusieurs voisins dans l'immeuble réagirent à une puissante détonation à peu près à la moitié du journal télévisé ce soir-là, mais comme l'un d'entre eux le confia à la police lorsqu'il fut interrogé deux semaines plus tard : "Ça pète sans arrêt pendant les infos, alors je n'y ai pas fait tellement attention." Une voisine finit par prévenir la police parce qu'elle n'avait pas vu M. Brekke depuis plusieurs semaines, lui semblait-elle. Quand la police parvint à entrer dans l'appartement, ils trouvèrent le susnommé étendu devant la fenêtre tournée vers l'ouest, le store baissé et les rideaux tirés. Les examens techniques et le rapport du Gades Institutt leur permirent de conclure qu'il s'agissait d'un suicide.

Helleve et Solheim échangèrent quelques idées à ce sujet lors d'une réunion à la fin novembre 2008.

"Ce Michael Brekke, commença Helleve. C'est de lui qu'on nous avait parlé dans le cadre de l'affaire Fatima, non ?

— Oui. On était allés le voir, Melvær et moi.

— On peut soupçonner un lien entre cette affaire-là et ce qui vient de se passer ?"

Solheim hésita.

“On n’a jamais été complètement convaincus qu’il ait quelque chose à voir avec ce qui était arrivé à Fatima. Et on a appris qu’il avait eu une réunion avec le service de lutte contre la criminalité financière le jour – enfin, dans la semaine – où les voisins pensent avoir entendu une grosse détonation dans l’immeuble. Je les ai eus au téléphone, ils lui avaient fait clairement comprendre qu’un procès lui pendait au nez, et très probablement une condamnation après une vaste escroquerie aux titres dans laquelle il était impliqué. Ce qu’on appelle l’affaire Baltersen, dans laquelle il y a du nouveau puisque Hugo Baltersen a été interpellé et amené au poste il y a deux ou trois jours.”

Helleve hocha la tête.

“Bon, d’accord.” L’air soucieux, il ajouta : “On considère donc toujours l’affaire Fatima comme non élucidée.

— Oui, j’imagine”, approuva Solheim avant de hocher la tête à son tour, de se lever et de quitter la pièce.

40

Ce fut à l'été 2009 qu'Yngvil Nesbø alla pour la première fois sur l'île d'Utøya.

En août 2008, elle déménagea de Bergo, dans l'Eksingedal, pour s'installer à Kolstien dans la pièce en sous-sol de chez Ellen et Tarald Nesbø, qui insistaient tous les deux pour qu'elle les appelle tonton et tata, bien que leurs liens familiaux soient moins étroits. D'une certaine façon, ce fut comme emménager dans un autre pays. Son enfance tranquille dans cette vallée allongée, entourée de montagnes où qu'on se tourne, était terminée. Elle était à présent plus près de la mer et de ce qu'elle appelait "la vie au-dehors". C'est avec un mélange d'inquiétude et de curiosité qu'elle fit ses valises et prit ses quartiers dans la pièce mise à sa disposition. Le lendemain, la tante Ellen l'accompagna en ville pour lui montrer un peu son nouvel environnement. Au grand centre commercial, elles passèrent acheter à l'agence des transports en commun l'abonnement mensuel pour le bus qu'elle devrait prendre pour aller à l'école et en revenir, dans son cas la ligne 2 entre Birkelundstoppen et le centre-ville.

Le lendemain, elle se présenta pour son premier jour de classe dans les locaux riches en traditions de la Bergen Katedralskole, dont les racines historiques remontaient au XIIe siècle. Le plus ancien des bâtiments actuels datait de 1840. Sa classe à elle se trouvait dans l'aile construite en 1957, tournée vers Heggebakken. Il y avait là une grande école maternelle dans le bâtiment peint en jaune qui avait été un lycée, disparu depuis longtemps, le Seminarium Fredericianum.

Elle apprit bientôt que cette école maternelle était surnommée l'asile pour enfants de Bergen. Au cours des premières semaines, elle entendit beaucoup parler de l'importance de la Katedralskole en ville et de son passé illustre avec, notamment, Ludvig Holberg comme élève entre 1694 et 1702. C'était dans ces années-là que l'école et de grandes parties de la ville avaient brûlé dans le plus grand incendie ayant frappé Bergen. Dans ses deux matières préférées, le norvégien et les sciences sociales, elle eut Mme Holmefjord comme professeur. Celle-ci accueillit les élèves la première heure de cours avec un sourire et leur dit : "Vous pouvez m'appeler Rebecca."

Elle se plut dès son premier jour à Katten, comme tout le monde appelait cette école. Quand elle regardait autour d'elle pendant les pauses, elle était abasourdie par le nombre d'élèves qu'elle voyait, en comparaison de la petite poignée à laquelle elle était habituée chez elle. *Est-ce possible de faire la connaissance de certains d'entre eux ?* se demanda-t-elle. Elle se faisait toute petite en voyant à quel point bon nombre d'entre eux avaient l'air à l'aise en société, certains très bien mis, d'autres habillés de manière savamment négligée, semblait-il, mais toujours avec style. Elle constata avec un certain soulagement qu'ils ne parlaient pas tous le dialecte de Bergen, loin de là. Beaucoup avaient des dialectes d'autres endroits de la région, et elle en entendit même certains discuter en anglais.

Elle poussa un soupir et dut admettre qu'elle ne voyait pas le moindre visage connu. Marte, qui avait un an de plus qu'elle, avait choisi de partir pour Voss l'année précédente, tandis que Morten avait été pris à Mo, dans le Sogn og Fjordane, où il pourrait se spécialiser dans l'agriculture et la gestion d'une exploitation. C'était par le biais de son engagement politique qu'elle allait trouver ses meilleurs amis en ville.

La politique était souvent au menu lorsqu'elle dînait avec la tante Ellen et l'oncle Tarald. Elle s'était inscrite aux Jeunesses travaillistes du Hordaland quand elle était au collège, mais ça avait été trop contraignant d'assister ne serait-ce qu'aux réunions annuelles, en conséquence de quoi elle n'avait pas été particulièrement active. Les choses allaient changer. L'oncle Tarald était très satisfait de son implication. Ils convinrent que Hans, un cousin éloigné, l'emmènerait à une réunion de membres des Jeunesses travaillistes de Bergen et l'y présenterait. Hans, qui habitait à Sollien, était censé la retrouver au

croisement de Kolstien et Landåslien, pour qu'ils prennent le bus ensemble depuis Natlandsveien.

Yngvil était en avance et attendait au carrefour, ne sachant pas très bien si elle était au bon endroit. Puis il arriva, presque au petit trot, en baskets, jean et bomber bleu marine sur un t-shirt rouge marqué *Fanamilen*. Ses cheveux blonds étaient coupés court, et il lui fit un sourire mal assuré.

"Bonjour Yngvil !

— Bonjour." Elle lui rendit son sourire.

"Je te reconnais. On est cousins, c'est bien ça ?

— Oui, je crois."

À seize ans tous les deux, ce fut avec une gêne mutuelle qu'ils descendirent côte à côte en direction de Natlandsveien. Mal assuré, il parvint tout de même à lui dire qu'il était en seconde, lui aussi, mais à Langhaugen, "tout près".

Juste avant l'hôpital de Haukeland, Asle Høiland monta dans le bus, comme convenu avec Hans.

"Tu te rappelles Asle ? C'est mon meilleur ami."

Yngvil sourit à Asle.

"Bonjour.

— Bonjour."

Asle faisait à peu près la même taille que Hans, et il était aussi énergique. Ses cheveux étaient plus foncés, au-dessus d'un visage oblong et d'un sourire qui paraissait un peu de guingois, ce qui lui donnait une expression de scepticisme inné vis-à-vis de tout et tout le monde. Il portait un jean et un blouson de la même matière, sur un t-shirt sans texte.

"Yngvil vient à la réunion, l'informa Hans.

— Super, répondit Asle avec ce même sourire en coin.

— On fait du sport ensemble, Asle et moi. De l'athlétisme. Surtout au stade, mais on court aussi dans la rue.

— Des gars pleins de vie", sourit Yngvil. Elle se sentait bien en compagnie de ces deux garçons, et elle se dit que ce ne serait pas si difficile de vivre à Bergen si tout le monde était comme ces deux-là.

La réunion avait lieu au deuxième étage de Lars Hilles gate 19, où les Jeunesses travaillistes avaient leurs locaux. Près de quarante jeunes y étaient présents. Yngvil comme les deux autres furent identifiés comme des nouveaux, et ils durent se présenter. On leur souhaita à

tous la bienvenue, avec force applaudissements. Le thème du jour était les élections présidentielles américaines, qui voyaient pour la première fois se présenter un candidat afro-américain, Barack Obama, qui aurait sans le moindre doute obtenu les voix des jeunes travaillistes de Bergen s'ils avaient eu le droit de vote outre-Atlantique.

À l'issue de la partie officielle de la réunion, ils se mirent à discuter en petits groupes. Yngvil et ses deux accompagnateurs se retrouvèrent à débattre avec une fille aux cheveux rouge pompier coupés court et un jeune originaire de Somalie. La fille dit s'appeler Tove Fossedal, être scolarisée à Tanks, tout près de Katten, précisa-t-elle en entendant où Yngvil était scolarisée. Aboukar Dalmar était un copain de classe d'Asle à Langhaugen. Il faisait partie de ceux qui avaient fait une intervention enflammée en faveur d'Obama, et il estimait que son élection représenterait un grand progrès dans la lutte contre le racisme aux États-Unis, tout en soulignant qu'elle ne serait absolument pas terminée pour autant.

Le milieu des Jeunesses travaillistes allait devenir important pour Yngvil au cours des trois années qu'elle passa à Katten. Elle y trouva ses meilleurs amis, bien qu'ils soient très différents les uns des autres, tous autant qu'ils étaient. Hans et Asle étaient des sportifs invétérés, et elle alla plusieurs fois les voir lors de compétitions ; elle se retrouvait alors sur la ligne de touche en compagnie de l'oncle Tarald et de Dag Høiland, le père d'Asle. Elle préférait pour sa part les longues randonnées en montagne, comme elle en faisait si souvent dans l'Eksingedal. Mais dès le premier regard ou presque, elle était tombée éperdument amoureuse d'Asle. Ce n'était sûrement pas difficile à voir, que ce soit pour Asle ou pour leur entourage. Au cours de l'hiver et du printemps 2009, ils formèrent un couple, après qu'Asle l'eut embrassée en revenant d'une fête de Noël, pendant que Hans partait dans la direction opposée pour raccompagner Tove, parce qu'il se tramait des choses de ce côté-là aussi. Asle l'avait escortée jusqu'au carrefour où elle avait attendu Hans plus tôt cet automne, et des frissons l'avaient traversée d'une façon qu'elle n'avait jusque-là connue que quand Morten l'avait embrassée, à la lisière des bois derrière leur ferme à Bergo. Il n'y avait eu personne d'autre, et elle se serrait à présent contre Asle comme si elle pouvait rester là pour toujours. Mais on était en décembre et il faisait froid, et il devait redescendre vers Gimleveien, où il habitait avec ses parents. Avant de se quitter, ils

convinrent d'aller voir le film iranien *Le Chant des moineaux* au cinéma le lendemain, un film qui avait obtenu de bonnes critiques, notamment dans *Bergens Tidende*.

Tove et elle étaient d'ailleurs devenues des amies très proches. Quand Tove comprit la situation entre Yngvil et Asle, elle l'avertit en lui faisant un clin d'œil : "Mais ne le laisse pas approcher trop vite. Tu sais ce que les garçons cherchent, qu'ils soient des jeunesses travaillistes ou pas." Elle avait suivi le conseil, jusque-là, mais elle devait admettre que quand le soleil se levait sur le printemps, il était de plus en plus difficile pour elle de se contrôler. C'était quand même son grand amour, elle n'en doutait pas, à bientôt dix-sept ans. Les choses étaient plus aléatoires entre Tove et Hans, mais ils étaient tous bons amis et s'épaulaient dans leurs tâches communes.

Ils passaient beaucoup de temps avec Aboukar. Ils partagèrent sa joie lorsque Barack Obama remporta les élections en novembre, et en janvier, ils furent invités chez lui dans Nordre Skogvei, où ils furent chaleureusement accueillis par ses parents, Dalmar Odawaa et Dawaad Ebyan. Aboukar était le cadet d'une fratrie de trois. L'aîné, Alim, les salua du bout des lèvres, mais il avait l'air renfrogné et distant, et prit rapidement congé. Sa sœur Douda, dix-neuf ans, leur tint compagnie à table. Ils mangèrent un plat de poulet accompagné de riz et de légumes, dont le goût était différent de tout ce qu'Yngvil avait goûté jusque-là, mais Douda aussi paraissait un peu perdue dans ses pensées, et elle exprimait une certaine tristesse qu'Aboukar crut nécessaire de leur expliquer lorsqu'il les raccompagna jusque dans la rue après le repas.

"Vous vous souvenez de l'affaire Fatima ?" demanda-t-il.

Oui, Asle s'en souvenait bien, et Yngvil aussi, quand ils lui eurent rappelé de quoi il s'agissait.

"Fatima était la meilleure amie de Douda, et… Alim et elle ont été plus ou moins ensemble, à un moment donné." Il ajouta rapidement : "Mais ce n'est pas facile, ce genre de choses, dans notre milieu, même si on est musulmans, nous et… sa famille. Alors…" Il haussa les épaules. "Mais ni Alim ni Douda ne se sont complètement remis de ce qui s'est passé.

— L'affaire n'a pas été résolue ? réagit Yngvil.

— Non, je ne crois pas. Il me semble qu'ils ont conclu à… Qu'elle l'avait fait elle-même. Se noyer." Il posa un regard triste dans le vide

devant lui. “Je ne l’ai pas oubliée, moi non plus. Elle était très belle.

— Tu étais amoureux d’elle, toi aussi, peut-être ? s’enquit Yngvil avec un petit sourire.

— Non, ça… Elle avait l’âge de Douda, quand même.

— Ah, aussi vieille.”

Ils rentrèrent main dans la main, en passant par Danmarks plass et l’intégralité d’Ibsens gate.

“Tu n’as pas besoin de me raccompagner jusque chez moi, Asle, déclara-t-elle lorsqu’ils atteignirent Gimleveien.

— Si, j’en ai besoin”, répondit-il en pastichant son dialecte avec un sourire, avant de déposer un baiser sur sa joue. Jusque chez elle se limitait cependant au croisement avec Kolstien, qui était devenu leur point de rendez-vous habituel, dans une petite aire de jeux tout près de la rue. Ils pouvaient y passer un bon moment à s’embrasser sans que personne ne le remarque, par ces soirées hivernales obscures.

Plus tard ce printemps-là, quand ils formèrent un couple en bonne et due forme, elle demanda à sa tante Ellen si elle pouvait inviter Asle, et elle en obtint la permission avec un petit sourire. Ils connaissaient quand même bien Asle, étant donné que Hans et lui étaient cousins. La mère d’Asle était la sœur du père de Hans. L’oncle Tarald ne voyait aucun inconvénient non plus à ce qu’elle se soit trouvé un copain aux Jeunesses travaillistes, et il arriva de plus en plus souvent qu’il soit invité à dîner chez eux, puisque c’était là qu’Yngvil prenait tous ses repas.

Yngvil alla chez Asle aussi, pour rencontrer ses parents, l’oncle Dag et la tante Vigdis, comme Hans les appelait. Il lui arrivait d’avoir la vague sensation que les liens familiaux entre les cousins berguénois étaient aussi forts que ceux qu’elle avait connus chez elle. Avec une mère employée aux services de l’urbanisme et un père au SPIP, Yngvil comprenait sans mal qu’Asle soit engagé politiquement. Lui prétendait que c’était sa parenté avec Hans qui avait été le facteur déclencheur, du moins concernant le choix du parti. Il aurait tout aussi bien pu choisir le parti de centre gauche, ce qui était sans doute le souhait de son père, mais sa mère était une “gauchiste classique”, comme il disait, quoi qu’il entende par là.

Puisqu’Aboukar était un copain de classe d’Asle, ils étaient souvent avec lui. Il était toujours accompagné d’une fille de leur classe, Rita Trovik. Quand ils n’assistaient pas à des réunions des Jeunesses

travaillistes, ils avaient bien d'autres endroits où aller se poser, le Henrik, le Café Opera ou le Garage, en fonction de ce qu'ils cherchaient, des discussions ou de la musique. Yngvil appréciait pleinement l'intense vie urbaine. C'était peut-être au Garage qu'elle se plaisait le plus, parce qu'elle avait l'impression d'être téléportée dans un pub de Liverpool, Londres ou New York. L'ambiance du Café Opera était plus calme, mais la nourriture meilleure et on y parlait souvent poésie ou littérature, des domaines qui la touchaient aussi.

Ils abordaient souvent des sujets politiques quand ils sortaient en ville. Ils avaient beaucoup discuté avec Aboukar de la polémique autour des caricatures de Mahomet, publiées pour la première fois dans le journal danois *Jyllands-Posten* en septembre 2005, dans une relative discrétion. Les choses s'emballèrent pour de bon à la fin de l'année, quand un groupe d'imams danois se rendirent dans plusieurs pays du Moyen-Orient pour parler des caricatures, montrer de quoi les musulmans étaient victimes au Danemark et dans les autres pays nordiques. Il en résulta en février 2006 de violentes manifestations dans plusieurs États musulmans, lors desquelles entre mille et deux mille personnes perdirent la vie. Il y eut des manifestations dans les pays occidentaux aussi, à Londres et Paris, et dessinateurs de presse comme rédacteurs en chef furent victimes de menaces de mort et de tentatives d'assassinat. Même à Bergen, il devint soudain difficile d'accéder aux locaux des journaux *BT* et *BA* sans rendez-vous. Une espèce de doute et de soupçon se propageait, dirigée en particulier vers les personnes de culture musulmane, encore plus intensément qu'auparavant. Le 11 Septembre était une chose, mais ça s'était quand même produit loin de la Norvège. Cette fois, ça se rapprochait. Des consulats et des ambassades norvégiens furent attaqués lors d'émeutes en Syrie, au Pakistan et en Afghanistan, et aussi loin qu'en Indonésie, en Thaïlande et au Nigeria. L'hebdomadaire satirique *Charlie Hebdo* eut encore une fois une caricature de Mahomet en couverture, et dut travailler sous protection policière pendant les semaines qui suivirent. Puis petit à petit, les choses se calmèrent. Mais en 2007, elles s'enflammèrent de nouveau après qu'un dessinateur de presse suédois eut représenté Mahomet en chien, et au cours des années qui suivirent, il ne fallait pas grand-chose pour susciter de nouvelles discussions.

Comme toujours, Aboukar était très impliqué.

“D’accord ! Je suis musulman, mais je ne cautionne pas ce genre d’actions pour autant. Personnellement, ça ne me fait rien que quelqu’un fasse des caricatures du Prophète. La plupart des musulmans sont aussi pragmatiques vis-à-vis de ça que vous l’êtes pour des caricatures de Dieu et Jésus. Mais les plus radicaux d’entre nous le considèrent comme un blasphème et affirment que le blasphème mérite la mort.

— On ne va pas monter sur nos grands chevaux, nous non plus, répondit Asle. Pas besoin de remonter plus loin que l’année 1980, quand *La Vie de Brian* a été interdit dans tous les cinémas norvégiens parce qu’il était décrit comme blasphématoire. Il a ensuite été autorisé aux plus de dix-huit ans avec une affiche expliquant que la crucifixion était un châtiment courant chez les Romains, comme si nous étions tous des demeurés complets.

— Mais aucune ambassade n’a été attaquée, et les gens ne se sont pas battus à coups de pierres, si ?

— Non, en Norvège, ils se sont contentés de prières et de psaumes.

— C’est pire pour celles qui portent le hijab, et sont donc particulièrement visibles dans la rue. Tu devrais entendre les commentaires qu’elles essuient. On est à peu près libres sur ce point. Douda n’en porte pas, et en plus, on est africains. La plupart des Norvégiens ne savent pas qu’on est musulmans, nous aussi, alors qu’on vient d’Afrique. Mais on l’est, conclut-il avec un sourire un peu las.

— C’est quand même très bizarre, intervint Yngvil, que la principale menace sur la paix dans le monde à l’heure actuelle, c’est une espèce de guerre de religion, quatre cents ans après la fin de la guerre de Trente Ans.”

Yngvil ne manquait pas de sujet de préoccupation, cette année-là. Il y avait les études, la politique, et Asle. Elle suivit le conseil de Tove assez longtemps, mais en juin – un week-end où l’oncle Tarald et la tante Ellen étaient dans leur chalet près d’Alversund, en leur ayant laissé la maison pour eux seuls – elle le laissa “approcher”, comme Tove avait dit, et ce fut bien. Il eut un peu de mal avec le préservatif et la technique à adopter, et ce ne fut donc pas une expérience merveilleuse. Le meilleur, ça avait été le moment qui avait suivi, puisqu’ils avaient pu se parler avec une toute nouvelle connivence, nus l’un contre l’autre dans le lit d’Yngvil. À la fin du mois, elle l’emmena dans l’Eksingedal rencontrer ses parents, et début juillet, ils

se rendirent ensemble au camp d'été des Jeunesses travaillistes sur l'île d'Utøya.

Arriver à Utøya pour la toute première fois fut un événement notable. Elle n'oublierait jamais ce premier camp : le long trajet en car dans la montagne jusqu'au Tyrifjord et le quai d'Utøya, la traversée vers l'île dans le rafiot baptisé "Thorbjørn", en l'honneur d'un des anciens leaders du mouvement, Thorbjørn Jagland, l'accueil et l'inscription à leur arrivée, et pour finir la recherche d'un emplacement où dresser la tente. Ils partagèrent celle-ci avec Hans et Tove, qui s'étaient de nouveau mis ensemble après quelques mois d'interruption. Ils avaient plaisanté à l'avance sur le fait que si l'un des couples avait besoin d'un "moment au calme", l'autre pourrait aller faire une promenade romantique sur Kjærlighetsstien[1] et ne revenir qu'après l'heure convenue. Asle et Hans étaient déjà venus l'année précédente et se comportaient en locaux ; ils leur firent visiter les lieux, à l'extérieur et dans les bâtiments. Ils prenaient leurs repas à la cafétéria ; les discours commençaient dans la grande salle et sur la scène dans l'Étable, en fonction du temps si ceux-ci devaient avoir lieu dehors. Les autres salles de réunion abritaient des séminaires et des débats.

Il apparut que le programme était si chargé chaque jour pendant ce camp que le temps et les occasions manquèrent pour un "moment au calme". Le Premier ministre Jens Stoltenberg et le ministre des Affaires étrangères Jonas Gahr Støre vinrent parler. Stoltenberg fut vigoureusement applaudi lorsqu'il précisa qu'il venait pour la trente-cinquième fois. Bien qu'il souligne dans son allocution que la direction du parti et les jeunesses travaillistes puissent parfois être en désaccord, il insista sur l'importance de cette organisation en matière de lutte pour l'environnement, contre la pauvreté et pour la politique scolaire, ce qui lui valut là aussi des applaudissements sans réserve. Au mur derrière lui, une bannière clamait en majuscules : *FAITES PLACE !*

Le temps fut changeant pendant qu'ils étaient là, avec des averses éparses et des températures qui n'incitaient pas vraiment à la baignade, mais les repas, les activités sportives et les nombreuses discussions politiques contribuèrent à faire de ce séjour sur cette île particulière, entourée de collines boisées sur chaque rive du fjord, une expérience tout à fait spéciale. Ils rencontrèrent de jeunes travaillistes de tout le pays, du Finnmark à Kristiansand, de Karmøy à la frontière

suédoise. Aboukar fit la connaissance d'autres jeunes originaires de Somalie, qui représentaient le comité d'Oslo, et Yngvil rencontra une fille d'origine pakistanaise, qui habitait Trondheim. Dans le car qui parcourait les montagnes dans l'autre sens, tandis qu'elle somnolait tout contre Asle, elle se dit : *Je reviendrai à Utøya. Et pas qu'une fois !*

Notes

1. “Le sentier de l’amour”.

41

Le jeudi 19 août 2010, Viggo Valevåg et Frøydis Nielsen se revirent, pour la première fois depuis leur liaison amoureuse à l'été et à l'automne 1947. Par une journée chaude et ensoleillée de fin d'été, il lui rendit visite à son adresse dans Johan Hjorts vei, à Slettebakken, qu'il avait trouvée sur Internet, grimpa les deux étages et sonna à sa porte.

Il s'attendait à presque tout. Lui-même aurait bientôt quatre-vingt-deux ans, elle en avait six de plus. Il reconnut malgré tout la femme qui ouvrit. Frøydis Nielsen se tenait toujours très droite. Il doutait qu'elle ait conservé son dynamisme, mais elle était mince, presque maigre, et le regard qu'elle lui décocha était aussi acéré et provocateur que jadis.

"Oui ? lança-t-elle sèchement, avant de le reconnaître lentement, tandis qu'un mélange d'incrédulité et d'amusement se répandait sur ses traits. Viggo ?" Il hocha la tête et eut droit à un sourire aigre-doux. "Mon petit Viggo, après tant d'années. Qu'est-ce que tu veux ?" Elle émit un petit rire plein de mépris. "Oui, parce que j'imagine que tu n'es pas à la recherche de la même chose qu'à l'époque ?"

Il n'était pas encore assez vieux pour ne plus sentir le rouge lui monter aux joues.

"Non, euh… Mais un café, peut-être, et causer un peu ?"

Elle lui fit un sourire un peu plus aimable.

"Pour un café, on peut toujours s'arranger. Mais entre donc."

Elle fit un pas de côté. Il la suivit dans l'entrée et, puisqu'il n'avait

pas de manteau dont il puisse se défaire, dans un salon tourné vers l'ouest, où Løvstakken étirait toute sa silhouette de l'autre côté du Bergensdal.

"Assieds-toi, je vais préparer le café."

Elle ferma un PC portable HP posé sur la table basse et l'emporta en partant vers ce qu'il supposa être la cuisine. Puis il s'assit à ladite table et regarda autour de lui. Les murs n'étaient décorés de rien d'autre que de paysages bien innocents, tous du Vestland ou des montagnes. Le plus compromettant dans la modeste bibliothèque était un recueil des œuvres de Knut Hamsun. Le reste des titres indiquait des goûts littéraires tournés vers le roman policier et le divertissement, de Bernhard Borge à Marit Sandemo. Dans un coin de la pièce, il vit un grand téléviseur éteint. Une petite radio de voyage diffusait les informations de mi-journée de la NRK, à ce qu'il déduisit de la voix du présentateur. Les plantes sur les rebords de fenêtres étaient du genre à ne pas réclamer trop de soins, une caractéristique présente aussi dans son propre appartement.

Le *BT* du jour était ouvert sur la table devant lui, à la page des débats. Une chronique d'une page entière intitulée "Ce n'est qu'un paysage" traitait de production d'électricité et d'autodétermination. Une citation était mise en exergue : "Le Hardanger doit-il être un musée ou une région vivante à notre époque ?" Le thème principal en vis-à-vis était une grande photo du métro léger, titrée "Utile ou seulement décoratif ?". Le débat apparemment sans fin autour de ce projet impliquait cette fois le point de vue des malvoyants et des aveugles, et traitait de problèmes comme l'entretien des distributeurs de titres de transport et les durées d'arrêt aux stations pour permettre aux gens de monter et de descendre. Au bas de la page, un encart intitulé "Doux Jésus" concernait l'organisation des JO d'été de la jeunesse à Singapour, auxquels l'équipe féminine iranienne de football ne participerait pas parce qu'elle souhaitait jouer en hijab, ce que la Fifa lui refusait. La contributrice faisait référence aux "joueurs de volleyball qui doivent jouer en tenues de bain minimalistes, qu'ils le veuillent ou non", et tirait sa propre conclusion : elle s'estimait heureuse de ne pas être une joueuse de volley internationale, parce qu'elle aurait "préféré jouer avec un hijab plutôt qu'en string, avec les caméras du monde entier braquées sur moi. Mais j'aurais été exclue". Celle qu'il supposa être Frøydis Nielsen avait souligné au stylo dans ce

paragraphe : “En Iran, la participation à des activités sociales sans hijab est punie de quinze jours de prison et soixante-quinze coups de fouet en public.”

La conclusion lui fit émettre un petit rire, et il releva la tête tandis que Frøydis Nielsen revenait de la cuisine avec deux tasses de café qu’elle déposa sur la table basse avant de s’installer dans un fauteuil en face de lui. Elle poussa l’une des tasses vers lui et prit l’autre.

Il fit un petit geste en direction du journal ouvert.

“Tu es toujours engagée en politique, on dirait ?

— Oui ! On doit tous l’être. Tu vois à quoi le monde ressemble. Ça partira en couille si personne n’ose se manifester.” Comme il ne réagissait pas, elle poursuivit : “Mais je suppose que ce n’est pas pour papoter politique que tu es venu.”

Elle portait une robe en coton toute simple bleu marine, qui moulait son corps. Quand elle se renversa dans son siège et croisa les jambes, elle passa une main sur sa hanche et vers sa cuisse, comme pour lui rappeler à quoi il avait eu accès plus de soixante ans auparavant. Il remarqua qu’elle avait étalé une couche sombre, presque mauve, sur ses lèvres avant de revenir.

“J’ai discuté avec quelques connaissances il y a quelques jours, commença-t-il prudemment. Et un nom a été mentionné dans la conversation, j’ai pensé que ça te dirait peut-être quelque chose.

— Mais encore ?

— Svein Sæter.”

Elle fut soudain sur le qui-vive.

“Oui ?

— Tu te souviens de lui ?”

Elle hocha à peine la tête.

“Chauffeur de taxi, mais mort il y a longtemps. Je suis allé à ses obsèques. Ça devait être en 1999, si je ne me trompe pas.

— Possible. Vous avez appartenu au même parti, à une époque, non ?”

Ses yeux se plissèrent.

“Et alors ? Ça fait une éternité !

— Je me rappelle bien… à ce moment-là… dans un instant de confidence… Tu m’as raconté que tu avais donné un coup de main quand les occupants du « Solbris » s’étaient enfuis du camp d’Espeland. Pendant cette conversation, la semaine dernière,

quelqu'un a dit qu'une voiture avait été utilisée pour attirer la police sur une fausse piste. Une voiture qui roulait à toute vitesse dans la direction opposée à celle suivie par les fuyards. Et que le conducteur de ce véhicule, c'était Svein Sæter.

— Quelqu'un ? répéta-t-elle sèchement. Qui ?

— Je ne crois pas que tu le connaisses. C'est une espèce de détective privé.

— Un détective privé ! Comment s'appelle-t-il ?

— Veum. Varg Veum.

— Varg Veum ! C'est possible, de s'appeler comme ça ? Ça doit être un pseudonyme[1].

— Non, c'est vraiment son nom. Il est… Comment l'expliquer… J'ai une amie.

— Ah oui ?" Le sourire aigre-doux était de retour.

"Elle s'appelle Eva, elle est veuve, et il est apparu que feu son mari était le père de ce Veum.

— Ah oui ? Il est apparu… C'était une sorte de secret, peut-être ?

— Oui, d'une certaine façon, ça devait l'être. Une histoire compliquée. Quoi qu'il en soit… Quand ça s'est su, pour Eva et pour lui, ils ont établi une espèce de relation. Il venait de temps à autre, pour discuter, rien d'autre. Et c'est à une de ces occasions que nous en sommes venus à parler de ce Svein Sæter.

— Bon, vous avez parlé du « Solbris », autrement dit ?

— En fait, non. C'était de la femme de l'Isdal qu'on parlait."

Son visage se crispa encore davantage, si tant est que ce fût possible.

"La femme de l'Isdal ?

— Oui, parce que ce Svein Sæter, sur son lit de mort, avait dit à son fils que c'était lui qui avait conduit la femme de l'Isdal à l'aéroport."

Elle répéta ce qu'il disait, comme si elle éprouvait des difficultés à comprendre.

"Que c'était lui qui avait conduit la femme de l'Isdal à l'aéroport ?

— Oui.

— Et alors ? Pourquoi tu viens me trouver avec ça ?

— Ben… Ça m'est venu à l'idée. Tu as connu Svein Sæter à l'époque du « Solbris ».

— Oui. Il y a une éternité, je t'ai dit. Et quand est-ce qu'on a

retrouvé la femme de l'Isdal ?"

Il hésita un peu.

"En 1970.

— Donc, si je calcule bien, trente-deux ans après la connexion que tu me supposes avec Svein Sæter.

— Mais tu es allée à son enterrement !"

Elle encaissa.

"Oui, je…" Elle agita une main. "Il habitait tout près, à Landås. Quand j'avais besoin d'un taxi, c'est le plus souvent lui que j'appelais.

— Et voilà. C'était la même chose avec Eva.

— Alors on était deux, tiens, s'exclama-t-elle sur le ton du sarcasme. Un vrai don Juan, ce Svein Sæter, si je comprends bien.

— Un don Juan ? Ça veut dire que vous avez…"

Elle posa sur lui un regard las.

"Arrête, tu me fais rigoler. Si j'ai eu une liaison avec Svein Sæter ? Eh bien non, j'ai passé l'âge.

— Mais dans les années 70…

— Écoute, ça fait longtemps que j'ai laissé cette période de ma vie derrière moi. Demande plutôt à ta copine, tiens." Elle fit un mouvement de tête plein de mépris. "Elle n'est pas regardante sur ce qu'elle ramasse.

— Ce Veum, il établit un lien entre Svein Sæter, l'affaire « Solbris » et la femme de l'Isdal. Il a parlé à un ami proche de Sæter, qui a manifestement été plutôt loquace." Il attendit un peu, et ajouta : "Je n'ai pas de mal à établir un tel lien.

— Et quel rapport entre moi et la femme de l'Isdal, bon Dieu ?

— C'est une question que Veum aimerait bien te poser, je crois.

— J'espère que tu ne lui as pas donné mon nom ? rétorqua-t-elle d'une voix glaciale.

— Il l'avait déjà.

— Quoi ?!

— Enfin, il était en possession d'un carnet contenant la liste de numéros de téléphones de Svein Sæter, et tu y figurais.

— Oui, c'est ce que j'ai dit ! C'était mon chauffeur de taxi attitré. Comme pour ton amie !

— Mais tu devrais peut-être le lui dire, alors, pour qu'il puisse exclure ton nom de cette affaire ?

— Exclure mon nom… Il n'est pas question que je parle avec ce

type !

— Ah ? En réalité, c'était ça que je venais te demander. Avant de lui en dire plus moi-même, je veux dire."

Elle se pencha vers lui et ponctua sa phrase de coups sur la table.

"Tu – ne – diras – pas – un – seul – mot – sur – moi ! Compris ?" Elle se leva d'un bond. "Et maintenant, va-t'en ! Cette discussion est terminée. Que je ne te revoie plus jamais !"

C'est aussi ce que tu as dit en 1947, se dit-il en se levant à son tour.

"Bon ben… Merci pour le café."

Elle rejeta de nouveau la tête. Ses yeux lançaient des éclairs. "De rien !"

Avant qu'il soit parvenu dans l'entrée, on sonna à la porte.

"Qu'est-ce que c'est, maintenant, merde !? s'écria-t-elle avant d'aller ouvrir. Ah, c'est toi ? reprit-elle sur un ton plus doux. Entre…"

Un homme blafard, voûté et d'âge indéfinissable, entra, vêtu d'un pantalon gris et d'une veste de sport bleu foncé aux manches marquées de trois bandes. Il s'arrêta en voyant Viggo Valevåg et baissa rapidement les yeux, avant de les relever sur Frøydis Nielsen.

"Il s'en va. Viens, Tor Egil."

Il hocha la tête et passa devant Viggo Valevåg sans se présenter. Frøydis Nielsen ne lui donna aucune explication non plus, mais ouvrit la porte en grand et attendit que Valevåg l'ait franchie.

"Voilà", lâcha-t-elle, comme à l'issue d'une tâche désagréable, sortir la poubelle ou ce genre de choses. Elle claqua vigoureusement la porte derrière lui. Viggo Valevåg redescendit lentement, avec l'impression qu'il pouvait bien s'écouler soixante autres années avant qu'ils se revoient, à tel point il se sentait le bienvenu entre ces murs. Mais ce serait dans une autre vie, en supposant que cela existe.

Notes

1. Varg Veum est un nom calqué sur une expression en vieil islandais, *vargr í véum* (littéralement “loup dans le sanctuaire”), qui désignait un proscrit. Dans un sens plus moderne, l’expression désigne un fauteur de troubles.

42

À ce stade de sa vie, rien ne réjouissait autant Frøydis Nielsen que les visites régulières de son petit-neveu Tor Egil. Quand elle discutait avec lui, elle avait l'impression de revivre certaines de ses plus belles conversations des années avant et pendant la guerre, teintées d'une idéologie qu'elle portait depuis la fin du conflit, bien que sans les bannières et les drapeaux qu'ils avaient pendant l'occupation. Elle avait remarqué avec une certaine satisfaction que Tor Egil aussi était plus structuré dans ses opinions. Pendant toutes ces années, l'ennemi numéro un, ça avait été les Juifs. Elle constatait à présent que c'étaient ceux qu'elle avait appelés durant la majeure partie de sa vie les mahométans, mais dont on parlait désormais comme des musulmans ou des islamistes, qui avaient repris ce rôle. Ils constituaient pour l'heure un danger bien plus grand pour le royaume que les Juifs, qu'elle voyait plutôt comme une minorité pathétique avec sa soumission pitoyable à Israël, un État qui formait quand même une zone tampon manifeste contre les États arabes, et dont la mission historique était importante de ce point de vue là. Tor Egil était beaucoup plus positif qu'elle à l'égard d'Israël. Ils avaient eu quelques échanges de points de vue assez vifs sur la question, où il posait que l'UE et les États arabes avaient formé une alliance pour détruire Israël avant de se tourner vers l'Europe une fois que ce serait fait. "Leur objectif, c'est d'unifier l'Eurabie, tata ! pouvait-il s'écrier avec une passion qu'elle avait rarement constatée chez lui. – L'Eurabie ? – Oui ! Tu as vu toi-même comment ils se répandent, surtout dans les rues

autour de chez toi. Ils se reproduisent à toute vitesse. Tu l'as dit toi-même. Fjordman a calculé que d'ici 2040, ils constitueront la majorité de la population norvégienne et qu'ils imposeront la charia dans le pays !" Elle avait hoché la tête. Elle connaissait l'existence de Fjordman à travers Gates of Vienna, où il écrivait en anglais bien qu'il se présentât comme norvégien.

Tor Egil avait assez progressé en anglais pour pouvoir suivre aussi les posts de Gates of Vienna, en plus de sites comme Jihad Watch, Stormfront et Atlas Shrugs. Mais c'était encore sur ty.no qu'il se sentait le plus à l'aise. C'est là qu'il pouvait participer au débat, dans sa langue maternelle. Pourtant, certains dossiers sur les pages anglophones étaient si intéressants qu'il s'aidait d'un dictionnaire pour les déchiffrer. Après avoir lu quelque chose sur Atlas Shrugs, il pouvait déclarer à la tante Frøydis : "Tu sais que le nouveau président des États-Unis, Barack Obama, est né au Kenya et qu'il est musulman ? – Musulman ! – Oui, voilà où on en est. Imagine l'impact sur la situation dans le monde. Un musulman au poste de président des États-Unis. En fait, il n'avait même pas le droit de se présenter aux élections puisqu'il est né en Afrique !"

Bien que ce soit sa tante qui lui avait conseillé certains de ces sites, ce fut par le truchement d'une personne rencontrée dans *World of Warcraft* qu'il finit par recevoir la plupart des posts. Grâce à ce jeu, il devint membre d'une *guild*, un mot dont il comprit la signification après l'avoir cherché dans les dictionnaires bleus édités par Kunnskapsforlaget. Pour pouvoir participer, il devait se créer un profil, ce qu'on appelait un avatar. Il se demanda en premier lieu s'il devait utiliser le même nom que quand il débattait sur le net, *Våle*. Il en était très content, c'était le nom de celui qui allait venger la mort de Baldr dans la mythologie des anciens Scandinaves. Mais le å n'était pas accepté en tant que lettre dans ce jeu international. Il se baptisa donc *torshammer*, et apprécia d'avoir ainsi pu mentionner son véritable prénom. "Thor au marteau, se dit-il, mon propre Ty." Comme avatar, il avait choisi d'être à la fois homme, artisan et guerrier de façon à pouvoir forger son propre marteau, qui devint son arme principale dans le combat contre les monstres qui l'entouraient. Il partait alors sur le champ de bataille, dans les montagnes et au fin fond des forêts les plus sombres. Mais ça prenait beaucoup de temps. Les guildes avaient été formées par d'autres joueurs. Ils communiquaient entre

eux, échangeaient des conseils et des ordres, et il fallait parfois des heures pour exécuter les grosses missions. Il finit par lui arriver de s'effondrer complètement dans son siège, épuisé comme à l'issue de ce qui ressemblait à un marathon, et de découvrir qu'il était 4 heures du matin avant de pouvoir se déconnecter.

Il ne grimpa jamais très haut dans la hiérarchie, mais à sa grande surprise, l'un des leaders de la guilde prit soudain contact avec lui hors de la sphère du jeu, après lui avoir demandé son adresse mail. Il se faisait appeler *andersnordic*, et en peu de temps, il devint l'un de ses correspondants anonymes, et l'un de ceux avec qui il échangeait le plus souvent des points de vue. Cet *andersnordic* cherchait à se constituer un groupe de pairs, comme il le dit, des gens qui voyaient le danger extrême du multiculturalisme, mené comme il l'était par des marxistes de la culture et des traîtres à la patrie, des citoyens norvégiens disposés à ouvrir en grand leur propre patrie pour une islamisation sans cesse croissante. "Si nous ne prenions pas les armes, nous terminerions tous comme des dhimmis, des non-musulmans qui vivent dans un État musulman. *Eurabia !* " écrivit-il en italique dans l'un de ses mails.

Ce fut *andersnordic* qui lui fit bien comprendre à quel point Fjordman était important dans cette réflexion. Il le cita directement : "L'enseignement islamique est-il violent en lui-même ? Oui. L'islam peut-il être réformé ? Non. L'islam est-il compatible avec notre mode de vie ? Non. Existe-t-il une chose qu'on peut qualifier d'islam modéré ? Non. Peut-on continuer à autoriser les musulmans à s'installer dans notre pays ? Non."

Tor Egil parlait souvent de ces échanges épistolaires quand il allait voir sa tante Frøydis, et elle était de plus en plus impressionnée.

"Tu sais ce que j'ai décidé, Tor Egil ? lui demanda-t-elle un jour.

— Non ?

— Tu seras mon héritier !

— … héritier ?

— Je suis allée voir mon notaire pour établir mon testament. Tu es mon unique héritier. Quand je ne serai plus, tout ça sera à toi !" Elle regarda autour d'elle dans la pièce.

"L'appartement ?

— L'appartement ! Il va bien falloir que tu partes de chez tes parents, un jour, toi aussi, non ? Tu ne peux pas vivre au sous-sol de

chez ton père et ta mère toute ta vie.

— Non…

— J'ai aussi de l'épargne." Elle écarta les bras. "Tout est à toi !

— Mais, mais…" Il ne parvint pas à s'empêcher de sourire. "Je serai riche, à ce moment-là ?

— Mouais…" Elle fit un sourire un peu pincé. "Tu ne seras pas vraiment à la tête d'une fortune. Mais tu seras ton propre maître, pas un allocataire, ou Dieu sait comment appeler ça."

Quelques jours plus tard, il en parla à *andersnordic*, qui réagit promptement : "Alors tu peux contribuer à financer la révolution, *torshammer* ! Nous avons besoin de tous les soutiens. Il faut acheter des armes. Il nous faut de l'argent pour de l'équipement. Des uniformes. Un jour, tu verras le mien. Je ne l'ai peut-être pas dit, mais je suis chevalier. Templier. J'ai participé à la réunion de fondation des Knights Templar à Londres en 2002. Ma tâche, c'est de rédiger le manifeste du mouvement. J'y travaille presque quotidiennement, mais ça ne fait que grossir. Un jour, je te l'enverrai, et tu verras. Si tu ne l'as pas fait avant, tu comprendras à ce moment-là l'enjeu du combat, *torshammer*."

À un moment donné, Tor Egil trouva un peu étrange qu'ils utilisent leurs pseudonymes de *World of Warcraft* quand ils s'envoyaient des mails tout à fait personnels aussi. Il écrivit pour savoir s'ils ne pouvaient pas se présenter. "Moi, je m'appelle Tor Egil Nielsen. – Ça fait longtemps que je le sais, répondit *andersnordic*. – Et toi, comment tu t'appelles ? – Tu veux savoir qui je suis ? Mon nom ? – Oui ? – Je m'appelle Andrew Berwick, et je suis *Justiciar Knight Commander* chez les templiers. – *Justiciar Knight Commander ?* – Oui, et retiens bien ce nom. Un jour, il sera écrit en lettres de feu dans le ciel, je te le promets."

Quand il en parla à la tante Frøydis, elle se contenta de plisser un peu le nez. "Le *Justiciar Knight Commander* Andrew Berwick ? Bon, bon, mon garçon. Qui vivra verra." Avec un petit sourire en coin, elle ajouta : "Et je ne compte pas casser ma pipe de sitôt. Alors tu devras encore attendre l'héritage pendant quelques années.

— Mais tata ! Je n'y ai pas pensé une seule seconde.

— C'est bien, mon garçon. Tout vient à point, et tu connais la suite. Encore un peu de café ? Un biscuit ?

— Oui, merci." Tor Egil Nielsen fit un gentil sourire à sa tante

Frøydis.

43

Quand Yngvil Nesbø se retrouva avec Asle Høiland et Aboukar Dalmar sur le pont du “Thorbjørn”, sur les six cents mètres entre le quai et l’île d’Utøya, en ce mercredi 20 juillet 2011, elle leva les yeux vers Asle, qui entourait ses épaules d’un bras, et regarda vers l’île et la route montant vers le bâtiment principal peint en blanc, marqué *UTØYA* en grandes lettres au-dessus de l’entrée. Entre les arbres, ils apercevaient l’Étable et le talus partant de la scène, où les discours qui devaient avoir lieu à l’extérieur étaient prononcés. Il y avait des éclaircies et il faisait 17 ou 18 °C, ce que les habitants du Vestland considéraient comme une température estivale satisfaisante.

Yngvil se sentait particulièrement calme, elle avait l’impression d’être de retour au bercail bien que ce ne fût que la troisième fois qu’elle venait ici. Quelque chose dans la solidarité et l’engagement qu’elle avait constatés pendant ses deux premiers étés au camp des Jeunesses travaillistes avait laissé de profondes traces en elle. Elle ressentait maintenant une joie d’enfant à l’idée d’un nouveau séjour sur cette île verdoyante dans le Tyrifjord, qui n’était pas un fjord comme dans l’ouest du pays mais un lac.

En juin, elle avait terminé sa troisième et dernière année à Katten. Asle et elle avaient abordé la période des festivités étudiantes avec beaucoup de calme et n’y avaient guère participé. Le père d’Asle leur avait raconté que quand il était passé par là, au milieu des années 1970, beaucoup de ceux qui venaient de terminer le lycée choisissaient d’être “civilistes”, pour protester contre la tradition des

festivités postbac. Ils ne s'habillaient pas de façon particulière et s'attachaient plus à leur implication dans la société et à leurs études qu'à parader et à participer à des soirées qui duraient jusque tard dans la matinée suivante. Yngvil se sentait chez elle dans ce tableau. Asle et elle avaient assisté à quelques célébrations communes et à un petit-déjeuner festif chacun de son côté le jour de la Fête nationale, mais s'étaient pour le reste concentrés sur le travail aux Jeunesses travaillistes et sur les élections locales qui devaient avoir lieu à l'automne. Hans Lothe avait obtenu une place symbolique vers le bas de la liste, à la grande joie de son aïeul Tarald Nesbø, ce qui les motiva tous un peu plus pour s'investir dans la campagne électorale. Hans avait passé le bac un an avant eux et avait déjà fait une année de philosophie à l'université de Bergen. Il siégeait maintenant au directoire des Jeunesses travaillistes, et ça faisait plusieurs jours qu'il était arrivé à Utøya.

Elle avait des souvenirs précis de la précédente campagne électorale à laquelle elle avait participé. Avant les législatives de 2009, ils avaient tout fait pour que le gouvernement rouge et vert de Jens Stoltenberg voie sa confiance renouvelée. En interne, beaucoup étaient cependant sceptiques vis-à-vis de Stoltenberg, le taxant d'appartenir à l'aile droite du parti et d'appliquer une politique économique trop libérale. Beaucoup aussi s'attachaient plutôt à la lutte pour la protection de l'environnement et donnaient l'impression d'avoir tout aussi bien pu militer pour le parti de centre gauche que pour les Jeunesses travaillistes. Mais ils avaient exécuté les tâches qui leur avaient été imparties. En compagnie d'Asle et Hans, elle avait distribué brochures et tracts à Landås et Sletten, pendant que Tove et Aboukar faisaient de même à Laksevåg et Danmarks plass. Le samedi précédant les élections, ils avaient participé à une opération rose consistant à distribuer des roses rouges avec la consigne de voter pour la liste travailliste du Hordaland, menée par Anne-Grete Strøm-Erichsen. Dag Ole Teigen et Jette Christensen, pour lesquels les candidats des Jeunesses travaillistes s'étaient aussi battus, occupaient respectivement les quatrième et sixième places dans ladite liste.

Yngvil, de son côté, était très impliquée dans la lutte pour le climat. Le grand débat de 2011 avait tourné autour de la ligne à haute tension prévue par Statnett et ce qu'ils appelaient les "mâts-monstres" dans le paysage montagneux entre le Hardanger et Samnanger. À

partir du 13 juin, Asle et elle s'étaient joints à la grande manifestation dans les montagnes au-dessus de Norheimsund et Øystese pour empêcher les aménageurs de passer. Ils avaient plaidé pour la solution alternative, un câble sous-marin jugé trop coûteux par le gouvernement. Ils étaient présents le 7 juillet, quand la police était venue déloger les manifestants, avec à leur tête une Synnøve Kvamme en costume traditionnel. Les travaux sur la ligne à haute tension avaient ensuite commencé pour de bon. Tout indiquait qu'ils avaient perdu ce combat en dépit de toutes leurs protestations, et ils paraissaient devoir s'en accommoder. Mais elle était certaine que ce ne serait pas la seule cause climatique pour laquelle ils auraient à se battre dans les années à venir.

Ça faisait plus de deux ans qu'elle était avec Asle. Elle était convaincue qu'il était le grand amour de sa vie, et que le sentiment était réciproque. Ils avaient plusieurs fois dit que quand l'été serait passé et qu'ils auraient décidé de ce qu'ils voulaient faire à l'automne, ils devraient trouver un endroit où emménager ensemble. À la maison, dans l'Eksingedal, on les considérait comme des fiancés, ce dont ils pouvaient rire un peu quand Yngvil racontait que sa mère avait essuyé des questions quand elle allait à l'épicerie locale, telles que : "Et qu'est-ce qu'il fait dans la vie, celui qui est fiancé à Yngvil ?"

À l'été 2010, ils étaient aussi allés à Utøya, mais après le camp, ils étaient partis en Interrail vers le sud de l'Europe. Après quelques journées romantiques à Paris, où ils avaient pu voir les principaux monuments, ils étaient partis en train pour la côte normande. Ils y avaient visité les grands mémoriaux aux soldats tombés là, des croix et des croix en rangées sans fin, mais aussi le mémorial de Caen qui documentait le débarquement, où leur déambulation entre les pièces exposées se termina dans un parc dédié à l'espoir qu'une tragédie comme la dernière guerre mondiale ne se reproduirait jamais.

Ils descendirent ensuite le long de la côte, jusqu'à Saint-Malo et son fort impressionnant tourné vers la mer, puis à Nantes avec ses plaques commémoratives des expéditions vikings remontant aussi loin que 843, avant de retourner à Paris. Ils y passèrent une nuit dans un hôtel à côté de la Gare de l'Est, où ils firent passionnément l'amour après un assez bon repas dans un restaurant juste en face de la gare. De Paris, ils prirent le train pour descendre sur la Côte d'Azur avant de poursuivre vers Barcelone parce qu'Yngvil s'était renseignée en

profondeur sur ce qui s'était passé pendant la guerre civile espagnole dans le cadre d'un devoir scolaire et tenait à se rendre sur place. Barcelone était une grande ville ouverte aux rues larges, avec une architecture originale et abritant une cathédrale jamais terminée. Elle sentait qu'ils n'en avaient pas terminé avec cette ville, et elle nota dans un coin de son crâne Barcelone sur la liste des villes qu'elle devait visiter de nouveau.

Après ce séjour, ce qu'il leur restait de budget voyages leur imposa d'emprunter le chemin le plus rapide pour rentrer en Norvège et à Bergen, ce qui leur prit quarante-huit heures avec un certain nombre de correspondances. Dans le bus en direction de Landås, ils étaient collés l'un contre l'autre, satisfaits d'avoir effectué ce qu'ils percevaient comme un voyage ininterrompu entre amoureux, et, pour Yngvil, sa toute première rencontre avec un monde hors de la Norvège, assez féérique.

Quand Yngvil avait dû remettre un assez gros devoir en terminale, elle avait choisi de travailler sur les syndicats et la lutte des classes dans le Bergen des années 1920 et 1930. C'était à la suite de recherches effectuées au collège sur le tramway de Bergen qu'elle s'était intéressée à des gens de sa famille, Torleif et Gunnar Nesbø, et au rôle qu'ils avaient joué dans ce combat. Dès le début des années 1920, Gunnar était parti aux États-Unis et y avait vu la lutte du mouvement syndical, avant de rentrer et de poursuivre le combat en Norvège. Torleif avait été parmi les meneurs pendant la grande grève des tramways de 1926. La grève terminée, il avait été renvoyé. Ils avaient tous deux été membres du NKP, le Parti communiste norvégien, mais Torleif en était sorti en 1938 à la suite de ce qu'il considérait comme la trahison de Staline pendant la guerre civile espagnole. Plus tard cette année-là, il s'était encarté au Parti travailliste et y était resté jusqu'à sa mort. Gunnar demeura au NKP, fut très impliqué dans la résistance communiste pendant la guerre, fut arrêté par la Gestapo en septembre 1942 et si affreusement torturé qu'il mourut quelques jours plus tard à l'hôpital militaire de Grønnestølen. Elle avait parlé de ces deux-là dans son essai, et en le remettant, elle avait l'impression de connaître sous un tout autre jour l'ampleur de leur sacrifice sur le front de la lutte pour l'État-providence, qu'elle et ses contemporains considéraient comme une évidence. Elle était fière de compter dans sa famille des gens tels que Torleif et Gunnar Nesbø.

En plus de son étude du syndicalisme et des partis de gauche, elle s'était aussi penchée sur le camp opposé, les groupements autour de la Droite, la prétendue gauche libre, et, via le Fedrelandslaget, le Nasjonal Samling et les partisans de Vidkun Quisling dans la région de Bergen. Un lecteur de microfilms à la bibliothèque publique de Bergen lui permit de lire plusieurs années de journaux de l'entre-deux-guerres. Elle découvrit les fréquents conflits entre des groupements de gauche et de droite, qui s'exprimaient par des manifestations, des grèves et des ruptures de grève, des réunions bruyantes, des concerts de sifflets et des bagarres dans les théâtres. Quand elle lisait cela, elle s'estimait heureuse de vivre à une époque où les désaccords politiques en Norvège se manifestaient le plus souvent par quelques messages virulents sur son portable ou son PC quand elle exprimait son opinion.

Rebecca Holmefjord, qu'elle avait comme professeur de norvégien et de sciences sociales, lui avait mis une excellente note pour son mémoire, intitulé *Lutte des classes et idéologie*. Ce ne serait pas la seule très bonne note qu'elle aurait au lycée. Plusieurs personnes avec qui elle avait discuté estimaient qu'elle devait s'inscrire en fac de médecine. Pour l'heure, elle n'avait pas fait grand-chose d'autre que penser à son avenir avec Asle. Ils s'étaient tous les deux inscrits en philosophie pour la rentrée et avaient hâte de commencer à Nygårdshøyden en compagnie de Hans et Aboukar.

Tove fut la seule du groupe d'amis à ne pas se rendre à Utøya cette année-là. Elle avait décroché un job d'été à la maison de soins du Fyllingsdal et ne put se libérer ce week-end-là, ce qui l'avait rendue aussi verte de rage que la couleur de cheveux dont elle s'enorgueillissait alors. Tove Fossedal était la fille la plus colorée qu'Yngvil connaisse, et sa meilleure amie. C'était vraiment idiot qu'elle ne puisse pas venir, se dit-elle au moment où le "Thorbjørn" accosta au quai d'Utøya. La rampe de l'ancien transport de troupes s'abaissa, atterrit sur la plage, et ils débarquèrent bataillon serré.

Troisième partie

44

Le vendredi 22 juillet 2011 allait s'inscrire dans l'histoire en lettres sombres, si sombres qu'elles pouvaient devenir aveuglantes quand on les regardait trop longtemps. Ce serait encore une date qui marquerait assez tous ceux qui l'avaient vécue pour qu'ils se rappellent toute leur vie où ils étaient lorsqu'ils avaient appris ce qui s'était passé, et plus tard dans la journée ce qui était en train de se passer.

Quand Tor Egil Nielsen ouvrit son PC vers une heure et demie cet après-midi-là, il y avait un message dans sa boîte mail, accompagné d'une pièce jointe. L'objet en était *The Islamisation of Western Europe and the Status of the European Resistance Movements*. Dans le corps du message, on lisait : *I believe this will be my last entry. It is now Fri July 22nd, 12.51. Sincere regards, Andrew Berwick, Justiciar Knight Commander*. Il trouva que ça avait l'air trop lourd à une heure aussi peu avancée, et décida de remettre le téléchargement à plus tard. Il ouvrit donc plutôt le tout nouveau jeu vidéo *The Witcher 2: Assassins of Kings*, qu'il venait de se procurer. Il posa le dictionnaire anglais-norvégien à sa place à côté du PC et se prépara à commencer. Il se frotta les mains. On était vendredi, et il avait tout le week-end devant lui.

Tarald Nesbø, soixante-dix-neuf ans, avait passé un bon moment à nettoyer le jardin autour de leur chalet de Kvamsvåg, à Lindås, sur la pente qui descendait vers l'Alversund. Son dos le lui reprochait, et il avait soif. La porte du salon était ouverte sur la terrasse. Il envoya promener ses chaussures de travail avant d'entrer. Il entendit qu'Ellen

avait entamé les préparatifs du dîner dans la cuisine. Ils attendaient l'arrivée de Truls, Mette et les enfants, partis de la ville. Truls était ingénieur civil et responsable technique du champ Statfjord en mer du Nord. Mette, qui avait douze ans de moins que lui, était journaliste à *Bergens Tidende*. Ils avaient deux enfants, Amalie, onze ans, et Markus, douze ans. Il poussa un soupir en pensant qu'il avait promis à Markus un tour en barque après le dîner, pour pêcher.

La radio était allumée sur une commode. Un reporter mentionnait d'importants dégâts dans le quartier des ministères et de nombreux blessés, et il songea : *Où est-ce, cette fois ? À Beyrouth, Kaboul ?* Puis il réagit. Le reporter parlait d'Akersgata, nom d'un chien ! Il alla monter le son de l'appareil et tendit l'oreille. Il secoua la tête et regarda vers la porte de la cuisine.

"Ellen ! Viens !"

Ellen apparut dans l'ouverture, en s'essuyant les mains dans son tablier.

"Qu'est-ce qu'il y a ?

— Écoute !

— Mais… C'est ici ? À Oslo !"

Il alla allumer le téléviseur dans le coin opposé de la pièce, et il fallut plusieurs secondes avant que l'image apparaisse.

"Bon sang de bonsoir !" Ellen le rejoignit, et ils se mirent à observer l'écran, côte à côte.

Les images qui défilaient devant eux semblaient extraites d'un film catastrophe pour lequel ils n'avaient jamais acheté de billets. Une policière demandait aux gens de circuler, tandis qu'une caméra filmait par-dessus son épaule. Le spectacle était choquant. Le célèbre bâtiment du gouvernement ressemblait au squelette d'une ruche explosée dont les ex-baies vitrées béaient sur Einar Gerhardsens plass, qui était jonchée de débris, de panneaux de signalisation couchés, de tubes métalliques tordus et de personnes décédées ou blessées. Des papiers voletaient çà et là, dans un air plein de poussière et de fumée. Une voiture gisait sur le flanc, devant un cratère dans le sol.

"Ça doit être al-Qaïda, bougonna Tarald. Ils ont frappé ici aussi. C'est une resucée du 11 Septembre."

Ellen, choquée, regardait à tour de rôle le téléviseur et Tarald, les larmes aux yeux.

"Mais c'est épouvantable. Incompréhensible." Elle leva

brusquement les mains à sa gorge. “Hans ! Il est là-bas !”

Tarald la regarda, sans rien exprimer.

“Oui, mais il est à Utøya. C’est loin d’Oslo. Ils sont en sécurité, là-bas, ça ne fait aucun doute.”

Ils entendirent des portières de voiture claquer à l’extérieur, et Ellen gagna la fenêtre la plus proche. Elle fit signe à Amalie et Markus, toujours les premiers à descendre de voiture. Truls et Mette leur emboîtèrent sans tarder le pas, en laissant tout dans le véhicule. Ils contournèrent le bâtiment et entrèrent par la terrasse.

“Vous êtes au courant ? demanda Truls en entrant, avant de voir le téléviseur et les images qu’il diffusait. Nom d’un chien !” s’exclama-t-il.

Mette entra à sa suite.

“On a entendu ça dans la voiture, commença-t-elle en désignant l’écran. C’est pire que je…

— Qu’est-ce qu’il y a, maman ?! Qu’est-ce qu’il y a ?”

Mette baissa les yeux sur sa fille et la serra contre elle.

“C’est quelque chose qui s’est passé… ailleurs.

— À Oslo, précisa Truls.

— À Oslo ? répéta Markus.

— Oui.”

Dans tout le pays, les gens voyaient les mêmes images, entendaient les mêmes informations à la télé et à la radio. Beaucoup étaient en vacances, en Norvège ou à l’étranger. Ils apprenaient à des heures différentes ce qui s’était passé, et ils se précipitèrent bientôt sur leurs téléphones. Nombreux étaient ceux qui avaient de la famille et des amis à Oslo, et ils s’en faisaient pour eux. D’autres appelaient à la maison pour avoir davantage de détails sur ce qui s’était passé et sur les commanditaires. La quasi-totalité était convaincue qu’al-Qaïda ou un autre groupe terroriste islamiste en étaient responsables, mais rien n’avait encore filtré là-dessus. L’écran montrait des soldats en armes autour du Parlement et du Palais royal. Dans Oslo, des ambulances faisaient la navette entre le quartier des ministères et les hôpitaux. On parlait d’un grand nombre de blessés, mais il n’y avait pour le moment aucun chiffre concernant les victimes décédées.

Lars Lothe et Karen Nesbø étaient en route pour Ålesund, où ils allaient rendre visite à des amis. En chemin, ils avaient pris une chambre à l’Olden Fjordhotell et étaient allés jusqu’au bout de

l'Oldedal avant de poursuivre à pied vers le Briksdalsbreen quand le portable de Karen sonna. Elle leva les yeux au ciel, comme pour dire "jamais moyen d'avoir la paix".

"Oui ?! aboya-t-elle dans l'appareil. Quoi ?!" s'exclama-t-elle alors.

Lars perçut une voix excitée à l'autre bout du fil, et sentit immédiatement l'inquiétude le gagner. *Il y a eu un problème ?*

"Oui. Oui. Oui. Non, on n'a rien entendu. Oui, bien sûr. C'est en rase campagne, ça. Non, je vais essayer. Quand je l'aurai eu, je te dirai. Oui. Super. Salut. Passe le bonjour !"

Elle mit un terme à la communication et tourna vers Lars un visage étonné.

"Apparemment, il y a eu une explosion à Oslo.

— Une explosion ?

— Oui, un attentat, ou bien… On ne sait pas vraiment, mais… C'était maman qui appelait. Elle s'en faisait pour Hans, mais il est à Utøya. Il ne peut rien arriver, là-bas. Mais j'ai promis de l'appeler. Quelle heure est-il ?

— Quatre heures et quart."

Elle trouva le numéro de Hans sur son mobile et le composa. Lorsqu'il répondit, elle lui glissa très vite :

"Salut, c'est maman. On voulait juste savoir… On vous a dit ce qui s'est passé à Oslo ?

— Oui. Ils viennent d'interrompre un séminaire auquel on participait. On doit aller dans la grande salle pour une réunion d'information. Vous en savez plus sur ce qui se passe ?

— Non, hélas. Papa et moi, on est à côté du Briksdalsbreen, près du Nordfjord, et on vient de l'apprendre aussi. C'est ta grand-mère qui a appelé. Elle était inquiète pour toi."

Il rit.

"Je vois. Bon, tu peux la rappeler pour lui dire qu'on va bien. Il y a eu quelques jolies averses aujourd'hui, mais ça ne nous fait pas peur, on a l'habitude. Mais… On se téléphone plus tard. Il faut que j'assiste à cette réunion, quand même. Bonjour à papa, à plus tard !

— Oui, à plus… tard." Il avait raccroché avant qu'elle ait prononcé le dernier mot. Elle regarda Lars. "Tout allait bien. Ils avaient une réunion d'information, et on se rappelle ce soir. Je vais appeler maman pour la rassurer."

Elle le fit, et ils se regardèrent.

“Qu’est-ce que tu en penses ? demanda-t-il. On continue, ou on retourne à l’hôtel pour en savoir davantage ?”

Elle hocha imperceptiblement la tête.

“On voit le glacier d’ici, alors…

— Oui, approuva-t-il en regardant dans cette direction, et je dois dire qu’il a diminué depuis qu’on est venus il y a dix ou quinze ans. Mais je suis d’accord. On retourne à la voiture.”

Engelcke et Håkon Brandt étaient dans une chambre au troisième étage du Sloane Square Hotel, à Londres. Ils avaient des billets pour aller voir *Les Misérables* au Queen’s Theater ce soir-là, un cadeau à Engelcke pour son soixante-dixième anniversaire, l’année précédente. Ils étaient pour l’heure assis dans des fauteuils, d’où ils regardaient le téléviseur, médusés.

“C’est comme à New York en 2001, se souvint Håkon. Mais que ce genre de choses puisse arriver en Norvège !”

Engelcke secoua simplement la tête.

“C’est incompréhensible. Complètement inconcevable.

— Et nous sommes là, dans un autre pays, à ne rien faire d’autre que regarder.

— J’espère qu’aucune de nos connaissances n’est à Oslo !

— Oui, espérons.”

Veslemøy et Svein Fossedal y étaient, eux. Et dans le parc Frogner, par-dessus le marché, dans l’escalier menant au Monolithe, qu’ils espéraient pouvoir observer furtivement avant d’être rattrapés par une bande de touristes japonais qu’ils avaient aperçus plus bas. C’était la première fois que Veslemøy venait voir les œuvres de Vigeland, tandis que Svein l’avait déjà visité lors d’un voyage scolaire à Oslo et à quelques occasions ultérieures, sans qu’il se rappelle bien lesquelles. Veslemøy était assez impressionnée par les sculptures, dont l’agressivité de certaines la mettait mal à l’aise. Il y avait un élément de vie qui avançait dans chacun de ces individus pétrifiés, saisis à des instants dramatiques de leur existence, pas par un photographe qui avait levé son appareil, mais par un sculpteur qui avait gravé petit à petit leur vie dans le granit, en les conservant de la sorte pour les générations à venir.

À mi-parcours, ils entendirent une puissante déflagration

provenant de quelque part en ville. Ils regardèrent automatiquement dans cette direction, et virent les touristes japonais faire de même. Une colonne de fumée s'élevait au-dessus des bâtiments, au sud-est de l'endroit où ils se trouvaient, à ce qu'ils en voyaient. Cette colonne fut suivie d'un gros nuage anthracite dont l'ampleur ne cessait de croître. Un groupe d'oiseaux s'envola des arbres alentour et piqua vers le sud-ouest, comme pour s'éloigner le plus possible de ce nuage sombre et menaçant.

Veslemøy se tourna vers Svein.

"Bon sang, qu'est-ce que c'était que ça ? Une explosion ?"

Svein regardait toujours dans cette direction, le visage fermé.

"On dirait bien."

Il plongea une main dans sa poche et sortit son portable. Il visita la première page Internet à laquelle il pensa, vg.no. Aucune information pour le moment. Il poursuivit avec nrk.no. Rien là non plus. Il haussa les épaules. "Attendons un peu, ça va sans doute venir."

Ils restèrent dans l'escalier, entre le palier supérieur et le Monolithe, ne sachant s'ils devaient continuer leur ascension ou ne pas bouger en attendant d'en savoir plus. Ils résidaient à l'hôtel Bristol, dans la direction du nuage de fumée qui gonflait sans cesse. Ils entendirent aussi des sirènes. Une couche compacte de nuages gris-blanc recouvrait la ville. Plus tôt dans la journée, il avait plu, et l'air était assez frisquet pour un mois de juillet.

Svein retourna sur nrk.no.

"Bon Dieu ! Il y a eu une grosse explosion dans le quartier des ministères." Il leva l'écran pour permettre à Veslemøy de voir les premières images. "Non mais regarde ça !"

Presque en chœur, ils énoncèrent ce que la plupart disaient ou pensaient en ces instants dramatiques de ce qui devait être une journée des plus banales pendant les congés estivaux de 2011 : "Ça doit être… al-Qaïda."

Elle le regarda, sceptique.

"Mais ici, en Norvège ?

— On a des troupes en Afghanistan, non ? On est membres de l'Otan. De leur point de vue, on est des ennemis, au même titre que George Bush et Washington.

— Bush a été remplacé, répondit-elle à mi-voix.

— Ça ne change rien, je crois. Qui décerne le prix Nobel de la paix,

par exemple ? Et à qui ?

— Il faut appeler Tore et vérifier qu'ils vont bien."

Tore s'occupait d'un stage d'été pour étudiants étrangers à l'université de Blindern. Après avoir bouclé ses études à Bergen, il avait déménagé à Oslo en compagnie de Brita, originaire de Moss et infirmière à Ahus, le CHU de la région d'Akershus. Pour sa part, Tore était entré à Blindern avec l'aide d'une bourse, avait fait un an de remplacement et été titularisé à l'ILEN, un sigle pour l'expression pachydermique d'Institut de linguistique et d'études nordiques. Brita et lui avaient eu deux enfants, Edvarda et August, respectivement cinq et deux ans. Ils habitaient à Ullevål Hageby, à un jet de pierre de Blindern. Tout comme une famille avec qui ils avaient sympathisé parce que le mari était de Bergen et collègue de Tore de surcroît. Il s'appelait Thomas Veum et était père avec son épouse Mari de deux enfants aussi, Jakob et Irene. Les deux familles faisaient ensemble des excursions autour d'Oslo et louaient une maison de campagne au Danemark, et Veslemøy avait l'impression que tout allait bien dans Eventyrveien[1].

Quand elle parvint à joindre Tore, elle apprit que Brita avait été appelée en urgence à Ahus, bien qu'elle fût en congé, mais Mari avait promis de s'occuper des enfants jusqu'au retour de Tore.

"Vous devez être au courant de ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

— Oui, mais aucun détail. Tu en sais davantage ?

— Il paraît qu'il y a de gros dégâts et beaucoup de blessés. Où êtes-vous ?

— Dans le parc Frogner.

— Alors je vous propose d'essayer de venir jusqu'ici, on fera un point ensemble.

— Oui… ici, c'est à l'institut ?

— Non, à la maison. Les cours sont suspendus pour la journée. Je rentre.

— D'accord. Si on ne prend pas le métro, on monte à pied."

Elle mit un terme à la conversation et regarda Svein.

"On devrait appeler Tove, aussi ?"

Il haussa les épaules.

"Je ne crois pas que ce soit nécessaire. Elle travaille ce week-end aussi.

— Je vais lui envoyer un message, pour qu'elle sache que nous, au

moins, on va bien.

— Oui, bien sûr. Je n'y ai pas pensé."

À la maison de soins du Fyllingsdal, Tove Fossedal écoutait les nouvelles d'Oslo dans l'une des salles de garde. Ils s'étaient mis d'accord pour éteindre la télé dans le salon du service. Les reportages d'Oslo avaient choqué les anciens, et ils remarquaient que certains s'agitaient beaucoup. Plus tôt ce jour-là, elle avait reçu un SMS plein d'enthousiasme d'Yngvil après un discours de Gro Harlem Brundtland à leur attention, à Utøya. *Super inspirant ! Quel dommage que tu ne sois pas là, Tove !* ☺. C'était aussi son avis. Elle enrageait encore de ne pas avoir pu être en congé et les accompagner à Utøya, elle aussi, ce week-end-là.

"Va voir Gudrun, lui demanda le chef de service. Elle a de la famille à Oslo. Essaie de la calmer."

Une fois dans le couloir, elle reçut un message de sa mère : *Salut ! Tout va bien pour Tore, la famille et nous. À plus tard !* ☺ *Maman.* Elle hocha la tête avec un petit sourire et poursuivit son chemin pour rejoindre Gudrun, quatre-vingt-dix ans, née à Oslo quand la ville s'appelait encore Kristiania.

Dans Johan Hjorts vei, à Slettebakken, une certaine Frøydis Nielsen, qui avait à peu près le même âge, était rivée à sa télé tandis qu'elle maudissait vigoureusement Allah et tous ses partisans. Il ne faisait pas le moindre doute pour elle que c'étaient les "mahométans" qui tiraient les ficelles de ce qui était en train de se produire à Oslo.

Dalmar Odawaa avait pu se faire véhiculer par un collègue entre Rådalen et Nesttun. Quand il prit le métro léger, il remarqua que la plupart des gens étaient penchés sur leurs portables, d'autres sur des tablettes. Plusieurs levèrent la tête et le regardèrent de façon beaucoup plus hostile que d'habitude, mais personne ne dit rien. Il lui fallut attendre d'être rentré dans Nordre Skogvei, où Dawaad l'accueillit à la porte, pour apprendre ce qui se passait. Il entendit la télé dans le salon, où Alim et Douda suivaient les informations depuis le canapé, sur l'écran et sur leurs portables.

Alim leva les yeux à l'arrivée de son père.

"On est rentrés dès qu'on l'a su. Je crois qu'il vaut mieux qu'on reste ensemble, pour le moment. C'est un chaos complet dans le centre d'Oslo, personne ne sait ce qui se passe."

Dalmar Odawaa regarda l'écran, qui montrait les secouristes occupés à aider les blessés sur la place devant l'immeuble du gouvernement. Certains étaient soignés sur place, d'autres évacués vers des ambulances en attente.

"Ils vont nous lyncher, Dalmar ! s'écria Dawaad. Si ce sont bien certains d'entre nous qui sont derrière l'attaque.

— Certains d'entre nous ? s'agaça Dalmar. Ce sont des fanatiques de toute façon ! On n'a rien à voir avec ces gens-là. Le 11 Septembre, c'était nous, peut-être ? Nous, on est des musulmans pacifiques, on ne fait pas des choses pareilles.

— Non, mais les gens, qu'est-ce qu'ils vont croire ? Je ne sais pas si j'oserai retourner au magasin ! Ah, ah, ah !"

Elle éclata en sanglots et se cacha le visage dans les mains.

Dalmar tendit un doigt vers l'écran.

"Mais écoute ce que dit ce type ! Ils ne savent encore rien des commanditaires. Personne ne l'a encore revendiqué.

— Revendiqué ? s'exclama Douda.

— Oui ! aboya-t-il en réponse. Tu vois ce que je veux dire, non ?"

Elle haussa les épaules avec mauvaise humeur avant de se tourner de nouveau vers l'écran.

À quelques pâtés de maisons vers le sud, Tor Egil Nielsen envoya depuis son PC un nouveau message signé *Våle. Vengeance !* écrivit-il. *Les terroristes islamistes ont frappé en Norvège aussi. Doit-on prendre les armes ?*

Il pensait en même temps au gros fichier envoyé par Andrew Berwick plus tôt ce jour-là, mais qu'il n'avait pas encore ouvert. Pouvait-il y avoir un lien ? Berwick avait-il été prévenu de ce qui allait se produire ?

À Bergo, dans l'Eksingedal, Jens-Olav Nesbø gara son bus à l'endroit habituel au bord de la route et monta en hâte vers la maison. Heidi, qui l'attendait à l'une des fenêtres du salon, vint à sa rencontre et l'accueillit à la porte.

"Tu es au courant ? demanda-t-elle.

— Oui, la radio est restée allumée pendant tout le trajet.

— J'ai eu Yngvil au téléphone. Elle allait assister à une réunion d'information sur l'île, là-bas.

— Oui, là-bas, ils sont en sécurité, je crois.

— Espérons-le !

— Bien sûr. La télé est allumée ?

— Oui, oui.” Elle tendit un doigt vers le sommet de l’escalier, d’où leur parvenait le son du téléviseur. Ils montèrent ensemble.

Chez eux, dans Gimleveien, Dag Høiland et Vigdis Lothe regardaient les images que des gens partout dans le pays et loin des frontières norvégiennes suivaient pour ainsi dire en simultané. Dag avait effectué son dernier jour de travail avant ses vacances et venait de rentrer de la prison, après avoir rencontré un détenu libérable en août et pour qui ils élaboraient un projet de réinsertion. Mais avant, il avait trois semaines de vacances, et Vigdis et lui s’étaient mis d’accord pour les consacrer à un voyage en voiture vers le nord, en tout cas jusqu’aux Lofoten, peut-être même jusqu’au cap Nord. Vigdis avait eu Tonje au téléphone, mais n’avait pas pu joindre Asle.

“Mais il m’a envoyé un SMS, précisa-t-elle. Ils étaient à une réunion d’information, a-t-il écrit, et il appellera plus tard. Tout était sous contrôle là-bas.”

Tarald Nesbø avait décidé de tenir la promesse d’une partie de pêche faite à Markus. Truls et Amalie s’y joignirent. Ils étaient d’accord pour éviter aux enfants de regarder les images épouvantables d’Oslo pendant toute la soirée, et se disaient que ça ferait du bien aux adultes aussi de penser à autre chose. Tarald connaissait bien sûr des gens qui travaillaient dans l’immeuble du gouvernement, mais lesquels étaient présents en ce mois de juillet, il n’en savait pas grand-chose. Il avait passé quelques appels et obtenu la confirmation que ceux qu’il connaissait personnellement n’étaient pas dans les locaux au moment de l’accident – quelle qu’en soit la cause. Les hypothèses allaient de l’explosion de gaz à un attentat, mais la plupart des commentateurs redoutaient la seconde possibilité.

Ils remontèrent un peu vers le nord et s’arrêtèrent à quelque distance au sud de Nappane. Markus et Amalie eurent chacun une ligne que leur grand-père agrémenta d’un plomb et d’un leurre, tandis que Truls, à l’arrière, tentait quelques lancers courts avec la canne qu’il avait apportée. Personne n’avait encore rien pris quand ils entendirent sonner le mobile de Tarald, qu’il transportait dans une pochette étanche glissée dans sa poche intérieure.

Il la sortit, consulta l’écran et s’aperçut que c’était Ellen qui

appelait. Il prit l'appel. Elle se mit à parler avant qu'il ait eu le temps de prononcer le moindre mot.

Il sentit son estomac se retourner quand elle déclara : "Aux infos, ils disent qu'il y a des coups de feu à Utøya.

— Quoi ?!!" Un froid glacial l'envahit, et ce fut comme si une secousse lui traversait la tête.

"Qu'est-ce que tu dis ? Mais… Hans est là-bas, bon sang. Tu as essayé de…

— J'ai essayé d'appeler Karen, sans succès. Ils sont en route pour Ålesund.

— OK. On rentre."

Il posa un regard triste sur les deux enfants avant de se tourner vers Truls.

"On doit rentrer, l'informa-t-il à voix basse.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il paraît qu'il y a une fusillade à Utøya."

Notes

1. Littéralement “la rue des Contes (de fées)”.

45

Quand les premières informations sur la fusillade d'Utøya furent données en début de soirée de ce 22 juillet, la plupart des gens trouvèrent que la situation était complètement irréelle. D'abord la puissante explosion dans le quartier des ministères, et maintenant, ça ! Y avait-il un rapport ? Était-ce une assez grosse attaque islamiste sur la Norvège, en réaction à la présence du pays en Afghanistan et en Libye ? On parlait d'un homme vêtu de ce qui ressemblait à un uniforme de police, qui tirait des coups de feu sur les jeunes. Un coup d'État fomenté par l'extrême droite était-il en cours, et le cas échéant, la police y participait-elle ?

Les reportages à la radio et à la télé conjecturaient sur le nombre de morts sur cette île verte du Tyrifjord. Était-ce dix ? Trente ? Davantage ?

Dag Høiland et Vigdis Lothe faisaient les cent pas dans leur salon de Gimleveien. Ils avaient essayé maintes fois d'appeler Asle, et si au départ les appels ne parvenaient pas, ils entendaient maintenant sonner, mais personne ne répondait. Sur l'écran devant eux, les numéros que les proches pouvaient appeler défilaient, mais ici aussi, ce n'était pas facile d'aboutir. Une femme finit par répondre, mais s'excusa de ne pas en savoir plus que ce que les informations avaient annoncé. Ils attendaient des précisions de la police. "Combien étaient morts ?" Le dernier chiffre qu'elle avait entendu était quarante.

Vigdis était en larmes.

"Qu'est-ce qui se passe, Dag ? Qu'est-ce qui se passe ?"

Son regard chercha la bibliothèque, et une photo de confirmation d'Asle devant la Grieghalle, blond et affichant un sourire en coin, comme s'il trouvait la situation gênante.

Dag composa un autre numéro de téléphone.

"On y va ! Je vais essayer de prendre des billets d'avion. On pourra peut-être prendre celui de ce soir.

— Là-bas ? Mais où est-ce, d'ailleurs ? Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— En tout cas, je ne peux pas rester ici à attendre des nouvelles.

— Vas-y, toi ! Je ne sais pas si j'en ai la force."

Il la regarda sans rien exprimer.

"Tu es sérieuse ?"

Il passa en revue les contacts de son répertoire.

"Hans est là-bas aussi. J'appelle Lars pour savoir s'il a eu des nouvelles."

Lars Lothe décrocha sur-le-champ.

"Oui ? Allô !

— Ici Dag.

— Ohh." Il avait presque l'air déçu. "On espérait que…

— Vous n'êtes au courant de rien, vous non plus ?

— Non. On est à Olden, et on va vers Ålesund. Mais on ne sait plus quoi faire. On a eu Ellen au téléphone. Il doit y avoir une vingtaine de jeunes travaillistes du Hordaland, là-bas. Elle attend que Tarald rentre d'une partie de pêche, elle dit qu'il appellera tout le monde. Il a beaucoup de contacts, ici et dans l'Østland. Mais… C'est complètement dément ! Qu'est-ce qui se passe, Dag ? Tu peux me le dire ?

— Non, je…" Sa voix se brisa. "Je… À plus, Lars. Passe le bonjour à Karen.

— Toi aussi. À Vigdis.

— Oui." On sonna à la porte. "Attends. Quelqu'un arrive."

Vigdis alla ouvrir. Elle revint tout de suite après avec Tonje, qui inspira à fond, retenant un sanglot, et regarda son père comme s'il avait eu la réponse qu'ils attendaient.

"Non, c'était seulement Tonje. Je raccroche."

Seulement Tonje, se dit sa fille en tombant dans les bras de sa mère. Elles s'étreignirent, comme des naufragées sur un écueil en pleine tempête, tandis que Dag avait l'impression de se trouver sur la terre ferme, incapable d'aider.

Tarald et Ellen Nesbø arrivaient de Kvamsvåg en voiture. Truls et Mette conduisaient la leur. Les enfants étaient avec eux. Mette avait été appelée au journal, et personne n'arrivait à conserver son calme dans le chalet puisqu'ils n'avaient aucune idée de ce qui se passait à Utøya ni de l'endroit où était Hans. Ellen conduisait, tandis que Tarald appelait tour à tour tous ceux qu'il connaissait, certains dans la région de Bergen, d'autres à Oslo. Il jeta un coup d'œil en biais à Ellen.

"Ils disent que la police a arrêté un homme, pour l'instant, mais qu'ils en cherchent d'autres.

— Un homme, un seul !

— Et il a l'air bien norvégien.

— Norvégien ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça, va savoir. On l'aurait identifié, d'ailleurs, paraît-il.

— Mais Hans ! Tu trouves des choses sur Hans ?

— Pas encore. Ils sont en train d'évacuer l'île complètement. Il y en a beaucoup dans la mer, et beaucoup sont…" Il déglutit. "… morts. Les plus grièvement blessés sont envoyés vers des hôpitaux dans tout l'Østland. Les survivants sont accueillis à Sundvollen. Il y a un hôtel non loin.

— Mais Hans…"

Au moment où ils descendaient de voiture dans Kolstien, Karen appela. Sa voix était perçante au téléphone, si puissante qu'ils entendirent tous les deux ce qu'elle disait.

"On a eu Hans ! Il appelait depuis un hôtel. Il était choqué, bien sûr, mais… il est vivant !"

Tarald se pencha vers le téléphone.

"Est-ce qu'il a parlé de… et Asle ? Et Yngvil ?

— Il ne les avait pas vus, a-t-il dit. Il en reste beaucoup là-bas ! s'écria-t-elle avec un sanglot. Il paraît que plus de quatre-vingts d'entre eux sont portés disparus.

— Quatre-vingts ?

— Oui."

À la maison de soins du Fyllingsdal, Tove Fossedal devait se faire aider de ses collègues plus âgées. Cette fille d'ordinaire enjouée et drôle, aux cheveux vert vif, s'était totalement effondrée après les premiers messages d'Utøya diffusés par la petite radio dans la salle de garde. Ses jambes l'avaient trahie, et elle s'était mise à tourner la tête dans toutes les directions, incapable de fixer son regard sur quoi que

ce soit. Karine Jensen, l'infirmière aguerrie qui était responsable ce soir-là, demanda à l'une de ses collègues d'appeler le médecin de garde et de voir avec lui comment gérer cette situation.

"Elle a beaucoup d'amis sur cette île, précisa une autre collègue. Elle aurait aimé y être elle-même, à ce qu'elle m'a dit hier."

Karine Jensen posa un regard inquiet sur Tove.

"C'est le choc. Mais son pouls… ça a l'air d'aller. On va l'installer dans la 25. Elle est choquée. Je vais voir si j'arrive à joindre ses parents."

Vers huit heures et demie, elle parvint à contacter Veslemøy Fossedal qui, après avoir couché les enfants, suivait le direct à la télé en compagnie de Tore. Des reportages montraient la plage où des survivants sortaient de l'eau, et l'aire de réception de l'hôtel de Sundvollen, où on les prenait en charge. Ils avaient déjà vu une bonne partie de ces images, car elles étaient diffusées en boucle pour que les nouveaux téléspectateurs ne manquent rien. Brita avait envoyé un message d'Ahus pour dire que tout le monde était sur le pied de guerre et qu'il ne fallait pas l'attendre à la maison avant le lendemain.

"Ah ! Pauvre Tove. Je peux… C'est possible de lui parler ?

— Je vais voir… Ne quittez pas."

Elle se rendit dans la chambre où Tove était alitée, toujours avec une expression choquée sur le visage.

"Tove… Tu veux parler à ta mère ?"

Elle hocha faiblement la tête, se redressa dans le lit et appuya son dos au mur, avant de tendre la main vers le téléphone sans fil.

"Maman !

— Oui, ma petite. Comment vas-tu ?

— Ils étaient là-bas, tous mes amis ! Asle et Yngvil. Hans. Aboukar. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui leur est arrivé !

— Non, on suit les choses d'ici aussi. On peut juste espérer que ça va.

— Et j'aurais dû y être, maman ! s'écria Tove dans un sanglot. Je pourrais être morte, moi aussi.

— Il y a beaucoup de survivants, contra Veslemøy. Il faut garder espoir… pour Yngvil et Asle, et…

— Mais il y a plein de morts ! Ils étaient vingt du Hordaland, là-bas. Je les connais tous !

— Oui." Veslemøy regarda Svein. "Tu veux qu'on rentre, Tove ?"

Svein hocha la tête en guise de confirmation.

Tove eut l'air de s'apaiser un peu.

"Mais vous êtes en vacances ! Ne… On en parlera demain. On s'occupe de moi, au boulot. Ce sont des infirmières, quand même. Ça a juste été incroyablement affreux à entendre. Qui est-ce qui a pu faire un truc pareil ?

— Il paraît qu'ils ont arrêté un type.

— Un type. Un seul ?"

Tor Egil Nielsen n'avait pas encore ouvert le fichier reçu d'Andrew Berwick. Médusé, il suivait les informations, avec autant d'intensité que beaucoup d'autres, mais à présent avec un sentiment oscillant entre le triomphe et l'épouvante. Certes, les travaillistes étaient des traîtres à la patrie, lui et beaucoup d'autres en convenaient, mais… Même Quisling avait été jugé avant d'être exécuté. C'est cela qu'on aurait dû faire maintenant aussi. Les juger et les condamner à… Mais… Peut-être pas à mort ?

Il avait appelé tante Frøydis pour lui demander son avis. "Ils n'ont que ce qu'ils méritent, avait-elle répondu. Ils l'ont bien cherché. – Ouiii", avait-il hésité avant de lui souhaiter bien sagement une bonne nuit et de raccrocher.

Dans Nordre Skogvei, la famille d'Aboukar Dalmar avait appris qu'il faisait partie des survivants, mais qu'il était secoué. On l'avait admis aux urgences de la Croix-Rouge, mais ils envisageaient de lui faire passer la nuit à Sundvollen.

"Allah soit loué !" s'écria Dawaad Ebyan. Douda poussa un cri de joie et se précipita dans les bras de sa mère, en riant et en pleurant en même temps.

Dalmar Odawaa rejoignit Alim et lui donna une tape sur les épaules.

"C'était la volonté d'Allah, lâcha-t-il d'une voix tremblante. Il a gardé Sa main au-dessus d'Aboukar. Tout ce qui arrive est dans Sa main. À genoux, remercions-Le."

Les deux hommes s'agenouillèrent, tournés vers la Mecque, posèrent le front au sol et remercièrent de tout leur cœur pour le message qu'ils avaient reçu.

Ailleurs, on attendait toujours des informations. Dans Gimleveien, Dag et Vigdis avaient appris qu'Asle faisait partie de ceux qui étaient encore portés disparus. À l'arrivée de ce message, Vigdis leva les yeux

au ciel, et elle se serait effondrée si Dag ne s'était pas avancé assez vite pour la rattraper. Avec l'aide de Tonje, il la guida vers le canapé, où ils la déposèrent. Son regard allait de l'un à l'autre.

"Disparu ? Disparu !

— Oui, mais c'est quand même… Rien n'est clair, Vigdis. Ça doit être très dur de se faire une idée d'ensemble, là-bas.

— Tu crois ? Tu crois vraiment ?"

Dag posa un regard sombre sur Tonje. "Je vais commander des billets pour demain matin. On est obligés d'y aller." Il regarda Vigdis. "Je commande pour nous deux, j'espère qu'elle y arrivera. Il faut qu'on se serre les coudes, dans cette histoire.

— Oui." Tonje croisa son regard. "J'imagine que tout espoir n'est pas perdu. Il y en a beaucoup à l'hôpital, répartis dans tout l'Østland. Et il doit y en avoir pas mal qu'ils n'ont pas encore répertoriés. On ne peut qu'espérer qu'Asle soit l'un d'eux.

— Oui… Et Yngvil ?"

À Bergo, dans l'Eksingedal, plusieurs des voisins les plus proches s'étaient rassemblés chez Jens-Olav et Heidi. Tous connaissaient Yngvil, et bon nombre d'entre eux savaient qu'elle se trouvait à Utøya, après être rentrée temporairement au bercail quelques semaines plus tôt. L'une des voisines préparait des en-cas et un café dans la cuisine.

"Il faut que vous mangiez ! insista-t-elle dans leur dialecte à l'intention de Jens-Olav, Heidi et les autres personnes présentes. Ou vous ne tiendrez pas le coup…"

Jens-Olav et Heidi étaient d'ordinaire des gens posés, mais ce soir-là, ils trahissaient une agitation inédite pour tous ceux qui les entouraient. Jens-Olav faisait les cent pas, son portable à la main. "J'ai vérifié le train. On peut avoir des places dans celui de nuit pour Oslo, Heidi, à condition d'aller à… Voss, je crois que ça doit être le mieux.

— Prendre le train, pour Oslo ? répondit Heidi, sans desserrer les lèvres.

— Oui, tu as entendu, quand même. Ils rassemblent tous les survivants à Sundvollen. On y va, comme ça on pourra l'accueillir quand elle débarquera.

— L'accueillir ? On ne sera pas là-bas avant demain ! Elle aura débarqué depuis longtemps, à ce moment-là !

— Sinon, on doit aller jusqu'à Bergen prendre l'avion. C'est plus simple d'ici, par le train. Je vais commander les billets, et…

— Je peux vous conduire, intervint Lars Bergo, un voisin. Ne vous en faites pas.

— Je vais appeler la société de bus, abonda Helga, son épouse. Ils ajouteront un chauffeur demain.

— … J'étais en congé ce week-end, répondit Jens-Olav, un peu penaud, avant de faire un sourire déconfit devant cette assertion assez étrange.

— Je vais faire une petite valise", déclara Heidi avant de disparaître.

Peu de temps après, ils étaient installés dans le gros SUV de Lars Bergo en direction de Vinningsleitet, Evanger et, de là, Voss. Au moment où ils passaient Bulken, Jens-Olav reçut un appel.

"Oui ? Oui, c'est moi. Oui, exact. Quoi ?! Oui, je comprends. Nous sommes en route pour… On arrivera demain matin, par le train de nuit. Oui. Merci…"

Il raccrocha et se tourna vers Heidi, assise à l'arrière.

"C'était l'hôpital d'Ullevål, le service de traumatologie. Yngvil y est, mais… Elle est grièvement blessée, elle a dit, la femme au téléphone. Elle est sur la table d'opération."

46

Le jeudi 21 juillet avait été une très belle journée à Utøya. Les maximales avaient atteint les 25 °C, le soleil brillait, beaucoup des travaillistes se promenaient en short et t-shirt. Asle et Yngvil avaient assisté au grand débat sur le Moyen-Orient, auquel Sidsel Wold, de la NRK, était présent avec le ministre des Affaires étrangères Jonas Gahr Støre. Beaucoup des participants étaient pour un boycott d'Israël, et on demanda à Støre pourquoi la Norvège ne pouvait toujours pas reconnaître la Palestine en tant qu'État à part entière alors que même les États-Unis plaidaient pour une solution à deux États. Støre ne croyait pas au boycott et tenait à un dialogue entre les deux parties, comme ce que la Norvège avait obtenu au moment des accords d'Oslo en 1993. "Mais au final, est-ce qu'il en est sorti quelque chose ?" demanda quelqu'un, ce qui laissa le ministre des Affaires étrangères sans réponse.

À l'issue du débat, ils montèrent à l'Utøya Vaffeflpresse, dans le camp de tentes près du café, et s'offrirent des gaufres et du Coca. Ils avaient le choix entre plusieurs séminaires, mais le beau temps les poussa à prendre la tangente avec Aboukar et quelques travaillistes du Sogn og Fjordane. Chaque année sur Utøya, Yngvil se faisait de nouveaux amis. Cette année-là, ce fut avec une certaine Silje Veum, qui avait le même âge qu'elle et était originaire de Førde, qu'elle fit connaissance. Elles avaient déjà décidé de garder le contact à la rentrée, quand Silje viendrait étudier à Bergen.

"Veum ? avait commenté Yngvil en apprenant le nom de famille de

sa nouvelle amie.

— Oui, c'est un endroit dans le Dalsfjord. Mon grand-père vient d'une petite ferme là-bas, et on y a toujours une maison de campagne."

Ils étaient allés chercher leurs maillots de bain dans la tente. Après avoir passé le terrain de football, où le tournoi de l'année battait son plein, ils descendirent se baigner dans Boljevika ; la température n'était pas terrifiante pour un natif du Vestland, mais la plupart des gens originaires de l'est préféraient rester sur la terre ferme, ce qui suscita des commentaires univoques mais pleins d'humour. Des choses évidentes concernant les camps d'été à Utøya, et dont Yngvil n'avait jamais connu d'équivalent, c'était la cohésion, la bonne humeur et le ton agréable des débats, même quand ils étaient en total désaccord les uns avec les autres. Les débats les plus enflammés avaient surtout lieu quand les rapports à l'UE et à l'Otan arrivaient sur le tapis. Beaucoup de travaillistes étaient antimilitaristes et très critiques à l'égard du capitalisme en tant que système, sans retourner vers le communisme, dont le parti lui-même et son organisation de jeunesse s'étaient détachés dès les années 1920. D'autres étaient assez radicaux pour surpasser les partis de centre gauche et de droite dans leurs revendications.

Le soir, le groupe de rock berguénois Datarock avait donné un concert sur la scène extérieure à côté de l'Étable. Serrés les uns contre les autres non loin de la scène, les bras levés, ils applaudissaient tant et plus, surtout les Berguénois, particulièrement sensibles à la façon toute locale dont Fredrik Saroea, le vocaliste, grasseyait comme il se devait les r lors de ses adresses au public depuis la scène. Le groupe, en survêtement bordeaux et lunettes de soleil, fit un tabac. Après un extraordinaire solo de saxophone de Kjetil Master, Asle se pencha vers Yngvil : "Le beau-père de mon père était saxophoniste." Elle l'avait regardé de biais.

"Et toi, alors ?

— Nan, j'ai plus ma place ici. Mais le saxophone a quelque chose de spécial, que je ne peux pas expliquer. C'est un instrument fascinant.

— Moi, je m'en suis tenue à la flûte à bec, à l'école", répondit-elle avec un sourire.

Le concert atteignit son sommet et se termina avec la contribution de l'ensemble du public sur *The Time of my Life*. Une fois le concert

fini, les musiciens remballèrent leurs instruments avant de passer un moment à discuter avec les jeunes travaillistes enthousiastes. L'un des plus anciens participants à ces camps d'été prétendait que c'était le meilleur concert jamais donné sur Utøya. Yngvil et Asle échangèrent quelques mots avec Tarjei Strøm, le jovial batteur, avant que les musiciens ne doivent partir en hâte pour rejoindre le "Thorbjørn" et poursuivre en direction de Gardermoen, où ils devaient jouer à l'occasion du Festival Malakoff pour l'Aïd de cette année-là, le lendemain. Yngvil confia à Asle que pour elle aussi, ça avait été le meilleur concert de tous les temps. Ils regagnèrent tranquillement les tentes, où les gens rassemblés en groupes jouèrent de la guitare et chantèrent jusque tard dans la nuit. Au-dessus d'eux, des nuages noirs se dirigeaient vers l'île, et plus tard dans la nuit, alors qu'elle respirait contre la gorge d'Asle, étendue contre lui, elle entendit des gouttes tambouriner sur la toile. *Pile comme à la maison*, se dit-elle avant de s'assoupir de nouveau.

Le lendemain, ils étaient présents sur le quai lorsque Gro Harlem Brundtland arriva en grande pompe vers 10 heures. La pluie nocturne avait rendu le sol boueux et mouillé, et Gro dut emprunter une paire de bottes de marin à un jeune travailliste de Nesodden, car elle avait quitté Oslo avec de simples chaussures de course à pied. L'ancienne Première ministre, âgée de soixante-douze ans, était surtout un modèle pour les participantes du camp, et elle fit une grosse impression, avec une personnalité qui réchauffait l'âme dans cette atmosphère pluvieuse, lorsqu'elle rabattit sur sa tête la capuche de son imperméable rouge et s'installa dans la voiture qui la conduirait dans le camp et jusqu'à la grande salle, où elle devait s'exprimer. La pièce était pleine à craquer, en conséquence de quoi Yngvil et Asle durent se contenter de rester debout, tout au fond contre le mur. Gro parla d'égalité hommes-femmes et de combat qui se poursuivait, au pays comme dans de grandes parties du monde, et elle insista auprès des jeunes participantes sur l'importance de ne jamais exclure l'échec. "Tenez bon !" fut son cri de guerre, en suscitant une réaction du public qui rappela à Yngvil celle que Datarock avait provoquée la veille au soir. Gro aussi, elle faisait swinguer Utøya !

Quand Gro eut quitté l'île, les activités quotidiennes se poursuivirent. Asle et elle participaient à un séminaire sur la lutte pour le climat quand une espèce d'agitation naquit dans la pièce.

Plusieurs brandissaient leurs portables tout en conversant à haute voix. Petit à petit, la nouvelle se répandit. Il y avait eu une grosse explosion à Oslo, dans le quartier des ministères, et il y avait beaucoup de blessés ou de morts. Tout de suite après, une réunion d'information se tint dans la grande salle. Monica Bøsei, une quadragénaire que tout le monde appelait "Mère Utøya" et principal moteur de tout ce qui se produisait sur l'île, déclara que tous ceux qui voulaient appeler leurs parents ne devaient pas hésiter à le faire. Si d'autres personnes avaient besoin de parler, elle et le groupe de bénévoles adultes de la Norsk Folkehjelp étaient disponibles en permanence. C'étaient surtout les jeunes travaillistes d'Oslo, ou d'autres qui avaient de la famille et des connaissances dans la capitale, qui s'inquiétaient et s'émouvaient de cette information dramatique, et les spéculations sur ceux qui pouvaient être derrière se répandirent rapidement ici aussi.

Le groupe d'amis de Bergen et du reste du Hordaland se retrouva à l'issue de la réunion d'information. Hans déclara devoir décider avec les autres membres du comité central de la conduite à tenir pour la suite des opérations. Yngvil avait discuté avec sa mère avant d'aller à la réunion d'information. Asle avait envoyé un SMS à la sienne à peu près au même moment en promettant de rappeler plus tard, quand ils en sauraient davantage. Aboukar semblait particulièrement inquiet et surveillait les autres musulmans du camp, pour voir s'ils étaient victimes d'une quelconque forme de suspicion ou d'agression. Sur Utøya aussi, nombreux étaient ceux qui supposaient qu'al-Qaïda était derrière le drame. Au bout d'un moment, ils cessèrent de voir Aboukar.

Asle et Yngvil s'étaient assis, un peu découragés, à l'entrée de leur tente, lorsqu'ils entendirent quelques puissantes détonations en contrebas, vers le bâtiment principal, d'abord une, puis plusieurs en très peu de temps.

"Qu'est-ce que c'était ?" demanda-t-elle en se levant, la tête tournée dans la direction des tirs.

Asle se leva à son tour. "On aurait dit… des coups de feu ?"

Des gens qui avaient réagi aux mêmes bruits sortaient des tentes autour. D'autres détonations suivirent, comme une série de pétards. Un groupe de jeunes travaillistes arriva en courant du café. Certains hurlaient, d'autres criaient – des mots qu'ils ne parvenaient pas à

comprendre.

“Qu’est-ce qu’ils disent ?

— Il tire !” Asle la saisit par le bras et l’éloigna de la tente, vers les arbres derrière eux. Devant le café, ils virent une jeune fille projetée vers l’avant. Elle roula sur le sol et s’immobilisa. Une silhouette de noir vêtue apparut au coin du bâtiment.

“Courez, courez !” criait-on autour d’eux.

Le désordre complet régna un instant sur l’ensemble du camp. Au moment où Asle entraînait Yngvil dans le bois, elle entendit d’autres coups de feu, et des cris hystériques derrière elle. D’autres tirs, et les cris cessèrent. Ils furent entre les arbres, fouettés par les branches.

Elle leva les yeux vers Asle. “Qu’est-ce qu’on fait ?”

Il regarda autour de lui. “Il faut qu’on se tire. Qu’on se mette en sécurité. N’importe où.

— Mais on est sur une île. Où est-ce qu’on peut fuir ?

— On doit se cacher !”

Les autres couraient autour d’eux, beaucoup en direction de Kjærlighetsstien pour le suivre vers le sud de l’île. Les détonations étaient constantes. Impossible de dire s’il y avait plusieurs tireurs, mais Asle penchait pour un seul. Ils s’arrêtèrent un moment dans un creux du terrain, derrière un arbre renversé par la tempête. Des groupes passaient autour d’eux, certains manifestement blessés, d’autres pieds nus ou en chaussettes. Yngvil sortit son téléphone. Devait-elle appeler à la maison ? Asle avait aussi dégainé le sien. Il composa le 112 à plusieurs reprises, en vain. Il essaya alors le 113, avec le même résultat. Tout contact avec le monde extérieur semblait rompu. Ils étaient totalement livrés à eux-mêmes, dans ce qui s’appelait le Tyrifjord, sans savoir avec certitude ce qui se passait autour d’eux, sur l’île, dans le pays, partout !

“Il arrive !” cria quelqu’un.

Ce fut soudain le chaos, et la même panique s’empara d’eux aussi. Ils coururent, tombèrent et se relevèrent. Plusieurs coups de feu claquèrent derrière eux, plusieurs salves, des pauses, et les détonations reprenaient.

Ils étaient arrivés sur Kjærlighetsstien, à l’endroit où l’à-pic sur la mer était le plus marqué, à quinze ou vingt mètres au-dessus de l’eau, peut-être davantage. Des pas lourds résonnaient dans le bois derrière eux.

“Il faut qu’on arrive à descendre jusqu’à la mer !”

Ils étaient parvenus au grillage usé qui bordait le sentier, et regardèrent en contrebas. Asle la saisit par la taille et lui fit franchir la clôture. Elle regarda en bas et fut prise de vertige. Puis elle entendit deux coups de feu. Elle sentit une intense douleur dans son dos et sa poitrine et bascula en avant, dans le vide, avant que tout s’obscurcisse.

Ce furent ses derniers souvenirs avant qu’elle se réveille à l’hôpital d’Ullevål quarante-huit heures plus tard avec un masque en plastique devant la bouche, plusieurs cathéters dans le bras et une sensation d’engourdissement dans tout le corps, plus épuisée qu’elle ne l’avait jamais été. Elle tourna lentement la tête sur le côté. Elle regarda vers le mur blanc et fut aveuglée par la lumière soudaine. Ses lèvres étaient sèches et gercées, et elle dut les humecter avant de pouvoir parler. Sa langue lui paraissait grosse et lourde à mobiliser elle aussi.

“Asle ?” fut le premier mot qu’elle articula.

Ce fut sa mère qui se pencha sur elle en prononçant son nom.

“Yngvil ! C’est maman. On est là, papa et moi. Dieu soit loué, tu es réveillée !”

47

Les événements dramatiques du 22 juillet 2011, la violente explosion à Oslo et le massacre à Utøya, allaient laisser des traces profondes. Durant les jours, les semaines et les mois qui suivirent, il se passa à peine un jour sans que de nouveaux détails d'Oslo ou d'Utøya ne couvrent les premières pages de la plupart des quotidiens du pays, certains à caractère local, d'autres plus universels. L'explosion et les dégâts dans le quartier des ministères, qui avaient coûté la vie à huit personnes, étaient choquants à eux seuls. Mais moins quand même que l'exécution affreuse, systématique, des soixante-neuf morts d'Utøya, presque tous de très jeunes gens, en plus de quelques enfants. S'y ajoutait un grand nombre de blessés, physiquement et psychologiquement, et beaucoup de récits déchirants à propos de vies interrompues et d'importants traumatismes furent racontés dans la période qui suivit.

Les plus durement touchés étaient les victimes et leurs proches, leurs camarades de parti et leurs amis, mais les secouristes professionnels et bénévoles autour d'Utøya, le personnel de santé et les forces de l'ordre étaient aussi très marqués par ce qui s'était produit. Des groupes de personnes endeuillées et bouleversées se formaient partout dans le pays. Ils n'étaient pas seuls. La population entière semblait en état de choc collectif. Devant la cathédrale d'Oslo, autour de la *Pierre bleue*[1] à Bergen et en de nombreux autres endroits du pays, les gens venaient déposer des roses rouges et autres bouquets, des animaux en peluche, des messages manuscrits et des photos des

défunts, des rubans blancs ou aux couleurs nationales. Le dimanche 24 juillet, un office du souvenir fut célébré à la cathédrale d'Oslo, en présence de la famille royale et retransmis à la télévision dans tout le pays. Le lundi 25 juillet à midi, tout le pays marqua une minute de silence en mémoire des disparus. Des processions de gens portant des roses ou des flambeaux furent organisées. Le prince héritier Håkon et le Premier ministre Jens Stoltenberg prononcèrent des discours sur Rådhusplassen à Oslo, pour un nombre de spectateurs estimé à bien plus de cent cinquante mille. Stoltenberg déclara une chose destinée à devenir une devise du Rassemblement après la tragédie. C'était ainsi que la terreur devait être combattue. "Plus d'ouverture, plus de démocratie", prononça-t-il en regardant la foule, dans laquelle beaucoup tenaient une rose qu'ils levèrent en guise de salut. Dans la cathédrale, il ajouta : "Plus d'humanité, mais jamais de naïveté."

À Bergen, en vêtements de pluie et sous des parapluies, un cortège d'affligés mené par la ministre de la Santé Anne-Grete Strøm-Erichsen, le candidat du parti au conseil municipal Harald Schjeldrup et la candidate à la mairie Marte Mjøs Persen prit le chemin de la *Pierre bleue* et la mer de fleurs qui la couvrait et l'entourait. Torgallmenningen était noir de monde, beaucoup avaient des roses dans les mains, certains pleuraient sans chercher à le dissimuler.

Tout à l'avant du cortège, on trouvait les deux copains Hans Lothe et Aboukar Dalmar, qui avaient survécu au massacre. Eux et les autres survivants en état de participer avaient été transférés de l'hôtel de Sundvollen, où ils avaient passé la nuit, vers le Scandic Hotel de Kokstad, dans un bus spécialement affrété. Ils arrivèrent à l'hôtel un peu avant 16 heures, et furent accueillis par leurs familles et une cellule de crise de la municipalité de Bergen.

Lars et Karen avaient décidé dès le vendredi soir de rentrer à Bergen dans la nuit. Ils quittèrent l'Olden Fjordhotell vers minuit, traversèrent le Sognefjord sur un bac de nuit quatre heures plus tard et arrivèrent à Bergen sur le coup de 7 heures du matin. Hans avait appelé pour dire qu'il arriverait en car dans le courant de l'après-midi, et ils apprirent par la suite que c'était à Kokstad qu'ils étaient attendus. En compagnie des parents d'Aboukar et de sa sœur Douda, ils avaient fait les cent pas entre la réception et l'espace devant le bâtiment.

"Et Asle et… Comment s'appelle-t-elle ? Yngvil ? Vous avez eu des

nouvelles ?” demanda Dalmar Odawaa.

Lars le regarda gravement et baissa la voix pour répondre.

“Asle fait partie des disparus. On n’a pas eu de nouvelles d’Yngvil.

— C’est horrible… répondit Dalmar Odawaa. Des jeunes si sympas ! C’est complètement incompréhensible.”

Dag et Vigdis avaient eu des billets d’avion pour Oslo en début de matinée, le samedi. Ils prirent un taxi à Gardermoen en direction de Sundvollen, et arrivèrent à l’hôtel à 14 heures environ. Il y avait plein de monde devant l’hôtel. Loin devant, ils distinguèrent le couple royal, le prince héritier et le Premier ministre Stoltenberg, avant d’être interceptés par un garde. Ils expliquèrent qui ils étaient et furent orientés vers une femme qui portait autour du cou un signe de la Croix-Rouge. Elle les précéda à la réception et dans la salle de banquet, où un policier, qui tenait plusieurs documents, les prit en charge. Ils déclinèrent de nouveau leur identité et précisèrent les raisons de leur visite, et le policier leur demanda le nom du disparu.

“Asle ! répondit Vigdis.

— Høiland, ajouta Dag. Asle Høiland.”

Le policier laissa son doigt parcourir la première page, puis la suivante, et la troisième. Il les regarda gravement.

“Il ne fait pas partie de ceux qui ont été identifiés, à leur arrivée ici ou lors de leur transfert à l’hôpital. Mais il y a encore environ soixante-dix disparus.

— Qui n’ont pas encore été retrouvés ?” demanda Dag.

Le policier déglutit.

“Pas identifiés, en tout cas.

— Qu’est-ce que ça veut dire ? Quand est-ce qu’on saura… où il est, et…” Sa voix se brisa. “S’il est vivant…

— Nous mettons tout en œuvre, aussi vite que possible, mais… C’est un travail pénible, là-bas. Même pour des gens comme nous.”

Dag hocha la tête et regarda Vigdis.

“On n’a plus qu’à attendre… Il ne doit pas y avoir grand-chose d’autre à faire.”

Le policier changea de liste.

“Je vais vous enregistrer. Venez.”

Ils passèrent dans une autre partie de la pièce, où on prit leurs nom, adresse et numéro de téléphone.

“Et en vue de l’identification, nous avons besoin d’un prélèvement

ADN sur l'un d'entre vous."

Dag hocha la tête, et se retrouva avec un coton-tige dans la bouche. On lui demanda ensuite si Asle avait un signe distinctif. Dag lança un coup d'œil désemparé à Vigdis. "C'est le cas ?"

Elle posa sur lui un regard torve. "Une petite cicatrice, ici." Elle montra le dos de sa main gauche, juste derrière le pouce. "Il s'est blessé avec un couteau, un jour, quand il était… petit !" s'écria-t-elle en fondant brusquement en larmes une nouvelle fois, des sanglots calmes, presque résignés, en maintenant sur Dag un regard éperdu.

Il la prit dans ses bras et la serra contre lui.

"Là, là. On doit attendre. Tant qu'il y a de la vie, il y a… de l'espoir."

Ils regardèrent autour d'eux. Il y avait du monde dans cette grande pièce. Certains s'étreignaient, des parents heureux et leurs enfants. D'autres composaient des groupes empreints de gravité, deux par deux. Quelques-uns pleuraient. Le message leur était peut-être déjà parvenu. D'autres n'arrivaient pas à rester tranquilles, et faisaient nerveusement les cent pas en jetant des coups d'œil vers l'entrée, dans l'espoir que la prochaine personne à la franchir soit leur fille ou leur fils.

La femme de la Croix-Rouge qui les avait accompagnés les rejoignit.

"Je peux faire quelque chose pour vous ? Vous voulez du café, ou du thé ? Quelque chose à grignoter ?

— Oui, volontiers", répondit Dag. Ils la suivirent jusqu'à ce qu'elle trouve une petite table où ils purent s'asseoir.

"Installez-vous ici, je vais aller chercher ça. Du lait dans votre café ?" Vigdis hocha la tête. "Du sucre ?

— Oui, volontiers", répéta Dag en se laissant tomber sur le siège. Il était habité par une sensation désagréable que tout était terminé, que la vie telle qu'ils l'avaient connue jusqu'alors avait pris fin.

Il avait en partie cette même sensation quatre jours plus tard, près du cercueil ouvert d'Asle dans la chapelle de l'Hôpital civil. Samedi soir, ils étaient allés se coucher à Sundvollen en sachant seulement qu'il faisait toujours partie des disparus. Dimanche en fin d'après-midi, le message qu'ils avaient redouté était arrivé. Asle avait été retrouvé, mort. Des cartes dans sa poche l'identifiaient provisoirement, mais l'identification définitive devait reposer sur les prélèvements ADN

effectués sur Dag. Ils reçurent le message avec un chagrin résigné. Ils avaient compris petit à petit que ça se terminerait ainsi. Ce ne fut que lorsqu'ils se retrouvèrent seuls qu'ils s'effondrèrent, d'abord Dag, qui avait conservé son calme jusque-là, avec une violence telle que ce fut à Vigdis de le réconforter en le serrant contre sa poitrine pendant qu'il pleurait comme un petit garçon, son corps tremblant comme sous l'effet d'une forte fièvre.

Le lendemain, ils obtinrent une chambre au Gaustad Hotell, dépendant de l'Hôpital civil, où les personnes mortes à Utøya avaient été transférées. Ils rencontrèrent un psychologue et un pasteur, et on leur proposa des médicaments s'ils en ressentaient le besoin. Le mercredi à 11 h 45, l'aumônier de l'hôpital, un homme sympathique aux cheveux et à la barbe blond foncé, les emmena à la chapelle, où le cercueil ouvert les attendait. Le visage d'Asle était recouvert d'une pièce de tissu, mais ils virent la petite cicatrice sur l'une de ses mains, rassemblées sur sa poitrine. Ils reconnurent sa silhouette, et il portait les vêtements qu'il avait pris dans son sac à dos en partant pour Utøya. Mais ils ne purent voir son visage. Le pasteur leur expliqua avec toutes les précautions qu'il put prendre que les blessures sur son visage étaient telles qu'il ne leur recommandait pas de porter ce souvenir avec eux jusqu'à la fin de leurs jours. Ils apprirent par la suite qu'il avait reçu une balle à l'arrière de la tête et que le projectile avait causé d'importants dégâts, y compris sur son visage. Vigdis se pencha et passa doucement une main sur celle, froide, d'Asle. Dag l'imita du regard. Ils restèrent silencieux avec le pasteur pendant une minute ou deux. Ils allumèrent ensuite une bougie pour Asle, sur une petite table à côté de la bière. À leur sortie de la chapelle, ils furent reçus par une pluie légère. Le soir même, ils prirent l'avion pour Bergen ; Tonje les attendait à l'aéroport pour les raccompagner chez eux.

Les funérailles d'Asle Høiland se tinrent à la cathédrale de Bergen le mardi 2 août, en présence de la ministre de la Santé Anne-Grete Strøm-Erichsen, la vice-présidente du conseil municipal Trude Drevland et les leaders travaillistes de Bergen et du Hordaland. Dans son allocution, le doyen du chapitre Jan Otto Myrseth mit en avant la joie de vivre et la bonne humeur d'Asle, ses talents sportifs et son engagement dans les mouvements de jeunesse. Il présenta l'image d'un jeune homme promis à un bel avenir, une vie à présent interrompue à

jamais, et ce de la façon la plus brutale qu'on puisse imaginer. Il regarda les parents d'Asle, Dag et Vigdis, sa grand-mère paternelle, Eva Høiland, sa sœur et son beau-frère, Tonje et Svein, et cita les mots prononcés par Jens Stoltenberg lors de son discours à la cathédrale d'Oslo le dimanche qui avait suivi le massacre : "C'est très injuste. Vous devez savoir que nous pleurons avec vous." Il mentionna aussi la petite amie d'Asle, Yngvil, qui avait été grièvement blessée à Utøya et ne pouvait par conséquent pas être présente ce jour-là, mais il savait qu'elle l'était en pensée, auprès d'Asle, qu'elle avait tant aimé. Peu d'yeux restèrent secs sous les hautes voûtes de la cathédrale quand le psaume *L'Amour que Dieu donne* fut entonné.

Les parents d'Yngvil, Heidi et Jens-Olav, étaient dans la salle. Tout comme Aboukar et ses parents, Hans accompagné de ses parents et grands-parents, et Tove avec sa mère. Tove s'était résolument débarrassée de ses cheveux verts, et elle semblait avoir pris dix ans depuis le 22 juillet. Elle était toujours profondément choquée de ce qui était arrivé à ses meilleurs amis, garçons comme filles.

Yngvil avait été touchée dans la partie gauche du dos, et un poumon avait été perforé. Dans sa chute entre l'à-pic sous Kjærlighetsstien et la mer, elle s'était sérieusement blessée à l'épaule droite, et elle avait plusieurs fractures aux deux bras, en plus d'éraflures et de lésions sur la majeure partie du corps. Après des soins d'urgence à l'hôpital d'Ullevål, elle avait été transférée deux jours plus tôt par hélicoptère sanitaire à l'hôpital de Haukeland, où elle faisait l'objet d'une suite de soins sous haute surveillance. Les médecins ne doutaient pas de ses chances de survie, mais il faudrait du temps avant qu'on puisse la déclarer de nouveau en bonne santé, sur le plan purement physique. Il était ardu de prédire ce que seraient les conséquences psychologiques. Elle était toujours victime d'une profonde dépression après avoir appris qu'Asle faisait partie des victimes décédées d'Utøya. Heidi et Jens-Olav s'estimaient malgré tout heureux d'avoir récupéré une fille en vie à la suite de cette inimaginable tragédie sur le Tyrifjord. Cette joie se ternit cependant un peu lorsqu'ils entendirent le doyen du chapitre évoquer Asle, qu'ils avaient rapidement apprécié après avoir fait sa connaissance, bien que de façon moins proche et personnelle que s'il lui avait été donné de vivre, pouvait-on légitimement penser.

Ce ne fut qu'au début du mois d'octobre qu'Yngvil eut

suffisamment recouvré la santé pour pouvoir quitter l'hôpital. Jens-Olav alla la chercher lui-même à Haukeland, et la ramena à Bergo. À la fin de son séjour, quand elle était de nouveau capable de recevoir des visites, beaucoup de ses camarades des Jeunesses travaillistes étaient venus la voir. D'une certaine façon, ça lui avait fait du bien de leur parler, surtout à ceux qui avaient été présents à Utøya avec elle.

Silje, de Førde, avait fait ce qu'elle prévoyait ; elle avait emménagé à Bergen et commencé ses études de philosophie. Elle raconta qu'elle était parmi ceux qui étaient parvenus à la pointe sud d'Utøya et étaient partis à la nage dans le fjord, dans une fuite désespérée loin du meurtrier. À cent mètres de la côte, elle fut ramassée par un bateau du camping, ramenée à terre et débarquée avec quatre ou cinq autres "boat people", comme ils s'étaient surnommés dans un accès d'humour noir quand on les avait recueillis sur la terre ferme, enveloppés dans des couvertures en laine et conduits à Sundvollen.

Avec une poignée d'autres, Hans était arrivé à ce qu'ils appelaient les "grottes des moines", et ils y étaient restés cachés jusqu'à ce que la police arrive et leur déclare que tout danger était écarté. "La vraie police", avait-il ajouté, sans la moindre nuance d'humour.

Aboukar raconta qu'il avait fait partie de ceux qui avaient été secourus lorsque six bénévoles du Secours populaire norvégien du Hadeland avaient rassemblé environ quarante jeunes à Skolestua, tout au sud de l'île, dont ils avaient barricadé la porte avant de dresser des matelas et des tables contre les fenêtres. Ils avaient entendu l'assassin approcher et tenter en vain d'ouvrir la porte. Il avait alors fait feu à travers la vitre de la porte, faisant pleuvoir les morceaux de verre. Ils s'étaient aplatis de leur mieux. D'autres coups de feu avaient claqué, ils avaient entendu les projectiles s'enfoncer dans le mur au-dessus d'eux, sans atteindre personne. Le silence était revenu avant que de nouvelles détonations se fassent entendre, à distance cette fois. Beaucoup pleuraient. Beaucoup tremblaient, mais ils se savaient en sécurité, à présent, pour un moment en tout cas. Ils attendirent en revanche que les bénévoles soient informés par les policiers au-dehors qu'ils pouvaient sortir, et même à ce moment-là, bon nombre dévisagèrent avec une certaine angoisse les personnes en uniforme qui les accueillirent, n'arrivant pas à exclure que celles-ci puissent soudain braquer leurs armes sur eux et ouvrir le feu.

Celle qui marqua le plus Yngvil fut cependant Tove. Elle avait

beau ne pas avoir été personnellement à Utøya, elle semblait plus traumatisée par l'ensemble des événements que n'importe qui d'autre. Découragée, déprimée, elle parvint à peine à sourire lorsqu'elle se déclara heureuse qu'Yngvil, au moins, soit sortie vivante de ce massacre. "Et moi qui aurais dû y être, murmura-t-elle presque pour elle-même, assise au bord du lit, la tête baissée. Je pourrais être morte, moi aussi, comme les soixante-neuf autres… – Oui, mais certains d'entre nous ont survécu, malgré tout. Tu en as un exemple vivant ici", avait-elle ajouté en posant une main réconfortante sur le bras de son amie, qui avait retrouvé sa couleur de cheveux naturelle, châtain, et dénuée de toute marque de subversion, couleur de cheveux ou vêtements.

Lorsqu'Yngvil rentra dans l'Eksingedal avec son père, elle n'avait plus de projets d'avenir. Elle ne savait même pas si elle retournerait un jour à la vie qu'elle avait été sur le point de commencer. Elle et Asle, ensemble.

Notes

1. *Den blå stein*, sculpture située en plein centre de la ville, lieu de rendez-vous typique que tous les Berguénois connaissent.

48

Le lundi 16 avril 2012, le procès du responsable de l'explosion à Oslo et du massacre d'Utøya commença au palais de justice d'Oslo. L'homme, que beaucoup de gens n'appelaient qu'ABB, avait l'air glacial et détaché. Il effectua un salut nazi à son arrivée, et il ne montra de sentiments que lorsque le ministère public diffusa le court-métrage qu'il avait réalisé, une compilation de photos de propagande, d'affiches et de musique pesante. Les larmes lui montèrent aux yeux, et il finit par éclater en sanglots.

Dag Høiland suivait le procès grâce à ses retransmissions télévisées quotidiennes. Lorsqu'il était retourné travailler après huit semaines de congé accordées à la suite de ce qui s'était passé en juillet de l'année précédente, il avait remarqué que son rapport aux détenus avait radicalement changé. Il ne put s'empêcher de les considérer différemment. Il était davantage touché par ce qu'ils avaient fait et les raisons pour lesquelles ils avaient été emprisonnés. Certains étaient des assassins, pas dans les mêmes proportions qu'ABB, mais ils étaient quand même coupables d'avoir pris des vies. À plusieurs reprises, il avait entendu dire que c'était le premier meurtre le plus difficile. Par la suite, c'était beaucoup plus facile, prétendaient-ils. Et il s'était rendu compte que oui… *Combien de meurtres supplémentaires aurais-tu pu commettre ?* pouvait-il se demander quand il se retrouvait face à un détenu qui avait besoin d'un soutien plus marqué pour les activités et les cours en prison, et qui devait être préparé à retrouver la société. Voulait-il les aider, en fin de compte ? Était-ce sa mission que de

laisser ressortir un meurtrier potentiel, en lui permettant, à un moment donné, de se procurer une nouvelle arme et de commettre de nouveaux meurtres ?

En dépit de sa formation de sociologue, il se rendit compte que concernant le coupable dans un procès, il aurait été disposé à envisager un rétablissement de la peine de mort en Norvège. Dans le cas présent, il n'y avait pas le moindre doute sur l'identité du coupable. Il avait reconnu les faits, l'explosion à Oslo et les meurtres à Utøya. Soixante-dix-sept personnes étaient mortes, dont 69 exécutées en bonne et due forme, beaucoup d'une balle dans la nuque, comme par un membre de la Gestapo. Les procès après la guerre s'étaient soldés par 72 condamnations à mort et 39 exécutions. Pourquoi un assassin comme ABB, animé des mêmes convictions politiques que les nazis, devrait-il s'en tirer à bon compte ? Ce fut quand il en arriva à ce genre de conclusions, avec lesquelles il était d'accord, qu'il comprit pourquoi il lui était impossible de continuer à travailler pour les services de probation et de réinsertion post-carcérale. Au mois d'octobre, il remit sa démission. Il bénéficia d'un nouveau congé, augmenté des vacances qu'il lui restait à prendre, et depuis le Nouvel An, il était au chômage. S'il en avait fait la demande, il aurait pu être présent pour l'ouverture du procès, mais il s'était abstenu. De toute façon, Vigdis et lui avaient prévu d'aller à Oslo en mai, pour participer au procès quand le meurtre d'Asle serait abordé par le parquet.

Dans tout le pays, ce procès était suivi quotidiennement sur le net, dans les journaux, à la radio et à la télévision. Des éléments de l'affaire, notamment les explications du prévenu, ne furent retransmis ni en images ni en son, mais durent faire l'objet de retranscriptions par les reporters présents. L'affaire était suivie par un grand nombre de médias internationaux, dont Reuters, Associated Press, CNN, BBC, Sky News et Al-Jazeera. Des groupes de presse des pays voisins, le suédois *Aftonbladet* et le danois *Ekstra Bladet*, couvrirent aussi le procès dans le détail, avec plusieurs reporters dans et autour du palais de justice d'Oslo. Les médias norvégiens évitaient de restituer les descriptions les plus détaillées du parquet sur les meurtres d'Utøya, par égard pour les proches. Plusieurs médias étrangers ne s'en privèrent pas, arguant qu'ils tenaient à montrer au grand public le caractère extrême des agissements du meurtrier. Ce procès allait entrer dans l'histoire comme le plus grand et le plus important des temps modernes. En

raison de son importance, il ne pouvait être comparé qu'à celui de Vidkun Quisling et des autres principaux traîtres à la patrie après la guerre.

Pour les proches comme pour les survivants, l'ouverture de ce procès marqua la fin de neuf mois de cauchemar, emplis de réminiscences constantes de ce qui s'était produit à Oslo et à Utøya l'année précédente. Rares avaient été les jours sans gros titres dans les journaux, qui décrivaient minute par minute les événements de cette journée tragique, les interprétaient et les commentaient à l'infini. La critique la plus vive fut à destination de la police, à qui on reprochait son manque de préparation et une appréciation partiellement défaillante de la situation le jour J. On mentionna par la suite que le véhicule du meurtrier aurait pu être intercepté longtemps avant qu'il atteigne Utøya, si le papier sur lequel son numéro d'immatriculation avait été noté après avoir été renseigné par téléphone avait parcouru plus rapidement les étapes du système. On se demanda aussi comment la liquidation des congés avait conduit à un manque de personnel nécessaire au fonctionnement de l'unique hélicoptère dont la police norvégienne disposait. L'attentat révélait d'importantes lacunes dans l'appareil de communication interne de la police et à travers l'utilisation défaillante des médias. Par la suite, il apparut dans un rapport qu'en raison de mauvaises connaissances des lieux, les troupes d'intervention spéciale de la police, le Groupe Delta, s'étaient rendues au mauvais endroit et avaient ensuite utilisé un bateau pneumatique avec un tel tirant d'eau que le moteur avait lâché et que des campeurs avaient dû intervenir avec leur propre bateau pour faire passer le détroit vers Utøya aux fonctionnaires lourdement armés.

La critique visant le manque de préparation contre le terrorisme atteignit aussi le gouvernement. Plusieurs personnes prétendirent que le Premier ministre Jens Stoltenberg, en tant que plus haut responsable, devait démissionner, en dépit du rôle central qu'il avait joué dans les jours qui avaient suivi le 22 juillet, quand il avait mis avec plus de poids et de solennité que beaucoup d'autres des mots sur ce que tout le monde ressentait, et ce avec le soutien de l'ensemble des partis politiques. Mais, comme Dag Høiland l'avait dit à Tarald Nesbø lors d'une des nombreuses conversations qu'ils avaient eues depuis un an : "Et si ça n'avait pas été un de nos compatriotes à l'origine de ce massacre ? Si ça avait réellement été un terroriste islamiste ? Combien

de marches à la rose on aurait vues, à ton avis ?

— Eh bien…”

Cette dernière année, les deux hommes avaient été rapprochés encore un peu par leur destin commun. Ils en vinrent à se retrouver régulièrement en matinée pour discuter en arpentant les rues, de temps en temps dans un bistrot pour un café et un en-cas, parfois avec un casse-croûte fait maison et du café en thermos lorsque leurs pas les menaient à Fantoft, dans le Sædal ou plus loin encore.

Tarald avait confié à Dag que Hans avait mauvaise conscience vis-à-vis de son oncle et de sa tante parce que c’était lui qui avait conduit Asle vers les Jeunesses travaillistes, mais Dag avait répondu : “Seigneur, ça aurait pu être pire ! Il aurait pu militer pour l’extrême droite !” Ils en avaient souri, mais Dag avait approfondi et prétendu que ce devait être une inclination héritée de son père comme de sa mère, et puis qui pouvait se douter qu’une chose semblable arriverait ?

Tarald, quant à lui, avait été choqué par la haine envers le Parti travailliste que cet événement trahissait. “Je ne comprends pas à quoi ils pensent, ces gens-là. Quand je me retourne sur le combat que mon père et sa génération ont dû mener, avec les syndicats et les partis politiques entre les deux guerres. Quand je pense au développement social que le Parti travailliste, mené par Einar Gerhardsen, a conduit après la guerre, avec la construction de logements sociaux, des bourses et des prêts pour les études supérieures pour les enfants et les ados de toutes les classes sociales, un système de sécurité sociale et de santé accessible à tous quelles que soient leurs ressources, toute l’organisation sociale-démocrate qui est devenue, non seulement ici, mais aussi au Danemark et en Suède, un modèle et une base pour des démocraties partout dans le monde, à l’exception des États-Unis. Et il y a ce parti, qui fait figure de pire ennemi parmi ce ramassis d’extrême droite, une chose qu’il faut combattre et éradiquer avec tous les moyens dont on dispose. C’est complètement incompréhensible, Dag ! Ce qui s’est passé à Oslo et à Utøya… Ce n’était pas seulement une attaque contre le gouvernement rouge-vert, que l’assassin accusait d’être le seul responsable de l’immigration non désirée en prétendant qu’il ouvrait grand le pays à une invasion musulmane ! En attaquant les jeunesses travaillistes à Utøya, il devait supprimer toute la génération montante de travaillistes, de futurs ministres ou, dans ce

cas, de futurs candidats au poste de Premier ministre. C'était une attaque ciblée, politique, et pas l'acte d'un déséquilibré.

— Non…"

Tarald Nesbø mettait le doigt sur ce qui allait devenir un point central du procès : ABB était-il responsable ou irresponsable ? Deux équipes d'experts-psychiatres avaient présenté leurs rapports au tribunal, en aboutissant à deux conclusions diamétralement opposées. La première l'estimait irresponsable, l'autre non. Chez le Norvégien moyen, pratiquement tout le monde pensait que tout ça avait été commis par un type fou à lier – et donc irresponsable. Dans le même temps, nombreux étaient ceux qui mettaient en avant son message politique revendiqué. C'était un acte criminel commis par un extrémiste de droite, avec un but politique univoque. Cet homme avait sans le moindre doute des facultés mentales limitées, il manquait d'empathie et ne montrait aucun signe d'humanité ou de capacités de compassion ou de remords. Il avait beau apparaître comme un monstre insensible, il n'en avait pas moins élaboré un plan détaillé et l'avait suivi à la lettre et avec une grande précision ; il était par conséquent on ne peut plus responsable pendant le déroulement de ses actes.

Le ministère public avait choisi de mener le procès contre l'assassin comme s'il n'y avait eu qu'une seule victime. Ils avaient donc insisté pour que chaque défunt, sans exception, soit autopsié, de façon à pouvoir donner une cause de la mort aussi exacte que possible. Le lieu où chaque meurtre avait été commis devait être identifié et inspecté pour qu'une administration rigoureuse de la preuve puisse être présentée au tribunal. On élabora un planning du traitement des cas de chacune des victimes, et dans l'intervalle, les proches furent invités à participer aux audiences. On leur demanda aussi s'ils souhaitaient rédiger un petit mot à la mémoire du défunt, qu'il soit conjoint, fils ou fille, et qu'un avocat lirait pendant la projection d'une photo de la victime sur l'écran de la salle d'audience.

On avait communiqué à Vigdis et Dag la date du mercredi 9 mai. Ils se rendirent à Oslo et au palais de justice, et prirent place dans la salle en compagnie de leur avocat de Bergen, Vidar Waagenes, après s'être soumis aux indispensables contrôles de sécurité. La matinée avait été frisquette dans la capitale. Les trottoirs étaient encore mouillés par la pluie nocturne, et tandis qu'ils gagnaient à pied le

palais de justice, l'air était presque froid pour un mois de mai. Dans la salle d'audience, l'ambiance était tendue, explosive. Il ne faisait aucun doute que ce long procès et l'examen de chaque cas avaient marqué ceux qui devaient le suivre d'un bout à l'autre : parquetiers, avocats et juges.

Quand le prévenu fut amené, ils eurent du mal à le regarder directement. Vigdis gardait la tête baissée tandis que les larmes coulaient doucement sur ses joues. Dag dut faire un effort pour lever la tête et regarder dans cette direction, mais il ne put s'empêcher de s'arrêter un moment sur le crâne chauve du principal avocat de la défense, Geir Lippestad, avant de poursuivre jusqu'à cet homme blafard de trente-deux ans à fine barbe, vêtu d'un costume sombre sur une chemise blanche et une cravate bleue, comme n'importe quel agent immobilier, mais dénué du sourire commercial ; au contraire, l'expression était boudeuse, vaguement lésée, comme si ce n'était pas à lui d'occuper le banc des accusés, mais tous ceux dont il avait pris la vie, "les extrémistes politiques du camp d'endoctrinement du Parti travailliste", comme il les mentionna au cours d'un commentaire à l'un des témoins de ce jour-là.

L'examen du meurtre d'Asle débuta moins de deux heures avant l'ouverture de la séance. La photo d'un Asle souriant, les cheveux ébouriffés par le vent, prise au stade de Fana lors d'une compétition d'athlétisme l'année précédente, fut accompagnée du texte que Vidar Waagenes lut sans pathos, mais sans pouvoir éviter à sa voix de se briser à deux ou trois reprises. Il fut dépeint comme un jeune sain et positif, qui venait de terminer le lycée et était prêt à poursuivre ses études à l'université de Bergen. Un sportif prometteur et un membre engagé dans des mouvements de jeunesse. Un bon frère, un gentil fils, un petit-fils attentionné et l'heureux petit ami d'Yngvil Nesbø, elle-même grièvement blessée à Utøya mais survivante, et qu'il avait laissée dans le même chagrin profond que son père, sa mère, sa sœur et tous les autres.

Vigdis plaqua ses mains sur sa bouche pour étouffer de puissants sanglots pendant cette présentation. Dag sentit la boule dans son ventre enfler et gagner sa poitrine, puis sa gorge. Il avait du mal à déglutir, et ses yeux s'emplirent eux aussi de larmes. Pendant la présentation du meurtre par le ministère public, on projeta un plan de situation. Un policier de Kripos montra Kjærlighetsstien sur la carte, et

la position présumée du meurtrier quand il avait tiré sur Asle et Yngvil.

Le 19 août précédent, Vigdis et Dag avaient accepté l'invitation que les proches et les survivants avaient reçue pour venir voir à Utøya les endroits où leurs enfants et leurs copains avaient été tués. Cette fois-là, c'était un TIC qui les avait conduits jusqu'à Kjærlighetsstien. Bras dessus, bras dessous, ils s'étaient arrêtés au sommet du raidillon, où des buissons et des arbres se cramponnaient sous la fine clôture, encore partiellement endommagée. La perspective donnée par le plan de situation dans la salle d'audience était différente, mais ils reconnurent et ressentirent de nouveau cette sensation déchirante éprouvée quand ils étaient arrivés à l'endroit où ça s'était passé et qu'ils avaient tenté d'imaginer les deux jeunes, main dans la main peut-être, franchissant la clôture dans leur fuite de cet assassin sans pitié qui, à en croire un autre témoin présent ce jour-là dans la salle, avait crié "Woohoo !" tout en tirant sur les jeunes fuyards.

Le policier fut suivi d'une légiste qui présenta les résultats de l'autopsie. Asle et "la jeune femme", comme elle l'évoqua, étaient en train de descendre le talus quand Asle avait reçu un projectile derrière la tête, tandis qu'Yngvil était atteinte dans le dos, à travers un poumon. Asle était resté coincé, un pied pris dans un buisson, tandis que "la jeune femme" chutait jusqu'à la plage, ce qui avait occasionné plusieurs fractures sérieuses et d'autres lésions, mais elle avait quand même été conduite à Ullevål et avait survécu. Le regard fixe, droit devant elle, la légiste affirma qu'Asle avait été tué sur le coup et que la blessure à sa tête ne lui aurait laissé aucune chance de survie.

Pendant ce temps, l'assassin garda la tête baissée. À aucun moment il ne la releva, ni vers les photos projetées au mur ni vers celui ou celle qui parlait. Il écrivit quelque chose sur un morceau de papier qu'il poussa vers l'un de ses avocats, une femme, puis se pencha vers elle et lui glissa quelques mots. Elle écouta ce qu'il avait à dire sans rien exprimer.

On présenta alors la victime suivante, une jeune fille de quatorze ans seulement, originaire de Mandal. Comme pétrifiés, Dag et Vigdis écoutèrent un nouvel éloge funèbre, une description supplémentaire d'un meurtre brutal, d'une scène de crime et d'une cause de décès. Puis encore un, et encore un. La journée terminée, quand ils purent regagner leur hôtel en compagnie de Vidar Waagenes, avec qui ils

étaient convenus de dîner, ils se sentaient vides, impuissants.

“C’était le mal à l’état pur qu’on a vu aujourd’hui, Vidar ?” demanda Dag à l’avocat pendant le repas.

Waagenes poussa un gros soupir.

“Eh bien… J’ai rencontré quelques meurtriers depuis que je suis avocat, mais quelqu’un d’aussi abruti et insensible, jamais.

— C’était une vraie machine à tuer ! Il a parcouru l’île méthodiquement en canardant sans pitié. Et ces pauvres jeunes, entourés d’eau de partout. Comment pouvaient-ils fuir ?

— Beaucoup d’entre eux sont partis à la nage, intervint Vigdis. Pour échapper à tout ça.

— Et il leur a tiré dessus pendant qu’ils nageaient !” Il regarda de nouveau Waagenes. “Comment peut-on défendre un monstre pareil ? Vous comprenez que quelqu’un puisse vouloir le faire ?

— Eh bien, en fin de compte, c’est une mission dont on se charge dans le cadre d’un procès. Mais vous pouvez me croire, ce n’est pas de gaieté de cœur que Lippestad occupe ce poste, et j’imagine que la procédure sera simple. D’après moi, il n’y a aucune circonstance atténuante. Le seul point d’incertitude, c’est de savoir s’il sera considéré responsable ou irresponsable.

— Et s’il est déclaré irresponsable ? Quelle sera la peine ?

— Il sera pris en charge par une institution médicale adaptée.

— Mais… commença Vigdis. Il ne peut quand même pas ressortir… après une chose pareille ?

— Le cas échéant, il ne vivra pas longtemps”, gronda Dag.

Vidar Waagenes les regarda avec tristesse.

“Non, je crois que je peux vous le promettre. Cet homme ne sera plus jamais un homme libre.

— Et aucun supporter pervers ne lui érigera de statue devant le Palais royal non plus !” renchérit Dag.

Le lendemain, ils rentrèrent à Bergen. Ils suivirent le reste du procès à distance, dans la mesure du possible, grâce aux mises à jour quotidiennes des premières pages, sur le net et à travers les journaux télévisés et radiodiffusés.

Le procès se termina le 22 juin, la journée la plus ensoleillée cette année-là, onze mois jour pour jour après les faits. Le verdict tomba le 24 août. Anders Behring Breivik fut condamné à vingt et un ans de réclusion, assortie d’une peine de sûreté de dix ans. À l’énoncé du

verdict, l'assassin déclara qu'il ne reconnaissait pas la légitimité du tribunal et par conséquent ne souhaitait pas faire appel. Le parquet ne le fit pas non plus, bien que le prévenu ait été déclaré responsable.

Deux semaines plus tard, Dag Høiland avait discuté avec une chargée de mission chez NAV, une trentenaire qui l'accueillit avec l'amabilité résignée à laquelle il était habitué entre ces murs. Elle avait fait défiler ses états de service avant de le regarder en coin : "Vous avez fait des études de sociologie. Plusieurs postes ont été publiés chez nous. Vous ne voulez pas postuler ?" Après une courte pause, elle ajouta : "Je peux appuyer votre candidature."

Il avait remercié pour l'offre et avait répondu qu'il y réfléchirait. Quelques jours plus tard, il envoya une candidature pour l'un des postes. Le jour où le tribunal d'Oslo se prononçait, il reçut une réponse positive à sa demande d'emploi : on lui souhaitait la bienvenue dans la maison, à compter du 1er septembre.

49

Les événements d'Utøya avaient encore rapproché Hans Lothe et Aboukar Dalmar, à Langhaugen et parmi les jeunes travaillistes. Hans s'inscrivit en philosophie en 2010. En 2011, Aboukar l'imita, mais ils se rendirent compte un peu plus tard qu'ils ne savaient pas très bien quoi choisir.

Hans était le plus résolu. Il penchait pour la politique comparée, dans l'optique de poursuivre sa carrière politique. Il ferait tout son possible pour démontrer qu'ABB n'avait pas atteint son objectif pendant le massacre d'Utøya, bien au contraire. Il avait encouragé une mobilisation plus importante autour du slogan que Stoltenberg leur avait délivré : *Plus d'ouverture. Plus de démocratie*.

De son côté, Aboukar était plus incertain quant à ses projets d'avenir, que ce soit en Norvège ou dans un autre pays, mais il pensait en tout cas que la connaissance de langues étrangères était un avantage. Il s'était donc inscrit en anglais LV1 et envisageait l'arabe en LV2 par la suite, puisque c'était l'autre langue officielle de ce qui avait été son pays d'origine jusqu'en 1998. Comme la Norvège, la Somalie était un pays doté d'un long littoral, et il pourrait peut-être – si la situation s'améliorait dans son pays natal – créer une entreprise dans le secteur de la pêche, avec le soutien des collègues norvégiens.

Ils passèrent beaucoup de temps à l'automne 2011 et au printemps 2012 à discuter de ce qu'ils avaient vécu, profondément touchés par la perte d'Asle et Yngvil, Asle pour toujours, Yngvil en exil volontaire dans l'Eksingedal et ne montrant pas la moindre volonté de

revenir en ville pour suivre les études qu'elle avait prévues.

Les premiers mois d'automne, ils avaient souvent été en compagnie de Tove Fossedal et Rita Trovik. Tove et Hans formaient toujours un couple intermittent. Tout indiquait que la période pendant laquelle ils avaient été ensemble était terminée. Tove acceptait bien gentiment les invitations à sortir avec eux, mais son état d'esprit morne et découragé était contagieux. Elle était entrée en école d'infirmières à l'école supérieure de Bergen et avait intégré un autre milieu étudiant que le leur. Rita, quant à elle, s'était inscrite en français et imaginait bien une carrière dans la diplomatie. Aboukar et elle avaient formé un couple au lycée, mais elle disait maintenant avoir l'impression qu'ils s'éloignaient l'un de l'autre. Elle avait reçu un commentaire blagueur à ce sujet : "Mais il n'y a donc pas d'ambassade de Norvège à Mogadiscio ?" On aurait presque dit qu'elle avait déjà vérifié, car elle avait immédiatement répondu que non, les relations diplomatiques avec la Somalie étaient gérées depuis l'ambassade de Nairobi, au Kenya. "Alors il faut que tu deviennes la première ambassadrice à Mogadiscio ! – Et toi ministre de la Pêche ?" avait-elle répliqué avec un sourire en coin. Petit à petit, elle trouva d'autres amis, laissant à Aboukar le rôle de freelance involontaire sur le marché local de la bagatelle, jusqu'à nouvel ordre.

Quand ils se voyaient encore, les quatre amis étaient allés à Bergo, au début du mois de novembre, voir Yngvil. Ils avaient pu emprunter la voiture des parents de Hans, une Mitsubishi Lancer rouge. Avec Hans au volant, ils quittèrent la route principale à Dalseid, et passèrent Stamnes et ses sennes historiques, de petites cabanes sur pilotis permettant jadis aux pêcheurs de guetter le saumon. Depuis Eidsland, ils suivirent la route le long de la vallée, en passant par Eikemo, Høvik, Flatekvål et Lavik, jusqu'à l'école de Bergo où ils demandèrent le chemin de la petite ferme où Yngvil vivait avec ses parents. Elle était tout près de la route, et ils virent une Toyota Corolla grise fatiguée dans la cour. Ils se garèrent, descendirent et se dégourdirent les jambes avant de regarder en direction du bâtiment principal soigné. Derrière la vieille grange, le terrain grimpait brutalement sur le flanc de la montagne, où les anciens murets de pierre délimitaient la propriété. Un lac oblong, le Bergavatn, s'étendait de l'autre côté de la route, et sur sa rive sud, une petite cascade se jetait dedans.

La porte de la maison s'ouvrit, et une femme sortit. Elle avait entre quarante et cinquante ans, ses cheveux blonds étaient attachés dans la nuque et elle portait un pull gris sur un jean foncé. Elle descendit l'escalier à leur rencontre, un sourire aimable sur ses lèvres sans maquillage.

"Je peux vous aider ?" demanda-t-elle dans le dialecte local.

Hans avança d'un pas.

"Je m'appelle Hans Lothe. Nous sommes des amis d'Yngvil. On se demandait comment elle allait."

Le sourire de la femme prit une nuance triste.

"Oui, je m'en doutais. Entrez la voir. Je crois qu'elle n'y verra pas d'inconvénient."

Hans leva un bras vers les autres membres du groupe.

"Voici Aboukar Dalmar, Tove Fossedal et Rita Trovik.

— Et je m'appelle Heidi." Elle regarda Aboukar. "Vous étiez à Utøya, non ?"

Aboukar hocha la tête.

"Le nom me disait quelque chose.

— Lui aussi", compléta Aboukar en désignant Hans.

Elle regarda l'intéressé.

"Alors vous faites partie de ceux qui ont eu de la chance, si on peut dire. Malgré tout.

— Aboukar et moi en sommes sortis indemnes. Physiquement, en tout cas.

— Contrairement à Yngvil, intervint Tove. C'est vraiment affreux, ce qui est arrivé à Asle… et à elle.

— Oui, c'est dur, pour Asle. On ne l'a pas rencontré tant de fois que ça, mais il nous avait fait une très bonne impression, à Jens-Olav – mon mari – et à moi. On aurait bien aimé apprendre à le connaître. Et pour Yngvil… Je crains que ce ne soit pour elle que le fardeau est le plus lourd. Mais entrons ! Elle sera contente de vous voir, j'en suis certaine."

Mais l'expression de son visage trahissait qu'elle n'en était pas si certaine.

Ils entrèrent à sa suite et se défirent de leurs manteaux, de leurs chaussures et bottines dans l'entrée, avant de poursuivre vers l'intérieur. Ils arrivèrent dans un salon agréable, au mobilier accueillant autour de bibliothèques bien pleines, d'une corbeille à

journaux qui menaçait de déborder à tout instant, de plantes en pot sur les appuis de fenêtre, d'un téléviseur éteint dans un coin de la pièce, tandis que le son d'une émission de radio leur parvenait par la porte ouverte de la cuisine. Il y avait une atmosphère de remue-ménage dans le salon qui les fit immédiatement se sentir chez eux.

Heidi Nesbø leur indiqua le salon d'angle.

"Faites comme chez vous, je vais prévenir Yngvil. Elle est dans sa chambre."

Ils s'exécutèrent, et une ambiance un peu gênée s'installa tandis qu'ils regardaient vers la porte sur l'entrée et l'escalier menant au premier, que la mère d'Yngvil avait emprunté. Ils entendirent des voix, et Heidi redescendit, seule. Elle leur adressa un sourire plein de courage.

"Elle arrive dans un petit moment. Que puis-je vous proposer ? Du café ? Du thé ? Je vais sortir de quoi faire un en-cas, des biscuits, quelques fruits, peut-être ?"

Ils remercièrent, et acceptèrent tous du café à l'exception de Tove, qui préféra le thé. Heidi disparut dans la cuisine. Ils se retrouvèrent de nouveau seuls, ne sachant où regarder.

"On aurait dû prévenir qu'on passait", émit Rita.

Hans hocha la tête. "Oui, mais on a pensé que ce serait une bonne surprise. Elle avait l'air contente d'avoir de la visite, quand elle était à Haukeland."

Ils entendirent des bruits au-dessus. Par l'ouverture, ils virent Yngvil descendre, une paire de gros chaussons en feutre aux pieds. Elle ne lâchait pas la rampe, et sur les derniers mètres, ils virent clairement qu'elle avait du mal à conserver son équilibre. En gardant la tête baissée et en faisant attention aux endroits où elle posait les pieds, elle franchit le seuil et ne releva pas la tête avant d'être au milieu du salon. Elle semblait avoir du mal à faire la mise au point, comme si elle les voyait tous ensemble, ou aucun d'entre eux, et revêtait une expression à la fois rêveuse et lointaine tandis qu'elle les regardait, eux, mais aussi au-dessus de leurs têtes, vers la fenêtre et la lumière au-dehors, appréhendant ce qui pouvait se trouver à l'extérieur.

"Salut, finit-elle par murmurer. Alors, vous êtes venus me voir ?"

La glace était rompue, ils se mirent à parler tous en même temps.

"On voulait te faire la surprise", commença Hans. "On voulait

savoir", embraya Tove, sans finir sa phrase. "Tu nous manques, en ville", reconnut Aboukar. Seule Rita gardait le silence, mais elle souriait à Yngvil et fut la première à rire de ceux qui parlaient en même temps.

Yngvil empoigna le dossier du fauteuil devant elle, pivota et s'assit, comme une plume se pose sur le sol après s'être détachée. Elle portait un t-shirt qui flottait sur elle et un jean manifestement trop grand, et tous remarquèrent à quel point elle était pâle et fluette. Son t-shirt était rouge, avec l'inscription : *EKSO VILLFISK*[1]. Un saumon jaillissait de l'eau en passant dans le O. C'était un logo élégant, mais Tove pensa par la suite que c'était aussi la perception qu'elle avait eue d'Yngvil à ce moment-là : un poisson prisonnier d'un cercle dont elle cherchait en vain à s'extraire.

"Bon, je suis vivante", murmura Yngvil. Les larmes lui montèrent aux yeux, et ses lèvres tremblèrent. Ils savaient tous ce qu'elle pensait : *Contrairement à Asle*.

"Oui, répondit Hans. Et on est contents que tu le sois. On doit relever la tête et regarder devant, Yngvil, malgré les pertes qu'on endure, la perte de bons copains et… d'amis proches."

Yngvil croisa son regard mais eut du mal à le soutenir. Elle dévia vers un point entre sa gorge et son épaule.

"Je pense… Je crois… Ce jour, au camp d'été… Je pense au jeudi, au concert de Datarock et à l'ambiance autour des tentes. Je pense… Je me souviens d'avoir pensé, ce soir-là, que ça devait être le jour le plus heureux de ma vie. Asle qui me serrait dans ses bras quand il a fait plus froid, au début de la nuit. Moi, qui étais tellement en sécurité dans ses bras." Elle regarda Tove, et pendant quelques secondes, ce fut comme si elle s'adressait directement à elle. "J'étais tellement heureuse ! Ça ne pouvait pas être mieux. Et puis… Le lendemain… Ça a été le chaos complet.

— Tu t'en souviens précisément ? tenta Aboukar. De ce qui s'est passé ?"

Son regard se déplaça de nouveau.

"Non, je… Presque tout a disparu. Ce qui s'est produit plus tôt ce jour-là." Elle haussa ses frêles épaules. "Je me rappelle qu'Asle et moi, on remontait Kjærlighetsstien à toute vitesse, mais ça s'arrête là. Mon souvenir suivant, c'est mon réveil à l'hôpital, avec ma mère et mon père, et c'était à Oslo, à Ullevål.

— Oui, moi aussi, je n'ai que des souvenirs épars, même si j'ai fait partie de ceux qui ont eu de la chance quand les membres du Secours populaire norvégien nous ont barricadés dans l'école. Il m'arrive encore de me réveiller en criant, la nuit, parce que je crois que j'y suis de nouveau, que c'est toujours en train de se passer."

Heidi revint de la cuisine. Elle portait un grand plateau chargé d'un plat à gâteau, de soucoupes et de tasses. Elle lança un coup d'œil à Yngvil.

"Tu m'aides pour la distribution, Yngvil ?"

Yngvil hocha la tête, et sa mère déposa le grand plateau devant elle.

"Je reviens avec le café et le thé. Qu'est-ce que tu prendras, Yngvil ?

— Juste un verre d'eau.

— Tu ne veux pas une tasse de thé ?

— Si, répondit sa fille sans réelle volonté. Je peux en prendre… aussi."

Quand chacun fut servi, Heidi s'assit sur une chaise qu'elle avait apportée, un peu en bordure du cercle d'amis dans les fauteuils.

"Comment ça va, vous ? Vous avez repris les études, ou ce que vous faites d'autre ?"

Ils racontèrent l'un après l'autre que oui, ils avaient repris, même si c'était un semestre pénible pour tous, y compris pour Tove et Rita, qui n'étaient pas présentes à Utøya.

"Je n'ai pas pu prendre mon week-end ! murmura Tove avec une mine presque blessée, tandis que Rita exhibait son beau sourire pour répondre :

— La politique ne m'intéresse pas tant que ça, alors je… Bon, je n'y serais pas allée de toute façon.

— Oui, on espère bien sûr qu'Yngvil reprendra aussi, une fois qu'elle se sera remise de ses blessures."

Yngvil baissa les yeux, tendit la main vers sa tasse de thé, avant de prendre plutôt son verre d'eau.

"Il faut juste que je… Oui, ça prendra sûrement du temps. En fait, je ne sais pas…"

Elle s'interrompit. Tout le monde attendait qu'elle poursuive.

"Le temps fera son travail, intervint vivement sa mère. Et ça s'arrangera."

Yngvil releva la tête et regarda vers la fenêtre. La lumière rendait sa silhouette maigre encore plus blafarde, comme sur un vieux daguerréotype où seul le rouge de son t-shirt se détachait contre le reste de la photo en noir et blanc.

“Je me dis que… Ici, je suis en sécurité. Je suis entourée de montagnes.” Avec une force soudaine dans la voix, elle s’écria : “Je ne retournerai plus jamais sur une île ! Plus jamais !” Après un petit temps d’arrêt, elle souffla, de nouveau si faiblement qu’ils durent se pencher vers elle pour l’entendre : “Je resterai peut-être dans l’Eksingedal jusqu’à ma mort. Je n’en ressortirai peut-être plus jamais.”

Le silence retomba autour de la table. L’air infiniment triste, Heidi Nesbø regarda tour à tour les quatre visiteurs à Bergo en ce jour de novembre 2011.

“Oui, oui. On va prendre les choses au jour le jour, et voir comment ça évolue.”

Il régnait un silence étrange dans la voiture qui retournait vers Bergen. Une fois arrivés, Hans les déposa l’un après l’autre sans faire de commentaire, avant de laisser le véhicule chez ses parents et de redescendre à pied vers son meublé de Kronstad. À la suite de cela, ils virent de moins en moins souvent Tove et Rita. Aboukar et lui gardaient le contact, mais ils n’eurent plus de nouvelles d’Yngvil. Elle était sans aucun doute encore là-bas, comme elle l’avait affirmé, en sécurité entre les montagnes.

Notes

1. Entreprise locale qui gère la pêche sportive pour réguler les populations de poisson dans la rivière Ekso.

50

Peu de mois allaient s'écouler à la suite des événements dramatiques du 22 juillet 2011 avant que Tor Egil Nielsen soit déshérité par sa grand-tante. Dans le courant de l'automne, un fossé s'était creusé entre eux, sans qu'il soit possible de construire un pont au-dessus.

Ça avait commencé dès le 22 juillet. Il avait reçu le gros fichier de l'homme qui se faisait appeler Andrew Berwick, mais il ne l'avait pas ouvert. Il se souvenait de sa première réaction quand l'information de l'explosion à Oslo lui était parvenue : "Ça doit être al-Qaïda ! C'est la guerre." Plus tard dans la journée, quand les journaux avaient commencé à parler d'Utøya, il avait pensé la même chose. Il avait été troublé que ce soient les jeunes travaillistes la cible de cette attaque, et il s'était dit que : *Bon, au moins, on a un ennemi commun, vous et nous, mais… Ce sont quand même des Norvégiens, pour la plupart.*

Le lendemain matin, lorsqu'il se connecta, et que la photo de celui qu'on présentait comme l'assassin apparut sur l'écran, il se figea, la bouche entrouverte, en commençant sa lecture. Il comprit bien vite que c'était quelqu'un qui avait les mêmes opinions que lui, et qu'il avait agi seul dans le cadre de l'explosion comme dans celui du massacre d'Utøya. Les articles parlaient du manifeste que le meurtrier avait envoyé avant de passer à l'action, et il se sentit véritablement mal quand il comprit que c'était tout bonnement Andrew Berwick qui apparaissait, dorénavant sous son vrai nom, comme un monstre si abominable qu'il lui était impossible de ne pas se désolidariser de ce qu'il avait fait.

Dès la veille au soir, il avait appelé sa tante Frøydis, et elle lui avait simplement répondu qu'ils n'avaient que ce qu'ils méritaient, les jeunes travaillistes d'Utøya, ces traîtres à la patrie qu'ils étaient, tous sans la moindre exception. Il la rappela, et ce jour-là, l'enthousiasme faisait s'envoler la voix de la vieille dame dans les aigus ; il ne se rappelait pas l'avoir jamais vue ou entendue dans cet état. "C'est comme ça qu'il faut faire, Tor Egil ! avait-elle jubilé. Un homme d'action ! On devrait en avoir plus comme ça ! – Mais, mais, tante… Pense à tous les morts, près de cent, peut-être. – C'est la guerre, Tor Egil ! Dans toutes les guerres, il y a des morts. Mais notre homme n'est pas tombé, lui. Il est resté à son poste, jusqu'à ce que ces ordures de flics l'arrêtent. Il aurait fallu le décorer, oui, mais maintenant…" Elle parut se calmer. "Ça va sûrement être l'enfer pour lui…" Comme il ne réussissait pas à répondre, elle demanda : "Tor Egil ? Tu es là ? Tu m'entends ?" Il avait raccroché, sans rien ajouter.

Il n'était pas allé voir tante Frøydis et n'avait pas non plus essayé de la joindre au cours des deux semaines qui avaient suivi. C'était elle qui avait fini par l'appeler.

"Tor Egil ? Où es-tu passé ? Tu as trahi ta vieille grand-tante ?"

Il avait un peu hésité, pendant qu'il cherchait une excuse.

"Je suis malade, tante.

— Malade ? Qu'est-ce que tu as ?

— Je ne me sens pas bien. Je crois que ça doit être… la grippe.

— La grippe ! En août ! Tu es allé voir le médecin ?

— Non, mais je prendrai sans doute rendez-vous. Si ça ne passe pas.

— Oui, oui. Mais viens quand tu seras retapé. On a plein de choses à se dire.

— Oui…"

En attendant, il lut tout ce qu'il trouva sur le net à propos de ce qui s'était passé, à Oslo comme à Utøya. Il en apprit davantage sur la préparation minutieuse que l'assassin – ou le terroriste, comme de plus en plus de gens l'appelaient – avait effectuée. Il cessa complètement de jouer, désinstalla *World of Warcraft* de son PC et prit la décision de ne plus jamais y jouer. Il avait ouvert le manifeste du terroriste et en avait lu l'introduction avant de survoler le reste, mais c'était davantage un copier-coller désordonné de points de vue et d'informations de fond, dont beaucoup en anglais et tirés de sites tels

que Gates of Vienna et document.no, et plusieurs étaient signés *Fjordman*. On y trouvait en outre des recettes pour fabriquer des bombes et des précisions sur les armes à privilégier pour la révolution contre-djihadiste avant que la Norvège ne soit submergée de musulmans, que la charia soit instaurée et que les Norvégiens soient réduits en esclavage dans leur propre pays. Il se rendit vite compte que cela le dépassait complètement, et que c'était par ailleurs écrit d'une façon qui lui glaçait le sang, surtout parce que lui – comme tous les autres – avait l'explication du 22 juillet et l'occasion de constater où ce genre d'idées et de spéculations pouvaient mener en dernière extrémité.

Certes, au départ, il était plutôt d'accord avec la plupart des choses que le terroriste écrivait. Il avait entendu la tante Frøydis disserter sur ces thèmes, puisqu'elle avait prétendu que les musulmans avaient appris des Juifs et avaient repris leur conspiration mondiale. C'était donc eux – et pas les pitoyables Juifs qu'on trouvait encore dans le pays – qui devaient être les cibles, au sens propre, avait-elle asséné en donnant des coups de son index sur la table. À ce moment-là déjà, il s'était dit : *Mais c'est du néonazisme, tante Frøydis, et* OK*, tu as fait partie du* NS *et tu l'as toujours revendiqué depuis, mais Hitler n'a pas perdu la guerre sans raison, si ?*

Il alluma son PC et relut les posts qu'il avait lui-même signés *Våle*. Pour la première fois, il avait l'impression de se voir à distance. En arrivant à sa dernière contribution, envoyée après l'explosion de la bombe à Oslo, au moment où il était convaincu que c'était un coup d'al-Qaïda, il reconnut qu'il n'y avait pas une grande différence entre ce qu'il avait écrit depuis le début et la prose du terroriste, que ce soit dans les mails qu'il lui avait envoyés, sur des sites Internet et à présent dans le volumineux manifeste. Mais aurait-il pu, avec son rapport aux armes hérité de la Heimevern, faire la même chose que le terroriste pendant le massacre d'Utøya ? Non, se dit-il. Il n'en aurait pas eu la force. C'était trop… Il avait cherché le mot adéquat… Inhumain.

Pendant les repas avec ses parents, il était plus silencieux que jamais. Sa mère l'avait regardé avec inquiétude : "Il y a un problème, Tor Egil ? Tu as l'air vraiment abattu." À la réponse murmurée qu'il avait fournie, elle avait poursuivi : "C'est le 22 juillet qui te tourmente, toi aussi ?" Pendant quelques secondes, il avait croisé son regard avant de baisser de nouveau les yeux sur son assiette. "Il ne

faut pas avoir peur de l'admettre. Tout le pays est sous le choc, tu sais. Que ce soit difficile à comprendre pour nous qui ne sommes au courant qu'à travers les journaux et la télé, tout le monde est d'accord là-dessus. Je pense à ton grand-père, qui a risqué sa vie pendant la guerre, pour combattre ce genre de forces, justement, que ce… ce gosse gâté et toujours pendu aux jupes de sa mère, des beaux quartiers de la capitale, représente. C'est choquant de reconnaître que les points de vue du NS ou des nazis sont toujours vivants dans ce pays. Mais…" Elle avait jeté un coup d'œil en biais à son mari. "C'est dans la famille, malheureusement." Comme le père ne répondait pas, elle poursuivit : "Tu n'es pas allé chez tante Frøydis, ces derniers temps ?" Il n'avait fait que murmurer quelques mots, tête baissée. Sa mère se tourna de nouveau vers son père et déclara sur un ton sec : "Qu'est-ce qu'elle peut bien penser de ça ? Ça a pu la faire revenir à la raison, elle aussi, tu crois ?"

Il lui fallut attendre novembre 2011 pour se sentir assez fort pour une confrontation entre ses idées et sa grand-tante de Slettebakken. Autour des traditionnels café et plateau de biscuits Gjende, il avait fait valoir qu'ils partageaient tous deux de nombreux points de vue que le terroriste avait exprimés pour étayer la prise de pouvoir organisée par les musulmans, pas seulement en Norvège, mais dans toute l'Europe, voire dans le monde entier. "Le terroriste ? l'avait-elle interrompu. Tu le qualifies de terroriste, Tor Egil ? Il devrait être fait chevalier de Saint-Olaf, voilà ce qu'il devrait être !" Il avait répondu à voix basse, presque pour lui-même :

"Mais il était déjà chevalier. Templier.

— Qu'est-ce que tu dis ? Parle plus distinctement ! Je n'entends pas ce que tu bougonnes."

Il ressentit soudain une fureur intense envers cette vieille personne bouchée à l'émeri. Qui donc avait semé ces semences en lui ? Ce n'était pas elle, peut-être ? Qui l'avait poussé à lire Gates of Vienna, document.no et ty.no ? Et voilà qu'elle faisait l'apologie des exploits du terroriste, comme s'il s'agissait d'un acte héroïque sans équivalent dans toute l'histoire norvégienne ? Très bien ! Il allait parler plus distinctement. Elle allait entendre son avis. Il avait haussé le ton et détaillé tout ce que l'on savait sur le terroriste et son passé au cours des mois pendant lesquels Internet et la presse avaient rédigé des pages et des pages d'informations sur cette affaire. Et il répéta ce qu'il

s'était dit à lui-même, face à face, par-dessus les tasses et les biscuits Gjende : "Aurais-je pu faire la même chose ? Non, je n'aurais pas pu, tante Frøydis !

— Non, avait-elle répondu, tu n'es pas assez mec pour ça, Tor Egil. Allez, avoue-le ! Regarde-toi dans la glace, pauvre merde !" Elle s'était levée et avait posé les poings sur ses hanches comme une vieille institutrice revêche, avant de gronder : "Fiche le camp ! Tu es une honte… pour toute la famille !" Elle tendit un index pour illustrer son propos. "Je tire un gros trait sur ton nom, à partir de maintenant et pour toujours." Sa voix se brisa un instant : "Tu étais mon héritier, Tor Egil ! Tu devais porter l'héritage des meilleurs dans notre famille, quand je ne serais plus là. Mais dès demain, j'appellerai mon avocat pour lui demander de revoir mon testament. Tu seras rayé de ce document, et merci au destin de m'avoir permis de voir assez tôt ta vraie nature. Allez, dehors ! Va retrouver la racaille dont tu viens, et que je ne te revoie jamais !"

Il avait obéi, cette fois aussi. Sans un mot de plus, il s'était levé et avait repris son manteau dans l'entrée, si vigoureusement que le support s'était détaché de son pied et avait atterri avec fracas sur le sol, et il avait claqué la porte derrière lui, comme pour mettre un point final définitif à son contact avec Frøydis Nielsen, grand-tante ou non.

À la maison, dans Løbergsveien, ses parents constatèrent sans doute un changement dans sa vie. Il n'allait plus se promener dans l'après-midi ou en soirée, et il passait encore plus de temps devant son PC dans sa chambre. Il touchait ses allocations. Il payait son loyer chaque mois, à un prix plus qu'avantageux. Il venait régulièrement pour les repas, comme toujours. Quand sa mère venait le voir de temps à autre pour lui transmettre quelque information d'ordre pratique ou lui poser une question, il levait rarement les yeux de son ordinateur ou ses doigts du clavier. S'il devait répondre, il le faisait distraitement, pendant que ses doigts couraient sans arrêt aux quatre coins du clavier, en une espèce de course de relais erratique où tout le monde courait en tout sens sans regarder ni à gauche ni à droite.

Quand elle était partie, il se concentrait de nouveau sur le jeu. Après qu'il avait désinstallé *World of Warcraft*, un vide s'était installé en lui, un manque d'appartenance que le contact avec les autres joueurs lui avait apportée, en fin de compte, même si l'un d'entre eux

n'était autre qu'Andrew Berwick. Ce n'était pas sans un scepticisme assez solide qu'il avait cherché encore une fois ce genre de compagnie. Pendant les premiers mois, il avait joué à *Age of Conan*, qu'il connaissait déjà, avait créé un paysage fabuleux et exotique fait de photos sous-marines théâtrales, d'épaves échouées, de plages blanches et de missions stimulantes dans un monde mythologique très éloigné de celui dans lequel il se trouvait. Il venait de se lancer dans un tout nouveau jeu, *Star Wars: The Old Republic*, situé dans une galaxie lointaine, très lointaine, aussi éloignée que possible de la triste réalité.

D'une certaine façon, c'était là qu'il pensait avoir sa place. Sans autre responsabilité qu'accomplir les tâches qu'on lui assignait, que ce soit dans *Age of Conan* ou dans *The Old Republic*.

51

Avec le recul, il songea que c'était peut-être parce que Frøydis Nielsen ne supportait pas d'être seule qu'elle lui avait ouvert instantanément quand il était venu à sa porte ce matin de septembre 2012, en lui demandant si elle avait un peu de temps. Elle avait paru hésiter quand il avait dit son nom, mais il avait l'habitude. Elle avait haussé ses fines épaules, ouvert en grand et l'avait mené dans ce qui apparut être le salon.

Il avait préparé sa visite. Il savait que la femme qu'il venait voir avait quatre-vingt-dix ans, mais qu'elle vivait toujours de façon autonome à Slettebakken. Elle avait été membre du Nasjonal Samling avant et pendant la guerre, et à ce qu'il en comprenait, elle avait conservé ses convictions politiques depuis. Pendant de nombreuses années, elle avait été la secrétaire de maître Bertinussen, un ancien nazi lui aussi. À en croire Axel Singer, Bertinussen avait fait partie des gens qui avaient préparé la fuite sur le "Solbris" en 1947, avec l'assistance de Frøydis Nielsen, entre autres. Un autre complice de cette fuite était Svein Sæter, le chauffeur de taxi qui avait avoué – ou dit, en tout état de cause – sur son lit de mort qu'il avait "conduit la femme de l'Isdal à Flesland". Dix ans plus tôt, quand il avait passé en revue le répertoire téléphonique de Svein Sæter, le nom de Frøydis Nielsen était apparu. Lors d'une conversation avec Viggo Valevåg, chez Eva Høiland Pedersen, les noms de Svein Sæter et de Frøydis Nielsen avaient de nouveau surgi. Curieusement, il était apparu que Viggo Valevåg avait connu Frøydis Nielsen "quelques années après la

guerre", comme il le reconnut sans enthousiasme. À une question frontale, il avait avoué que oui, il avait eu une liaison avec elle, avant d'ajouter avec un rapide coup d'œil en biais vers Eva : "Mais ça s'est terminé très vite, et depuis, je n'ai plus jamais eu aucun contact avec elle." Eva, quant à elle, avait souri avec indulgence à cette confession prudente étant donné qu'elle avait connu des histoires similaires, elle aussi, et elles ne se limitaient vraiment pas à Leif Pedersen. Par la suite, il avait convaincu Valevåg d'appeler Frøydis Nielsen pour savoir s'il pouvait lui rendre visite. Quelques jours plus tard, la réponse était arrivée : c'était un non franc et massif. Mais ça faisait deux ans. Il avait décidé de tenter de nouveau le coup, avant qu'il ne soit trop tard, et il se trouvait là, n'ayant pas encore été éconduit.

"J'ai fait du café. Vous en voulez ?

— Oui, merci", répondit-il en regardant autour de lui. Les images aux murs étaient des paysages typiquement norvégiens. Il lui sembla reconnaître le Jølstravatn sur l'une d'entre elles. Dans la bibliothèque, il remarqua l'intégrale des œuvres de Hamsun et un assortiment de livres plus spéciaux. Le téléviseur dans le coin de la pièce était éteint, mais la radio était allumée. La nonagénaire avait un PC portable ouvert sur la table basse. Avant d'aller chercher la cafetière dans la cuisine, elle le referma et l'emporta avec la même expression que si elle était plongée dans des secrets d'État.

En revenant avec une tasse et un thermos de café, elle lui lança un coup d'œil acéré. Elle posa la tasse et la remplit.

"Une vague connaissance a mentionné votre nom il y a quelques années.

— Possible. Mais à l'époque, vous avez décliné ma demande."

Elle pinça les lèvres.

"Oui, répondit-elle après quelques instants. Je ne comprenais pas ce que vous vouliez. Mais vous pouvez peut-être mieux me l'expliquer que ce…" Elle agita une main, cherchant apparemment le nom.

"Viggo Valevåg.

— … Oui.

— Il s'agit d'une affaire dans laquelle j'ai des raisons de croire que vous avez été impliquée, en 1970."

Elle garda le masque et attendit la suite.

"Celle que tout le monde appelle la femme de l'Isdal."

Elle pouffa d'un rire plein de mépris.

“Oui, c’est ce qu’il a dit, Viggo. Mais quel rapport j’aurais avec cette histoire, bon sang ?”

Il goûta le café. Il était plus que léger, adapté à une consommation importante en matinée.

“Ça fait dix ans que je travaille par intermittence sur cette affaire. J’ai fini par me faire mon idée. On peut commencer par le début, et les questions qui s’y rapportent.”

Le geste de la main qu’elle fit pouvait passer pour une invitation à poursuivre.

“La femme de l’Isdal. Qui était-elle ? On ne sait pas. Que faisait-elle à Bergen ? On sait qu’elle est venue plusieurs fois, et bon nombre de ceux avec qui j’ai discuté pensaient qu’elle était là pour je ne sais quelle mission. On ne peut pas nier qu’il y avait des agents israéliens en Norvège, à l’époque, comme attesté dans l’affaire de Lillehammer en 1973. Ils surveillaient notamment les prétendus bateaux de fruits aux BMV, qu’on pouvait transformer en quatre jours en canonnières. J’ai discuté avec un ancien journaliste de la NRK qui m’a dit avoir reçu la visite dans un hôtel en Angleterre d’une agente du Mossad dont le souhait était de lui exposer les fondements de leur activité, dans l’espoir que ce type de la NRK le transmettrait de façon crédible dans ses reportages. C’est aussi une époque à laquelle le Mossad comme Simon Wiesenthal et ses collaborateurs cherchaient encore des criminels de guerre nazis. Il semblerait bien que la femme de l’Isdal, qu’on n’a pas encore identifiée, ait été d’origine juive, en tout cas du Moyen-Orient. À Bergen, elle a pu être liée aux missions que j’ai mentionnées. Mais les réponses aux questions suivantes sont encore plus compliquées à donner. Qu’est-ce qu’elle pouvait bien fabriquer à un endroit aussi inaccessible que celui où elle a été retrouvée, loin dans l’Isdal ? Et qui l’a supprimée ? En supposant que ce ne soit pas un suicide, comme la police l’a toujours prétendu, ce dont beaucoup de gens doutent.”

Frøydis Nielsen plissa un peu les lèvres avant de répondre.

“Vous vous rendez bien compte du nombre de sornettes que vous débitez, j’imagine ? Mais vous êtes aussi lobotomisé que le reste de la population !”

Il se renversa sur son siège et tenta de ne pas rendre son léger sourire trop sarcastique.

“Ah oui ? Mais encore ?”

Elle abattit plusieurs fois sa main sur la table, pas fort, mais pour souligner chacun des points qu'elle exposa.

"Pour commencer. Il n'y a eu aucun crime de guerre nazi. Il y a eu un combat courageux et nécessaire contre le bolchevisme mondial et la conspiration juive internationale. Mais il a été étouffé, par d'anciennes puissances coloniales comme l'Angleterre et la France, et les soi-disant combattants pour la liberté des États-Unis, en bonne intelligence avec les soviets de Staline. Deuxièmement, les agents israéliens sont en Norvège avant tout pour planifier la conquête finale du monde par les Juifs, qui ne rivalise maintenant plus qu'avec celle des mahométans, pendant que nous, dans les pays dits occidentaux, on se contente de courber l'échine et de dire merci. Et troisièmement. Je n'ai rien à voir avec cette femme de l'Isdal. Rien !

— Mais Svein Sæter, vous le connaissiez", affirma-t-il.

Elle eut l'air presque indignée.

"Oui, c'est exact ! Viggo me le ressortait régulièrement, lui aussi. Oui, je connaissais Svein Sæter. Il était chauffeur de taxi, et j'en prends de temps en temps. Et alors ?

— Vous étiez d'anciens camarades du NS.

— Quel rapport avec cette histoire ? On n'a pas tous été éradiqués. Pas encore, du moins.

— Svein Sæter a conduit la femme de l'Isdal à Flesland, a-t-il dit.

— Il a dit ça ? Quand, si je puis me permettre ? Sur son lit de mort, peut-être ?

— Oui, c'est ça.

— Trop tard pour lui demander ce qu'il entendait par là, donc.

— Oui, et c'est pour ça que je suis venu vous rendre visite.

— Pour rien.

— Vous n'avez rien à me dire ?

— Rien."

Elle avait un petit air de triomphe, laissant entendre que ce n'était pas parce qu'elle n'avait rien à raconter, mais parce qu'elle ne voulait rien révéler, en tout cas pas à lui.

"Alors pourquoi avez-vous accepté de me laisser entrer ?"

Elle fit un sourire en coin.

"Toujours rigolo d'entendre les élucubrations d'ahuris comme vous. Je ne reçois plus tellement de visites, alors… Merci. Mais ne revenez pas si vous n'avez pas d'autre sujet de conversation."

Il tira une carte de visite de sa poche intérieure. Comme elle ne la prenait pas, il la posa sur la table devant elle. Elle avait retrouvé son expression distante, presque fermée, et elle fit mine de ne pas la voir.

Elle le raccompagna. En se retournant pour la regarder encore une fois, il fut frappé par l'immense solitude qu'il distinguait au fond de ce regard éteint, si immense qu'elle s'exprimait à travers l'amertume, la haine et aucun sentiment positif.

Il n'entendit plus jamais parler d'elle. Pas avant qu'elle soit morte.

52

Le mardi 26 juin 2012, un peu avant midi, le chef de service Atle Helleve discutait avec l'inspecteur principal Bjarne Solheim de leurs projets pour les congés d'été, debout à la porte de son bureau, avec une tasse de café à la main. Le week-end avait été pluvieux, ce que les journaux rendaient responsable de la faible fréquentation des derniers concerts de la Bergenfest, à Koengen. Solheim envisageait d'emmener sa famille dans des contrées plus chaudes, et avait réservé deux semaines dans un appartement à Gran Canaria. Helleve avait proposé à sa femme un *roadtrip* dans la direction opposée, jusqu'aux Lofoten et peut-être plus haut vers le nord si l'occasion se présentait, sans susciter chez elle d'enthousiasme immédiat et intense. Leur conversation plutôt détendue fut interrompue lorsque le poste de garde du rez-de-chaussée leur fit savoir qu'un jeune homme désirait voir Solheim.

"Tiens donc ? Il porte un nom, ce jeune homme ?

— Alim Dalmar." Comme Solheim ne réagissait pas, il compléta : "C'est à propos de l'affaire Fatima, dit-il."

Helleve et Solheim échangèrent un regard. Helleve leva sa tasse de café et hocha la tête, pour signifier qu'ici, on recevait plus que volontiers.

"Faites-le monter", transmit Solheim.

Il ouvrit lui-même la porte pour faire entrer Alim Dalmar. Celui-ci sortit de l'ascenseur, jeta un rapide coup d'œil autour de lui, adressa un signe de tête à Solheim qui l'attendait à la porte, et suivit le

policier.

Helleve n'avait jamais rencontré Alim pendant l'enquête de 2006, et il l'observa avec curiosité. Le jeune Somalien était maigre, dégingandé, il devait mesurer environ 1,85 m. Il avait les cheveux courts, et portait des vêtements de sport : t-shirt blanc, jean noir et bomber rouge. Helleve lui fit un signe de tête en constatant qu'il s'était arrêté et regardait tour à tour les deux policiers, peu sûr de lui.

"Bonjour, lança Helleve.

— Bonjour, répondit Alim avant de s'adresser à Solheim. On s'est vus en 2006… à propos de Fatima.

— Je me rappelle, approuva Solheim. C'est mon collègue ici présent, Helleve, qui dirigeait l'enquête."

Alim eut l'air mal à l'aise.

"Que pouvons-nous faire pour toi ?"

Alim hésita, son regard vacilla, et il déglutit.

"Je voudrais… Je suis venu… pour avouer."

Un silence total s'abattit sur les trois hommes. Solheim jeta un rapide coup d'œil vers Helleve, avant de se tourner de nouveau vers Alim.

"Tu veux dire…

— C'est moi qui l'ai fait." Devant l'absence de réponse des policiers, il éleva la voix.

"C'est moi qui ai tué Fatima, ce jour-là !

— D'accord. Alors je crois que toi et moi… et Helleve, il souhaite peut-être se joindre à nous ?" L'intéressé acquiesça. "On va trouver une salle d'audition et revoir toute cette affaire dans le détail, avec ce que tu veux bien nous raconter. Mais je dois ajouter… Tu as droit à un avocat. Si tu n'en as pas, nous pouvons t'en proposer un."

Alim sembla réfléchir.

"Ce n'est pas nécessaire, répondit-il. Je sais ce que j'ai à dire. Vous allez sans doute l'enregistrer, non ?

— Oui, si ça ne te pose pas de problème ?"

Alim secoua la tête.

"Alors viens."

Ils trouvèrent une salle d'audition inoccupée un peu plus loin dans le couloir. Solheim prépara rapidement le matériel d'enregistrement et ils s'installèrent, Alim d'un côté de la table, Helleve et Solheim de l'autre.

“Comment vas-tu, sinon ? demanda Solheim, en préambule non enregistré. Qu’est-ce que tu as fait une fois le lycée terminé ?

— Je travaille comme technicien dans une boîte d’informatique.” Il en donna le nom. “Et je n’habite plus chez mes parents. J’habite seul, dans un petit appartement en sous-sol à Laksevåg, mais… Pas grand-chose à dire à part ça.

— Il me semble que tu jouais au foot, non ?

— Oui, c’est ça, mais j’ai arrêté. Je n’ai jamais été assez bon pour passer dans les divisions supérieures, alors je n’en pouvais plus, de tous ces entraînements pour rien.

— Actif en politique aussi, c’est bien ça ?”

Alim leva très vite les yeux, puis baissa de nouveau la tête.

“Oui, aux Jeunes travaillistes, mais j’ai arrêté ça aussi. Je… J’avais d’autres préoccupations.”

Helleve toussota, pour signifier qu’ils devaient peut-être entamer l’audition à proprement parler. Solheim hocha la tête, en informa Alim et ils commencèrent après avoir lancé l’enregistrement.

“Hôtel de police de Bergen, mardi 26 juin 2012, 12 h 15. Audition d’Alim Dalmar. Membres de la police présents : chef de service Atle Helleve et inspecteur principal Bjarne Solheim.”

Quand Alim eut indiqué ses informations personnelles, adresse, date de naissance et statut civil, Solheim prit la parole.

“Nous aimerions que vous nous disiez, en vos propres termes, ce qui s’est passé entre Fatima Rizwan et vous le vendredi 10 novembre 2006. Prenez tout votre temps, mais soyez aussi précis que possible.”

Alim hésita un peu, se pencha un peu en avant, et lorsqu’il se mit à parler, ce fut à voix basse et comme s’il ne voulait surtout pas qu’un tiers l’entende.

“D’abord, je veux dire que mon petit frère Aboukar fait partie des survivants d’Utøya. On a donc suivi cette affaire avec une attention toute particulière. Tout ce qui a été écrit, dit, et ces derniers mois… le procès. Qui s’est terminé ce week-end. Dimanche, Aboukar est venu chez moi pour voir le quart de finale de la Coupe d’Europe entre l’Angleterre et l’Italie, que l’Italie a gagné 4 à 2 aux tirs au but.

— 0 à 0 à la fin des prolongations”, murmura Solheim, qui avait regardé le match lui aussi.

Alim hocha la tête.

“Après le match, on a passé un moment à discuter, Aboukar et

moi, de l'horreur dont on avait été les témoins à Utøya. Ce type, ce monstre, qui avançait comme une machine à tuer, en tirant sur tout ce qu'il voyait, tout ce qui bougeait… comme dans un jeu vidéo ! Et pour finir, il s'assurait qu'ils étaient morts, en leur tirant une balle dans la tête." Il déglutit difficilement. "Vous, les chrétiens, vous croyez à Satan. Dans l'islam, il s'appelle Iblis. C'est quelqu'un qui se rebelle contre Allah, contre Dieu. Un démon. On était d'accord pour dire que le tueur de masse d'Utøya devait être une incarnation de Satan, d'Iblis, du démon. Aucune personne normale ne pourrait faire ce qu'il a fait, tuer tant de gens, dont beaucoup d'enfants."

Helleve et Solheim attendirent la suite, ne sachant pas très bien où Alim voulait en venir par cette entrée en matière.

"Au cours de ce procès, on nous a parlé de tous ceux qui ont été tués, comment ça s'est passé, et quand j'ai vu mon frère, je me suis dit : « Ça aurait pu être toi aussi. Tu aurais pu être un de ceux qui sont revenus de ce camp d'été dans un cercueil. » Ça aurait été un chagrin immense, pour moi, pour nos parents, pour notre sœur Douda. Personne n'a le droit d'infliger une telle souffrance aux autres, un tel désarroi, et je me rappelle… J'étais chez mes parents le jour où les infos en provenance d'Utøya nous parvenaient. Ça a été des heures affreuses, que je n'oublierai jamais. Quand on a fini par apprendre qu'Aboukar faisait partie des survivants, on est tombés à genoux, on s'est tournés vers la Mecque et on a remercié Allah."

Alim regarda alternativement les deux policiers, sans obtenir d'autre réaction que cette invitation implicite à poursuivre.

Alim déglutit avec peine.

"Ce que j'ai pensé, après ça, pendant tous ces mois et pendant le procès, c'est… Pour quelle raison ce type a commis de tels actes ? Bon, c'était la haine… et la peur. La haine de tout ce qui vient de l'extérieur et qui ne fait pas partie intégrante de la société norvégienne, du christianisme norvégien, de la démocratie norvégienne. La peur qu'on domine, quelles que soient nos différences. On n'est pas tous identiques, tous les musulmans, qu'on vienne du Pakistan, d'Afghanistan, de Syrie ou de Somalie. On est des personnes différentes, comme vous tous. Mais ce type, il mettait tout le monde dans le même panier… et pas que nous. Il vous détestait aussi, les Norvégiens, en tout cas ceux qui ont voulu nous aider quand on est arrivés ici, en tant que réfugiés, demandeurs d'asile ou main-d'œuvre

immigrée, tout simplement. Fatima… Elle était née en Norvège. Ça ne l'empêchait pas d'être regardée de travers et crainte par les gens comme ce type."

Il déglutit à nouveau.

"Oui, j'y viens. Je vais vous parler de Fatima. Mais je dois vous dire, avant. Quand je regardais Aboukar, qui était revenu vivant d'Utøya, je ressentais une telle reconnaissance que je me tournais vers Allah, et je sentais que je devais avouer mon propre péché. J'ai tué une autre personne, et Allah l'a vu. Il sait tout. Il m'a rendu mon frère, c'était une façon pour lui de me dire que… « mais toi, Alim, quand vas-tu payer ta dette, avouer ce que tu as fait ? ». C'est pour ça que je suis venu, pour tout avouer."

Il se renversa légèrement sur son siège, l'air presque soulagé, ce à quoi les deux policiers avaient assisté plusieurs fois par le passé, quand le coupable finissait par devoir reconnaître qu'il n'y avait qu'une direction dans laquelle aller, et donc raconter ce qu'il avait fait. Car c'était presque toujours *il*. En matière de meurtre en Norvège, dans neuf cas sur dix, sinon plus, c'était un homme qui avait fait le coup.

Solheim fouilla dans ses souvenirs.

"Je me rappelle que quand on t'a interrogé, en 2006, il y avait une plage horaire dans la soirée de la disparition de Fatima pour laquelle tu avais un peu de mal à répondre…"

Alim hocha la tête.

"Oui, c'était… ce soir-là. Mais laissez-moi d'abord essayer de vous expliquer ce que Fatima représentait pour moi. Elle était tout pour moi ! Dès le jour où je l'ai vue, à la mosquée de Nøstet, où on nous enseignait le Coran. Elle disait la même chose. Mais on n'était que des enfants, et on habitait assez loin l'un de l'autre, elle à Slettebakken, moi dans Nordre Skogvei. Il nous a fallu plusieurs années pour oser se parler hors de la mosquée. Mais on s'est trouvé un lieu de rendez-vous régulier, près du stade de Brann, à peu près aussi loin de chez l'un que de chez l'autre. On s'est mis ensemble. C'était comme si une décision divine nous avait réunis. Mais on savait bien que personne ne devait le savoir, en tout cas pas nos proches. Fatima est devenue la copine de Douda, ma sœur, alors elle a pu venir chez nous, avec elle. Mais je n'ai jamais pu me montrer à Slettebakken, chez Fatima. Ses frères étaient dangereux. Ils étaient comme le sont tous les musulmans, d'après

certains, le regard noir et furieux envers tous les mécréants. Surtout celui qui s'appelle Hamrad. Fatima s'est rendu compte qu'il la filait quand elle était seule, et elle a dû repérer et prendre des raccourcis et des détours pour venir me retrouver." Il fit un sourire plein de nostalgie. "Mais elle y arrivait. Elle réussissait à les semer. Et c'était d'autant meilleur de se voir.

— Mais ils t'ont passé à tabac, un jour.

— Oui, on a fini par ne plus pouvoir le tenir secret. Des gens étaient au courant, évidemment. Ils avaient révélé qui j'étais et où j'habitais, et… Un jour, ils nous sont tombés dessus, Fatima et moi, au bord du Tveitevann. Ils ont ordonné à Fatima de rentrer chez elle et m'ont chopé, m'ont filé une raclée et m'ont fichu dans l'eau. Ils ont dit que j'étais un mauvais musulman, que je me comportais comme un mécréant. Ils ont dit que si je n'arrêtais pas de voir Fatima, ils me tueraient.

— Au lieu de ça, c'est pour elle que ça a mal tourné.

— Oui, mais plusieurs années après. Dans l'intervalle, c'était fini entre Fatima et moi." Il leva un regard déchiré sur eux. "Elle a été fiancée !

— Oui, je me rappelle. Qu'est-ce que tu en as pensé ?

— Ce que j'en ai pensé ? J'étais bouleversé, bien sûr ! Et Fatima aussi. Elle ne voulait pas se fiancer. Elle avait à peine rencontré ce type, qui avait plusieurs années de plus qu'elle aussi.

— Deux ou trois, il me semble.

— Ça devait être un mariage arrangé, comme ça arrive encore dans notre milieu. Mais beaucoup plus au Pakistan que chez nous. Et ici… en Norvège !" Il écarquilla les yeux. "C'était tellement… démodé !

— Mais quand elle a été fiancée, ça s'est terminé entre vous ?"

Il haussa les épaules.

"Qu'est-ce qu'on pouvait faire ? S'enfuir dans un autre pays ? On avait quinze ou seize ans ! Et ses frères ont menacé de me tuer." Il posa un regard triste sur Solheim, et plaqua une main sur le côté gauche de sa poitrine.

"Mais j'ai conservé une image précise d'elle, ici, dans mon cœur, et j'ai fait mon possible… pour l'oublier."

Au terme d'une petite pause, Solheim reprit :

"Mais on a cru comprendre qu'après votre rupture, elle avait eu un

nouveau petit ami, pas son fiancé."

Le visage d'Alim s'assombrit, et ses yeux se plissèrent. Il fit un mouvement involontaire de la tête, serra les poings, et ils eurent l'impression d'entrevoir un autre tempérament que ce qu'il avait trahi jusque-là.

"Dragovan ! gronda-t-il entre ses dents serrées. Mon meilleur ami", ajouta-t-il.

Helleve garda le silence et laissa Solheim parler en leur nom à tous les deux, puisque c'était lui qui connaissait le mieux les détails de cette partie de l'enquête.

"On approche de ce qui s'est passé en 2006, non ?"

Il fit un nouveau mouvement sec de la tête.

"Il lui a fait un enfant !

— Oui, c'est ce qui a été révélé par les tests ADN. Mais… Quand l'as-tu appris ?"

Il parut presque en colère.

"C'est ce qui s'est produit… le jour dont on parle… en 2006.

— Le 10 novembre, précisa Solheim. Tu avais passé un moment avec tes copains – y compris Dragovan – à Nymark, puis au Proffen, à Fridalen. Au cours des auditions précédentes, tu as dit qu'ensuite, tu étais rentré à la maison. Mais ce n'est pas ce que tu as fait…

— Non." Une expression de tristesse, presque mélancolique, balaya à nouveau son visage. "Il était encore tôt dans la soirée, et j'ai fait comme souvent pendant les années où… on était ensemble. J'ai passé Langhaugen pour descendre au Tveitevann, le chemin qu'on avait suivi tous les deux, pour se retrouver ou se quitter. Il faisait noir et froid, mais quand je suis arrivé au bord du lac… Je l'ai vue. Elle était sous les arbres et regardait l'eau. Elle avait l'air épouvantablement triste ! Je l'ai rejointe : « Salut, Fatima ! Qu'est-ce que tu fais ici ? » Elle s'est tournée vers moi, elle avait les larmes aux yeux, et elle… elle est venue tout contre moi, elle s'est précipitée dans mes bras avec de gros sanglots, et je… je lui ai dit : « Qu'est-ce qu'il y a, Fatima ? Qu'est-ce qui s'est passé ? » Elle m'a regardé. « Tu n'as pas idée, Alim ! Tu ne vas pas me croire ! » Au début, elle ne voulait pas le dire, ce qu'il y avait, mais je l'y ai obligée, et elle a fini par le cracher, pratiquement, en me regardant bien en face : « Je suis enceinte, Alim ! Je vais avoir un enfant ! » Et à ce moment-là…" Il se mordit les lèvres. "J'ai perdu les pédales."

Ils le virent lutter avec ses souvenirs et lui laissèrent tout son temps. Il poursuivit à un rythme plus lent. “Je l’ai poussée, en hurlant : « Quoi ?! Avec ton fiancé ? » Mais elle a répondu : « Non ! Pas avec lui. » Et puis… C’est comme si je réalisais à ce moment-là seulement ce que j’avais entendu certaines personnes dire, mais que je rejetais en bloc et pour lequel je ne l’avais jamais confrontée… Ça devait être Dragovan, qui… Dragovan ! Et je l’ai poussée de nouveau. Et elle est tombée à la renverse dans l’eau.” Il les regarda. “Elle n’a pas résisté ! Comme si elle me suppliait de le faire ! Parce qu’il n’y avait pas d’autre issue. Je l’ai suivie dans l’eau, je l’ai attrapée par…” Il désigna ses propres épaules. “Là, j’ai appuyé en la maintenant sous l’eau jusqu’à ce que… Jusqu’à ce qu’elle ne bouge plus. Et puis je me suis relevé, j’ai regardé autour de moi – si quelqu’un nous avait vus –, je suis sorti de l’eau et je suis rentré à toute vitesse à la maison, le plus vite possible. Voilà.” Il se renversa de nouveau sur son siège. “Il n’y a rien d’autre à dire. Voilà ce qui s’est passé.”

Solheim hocha la tête avec gravité.

“Mais ensuite, quand tu as été convoqué pour des auditions, tu as fait comme si de rien n’était.”

Alim le regarda tristement.

“Oui. Il fallait bien. Personne d’autre n’était accusé. Presque tout le monde croyait qu’elle l’avait fait toute seule. Qu’elle s’était suicidée, parce que… Parce que rien d’autre n’était possible.

— Et Dragovan ? Tu l’as confronté à ce que tu savais ?

— Comment aurais-je pu ? Il aurait fallu que je reconnaisse que j’en savais plus que… que lui, peut-être ! Non. Ce n’était plus mon ami de toute façon. Heureusement, il ne jouait plus au foot, et il avait changé d’école. Je ne l’ai pratiquement pas vu depuis, seulement dans la rue, on se croisait. Je faisais semblant de ne pas le voir. Dans ma tête, c’était sa faute si Fatima était morte. S’il n’avait pas commis ce péché mortel avec elle – le *zina*, pour nous, les musulmans –, il ne serait pas arrivé ce qui s’est produit entre elle et moi. Et elle serait sûrement mariée à son fiancé, à l’heure qu’il est. Et elle aurait des enfants.”

Le silence se fit de nouveau dans cette salle d’audition sans âme. Solheim interrogea Helleve du regard et obtint un hochement de tête en réponse. Solheim se pencha alors en avant et interrompit l’enregistrement.

Alim les regarda.

“Alors… qu’est-ce qui va se passer, maintenant ?”

Ce fut à Helleve de répondre.

“En premier lieu, nous voulons te remercier d’être venu nous livrer ces éléments, Alim. Nous comprenons que ça n’a pas été facile pour toi, mais nous sommes heureux d’avoir une explication définitive à ce qui est arrivé à Fatima ce soir de novembre 2006. Nous avons enregistré tes aveux et nous allons les faire retranscrire, pour que tu puisses les signer… demain, sans doute. Si tu ne veux pas t’en occuper toi-même, nous pouvons veiller à ce que tu aies un bon avocat. Il faudra qu’on s’entretienne avec notre juriste pour convenir d’une réunion de mise en détention, demain aussi, espérons. Pour le moment, on doit malheureusement te placer en détention préventive. J’espère que tu comprends. Mais tu auras bien sûr la possibilité d’appeler tes parents – ou n’importe qui d’autre à qui tu souhaiterais le faire savoir. Ton employeur. Et on verra. Une mise en examen sera préparée, l’affaire sera portée devant le tribunal et tu seras condamné. Mais puisque ça s’apparente à des aveux en bonne et due forme, tu peux compter sur une réduction de peine assez conséquente. Je ne peux rien promettre ou prédire d’autre, mais je ne doute pas que tu seras bien traité par le système, et que l’avocat t’aidera comme il faut pour toutes les formalités et les aspects pratiques.”

Alim déglutit et hocha la tête.

“Je suis prêt à accepter la sanction que je mérite.” Il leva les yeux vers le plafond. “Quant à la sanction qui m’attend après ma mort, seul Allah la connaît.”

Solheim appela un officier des geôles, qui monta du sous-sol pour y redescendre avec Alim, avec l’instruction claire de lui permettre de téléphoner à ses proches. Il avait laissé à la police le soin de contacter un avocat pour lui.

Les deux policiers prirent un moment pour évoquer d’autres aspects de cette affaire. Une fois la réunion de mise en détention effectuée, elle deviendrait publique. Il importait de contacter les parents de Fatima pour qu’ils l’apprennent de leur bouche et pas de celle des médias. Solheim ajouta vouloir appeler le père d’Alim, qui avait été présent pendant les auditions en 2006, afin qu’il soit également mis au courant par la police, en supposant qu’Alim ne l’en ait pas déjà informé.

“Imagine, si tous les meurtriers étaient comme lui, soupira Solheim. Notre boulot serait plus facile.

— Il a dit une chose importante, répondit Helleve avec un sourire en coin.

— À quoi penses-tu ?

— Cette histoire des Norvégiens qui ont peur de l’inconnu et de ce que ça peut engendrer. Le meurtre de Fatima, puisqu’on peut parler de meurtre à présent, n’a pas eu lieu parce qu’elle était musulmane, et pas non plus parce que celui qui l’a tuée l’était. La cause en est, comme pour l’écrasante majorité des meurtres de ce genre en Norvège, l’amour et la jalousie. Un soupirant éconduit qui ne parvient pas à maîtriser ses émotions et recourt à la violence comme seul moyen d’expression. On a traité combien de ce genre d’affaires, au fil des ans, Bjarne ?

— Tu as raison, approuva Solheim avec un hochement de tête. Et on en verra d’autres.

— Un bon vieux triangle amoureux.

— Un carré, peut-être, si on prend en compte le fiancé.

— Mmm. Peut-être. Mais dans les faits, il était plutôt en périphérie, de façon assez ironique. Mubahir Abdul. Je me souviens de lui. Il bosse pour Statoil, maintenant, il me semble l’avoir vu dans quelques titres de journaux.

— Oui. Et je me suis dit… Le frère aîné de Fatima, Hamrad Rizwan. Son nom est apparu sur une liste du Renseignement il y a quelques semaines.

— Ah oui ? Dans quel contexte ?

— Disparu du territoire. On suppose qu’il a rejoint al-Qaïda en Afghanistan ou en Irak, en tant que combattant étranger.

— Peu de chances qu’on le revoie, alors.

— Alim, en revanche…

— Pas plus tard que demain.”

Le procès d’Alim Dalmar se tint au tribunal de Bergen en octobre 2012, avec l’assistance de maître Mikael Brenne[1]. Alim Dalmar fut reconnu coupable d’homicide volontaire. Une circonstance aggravante fut que Fatima Rizwan était enceinte quand elle était morte, et que cet acte avait par conséquent fait deux victimes. Brenne souligna qu’Alim avait été victime de ses émotions, si fortes qu’on

pouvait en quelque sorte le considérer comme irresponsable au moment des faits. Le verdict fut douze ans et six mois de réclusion, en prenant en compte une réduction de peine assez importante puisque le prévenu en personne était allé avouer son crime auprès de la police. Le prévenu accepta le verdict, sans faire appel. À sa sortie de la salle d'audience, il fut suivi du regard par deux couples de parents déchirés, chacune des mères pleurant à gros sanglots.

Notes

1. Clin d'œil de l'auteur à l'un de ses collègues berguénois, Chris Tvedt ; Mikael Brenne est le nom du personnage principal de ses romans policiers, un avocat.

53

La température extérieure en ce 18 juin 2015 avait beau être des plus médiocres pour cette saison, Mubahir Abdul sentait qu'il transpirait derrière son bureau au siège de Statoil à Bergen, en attendant l'arrivée de Truls Nesbø prévue à 12 h 30. C'était le directeur des RH pour ce service qui lui avait confié cette mission, en lui déposant une pile de documents relatifs à ce dossier et en lui demandant de commencer au sommet, par les "dinosaures", comme il les appelait.

Abdul avait pris les papiers sans protester. Tous avaient conscience que la situation était difficile, et que les choses s'étaient considérablement dégradées rien que sur ces derniers jours. Plus rien ne permettait de douter que la crise pétrolière en cours aurait aussi des conséquences pour une grosse société comme Statoil, dont l'État était le principal actionnaire. Au cours des six derniers mois, plus de 10 000 personnes avaient perdu leur emploi dans le secteur pétrolier. On évoquait à présent la suppression de 2 000 postes rien que chez Statoil, en plus d'un nombre de personnes oscillant entre 1 600 et 1 900 qui avaient déjà été prévenues.

Pour Mubahir Abdul, cette évolution était surprenante. Bien que ses parents viennent du Pakistan, il se sentait entièrement norvégien, à tel point que quelques années plus tôt, il avait joliment rué dans les brancards au sujet de la façon dont ses parents faisaient respecter les coutumes propres à leur pays d'origine. Après la fin on ne peut plus dramatique de ses fiançailles arrangées avec Fatima Rizwan, il avait tapé du poing sur la table et déclaré de façon univoque que désormais,

ce serait lui qui déciderait de sa vie. Il choisirait lui-même qui il épouserait, si le cas de figure se présentait, et ils devraient s'en accommoder. Dans l'éventualité où ils ne l'acceptaient pas, il était fermement résolu à rompre tout lien, avec eux comme avec le reste de la famille. Après une grosse dispute avec pleurs et mâchoires tendues – pleurs de sa mère, mâchoires tendues de son père – ils avaient cédé et admis qu'il en serait ainsi. Par la suite, ils avaient vécu sur une sorte d'armistice sans jamais revenir sur l'épineuse question, mais il n'y avait pas encore eu de changements dans sa vie relativement animée pour l'heure.

Il était né en 1986, six ans après la catastrophe de la plateforme Alexander-Kielland, et il avait vécu au sommet de la vague montante qui poussa la Norvège dans les années 1990 puis la fit entrer dans le XXIe siècle. En 2008, alors qu'il était en master à l'École supérieure de commerce, on parlait beaucoup de la crise financière. Les analystes économiques indiquaient à présent que la crise pétrolière menaçait d'être pire pour la Norvège que la crise financière.

La Norvège vivait bien grâce au pétrole depuis les grosses découvertes d'hydrocarbures dans les années 1970. Depuis lors, le pays avait élaboré une sécurité économique sans précédent dans son histoire millénaire. La preuve en était le fonds souverain, établi au début des années 1990, que les gens appelaient le "fonds pétrolier". En 2006, le nom devint fonds national de pension étranger. L'idée était de garantir la répartition des revenus issus du pétrole de la mer du Nord entre les générations présentes et à venir, en définissant des règles claires sur le montant qu'un gouvernement en place pouvait déterminer dans ce fonds pour chacun de ses exercices budgétaires. La valeur de ce fonds augmentait d'année en année. En juin 2015, elle équivalait à un montant de six mille milliards de couronnes[1], un chiffre vertigineux même pour un économiste comme Mubahir Abdul.

Puis la crise pétrolière survint. Un an auparavant, le pétrole de la mer du Nord valait cent quinze dollars le baril, un prix qui faisait trinquer au champagne et sourire dans tous les camps. En Norvège, pourtant, des signaux d'alerte apparaissaient. Dès 2012, des chercheurs et des économistes avaient expliqué aux dirigeants des grandes entreprises ce qu'une chute brutale des prix du pétrole pourrait causer, un événement très susceptible d'arriver étant donné que les prix d'alors étaient beaucoup trop élevés. Mais ces dirigeants

firent la sourde oreille.

Le niveau des coûts dans le secteur pétrolier avait bondi jusqu'en 2013, entraînant une baisse de la rentabilité des entreprises, même avec un prix d'environ cent dollars le baril. Dans le même temps, la production explosait littéralement au niveau international. En 2014, la production américaine de schiste bitumineux avait propulsé les États-Unis devant l'Arabie Saoudite au premier rang du plus gros producteur de pétrole au monde, et le pays produisait à présent environ 90 % de ses besoins en pétrole. La levée des sanctions commerciales contre l'Iran permettait à ce pays de coopérer avec des compagnies occidentales pour développer d'importantes ressources pétrolières et gazières. Beaucoup de choses dépendaient maintenant de ce que l'Opep, l'Organisation des pays exportateurs de pétrole, ferait dans ce contexte. Lors de sa réunion à Vienne le 27 novembre 2014, on s'attendait à ce que la parade à la chute des prix soit une fermeture des robinets et une baisse de la production. Il n'en fut rien. Sous la direction des pays arabes, à la pointe desquels l'Arabie Saoudite, la guerre totale fut déclarée aux États-Unis à propos des parts de marché, ce qui provoqua le jour même une dégringolade de 6 % du prix du baril.

Dans le courant de l'hiver, le prix se stabilisa autour de soixante-cinq dollars le baril, ce qui engendra une crise importante dans le secteur pétrolier norvégien, avec des conséquences sérieuses pour les employés de tous les niveaux. Cette crise frappa non seulement ceux qui travaillaient dans l'exploitation pétrolière, mais aussi toutes les sociétés basées sur un large spectre de fournisseurs de ce secteur, de la restauration aux produits spécialisés. Même pour une entreprise aussi solide que Statoil, des mesures vigoureuses furent nécessaires. Mubahir Abdul se leva derrière son bureau, mal à l'aise, quand il vit Truls Nesbø traverser les locaux jusqu'à lui.

Mubahir Abdul et Truls Nesbø représentaient deux extrêmes dans le secteur pétrolier. Nesbø travaillait sur le champ Statfjord depuis la fin de ses études au milieu des années 1980. Il avait gravi les échelons et était depuis quelques années directeur technique, responsable de plusieurs installations sur le terrain. Abdul avait été embauché aux RH dix mois plus tôt, après un master à l'École supérieure de Norvège et une période d'intérim dans différentes branches de l'économie. En 2013, il avait postulé chez Statoil et décroché un poste. C'était la

première fois qu'ils se saluaient.

Nesbø était massif, mais semblait sportif et en bonne forme physique. Il avait un style vestimentaire décontracté : bomber clair, pantalon beige et polo bleu. Abdul était plus élégamment vêtu, d'un costume gris et d'une chemise blanche sous une cravate argent, mais il était rondouillard et semblait être ce que Nesbø aurait qualifié de "pas très tonique".

"J'ai été convoqué pour une discussion avec toi, commença Nesbø en posant un regard sceptique sur son cadet d'environ trente ans à la peau mate.

— Oui, on m'a confié la mission… Mais allons dans une des salles de réunion, on pourra discuter tranquillement."

Mubahir Abdul avait l'air nerveux, une tension qui se propagea à Truls Nesbø. Dès l'instant où il avait reçu cette convocation inattendue au siège de Sandsli, il avait été gagné par une certaine inquiétude. Il avait largement de quoi s'occuper à la maison. Mette lui prévoyait toujours un programme bien défini pour les quatre semaines qu'il passait à terre. Cette fois, il fallait rénover la chambre d'Amalie, bien que leur emménagement dans cette maison mitoyenne neuve de Søreide ne remonte qu'à quatre ans. Il avait suivi tout ce qui avait été écrit sur la crise pétrolière et en avait débattu avec plusieurs de ses collègues, qui s'en faisaient pour l'avenir, sur le plan professionnel comme économique. Lui, pour sa part, ne s'inquiétait pas plus que ça. Il n'avait pas beaucoup de doutes sur la stabilité de son poste au sein de l'entreprise.

Il suivit Abdul, accepta un café et un verre d'eau, et s'assit en attendant qu'Abdul revienne avec une carafe et une cafetière, des verres et des tasses, le tout sur un plateau. *Comme n'importe quel serveur*, songea Nesbø en réceptionnant tasse et verre, qu'Abdul remplit. Ils occupaient chacun son côté de la table, et Nesbø eut la sensation absurde d'avoir été convoqué par la police pour un interrogatoire. Mais de son côté, Abdul pouvait tout aussi bien passer pour le coupable présumé dans cette affaire. Aucun des deux n'était à l'aise dans cette situation qui les réunissait bien malgré eux.

Un ange passa avant qu'Abdul prenne la parole sur un ton hésitant.

"Il se trouve, Nesbø, que le secteur connaît une période difficile. La direction a publié une circulaire disant que les effectifs doivent être réduits. En quelques années, nous devrons supprimer entre trois mille

et quatre mille postes. Ils le justifient par…” Il ramassa une feuille sur la table devant lui. “Je cite : nous avons besoin de plus d’heures que nos concurrents pour faire fonctionner nos installations. Nous avons donc des coûts élevés et une faible rentabilité.” Il marqua un tout petit temps d’arrêt avant de conclure : “Il faut y remédier.”

Truls Nesbø sentit les muscles de sa mâchoire se contracter jusque dans ses tempes. La colère pressentie commençait déjà à vibrer dans sa poitrine.

“Ce sera valable pour tous les services et tous les sites. Au siège de Stavanger, à Fornebu, ici, à Sandsli et… sur le terrain. Tous les départements RH doivent examiner leurs zones de compétence pour étudier les possibilités. La direction a cependant souligné qu’il faut privilégier autant que possible les départs volontaires et n’envisager aucune embauche sans nécessité absolue.”

Abdul leva les yeux du document, comme pour s’assurer que Nesbø suivait bien. Nesbø croisa résolument son regard, sans faiblir. Il n’aiderait pas ce fichu bleu à terminer.

“Vous êtes l’un de nos plus anciens employés, Nesbø. Quand êtes-vous entré chez Statoil ?

— En 1985, répondit-il sur un ton boudeur.

— 1985 ! répéta Abdul, l’air impressionné. Ça fait trente ans, donc.

— Vous savez compter, à ce que je vois.

— Un petit jubilé, pourrait-on dire.

— C’est pour en organiser les festivités que vous m’avez fait venir, c’est ça ?

— Oui, hé, hé, rit prudemment Abdul. Ça n’aurait pas été absurde.” Puis il redevint soudain sérieux. “Mais il n’en sera rien, je le crains.”

Nesbø retint de nouveau ce qu’il avait sur le bout de la langue. Il serra très fort les lèvres pour empêcher cet animal de s’échapper.

“Nous voulons proposer un suivi individuel à chaque personne concernée. Pour votre information, nous avons pris en compte votre investissement depuis de si nombreuses années. Vous avez fait votre devoir pour la patrie, pourrait-on dire. Il est peut-être temps, pour vous aussi, de ralentir un peu. En bref… Nous voulons vous proposer une indemnité de départ.”

Il avait beau s’attendre depuis le début à ce qui allait arriver, il le reçut comme un coup de pied dans le ventre quand les mots furent

prononcés aussi directement. Il lui sembla devoir laisser reposer ce que l'autre venait de lui annoncer avant de saisir ce que cela signifiait réellement. *Une indemnité de départ*. S'il devait en être ainsi… C'en était fini des virées en mer du Nord, deux semaines là-bas, quatre à la maison. Il n'y aurait plus de moments à l'extérieur, avec tous les changements de mode de vie et de moyens que ça impliquerait. Et qu'en dirait Mette ? Avoir le vieux dans les pattes, à la maison, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il faudrait davantage qu'une rénovation de chambre d'enfant pour garder son tempérament sous contrôle.

"Je suis membre du NITO, répondit-il, la bouche soudain sèche.

— Nous allons bien sûr l'aborder avec les syndicats concernés. Ça va de soi."

Nesbø haussa le ton.

"Et je viens d'une famille où le syndicalisme est une tradition bien ancrée. Mon père a passé de nombreuses années à des postes importants de LO[2] ouest et au conseil municipal pour le Parti travailliste. Mon grand-père était en première ligne des plus grands conflits sociaux dans l'histoire de Bergen, notamment la grève des tramways en 1926, et il a été un syndicaliste actif toute sa vie." Il abattit lourdement son poing sur la table. "On a l'habitude de se battre pour nos droits." Puis il se leva. "Alors pas question que j'accepte cette merde ! J'ai cinquante-huit ans, j'ai la santé d'un trentenaire. Je peux continuer à bosser jusqu'à soixante-dix ans, s'il le faut. Je n'accepterai aucune putain d'indemnité de départ ! Vous pouvez transmettre à vos supérieurs."

Mubahir se dressa sur son siège.

"Calmez-vous, Nesbø. Asseyez-vous ! Discutons-en dans le calme.

— Dans le calme ? répéta Truls Nesbø sans se rasseoir. Oui, ça doit être ce qui convient à des rats de bureau comme vous. Mais nous qui travaillons en mer du Nord depuis les années 80, on a connu tous les temps. On a entendu les ouragans hurler autour des plateformes, si fort qu'on ne pouvait plus sortir. On a vu des paquets de mer hauts comme des gratte-ciels s'abattre sur nous. On est descendus aussi bas dans les puits et montés si haut sur les tours qu'il est possible de le faire. On a été emmenés sur les champs et on en a été évacués par tous les temps, à Flesland ou Sola, si un hélicoptère pouvait décoller sans risque. On a vécu avec des règles de sécurité et une charge de travail

que peu d'entre vous, à terre, sont capables de comprendre. Et on l'a fait pour que des experts-comptables comme vous puissent rester bien au chaud dans vos bureaux et noter des bénéfices toujours plus importants, des revenus toujours plus hauts, pour Statoil, pour la Norvège, pour toute la population du pays, nom de Dieu ! Grâce à nous qui bossons dans le pétrole, la Norvège est l'un des pays les plus riches au monde, l'un des meilleurs endroits où vivre. Mais est-ce vous qui bossez dans les bureaux qu'on doit remercier ? Ou est-ce nous – moi et mes collègues, ceux qui portent des bleus de travail et des casques, qui tenons depuis le début, depuis les balbutiements dans les années 1970 ? Beaucoup ont sacrifié leur vie ou leur santé. Les plongeurs en mer du Nord. Ceux qui ont sombré avec Alexander Kielland. Ceux qui se sont battus contre l'angoisse et la dépression, là-bas, contre les médicaments et l'alcoolisme. Et comment on nous remercie, quand il n'y a plus assez de pognon à se faire sur notre dos ? Eh oui. On a une indemnité de départ, monsieur Abdul. Moi, je vous propose une indemnité de départ pour aller vous faire voir à bon vous semblera. Je n'accepte pas !"

Abdul leva les mains, paumes devant et doigts écartés, comme pour donner sa bénédiction à Nesbø.

"Je comprends, Nesbø. Moi, ça ne fait que deux ans que je suis ici. J'ai tout le respect possible pour le travail que vous avez effectué pendant toutes ces années. Mais…" Il fit un large geste des bras. "La décision ne vient pas de moi. Ne tirez pas sur le pianiste, ce n'est pas ça qu'on dit ?

— Ouais, le messager de Marathon est mort, comme ça, épuisé après sa course, ai-je entendu dire.

— Ah oui ? Mais… Il faut régler ses dépenses sur ses recettes, et apprendre que les temps changent.

— *The times they are a-changin'*, répondit Nesbø sur un ton mauvais. Bob Dylan fait aussi partie de votre corpus à l'École supérieure de commerce, maintenant ?"

Parmi les documents qu'il avait reçus des RH, Abdul tira une enveloppe frappée du logo et du nom de la société, adressée à Truls Nesbø.

"Vous trouverez plus de détails là-dedans. Je suis désolé, mais je ne suis qu'un messager dans cette histoire." *Et à vrai dire, je me sens plutôt épuisé, moi aussi*, songea-t-il.

L'air résigné, Nesbø prit l'enveloppe et la fourra dans la poche intérieure de son blouson, sans rien dire. Il fit un signe de tête à Abdul.

"Entendu. Je sais que ce n'est pas de votre responsabilité. C'est juste vous qui avez eu à faire le sale boulot cette fois-ci. Mais ce n'est pas fini. Vous aurez des nouvelles de NITO, je vous le promets. On ne vit pas à Disneyland non plus."

Abdul lui adressa un sourire en coin.

"Bonne fin de journée… bon retour.

— Ouais, merci. Je ne vois pas comment elle pourrait être meilleure."

Sur ces mots, Truls Nesbø tourna le dos à Mubahir Abdul et gagna rapidement la sortie sans regarder ni à droite ni à gauche, au cas où l'une de ses connaissances serait présente. Il ne voulait pas qu'on le voie avec les larmes aux yeux.

Mubahir Abdul retourna à son poste de travail, tête baissée, mal à l'aise. Il y avait des jours où il aurait préféré ne pas sortir de chez lui.

Vers la fin de la journée, il fut appelé chez le directeur des RH en personne, pour ce que ce dernier appelait un "rapide débriefing". Ledit directeur répondait au nom digne de confiance de Mons Monsen junior, et affirmait que c'était une tradition familiale vieille de plus d'un siècle que d'être baptisé ainsi. "Nous sommes fiers de notre nom, avait-il l'habitude de répondre aux gens qui le soumettaient à un interrogatoire et lui demandaient ce que ça sous-entendait. Vous devez savoir ce que le premier Mons Monsen représentait", ajoutait-il souvent. S'ils insistaient et s'enquéraient de cela aussi, il changeait de sujet et se mettait à parler d'autre chose. Il n'avait pratiquement plus un cheveu sur le crâne, et il était vêtu discrètement, d'un costume gris et d'une cravate bleue. Il rappelait vaguement à Mubahir Abdul un prof qu'il avait eu à la Bergen Katedralskole quand il y était élève.

"Asseyez-vous, Mubahir, l'invita-t-il avec un signe de tête en direction du siège de l'autre côté de son bureau. Comment ça s'est passé avec Nesbø, aujourd'hui ?"

Abdul haussa les épaules et poussa un soupir.

"Eh bien, on ne peut pas dire qu'il ait été particulièrement enthousiasmé.

— Mais il l'a accepté ?

— Je n'irais pas jusque-là. Il a dit qu'on aurait des nouvelles de

NITO.”

Monsen hocha la tête.

“Je n’en jurerais pas. Ça a été convenu avec les syndicats. Ils ne sont pas d’accord avec les mesures, mais ils n’ont pas beaucoup d’arguments contre, vu la situation, pas seulement pour nous mais pour tout le secteur.

— Oui, admettons.

— À propos, Mubahir…” Monsen se pencha un peu par-dessus le bureau et attrapa le même genre d’enveloppe que celle qu’Abdul avait vue plus tôt dans la journée. “Ce dégraissage concerne tous les maillons de l’organisation, comme vous le savez, et… Bon. Vous êtes le dernier en date à avoir été embauché chez nous, aux RH, donc…”

Sans un mot de plus, il tendit l’enveloppe à Mubahir Abdul, qui se figea, les yeux rivés dessus, ne sachant plus s’il devait rire ou pleurer. Il choisit la première option, mais pas sur tout le trajet de retour.

Notes

1. Environ six cents milliards d’euros.
2. Landsorganisasjonen i Norge, la plus importante confédération syndicale du pays.

54

Dag Høiland avait pris l'habitude de descendre depuis Gimleveien jusqu'à Inndalsveien pour prendre le métro léger entre l'arrêt près de l'École supérieure et le terminus de Byparken. Il lui restait cinq minutes à pied jusqu'aux bureaux de NAV, au numéro 6 de Valkendorfsgate, où il était employé depuis septembre 2012 et principalement chargé de conseil professionnel. NAV avait repris ces locaux de Valkendorfsgate après le déménagement des services comptables de la ville. Pour sa part, il associait ce bâtiment à l'institution qui y était établie depuis 1934 et avait conservé son principal point de vente au rez-de-chaussée : Vinmonopolet[1].

Bien qu'il n'ait occupé qu'une position périphérique dans le sempiternel débat sur le métro léger, il avait vécu l'inauguration du premier tronçon, entre le centre-ville et Nesttun, par la reine Sonja le 22 juin 2010 comme une victoire personnelle. Les plans concernant la poursuite de la construction jusqu'à Lagunen et, de là, jusqu'à l'aéroport de Bergen Flesland étaient avalisés depuis longtemps. Les travaux avaient déjà commencé au moment de l'achèvement du premier tronçon. Par ailleurs, il était apparu que le métro léger était un succès fracassant, fort d'un nombre de passagers très supérieur à ce que même les pronostics les plus optimistes avaient imaginé.

Ceux qui pensaient que tout était par conséquent pour le mieux ne connaissaient pas les Berguénois. Il ne fallut pas attendre longtemps avant qu'un nouveau débat ne naisse. Cette fois, c'était l'extension vers Åsane qui était concernée, avec une attention toute particulière

sur les quelques centaines de mètres où le métro léger traversait Bryggen. Deux camps apparurent rapidement : ceux qui estimaient que le tracé devait emprunter Bryggen, et ceux qui préféraient le voir traverser un tunnel derrière Bryggen. Les deux camps étaient si remontés l'un contre l'autre que seul un négociateur de paix avec une longue expérience au Moyen-Orient pouvait espérer trouver une ouverture en vue d'un compromis dans cette affaire.

Dès 2012, dans le cadre d'une grande interview pour *Bergens Avisen*, la présidente du conseil municipal Monica Mæland, de la Droite, avait été photographiée devant Bryggen, où elle avait affirmé : "C'est ici que le métro léger doit passer !" Il allait apparaître que sur ce point, la présidente du conseil municipal n'était pas soutenue par l'ensemble de son parti. Un violent débat interne éclata au sein de la Droite, sur ce que le parti pensait réellement de cette histoire. Dag Høiland avait l'impression que beaucoup de ceux qui avaient commencé par être résolument contre le métro léger prenaient leur revanche sur la question de Bryggen dans l'espoir de geler toute extension des lignes. Le Parti du progrès avait été un adversaire acharné du projet depuis le tout premier instant, mais se disait maintenant disposé à soutenir une solution impliquant un tunnel. Dans les faits, seuls le Centre gauche et la Gauche s'accordaient pour dire que le métro léger devait passer par Bryggen. De grands pans du Parti chrétien populaire les rejoignirent, bien que le parti qui siégeait au conseil municipal et dirigeait Bergen sans interruption depuis plusieurs décennies hésitât comme de coutume à prendre une décision définitive.

Le conflit se termina sur une proposition de compromis émise par les élus de droite au conseil municipal, et la mesure correspondante en 2014 de prolonger d'abord le métro léger en direction du Fyllingsdal, afin d'avoir plus de temps pour discuter des différentes solutions en direction d'Åsane. Cela n'empêcherait pourtant pas que le débat pour savoir si la ligne devait passer par Bryggen ou dans un tunnel derrière devienne le thème principal de la campagne électorale pour les élections municipales de 2015.

Au cours de ses conversations avec Tarald Nesbø, Dag Høiland avait appris – et ce n'était pas un secret d'État – que le Parti travailliste aussi était divisé sur la question. Au début, il estimait que la bénédiction accordée par Monica Mæland au tracé passant par

Bryggen poussait le Parti travailliste dans la direction opposée, afin de marquer pour des raisons tactiques ses distances avec la Droite. Mais même quand la majorité à Droite eut changé d'avis, la majorité des travaillistes campa sur ses positions. Avant les élections municipales, le parti s'était donc prononcé de façon univoque pour une solution impliquant un tunnel.

Quelqu'un qui aurait suivi les élections à Bergen depuis l'étranger se serait sans doute étonné de voir à quel point la vie dans ce pays qu'on désignait toujours de temps à autre comme "le pays le plus riche du monde" devait être dénuée de tout problème, puisque le principal conflit dans la campagne électorale locale visait à déterminer si un tronçon ferré de quelques centaines de mètres devait passer devant Bryggen ou dans un tunnel derrière. Heureux ceux qui vivaient dans un pays pareil !

Les élections municipales se terminèrent sur une solide poussée du Parti travailliste, attribuée par beaucoup à la garantie d'une solution fondée sur un tunnel derrière Bryggen. La résistance à la possibilité de laisser passer le métro léger sur Bryggen n'était cependant pas assez importante dans le parti pour les empêcher de céder aux exigences des partis du centre lors des négociations avec la Gauche et le Parti chrétien populaire. Il en résultait la création d'une plateforme politique commune dans laquelle le conseil municipal acceptait une solution sur Bryggen avec le soutien du Centre gauche, qui avait choisi pour d'autres raisons de rester hors du conseil municipal.

Ni Dag Høiland ni personne d'autre n'était capable de voir dans l'avenir, mais il était convaincu que cette discussion allait se poursuivre à l'infini, et assez certainement avec de nouveaux compromis et solutions politiques sur lesquels les Berguénois continueraient sans relâche à exprimer leurs points de vue les plus tranchés. Il finit par ne plus être sûr du tout de voir arriver le métro léger à Åsane de son vivant.

En attendant, il était très content de le prendre pour aller travailler à NAV et en revenir, et il s'était rendu compte que cet endroit lui plaisait beaucoup. Avec ses études de sociologie et son expérience dans la Protection et l'aide à l'enfance, ainsi que les services de probation et de réinsertion, il appréciait tout particulièrement de discuter avec les gens, écouter leurs problèmes et essayer de les aider à avancer dans une existence qui n'était pas toujours facile.

La perte d'Asle avait jeté une nouvelle gravité sur sa vie. Il savait que ni Vigdis ni lui – ou Tonje, en l'occurrence – ne se remettraient jamais du choc et de la peine infligés ce jour-là. Les quatre années qui s'étaient écoulées depuis ce qui pour lui était devenu un concept à part entière, *le 22 juillet*, sans mention de l'année, avaient pourtant créé une distance vis-à-vis de ce qui s'était passé. Vigdis et lui étaient heureux d'avoir recommencé à travailler pour de bon, l'un comme l'autre.

En arrivant au boulot en ce lundi matin à la mi-octobre 2015, il se fit un café et papota avec un collègue qui était allé au stade de Myrdal voir Åsane battre Kristiansund par 2 à 0, la veille. C'était une victoire importante pour toute la ville étant donné que cette année-là, pour la première fois depuis 1986, Brann était presque en première division, et Kristiansund était l'un de ses concurrents les plus sérieux pour une promotion possible. Ce dimanche-là, le soleil avait brillé partout dans la ville, pas seulement au-dessus de Myrdal. Il avait consacré cette journée à une randonnée sur Vidden avant d'être invité à dîner chez Tonje et Svein, à 17 heures.

Le premier client ce jour-là fut un quadragénaire en invalidité qui dit s'appeler Tor Egil Nielsen. Il avait l'air exceptionnellement malsain, il était en surpoids et sa peau n'avait pas une belle couleur, un peu comme ceux qu'il était allé voir lors de ses visites aux détenus quand il travaillait pour les services de réinsertion. Dag Høiland avait cherché son nom dans leur base de données, et les informations sur ce type étaient sur son écran, en guise de support pour la conversation.

Il se présenta à son client et lui demanda si une raison particulière l'avait poussé à demander cette entrevue. Nielsen avait gardé la tête baissée un bon moment, avant de lever lentement les yeux vers Høiland.

"La vie n'a plus aucun sens."

Høiland tenta la plaisanterie.

"Allons, allons. Brann remonte en première division. Hier, le soleil brillait. Que pourrait-on espérer de plus en octobre ?"

Nielsen fit une moue privée de toute énergie.

"Ça fait… dix ans que je suis en invalidité."

Ce qui concordait avec les informations sur l'écran.

"Oui, je vois ça. Avant, vous avez travaillé à la poste, et comme assistant dans des entrepôts, chez Rema 1000 à Åsane. Ce sont des

problèmes de dos qui ont justifié votre pension d'invalidité. Vous avez pris des mesures pour que ça se rétablisse ?

— J'ai vu un chiropracteur et un physiothérapeute. Ce sont eux qui ont fini par demander ma mise en invalidité, pour laquelle vous avez donné votre aval ici en 2005.

— Je vois que vous avez étudié l'histoire. Une partie du cursus, puisque vous n'avez pas terminé. C'est une chose à laquelle vous envisageriez de revenir ?" demanda-t-il sans grand enthousiasme.

Nielsen cligna plusieurs fois des yeux et le regarda comme s'il ne comprenait pas très bien.

"Qu'est-ce que vous dites ? Terminer… quoi, déjà ?

— Si vous faites une licence, des possibilités pourraient s'offrir à vous.

— On peut passer un examen de jeux vidéo ? demanda Nielsen avec un sourire en coin, laissant entendre que cela pouvait être une plaisanterie.

— Ouais, on doit pouvoir. C'est le genre de choses qu'on décrit de plus en plus souvent comme une expression artistique. On en parle dans les journaux et d'autres médias, par exemple.

— Une expression artistique ?"

Dag Høiland haussa les épaules.

"Je n'ai pas beaucoup d'expérience en la matière, mais l'expression visuelle, la dramaturgie…" En voyant l'air ahuri de Nielsen, il reformula : "Enfin… la capacité à construire un récit passionnant à suivre ou à explorer, en bref… Ça fait incontestablement partie du domaine artistique."

Nielsen eut l'air de réfléchir. Puis il se pencha en avant, comme pour confier un secret à son interlocuteur.

"Vous savez… le 22 juillet."

Dag Høiland sentit le froid envahir tout son corps. "… Oui ?

— Lui… Berwick, comme je l'appelle. Il jouait à des jeux vidéo."

Il déglutit en continuant à regarder Nielsen, sans rien dire.

Son client se pencha encore un peu et baissa la voix.

"J'ai échangé par mail avec lui… longtemps avant ce jour-là." Voyant que Høiland gardait le silence, il poursuivit : "Mais je ne me doutais évidemment pas de ce qu'il avait en tête. Sinon… J'en aurais parlé, sans doute. Après, quand on a vu ce qu'il avait fait, ça m'a rendu… complètement malade."

Du calme. Respire avec le ventre. Lentement, inspire, expire, inspire, expire, se dit Høiland. Mais il avait surtout envie de se lever, de partir et de ne plus jamais réapparaître devant cet homme. *Inspire, expire. Inspire, expire*.

"Depuis, je ne suis pratiquement pas sorti." Un nouveau temps d'arrêt. "Je trouve de quoi me nourrir chez ma mère et mon père, à l'étage supérieur. La seule compagnie que j'ai, je la trouve sur mon PC et mon portable. Mais je ne parle jamais à personne." Il jeta autour de lui un coup d'œil presque étonné. "C'est la première fois en trois ans que je sors en ville."

Dag réussit enfin à articuler quelques mots.

"Mais… vous avez bien un médecin traitant ?"

Nielsen ne s'était pas départi de cet air surpris.

"Oui, sans doute. Mais je ne l'ai pas vu depuis plusieurs années. Je n'ai aucun problème de santé.

— Ah non ?" Son regard passa sur l'écran. Il sentit ses yeux se plisser.

"On devrait peut-être suspendre votre invalidité, alors ?

— La suspendre ?"

Ce serait un vrai plaisir pour moi !

"Vous n'êtes pas sérieux ? Ce n'est pas pour ça que je suis venu.

— Ah non ? Pourquoi êtes-vous venu, alors ?

— Ben, je… C'est quand même affreux, ce qu'il a fait.

— Oui." *Inspire, expire*.

"Mais… je n'y peux rien.

— Bon. Et alors ?" *Inspire, expire. Inspire, expire*.

Le client regarda autour de lui.

"Je me suis dit… Je devrais peut-être reprendre une espèce de boulot."

Il avait bien conscience qu'il n'allait lui faire aucun cadeau.

"Bien. Dans un premier temps, il faut que vous soyez déclaré apte de nouveau.

— Apte ?

— C'est la première étape. Je vais être franc, Nielsen. Je ne peux rien faire. Je vous conseille de contacter votre médecin traitant. C'est lui – ou elle – qui pourra sans doute vous orienter. Vers la bonne instance.

— Mais vous êtes là pour aider, non ?"

Dag Høiland se leva.

“Je vous raccompagne.”

Tor Egil Nielsen le dévisagea, indigné. Avant de se relever avec difficulté.

“Je vais… Qui est votre supérieur ?… Je me plaindrai.”

Dag Høiland fit le tour de son bureau. Il se sentait soudain presque vidé. Il saisit Nielsen par les épaules, le fit brusquement pivoter vers la porte et le poussa devant lui, hors de la petite salle de rencontre. Tor Egil Nielsen protesta, quoique pas spécialement fort. Høiland lui fit traverser l’espace au-dehors et continua à le pousser jusqu’à l’escalier. Quand ils parvinrent à l’ascenseur, il appuya sur le bouton et attendit que la porte s’ouvre. Il força alors Nielsen à entrer dans la cabine sans un mot de plus et sans croiser son regard scandalisé.

Il fit demi-tour et retourna en mouvements raides à son écran. *Il en faut si peu pour que tout bouillonne en moi !* Il sentit le regard de ses collègues tandis qu’il traversait l’open space. Bien en sécurité dans la salle dédiée aux entretiens, il se rassit devant l’écran, ferma la fenêtre du dossier Nielsen et ressortit la liste des rendez-vous de ce jour-là. Encore deux avant le déjeuner. Le premier dans moins de dix minutes.

Truls Nesbø se révéla être d’un tout autre calibre que Tor Egil Nielsen. Cet ingénieur de cinquante-huit ans, qui avait passé de nombreuses années dans le secteur pétrolier, dégageait énergie et entrain lorsqu’il le fit entrer. Il exposa la situation dans laquelle il se trouvait, bien clairement, et manifesta son intérêt pour tout ce pour quoi il était qualifié ou non ; l’important était qu’il ait quelque chose à faire.

“On va miser sur ce pour quoi vous êtes qualifié, commença Dag Høiland avec un petit sourire, mais il dut reconnaître en toute honnêteté que son âge ne jouait pas en sa faveur.

— Cinquante-huit ans ! C’est vieux, ça ? Vous, quel âge vous avez ?

— Moi ?” La question le prit tellement au dépourvu qu’il eut presque besoin de réfléchir. “Cinquante-sept ans. Mais j’ai un boulot.

— Pourvu que ça dure, répliqua Nesbø. Vous savez à quoi je pense ? Depuis qu’on a découvert du pétrole en mer du Nord à la fin des années 1960, la vie en Norvège est une espèce de grosse et longue fête. Mais on se demande si cette fête n’est pas bientôt finie, et si on ne va pas tous devoir se préparer à des temps nettement plus sombres,

à moins de cotillons et de confettis. Mais…” Il fit un geste désarmant avec les bras et se fendit d’un sourire en coin. “Chez vous, ça signifie sans doute davantage de boulot ! Vous aurez peut-être besoin d’un assistant ayant une longue expérience dans le secteur qui semble bien parti pour se casser la gueule.

— Ça ne va quand même pas si mal que ça…

— Attendez, vous verrez. Les temps changent. On voit déjà nettement les premiers signes du changement climatique. C’est évident. Si je devais essayer une prédiction, je dirais que dans dix ans, on parlera plus d’or vert qu’on parle d’or noir… là-bas.” Il tendit un doigt vers l’ouest.

Dag Høiland consulta son écran.

“Dites, il y a justement un poste à l’Association pour la protection de la nature. Ça vous intéresserait ?

— Kurt Oddekalv ? Et comment ! Il y a des précisions sur ce qu’ils recherchent ?

— De préférence des études dans le domaine technique, à ce que je vois… et une certaine implication dans la lutte pour le climat.

— Il faut que je vous dise une chose, Høiland ? Je viens d’une famille de gens qui se battent depuis des générations. Si vous m’imprimez cette offre d’emploi, je postule.”

Dag Høiland s’exécuta, glissa le document dans une enveloppe et la tendit à Nesbø, qui quitta les locaux avec la même démarche pleine d’énergie qu’à son arrivée.

En ressortant, il croisa Mubahir Abdul. Ils s’arrêtèrent pour échanger quelques mots avant qu’Abdul tende un doigt peu enthousiaste vers le bureau de Høiland, pour faire comprendre qu’il avait rendez-vous. Truls Nesbø l’encouragea d’une tape sur l’épaule et leva un pouce, avant de rejoindre l’escalier pour descendre.

Dag Høiland regarda Mubahir Abdul s’installer dans le siège occupé quelques instants plus tôt par Nesbø.

“Vous vous connaissez ?

— On a été collègues, pendant une courte période, répondit Abdul avec un petit hochement de tête. À Statoil.

— Je vois.” Høiland se rassit et regarda son écran. Quelques pressions sur le clavier, et le précédent client fut remplacé par le nouveau.

“Vous n’êtes pas seul, pour le formuler comme ça.

— Je sais, répondit Mubahir Abdul avec un sourire las. La fête est terminée.

— Vous pouvez me croire, vous n'êtes pas le premier à dire ça." Dag Høiland commença ses recherches sur l'écran.

Notes

1. Point de vente de boissons alcoolisées, réglementé et sous contrôle de l'État.

55

À quelques pâtés de maisons de l'endroit où Truls Nesbø quittait les locaux de NAV, dans Valkendorfsgaten, son épouse Mette Lavik avait reçu à son poste de travail au *Bergens Tidende*, dans Krinkelkroken, un coup de fil anonyme pour lui révéler une information sur laquelle elle gambergeait, ne sachant trop qu'en faire.

Mette Lavik avait fini par devenir une journaliste d'actualités endurcie. Il faut dire qu'elle venait d'une famille qui produisait depuis plusieurs générations des politiques ou des journalistes. Bien qu'elle appartînt à l'une des branches les plus périphériques de la souche dans l'Eksingedal, elle pouvait à l'occasion se targuer d'être de la famille d'Andreas Lavik, qui avait participé à la Fédération de l'Indremisjon[1] pour le Vestland en 1898, et avait siégé au Storting pour la gauche modérée. La branche familiale comptait également Nils Lavik, le premier représentant parlementaire élu du tout nouveau Parti chrétien populaire en 1933, ainsi que Johannes Lavik, infatigable défenseur du néonorvégien, membre fondateur du Comité berguénois de promotion du néo-norvégien et surtout fondateur du *Gula Tidend*, le journal en néo-norvégien auquel elle avait à peine eu le temps de faire un remplacement estival avant qu'il ne disparaisse en 1996.

Les années 1980 et 1990 n'avaient pas été faciles pour la presse locale. De nouvelles stations de radio libres, des chaînes de télé locales et la généralisation des tabloïdes avaient été synonymes de banqueroute pour bon nombre de quotidiens traditionnels. Après la dissolution du quotidien communiste *Arbeidet* en 1949, le paysage de

la presse berguénoise se composait de *Bergens Tidende*, *Bergens Arbeiderblad* (par la suite rebaptisé *Bergensavisen*), *Morgenavisen*, *Dagen* et *Gula Tidend*. Chacun d'entre eux avait un profil politique bien défini. *BT* était plutôt un journal conservateur de gauche. *BA* soutenait le Parti travailliste, mais avec bien moins de conviction après son changement de nom. *Morgenavisen* était un journal conservateur classique de droite, mais s'était durci vers la fin avant de sombrer en 1984. *Dagen* était pour les chrétiens et *Gula Tidend* pour les partisans du néo-norvégien. Leur lectorat vivait en grande partie hors des limites de la ville. Sur les deux, seul *Dagen* avait survécu.

Mette Lavik se sentait chez elle à *BT*, qui s'était affranchi de la Gauche et conservait une certaine indépendance vis-à-vis de l'appareil politique de Bergen, réparti entre les partis et l'économie. Son activité de journaliste d'information lui faisait couvrir de nombreux sujets dans la vie urbaine – et à Bergen, on manquait rarement de nouveautés –, dont une bonne partie dans la catégorie culture et spectacles.

Quand l'ouragan Nina balaya le Vestland les 10 et 11 janvier cette année-là, en abattant la flèche de la tour de Rozenkrantz et en emportant toits, hangars à bateaux et embarcations dans des proportions qu'on n'avait pas vues depuis la tempête du Nouvel An 1992, on put le considérer après coup comme un avant-goût de ce qui allait arriver cette année-là.

Dès le mois de février, le chef de la police dut démissionner, en conséquence de la gestion douteuse par la police de ce qu'on appelait l'affaire Monika, un dossier que Mette Lavik elle-même avait couvert depuis son apparition, en novembre 2011. Une fillette de huit ans, née en Lituanie, avait été retrouvée morte dans la commune de Sund, sur l'île de Sotra, où elle vivait avec sa mère. À l'issue de l'enquête préliminaire, la police avait conclu qu'il ne s'était rien produit de répréhensible, mais que la petite fille avait très probablement mis fin à ses jours. L'affaire fut classée. En janvier 2014, un enquêteur du commissariat de Bergen passa en revue les pièces du dossier dans le cadre d'une autre enquête qui l'occupait, et la conclusion le fit réagir. Il aborda le sujet avec ses supérieurs, mais fut renvoyé dans ses buts. Il se posa en lanceur d'alerte et fit l'objet de nouveaux refus, tandis que des conflits d'ampleur éclataient au sein du commissariat. L'avocat de la mère de la jeune défunte avait été mis au courant, et en mai 2014,

une nouvelle enquête démarra. Elle permit de requalifier ce décès en homicide, à la suite de quoi l'ancien concubin de la mère fut arrêté et mis en examen dans une affaire qui n'était pas encore parvenue jusqu'au tribunal.

L'affaire qui allait progressivement éclipser tout le reste fut le baptême du bateau de croisière "Viking Star" sur Vågen, et un 17 mai, par-dessus le marché, le jour de la Fête nationale que Bergen célèbre avec enthousiasme chaque année sans la moindre exception à coups de rituels immuables, du salut matinal à 7 heures, à Skansen, jusqu'aux flambeaux du défilé final jetés dans le Lille Lungegårdsvann à la fin du feu d'artifice à 23 heures. Cette année-là, le défilé aux flambeaux avait été annulé, et le finale traditionnel déplacé à Vågen. Des vedettes locales telles qu'Ylvisbrødrene, Sondre Lerche et Sissel Kyrkjebø devaient assurer l'ambiance pour le baptême du bateau, avec la maire Trude Drevland comme marraine. Le navire, qui remplissait de grandes parties de Vågen dans le soleil vespéral, faisait penser à un jouet surdimensionné dans une baignoire bien trop petite. À Bergen, beaucoup de gens se souvenaient de l'armateur dudit bateau, Torstein Hagen, quand il était directeur de la Compagnie des vapeurs de Bergen, entre 1977 et 1983. Il avait alors revendu la ligne anglaise, quatre express côtiers et divers navires avant de quitter la ville pour se consacrer plutôt au secteur des croisières. Comme dans la plupart des histoires de ce genre en ville, les opinions faisaient plus que diverger. D'aucuns estimaient que ce faisant, il avait massacré la compagnie, d'autres qu'il l'avait sauvée. Quelques années plus tard, la Compagnie des vapeurs de Bergen n'était plus. Il revint en ville comme un chevalier de retour au bercail, mais avec une réputation corrompue, et finança aussi bien le show de variétés pour une foule impressionnante rassemblée sur Bryggen que le feu d'artifice de clôture, tandis que le bateau nouvellement baptisé quittait majestueusement Vågen pour une croisière de deux jours à destination de la capitale.

L'événement allait avoir des conséquences malheureuses, faisant l'objet d'une couverture du journal de Mette Lavik que certains qualifièrent de chasse aux sorcières, d'autres de journalisme d'investigation de tout premier ordre. Elle-même n'avait fait que suivre à distance, autour de cafés partagés avec des collègues plus impliqués, mais elle constatait que pour l'instant, la maire, le directeur du port et l'armateur étaient sous les feux de la police, dans une

affaire de corruption. Même le débat concernant le métro léger et Bryggen fut relégué au second plan par cette affaire, qui fit la première page des quotidiens locaux pendant des semaines. C'était aussi une année électorale, avec les conséquences que cela put avoir sur la température entre les sept montagnes.

L'ambiance n'était pas allégée par la place de la fierté footballistique locale, Brann, juste sous la première division cette année-là, toujours avec le Suédois Richard Norling comme entraîneur, jusqu'à la fin mai, quand il fut remercié après une pénible défaite à l'extérieur contre Levanger, sur le score final de 4 à 1, au profit de Lars Arne Nilsen, de Sotra. Il se vit confier la mission de faire remonter le plus vite possible Brann en championnat de Norvège en arrêtant sa dégringolade dans les divisions, comme ce que les plus pessimistes avaient pronostiqué après un match nul deux buts partout contre Nes/Sotra au Stadion, le 16 mai, et le résultat catastrophique à Levanger.

De son côté, Mette vivait de près la crise pétrolière actuelle sur le front local. Truls travaillait déjà dans le milieu quand ils s'étaient rencontrés, au Wesselstuen un jour de février 1993, autour d'une tablée de connaissances communes. Elle était stagiaire à *BT*, il travaillait chez Statoil, et ils constatèrent rapidement qu'ils avaient tant de sujets de conversation à partager qu'ils décidèrent de se revoir en tête à tête la prochaine fois qu'il serait à terre. Depuis leur première rencontre, au cours de leur relation amoureuse qui suivit et jusqu'à l'été 1996 lorsqu'ils se marièrent à la mairie, elle s'était habituée à avoir un compagnon, puis un mari, dont la vie était faite de séjours en mer du Nord. Les semaines où il était sur les plateformes, elle devait gérer les enfants et la maison, ce qui représenta petit à petit une assez grosse charge à mesure que les enfants grandissaient et commençaient à participer à des activités multiples. Heureusement, elle pouvait compter sur le soutien de ses beaux-parents et de ses parents, ainsi que sur de bonnes amies, en conséquence de quoi les difficultés n'avaient jamais été insurmontables, hormis quand elle ou l'un des enfants – le plus souvent – était malade et devait rester à la maison. En contrepartie, elle avait un mari très présent au cours des quatre semaines qu'il passait à terre. Elle pensait souvent que les pauses occasionnées dans leur relation par les rotations étaient un bien. Quand il rentrait, ils pouvaient se comporter en ados passionnés,

en tout cas pendant les premiers jours, avant que le train-train quotidien les rattrape pour les remettre dans la bonne catégorie d'âge. C'était comme une relation *on-off* dont ils s'accommodaient parfaitement l'un comme l'autre.

Le contraste fut d'autant plus brutal juste avant l'été, quand Truls rentra à la maison après un rendez-vous à Sandsli, avec en poche une proposition d'indemnité de départ. Il était furieux, et le resta quand il apprit que son syndicat, NITO, ne pouvait rien faire non plus étant donné que la rupture du contrat de travail était un résultat de la crise pétrolière qui se traduisait par une réduction importante des effectifs. L'indemnité de départ commença avec les vacances et le cumul des congés compensateurs, et dès le 1er octobre, le paiement de l'indemnité tomba.

Elle aussi avait connu pendant ses années passées à *BT* plusieurs réductions d'effectifs et l'attribution d'indemnités de départ, notamment pour des collègues très estimés. Elle avait vu l'effet dévastateur sur certains d'entre eux, qui s'étaient dépensés sans compter pour le journal et qu'on envoyait au rebut. Elle croisait les doigts pour que ce genre de situation ne la concerne que dans quelques années.

La soudaine perte d'emploi de Truls provoqua de la frustration, même dans les activités qu'il menait d'ordinaire quand il était de repos. La disparition de la perspective de ces deux semaines en mer diminuait le plaisir de ces tâches quotidiennes. Amalie et Markus étaient adolescents et se débrouillaient plutôt bien tout seuls, autonomes comme ils avaient appris à l'être depuis leur plus jeune âge. Ils vaquaient à leurs occupations et avaient petit à petit pris leur indépendance vis-à-vis de leurs parents. Mais le pire, c'était de ne plus appartenir à rien, de se trouver en périphérie de la vie professionnelle, dans cette foule sans cesse plus nombreuse, à ce moment-là, de sans-emplois.

Cela le rendait tendu et irascible, et ils ne s'étaient jamais disputés autant auparavant qu'ils le firent pendant cet été et cet automne. Elle se demandait parfois s'ils ne finiraient pas par gonfler les statistiques de divorce, eux aussi, et elle lui avait apporté tout son soutien, ce matin-là pendant le petit-déjeuner, quand il avait annoncé qu'il allait à NAV. Il fallait qu'il se trouve quelque chose à faire ! Elle avait hâte de savoir comment l'entretien s'était passé, et attendait de ses nouvelles

avec impatience.

De son côté, elle avait un tuyau anonyme dans la main, au sens propre. Il arrivait – pensait-elle – en relation avec une affaire sur laquelle elle avait enquêté ces derniers mois. Ce tuyau était cependant si concret qu'elle n'avait d'autre choix que de contacter la police.

Notes

1. Puissante organisation piétiste œuvrant pour un renouveau de la foi en Norvège.

56

Plusieurs raisons avaient poussé Signe Moland à demander en 2012 sa mutation de la DDSP au PST, l'Agence de sécurité de la police, à l'hôtel de police de Bergen. La principale avait sans doute été la volonté de s'engager personnellement après le 22 juillet 2011 pour empêcher que de tels événements se reproduisent. La deuxième était plus personnelle encore. C'était dans ce service que son père, Harald Moland, avait passé la plus longue période de sa carrière dans la maison. Elle avait ainsi l'impression de reprendre l'héritage de son travail.

Certes, son père avait reconnu qu'il avait consacré beaucoup de temps à surveiller l'activité sur le flanc gauche de l'échiquier politique, aussi bien dans le sillage de la guerre froide qu'à cause de l'apparition de groupes en apparence révolutionnaires dans les années 1970. Mais même à cette époque, l'extrême gauche donnait surtout dans l'esbroufe et l'intimidation. Les actions violentes étaient le fait de l'extrême droite et de la mouvance néonazie. En 1977, la librairie Oktober de Tromsø fut plastiquée par des extrémistes de droite. En 1979, un néonazi lança une bombe dans le cortège du 1er mai organisé par le front syndical à Oslo. En février 1981, un double meurtre eut lieu dans les milieux d'extrême droite, connu par la suite sous le nom d'assassinats du Hadeland. Dans les années 1980 et 1990, il y eut plusieurs attentats à la bombe et incendies volontaires contre des mosquées, des résidences de réfugiés, des organisations musulmanes et la Blitz-huset d'Oslo. En 1999, Arve Breheim Karlsen, né en Inde, fut retrouvé noyé dans la Sogndalselven après avoir été

poursuivi le long de la rivière par deux personnes qui criaient : “Tuez ce nègre !” En janvier 2001, Benjamin Hermansen, quinze ans, du quartier populaire de Holmlia à Oslo, fut tué à coups de couteau par trois jeunes du groupuscule néonazi Boot Boys, un homicide qui occasionna d’importantes manifestations antiracistes à travers tout le pays. Signe Moland, qui était rentrée au bercail ce week-end-là, avait elle-même participé à une marche aux flambeaux à Bergen, qui avait débordé sur toute la voie piétonne autour du Lille Lungegårdsvann, et même au-delà.

La surveillance des milieux d’extrême droite, dont on pouvait se faire une idée relativement claire à Bergen, avait été doublée ces dernières années d’une surveillance équivalente des personnes liées à la mouvance islamiste, que beaucoup considéraient comme le plus gros vivier de terroristes potentiels en Norvège. Ces derniers temps, elle était chargée de cartographier ce qu’on appelait les combattants étrangers originaires de la région de Bergen. C’était sur cela qu’elle planchait quand Mette Lavik, de *Bergens Tidende*, l’avait appelée le 19 octobre 2015.

Elle connaissait Mette Lavik depuis qu’elle travaillait à la DDSP. Les deux femmes, qui avaient le même âge, s’étaient bien entendues, et elle avait été satisfaite de la façon dont *BT* retranscrivait ses propos quand il lui arrivait de faire des déclarations. Cette affaire ne concernait pas en premier lieu le PST, mais après sa conversation avec Mette Lavik et la décision d’une rencontre cet après-midi-là, elle appela son ancien service et demanda qui était chargé de cette affaire. C’était Bjarne Solheim, mais Arne Melvær s’était occupé de la majeure partie de l’enquête ; ce fut donc à lui qu’on lui conseilla de s’adresser. Ils se mirent d’accord en deux temps, trois mouvements, et elle descendit les cinq étages qui séparaient le SSP de la DDSP.

Le contact était toujours bien passé entre Melvær et elle. Il avait deux ou trois ans de plus, était originaire de Bulandet, tout au bord de la mer dans le Sunnfjord, et il avait un comportement discret et sympathique qui en faisait l’un des meilleurs quand il fallait auditionner quelqu’un. Nombreux étaient ceux qu’il avait convaincus de jouer cartes sur table, justement grâce à cette attitude qui mettait en confiance.

Il lui proposa un café à son arrivée, et bien que ce fût le cinquième ou le sixième ce jour-là, elle accepta.

“Tu as dit que tu avais reçu un tuyau concernant l’agression juste avant le week-end ?

— Oui, ou plus exactement… j’ai été informée que je *serais* informée, dans quelques heures. Dans un premier temps, je voulais juste savoir où vous en êtes dans cette enquête, et si vous avez des pistes à suivre.

— Je vois.” Il jeta un coup d’œil sur l’écran devant lui et déplaça la souris pour quitter l’économiseur d’écran.

“Un message au 112 a fait savoir qu’un homme avait été agressé par deux autres juste sous les fenêtres de l’appelante, une femme d’un certain âge qu’on a vue depuis. C’était vers minuit et demi le samedi 17 octobre. L’appel venait d’une maison au croisement entre Nygårdsgaten et Strømgaten. Le message est daté de 0 h 29. Une patrouille a été prévenue, et ils étaient sur place à 0 h 36. Ils ont trouvé un homme grièvement blessé étendu sur le trottoir. Il était évanoui, avec une vilaine blessure derrière la tête, il saignait d’un coup de couteau reçu au bras. Il avait aussi le visage égratigné, comme si on le lui avait tapé contre le trottoir à plusieurs reprises. C’est d’ailleurs ce que cette femme a confirmé ; elle avait entendu un cri juste sous sa fenêtre de salon, pendant qu’elle regardait la télé. En allant à la fenêtre, elle a vu deux hommes se déchaîner sur le type au sol. Elle en a vu un tirer un couteau, mais l’autre a eu l’air de vouloir l’empêcher de s’en servir. Ils ont commencé à s’engueuler, l’un des deux a filé un grand coup de pied dans le flanc et dans la tête de la victime, et ils se sont enfuis chacun de leur côté, vers Strømgaten et en direction de Lars Hilles gate.

— Elle a donné une description des agresseurs ?

— Non. Elle pensait qu’ils avaient la tête couverte de ce qu’on a défini par la suite comme des cagoules.” Après un petit temps d’arrêt, il poursuivit : “Une ambulance a été appelée, et le blessé a été conduit directement aux urgences de Haukeland, où il a été pris en charge. Ils ont constaté un traumatisme crânien sévère, une blessure superficielle à l’arme blanche à un bras, une fracture du nez. Il avait en plus une oreille pratiquement arrachée, des égratignures et des bleus sur le visage. La possibilité d’une lésion cérébrale a justifié sa mise sous surveillance, et il a fallu attendre dimanche après-midi – hier, donc – pour qu’on ait l’occasion de l’auditionner.

— Vous savez qui c’est ?

— Oui. Il avait toujours son portefeuille et son porte-cartes, et on a trouvé son permis de conduire et sa carte bancaire sur lui." Il jeta un rapide coup d'œil sur l'écran. "Il a été identifié comme Dragovan Pavlović, originaire de Bosnie- Herzégovine, arrivé en Norvège avec le statut de réfugié en 1995, quand il avait sept ans. Une compagne norvégienne, Synnøve Kårtveit, et un enfant, un petit garçon prénommé Lars Milomir. Il a fait des études d'ingénieur et travaille à l'extension du métro léger depuis 2012.

— Dragovan Pavlović ! Le même que celui qui a été mêlé à l'affaire Fatima, à l'époque ?

— Exact, approuva-t-il.

— Le père de l'enfant qui ne naîtra jamais.

— Tu as bonne mémoire.

— Je n'oublierai jamais cette affaire ! Tu as bossé dessus, toi aussi. Tu crois qu'il peut y avoir un lien entre ces deux affaires ?

— On verra.

— Vous avez entendu sa compagne, j'imagine ?

— On l'a bien sûr prévenue dès qu'on a réussi à la joindre, et elle est montée à Haukeland dès qu'elle a pu s'arranger pour faire garder leur enfant. On l'a vue samedi.

— Et… ?

— Pas grand-chose à nous apprendre. Dragovan était sorti avec des potes boire quelques bières vendredi soir, et elle pensait qu'il rentrait quand il a été agressé. Ils habitent dans Jonas Lies vei, à Kronstad." Melvær fit défiler l'écran. "Dans un premier temps, on a essayé de connaître l'identité des potes avec qui il prenait une bière, pour savoir s'ils avaient des choses à nous dire. Mais selon sa compagne, c'est l'homme le plus gentil du monde, et elle refuse de croire qu'il puisse avoir des ennemis." Il sembla réfléchir. "On ne peut pas exclure qu'il s'agisse d'un cas de violence aveugle, ou d'un acte délibéré contre l'un de nos nouveaux compatriotes."

Elle le regarda, pensive.

"Dragovan Pavlović. Qui l'avait entendu, en 2006 ?

— Bjarne. Et Atle, une fois, avec Bjarne. Ils l'avaient trouvé sympathique, tous les deux. Peut-être un peu sanguin, mais ça doit être propre à… ces gens-là ? Je n'en sais rien.

— Sanguin, oui. Il n'était pas le seul. Ce n'était pas le cas des deux frères de Fatima ?

— Si. Ils avaient fait sa fête au jeune qui s'est révélé être le coupable dans cette affaire, en fin de compte. Dragovan Pavlović avait aussi exprimé des craintes sérieuses quant à ce qui pouvait se passer s'ils apprenaient que c'était lui qui avait mis leur sœur enceinte.

— Et voilà qu'il *s'est passé* quelque chose.

— Pour le moment, on a seulement essayé de les repérer. Le cadet, Kamran, habite à Olsvik, il est charpentier pour un entrepreneur assez important. L'aîné, Hamrad, on ne le trouve pas. Il est peut-être sur ton bureau, tu ne crois pas ? ajouta-t-il avec un sourire en coin.

— Ce n'est pas impossible. Mais à ce qu'on en sait, il n'est pas revenu en Norvège depuis qu'il est parti en Syrie pour rejoindre Daech, il y a deux ans. L'EI, comme on l'appelle maintenant.

— L'État islamique ?

— Oui. Assez extrême pour être rejeté par al-Qaïda.

— Je me souviens qu'on était allés l'interroger, Bjarne et moi, à Møhlenpris, où il logeait avec des copains. Ce n'était pas quelqu'un de facile, à ce moment-là déjà."

Elle fit un large geste des bras.

"Mais super, Arne. J'en sais un peu plus grâce à toi. Ça va être vraiment intéressant d'entendre ce que mon amie à *BT* veut me raconter.

— Tu nous tiens au jus, je suppose ?

— Bien sûr."

Ils échangèrent un sourire poli, elle termina sa tasse de café et retourna à son bureau attendre Mette Lavik.

57

Mette Lavik signala son arrivée à l'heure convenue, à la minute près. Signe Moland descendit avec l'ascenseur pour l'accueillir et la conduire à son bureau.

Les deux femmes, de quarante-cinq ans environ, étaient vêtues de façon très différente. Mette Lavik arrivait en tailleur-pantalon ocre chic et bien ajusté sur un ample corsage crème, donnant l'impression d'avoir été découpée dans un magazine de mode, tandis que Signe Moland portait des vêtements décontractés et pratiques : jean noir et pull en laine bleu marine dont seul émergeait le haut d'un chemisier à carreaux bleus et blancs. Mette teignait ses cheveux non permanentés en châtain, Signe avait les siens, blond clair, rassemblés en queue de cheval.

Signe Moland l'invita à entrer dans son bureau et lui proposa un verre d'eau gazeuse au lieu du sempiternel café, ce que Mette Lavik déclina poliment. Le bureau donnait sur l'arrière de l'hôtel de police. Au-dessus du toit d'ardoise gris clair de l'élégant bâtiment de style Art nouveau au coin de Halfdan Kjerulfs gate et Domkirkegaten, elles voyaient la tour de la cathédrale et la montagne derrière en direction de Brattlien.

Signe déplaça son fauteuil sur le côté du bureau, pour ne pas donner un ton trop formel à l'entrevue. Elle regarda Mette avec curiosité.

"Je suis impatiente d'entendre ce que tu as à me dire…

— Eh bien… Il se trouve que nous, les journalistes, nous ne

trahissons jamais nos sources, mais dans ce cas, la source est tout bonnement anonyme, même pour moi, alors ça s'apparente plus à un tuyau. Mais je pense que ça pourrait t'intéresser, par rapport à ce dont on a discuté il y a quelques semaines."

C'était exact. Mette Lavik l'avait appelée dans le cadre de quelques articles qu'elle écrivait sur le domaine qui l'intéressait alors, les combattants étrangers originaires du Vestland.

"Oui ?

— Ce matin, j'ai reçu un appel depuis un portable qui ne figure pas dans les Pages blanches, en tout cas, mais vous pourrez sans doute trouver de qui il s'agit, par d'autres méthodes."

Elle marqua une pause.

"Peut-être, répondit Signe. Ce n'est pas toujours si simple, mais on peut essayer.

— Le message était on ne peut plus concis. C'était un homme, de Bergen à en juger par son dialecte, qui disait : « L'agression dans Strømgaten vendredi soir. Adressez-vous à Hamrad Rizwan. » Et ça a été coupé.

— Strømgaten, ce n'est pas exactement ça, mais on parle vraisemblablement de la même agression. Hamrad Rizwan. Ça te dit quelque chose ?"

Mette hocha la tête.

"Il est sur la liste de ceux que je mentionne dans ces articles, sans être nommément cité, toutefois.

— À ce qu'on en sait, il est en Syrie, mais… La Norvège ne fait pas partie des pays dans lesquels il est le plus difficile d'entrer, même pour des gens avec son passif, alors il a pu revenir. On connaît vaguement son frère, alors je vais dire aux enquêteurs qui se chargent de cette affaire d'établir le contact avec lui."

Elle évita de mentionner que Hamrad Rizwan aurait eu une assez bonne raison d'agresser Dragovan Pavlović. Pour l'instant, ce n'était pas vraiment une affaire en bonne et due forme.

"La menace que représentent ces combattants étrangers, vous pensez qu'elle est réelle ?

— Eh bien… Entre nous, on a reçu la consigne d'être attentifs aux milieux qui mènent à la radicalisation, dans les groupes islamistes comme dans ceux d'extrême droite. Personnellement, je trouve que ce sont tous des milieux d'extrême droite. Nos propres garçons – et

quelques rares filles – se fondent sur une idéologie qui est dans le droit fil du nazisme le plus pur, à la différence que les musulmans doivent accepter de partager l'espace avec les juifs, l'ennemi absolu. Il y a d'ailleurs nettement plus de musulmans que de juifs en Norvège. Mais je place aussi les islamistes, avec leur vision extrême de la femme, leur foi en la charia et le djihad, donc la guerre de religion, à l'extrême droite de notre société."

Mette fit un sourire en coin.

"On a sans doute eu des combattants étrangers en Norvège à travers toute notre histoire. Les Vikings se laissaient enrôler par n'importe quelle grande puissance, tant qu'elle payait.

— Ça commence à dater, ça.

— D'accord, mais… Pendant les guerres du Danemark contre l'Allemagne, au XIXe siècle, beaucoup de Norvégiens se sont engagés volontairement pour combattre dans les forces danoises. À la fin des années 1930, un contingent d'au moins deux cents Norvégiens a participé à la guerre civile espagnole, du côté républicain. Ils sont encore plus nombreux à avoir pris part à la guerre d'Hiver en Finlande, en 1939, et dans ce contexte, il ne faudrait pas oublier les six cents volontaires, plus ou moins, qui ont servi sur le front est pour la race des seigneurs.

— Oui, merci… Mais…

— Après la guerre, des Norvégiens ont opéré au Moyen-Orient, en Afrique et en Afghanistan, sous la bannière des Nations unies ou de l'Otan. Il ne faut pas oublier que certains en sont revenus assez traumatisés pour constituer une menace. Mais, mais… Ces combattants étrangers, dont il est question maintenant, ils représentent quand même quelque chose de nouveau… et peut-être d'aussi dangereux, vu d'ici.

— C'était là que je voulais en venir. On a vu la brutalité des islamistes lors d'exécutions et de décapitations sommaires, et de pendaisons publiques. On a connu les attentats dans les aéroports et les lieux publics, avec le 11 Septembre comme exemple le plus marquant de ce qui peut arriver.

— Oui, le 11 Septembre, c'est le point de non-retour. Tes supérieurs du PST nous rappellent à l'envi que ce genre de choses peut se produire en Norvège, parce que dans ce contexte, on parle d'une espèce de guerre sainte, une croisade à l'envers dont la cible est la

Norvège prétendument chrétienne.

— Mais le 22 juillet, c'est l'un des nôtres qui a frappé, et il se qualifiait justement de croisé, non ?

— Un templier, qui plus est. Mais on s'égare. Hamrad Rizwan n'est pas un inconnu pour toi, si je comprends bien.

— On le suit depuis l'affaire de sa sœur. À l'époque déjà, il montrait des signes d'une franche radicalisation. On les a surveillés de près, lui et ses copains, pendant plusieurs années avant que deux d'entre eux se volatilisent. Dont Hamrad. C'était en 2013. Depuis, il n'est pas rentré, à ce qu'on en sait.

— Bon… Qu'est-ce que je peux écrire, dans tout ça ?

— Le moins possible. Nous ne voulons surtout pas qu'il sache qu'on est sur sa trace. Mais je te préviendrai dès qu'on aura le contrôle de la situation, et ce avant une éventuelle conférence de presse.

— Promis ?"

Elle hocha la tête, sans promettre davantage.

Après avoir raccompagné Mette Lavik à l'ascenseur et jusqu'en bas, elle rappela Arne Melvær et lui rapporta ce qu'elle venait d'apprendre. Ils convinrent qu'il s'agissait là d'une affaire nécessitant une coopération entre les services. Elle promit de rechercher Hamrad Rizwan via tous les canaux disponibles du PST, dans l'espoir de découvrir où il était, et s'il y avait une possibilité qu'il soit tout bonnement rentré en Norvège. De son côté, Melvær promit de la tenir au courant de leurs éventuelles découvertes.

"On part à Haukeland. On a obtenu l'autorisation de parler à Pavlović. Ensuite, on appellera Kamran Rizwan et on le convoquera pour une audition. Tu veux participer ?

— Avec plaisir."

Marché conclu. Elle alluma son PC et commença sa recherche sur Hamrad Rizwan, bien décidée à le serrer d'aussi près que possible.

58

Dragovan Pavlović était mi-assis, mi-allongé dans son lit, dont la partie haute était relevée pour lui soutenir le buste. Un gros bandage couvrait l'arrière de sa tête. Son visage était meurtri et égratigné, son nez bleuâtre et enflé, et son œil gauche réduit à une simple fente. Son oreille droite avait été recousue, et sa bouche avait un curieux aspect de guingois, bien qu'elle semble avoir été relativement épargnée par les mauvais traitements. Son avant-bras gauche était serré dans un pansement, pour soigner ce que le médecin avait décrit comme une estafilade causée par un objet tranchant sur l'extérieur du bras, comme s'il l'avait levé pour se protéger d'un assaut, protégeant du même coup sa carotide.

Les inspecteurs principaux Bjarne Solheim et Arne Melvær s'assirent à côté du lit, suivis d'une infirmière brune qui posa avec un sourire ferme un index sur la montre épinglée à son uniforme : "Le médecin a dit pas plus d'une demi-heure. Je vous dirai quand elle sera écoulée."

Les policiers hochèrent la tête et se concentrèrent sur l'homme alité.

"Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi ?" demanda Solheim.

Pavlović hocha la tête, un peu hésitant, et Solheim poursuivit :

"C'est essentiellement avec moi que vous avez discuté en 2006, en lien avec l'affaire Fatima."

Pavlović hocha de nouveau la tête, plus vigoureusement cette fois, et murmura quelques mots qu'ils ne comprirent pas.

“Quoi ?

— J’ai dit… Me souviens.

— Ce que nous aimerions que vous nous disiez, c’est si vous avez des souvenirs de ce qui vous est arrivé vendredi soir, ou plus exactement… dans la nuit de vendredi à samedi.”

Il répondit si indistinctement qu’ils durent se pencher vers lui pour l’entendre.

“Non, je… Rien. C’est tout vide.” Il les dévisagea, les yeux grands ouverts, presque confus.

“Votre compagne dit que vous deviez sortir prendre une bière avec des copains ?

— Oui. On était au Garage, en haut. Il y avait un groupe qui jouait au sous-sol. On a juste bu quelques bières, et on est repartis chacun de son côté. J’ai décidé de rentrer. Quand j’ai eu marché un moment, j’ai brusquement entendu des pas précipités derrière moi. J’ai reçu un coup ici…” Il illustra son propos d’un geste en direction du pansement sur l’arrière de son crâne. “Et c’est tout. Mon souvenir suivant, c’est que je me suis réveillé… ici.” Il regarda autour de lui, désorienté. “Enfin, quelque part ici, quoi. À Haukeland”, ajouta-t-il, au cas où les policiers n’auraient pas su où ils étaient.

“Ça ne fait pas lourd, constata Solheim.

— Ces copains avec qui vous étiez, qui sont-ils ? intervint Melvær.

— Des collègues. Je vous donnerai leurs noms, si ça peut aider.

— On ne sait jamais.”

Solheim reprit la parole.

“Comme je vous le disais, on s’est rencontrés dans le cadre de l’affaire Fatima. Il me semble qu’à l’époque, vous appréhendiez pas mal ce que les frères de Fatima pourraient faire s’ils apprenaient que vous étiez le père de l’enfant qu’elle n’a jamais eu.”

Pavlović écarquilla les yeux et regarda en direction de la porte.

“Quoi ?! Vous croyez que ça pourrait avoir un rapport ? Mais ça fait… bientôt dix ans !

— Vous avez eu des nouvelles de ces gars-là, depuis ? Hamrad et Kamran.

— Jamais ! J’ai prié Allah pour qu’ils n’apprennent jamais la vérité sur l’enfant. Et c’est sûrement ce qui s’est passé. Sinon, je l’aurais su.

— Vous pensez qu’ils n’ont pas pu finir par le savoir ?

— Je l’ai vu dans le journal, au moment du procès d’Alim, il y a

quelques années. Celui qui a fait le coup, précisa-t-il, provoquant un nouveau hochement de tête indulgent de Solheim devant cette nouvelle évidence.

— Alim a nié avoir été celui qui l'avait mise enceinte, mais ce n'était pas précisé, alors j'imagine que ça n'a jamais été évoqué devant le tribunal.

— Sans doute. Je n'ai pas suivi d'aussi près.

— Mais vous les avez revus, l'un ou l'autre, après l'affaire Fatima ?" voulut savoir Melvær.

Il secoua faiblement la tête.

"Jamais. Jamais, même de loin, et j'en suis heureux.

— Peut-on imaginer… Y a-t-il quelqu'un d'autre avec qui vous ayez eu maille à partir ?

— Non ! Personne. Mais je travaille avec… C'est peut-être un opposant au métro léger !"

Il fit un sourire en coin, pour souligner qu'il n'était pas sérieux.

"Pas impossible, répliqua Solheim. Tous les coups sont permis, dans ce débat. Mais on pense plutôt à de la violence aveugle dans ce contexte. Je ne sais pas…" Il interrogea Melvær du regard, mais son collègue lui fit comprendre qu'il n'avait rien à ajouter.

"On va s'en tenir là, Dragovan. On poursuit notre enquête, et vous serez bien sûr mis au courant des avancées. Bon rétablissement. J'espère que vous vous retaperez vite. Le métro léger a besoin de vous, vous savez."

Ils conclurent sur ce ton et surprirent l'infirmière, qu'ils croisèrent furtivement dans le couloir, dix minutes avant la fin du temps qui leur était imparti. À leur retour au poste, ils reçurent un message intéressant. Sous un buisson tout près de l'ancien immeuble de l'éclairage public, dans Strømgaten, on avait trouvé un couteau souillé de ce qui pouvait être du sang, et marqué d'une belle empreinte digitale, un pouce, à en croire le TIC. Ils demandèrent si c'était une empreinte qu'ils avaient dans leur fichier, et la réponse fut négative. "Mais on analyse le sang, on comparera les résultats avec les échantillons qu'on avait prélevés sur Dragovan Pavlović.

— Bien ! On attend les résultats."

Le lendemain, l'audition – ou la conversation, comme ils l'avaient évoquée lorsqu'ils l'avaient appelé – avec Kamran Rizwan eut lieu. Ils étaient convenus que Melvær et Signe Moland la conduiraient,

pendant que Solheim suivrait à travers le miroir sans tain. Avant la rencontre, Moland avait précisé qu'ils n'avaient pas encore réussi à localiser Hamrad Rizwan, ni en Syrie ni en Norvège. Ils n'avaient pas trouvé son nom dans les listes des passagers sur les vols de ces six derniers mois, mais ils avaient conscience malheureusement que beaucoup de gens entraient illégalement et sous une fausse identité dans le pays, en plusieurs endroits de la frontière avec la Suède. C'étaient les anciens itinéraires de fugitifs pendant l'occupation allemande qui servaient souvent, mais dans l'autre sens et à des fins différentes.

Solheim avait de Kamran le souvenir d'un adolescent boudeur. Il avait paru assez étouffé, par son père et par son frère, mais il dégageait politesse et bonne volonté lorsqu'il se présenta au commissariat à 15 heures, comme convenu. Il s'excusa de ne pas avoir pu venir plus tôt. L'entreprise qui l'employait était engagée dans un chantier entre Rådalen et Sandsli, pour livrer avant le 1er décembre un produit clés en main, disponible avant Noël. Il profitait de sa pause pour venir, et était attendu sur son lieu de travail avant 17 heures.

Les trois enquêteurs qui l'accueillirent remarquèrent qu'il avait un bandage autour de la main droite, tout près du poignet, mais aucun ne fit de commentaire. Il portait des vêtements simples : jean, t-shirt rouge frappé du nom d'un fournisseur de bois sur la poitrine, et un blouson bleu foncé.

On lui donna le choix entre du café, du thé et de l'eau minérale ; il choisit l'eau.

"Je ne vois pas très bien ce que je peux faire pour vous. Vous n'avez pas dit grand-chose au téléphone, mais j'ai compris que c'était grave ?"

Ils s'installèrent dans la salle d'audition, Melvær et Moland avec Rizwan, Solheim dans la pièce voisine.

"Nous vous signalons que cette discussion sera enregistrée, commença Melvær.

— Ah oui ?" réagit Kamran Rizwan, un peu plus réservé.

Melvær présenta les participants, indiqua qu'il était 15 h 12 et que l'interrogatoire de Kamran Rizwan avait lieu à l'hôtel de police de Bergen.

"L'interrogatoire ?" répéta Kamran, chez qui la colère semblait monter.

Melvær alla droit au but.

“Le nom de Dragovan Pavlović, ça vous dit quelque chose ?”

Le regard de Kamran se fit ouvertement méfiant. Après une petite pause, il répondit :

“Oui. Vaguement.

— Qu’est-ce que ça vous dit, alors ?

— … C’était un de ceux qui tournaient autour de ma sœur Fatima, à l’époque.

— Et contre qui vous faisiez tout votre possible pour la défendre. Vous et votre frère, n’est-ce pas ?”

Il haussa les épaules.

“Ça fait longtemps.

— Oui, mais ça a été une période dramatique pour vous et votre famille, ce qui est arrivé à Fatima.

— Le coupable a fini par être chopé. Qu’il s’estime heureux d’être au trou, sinon il aurait pu lui arriver quelque chose.

— Et voilà. Où étiez-vous vendredi soir, le 16 octobre ?

— Hein ? Ce vendredi ? J’étais à la mai… Enfin, non, attendez. Vendredi… Je suis sorti avec des copains.

— Ah oui ? Où êtes-vous allés ?

— Ben on a traîné un peu. On a pris des burgers chez Inside. On est passés à plusieurs endroits, je ne me rappelle pas très bien.

— Le Garage, peut-être ?

— Le Garage ?” Il haussa les épaules. “Me souviens pas. Pourquoi cette question ?

— Vous ne vous doutez pas ?

— Non.”

Melvær fit un petit geste vers le bandage à sa main.

“Vous vous êtes blessé ?

— Oui. Au boulot. Je suis charpentier, j’ai eu un accident.

— Avec un couteau, alors ?”

Il choisit de ne pas répondre, et se contenta d’un coup d’œil mauvais au policier.

Un ange passa.

“Il y a un autre nom qu’on doit mentionner. Hamrad Rizwan.

— Oui ? C’est mon frère.

— On le sait, bien sûr. Vous avez été en contact avec lui ?

— En contact ? Il est… à l’étranger.

— Où ça ?

— La dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, il était en… Turquie.

— Qu'est-ce qu'il y fait ?"

Kamran poussa un soupir et promena un regard vaguement découragé autour de lui, comme si c'était avec deux idiots qu'il conversait.

"Je crois que vous savez aussi bien que moi ce qu'il fait… là-bas. Il combat pour ce en quoi il croit.

— À savoir ?

— Bon, ne mettez pas tout le monde dans le même panier. Je sais comment vous pensez, les Norvégiens. On est norvégiens aussi, d'ailleurs. Hamrad et moi, on est nés en Norvège, on est citoyens norvégiens, avec un passeport norvégien, on va où on veut. Mon frère est plus fort que moi dans sa foi, pour le dire comme ça. Je… Je travaille à plein temps, j'ai une compagne avec qui je prévois de me marier avant d'avoir… Et elle est *complètement* norvégienne, au cas où vous vous poseriez la question. Mais… Hamrad, il s'est voué au combat pour la foi musulmane d'une façon très différente. Moi, je… Oui, je vais à la mosquée – de temps en temps –, et je fais mes prières – de temps en temps. Je sors boire des bières avec les copains – de temps en temps, ça aussi. Hamrad, il est beaucoup plus régulier et droit dans sa foi. Il ne boit pas d'alcool, il prie chaque jour, il croit… Il estime qu'on doit vivre conformément aux lois du Coran, de façon beaucoup plus stricte qu'on le fait… Enfin, moi. Papa était toujours strict, mais maman et mes sœurs, elles sont – elles étaient – beaucoup plus influencées par… le mode de vie norvégien. Et vous avez vu comment ça s'est terminé pour l'une d'elles ! Fatima." Une expression de tristesse passa sur son visage lorsqu'il prononça le prénom de sa sœur.

"Alors que pensez-vous de la grande différence entre vos points de vue sur votre religion ?"

Kamran choisit la contre-attaque.

"À quel point vous êtes chrétien ?

— C'est moi qui pose les questions, ici.

— Alors laissez-moi deviner. J'ai grandi dans ce pays, j'ai toujours connu des Norvégiens. Vous allez souvent à l'église ?

— Encore une fois…

— Non, vous n'avez pas besoin de répondre. Je parie pour le soir de Noël, et quelques enterrements, peut-être un mariage et un baptême, et plus tard la confirmation. Vous priez souvent Dieu ?"

Arne Melvær secoua lentement la tête, pour montrer qu'il ne jouait pas à ce jeu.

"Pas chaque vendredi, j'imagine. Et si c'était comme ça pour moi aussi ? Beaucoup de musulmans que je connais ne sont pas plus musulmans qu'elle et vous êtes chrétiens. C'est seulement une tradition, une culture à laquelle on appartient, que ce soit la vôtre avec Dieu et Jésus ou la mienne, la nôtre, avec Allah et Mahomet. Mon père m'aurait foutu une raclée monumentale si j'avais dit ça quand j'étais petit. Mais maintenant, je ne suis plus petit, et s'il avait tenté sa chance, j'aurais répondu avec les poings.

— Bien. Je vois où vous voulez en venir. Si on a enfin terminé avec cette comparaison entre vous et moi, revenons-en à ce qui nous occupait en premier lieu. Nous sommes donc d'accord : votre frère a une vision plus radicale de l'islam que vous, c'est bien ça ?"

Il dodelina de la tête.

"Oui, bon, d'accord. On peut dire ça.

— Vous pouvez confirmer qu'il est parti – pas en Turquie, mais en Syrie – combattre pour l'EI ?"

Il se figea.

"Non, je ne peux pas. Je ne peux absolument rien confirmer de tel. Il était en Turquie quand je lui ai parlé.

— Quand était-ce ?

— Il y a… L'année dernière.

— En 2014 ?

— Oui, répondit-il, fermé. En janvier.

— Il y a plus d'un an et demi, donc", établit Melvær. Il se tourna vers sa collègue. "As-tu des questions à poser à M. Rizwan ?"

Signe Moland hocha la tête. Elle planta son regard dans celui de Kamran Rizwan :

"Nous avons reçu des informations sur Hamrad.

— Des informations ?

— Son nom a été mentionné dans une agression qui a eu lieu vendredi soir, pas très loin du Garage. La victime est Dragovan Pavlović, et il a reçu des coups de couteau. Un témoin digne de foi indique qu'il y avait deux agresseurs." Elle ménagea ses effets. "Qu'en

pensez-vous, Kamran ?”

Kamran Rizwan déglutit plusieurs fois, mais garda le silence.

“Laissez-moi ajouter, intervint Melvær, qu’on a trouvé un couteau couvert d’empreintes digitales bien nettes. L’analyse du sang permet de le connecter directement à l’agression dont Pavlović a été victime. Nous devons par conséquent vous informer que nous prendrons vos empreintes digitales avant que vous quittiez – éventuellement – le commissariat aujourd’hui.

— Éventuellement ?” murmura Kamran Rizwan. Les derniers propos de Moland et Melvær semblaient l’avoir crevé comme un ballon. Il rapetissa visiblement devant eux. Son buste plongea vers l’avant, puis il se redressa.

“Je veux un avocat. Je n’y ai pas droit ?”

Melvær hocha la tête.

“Vous en avez un, ou on doit en désigner un pour vous ?

— Je ne connais personne. Vous pouvez… Mais j’en veux un correct, et… pas une fille !”

Il regarda rapidement Signe Moland avant de baisser de nouveau les yeux.

“C’est entendu. Enregistrement terminé jusqu’à nouvel ordre, mardi 20 octobre 2015, à 15 h 50.” Il jeta un coup d’œil vers le miroir sans tain. “Nous attendons ici, jusqu’à ce qu’on ait pris vos empreintes. Vous serez ensuite placé en détention provisoire jusqu’à l’arrivée de l’avocat, avec qui nous pourrons poursuivre cet interrogatoire.”

Kamran Rizwan se ratatina encore un peu, évoquant un chat qui s’apprête à bondir. Mais il ne sauta pas. Il s’immobilisa, le regard perdu, comme quelqu’un qui élabore un plan, ce que les policiers n’excluaient absolument pas.

59

“Quelle affluence !” lança maître Torodd Vallevik à son arrivée dans la salle d’audition en compagnie d’Arne Melvær et Kamran Rizwan, où ils furent accueillis par Bjarne Solheim et Signe Moland. Il était 17 h 25, et tout le monde, hormis Rizwan, se dit qu’ils étaient partis pour faire des heures supplémentaires. D’autres suivraient encore sans doute.

“Melvær et moi avons dirigé l’enquête, l’informa Solheim. Le PST est aussi impliqué, en la personne de notre collègue l’inspectrice principale Moland ici présente. Elle peut apporter des éléments importants pendant l’entretien.”

Maître Vallevik avait trente et quelques années. Il portait une veste en tweed brun-vert, un pantalon marron aux plis bien marqués, une chemise blanche et une cravate écossaise. Solheim déduisit automatiquement qu’il était supporter des Celtics ou des Rangers, éventuellement des Hearts.

“Je comprends. Eh bien, mon client est tout disposé à s’expliquer, si on peut commencer ?”

Ils s’assirent, Melvær et Moland à la table, Vallevik et Rizwan en face, Solheim sur une chaise un peu en retrait contre un mur, les yeux rivés sur Rizwan.

Melvær prit acte de l’audition.

“Nous poursuivons là où nous nous sommes arrêtés il y a une heure et demie. Nous avons maintenant établi que ce sont les empreintes de votre pouce et de votre index droits qui étaient sur le

couteau que nous avons découvert à proximité du lieu de l'agression qui s'est produite dans la nuit du 16 au 17 octobre. La victime a reçu des coups de couteau au bras gauche, et c'est son sang qui est sur le couteau. Vous présentez vous-même une blessure à votre main droite, dont vous prétendez qu'elle est en lien avec votre travail de charpentier."

Vallevik toussota et fit un petit signe.

"Mon client souhaite donner de nouvelles explications dans ce contexte.

— Bien. Nous écoutons."

Kamran Rizwan regarda Signe Moland.

"Elle… du PST.

— L'inspectrice principale Moland, oui.

— Elle a dit qu'elle avait reçu des informations disant que c'était Hamrad, mon frère, qui était responsable de l'agression dont vous parlez." Il se troubla, mais il poursuivit, encouragé du regard par Vallevik.

"Je le reconnais, maintenant. C'est vrai. C'était Hamrad.

— Mais… Nous avons cru comprendre que ça faisait un an et demi que vous n'aviez pas parlé à votre frère, alors qu'il était en Turquie.

— Il est rentré, il y a une semaine.

— Tiens donc ! Une raison particulière ?

— Notre père. Il est gravement malade. Il n'a peut-être plus longtemps à vivre. Hamrad est rentré pour le voir une dernière fois. Dire au revoir.

— Je comprends. Vous savez comment il est entré en Norvège ?

— Non, il… Ici, il est arrivé par le Kystbussen, de Stavanger."

Melvær regarda Moland. Elle se contenta de hausser les sourcils avec un petit sourire ironique, sans rien dire.

"Il logeait chez vos parents, alors ? À Slettebakken ?

— … Oui.

— Mais vendredi, vous êtes allés en ville ?

— Oui, on avait besoin d'un peu… d'air. De pouvoir discuter sans que les vieux soient là.

— Mais je vois presque votre frère comme une espèce de puritain. Il est sorti boire une bière, malgré tout ?

— Non, non. Il n'a bu… que des choses sans alcool. De l'eau minérale.

— Il était parfaitement à jeun, autrement dit, quand vous et les autres… Oui, parce que vous étiez plusieurs ?

— Oui, il y avait Mohammed et Ali, deux copains, mais ils sont rentrés chez eux… avant que ça n'arrive. Ils ne savent rien.

— On peut avoir les noms complets de ces deux-là ?

— Mohammed Dawadi et Ali Jedir.

— Racontez-nous ce qui s'est passé."

Il hésita. Un nouveau coup d'œil encourageant de Vallevik le relança.

"Quand on était là-bas, au Garage, on l'a vu – Dragovan. On l'a reconnu, et Hamrad, il s'est emballé. D'abord, il a voulu se jeter sur lui, mais on l'a calmé. Après, il n'arrêtait pas de regarder dans la direction de Dragovan, et je voyais que ça couvait en lui. Quand Dragovan s'est levé pour s'en aller, on l'a tenu à l'œil. Hamrad a dit : « J'y vais ! » Mohammed et Ali, ils ont dit : « Non, on reste. » Mais Hamrad a quand même voulu y aller, et je lui ai dit : « Je viens avec toi. » Au final, les autres sont partis aussi, mais dans la direction opposée. On a vu que Dragovan allait vers la Grieghalle, sans ses copains, et on lui a couru après. J'ai vu Hamrad sortir un couteau de sa poche. Je lui ai dit : « Non, Hamrad, pas ça ! On va juste lui faire sa fête, comme on l'a fait… » Bon, comme on l'a fait à l'autre, à l'époque. « On le tabasse et on le flanque dans le Lungegårdsvann, j'ai dit. » Mais Hamrad n'a pas entendu. Quand on est arrivés derrière Dragovan, il a sauté et il lui a mis un coup de pied derrière la tête, comme… oui, comme un coup de karaté. Dragovan est parti en avant. Il a brandi le couteau, mais je les avais rejoints. J'ai dit : « Non, Hamrad », et j'ai attrapé son bras, ça l'a fait dévier et il a atteint Dragovan au bras. J'ai arraché le couteau à Hamrad, et… Oui, c'est à ce moment-là que j'ai été blessé. J'ai refusé de lui rendre le couteau. Je lui ai dit : « Viens, Hamrad, faut qu'on se barre d'ici, quelqu'un a pu nous voir. » Hamrad s'est jeté sur Dragovan, l'a attrapé par la tête et la lui a tapée sur le sol, plusieurs fois. J'ai crié : « Viens, viens ! » Et enfin il a entendu. On est descendus à toute vitesse vers la gare et la bibliothèque, et en chemin, je me suis débarrassé du couteau, sous ce buisson. Et on est rentrés à la maison." Il se tut, presque essoufflé après avoir parlé aussi longtemps sans être interrompu.

Il y eut un petit temps mort.

"Vous êtes rentrés à la maison, avez-vous dit, relança Melvær. À

Slettebakken, donc ?

— Chacun chez soi. Il a pris un bus de nuit. Moi, j'allais jusqu'à Olsvik, alors j'ai pris un taxi.

— Et vous êtes arrivé vers… ?

— Je n'en sais rien. 1 heure ou une heure et demie, quelque chose comme ça.

— Vous n'avez pas regardé l'heure ?

— Non, je suis allé me coucher direct.

— Votre compagne s'en souvient peut-être.

— C'est si important ?! s'écria-t-il. Je n'ai rien fait ! Au contraire, j'ai empêché Hamrad de faire quelque chose… de bien pire."

Vallevik toussota.

"Je dois soutenir à cent pour cent mon client, sur ce point. C'est son frère qu'il faut tenir pour responsable.

— Où est votre frère, à l'heure qu'il est ?" demanda Melvær.

Kamran Rizwan eut de nouveau l'air plutôt mal à l'aise.

"Il… est parti.

— Parti ? Où ça ?

— Comment je le saurais ? Il est retourné… où il était, sûrement. Il n'était rentré que pour papa.

— Quand est-il parti ?

— Je ne peux pas répondre. Je ne l'ai pas revu depuis… ce soir-là.

— Vos parents auront peut-être la réponse.

— Eh bien…" Il regarda de nouveau Vallevik. "Vous croyez… On a terminé ?

— Non, malheureusement, intervint Signe Moland. Pas tout à fait. Il y a encore quelques points nébuleux."

Rizwan et Vallevik la fixèrent, Rizwan nerveux, Vallevik attentif.

"La guerre civile en Syrie dure depuis 2012, avec des conséquences dramatiques pour la population civile, ce dont les flux de réfugiés de ces dernières années témoignent. Il y a le régime d'Assad, le Hezbollah et la Russie d'un côté, l'Arabie Saoudite, la Turquie, le Qatar et les États-Unis de l'autre. Les insurgés sont un mélange de combattants pour la démocratie syrienne et d'importants contingents de l'EI, qui se servent de cette guerre comme d'un maillon dans la lutte pour leur califat autoproclamé, alors qu'en Occident aussi, on a été la cible d'attentats bien préparés. Votre frère Hamrad est parti en Syrie en 2013, via la Turquie et l'Irak. En Syrie, il a rejoint les forces de l'État

islamique. D'après nos sources, au tournant de 2014-2015, il y avait environ soixante-dix combattants norvégiens aux ordres de l'EI et actifs dans la zone du califat, qui s'étend de certaines régions en Irak à la partie nord de la Syrie. En ce moment, une violente bataille a lieu pour Alep, au nord-ouest de la Syrie, et les destructions sont importantes. Plus de soixante-dix mille civils ont été forcés à l'exil. Plus tôt cette année, la Russie est entrée en guerre aux côtés d'Assad et a commencé à bombarder les forces d'opposition, entre autres à Alep. Je dois malheureusement vous informer que votre frère Hamrad ne rentrera jamais à Bergen. Il a été tué lors d'un bombardement contre des immeubles à Alep en septembre. Nos sources dans le pays nous ont transmis une photo de lui avec plusieurs autres morts, qui ont tous obtenu le statut de martyr de la part de l'EI. Au cas où vous douteriez, vous pourrez voir cette photo plus tard. Quelle que soit la personne qui a agressé Dragovan Pavlović vendredi dernier, ce n'était en tout cas pas votre frère."

Maître Vallevik se tourna vers son client, d'un air interrogateur. Kamran Rizwan garda la tête baissée sur la table devant lui, remua les lèvres, comme pour une prière muette, mais ne dit rien.

"Alors je pense qu'on peut tout reprendre à zéro, non ?

— Il m'avait semblé comprendre qu'une source anonyme vous avait désigné Hamrad Rizwan comme le coupable ? intervint Vallevik.

— Oui, j'ai discuté avec la personne qui nous a transmis ce message. Hamrad et Kamran ne sont pas des noms très différents. Elle avait le prénom de Hamrad sur une liste à laquelle elle avait eu accès, alors ce n'est peut-être pas étonnant qu'elle ait mal compris le nom au cours d'un court message vocal.

— Eh bien…

— On a aussi de gros soupçons sur l'origine de ce tuyau." Elle regarda de nouveau Kamran. "Un témoignage fait état de deux agresseurs ce soir-là. C'était Mohammed ou Ali qui vous accompagnait, Kamran ? C'est peut-être lui qui vous a empêché de vous servir de votre couteau contre Dragovan, et qui vous a ensuite dénoncé ? Ou le troisième, celui qui ne vous a pas accompagnés ? On le saura sans doute bientôt, quand on les aura auditionnés tous les deux."

Kamran Rizwan se mordit les lèvres, pour bien faire comprendre qu'il n'avait rien à ajouter. Vallevik ne semblait pas non plus

envisager un quelconque commentaire.

“Alors je crois que dans le courant de la soirée, on va vous mettre en examen et organiser une réunion de mise en détention demain matin, décida Melvær. En attendant, vous serez placé en détention provisoire.”

Depuis son siège, un peu en retrait, Solheim demanda :

“Quelle mouche a bien pu vous piquer, Kamran ? Vous n’étiez pas un forcené, comme votre frère ! Vous avez bien fait votre trou, vous avez un boulot, une compagne. Qu’est-ce qui vous a pris, quand vous êtes tombé sur Dragovan Pavlović au Garage ? Le châtiment et la vengeance, dix ans après ?”

Kamran leva la tête et regarda Solheim.

“Il le méritait ! C’était impardonnable, ce qu’il a fait à notre sœur. Il aurait mérité de mourir. Ça n’a rien à voir avec le fait que nous soyons musulmans. On parle de justice. Fatima serait vivante, aujourd’hui, s’il ne l’avait pas mise enceinte. Vivante ! Elle serait mariée et mère, sans doute. L’autre, là, Alim, vous l’avez déjà mis en prison. Il sortira dans quelques années. Peut-être que quelqu’un l’attendra, lui aussi, à ce moment-là. Je n’en sais rien. Allah voit tout. Allah décide. Nous ne sommes que ses serviteurs.”

Ni Mohammed Dawadi ni Ali Jedir ne voulurent témoigner contre Kamran Rizwan pendant son procès. Les pistes électroniques dévoilèrent que c’était Dawadi qui avait appelé Mette Lavik pour l’informer, et on supposa donc que c’était Jedir qui avait participé à l’agression de Dragovan Pavlović. En raison du manque de preuves, il fut décidé de ne pas le mettre en examen. Kamran Rizwan fut condamné à trois ans et demi de prison. Comme circonstance atténuante, on insista sur le chagrin éprouvé par toute la famille quand Fatima avait disparu et avait été retrouvée morte, neuf ans plus tôt.

Sur un point, Kamran disait la vérité. Son père était gravement malade. Rizwan Saïf rendit son dernier soupir le 12 novembre 2015, sans aucun de ses fils à ses côtés.

60

“La voilà qui passe de nouveau, la Perdrix du Jostedal”, commentait-on à Nesheim quand Yngvil Nesbø remontait le vallon à vélo.

Personne ne savait très bien qui était le premier à l’avoir surnommée la Perdrix du Jostedal. Ce devait être parce qu’elle écumait les montagnes tout en haut de la vallée, et toujours seule. Ils la voyaient passer sur son vélo. Rarement. Elle restait “au bercail”, comme ils disaient.

Tout le monde connaissait son histoire, et comprenait bien qu’elle souffrait. Ils voyaient plus souvent ses parents, Jens-Olav au volant de son bus et Heidi quand elle venait voir l’un des anciens ou une personne gravement malade dans cette partie de la commune.

Quand ses amis étaient venus la voir depuis la ville en novembre 2012, elle leur avait dit qu’elle passerait peut-être le reste de ses jours dans l’Eksingedal : “Je n’en ressortirai peut-être plus jamais.” Trois ans plus tard, elle avait tenu cette promesse. Elle n’était pas encore allée plus loin que Dale, un certain nombre de fois au cabinet médical dans l’hôtel de ville, plus souvent à la bibliothèque de l’école de Dale. La plupart du temps, elle se faisait véhiculer par sa mère, qui pouvait avoir plusieurs rendez-vous dans l’ancien centre communal de la ligne ferrée Bergen-Oslo.

Tout se passait bien au cabinet médical. Son médecin traitant était très satisfait de la tournure que les choses prenaient après les blessures reçues à Utøya. Il louait son activité physique, faite de vie au grand air et de randonnées, et disait qu’elle finirait par se remettre

complètement des dommages corporels que l'assassin lui avait infligés. Pour les dommages psychologiques, il faudrait sans doute davantage de temps.

C'est à la bibliothèque qu'elle était le mieux. Lors de ses passages, elle écumait les journaux et ce qu'elle pouvait trouver de magazines, et elle empruntait des livres que sa mère avait souvent la tâche d'aller rendre.

Elle passait le plus clair de son temps à lire et à sillonner la montagne. Elle dévorait des livres depuis son plus jeune âge, et avait assez vite épuisé les étagères de la bibliothèque de ses parents. Elle en profitait maintenant pour y reprendre certains des livres qu'elle avait le plus appréciés. Son père rapportait toujours quotidiennement une pile de journaux à la maison, et elle les lisait tous de la première à la dernière page. Elle persuada en outre sa mère de souscrire un abonnement à *Klassekampen*, situé à gauche de sa propre position sur l'échiquier politique, mais qui était en quelques années devenu un quotidien bien documenté qui proposait des reportages de six ou huit pages parfois, une chose qu'elle ne trouvait pas dans les autres journaux fournis par son père.

Elle s'intéressait à la politique depuis ses neuf ans. À l'école, ils avaient entendu les récits médiévaux sur les voyages historiques entre l'Eksingedal et le Gulating. Un an après qu'ils avaient appris les dix-sept strophes – pas moins – de la *Romance du Gulating*, depuis son ouverture captivante : "J'ai ceint le cheval de la selle bleue, de la selle bleue / et je suis parti aux aurores. / Chante peau d'ours, / chante glacier, chante montagne ! / Au Gulating je veux aller, je veux aller, / avec mes provisions sur le dos et ma peau d'ours. / Chante ciel bleu, / Chantez petites étoiles !" Leur institutrice, Eva Eikemo, leur avait montré sur une carte comment les gens de la vallée, à l'époque, franchissaient la montagne depuis Flatekvål jusqu'au Modal, puis vers le Stordal et Kringla, jusqu'à Flolid, à Gulen, où le monument de Bård Breivik à la mémoire du Gulating avait été érigé en 2005, sur ce qui fut désigné en 2000 comme "site du millénaire" pour le Sogn og Fjordane. En relisant ce texte aujourd'hui, le douzième vers, qui disait "Et nous poursuivrons jusqu'à Veumsøy, à Veumsøy", la faisait un peu sourire. Il lui évoquait Silje Veum, de Førde, bien qu'elle sache que le domaine de Veum auquel sa famille était liée se trouvait à Fjaler et non à Gulen, où "Gudny à la chevelure d'or, la belle jeune fille" avait

ses quartiers. Mais ce qui avait ravivé son intérêt pour le Gulating, c'était que l'assemblée qui s'y tenait – la toute première dans l'histoire de la Norvège – représentait par bien des aspects le début de la démocratie et de la gestion par le peuple dans les pays nordiques.

Elle suivait les débats, les émissions culturelles et les documentaires à la radio et à la télévision. Elle se tenait au courant de l'évolution de la crise pétrolière, et elle ne ratait aucun débat sur la politique de Bergen, qui lui était familière depuis qu'elle avait vécu en ville. Elle constata que les points de vue politiques qui avaient mené au 22 juillet s'épanouissaient toujours dans certaines factions, et dut bien admettre que l'assassin d'Utøya n'avait pas opéré dans un vide politique. Auprès de certains, il avait atteint le statut de martyr qu'il souhaitait.

Elle, pour sa part, avait consacré du temps et de l'énergie pour se libérer de l'angoisse et de la dépression. Le pire, c'était la douleur d'avoir perdu Asle ; elle craignait de ne jamais pouvoir s'en débarrasser, et elle ne le souhaitait d'ailleurs peut-être pas. Elle pouvait souhaiter conserver le souvenir d'Asle comme ce qui lui était arrivé de meilleur dans sa vie, des jours heureux qui ne reviendraient jamais, des sensations qu'elle ne ressentirait peut-être plus jamais, en tout cas pas aussi intensément. Elle avait entamé l'autre combat avec une belle résolution. Elle avait trouvé des photos du terroriste et avait fixé ses yeux froids jusqu'à ce qu'elle voie à quel point il était pitoyable, insensible et dépourvu de toute autre propriété humaine qu'une haine aveugle.

Il lui arrivait encore de se réveiller la nuit, éjectée d'un cauchemar dans lequel Asle et elle fuyaient entre les arbres, encore et encore, vers Kjærlighetsstien et les à-pics, et elle entendait les coups de feu derrière elle si distinctement qu'au moment où elle se redressait dans son lit, le souffle coupé et trempée de sueur, leur écho grondait encore dans ses oreilles. Mais elle se remettait, en partie grâce à la thérapie cognitive à laquelle elle se soumettait, sur les conseils de son médecin traitant, en partie à travers son activité physique pour se libérer de ses blessures et se fixer ainsi des défis toujours plus exigeants. Elle allait lui montrer, à celui qui était enfermé tout seul dans sa cellule de la prison de Skien, que c'était elle qui était sortie victorieuse de ce duel, et que lui avait été vaincu.

Dans les montagnes, elle se sentait libre. Elle montait souvent à

vélo à Trefall, puis continuait sur les pentes abruptes jusqu'à Trefallstølen, puis vers l'intérieur du Stølsheim ; quelquefois aussi loin que le chalet de Selhamar et Raudberget, avec son flanc rouille de serpentinite, qui était en réalité verte, avait-elle lu quelque part, mais qui s'oxydait et devenait brun rouille au contact de l'air et de l'eau. À d'autres occasions, elle empruntait la route rudimentaire au-dessus de Trefall, passait le Norddal pour parvenir au grand barrage sur l'Askjelldalsvatn. En hiver, elle suivait l'itinéraire de bus jusqu'à Gullbrå et continuait en ski, jusqu'au Torvedal ou vers le chalet de Vola et Kvitanosi, le plus haut sommet de la région. Elle se souvenait d'avoir fait ces excursions, quand elle était enfant avec le club de randonnée, et un peu plus tard avec Marte et Morten.

C'était pour les fêtes de fin d'année, à Pâques et quelquefois en été, que ses deux amis d'enfance rentraient au pays. Morten n'était pas propriétaire et était resté dans le Sogn og Fjordane. Pendant qu'il était à Mo, il avait fait la connaissance d'une fille de Vassenden, à Jølster, et une fois ses études terminées, il y avait trouvé un emploi dans une équipe d'ouvriers agricoles. Quand il rentra à l'été 2015, il raconta qu'il aurait peut-être la possibilité de reprendre une ferme à Holsen, à l'est de Mo. Si tout allait bien, Karin et lui prévoyaient de se marier l'année suivante, puisque leur premier enfant était en route, comme il le révéla avec un mélange de fierté et de gêne à celle avec qui il avait partagé son tout premier baiser, quand ils avaient chacun quatorze ans.

Marte n'était encore ni mariée ni mère. Après le lycée à Voss, elle avait parcouru la moitié de la planète un sac sur le dos, entre le Vietnam et l'Afrique du Sud. Elle avait été serveuse quelques mois dans un restaurant de New York pendant qu'elle postulait dans une école d'art dramatique, sans succès. Elle était à présent à Oslo, où elle étudiait le design vestimentaire à l'École supérieure tout en étant modèle pour des photographes travaillant pour divers magazines de mode. Ses cheveux bruns et son port altier en faisaient un mannequin classique. Sportive et en bonne condition physique, elle accompagnait Yngvil sur quelques longues randonnées pendant les semaines d'été où elle rentrait, et deux ou trois fois à Pâques. Mais certains étés, elle ne rentrait pas du tout, occupée qu'elle était à d'autres projets ailleurs dans le pays, dont le design de costumes pour une reconstitution historique dans le Gudbrandsdal, à ce que sa mère lui expliqua.

Même si c'était sympa de revoir Morten et Marte, ils avaient l'impression de s'être éloignés les uns des autres pendant les années où le contact entre eux avait été plus ou moins régulier. Morten était avec sa copine, et Yngvil l'avait rencontrée. Marte avait évoqué sans trop s'appesantir quelques connaissances, parmi lesquelles des noms connus du milieu du cinéma et du théâtre à Oslo, mais aucun d'entre eux ne l'accompagna jamais dans l'Eksingedal. Ni Morten ni Marte ne mentionnaient Utøya ou ce qui s'y était produit, quand ils se voyaient, comme s'ils avaient reçu à la maison la consigne stricte de ne pas en parler. Ou peut-être ne trouvaient-ils pas les mots justes, elle n'en savait rien.

De ses anciens amis en ville, seul Hans venait la voir une ou deux fois par an. Un dimanche de juin l'année précédente, son grand-père l'avait accompagné. Tarald Nesbø avait envie de retourner dans l'Eksingedal, pour la première fois depuis plusieurs années. Le père et la mère d'Yngvil étaient présents, et ils avaient passé un très bon moment autour d'un café et de gaufres à Bergo avant que Tarald et Hans ne doivent aller dîner au domaine familial, chez Nils Olav et sa famille. Tarald et Jens-Olav avaient leur arbre généalogique en tête et ne doutaient pas que Nils Olav soit un cousin éloigné de Hans et Yngvil.

Hans était toujours actif au sein du parti. Aux élections de 2015, il était entré au conseil municipal à un poste de suppléant puisque le Parti travailliste le composait après les élections, avec la Gauche et le Parti chrétien populaire. Elle, de son côté, n'avait pas renouvelé son adhésion aux Jeunesses travaillistes. Elle s'était plutôt inscrite à l'Association de protection de la nature, par conviction personnelle et parce qu'elle y avait été encouragée par Silje Veum. C'était Silje qui allait lui faire interrompre son exil volontaire de trois ans dans l'Eksingedal et qui la ferait revenir dans l'arène politique.

À présent, c'était pour le Førdefjord qu'on se battait.

61

Depuis des années et des années, Silje Veum sentait qu'elle devait défendre sa terre natale, Førde dans le Sunnfjord, contre les préjugés et ce qu'elle percevait comme une critique injustifiée.

Ça avait commencé à la fin des années 1980, quand un journaliste du *Bergens Tidende* s'était fendu de propos nettement outranciers dans son journal : "De nombreuses localités du Sogn og Fjordane font preuve de si mauvais goût qu'on peut se demander s'il y a un bureau quelque part, tout au fond d'un couloir sombre, derrière des murs massifs et gris, où on travaille nuit et jour pour normaliser le mauvais goût." Il n'y était pas allé de main morte non plus concernant Førde : "Le pire de tout, c'est peut-être Førde. Plus qu'un bourg, Førde est aujourd'hui une fiction sociale-démocrate, construite sur l'idée que la chose est le but de tout être humain, plus que le but de toute chose est l'être humain. Si vous avez de l'argent, vous ne manquerez de rien à Førde." "Il n'avait pas tout à fait raison sur ce point, avait commenté son père à propos de cet article. On n'a eu notre Vinmonopol qu'en 1992, je crois. L'année qui a précédé ta naissance, Silje."

Son père avait découpé l'article et l'avait accroché en guise d'épouvantail dans les toilettes, en conséquence de quoi elle l'avait déjà lu pas mal de fois avant d'atteindre l'âge de dix ans. Elle le parcourait toujours quand elle rentrait à la maison et devait aller au petit coin. À partir de Presteholten, où elle avait grandi, sur le flanc de la montagne derrière l'église de Førde, la partie est du canton s'étendait comme une couverture verte devant eux, avec Viefjellet en

son milieu. En se tournant vers le sud, elle voyait Hafstadfjellet comme une montagne majestueuse tout près de la ville, et en remontant Halbrendslia, vous accédiez en hiver aux pistes de ski de Langeland. L'Angedal s'ouvrait au nord-est, l'E39, l'axe européen vers Jølster, Asruptunet et le beau paysage varié autour du Jølstravatn, passait au sud-est. Elle le percevait toujours un peu comme si elle voyait double, partagée entre ce qu'elle avait devant elle et le tableau classique qu'elle portait en elle. L'un de ses souvenirs d'enfance était que son père les emmenait dans l'Angedal, puis qu'ils remontaient le Trodal, où on lui racontait la vieille histoire de Trodals-Mads et l'énigme criminelle qui y était liée. Elle avait grandi entourée de toute part de nature, et c'était sans doute cela qui était responsable de son engagement pour la défense de la nature depuis qu'elle était adolescente.

Ce n'était pas sur l'environnement mais sur le centre-ville de Førde que le journaliste de *BT* s'était déchaîné. Bon, d'accord, il y avait des commerces et des concessionnaires auto. Mais la Jølstra traversait le bourg, qui avait décroché son statut de ville en 1997. En plein centre-ville, on pouvait y pêcher saumon et truite de montagne. Non loin de sa rive nord, on trouvait la Maison de Førde qui abritait bibliothèque, cinéma, théâtre, salle omnisport et piscine. Elle y avait passé de nombreuses heures dans son enfance et son adolescence. Elle n'avait jamais manqué de rien, alors de ce point de vue, il devait avoir raison, ce mec de *BT*, quand il disait que ceux qui avaient de l'argent ne risquaient pas de manquer de quoi que ce soit à Førde.

Mais son cœur était assez grand pour contenir plus d'un endroit dans sa vie. La moitié de son cœur était à Førde, l'autre à Veum, à Fjaler, à l'ouest du Kjøssnes, au sud du Dalsfjord. On y trouvait la vieille ferme familiale, attestée dans les registres paroissiaux depuis le XVIIe siècle. On y avait été agriculteur pendant plus de trois cents ans, jusqu'à ce que son arrière-grand-père Peder Veum décède en 1979. Ni son grand-père ni ses frères et sœurs n'avaient montré d'intérêt à poursuivre l'exploitation. L'aîné Tore était capitaine dans la marine marchande, sa sœur Helga avait épousé un gars d'Ålesund et vivait là-bas. Le paysan de la ferme voisine avait repris le clos et le gérait en plus de ses terres. Ils avaient conservé le bâtiment principal, sans l'utiliser. Mais Helga et Kristian, le grand-père de Silje, avaient construit des chalets sur le terrain. Son père avait rénové et modernisé

le bâtiment principal, vieux de près de deux siècles. C'était là qu'ils avaient passé toutes leurs grandes vacances, dans son souvenir, ainsi que les autres jours de congé dans l'année.

Førde se trouvait sur une rivière tout au fond d'un fjord. Au niveau de Veum, le Dalsfjord était à son plus large. Ici, c'était du fjord qu'elle était tombée amoureuse. Sa mère, qui venait du Sognefjord, avait souvent été sur un bateau dès qu'elle avait commencé à marcher. Pendant que son père réparait le vieux bâtiment d'habitation, c'était sa mère qui emmenait Silje et ses deux frères sur le fjord, avec seulement des rames les premières années, puis avec un moteur hors-bord permettant des promenades plus longues en direction d'Atløy et Askvoll, ou du côté sud jusqu'à Fure et Grytøyra. Ils rapportaient alors le dîner : morue, lieu noir, maquereau ou truite de mer.

Il y avait de chouettes montagnes dans le lointain[1] ici aussi, depuis Kringla et Blegja jusqu'à l'imposante Dokka et le chapeau noir d'Atløy, en passant par la haute crête de coq de Heileberget. Tout au bord de la mer, on trouvait Værlandet et Bulandet, jadis généreusement disséminés, où pouvaient s'établir des gens pragmatiques et travailleurs, ainsi qu'Alden et Den Norske Hesten, points de repère maritimes aussi longtemps que des bateaux avaient longé la côte de la Nordveg.

Ces dernières années, elle était souvent partie seule sur le fjord, de préférence à l'aube. Elle préférait ramer, pour pouvoir entendre les sons autour d'elle, les cris rauques des oiseaux marins, le coucou sur le coteau derrière Brendehaug, le clapotis des vaguelettes sur l'étrave, et sentir le parfum d'eau de mer comme du sel aux fines herbes dans ses narines. Elle pouvait alors s'arrêter, comme ensorcelée, presque hypnotisée, pour ne plus faire qu'absorber le paysage qui l'entourait, peint en tons tirés d'une palette intemporelle, bien avant l'arrivée des premiers hommes à cet endroit, tandis que le mur de glace se retirait lentement vers l'intérieur des terres. C'était ainsi qu'elle avait appris à aimer la nature. Elle décida de bonne heure de se battre pour elle, contre les intrus, les destructeurs et les cupides.

À quinze ans, elle s'était inscrite à Natur og Ungdom. Quelques années plus tard, elle avait rejoint les Jeunesses travaillistes. Elle voyait clairement les signaux d'alerte à l'horizon. Le combat pour le Førdefjord approchait.

Engebøfjellet se trouve à Vevring, sur la commune de Naustdal sur

la rive nord du Førdefjord, l'un des plus riches fjords à saumons de tout le pays. Depuis les années 1970, on savait qu'il y avait aussi d'importants gisements de titane, de rutile et de grenat dans la montagne. Dans les années 1990, plusieurs recherches géologiques furent effectuées. Une compagnie pétrolière américaine démontra l'existence d'un filon de rutile long de deux kilomètres et demi, pour une valeur estimée à cent milliards de couronnes environ. Une carrière pour l'extraction de titane vit le jour, mais la société qui la gérait fit faillite. En 2006, la toute nouvelle société Nordic Mining entra en scène. Ils achetèrent les droits d'exploitation du gisement, dans l'espoir d'extraire 250 millions de tonnes de minerais en cinquante ans, en plus de 45 millions de tonnes de roches en exploitation à ciel ouvert. On n'en utiliserait que 4 %. Le reste serait stocké sur place, entre autres sur un dépôt bien visible sur Engebøfjellet. Mais de grandes parties seraient concassées et déposées au fond du Førdefjord. Une zone de 2,6 km^2 serait recouverte d'environ 140 millions de mètres cubes de roche. Pour lier les déchets pulvérisés et en faire une espèce de vase, Nordic Mining prévoyait d'ajouter du Magnafloc, un liant susceptible de causer des cancers et d'être nocif en cas d'exposition répétée.

Les éleveurs de poissons en aval du fjord et les défenseurs locaux de la nature réagirent vigoureusement à ces projets. L'exploitation de minerais ne dérangeait pas grand-monde, mais les décharges dans le fjord étaient vues comme "un arrêt de mort du Førdefjord en tant que fjord à saumons dans les années à venir", comme le formula Kurt Oddekalv, le président de l'Association pour la protection de la nature, à l'occasion d'une réunion populaire à Førde en mai 2008. Silje avait assisté à cette rencontre, et la critique d'Oddekalv à l'encontre du projet de décharge au fond du fjord ne lui avait pas échappé. Il se servit de l'exemple du Langfjord, à Sør-Varanger, comme épouvantail. "Le Langfjord faisait 400 m de long et 60 m de profondeur avant que les mines de Sydvaranger obtiennent l'autorisation d'exploitation et de déposer les déchets au fond du fjord. À la cessation de l'activité en 1997, le Langfjord ne faisait plus que 1 m de profondeur et 30 ou 40 m de large là où le dépôt avait été effectué", avant de conclure sur une diatribe caractéristique : "Si vous voulez devenir des voyous miniers, pas de problème. Mais c'est terminé si vous voulez continuer à être des paysans qui tirent leurs récoltes de la belle et généreuse

nature !”

En 2007, le Førdefjord rejoignit la liste nationale des fjords à saumons du pays. Dans le même temps, la Nausta, la rivière qui débouche dans le Førdefjord à Naustdal, fut définie comme cours d’eau à saumons. D’après les prescriptions de l’Agence norvégienne de l’environnement, le saumon dans ces rivières devait être protégé contre les interventions et les activités dans les régions côtières et dans les fjords à proximité.

En 2008, Nordic Mining envoya au ministère de l’Environnement une demande d’autorisation d’exploitation minière à Engebøfjellet, avec dépôt dans le Førdefjord. Le ministère transmit la demande à l’Agence norvégienne de l’environnement pour examen technique. L’agence fit savoir en retour que les conséquences de cette décharge étaient très incertaines. Des espèces très menacées comme l’aiguillat commun et la lingue bleue frayaient dans le Førdefjord, et la crainte de les voir disparaître à cause de dépôts si importants était réelle. L’agence n’approuvait par conséquent pas la demande, et faisait référence aux conséquences négatives que le projet pouvait avoir sur ces espèces comme sur le saumon, la truite, la morue et le lieu noir, qu’on trouvait aussi dans le fjord, ce qui représenterait une atteinte sérieuse à la biodiversité.

En local, à Naustdal, on militait à la fois pour et contre ce projet minier. Beaucoup étaient pour. Ils savaient que l’exploitation minière créerait de nombreux emplois dans le secteur et rapporterait beaucoup à la commune en taxes professionnelles, qui bénéficieraient en retour à la population. Ceux qui argumentaient contre mentionnaient que le Sogn og Fjordane était la région du pays où le taux de chômage était le plus bas. Par ailleurs, le cadre temporel de cette exploitation était de cinquante ans. À ce terme, la totalité des minerais aurait été exploitée. Bon nombre des postes liés à ce projet seraient donc temporaires, et que resterait-il une fois tout terminé ? Un fjord mort, comme ça avait été le cas dans le Langfjord et le Jøssingfjord ? Un monument au profit à court terme qui grèverait les revenus futurs du tourisme et de la pêche sportive à un niveau bien plus haut que ce que défendaient les revenus de l’exploitation minière ?

Pendant un temps, on aurait pu croire que le refus de l’Agence norvégienne de l’environnement à ce projet avait bloqué les choses. Mais Nordic Mining ne baissait pas les bras, et le nouveau

gouvernement était de leur côté. En 2014, l'agence reçut du ministère la consigne claire de procéder à une nouvelle évaluation du projet, et cette fois, de bien mettre au même niveau les préoccupations environnementales et sociales. Il fut prouvé qu'un agrément serait synonyme d'importants revenus, évalués dans un premier temps à quatre cent trente milliards de couronnes. Le profit de l'État norvégien en constituait 28 %, et la commune de Naustdal toucherait beaucoup en impôts et taxes. À la suite de cela, l'Agence norvégienne de l'environnement décida qu'ils pouvaient autoriser l'exploitation minière. Un de ses représentants déclara que les avantages étaient considérés comme supérieurs aux inconvénients.

Les cris de guerre retentirent de nouveau. Natur og Ungdom fut à la source de manifestations à Førde, Bergen et Oslo, où ils défilèrent sous la banderole *NON AUX DÉCHARGES DANS LE FJORD* en criant leur nouveau slogan : "Laissez le fjord vivre ! Laissez le fjord vivre !" Ce fut le combat qui rassembla Silje Veum et Yngvil Nesbø après cette longue interruption.

Notes

1. Clin d'œil de l'auteur à un poème célèbre d'Ivar Aasen, le père du néo-norvégien, *Dei gamle Fjell i Syningom* ("Les vieilles montagnes dans le lointain").

62

Elles avaient gardé le contact depuis 2011, mais seulement par mail et par téléphone. Silje avait beau être habituée aux grandes distances dans ses montagnes, le trajet jusqu'à Bergo, en haut de l'Eksingedal, était si difficile pour quelqu'un qui n'avait pas de voiture qu'elles ne se rencontrèrent pas avant le printemps 2015, quand Yngvil lui demanda si elle ne voulait pas venir la voir un week-end à la fin du mois d'avril. Elles avaient déjà échangé de nombreux mails sur ce qui se passait autour du Førdefjord.

Motivée par son implication dans la protection de l'environnement, Silje était bien avancée dans une licence de géographie qu'elle prévoyait de poursuivre en master, dans l'espoir de décrocher un poste dans l'administration environnementale ou des missions similaires dans le public, de préférence dans sa région natale. La première année à Bergen, elle avait vécu dans une communauté à Møhlenpris. Elle possédait à présent un deux-pièces à Dragefjellsbakken, qu'elle avait pris le risque d'acheter sur un emprunt qu'elle parvenait tout juste à rembourser grâce à un job alimentaire qu'elle exerçait le soir dans un magasin de vêtements de Galleriet, en plus de tâches effectuées pendant le week-end dans une copropriété de personnes dépendantes.

L'un des sujets récurrents lors de leurs rares conversations téléphoniques était ce qu'Yngvil pensait faire quand elle estimerait qu'il était temps pour elle de faire son retour dans la société. À chaque fois, elle avait hésité. "Je resterai peut-être ici jusqu'à la fin de mes

jours” était son refrain habituel, mais, sans relâche, Silje l’avait aussi délicatement que possible invitée à penser différemment. “Regarde-moi ! C’est mon implication pour le Førdefjord qui m’a poussée à entreprendre ces études. Ça pourrait te concerner aussi, toi qui passes tes journées à sillonner la montagne ? À ce que j’en sais, des parties de Stølsheimen sont destinées depuis longtemps à la production hydroélectrique. Comment tu réagiras quand on décidera d’y installer des éoliennes ? – Des éoliennes ! Quelqu’un l’a proposé ? – Attends, tu verras.”

Le vendredi 17 avril, Silje prit le train à Bergen, sous une bruine fine. À la gare de Dale, elle acheta un billet de bus à un chauffeur qui lui fit un petit sourire : “À Bergo ? Tu es Silje, alors, j’imagine ?” Il se présenta comme Jens-Olav Nesbø, le père d’Yngvil, avant de la conduire en toute sécurité à travers un paysage où alternaient tunnels étroits, virages sans visibilité, fjords et montagnes, comme un tour d’horizon complet de la Norvège au cours des deux petites heures que dura le trajet, avant de s’arrêter à Bergo. Yngvil l’y attendait près de l’abri. Silje remercia Nesbø, et il poursuivit en direction de Nesheim et Gullbrå.

Les deux jeunes femmes s’embrassèrent. Elles ne s’étaient vues que deux fois auparavant, à Utøya en 2011 et quand elle était allée voir Yngvil à l’hôpital à Bergen cet automne-là, mais le contact qu’elles avaient entretenu depuis les avait rapprochées, un peu comme deux correspondantes épistolaires d’antan, comme la mère d’Yngvil en avait eu quand elle était jeune, lui avait-elle raconté.

“Ça fait plaisir de te voir, confia Silje en la contemplant. Tu as bonne mine.”

Yngvil rougit, surprise par ce compliment inattendu. “Merci… Toi aussi.”

Elles étaient assez semblables, fluettes l’une comme l’autre, Silje un peu plus large d’épaules qu’Yngvil. Cette dernière avait les cheveux plus foncés que quand elle était petite, ceux de Silje étaient teints en châtain. Elles avaient des traits facilement reconnaissables, mais Yngvil avait la mâchoire inférieure plus prononcée que Silje. En revanche, la bouche de Silje était plus large et exprimait une certaine gourmandise quand elle souriait, tandis qu’Yngvil avait une expression pensive et le sourire beaucoup plus réservé. Elles portaient toutes les deux des vêtements de circonstance : coupe-vent léger, jean bleu et

bottines.

Arrivées à la ferme, elles furent accueillies par la mère d'Yngvil, qui leur avait préparé une grosse soupe à la viande, prête à être servie. "La soupe pour les citadins, comme on l'appelle ici, annonça Heidi Nesbø avec un grand sourire. C'est super pour Yngvil de recevoir de la visite, ajouta-t-elle en regardant sa fille. N'est-ce pas ?"

Yngvil hocha la tête.

"Oui. C'est chouette."

Trois quarts d'heure plus tard, Jens-Olav se joignit à elles. "Le bus est garé pour le week-end, déclara-t-il avant de se servir en soupe et en pain fait maison, et de remplir son verre d'eau bien claire. À la tienne, alors ! lança-t-il en levant son verre. Un vrai aquavit, ça, après une longue journée au volant."

Dès le premier instant, Silje se sentit comme chez elle dans la famille d'Yngvil à Bergo. L'atmosphère y était chaleureuse et agréable, en un contraste saisissant avec le drame qu'Yngvil et elle avaient vécu presque quatre ans plus tôt. À Bergen, elle avait revu Hans et Aboukar, qui lui avaient dit qu'Yngvil n'était plus que l'ombre d'elle-même après Utøya, mais telle qu'elle la voyait à présent, elle lui faisait une tout autre impression. Le lendemain, lorsqu'elles grimpèrent dans la montagne et s'enfoncèrent parfois jusqu'aux genoux dans les restes de neige, elle fut impressionnée par sa forme physique. Elle-même n'avait pas à se plaindre de ce côté-là, elle allait régulièrement au club de sport et faisait de longues randonnées dans les montagnes autour de la ville, mais elle avait du mal à suivre Yngvil quand celle-ci allongeait le pas pour de bon.

Elles ne cessèrent de parler. Un barrage semblait s'être rompu chez Yngvil, et elles avaient beaucoup de choses à se raconter. Des souvenirs de leur enfance et après, ceux de Silje dans le Sunnfjord, les siens de l'Eksingedal. Il y avait beaucoup de points communs, mais de grandes différences aussi. Dans tout l'Eksingedal, on ne comptait quand même pas plus de deux cents habitants, tandis que Førde en regroupait près de douze mille, à peu près autant que Bergen quand elle était la plus grande ville du Nord au Moyen Âge. De ce point de vue, c'étaient peut-être ses grandes vacances à Fjaler qui lui rappelaient le plus ce que ça faisait d'habiter à Bergo. Elles avaient toutes deux été des enfants curieuses, avaient beaucoup lu et s'étaient engagées tôt en politique. Yngvil raconta que c'était ce qui s'était

passé à New York le 11 septembre 2001 qui l'avait poussée à agir. Silje mit en avant son implication pour la défense de la nature, et le sujet du Førdefjord ne tarda pas à arriver sur le tapis.

"N'importe qui doté d'un peu de jugeote est contre les décharges dans le fjord ! s'indigna Silje. L'agence de l'environnement est contre, à la base, mais le ministère l'a fait changer d'avis. L'Institut de recherches océanographiques et les spécialistes des rivières sont résolument contre. Ils disent que les décharges peuvent avoir de lourdes conséquences sur les poissons. En amont du lieu prévu, il y a un fjord à saumons et trois rivières à saumons. Les jeunes qui en viennent doivent franchir les décharges pour aller dans la mer, où ils grandissent avant de revenir frayer dans les eaux qui les ont vus naître. Beaucoup de chercheurs pensent qu'ils seront affaiblis, et mourront peut-être, en passant dans les zones mortes où les décharges auront détruit toute leur nourriture. En quelques années, tout pourrait être mort, pas seulement le fjord, mais les rivières aussi ! La montagne sera pulvérisée, rien que pour du profit à court terme. Et le gouvernement l'a autorisé, sans se soucier de l'environnement et des richesses naturelles. Mais crois-moi, Yngvil, la prochaine fois qu'ils démarreront des travaux sur Engebøfjellet, je m'enchaînerai à leurs engins de chantier. Et je ne serai pas la seule. Natur og Ungdom prévoit une grosse manifestation après le Nouvel An, et ils surveillent de près les projets. Beaucoup des propriétaires terriens du coin sont contre aussi. Ils voient les préjudices financiers que ça va engendrer. Personne n'est contre l'exploitation en elle-même, mais beaucoup estiment que ça doit être possible de faire des décharges à terre, certains disent dans la mine, carrément, à mesure qu'elle se videra. C'est pour le fjord qu'on a peur. Le fjord et la vie qu'il abrite !" Elle se leva, brandit le poing droit et cria vers la montagne : "Laissez le fjord vivre ! Laissez le fjord vivre !"

Yngvil se joignit à elle, d'une voix moins enthousiaste : "Laissez le fjord vivre ! Laissez le fjord vivre !" En remerciement, son amie la serra fort dans ses bras, et elles demeurèrent ainsi un moment, comme une sculpture fondue, avant de se libérer lentement. Yngvil se détourna, les joues en feu, et regarda la vallée, les montagnes en face, derrière lesquelles la ligne Oslo-Bergen ouvrait sur le reste du monde.

Elles ne purent éviter d'aborder ce qui s'était produit à Utøya, et les conséquences sur elles. Elles avaient l'une comme l'autre lu les

commentaires dans la section débat de sites web à l'origine sérieux, qui reflétaient les points de vue que le terroriste avait publiés dans son manifeste. Elles avaient entendu parler de jeunes travaillistes qui avaient reçu des menaces par mail ou SMS, envoyées par quelqu'un qui disait regretter qu'ils aient survécu au massacre, mais qu'ils n'y échapperaient sans doute pas à la prochaine occasion.

"Ça me rend malade, de lire des trucs pareils ! s'écria Silje.

— Ça me fait vomir, littéralement, embraya Yngvil. J'en vomis."

Il arrivait encore à Silje de se réveiller en pleine nuit, et d'entendre les balles du meurtrier tandis qu'ils nageaient désespérément dans le fjord, puis les cris de douleur de ceux qu'il atteignait, qu'ils soient dans l'eau ou à terre. Elle remerciait encore et encore le destin pour les habitants de la rive qui l'avaient sauvée, ressentait encore le soulagement dans tout son corps quand des mains puissantes l'avaient soulevée pour lui faire franchir le rebord du bateau, l'envelopper dans une couverture en laine, avant d'en récupérer plusieurs autres et de mettre le cap vers la terre ferme. "Mais ça a été pire pour toi, Yngvil, je le sais. Tu as été touchée, dans ton corps et dans… ton cœur.

— Oui." Ses yeux s'emplirent de larmes, et elle déglutit. Au bout d'un moment, elle ajouta : "Si… Quand je me sentirai assez bien… J'ai décidé de m'inscrire à l'École supérieure pour devenir institutrice en maternelle, afin de pouvoir raconter aux générations futures ce qui s'est passé ce jour-là, dans l'espoir qu'elles apprennent quelque chose, pour que ça ne se reproduise jamais."

Silje lui fit un sourire chaleureux. "Je suis contente que tu aies corrigé « si » en « quand ». Je sais que ça ira. Je le vois quand je te regarde. Tu en as la force, toi aussi. Si on peut faire une chose, nous qui étions à Utøya, c'est montrer à cet énergumène que le perdant dans cette histoire, c'est lui. Il n'a pas eu raison de nous… pas de nous tous. On finira par triompher, nous qui sommes encore là."

Silje pouvait disposer d'un lit dans la chambre d'amis au fond de la mezzanine, et même après que Heidi et Jens-Olav furent couchés, elles passèrent un moment à discuter dans la pénombre, jusqu'à ce qu'Yngvil aille se coucher dans sa chambre, bien après minuit.

Dimanche après-midi, Jens-Olav les conduisit dans la voiture de Heidi jusqu'à Dale. Avant qu'elles se séparent, elle confia à Silje qu'elle ne se rappelait pas à quand remontait la dernière fois qu'elle avait tant parlé.

“Il faudra qu’on le refasse, répondit Silje, et Yngvil hocha la tête. La prochaine fois, tu viendras me voir en ville.

— Oui ?” Yngvil avait l’air étonnée, presque effrayée, mais ne déclina pas l’offre.

Il allait cependant falloir attendre l’automne avant qu’elle ose le faire. Elle avait longtemps hésité, mais elle avait discuté avec Silje encore plus souvent qu’auparavant, par téléphone plus que par mail, à présent. Silje avait passé tout l’été à Førde, où elle avait décroché un boulot au Sunnfjord Hotel. Elle avait invité plusieurs fois Yngvil, sans que cette dernière ose franchir le pas. Un si long voyage toute seule depuis… Non, ce serait trop difficile.

Elle finit par se décider en septembre et convint avec Silje d’une date de visite. Cette fois, ce fut sa mère qui la conduisit à Dale, où elle prit le train pour la première fois depuis qu’elle était partie pour Bergen en 2011. Tout son corps frémissait de crainte et d’expectative tandis qu’elle regardait le Veafjord et le Sørfjord passer de l’autre côté de la fenêtre près de laquelle elle était assise. Le train traversait un tunnel après l’autre, donnant l’impression d’une projection de diapos constamment interrompue. Elle ne put reprendre une respiration normale que lorsqu’ils sortirent du dernier long tunnel à travers Ulriken, distinguèrent le Store Lungegårdsvann par les fenêtres de l’autre côté de la voiture et sentirent le train ralentir doucement avant son arrêt au terminus de Bergen.

Elle était convenue avec Silje que celle-ci l’attendrait à la gare, et elle était bien là, tout sourire, quand Yngvil posa le pied sur le quai. Elles s’embrassèrent chaleureusement, comme si des années les séparaient de leur dernière rencontre.

“Ça fait plaisir de te voir !

— … Moi aussi.”

Rien qu’en entrant dans le grand hall, Yngvil fut frappée par le volume sonore ; elle avait presque oublié à quel point une si grande ville pouvait regorger de sons différents. Sur l’esplanade devant l’entrée principale de la gare, elle s’arrêta et regarda autour d’elle. Elle y vit ce qui était encore l’École d’artisanat d’art mais qui déménagerait dans quelques années dans un nouveau bâtiment de l’autre côté du Store Lungegårdsvann, dessiné par Snøhetta mais dans un format beaucoup plus réduit qu’initialement prévu, avait-elle lu dans les journaux. À gauche de l’école, elle vit le vieux bâtiment en bois de

Marken et, derrière, le grand hôtel de ville gris datant des années 1970, aussi incongru maintenant qu'à l'époque. Elle eut une impression de chute libre quand un souvenir lui revint en mémoire. C'était à cet endroit précis, en 2006, qu'elle avait échangé son premier regard avec Asle, qui était assis à l'arrière de la voiture de Karen avec Hans, pour aller faire du sport, tandis qu'elle allait prendre le train. Si elle avait su… Mais on ne sait jamais.

On était vendredi après-midi, et elle ne rentrerait que dimanche. Elles avaient le week-end entier devant elles. "Ce soir, on ira dîner au Pingvinen, annonça Silje. Pour demain, je nous ai pris des billets pour aller à DNS. Une pièce de Frode Grytten. *Des gens comme nous*. J'ai prévu ensuite de rencontrer Hans, Aboukar et peut-être d'autres à l'Opera, et on verra ce qu'on fait."

Elles longèrent le Lille Lungegårdsvann en direction de Festplassen.

"À propos, j'ai parlé du Førdefjord avec Hans, puisque le Parti travailliste est divisé sur la question. La section de Naustdal est pour l'exploitation minière, bien sûr, quoi qu'il en coûte. Ils pensent seulement en termes d'emplois maintenant, et pas dans cinquante ans. Tout comme les nouveaux socialistes d'Årdal et ce genre d'endroits. Mais la section de Førde, à dix kilomètres, est pour l'exploitation minière mais contre les dépôts dans le fjord. Il a dit que c'était aussi le point de vue de la plupart des gens ici, en ville. Il a dit que son oncle avait promis de s'enchaîner lui aussi, en cas de nécessité. Truls Nesbø. Il a passé des années et des années en mer du Nord, mais aujourd'hui, il travaille pour Oddekalv et les gens de l'Association pour la protection de la nature. Vous êtes cousins, si j'ai bien compris.

— Oui… Truls doit être cousin issu de germains de mon père, je crois.

— Des tas de gens bien sont originaires de l'Eksingedal, à ce que je vois.

— Oui."

Yngvil engloutissait le paysage urbain autour d'elle, un paysage qu'elle avait appris à bien connaître pendant qu'elle était scolarisée à Katten. Il tombait une pluie légère, mais ce n'était pas une surprise. Les vêtements de pluie étaient un impératif quand on habitait à Bergen, et elle rabattit la capuche de son coupe-vent au moment où elles passèrent devant le Pavillon musical en direction d'Ole Bulls

plass, où Den Nationale Scene constituait un fond décoratif à ce qui était le pendant berguénois de Broadway, avec des maisons de la culture de chaque côté de l'étendue herbeuse sous Veiten. Ils s'y étaient promenés main dans la main, Asle et elle, par des soirées d'hiver humides, des journées de printemps indécises et des jours de septembre où le soleil apparaissait soudain. On ne savait jamais complètement à quoi s'en tenir avec le temps, dans cette ville. Le coupe-vent était l'accoutrement le plus sûr de tous, volontiers complété d'un petit parapluie dans son sac.

Arrivées au bâtiment de la Loge, elles prirent à droite en direction de Vaskerelven, qui n'était pas une rivière mais une rue, et la suivirent jusqu'à Engen, qui n'était plus un champ, puis vers Dragefjellsbakken, où elle ne put s'empêcher de rire à l'idée qu'il n'y avait pas non plus de dragon au sommet de la butte, tout au plus quelques petits garçons avec leurs cerfs-volants, d'où probablement le nom. L'école de Dragefjellet regroupait ceux qui voulaient devenir juristes, sous la houlette de l'université de Bergen, comme tant d'autres choses dans cette partie de la ville.

Silje fit fièrement visiter son appartement, un deux-pièces. "Il n'y a pas de chambre d'amis, malheureusement, mais on peut te préparer le canapé. Mon lit est aussi assez large pour nous deux, si tu préfères."

Yngvil regarda le petit canapé et le trouva un peu petit pour être à proprement parler confortable, mais elle n'en dit rien et se contenta d'un petit sourire prudent, comme à son habitude.

"Ça doit être super d'avoir son chez-soi.

— Oui, tu verras ce que tu pourras trouver quand tu reviendras en ville. Tu es décidée, ce sera l'École supérieure ?

— J'y pense, mais ça ne sera pas avant l'automne prochain.

— Assez tôt, en tout cas."

Elle remarqua deux grandes photos en noir et blanc au mur. Elles représentaient toutes les deux un fjord, en contraste marqué, sous un ciel mouvementé de nuages sombres percés d'un rayon de soleil. Sur l'une d'elles, un personnage s'étirait sur le côté, comme en pleine danse, se découpant en noir sur la surface argentée du fjord. Il y avait plusieurs personnages sur l'autre photo, tous dans des postures de danse entre la crête montagneuse et le fjord.

"C'est le Dalsfjord, vu depuis le sommet de Heileberget, précisa Silje en tendant un doigt. Là, tu vois Øyna, où Sigrid Undset est allée

voir Gösta af Geijersam et sa famille à Storevik. Il faut qu'on y aille ensemble, un jour. C'est un photographe américain qui vit à Dale qui les a prises. David Zadig."

Le Pingvinen se trouvait dans Vaskerelven, "sur la rive est", comme disait Silje. On y servait de la bonne cuisine norvégienne classique. Silje choisit un ragoût de viande en sauce brune, tandis qu'Yngvil se laissa tenter par la morue fraîche au beurre de Sandefjord. À l'issue du repas, elles allèrent dans une sorte de pub un peu plus haut dans la rue, mais le niveau sonore y était si élevé qu'Yngvil demanda gentiment si elles pouvaient poursuivre.

Elles se retrouvèrent de nouveau chez Silje, où elles partagèrent une bouteille de vin rouge avant de se rendre compte qu'il était l'heure de se coucher.

"Je te prépare le canapé ?" demanda Silje.

Yngvil tourna la tête.

"Ce sera sûrement plus confortable avec toi.

— D'accord."

Elles se déshabillèrent, dos à dos. Silje fut la première prête et se glissa sous la couette de son côté du lit. Elle regarda Yngvil, toujours assise sur son bord de lit, en culotte et t-shirt. Après avoir fait passer son t-shirt par-dessus sa tête, elle resta un instant un peu penchée en avant. Silje ressentit un coup au cœur en voyant à quel point la cicatrice consécutive au tir de l'assassin qui l'avait atteinte du côté gauche du dos était nette. Elle tendit prudemment une main et la passa doucement à cet endroit, en sentant la cicatrice comme une résistance granuleuse sous le bout de ses doigts. Yngvil se retourna à demi et croisa son regard.

Depuis le collège, Silje savait que les garçons, ce n'était pas son truc. Yngvil savait en son for intérieur qu'elle ne ressentirait jamais la même chose pour un autre homme que ce qu'elle avait ressenti pour Asle. Elle posa son t-shirt par terre, se tourna dans le lit et pivota vers Silje, sans la quitter des yeux.

63

Dans la voiture de Truls Nesbø, qui roulait vers le nord en ce vendredi 19 février 2016, ils entendirent aux informations que le roi avait maintenu en conseil des ministres la mesure du ministère de l'Écologie pour autoriser l'activité minière à Engebøfjellet, selon la législation concernant la pollution. Les plaintes de Natur og Ungdom, de l'Association pour la protection de la nature, du Groupe de Vevring et du Førdefjord pour l'environnement et des Rivières à saumons norvégiennes étaient classées sans suite.

"C'est vraiment dégueulasse !" s'exclama Truls lorsqu'ils sortirent du tunnel de Jernfjell et entrèrent dans la région du Sogn og Fjordane.

Ses deux passagères, Silje et Yngvil, l'approuvèrent avec véhémence.

"Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Yngvil. Il n'y a plus aucun espoir ?

— Si, si, répondit Truls. Après tout, on ne parle que de forages d'essai. On se battra aussi longtemps qu'il le faudra pour mettre un terme à ce qui se passe là-haut. Aucune décharge dans le Førdefjord, plutôt crever !"

Il y avait plus de deux semaines que Natur og Ungdom avait entamé l'action à Engebøfjellet. Le mardi 2 février, ils avaient barré la route d'accès à la montagne. Quinze personnes furent interpellées par la police et durent payer des amendes pour un montant total de cent cinquante mille couronnes. Le groupe qui s'était enchaîné se vit en outre interdire l'accès au site dans un rayon de cent cinquante mètres

autour du chantier et de la route montant à Engebøfjellet, en conséquence de quoi un nouveau groupe de manifestants fit son apparition sur le chantier le mercredi soir, au milieu des bourrasques de neige et dans un vent glacial. Les ouvriers présents ne firent rien pour contrecarrer les manifestants ; ils arrêtèrent les engins et cessèrent leurs activités. Un représentant de Natur og Ungdom déclara à la presse qu'ils ne renonceraient pas. Ils étaient prêts à tenir longtemps. Deux mille personnes s'étaient inscrites sur la liste des activistes, ce qui faisait de la lutte pour Engebøfjellet l'une des plus importantes mobilisations écologistes en Norvège sur de nombreuses années.

Il y eut deux actions légendaires dans la lutte pour la préservation de la nature norvégienne. L'une fut la manifestation de Mardøla, dans l'Eksingedal, dans la région du Møre og Romdsal, à l'été 1970, et l'autre les manifestations dans le Finnmark contre l'extension du bassin hydrographique Alta-Kautokeino entre 1979 et 1982.

Le conflit à Mardøla marqua la première utilisation de la désobéissance civile lors de manifestations en Norvège. Cette action fut un événement symbolique important pour le caractère essentiel de la préservation de la nature. Le litige portait sur Mardalsfossen, l'une des plus hautes cascades au monde, qu'on voulait enfermer dans des conduites. Les manifestants firent le siège du chantier. Plusieurs s'enchaînèrent. Parmi les centaines de manifestants, on trouvait entre autres le philosophe Arne Næss. Un photoreportage dont beaucoup de gens se souvenaient montrait l'évacuation musclée d'Arne Næss par deux policiers qui le portaient littéralement hors de la zone. Les manifestants perdirent cette bataille. En conséquence de ces travaux, Mardalsfossen était à sec la majeure partie de l'année, mais le combat pour la préservation de la nature norvégienne reprit de plus belle à la suite de ces actions.

Neuf ans plus tard, l'affaire d'Alta provoqua encore plus de troubles. La lutte opposait les intérêts des Sames et la protection de l'environnement d'un côté, et le souhait d'étendre le réseau de production électrique dans le Finnmark de l'autre. À l'été 1979, un groupe d'activistes bloqua une route de chantier en s'asseyant dessus pour en interdire l'accès. Dans les jours et les semaines qui suivirent, des gens de tout le pays vinrent s'enchaîner. Quelques mois plus tard, un groupe de Sames entama une grève de la faim devant le Parlement,

après s'être vu refuser une demande d'interruption de travaux. Les protestations se poursuivirent les années suivantes. En 1981, il y eut de nouvelles manifestations, à Alta et devant le Parlement. Plus de mille activistes durent payer des amendes, d'autres se retrouvèrent derrière les barreaux après avoir refusé de les payer. Mais en 1982, le couperet tomba, impitoyable : la Cour suprême déclara que l'extension était légale. Le nouveau barrage fut inauguré en 1987. Les manifestations eurent pourtant un aspect positif : la politique norvégienne à l'égard des Sames fit l'objet de vives critiques, et une nouvelle réglementation vit le jour, avec notamment la création d'un Parlement "same", l'assemblée autochtone.

Truls Nesbø n'avait que de vagues souvenirs de l'affaire de Mardøla, survenue quand il avait treize ans. Il avait débattu de l'affaire d'Alta avec ses condisciples de NTH, l'École supérieure des techniques à Trondheim, et il devait admettre qu'il ne savait pas très bien dans quel camp il s'était situé à ce moment-là. En tant qu'élève ingénieur, la création de sites hydroélectriques l'intéressait, et ni les Sames ni les défenseurs de la nature ne l'émouvaient directement. Si quelqu'un dans le groupe lui avait déclaré que trente-cinq ans plus tard, il irait s'enchaîner avec d'autres, il aurait vigoureusement protesté.

Yngvil avait participé à la troisième grande manifestation, au début de l'été 2011. En compagnie d'Asle, elle était allée à Øystese et dans la montagne empêcher l'avancée des travaux de ce qu'ils appelaient les "mâts-monstres". La décision avait été prise de construire une ligne électrique longue de quatre-vingt-douze kilomètres en travers du Hardanger, et les manifestations contre ce projet furent les plus importantes actions de désobéissance civile en Norvège depuis l'affaire Alta-Kautokeino. Cette fois aussi, les participants étaient venus de tout le pays. Sous la houlette de Herborg Kråkevik, des artistes tels qu'Ole Paus, Anne Grete Preus, Ove Thue et William Hut avaient enregistré le CD *Våkenatt i Hardanger*[1] dans l'église de Granvin, en protestation contre ces travaux. Les activistes plaidaient pour un câble sous-marin plutôt que pour une rangée de pylônes qui traverserait la nature intacte à forte attraction touristique qu'était le Hardanger. Une fois de plus, la police dut intervenir pour déloger les activistes. Cette manifestation aussi fut à l'origine d'une photo symbole, quand la leader en costume traditionnel local Synnøve

Kvamme fut soulevée par la police du container gris luisant qui renfermait les morceaux de pylônes, et sur lequel elle avait grimpé avec un faux panneau d'avertissement marqué *Hardanger in danger*.

C'était maintenant le Førdefjord qui était en péril. Au terme de trois semaines de lutte, les activistes avaient décidé de clore les manifestations ce week-end-là par un blocage de vingt-quatre heures du chantier et une grande réunion populaire à Vevring le samedi à 15 heures pour protester contre les dépôts dans le fjord. Le thème de cette réunion était univoque : *Ce n'est qu'un avant-goût ! Nous reviendrons !* C'était à cela que les trois occupants de la voiture se rendaient pour apporter leur soutien.

Sur le bac entre Oppedal et Lavik, ils continuèrent à discuter autour d'une tasse de café et d'un pancake. "C'est ce qui va se passer ? demanda Silje. Toutes les manifestations pour l'environnement vont se terminer par des défaites ?

— On verra, répondit Truls. J'ai beau avoir quelques années de plus que vous, j'ai grandi dans la même société, qui fonctionne à peu près bien. Celle pour laquelle nos parents et nos grands-parents se sont battus. Pendant plus de trente ans, j'ai travaillé en mer du Nord, à pomper de l'or noir dans les fonds marins, toute la base d'une poursuite du développement durable en Norvège. Mais le plus gros défi dans le pays, aujourd'hui, qu'est-ce que c'est ? La pauvreté, la misère, la lutte des classes ? Non, c'est…" Il leva une main vers elles pour les inviter à compléter.

"Le changement climatique, répondit Silje. La pollution des rivières, de la mer, de l'air qu'on respire, la glace qui fond au Groenland et aux pôles. C'est le monde qu'on va transmettre à nos enfants… Ou…" Elle jeta un rapide coup d'œil à Yngvil. "Aux générations qui nous suivront, en tout cas.

— On est toujours un pays privilégié, poursuivit Truls, avec autant de nature vierge accessible. Pourquoi vous croyez que les touristes viennent en nombre pour parcourir la côte en bateau, les fjords, aller voir les glaciers et les montagnes ? Parce qu'on a des trésors dans ce pays, qui ont été exploités et consommés en beaucoup d'autres endroits. C'est d'autant plus important que nous nous battions pour préserver cette nature. Les précédentes actions pour l'environnement visaient la production hydroélectrique, d'accord. Aujourd'hui, on commence enfin à réagir aux éoliennes qui sont prévues sur toutes les

montagnes, l'une après l'autre, le long de notre magnifique côte. Nous, à l'Association pour la protection de la nature, nous avons toujours été contre. Les éoliennes font du bruit, elles tuent des oiseaux et des insectes, il faut construire dans une nature intacte alors que ça ne devrait jamais arriver, et on en est loin vu la tournure que prennent les choses, avec des propriétaires étrangers basés dans des paradis fiscaux qui vont engranger de gros profits personnels grâce à la destruction de la nature norvégienne. Exactement ce que les lois sur les concessions à la production hydroélectrique du début du XXe siècle devaient empêcher. Ou comme l'État s'est occupé des revenus du pétrole dans les années 1970, bien que Carl I. Hagen et sa clique aient voulu les vendre au rabais à des compagnies pétrolières américaines.

— Les bassins hydrographiques, oui ! s'écria Silje. Aujourd'hui, les nouvelles technologies permettent à l'exploitation des centrales hydroélectriques d'augmenter de 50 % dans le cadre des mêmes réglementations sur les rivières et les cascades. Ça doit être bien mieux de miser là-dessus, non ?

— Et le pétrole ne sera pas éternel. Si on a de la chance, on peut encore en extraire des zones autour de la Norvège pendant cinquante ans, peut-être plus si on réduit le rythme d'extraction. Mais un jour, ce sera fini, et ce sera peut-être sur l'hydroélectrique qu'il faudra miser, à ce moment-là.

— Et l'énergie marémotrice, ajouta doucement Yngvil. Ça, j'y crois.

— Parfaitement ! Avec l'une des côtes les plus longues au monde, c'est une possibilité qu'on n'a pas encore essayé d'étudier sérieusement. Tu as parfaitement raison."

Les haut-parleurs les informèrent qu'ils approchaient de Lavik, et que l'heure était venue de regagner les véhicules.

"Mais pour l'instant, ce n'est ni d'hydroélectricité ni d'éoliennes qu'on parle dans cette histoire, reprit Truls tandis qu'ils s'enfonçaient dans le Sognefjord, dont ils longeaient la rive nord.

— Non, c'est de l'assassinat d'un fjord, répondit Silje. Tous les experts sont de notre côté, derrière l'Institut de recherches océanographiques. La population locale proteste, même face à l'argument que l'école du coin pourrait être sauvée, les routes améliorées, que tout sera merveilleux à condition qu'on accepte cette horrible décharge dans le fjord et qu'on broie notre montagne en tout

petits morceaux. C'est à pleurer du sang !"

Truls lui lança un rapide coup d'œil et sourit, sans rien ajouter.

"J'ai pris une chambre à l'hôtel de Førde, mais vous logez chez tes parents, Silje, c'est bien ça ? demanda-t-il lorsqu'ils eurent dépassé Langeland et amorcé la descente sur Førde.

— Oui, à Presteholten, là-bas." Elle tendit un doigt en direction de l'autre extrémité de Førde. "On va ensemble à Vevring, hein ?

— Bien sûr. On reste unis, les filles. On n'a pas fait tout le chemin depuis Bergen pour jouer les touristes, quand même ?"

Silje et Yngvil secouèrent la tête.

"Non, non. Hors de question", répondirent-elles en même temps.

Truls Nesbø les déposa à Presteholten, mais elles proposèrent plutôt de descendre à pied à l'église, le lendemain matin, pour l'y retrouver. Avant d'entrer dans le bâtiment, Silje jeta un coup d'œil discret à Yngvil. Elle avait l'air un peu pensive. Mais elle ne lui demanda pas si c'était dû à la tension avant de rencontrer pour la première fois les parents de Silje ou à l'idée de ce qui allait se passer le lendemain. Elle avait l'impression que les dés étaient jetés, dans un cas comme dans l'autre.

Notes

1. “Nuit de veille dans le Hardanger”.

64

Il faisait autour de 0 °C et le vent était glacial lorsqu'elles montèrent dans la voiture de Truls Nesbø le matin du samedi 20 février et partirent en direction de Vevring.

"J'espère que vous vous êtes bien habillées, les filles ? demanda Truls en leur ouvrant la portière. Ça va être un divertissement glacial.

— J'ai pu emprunter à papa son pull en laine, aux couleurs des JO d'hiver 1994, répondit Silje. Et le collant avec lequel ma mère fait du ski.

— J'ai quatre couches de vêtements ! renchérit Yngvil avec un sourire falot. J'espère que ça me protégera à peu près du froid."

Depuis Førde, ils empruntèrent la nationale le long de la rive nord du fjord jusqu'à Naustdal et la vallée ouverte autour de l'embouchure de la Nausta, où ils prirent la départementale en direction de Stavang. Un quart d'heure ou vingt minutes plus tard, quand ils virèrent vers Redalsvika, Truls tendit un doigt vers le fjord. "Là, vous la voyez, Engebøfjellet." Entre les montagnes de part et d'autre du fjord, on voyait la mer, avec Engebøfjellet comme une butte à droite dans le paysage. "Et là-bas, le bassin hydrographique du Redal arrive dans le Liavatn, puis dans le fjord. La troisième des rivières à saumons autour du Førdefjord que les dépôts dans le fjord menaceront.

— Et c'est adopté, bon sang ! s'exclama Silje. Par le roi en conseil des ministres, comme on dit.

— Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, répondit Truls. Et aujourd'hui, il va y en avoir, de la vie ici. On y veillera."

Yngvil hocha faiblement la tête, en sentant la boule qu'elle avait dans le ventre enfler à chaque kilomètre qu'ils laissaient derrière eux.

Ils franchirent deux tunnels avant d'approcher d'Engebø.

"J'ai rendez-vous avec des gens de Natur og Ungdom à Vevring", déclara Truls en entrant dans un énième tunnel. En en ressortant, ils étaient à Vevring.

Longtemps, Vevring avait été un endroit pour les artistes. L'exposition annuelle de Vevring était devenue un concept à part entière depuis sa première édition à l'automne 1979. Par la suite, de nombreux artistes y étaient restés après la fin des manifestations de l'année. Sous un grand arbre près de la mer, on trouvait la monumentale *Arch* de Claes Hake, qui leur fit penser à une épave de bateau échouée. Devant l'école, ils virent *Portal på sirkel* de Bård Breivik, entouré de solides meubles en pierre qui pouvaient servir de lieu de repos ou de point de rendez-vous, en cas de besoin. Deux jeunes femmes de Natur og Ungdom les y attendaient, Kati et Rebecca. Ils furent chaleureusement accueillis. "Merci beaucoup de bien vouloir soutenir notre action, commença Kati. Ça fait plus de deux semaines qu'on y est, parce qu'on a refusé de céder face à une décision en conseil des ministres, et ça a eu des conséquences sur nos forces et notre économie. On approche du million et demi de couronnes en amendes. Et il y en aura sûrement d'autres aujourd'hui, ajouta-t-elle avec un regard éloquent sur les nouveaux arrivants.

— On attend beaucoup de monde pour la journée, pour la réunion populaire à l'école. Il y aura à manger, de la musique, des discours, des lectures de poèmes… une vraie fête populaire. On doit leur montrer qu'on est nombreux, et qu'on n'a pas renoncé. On doit tenir, quoi qu'ils disent au conseil des ministres ! compléta Rebecca.

— Il faut se garer ici, confia Kati à Truls. L'un des propriétaires qui nous soutiennent vous conduira sur le chantier, où d'autres activistes attendent avec les chaînes. Rebecca reste ici pour la réunion populaire. Je vous accompagne dans la montagne."

Peu de temps après, ils grimpaient sur une route de graviers abrupte. Le propriétaire était un colosse jovial avec une barbe de plusieurs jours et une casquette vert foncé marquée *SAUVEZ LE FJORD !* en capitales au-dessus de la visière. En montant, ils regardèrent vers le sud, où Blegja dressait ses mille trois cents mètres au-dessus de la mer, comme une borne gigantesque entre le Førdefjord et le Dalsfjord, une

montagne que Silje connaissait bien depuis l'autre côté.

Sur le dernier tronçon avant le sommet, la pente diminua. Ils voyaient les engins, là-haut, peints en rouge pour bien se détacher sur le sol couvert de neige. Sur la zone à l'intérieur des clôtures, ils virent quelques grands poteaux noirs coiffés de ce qui ressemblait à des têtes humaines, dont plusieurs chevelues, en noir aussi.

"Qu'est-ce que c'est ? demanda Yngvil.

— C'est le peuple de feu, répondit Kati. Ils sont censés surveiller le Førdefjord. C'est le projet artistique d'une certaine Ane Sommerstad. Les sculptures masculines devaient être ici, sur la montagne, tandis que les féminines devaient rester près du fjord pour le surveiller. Mais certaines femmes se sont retrouvées ici, je crois." Elle rit. "À moins que ce ne soient des garçons avec des cheveux longs."

Sur le plateau principal, un groupe de manifestants s'étaient déjà enchaînés à un gros engin. Un peu plus loin, cinq personnes, dont deux en tenue de travail, semblaient les attendre devant un véhicule à chenilles rouge marqué *KATI* sur son flanc. La tresse tendue autour des engins, censée tenir à l'écart les personnes étrangères au chantier, ne semblait servir à rien.

"Bonne chance, souhaita le propriétaire en les regardant sortir. Il faut que je redescende, la police m'a interdit de venir ici."

Kati les mena au groupe qui les attendait. Silje tendit en riant un doigt vers le côté de l'énorme véhicule. "KATI ! C'est en ton honneur, tu crois ?

— J'imagine, oui."

Ledit groupe se composait de deux autres filles de Natur og Ungdom et du père de l'une d'entre elles. Les deux conducteurs d'engins qui étaient chargés d'effectuer les forages d'essai s'adressèrent à eux dans un anglais plein de bonne humeur, les mains enfoncées dans les poches de leurs parkas bleu foncé. "Ils sont finlandais", expliqua Kati. Ils avaient tous les deux l'air de prendre les événements avec un calme tout flegmatique, mais l'action était quand même en cours depuis trois semaines et c'était loin d'être la première fois qu'on les empêchait de faire leur travail.

Plusieurs longueurs de chaînes furent raboutées grâce à des cadenas et posées autour de l'engin. Chaque personne se ceignit d'une longueur de chaîne supplémentaire, qui fut fixée par un autre cadenas. Yngvil sentit comme un coup au cœur quand les lourds liens

l'enserrèrent, et elle fit un mouvement pour se dégager.

"Ça va ?" demanda Truls.

Non ! répondit une voix en elle. *Je déteste ça ! Ça me rappelle…* Mais elle regarda Silje et se laissa apaiser par son regard encourageant. "Oui… Je crois", bredouilla-t-elle.

Les deux autres filles et le père s'attachèrent de l'autre côté de l'engin ; Kati, Yngvil, Silje et Truls du côté tourné vers le chantier.

"Qu'est-ce qu'on fait des clés ? s'enquit Silje.

— On les jette", répondit Truls. Il rassembla les clés des deux filles en plus de la sienne dans sa main, prit son élan et les jeta dans des directions différentes autour de l'engin à chenilles, où elles disparurent dans la neige.

"Et si on doit aller aux toilettes ? demanda faiblement Yngvil.

— Fallait y penser avant", ricana Silje.

Ils attendirent là, assis, dans le froid de février qui tombait en légers flocons de neige autour d'eux sous une lourde couche nuageuse, que le soleil ne perçait que de courts rayons de lumière vive. Les deux Finlandais se retirèrent dans une baraque et s'installèrent près de la fenêtre pour les surveiller. Ils en virent un parler dans un portable, vraisemblablement pour faire un rapport de la situation.

À la suite de cela, une espèce d'anticlimax survint. Ils attendaient assis derrière les lourds liens, Yngvil ressentant encore une espèce d'anxiété renfermée, une forme de sourd désespoir dont elle redoutait qu'il se transforme en vraie crise de nerfs à l'arrivée des policiers. *Pas seulement* un *policier, mais sûrement plusieurs ! Qu'est-ce qu'on fera à ce moment-là, enchaînés comme on l'est et sans la moindre chance de pouvoir s'enfuir…*

Silje regarda Kati.

"Et maintenant, qu'est-ce qui va se passer ?

— D'habitude, on reste quelques heures. Ça dépend du niveau d'activité de la police, qu'ils viennent de Florø ou de Førde cette fois-ci. Ça varie. Il y a quelques jours, on est restés jusqu'à la nuit tombée."

Oh non ! Si longtemps !

"Ils doivent commencer à en avoir marre de monter chercher des manifestants chaque jour que Dieu fait, j'imagine. En plus, ils ont la grande réunion publique à surveiller, cette fois. Ils prévoient de défiler entre l'école et ici, ce matin, avant la réunion."

Yngvil regarda autour d'elle.

“C’est ici que la mine sera créée ?” demanda-t-elle d’une voix faible.

Kati hocha la tête et indiqua l’autre engin.

“Toute la montagne va être creusée à partir d’ici. Il finira par ne plus rester qu’une coquille. Il y aura une énorme pyramide inversée, avec des routes de chaque côté, et des tunnels jusqu’au port. Ils y construiront un quai pour le peu qu’ils expédieront, tandis que les déchets resteront au fond du fjord un peu plus loin.”

Ils regardèrent le grand plateau couvert de bruyère. La forêt de sapins était encore majestueuse et sombre au nord-ouest. Au-delà, ils distinguaient les zones de montagnes ouvertes les plus périphériques, le Brufjord et les îles Svanøy et Askrova. Svanøy était connue sous le nom de “Perle du Sunnfjord”, jadis inaliénable et évêché, mais elle était devenue plus célèbre pour sa population de cerfs. À en croire les sagas, l’un des tout premiers rois vikings, Eirik à la Hache sanglante, était né et avait grandi là-bas au IXe siècle. Par la suite, il y avait eu des mines de cuivre sur l’île, qui produisaient aussi du sel. Un peu plus loin, on trouvait Kinn, où la légende voulait qu’une partie de la suite de la princesse irlandaise Sunniva se soit installée, tandis que le reste accostait à Selja, plus au nord, où elle deviendrait après sa mort la sainte patronne de tout le Vestland, Sankta Sunniva. S’ils englobaient le Dalsfjord dans cette perspective, ils intégraient du même coup Ingolfr Arnason et les premiers colons d’Islande, au IXe siècle aussi. Par bien des aspects, ils se trouvaient au cœur d’une histoire de la Norvège vieille de mille ans, et Yngvil, qui connaissait ses classiques médiévaux sur le bout des doigts, était partagée entre la solennité et l’angoisse, enchaînée qu’elle était au gros engin, comme une esclave captive des temps anciens.

“Il n’y a vraiment que 4 % de tout ça qui va servir ?

— En rutile, oui, mais il y a aussi le grenat, et il y en a nettement plus. Mais ça fait toujours autant de saletés au fond du fjord, avec en plus les produits cancérigènes qui servent de liants. Les élevages de poisson ne vendront plus beaucoup après ça, ça ne fait aucun doute.

— Je l’ai déjà dit, je le répète, intervint Truls. Ça, c’est le plus gros scandale écologique en Norvège depuis l’affaire d’Alta. C’est une honte pour le gouvernement qui en a donné l’autorisation, et une honte pour le même gouvernement qui clame si fort pendant les cérémonies officielles que la Norvège doit être le fer de lance du combat pour

l'environnement et tout faire pour préserver la vie dans les océans, avant de chier devant leur porte, au beau milieu d'une des principales attractions touristiques à l'international, les fjords du Vestland.

— Comment les commanditaires de ces travaux ont réagi aux manifestations ?" voulut savoir Silje.

Kati pouffa de rire.

"Le premier jour, l'un des directeurs est monté servir du café à ceux qui étaient assis ici. Je ne sais pas si c'était pour être sympa ou pour qu'ils aient envie de pisser plus vite. Le lendemain, il est revenu et les a engueulés comme pas permis, alors la sympathie était plutôt relative et de courte durée…

— Ah, il se passe des choses, annonça Truls en tendant un doigt en contrebas.

— Ce sont les participants à la réunion populaire, constata Kati. Ils sont venus drôlement nombreux, en dépit du temps, je dois dire."

Entre cinquante et cent personnes, dont beaucoup portaient des banderoles et des pancartes, arrivaient au sommet des raidillons. Les textes sur les banderoles étaient faciles à lire, même de loin : *VOUS N'AUREZ JAMAIS LE FØRDEFJORD ! – RÈGLE DE BONNE CONDUITE EN MONTAGNE Nº 8 : CE N'EST PAS HONTEUX DE FAIRE DEMI-TOUR – MIEUX VAUT DU POISSON SUR NOTRE TABLE QUE DE LA MONTAGNE DANS NOTRE FJORD !* La presse était aussi venue. Ils virent des caméras de la NRK Sogn og Fjordane, ainsi que des photographes et des journalistes représentant plusieurs quotidiens locaux.

Sur le plateau, les nouveaux arrivants se dispersaient autour des engins auxquels les manifestants étaient enchaînés. Certains distribuaient du chocolat, des oranges et des boissons chaudes qu'ils avaient apportées dans des thermos. Plusieurs petits discours furent prononcés. Le travailleur culturel Fridtjov Urdal lut un tout nouveau texte pour protester contre les dépôts dans le fjord, et ils conclurent en chantant tous en chœur *Millom bakkar og berg ut med havet*[1]. Ils levèrent le pouce et adressèrent des signes d'encouragement aux manifestants, avant d'entamer la descente.

Yngvil les regarda s'éloigner. *Qu'est-ce que j'aimerais être à votre place !* soupira-t-elle. Elle se tortilla, comme si elle craignait que les lourds liens ne fusionnent avec son corps si elle restait trop longtemps immobile.

Ils estimèrent à quatre ou cinq heures le temps passé sur les lieux

avant qu'ils entendent des sons de moteurs en contrebas. Cinq véhicules de police arrivèrent au sommet. Trois continuèrent vers l'autre engin, deux s'arrêtèrent à une dizaine de mètres d'eux.

"Oh non !" grommela Yngvil en sentant les larmes jaillir de ses yeux. Elle haleta. *Ils arrivent ! Ils arrivent…* Mais elle le savait depuis le début et le moment où elle avait accepté d'accompagner Silje dans le Sunnfjord pour s'y enchaîner. C'était cet instant qu'elle avait redouté, et qui tout dernièrement, la nuit précédente à Førde, l'avait tenue éveillée pendant des heures avant qu'elle finisse par tomber de sommeil dans la matinée, quelques heures seulement avant le rendez-vous prévu sur les lieux.

Lorsque pas moins de huit policiers descendirent des deux véhicules, elle ne put se retenir plus longtemps et se mit à gémir tout haut.

"Ils arrivent, geignit-elle, ils arrivent !"

Si la vie lui avait appris à craindre une chose, c'étaient bien les inconnus en uniforme de policier. Chez elle, dans l'Eksingedal, elle n'avait pas vu un seul policier tout le temps qu'avait duré son séjour. À Bergen, elle les avait seulement vus de loin, dans une voiture qui passait ou près de la chaussée pour un contrôle routier. Ceux-là descendirent de voiture, huit gaillards, ils regardèrent autour d'eux avant de les rejoindre au pas de charge.

"Qu'est-ce qui se passe ?"

Silje se rapprocha encore d'elle et posa la main sur son bras.

"N'aie pas peur ! Ils ne peuvent pas nous faire de mal. Pour eux, ce n'est qu'un boulot, que quelqu'un leur a imposé. Regarde-les. Ils nous sourient !"

Elle avait raison. Deux des agents, des jeunes types de leur âge, leur adressaient des sourires presque espiègles, comme s'ils venaient en réalité les inviter à danser et non les défaire de leurs chaînes pour les arrêter ensuite. Ils charriaient de grosses valises en plastique, qui contenaient les outils dont ils auraient besoin.

Un troisième, apparemment le leader, se présenta courtoisement comme l'inspecteur principal Olav Tangen avant d'expliquer pourquoi ils étaient venus, et déclara que les manifestants avaient fait une chose illégale. Il avait un document à la main, et leur lut le "code de la sécurité intérieure, article 30 alinéa 1, voir article 5, qui précise qu'est puni d'amendes ou d'une peine d'emprisonnement pouvant aller

jusqu'à trois mois celui qui, de façon délibérée ou fortuite, n'obéit pas aux demandes, aux gestes ou aux signaux de la police". Il marqua un temps d'arrêt avant de poursuivre : "Ceux qui ont déjà été arrêtés ont écopé d'une amende de dix mille couronnes, substituable à vingt jours de prison." Il laissa cette précision faire son effet, et continua : "Alors que voulez-vous ? Voulez-vous vous libérer de votre plein gré ?"

Oh oui ! souffla une voix en Yngvil avant qu'elle se rappelle qu'ils avaient jeté les clés des cadenas. Sans desserrer son étreinte autour de ses épaules, Silje répondit pour elles deux : "On restera attachées jusqu'à ce que la montagne soit sauvée."

Oh non…

"Alors je crains que vous finissiez par avoir faim, répliqua le leader avec un petit sourire.

— Et froid, renchérit l'un des agents en se frappant le haut des bras pour illustrer son propos.

— Et vous, alors ? lança Tangen à Truls Nesbø. Vous n'êtes pas un peu âgé pour faire partie de Natur og Ungdom ?

— Pas trop âgé pour comprendre que c'est un crime qui va avoir lieu dans ce fjord. Ce sont les responsables de ce crime qui devraient être arrêtés !

— Vous êtes de Bergen aussi, à ce que j'entends. Sans que ça doive changer quoi que ce soit dans cette histoire."

Le second des deux cadets se pencha vers Silje : "Je suis complètement d'accord avec vous. Je suis de Florø, et j'ai très souvent pêché sur ce fjord.

— Bon, bon, reprit Tangen. Il va falloir sortir le matériel, les gars !"

Ils ouvrirent leurs valises et s'attaquèrent aux chaînes à l'aide de gros coupe-boulons. Le travail fut rapidement terminé.

"Retournez dans le calme jusqu'à vos voitures", proposa le leader.

Yngvil allait se lever, mais Silje la maintint sur place : "Je répète ce que je viens de vous dire. On restera ici jusqu'à ce que la montagne soit sauvée !

— Bon, les gars, c'est à vous que revient le privilège d'escorter ces deux filles jusqu'à la voiture, et Ramstad et moi, on s'occupe de ces deux-là." Il jeta un coup d'œil à Kati. "Je crois qu'on vous a déjà raccompagnée, vous.

— Le premier jour, quand on était sur la route, répondit fièrement

Kati.

— Ça va vous coûter deux fois plus cher, alors.

— On a beaucoup de soutiens, à l'étranger aussi, alors ce ne sera pas sur mes deniers personnels, croyez-moi."

Yngvil se sentit presque soulagée lorsque les deux agents la saisirent, l'un autour de la poitrine et l'autre par les pieds. Elle garda les mains gentiment jointes devant elle, pour ne pas pouvoir être accusée de quoi que ce soit après coup.

"Ce n'est pas bien lourd, tout ça, constata celui qui la saisissait par le buste.

— Hier, on a trimballé un type, on a dû s'y mettre à cinq", répondit son collègue aux pieds.

Arrivés au véhicule, ils la déposèrent délicatement à l'arrière et l'informèrent : "On verrouille, mais c'est pour que vous ne preniez pas la poudre d'escampette pendant qu'on va chercher les autres."

Yngvil hocha la tête et déglutit. Le pire était passé. En fin de compte, elle était fière de la façon dont elle s'en était sortie, malgré tout.

Peu de temps après, ils se retrouvèrent dans la voiture, Truls, Kati, Silje et Yngvil, tandis que les deux filles et le père qui étaient enchaînés de l'autre côté de l'engin étaient conduits vers la voiture derrière eux. Les deux jeunes agents s'installèrent à l'arrière avec eux, tandis que le leader et le dénommé Ramstad prenaient place à l'avant.

Tangen s'adressa à eux à travers le grillage entre les sièges avant et l'arrière du véhicule.

"On n'a pas la place en préventive pour vous tous, alors on va vous emmener à Vevring pour l'audition. Vous pourrez y accepter l'amende là-bas, et vous recevrez une facture par la poste dans quelques jours. Si vous n'acceptez pas, l'affaire sera portée devant la justice. L'amende grimpera à douze mille couronnes, substituable par vingt-quatre jours d'emprisonnement, et il y aura en plus des frais de dossier.

— Acceptez, va, glissa Kati aux trois autres. C'est ce que font la plupart des gens."

Les choses sérieuses s'arrêtèrent plus ou moins là. Les policiers leur proposèrent même de les déposer à l'arrêt de bus le plus proche, à Naustdal, quand ils eurent terminé. Ils remercièrent, mais répondirent qu'ils préféraient se joindre à la réunion populaire dans l'école, et ils avaient en outre leur propre véhicule qui les attendait à Vevring.

Tangen les observa rapidement.

“Très bien. Mais on revient dans deux ou trois heures, et si vous êtes toujours là, on vous met au trou. Compris ?”

Ils hochèrent la tête. Compris.

Ils furent accueillis sous les vivats à la réunion populaire, et se virent offrir une soupe bien chaude de poissons pêchés dans le fjord.

“N’imaginez surtout pas qu’on capitule ! lança Kati pendant qu’ils mangeaient. Cette affaire est connue internationalement, et on fera tout ce qu’on peut pour rassembler des soutiens à d’autres manifestations. On a toujours l’espoir de pouvoir créer une décharge à terre, pour que le fjord soit au moins sauvé, à défaut de la montagne. Certains parlent d’ores et déjà d’une décharge provisoire quelque part à terre et de remplir à nouveau la montagne quand le métal aura été extrait. Le fjord et la montagne seront préservés, au bout des quarante ou cinquante ans d’exploitation prévus.

— Mais il y a d’autres montagnes à saccager, objecta Truls. Ou vous croyez qu’ils vont s’en tenir là, à partir du moment où ils ont investi ici ?

— Eh bien…” Kati hésita. “C’est d’autant plus important de les arrêter maintenant, au tout début, non ?

— Pas faux du tout.” Ils étaient d’accord là-dessus, tous sans exception.

Mais ils étaient si gelés après leur séjour au sommet de la montagne qu’ils ne s’éternisèrent pas. Truls les reconduisit à Presteholten et les y déposa. Puis il rentra à Bergen, pendant que Silje et Yngvil passeraient la nuit sur place et rentreraient par le car du dimanche soir.

C’est par une soirée sombre et froide de février qu’elles traversèrent Halbrendslia en bus. À travers la vitre, elles purent voir le Førdefjord, pas beaucoup plus loin que Hornnes et là où elles virent dans l’obscurité la route disparaître dans le premier des deux tunnels autour de Bjørnsneset ; mais elles imaginaient le fjord qui continuait à serpenter au niveau de Naustdal et Vevring, puis jusqu’à la mer ouverte, tout là-bas, comme une artère, nourricière et pulsatile depuis la nuit des temps, mais qui risquait à présent d’être bouché pour toujours.

“On reviendra, hein ? demanda Yngvil au moment où le fjord disparaissait en contrebas.

— Et comment !” répondit Silje en lui caressant doucement la joue. Elles s’installèrent alors plus confortablement dans leur siège pour somnoler sur la première partie du trajet, jusqu’au ferry de Lavik.

Notes

1. Littéralement “Entre buttes et monts au bord de la mer”, premiers mots de *Nordmannen* (“Le Norvégien”), célèbre poème du père du néo-norvégien, Ivar Aasen.

65

Ce ne fut pas difficile pour le “groupe du vendredi” d’accepter que Silje et Yngvil forment un couple. Même dans leurs foyers respectifs, les choses s’étaient mieux passées qu’elles le craignaient. Quand Silje avait révélé à ses parents qu’elle s’était trouvé une copine, sa mère s’était contentée d’un petit sourire en coin, avant d’ajouter : “Il était temps. Je le sais depuis que tu as eu treize ans, Silje. Alors on a hâte de la rencontrer”, ce qui avait eu lieu à l’occasion de la manifestation sur Engebøfjellet. Les parents d’Yngvil l’avaient pris avec le même flegme typique de l’Ouest de la Norvège. “Oui, j’ai trouvé que tu t’animais quand elle est venue te voir”, concéda sa mère. “Si c’est la clé pour que tu ailles mieux, Yngvil, alors on ne peut rien souhaiter de mieux”, déclara son père. Les choses s’en tinrent à peu près là, mais il n’y avait pas besoin d’en dire davantage. Lors de sa visite suivante dans l’Eksingedal, Silje fut accueillie comme un membre de la famille, et le père ne lésina pas sur le vin de fraises maison.

Il fut peut-être plus surprenant de voir Tove Fossedal apparaître au printemps 2016 accompagnée d’un homme âgé de cinq ans de plus qu’elle, bien mis et assez formel dans son attitude, puisqu’il passa leur serrer la main à tous l’un après l’autre avant de s’asseoir à côté de Tove. Il s’appelait Mubahir Abdul et se présenta comme immigré de la deuxième génération.

“Né à la Kvinneklinikk et élevé dans le quartier d’Åsane, comme il le précisa avec un petit sourire.

— Et libre de choisir la compagne qu’il veut, compléta Tove.

Comme tout le monde", ajouta-t-elle en souriant à Silje et Yngvil.

Ce qu'ils appelaient le "groupe du vendredi" était une bande dont les membres se connaissaient depuis l'école et les études supérieures. Ils étaient presque tous passés par les Jeunesses travaillistes, et quatre d'entre eux – Hans, Aboukar, Silje et Yngvil – faisaient partie de ceux qui étaient présents à Utøya en 2011. Il y en avait une poignée d'autres. Ils pouvaient se retrouver jusqu'à douze autour des tables, mais la plupart du temps, ils étaient entre six et huit, parfois seulement trois ou quatre, et dans ce cas, les rencontres duraient moins longtemps. Leurs lieux de rendez-vous étaient convenus par SMS et sur Messenger le jour même. S'ils étaient nombreux à avoir faim, ils pouvaient se retrouver à l'Opera ou au Pingvinen. À d'autres occasions, ils se rejoignaient à l'autre bout du centre-ville, au Folk og Røvere dans Skostredet ou dans les locaux surchargés en décoration du BarBarista dans Øvregaten, où DJ Mister Barbaro puisait dans sa collection de vinyles pour assurer l'ambiance musicale, si c'était ce qu'ils cherchaient. Il était marié à la plantureuse taulière et ressemblait à un mélange local d'Humphrey Bogart et de Fritz le chat avec sa barbe bien taillée, son sourire malicieux, son Borsalino noir de guingois et un contrôle absolu sur la sono.

C'étaient des jeunes gens très impliqués socialement, et de nombreux thèmes de discussion étaient abordés, dont certains récurrents quand ils se réunissaient autour des tables sur le coup de 17 ou 18 heures le vendredi. C'était là que Silje et Yngvil avaient pu exposer leurs points de vue sur le scandale écologique dans le Førdefjord et relater leur participation aux manifestations après leur retour en ville. C'était là qu'ils avaient pu formuler bon nombre de critiques contre le gouvernement bleu-bleu en place, cette combinaison de Droite et de Parti du progrès qui avait apporté à la politique norvégienne une bonne dose de libéralisme économique qui s'illustrait par de grosses réductions d'impôts pour les plus riches du pays et, en conséquence, un fossé de plus en plus large entre les pauvres et les riches en Norvège, un sujet qui comptait beaucoup pour Hans.

Mais le thème numéro un pendant toute l'année 2015 et une partie de 2016 avait été la crise migratoire internationale, qui était née en 2010 à cause des conflits et des guerres dans des pays comme l'Irak, la Syrie, la Somalie, le Nigeria, la Libye et l'Érythrée. Beaucoup

effectuaient la traversée entre l'Afrique du Nord et l'Italie, sur des routes migratoires tenues par des trafiquants cyniques qui réalisaient de gros profits au sud comme au nord de la Méditerranée. Ces dernières années, le flux de réfugiés entre la Turquie et la Grèce était au centre de l'attention. Beaucoup restèrent bloqués dans des camps de réfugiés, d'autres ne parvinrent jamais à destination.

Les routes migratoires sur une mer dangereuse dans des bateaux surchargés, dont beaucoup n'avaient pas été conçus pour des traversées, avaient occasionné d'importantes tragédies humaines. Le 18 avril 2015, un bateau transportant environ 900 personnes chavira au large de l'île de Malte. Il n'y eut que 27 survivants. On retrouva 24 corps, les autres avaient été avalés pour toujours par la mer.

La photo du petit Alan Kurdi, deux ans, retrouvé noyé sur la plage d'Akyarlar en Turquie le 2 septembre 2015, devint le symbole de la crise migratoire. La photo de ce petit garçon en t-shirt rouge et short bleu, étendu face contre terre et la tête encore tout près de l'eau, rejeté sur la plage, fut reprise en première page des journaux, sur les écrans de télé, les pages web et dans tous les formats possibles tout autour du monde, en guise de rappel de ce qui pouvait arriver dans les eaux tumultueuses entre la Turquie et la Grèce. "Le petit garçon sur la plage" ne fut pas la seule victime. Cent mètres plus loin, son frère de quatre ans était étendu sur le dos. Leur mère décédée fut ensuite retrouvée sur une plage un peu plus loin. De cette petite famille kurde, seul le père survécut au naufrage du bateau surchargé, après que son conducteur eut été pris de panique dans les hautes vagues et se fut jeté à la mer.

Les reportages télévisés permettaient de suivre le flux de réfugiés qui avaient réussi à passer les frontières jusqu'en Europe via les Balkans et la frontière fermée de façon presque militaire avec la Hongrie, l'Autriche et l'Allemagne, où beaucoup étaient accueillis provisoirement. En Norvège aussi, on remarqua en 2015 une forte hausse du nombre de demandeurs d'asile. Beaucoup franchissaient à vélo ou à pied la frontière entre la Norvège et la Russie à Storskog, dans le Finnmark, en si grande quantité que les autorités locales eurent du mal à s'occuper de tout le monde. En Norvège comme au Danemark, on réclamait une limitation de la politique d'accueil pour ralentir l'accès aux demandeurs d'asile, et un large accord sur la question fut obtenu au Parlement, réunissant tous les partis à

l'exception du Centre gauche et des Verts.

En juin 2014, Tove Fossedal avait terminé ses études d'infirmière. La première année, elle avait décroché un intérim d'un an pour des soins à domicile sur la commune de Bergen. En juin 2015, quand son remplacement se termina, elle décida de consacrer ses mois d'été à un bénévolat sur l'île grecque de Lesbos, où le plus grand nombre de bateaux de réfugiés arrivaient, compte tenu de la proximité de la Turquie. Elle s'associa à deux collègues infirmières qui avaient effectué leurs remplacements ailleurs, l'une à Haukeland, l'autre à Haugesund. Elles gagnèrent Athènes avec des billets économiques de dernière minute, puis poursuivirent vers Lesbos où elles se signalèrent auprès du contact que l'Aide aux réfugiés leur avait indiqué.

Le camp de transit nouvellement construit de Kara Tepe n'était pas loin de la plage où s'échouaient beaucoup de bateaux de réfugiés. Le temps était très changeant cet été-là, et de nombreuses embarcations aussi lourdement chargées que fragiles rencontrèrent de sérieux problèmes au cours de leur traversée depuis la Turquie. Elles entendirent des histoires épouvantables de bateaux qui s'étaient retournés et de groupes de réfugiés de tous les âges entre dix et trente ans qui avaient disparu dans les vagues. S'ils avaient la chance de ne pas être loin d'une des deux côtes, ils pouvaient la regagner. Sinon, ils se noyaient.

Tove et ses collègues avaient perdu le compte du nombre de personnes, dont beaucoup de jeunes enfants, qu'elles durent aider à regagner la terre ferme en plongeant dans l'eau. Bon nombre étaient complètement épuisés, en hypothermie, trempés et affamés. Un peu plus haut sur la plage, on avait installé des postes d'urgence où des médecins bénévoles et des infirmiers prenaient en charge ceux qui avaient besoin d'une aide immédiate. D'autres étaient accompagnés à Kara Tepe, où d'autres bénévoles les accueillaient et les installaient dans des tentes libres. L'objectif était de les aider à gagner les camps de réfugiés sur la partie non insulaire de la Grèce, mais dans les faits, beaucoup choisissaient de rester sur place bien plus longtemps que ce qui était prévu. Les conditions dans le camp, qu'il s'agisse des sanitaires, du traitement des déchets et de l'approvisionnement en boissons et en nourriture, choquèrent les jeunes bénévoles qui avaient laissé derrière eux une existence sans dangers en Norvège. Tove n'oublierait jamais tout ce qu'elle avait vécu cet été-là à Lesbos, elle

en était certaine.

Quand l'argent vint à manquer et qu'elles durent rentrer au bercail, l'une des premières choses qu'elles virent en arrivant fut les gros titres et la photo du petit garçon noyé sur la plage, une photo qui leur fit autant d'effet que si elles s'étaient trouvées sur place au moment de la découverte. Elles avaient contribué à ramener des noyés à terre pour qu'ils soient ensuite évacués vers des sépultures anonymes : des enfants, des jeunes et des adultes. Plus tard cet automne, quand l'association de bénévoles Medics Bergen fut créée par un groupe d'urgentistes de la ville, avec le projet de repartir offrir une aide humanitaire à Lesbos, Tove se joignit à eux. Un nouveau camp avait vu le jour à quelques kilomètres de Kara Tepe. Il était baptisé Moria, mais ça n'avait rien à voir avec Soria Moria. Il avait à l'origine une capacité de 3 000 à 4 000 réfugiés et migrants, mais lorsque Tove rentra au pays en février, plus de 6 000 personnes y étaient regroupées, et on en attendait d'autres.

Le flux de réfugiés et de migrants avait brutalement augmenté pendant l'été et l'automne 2015. Pour plusieurs raisons, ils étaient bloqués en Turquie et en Grèce. Les accords de Dublin stipulaient qu'une demande d'asile pouvait être refusée si le demandeur n'avait pas été accueilli par un autre pays du pacte de Dublin, un accord signé en 2013 entre les pays de l'UE, l'Islande, la Suisse, le Liechtenstein et la Norvège. La Norvège s'en servait aussi. Les problèmes en Turquie et en Grèce n'étaient donc stricto sensu pas dus aux autorités, mais aux frontières fermées de l'Europe. L'Allemagne et la France essayaient de promouvoir un accord européen, mais se heurtaient aux fortes réticences de pays comme la Hongrie et l'Autriche.

Hans et Aboukar s'investissaient de leur mieux dans ce domaine. Ils étaient prêts à un débat avec n'importe qui dans l'espoir que la Norvège officielle revoie sa politique en la matière.

D'après eux, on avait bâti une Festung Europa, entourée de hautes clôtures avec les frontières turco-bulgare, gréco-bulgare, gréco-macédonienne, ainsi qu'entre la Hongrie, la Serbie et la Bulgarie. En Hongrie, des volontaires en armes montaient la garde aux points de passage pour empêcher les franchissements nocturnes. Entre la Slovénie et l'Autriche, on érigea un mur de deux mètres et demi de haut en acier et en grillage, ce qui déclencha une ire internationale puisqu'il s'agissait de deux pays de l'espace Schengen, qui avaient

signé l'accord sur la libre circulation des personnes.

La Grande-Bretagne, hors de l'espace Schengen, appliquait des contrôles aux frontières plus stricts qu'au sein de l'UE comme entre l'UE et les pays de l'EEE, dont la Norvège. Ils virent un plus grand nombre de personnes tenter d'y entrer en traversant la Manche en tant que passagers clandestins à l'arrière de semi-remorques, sur les ferries ou en essayant de franchir à pied le tunnel sous la Manche. Les politiques français faisaient la traque aux réfugiés et aux migrants à Calais, où un camp sauvage de réfugiés s'était développé dans le courant de l'année.

Chez elle, à Bergen, Tove s'indignait de l'accord sur les réfugiés conclu en mars 2016 entre l'UE et la Turquie. Il impliquait que les réfugiés arrivés sur les îles grecques soient renvoyés en Turquie, en échange de l'acceptation par l'UE d'un quota de réfugiés syriens provenant de Turquie. Mais très peu de réfugiés acceptèrent de retourner en Turquie. Beaucoup venaient de zones contrôlées par Daech et craignaient que les autorités turques profitent de l'occasion pour les obliger à poursuivre dans cette direction. L'accord de retour était par ailleurs limité à soixante-douze mille personnes. Pour chaque personne refoulée, l'UE s'était engagée à accueillir un réfugié syrien présent dans un des camps turcs.

"Mais il y a 2,7 millions de Syriens, là-bas !" s'écria-t-elle en jetant un regard à la ronde au BarBarista, où ils s'étaient réunis en ce vendredi d'avril, juste après Pâques cette année-là. C'était ce jour-là qu'elle leur avait présenté Mubahir Abdul, "mon nouveau copain", comme elle le déclara avec un rapide coup d'œil en coin à Hans, assis de l'autre côté de la table. Il était venu pour sa part avec sa copine, Ragnhild Rådal, et il sembla prendre l'information avec beaucoup de calme et adressa même un sourire aimable au nouvel élément du groupe.

"Et où est-ce que vous vous êtes rencontrés ? demanda Silje, toujours en chasse de détails.

— Dans la salle d'attente de NAV", répondit Tove, qui laissa filer quelques secondes avant de sourire. Comme tout le monde attendait une explication, elle ajouta : "J'allais y chercher un job en intérim, mais Mubahir y aidait un de ses clients.

— Dans quoi tu travailles ? voulut savoir Hans.

— Je gère mon propre cabinet de conseil économique, destiné tout particulièrement aux réfugiés, demandeurs d'asile et immigrés." Après

une courte pause, il ajouta : “J’ai fait des études de sociologie, et j’ai travaillé pour Statoil.”

Aboukar se pencha vers lui.

“Alors j’imagine que tu rencontres beaucoup des victimes dont on est en train de parler ?

— Oui, pas mal.

— Vous êtes conscients que Frontex, l’agence de surveillance des frontières de l’UE, et Europol, estiment que les commanditaires de ce trafic humain organisé et systématique ont ratissé entre quarante et soixante milliards de couronnes rien qu’en 2015 ?

— Ça ne m’étonne pas, réagit Tove. Si tu avais vu le tas de gilets de sauvetage défectueux sur les plages de Lesbos… Ils vendent des gilets de sauvetage à prix d’or aux réfugiés, mais ce ne sont que des copies pas chères, bourrées de fibres ou d’éponge à la place d’éléments flottants. Si ces malheureux se retrouvent à la baille, ça ne leur est d’aucun secours.

— Ragnhild a écrit une ballade de protestation à ce sujet, intervint Hans. Si vous venez à Verftet, après, vous pourrez l’entendre la chanter vers 9 heures.

— Notre Bob Dylan local”, glissa Georg, un autre membre du groupe.

Ragnhild Rådal était étudiante à la Griegakademiet de Bergen, où elle effectuait un master de musicothérapie. Elle jouait de la guitare, qu’elle maîtrisait depuis le classique jusqu’au jazz en passant par le rock. La plupart du temps avec des textes politiques. Elle fit un sourire modeste. Ils s’étaient déjà aperçus qu’elle s’exprimait mieux à l’aide de son instrument qu’en débattant autour de la table. Elle avait de longs cheveux blonds qui auréolaient son visage, et elle était vêtue de noir.

“Elle l’a écrite après avoir vu la photo de ce petit garçon sur la plage, vous savez. *Tu retourneras à la mer, puisque c’est d’elle que tu as été pris*.

— Beaucoup de ceux qui traversent la mer viennent de mon pays, la Somalie, expliqua Aboukar. Je pense encore que je devrais y aller pour contribuer à améliorer les conditions de vie, mais on dirait que l’humanité entière est condamnée à une guerre éternelle. Vous n’avez pas conscience de votre bonheur, vous qui avez grandi en Norvège, dans la paix et l’abondance.

— Si, on en a conscience, contra Silje. On est des privilégiés. Mais

imaginez. On vit au XXIe siècle, et il est encore question de guerres de religion, entre des soi-disant chrétiens et… Bon, vous savez."

Leurs regards dévièrent presque malgré eux vers Mubahir, qui fit un large geste des bras.

"Oui, oui. Je suis un authentique musulman d'Åsane, et je fête l'Aïd chaque année. Je ne mange pas de porc, et comme vous le voyez…" Il montra le verre de Coca devant lui : "Je ne touche pas à l'alcool. Mais en dehors de ça, je ne suis pas un grand pratiquant, et je ne suis pas une menace pour la sécurité autour de cette table."

Ils en rirent un peu.

"Il y a bien sûr des extrémistes dans les deux camps qui se font la guerre, ajouta Tove.

— Oh oui, mais ils ont beaucoup d'autres raisons de se faire la guerre, précisa Aboukar. Au Moyen-Orient ou en Afrique, c'est l'eau, par exemple. Les droits d'accès à l'eau, ça peut être à l'origine de nombreuses guerres dans les années à venir. Le pétrole, ajouta-t-il avec un signe de tête à l'adresse de Mubahir. En Afrique, ça peut être les diamants.

— Et ici, c'est le rutile, embraya Silje.

— Mais ça ne s'est pas terminé par une guerre, si ?

— Pas encore, non. On est trop pondérés pour ça, dans le Sunnfjord, j'imagine.

— Il y a une chose à laquelle j'ai beaucoup pensé quand j'étais à Lesbos, reprit Tove. J'ai vu ces gens dans les camps de réfugiés surpeuplés, avec des conditions de vie presque inimaginables pour nous – oui, encore une fois… les Norvégiens privilégiés. Ils sont prisonniers là-dedans, comme dans un camp de concentration, et ils sont sur une île, sans autre possibilité de fuite que la dangereuse mer qu'ils ont traversée pour arriver. Alors je pense à vous." Elle regarda Silje et Yngvil, puis Aboukar et Hans. "Là-bas, à Utøya, ce jour d'été, entourés d'eau de toute part… Ce que vous avez dû ressentir, dans une situation pareille, sans autre endroit où fuir que le lac…

"Il n'y a que moi qui suis arrivée jusque-là", nota Silje.

Les autres hochèrent la tête. Ils savaient tous ce qu'ils avaient vécu, et ils savaient qu'ils le porteraient en eux jusqu'à la fin de leurs jours.

Yngvil leva son majeur droit et dessina un X invisible sur son front.

"On en porte le signe ici, sans que personne puisse le voir. Mais on

le sent brûler, chaque fois que quelqu'un nous le rappelle.

— Je ne voulais pas…

— Non, non, je comprends bien, Tove. Mais c'est peut-être pour ça que certains d'entre nous le sentent plus fortement, ce qu'ils doivent éprouver, ces malheureux dans le camp de Moria, et… l'autre camp.

— Destin commun, réconfort commun ? demanda Aboukar.

— Et une incitation à la lutte", compléta Hans.

Plus tard dans la soirée, ils allèrent tous ensemble à Verftet écouter Ragnhild Rådal évoquer la mer qui donnait, la mer qui prenait et la mer qui rejetait.

66

“Ça arrive même dans les meilleures familles”, lâcha l’inspectrice principale Signe Moland au moment d’arrêter Hugo Baltersen, soixante-douze ans, dans son appartement de Måseskjæret le mardi 26 février 2019 à 14 h 30. Il faisait beau et doux, un temps presque printanier et sans le moindre nuage. Bien qu’il ait une vue imprenable sur tout le Byfjord juste sous ses fenêtres, il était dans la pénombre, tous stores baissés et rideaux partiellement tirés. Il fut pris en flagrant délit, sans possibilité pour lui d’effacer les éléments compromettants dont la présence sur son PC n’était pas inconnue de la police. Cette interpellation était la conséquence d’une enquête tout à fait spéciale sur laquelle la police de l’Ouest du pays travaillait depuis janvier 2016, sous le nom “Opération Dark Room”.

La police de Bergen luttait pour défendre sa réputation depuis que de nombreuses plaintes concernant des violences policières avaient été déposées dans les années 1970 et 1980, avec les affaires que diverses juridictions avaient eu à traiter entre 1988 et 1996 comme autant de boomerangs qui leur revenaient en pleine face. Par la suite, plusieurs instances avaient formulé des commentaires critiques sur les enquêtes d’importantes affaires criminelles menées, dont dernièrement celle, dramatique, qui concernait la jeune Monika entre 2011 et 2014.

L’affaire de corruption contre l’armateur, la maire et le chef de port à la suite du baptême du “Viking Star” le 17 mai 2014 était plus étrange, puisque dix-huit mois plus tard, l’enquête avait conclu que la mise en examen devait être levée pour absence de preuves.

À l'automne 2016, de nouvelles critiques virulentes furent adressées contre la police du Vestland après qu'un lanceur d'alerte eut décrit dans le détail le soin que la police mettait depuis plusieurs années à éviter d'enquêter sur le trafic organisé de stupéfiants. En réponse à cette critique, le directeur de la police, Odd Reidar Humlegård, se fendit dans *Dagbladet* d'une déclaration qui passa par les bureaux de l'agence de presse nationale le 18 novembre et se diffusa dans tout le pays, dans laquelle il expliquait que "la police de Bergen travaille sur une très grosse affaire". Cette déclaration fut reprise dans toute une série de journaux en ligne, provoquant de vives réactions à Bergen, dont la police commença à être l'objet, notamment au travers d'appels de journalistes qui voulaient savoir de quoi il était question. Ils prirent donc la décision le jour même, en toute hâte, de passer à l'action contre plusieurs personnes incriminées, de peur que des fuites dans les médias ne les incitent à se débarrasser des preuves.

Le dimanche 20 novembre 2016, une conférence de presse convoquée en toute urgence se tint à l'hôtel de police de Bergen, pendant laquelle le chef de la section pénale donna des informations sur le projet jusqu'alors secret "Opération Dark Room". Cet événement fut largement couvert par la télévision, la radio et tous les autres médias, sur le net ou sur papier, et occasionna reportages, compléments d'informations et articles de commentaires dans les jours qui suivirent.

À l'automne 2015, la police de Bergen avait découvert que des gens évoquaient sur internet des viols de bébés et partageaient des vidéos d'agressions extrêmement violentes contre des enfants. Ce fut le début de l'opération. Vingt-cinq policiers travaillaient sur cette affaire depuis 2016 dans le plus grand secret, partiellement aidés par Kripos. Au cours de l'enquête, 51 personnes furent mises en examen, dont 20 sous les projecteurs de la police du Vestland. Deux d'entre eux avaient fait l'objet d'un non-lieu, les 18 autres étaient encore en examen ou avaient été condamnés. Deux avaient tout de suite été condamnés, un attendait encore le verdict. Tous les inculpés étaient des hommes âgés de vingt-cinq à cinquante-cinq ans. Les peines encourues dans cette affaire pouvaient aller jusqu'à quinze ans de réclusion. Les policiers faisaient état de vidéos, de photos et d'échanges écrits entre des pédophiles dont on avait beaucoup de mal à croire qu'ils étaient vrais tant ils étaient effroyables. L'un des exemples mentionnés lors de la

conférence de presse fut un extrait de chat entre deux hommes prévoyant des agressions sur des enfants de dix ou onze ans, parce qu'on en trouvait plus facilement que des enfants de deux ans ! Même des journalistes endurcis et des spécialistes des affaires criminelles rentrèrent choqués à l'issue de la conférence afin de rédiger ce qu'ils allaient publier.

À présent, trois ans plus tard, la police pouvait se targuer d'une longue liste de résultats. Plus de 20 personnes avaient été condamnées, d'autres procès attendaient, près de 10 affaires faisaient toujours l'objet d'une enquête, environ 70 avaient été délocalisées dans d'autres circonscriptions policières pour complément d'informations, et 2 affaires avaient été délocalisées au Danemark et en Suède pour que les investigations s'y poursuivent. Les enquêteurs de la police qui travaillaient sur ces affaires étaient vidés. Les éléments des dossiers étaient particulièrement éprouvants à analyser, et beaucoup ressentaient un mélange de fureur et d'abattement en découvrant ce que les PC et les téléphones portables des suspects renfermaient. Plusieurs avaient demandé à changer de service, d'autres s'étaient fait porter pâles. Pour sa part, Signe Moland n'avait pas participé depuis le début des enquêtes. Elle était arrivée en 2018, d'abord en remplacement, puis en tant que titulaire.

La police avait pu mener son projet à bien grâce à une modification de la loi à l'été 2016. Elle donnait maintenant aux policiers norvégiens le droit d'enquêter en toute discrétion sur les suspects, de s'infiltrer dans les ordinateurs et d'y installer des logiciels espions. Cette modification avait suscité la controverse, mais elle facilitait les investigations sur les énormes plateformes d'échanges de fichiers. Le défi, désormais, était d'enquêter sur toutes les affaires qu'ils mettaient au jour, bien plus nombreuses que ce qu'ils étaient en mesure de traiter.

Les renseignements sur les personnes interpellées pouvaient choquer n'importe qui. Tous ceux qui avaient été coffrés jusqu'à présent étaient des citoyens norvégiens affublés de noms typiquement norvégiens. Plus de la moitié étaient des pères de famille ou des beaux-pères, et habitaient avec leurs enfants ou les enfants de leur compagne au moment de leur arrestation. Ils étaient presque tous étudiants ou employés. Dans la liste, on trouvait des hommes politiques, des directeurs, des architectes, des ingénieurs, des ouvriers

de chantier et des personnes en invalidité. Dix d'entre eux travaillaient dans le milieu de l'enfance, qu'ils soient enseignants, assistants en école maternelle, chargés d'activités extrascolaires ou inspecteurs à la Protection de l'enfance. Beaucoup étaient très jeunes. Un quart environ d'entre eux avaient moins de trente ans, les deux aînés en avaient soixante-dix. Le plus jeune avait moins de quinze ans quand la police avait trouvé des fichiers documentant les agressions chez lui. La moitié ou presque étaient en ménage ou mariés quand ils avaient été arrêtés. Plusieurs avaient une relation. Pas moins des deux tiers étaient des inconnus complets pour les services de police quand on avait découvert qu'ils faisaient partie d'un réseau de pédophiles. Vingt-trois seulement d'entre eux avaient déjà fait l'objet d'une condamnation, dont certains pour des faits similaires.

D'une certaine façon, Hugo Baltersen était légèrement atypique dans ce contexte. Signe Moland avait soigneusement étudié son passé avant de procéder à son arrestation. Il était passé par beaucoup de domaines, avait connu des hauts et des bas sur le plan économique avant que les services de lutte contre la criminalité économique s'intéressent à lui et qu'il soit condamné à cinq années de prison en 2009, en conclusion des deux procès de ce qu'on avait nommé l'affaire Baltersen. Il était sorti en probation en 2013 et avait fait profil bas depuis, jusqu'à ce que son nom apparaisse dans l'enquête sur "Dark Room".

Il protesta bruyamment quand la police pénétra au moyen d'un passe-partout dans son appartement en cette journée de février 2019. Cet homme de soixante-douze ans fit une impression pitoyable à Signe Moland. Elle avait du mal à imaginer qu'il ait pu avoir assez de charisme pour faire carrière chez les pionniers de la révolution dans les années 1970 ou chez les yuppies dix ans plus tard.

Hugo Baltersen avait le dos rond et le cheveu rare, et portait un pantalon gris et une chemise grisâtre qui ne semblaient pas avoir vu l'intérieur d'une machine à laver sur les trente derniers jours au moins. Le peu de cheveux qui lui restaient formaient des boucles grises désordonnées au-dessus de son col de chemise. Il leva deux yeux plissés sur les policiers, par-dessus de fines lunettes de lecture à forte correction dans lesquelles se reflétait l'écran du PC face auquel il était installé. Il tenta de s'en éloigner, comme pour signifier qu'il prenait toutes ses distances avec ce que ledit écran pouvait bien afficher.

“Qu’est-ce que ça veut dire, nom d’un chien ? Qui êtes-vous ?” s’écria-t-il en penchant un peu la tête sur le côté avec une forme d’arrogance toute naturelle pour quelqu’un qui avait grandi dans ce qui avait été l’un des plus beaux et riches quartiers de la ville, Kalfaret.

Signe Moland leva sa carte d’identité professionnelle et se présenta. Son collègue Arne Midtbøe s’était déjà posté près du PC, prêt à mettre la main dessus ainsi que sur tout le reste du matériel électronique dès que Signe Moland aurait énoncé la raison officielle de leur présence chez lui.

Quand ce fut fait, Baltersen secoua énergiquement la tête.

“Un pédophile, moi ? C’est la chose la plus idiote que j’aie entendue. Ce sont des choses dans lesquelles je me suis plongé pour un travail de recherches personnel.

— On en parlera plus en détail au commissariat, répliqua Signe Moland. Demain matin, vous serez présenté à nos juristes, mais nous vous plaçons dès à présent en détention préventive, et nous aimerions vous entendre une première fois cet après-midi. Nous détenons en outre une décision de justice nous permettant de confisquer tout le matériel et tous les éléments concernés dans cet appartement.

— « M’entendre » ! Pas sans mon avocat !

— Vous y avez droit, bien sûr.

— J’exige de pouvoir lui parler immédiatement, avant de quitter cet appartement, pour savoir si vous avez le droit de faire ça.

— Mais je vous en prie. Qui est votre avocat ?

— Maître Abrahamsen, à la Cour suprême.

— Alors je crains que vous ne deviez vous en trouver un autre, rétorqua Moland avec un sourire en coin.

— Quoi ?! Et pourquoi ?

— L’avocat à la Cour suprême maître Abrahamsen a été interpellé il y a environ une demi-heure par des collègues, pour les mêmes raisons qui justifient votre propre interpellation.

— Quoi ?! Mais…” Hugo Baltersen avait l’air estomaqué, recroquevillé sur sa chaise de bureau.

La tentation était forte de faire un commentaire, mais Signe Moland se mordit la langue. Maître Victor Abrahamsen était apparu dans un tout autre réseau que celui de Hugo Baltersen. Il était même vraisemblable qu’ils ignorent tout de leurs activités respectives. Par

ailleurs, beaucoup de choses indiquaient que leurs motivations à se connecter à ces réseaux étaient différentes. D'après les éléments dont ils disposaient pour l'heure, Victor Abrahamsen présentait un profil typique d'agresseur sexuel pédophile. Hugo Baltersen, quant à lui, semblait là pour des raisons davantage mercantiles. Il avait vu un moyen de toucher d'importants bénéfices par la vente et la cession de services et de biens. Il était apparu comme une pièce centrale du contact avec un gros réseau en Thaïlande, qui diffusait sur commande des agressions en direct sur des enfants via internet, en contrepartie d'une somme rondelette et générant une commission non moins rondelette à l'intermédiaire, www.balter.com.

Une autre arrestation fut effectuée ce jour-là. Deux collègues, l'inspectrice principale Torild Vassdal et l'inspecteur Tore Jensen, s'introduisirent dans un appartement en sous-sol de Løbergsveien, où ils interpellèrent Tor Egil Nielsen, quarante-quatre ans et de nombreux kilos en trop. Il faisait partie du même réseau que Hugo Baltersen et avait été un client plus que régulier de ses contacts en Thaïlande. Sur le disque dur de son PC, les enquêteurs étaient tombés sur un mélange macabre de jeux vidéo et de fichiers liés à des agressions sexuelles, pour partie sur des enfants très jeunes. Il apparaissait également qu'il pouvait avoir un penchant pour les traitements brutaux sur les femmes, pratiquement toutes d'origine asiatique. Torild Vassdal l'avait classé depuis longtemps dans la catégorie *Incel*, dérivée de l'expression anglaise *involuntary celibate*, celui qui vit dans un célibat non désiré. L'examen des PC de Tor Egil Nielsen avait révélé, en plus des pages proposant des agressions sexuelles, des visites sur des pages norvégiennes d'*incel*, dont certains posts étaient manifestement de sa main, signés *Våle*. De façon assez surprenante, il semblait que la haine manifestée dans ces posts était exclusivement dirigée contre les femmes d'un certain âge, "les vieilles tantes qui devraient être enterrées depuis longtemps", comme il l'exprimait à un endroit. La découverte du manifeste du terroriste du 22 juillet sur son disque dur n'avait pas été une surprise totale.

Lorsqu'ils firent sortir Tor Egil Nielsen de l'appartement pour le conduire par la petite allée du jardin vers la voiture de police garée le long du trottoir, ils croisèrent un couple de septuagénaires qui se présentèrent comme ses parents et voulurent savoir ce qui s'était passé. Torild Vassdal le leur expliqua en quelques mots. La mère

joignit bruyamment les mains, éclata en sanglots et leva sur son fils un regard éperdu. “Bon sang, Tor Egil !” Le père gardait le silence, le visage fermé, et des secousses involontaires secouaient ses avant-bras, si violentes que Tore Jensen se prépara à intervenir dans l’éventualité d’une réaction physique plus directe. Tor Egil Nielsen toisa ses parents d’un regard inexpressif et haussa les épaules, sans rien dire.

Arrivé au véhicule de police, il s’assit si lourdement à l’arrière que les amortisseurs soupirèrent. Ils apprirent par la suite qu’il était resté quasiment enfermé ces deux dernières années, et qu’il était finalement sorti pour acheter du matériel pour son ordinateur, “indispensable”, avait-il confié à sa mère à cette occasion.

Les trois personnes interpellées ce week-end-là furent présentées au juge en octobre et novembre suivants. Aucun d’entre eux ne plaida coupable. Tous nièrent être des pédophiles. Hugo Baltersen maintenait qu’il travaillait sur un projet de recherches personnel centré sur le pilotage d’agressions à distance, d’où sa connexion avec le réseau thaïlandais.

“Et les revenus que vous avez perçus en diffusant ces agressions ? demanda le procureur.

— C’était pour financer le projet”, répondit Baltersen, sans convaincre le tribunal. Il fut condamné à douze ans de prison en première instance, fit appel mais vit sa peine alourdie à quatorze ans un an plus tard.

Tor Egil Nielsen laissa une impression molle et désemparée. Il écopa de huit ans de prison, qu’il décida d’accepter après avoir pris conseil auprès de son avocat.

“Je pourrai prendre mon PC avec moi en prison ? demanda-t-il à la confirmation du verdict.

— Dans ce cas, sans connexion internet”, répondit le juge en lui lançant un regard sévère.

L’avocat à la Cour suprême Victor Abrahamsen avait embauché un ténor du barreau de la capitale pour plaider sa cause. Ce dernier assura qu’Abrahamsen avait réuni ces documents pour être correctement préparé à gérer les dossiers qu’il s’attendait à se voir confier quand les résultats de l’enquête “Dark Room” seraient connus.

“Dans ce contexte, le parquet s’étonne que les plus anciens fichiers retrouvés sur son PC datent de 2008, longtemps avant la création du groupe « Dark Room ».

— Il s’agit d’être bien préparé”, répondit Abrahamsen. Certaines agressions parmi les documents récoltés étaient si brutales que le parquet requit une peine de sûreté de dix-huit ans dans son cas. Il fut reconnu coupable en première instance, fit appel et vit sa peine confirmée. Par le truchement de son avocat, il tenta le pourvoi en Cour suprême, qui rejeta l’appel après examen minutieux du dossier.

À ce moment-là, la police comme toutes autres instances avaient bien d’autres sujets de préoccupation, causés par un virus inconnu jusque-là et provenant d’une ville chinoise dont très peu de gens avaient déjà entendu le nom.

67

La deuxième décennie du nouveau millénaire connut un finale que personne n'aurait pu imaginer. Le 10 janvier 2020, quand l'agence de presse nationale diffusa un message intitulé *On craint un nouveau virus de la grippe*, personne ou presque, à Bergen ou ailleurs, ne se donna la peine de hausser ne serait-ce qu'un sourcil. Pour accompagner son café de l'après-midi, on pouvait lire des articles sur un "genre mystérieux de pneumopathie qui s'est répandue dans la grande ville chinoise de Wuhan", et qu'elle pouvait "être due à un nouveau type de coronavirus". On lisait par ailleurs : "Les autorités sanitaires de Wuhan ont annoncé dimanche que 59 patients avaient été diagnostiqués d'une pneumopathie, et que 7 d'entre eux étaient dans un état grave."

Neuf jours plus tard, on signala quatre nouveaux cas à Wuhan, où le virus avait été tracé sur un marché d'animaux de la ville. Les chercheurs chinois faisaient savoir qu'au 12 janvier, le nombre de personnes contaminées dépassait sans doute les 1 700. Une bonne semaine plus tard, on constata 3 cas hors de Chine, 2 en Thaïlande et 1 au Japon. La plupart des gens pensaient encore que la Chine était loin, et le Japon encore plus. Et les épidémies de grippe, on en avait l'habitude. Elles arrivaient avec autant de régularité que les tempêtes hivernales, année après année. De plus, si on s'en faisait particulièrement, on pouvait toujours se faire vacciner bien avant l'arrivée en Norvège du variant de l'année.

Avec les 3 cas en Asie, on apprit que 2 personnes aux États-Unis

avaient été contaminées par le nouveau coronavirus, et que la maladie qu'il provoquait avait reçu la dénomination de Covid-19. C'était la dénomination qui serait entrée dans le langage courant avant la fin de l'année, mais pour l'heure, on ne savait pas encore si le nom de ce virus devait s'écrire avec un c ou un k. En Norvège, ce fut le k qui finit par l'emporter.

L'Organisation mondiale de la santé, l'OMS, envoya fin janvier un communiqué d'urgence. Au cours des semaines qui suivirent, des foyers locaux apparurent dans des pays tels que l'Italie, l'Iran et la Corée du Sud. Le premier foyer d'ampleur en Europe fut observé dans le Nord de l'Italie dans la deuxième quinzaine de février. Le premier cas de contamination en Norvège fut constaté à Tromsø le 26 février. Une femme qui revenait d'un voyage en Chine fut testée positive et confinée d'office. Deux jours plus tard, il y eut le premier cas à Bergen, le cinquième dans le pays. Cette personne revenait d'Italie du Nord.

Les amateurs de ski dans les Alpes allaient accélérer la diffusion de l'épidémie en Norvège. Plusieurs journaux mentionnèrent un bar *après-ski* d'Ischgl, en Autriche, comme foyer de contamination pour des touristes de Grande-Bretagne, de Norvège et autres pays nordiques. Les pouvoirs publics étaient encore prudents quant à l'évolution de la situation. Il fut souligné qu'on devait suivre les mesures habituelles de prévention : rester à la maison si on ne se sentait pas bien, se laver les mains et limiter les embrassades aux membres de la famille proche. À part ça, on était censé faire comme si de rien n'était.

Le 5 mars, les services sanitaires annoncèrent le chiffre de 33 contaminations pour la Norvège. Parmi elles, 10 se trouvaient à Bergen. On apprit en outre que l'Institut de veille sanitaire avait demandé aux autorités norvégiennes de se préparer à une épidémie sérieuse. Les gens échangeaient leurs souvenirs de la grippe porcine de 2009, quand ils étaient allés au stade de Brann où on les avait tous vaccinés à la chaîne. Fallait-il s'attendre à quelque chose de similaire ?

Veslemøy Fossedal avait suivi l'évolution dans les médias et ne savait pas trop si elle devait se rendre à Oslo la première semaine de mars, comme convenu avec son fils et sa belle-fille. Depuis qu'elle était à la retraite, elle ne manquait pas une occasion d'aller voir ses petits-enfants. Edvarda avait quatorze ans, August onze, et elle les voyait grandir et changer chaque fois qu'elle leur rendait visite ou

qu'ils venaient à Bergen. Le Festival du polar qui se tenait chaque année à Oslo devait avoir lieu entre les 5 et 7 mars, et elle avait repéré plusieurs événements auxquels elle aurait bien aimé assister. Elle partit donc. Avec sa belle-fille Brita et Mari Midthun, une voisine d'Ullevål Hageby, elle passa une grande partie du vendredi au festival avec, au milieu, un assez long déjeuner au Bar de la bibliothèque du Bristol. Le directeur de la programmation, Knut Gørvell, qualifiait tous les participants de "résistants au corona", et les intéressés échangèrent sourires et hochements de tête. Dans le métro du retour, Brita reçut sur son portable un message lui demandant de se présenter à Ahus le lendemain matin pour une garde supplémentaire liée à de nouveaux cas graves de Covid, et la charge de préparer le petit-déjeuner pour le reste de la famille le samedi matin incomba à Veslemøy. Les événements auxquels elle avait prévu d'assister le samedi furent oubliés, et elle passa le restant du week-end avec Tore et les enfants, pendant que Brita devait assurer une autre garde dimanche après-midi. Hormis quelques désistements d'auteurs, le Festival du polar se déroula comme prévu, et fut l'une des toutes dernières manifestations culturelles dans le pays avant que la Norvège soit fermée le jeudi 12 mars. Veslemøy était rentrée au bercail depuis longtemps.

Dans l'avion du retour, lundi matin, elle s'était retrouvée dans la même rangée qu'un ancien collègue de Nygård, Dag Ove Thomsen. Il était assis près du hublot, mais se pencha par-dessus le siège libre entre eux et entretint la conversation de façon plus ou moins ininterrompue sur les quarante-cinq ou cinquante minutes que dura le vol entre les deux plus grandes villes de Norvège. Il fut surtout question d'anciens collègues et d'élèves qui s'étaient distingués dans un domaine, et ce ne fut qu'à l'approche de Flesland qu'elle parvint à lui demander d'où il revenait. "Week-end prolongé à Turin", répondit-il, et il passa le reste du trajet à développer sur les abondants repas italiens et le bon vin dont lui et ses collègues d'Oslo avaient profité, puisqu'ils avaient dû annuler leur séjour de ski dans les Alpes.

Le mercredi 11 mars, l'OMS avait qualifié la diffusion du coronavirus de pandémie. Lors d'une conférence de presse retransmise dans tout le pays à la télévision, à la radio et sur internet, la Première ministre Erna Solberg présenta toutes les mesures à prendre pour limiter la contagion en Norvège, en précisant que c'étaient les mesures les plus vigoureuses et les plus contraignantes que la Norvège ait

connues en temps de paix. Écoles, jardins d'enfants, universités et écoles supérieures, tout fut fermé. Les événements sportifs et culturels furent annulés et interdits. Les coiffeurs, esthéticiennes, salles de sport, piscines et autres durent fermer. Par la suite, les physiothérapeutes, chiropracteurs, psychologues, opticiens et toute autre activité paramédicale durent cesser le travail. Les offices religieux n'étaient plus autorisés. Les obsèques, enterrements et autres cérémonies religieuses ne pouvaient plus regrouper que cinquante personnes tout au plus. Les voyages d'agrément étaient déconseillés. Tout le domaine de l'hôtellerie fut mis à l'arrêt, à l'exception des endroits où l'on servait à manger. Les lieux qui pouvaient rester ouverts devaient respecter des consignes de prophylaxie strictes, et tout le service devait se faire à table. Les commerces de vivres devaient rester ouverts. Dans son compte rendu, la Première ministre précisa : "Il est incroyablement important que nous ne commencions pas à faire des réserves."

Cette dernière recommandation fut superbement méprisée. Pendant les jours qui suivirent la publication de ces mesures, les clients se précipitèrent dans les centres commerciaux et vidèrent les rayonnages de boîtes de conserve, de sucre, de farine et de levure, ainsi que d'une chose qui allait petit à petit être au centre de toutes les attentions et discussions : le papier-toilette. On ne trouvait pratiquement plus un seul rouleau, même si les gérants des commerces assuraient que le choix n'était altéré en rien, pas même en quantité. Leur principal problème était de regarnir les rayons quand les clients les avaient pillés.

Dans leur épicerie de proximité, sur Vaskerelven, Silje Veum et Yngvil Nesbø cherchaient désespérément des filets de poulet pour un dîner tout à fait banal, mais elles durent se contenter du tout dernier sachet de soupe de tomates et d'une boîte de six œufs. Elles levèrent les yeux au ciel devant un couple d'âge mûr qui avait rempli deux caddies sur le point de déborder. C'était comme si tous les produits qu'on ne trouvait pas facilement en Norvège avaient fini par arriver à Bergen, et qu'il n'y avait plus d'espoir si réfrigérateurs, congélateurs et garde-mangers n'étaient pas remplis à ras bord de rations de survie et de papier hygiénique. Certains avaient dû vouloir faire des stocks susceptibles de tenir jusqu'à la fin du monde, et n'auraient vraisemblablement pas besoin de retourner faire des courses avant six

mois.

Deux jours après son retour d'Oslo, Veslemøy ne se sentait pas très en forme. Elle était plus fatiguée que de coutume, sa gorge était sèche et râpeuse, et quand elle prit sa température le jeudi matin, le thermomètre indiquait 40 °C. Elle ne s'alarma pas, mais dans le courant de la journée, de vives douleurs gagnèrent tout son corps. De moins en moins sereine, elle écoutait la Première ministre dresser la liste des fermetures. Le vendredi matin, elle tenta de prendre rendez-vous chez son généraliste, mais il était absent. Elle demanda alors à Svein de la conduire aux urgences en ville. Elle y parvint rapidement, fut examinée et testée. La virulence de ses symptômes poussa le médecin à la faire hospitaliser à Haukeland, dont elle gagna les urgences en ambulance. Le samedi soir, Svein fut informé qu'il était mis en quarantaine et ne pouvait plus recevoir de visites.

"Pourquoi ?

— À cause du risque de contagion."

Dans la journée du dimanche, Veslemøy eut de plus en plus de mal à respirer et fut transférée aux soins intensifs pour être placée sous respirateur artificiel. Chez eux, à Krohnegården, Svein était ravagé par l'inquiétude. Il avait appelé Tore et Tove pour les mettre au courant de la situation. Les deux enfants firent état de journées surchargées, Tore parce que Brita enchaînait les gardes supplémentaires, Tove parce que la situation au Foyer méthodiste, où elle travaillait comme infirmière, imposait des mesures draconiennes de protection eu égard aux malades. Elle venait de reprendre le travail après son congé maternité, puisque Mubahir et elle avaient eu une petite fille, Anna Maria, en mai l'année précédente.

À présent et pour couronner le tout, ils s'en faisaient pour leur mère.

Durant les semaines qui suivirent la mise à l'arrêt de l'économie, on pouvait croire que le pays était en guerre. Beaucoup d'aînés faisaient la comparaison avec les conditions sous l'occupation allemande. Pour souligner la gravité de la situation, le roi fit un discours retransmis à la télévision. Le couple royal était d'ailleurs en quarantaine à la suite d'une visite d'État en Jordanie.

Les rapports d'autres pays étaient quand même alarmants. En Italie, en Espagne, en France et en Angleterre, la maladie se propageait à toute vitesse. Les États-Unis avaient un président qui ne

prenait pas la chose au sérieux et promettait à sa population qu'il y mettrait un terme en quelques semaines seulement. Il apparut assez vite qu'il allait se tromper là-dessus aussi. Les gens tombaient comme des mouches à New York, et les sacs mortuaires de sans-abris s'entassaient dans des proportions encore jamais vues.

À Haukeland, les médecins et les infirmières des soins intensifs travaillaient jour et nuit au chevet de Veslemøy Fossedal et de quatre autres patients. Le 20 mars, l'un d'entre eux décéda. Le 25 mars, Veslemøy put se passer du respirateur et fut placée vingt-quatre heures en observation avant d'être transférée en unité de soins classique, où elle passa plusieurs jours en chambre individuelle avant que son mari, la seule personne extérieure autorisée, puisse venir la voir. Svein Fossedal fut choqué par l'apparence de son épouse. Elle avait pris au moins dix ans. Elle avait dû perdre entre dix et vingt kilos durant son hospitalisation. Son regard était terne, ses cheveux pendaient sans vie de part et d'autre de son visage. Mais elle adressa un sourire courageux à Svein quand il entra en tenue complète anticontamination, et elle lui rendit autant que possible son geste de tendresse. Mais le médecin qui l'avait accueilli lui avait dit qu'elle survivrait, il fallait lui laisser le temps. Il était cependant trop tôt pour donner une date de sortie.

À l'approche de Pâques, le gouvernement décréta l'interdiction des séjours en maisons de campagne hors de sa commune de résidence. Cela signifiait pour la plupart des gens une période de Pâques à domicile, ce qui ne laissa personne indifférent. Pas mal de propriétaires de chalet violèrent ladite interdiction, et beaucoup d'entre eux durent regagner leurs pénates après avoir reçu la visite de la police. En haute montagne, les gros hôtels touristiques et les villages de chalets n'hébergeaient personne.

Tarald Nesbø, bientôt quatre-vingt-huit ans, aurait bien aimé pouvoir se rendre dans son chalet d'Alversund, mais en bon citoyen respectueux des lois, il resta en ville avec Ellen. Que l'interdiction de visite implique aussi qu'ils ne puissent pas inviter leurs enfants et petits-enfants n'arrangea absolument pas les choses. Ils célébrèrent Pâques en solitaire à Kolstien, en croisant les doigts pour que tout ça soit bientôt terminé. Par leur tranche d'âge, ils se trouvaient l'un comme l'autre dans ce qu'on qualifiait de groupe à risque, mais ils maintinrent le contact avec la famille via le téléphone et Skype.

Tout le monde ne jouissait pas d'une forme physique aussi satisfaisante que celle d'Ellen et Tarald. À la mi-avril, Eva Høiland, quatre-vingt-treize ans, fut hospitalisée à Haukeland pour une grave infection des voies respiratoires, et fut rapidement placée sous assistance respiratoire. Les règles strictes anticontagion limitèrent les visites de sa famille. Dag Høiland fut le seul à pouvoir accéder jusqu'à elle. Son chevalier servant de ces dix-neuf dernières années, Viggo Valevåg, ne put quant à lui pas se rendre à son chevet puisqu'il n'était ni parent ni formellement lié à elle d'une quelconque façon. Le jour où elle mourut, le 28 avril, il était assis sur un banc dans le parc entre l'ancien bâtiment principal et le grand bloc central datant des années 1980. C'est là que Dag Høiland le retrouva pour lui apprendre qu'Eva s'était éteinte dans son sommeil. Une expression d'infinie tristesse se répandit sur le visage de Viggo Valevåg, et ses yeux se mirent à briller. Ce ne fut qu'à ce moment-là que Dag comprit l'importance que sa mère avait eue pour Viggo. "C'est bien triste, bredouilla l'homme d'un certain âge avant de poser une main prudente sur l'épaule de Dag. Je suis désolé."

Pendant qu'il était au chevet de sa mère, Dag Høiland n'avait pas pu s'empêcher de penser à un chevet auquel Vigdis et lui n'avaient jamais pu être. Asle était déjà mort depuis quatre jours quand ils s'étaient retrouvés près du cercueil ouvert dans la chapelle de l'Hôpital civil. Une existence pouvait se terminer de bien des façons : sa mère après avoir vécu une longue vie, à quatre-vingt-treize ans et dans un lit d'hôpital ; Asle à dix-neuf ans et prêt à mordre la sienne à pleines dents, abattu par un terroriste.

Une semaine plus tard, Viggo Valevåg et Dag Høiland étaient parmi la trentaine de personnes présentes aux funérailles dans la petite chapelle de Møllendal, Håpet[1]. Quand la cérémonie fut finie et qu'ils sortirent, Viggo fit savoir à Dag qu'il était reconnaissant d'avoir pu connaître Eva, et qu'il garderait beaucoup de bons souvenirs d'elle jusqu'à la fin de ses jours. Il apparut que celle-ci n'était pas loin. Deux mois plus tard, le 23 juin, Viggo Valevåg fit un arrêt cardiaque pendant une randonnée sur Ulriken. Il fut trouvé par d'autres promeneurs et descendu en hélicoptère à l'hôpital de Haukeland, trop tard pour être sauvé.

Le Foyer méthodiste de Bergen fut le centre de soins norvégien le plus durement touché par l'épidémie. Pendant le week-end des

Rameaux, vingt-cinq de ses employés étaient en quarantaine. Les onze pensionnaires du département des pathologies cognitives furent mis en quarantaine. On fit savoir que tous les employés devaient se faire tester. Mais aux urgences en ville, on leur répondit que seuls seraient testés celles et ceux qui présentaient des symptômes depuis plus de deux jours. Il n'y avait pas suffisamment de tests pour tout le monde, en conséquence de l'augmentation du nombre de nouveaux cas dans la population.

Un service dédié fut installé au rez-de-chaussée, et il fallut déplacer les pensionnaires d'un étage à l'autre dans le vieux bâtiment biscornu. Les ascenseurs devaient être désinfectés et nettoyés après chaque utilisation pour éviter d'autres contaminations. On avait besoin de faire venir du personnel supplémentaire, ce qui n'était pas la chose la plus facile à trouver. Une infirmière en télétravail s'occupait de la gestion des effectifs. Il y eut jusqu'à 54 personnes en quarantaine, et 51 personnes au total furent recrutées.

Tove Fossedal n'était pas tombée malade pendant toute cette période, ce qui impliqua plus de gardes longues. Certaines semaines, elle avait l'impression d'avoir travaillé jour et nuit du lundi au lundi. Elle se sentait forte, en bonne santé et n'avait pas peur d'être contaminée. Mais à la maison, il y avait la petite Anna Maria, à qui elle craignait de transmettre la maladie depuis son lieu de travail. Ce fut par conséquent Mubahir qui dut s'occuper de la majeure partie des soins apportés au bébé et des veilles nocturnes. Elle-même avait besoin de dormir pendant le peu d'heures qu'elle passait à la maison.

La maladie se propagea rapidement dans la maison de soins. Juste après Pâques, vingt pensionnaires avaient été testés positifs au Covid-19. Plusieurs durent être transférés, soit vers la clinique ad hoc aux urgences en ville, soit vers la maison de soins du Fyllingsdal. Pour Tove, qui, comme tous ses collègues, avait développé des relations personnelles avec beaucoup des patients, il fut très difficile de ne pas être gagnée par l'émotion en les aidant à être transférés, en ambulance pour les plus atteints. Elle n'en reverrait que quelques-uns… Début juin, les listes montraient que 18 patients étaient morts, 11 d'entre eux étaient au Foyer méthodiste, 7 après avoir été transférés. Sur les 57 employés testés, 24 avaient le Covid-19.

Tove ne pouvait pas non plus prendre le risque d'aller voir sa mère, bien que les rapports de Krohnegården soient encourageants.

Veslemøy ressentait d'importants effets secondaires suite à la maladie. Elle avait pratiquement perdu le goût, elle se fatiguait vite et souffrait de céphalées. Mais elle n'avait plus de fièvre et se sentait de mieux en mieux, assez bien finalement pour pouvoir sortir se promener avec Svein, d'abord dans le voisinage immédiat, puis sur les sentiers autour du Storavatn et du Svartatjørna.

Elle correspondait régulièrement avec Tore, Brita et leurs enfants à Oslo par téléphone ou via Skype. La situation sanitaire dans la capitale était encore moins bonne qu'à Bergen, si tant est que ce soit possible, et Brita travaillait du matin au soir pour combler les besoins en soins intensifs.

La mise à l'arrêt du pays eut de lourdes conséquences pour l'économie. À son bureau à domicile dans Gimleveien, Dag Høiland n'avait jamais eu autant de travail depuis ses débuts à NAV, presque huit ans auparavant. Dans beaucoup de domaines, seul le personnel absolument indispensable se rendait sur son lieu de travail habituel. Une écrasante majorité d'employés étaient invités à télétravailler, et communiquaient avec leurs collègues au moyen de Teams, Zoom et autres solutions numériques pour organiser les réunions. Dans bon nombre d'entreprises, les employés furent mis en congé de longue durée. La vie culturelle était pratiquement à l'arrêt, les théâtres et les salles de concerts fermés. Certains tentaient des alternatives numériques, qui ne pourraient jamais remplacer les sensations éprouvées dans un théâtre ou une salle de concerts en partageant avec plein d'autres personnes ce qui se passait sur scène.

Petit à petit, de nombreux contrats de travail furent rompus. Les étudiants et les autres habitués des contrats à temps partiel, notamment dans la restauration et le tourisme, se retrouvaient brutalement sans le sou, sans revenus à venir, tandis que leurs obligations économiques étaient, elles, maintenues : loyer, remboursement d'emprunts et autres dépenses quotidiennes. Le gouvernement avait pris toute une série de mesures de soutien pour les entreprises et les institutions, dans un tel fouillis de décisions et d'exceptions qu'y voir plus clair là-dedans réclamait des efforts surhumains. Il arrivait à Dag Høiland de regarder sa montre et de constater que 2 heures du matin avaient sonné avant qu'il ait accompli toutes les tâches de la journée sur son PC, en ne s'étant par ailleurs pas accordé de pause déjeuner digne de ce nom.

Le 17 mai cette année-là, la Fête nationale fut en très grande partie virtuelle, les gens étant rassemblés autour d'écrans de télévision. Il n'y eut pas de défilé d'enfants à Oslo, pas de famille royale au balcon du palais et pas de défilé matinal, principal ou aux drapeaux à Bergen, exception faite d'une procession et d'une cérémonie dans l'ancienne enceinte militaire de Bergenhus et Koengen, retransmises à la télévision.

Le lundi 18 mai, Ragnhild Rådal et Hans Lothe devinrent parents d'un petit garçon, "un vrai gosse du corona", comme ils le qualifièrent au moment d'envoyer à la famille et aux amis le message annonçant l'heureux événement. En raison des restrictions sanitaires, Hans n'avait eu le droit de rester que pendant l'accouchement ; avant et après, Ragnhild dut passer ses journées à la maternité sans visites, jusqu'à ce que Hans puisse venir la chercher ainsi que le nouveau-né pour les conduire à la maison, trois jours plus tard. Le petit garçon fut baptisé Lasse ; à la naissance, il avait le cheveu dense et noir, tout à fait différent de ceux de ses parents.

En recevant le message de Ragnhild et Hans, Silje Veum et Yngvil Nesbø passèrent un bon moment à contempler le jeune bébé. Elles travaillaient désormais toutes les deux. Yngvil avait achevé ses études d'enseignante et effectuait un intérim d'un an à l'école de Loddefjord. Silje était employée dans une société qui se consacrait à la planification du "passage au vert", comme on l'appelait, les profonds changements sociaux indispensables pour respecter les objectifs de durabilité fixés par les Nations unies. Elles pouvaient toutes les deux se réjouir du fait que, quatre ans après la dernière manifestation sur Engebøfjellet, les travaux d'exploitation n'avaient pas encore commencé. Une bataille juridique était encore en cours entre Nordic Mining et une nouvelle société impliquée, en coopération avec les propriétaires fonciers locaux. La nouvelle société veillait en premier lieu à extraire du grenat de la montagne en menant une exploitation minière classique et sans dépôt de déchets au fond du fjord. Silje et Yngvil avaient encore l'espoir qu'un éventuel changement de gouvernement en 2021 fasse progresser les choses en matière d'écologie.

Leurs regards se croisèrent au-dessus du téléphone portable qui affichait la photo de Ragnhild et Hans avec le petit Lasse. Elles avaient passé tout l'hiver à discuter de recourir à la procréation assistée, mais

après le début de l'épidémie de Covid, les échanges sur la question s'étaient d'une certaine façon arrêtés, comme si elles se demandaient toutes les deux si c'était véritablement un monde dans lequel procréer. Elles devaient peut-être aborder de nouveau la question, puisque pour l'instant, la promesse que les écoliers s'étaient faite les uns aux autres en dessinant pendant tout le printemps semblait devoir se réaliser. Les élèves d'Yngvil aussi, à Loddefjord, avaient dessiné un gros arc-en-ciel qui couvrait tout le tableau, et on lisait en dessous : *TOUT IRA BIEN !*

Il allait apparaître que les restrictions sévères donnaient des résultats positifs. Le nombre de nouvelles contaminations et de morts en Norvège baissait petit à petit, particulièrement si on le comparait avec celui de la Suède voisine, où les pouvoirs publics avaient choisi une attitude bien plus ouverte vis-à-vis de la pandémie et projetaient de contrer le virus en optant pour une immunité collective dans la population. À ce stade, le nombre de décès indiquait que la méthode suédoise n'était pas un succès, en comparaison de celle choisie par la Norvège.

À l'arrivée de l'été, de nombreuses restrictions furent levées. Au 15 juin, on autorisa de nouveau les événements regroupant jusqu'à deux cents personnes. Écoles supérieures, universités, salles de sport et piscines rouvrirent. Les Norvégiens purent circuler dans les autres pays nordiques, à l'exception de la Suède. Le 16 juillet, les matchs de championnat national et des premières divisions furent autorisés, quoique pour des tribunes quasiment vides.

Tarald Nesbø resplendissait littéralement quand il put de nouveau réunir à peu près toute la grande famille autour de lui à Kvamsvåg. Pour les feux de la Saint-Jean, Truls et Mette ainsi que Karen et Lars étaient venus. Même Amalie, vingt et un ans, et Markus, dix-neuf ans, avaient accompagné leurs parents au chalet. Tout comme Grethe, trente et un ans, et toujours célibataire. Ragnhild et Hans appréhendaient un peu de présenter leur nouveau-né à autant de monde dans un contexte encore si fragile, et allaient donc les voir plus tard juste tous les deux. Ils avaient profité de la terrasse jusqu'à ce que le soleil disparaisse dans la mer quelque part du côté de Fedje, pendant que Ragnhild chantait en s'accompagnant de sa guitare, avec l'aide de tous ceux qui connaissaient la chanson. Plus tard cette année-là, Tarald et Ellen évoquèrent plusieurs fois ces deux soirées au chalet comme les meilleurs moments de toute cette étrange année. Cela les

avait réconfortés pour longtemps.

Puis une nouvelle vague de contaminations frappa la Norvège. Le 15 juillet, les voyages à l'étranger reprirent, et les gens ne se firent pas prier pour en profiter, non sans conséquences. En août, les étudiants regagnèrent leurs établissements. À Bergen, il fut permis d'organiser les désormais traditionnelles "semaines des Parrains", comprenant d'importantes festivités en intérieur comme en extérieur. En dépit des restrictions, il en résulta une hausse brutale du nombre de contaminations à Bergen et dans d'autres pôles étudiants. Le 31 août, quatre-vingt-dix-neuf étudiants de Bergen avaient été testés positifs au Covid.

La première partie de l'automne avait malgré tout été empreinte d'un optimisme prudent et de l'espoir que l'évolution allait vers la stabilité. Les théâtres et autres établissements culturels rouvrirent leurs portes, bien que pour un public réduit et en s'adaptant au paramètre assez étrange visant à savoir si les sièges étaient fixes ou non. Ce que les autorités considéraient comme "fixe" n'était pas un concept facile à saisir, puisque les bancs d'église n'entraient pas dans cette catégorie non plus.

Et il y eut une nouvelle brusque hausse du nombre de cas. À l'occasion d'une conférence de presse le 26 octobre, le gouvernement serra de nouveau la vis et mit en place de nouvelles mesures sanitaires. Le 4 novembre, il conseilla à la population de sortir le moins possible. Le port du masque devint obligatoire dans l'espace public. Les voyages à l'étranger étaient mal vus. Il fallait même éviter les déplacements à l'intérieur des frontières, à moins qu'ils ne fussent absolument nécessaires.

Aux États-Unis, le président sortant Donald Trump perdit les élections, un résultat qu'il fut le premier dans l'histoire du pays à rejeter sous prétexte qu'il était le produit d'une fraude électorale massive ourdie par le camp démocrate. Cette assertion fut maintes fois contredite par la suite, par les cours locales et la Cour suprême. En proportion de la population, les États-Unis furent l'un des pays du monde les plus durement touchés par la pandémie, notamment en raison d'une gestion calamiteuse par ses dirigeants politiques. Le Covid fit davantage de victimes pendant cette année seulement que les deux guerres mondiales et la guerre du Vietnam réunies. À la mi-décembre, on apprit que le nombre de décès quotidiens était égal ou

supérieur à celui des victimes du 11 septembre 2001, soit plus de 3 000 chaque jour. À ce moment-là, le nombre des victimes du Covid avait atteint les 300 000 aux États-Unis, et un expert estimait à 200 000 le nombre des victimes potentielles dans le courant de l'hiver 2020-2021.

En comparaison, les chiffres de décès en Norvège étaient parmi les plus bas d'Europe. Pendant l'année 2020, un peu plus de 400 personnes perdirent la vie dans le pays après avoir été contaminées par le Covid. Dans le monde, on en comptait plus de 1,7 million.

C'était ce genre de chiffres que Håkon Brandt lisait pendant la surveillance régulière dont il faisait l'objet dans ce qu'on appelait le "bâtiment du parc" à l'hôpital de Haukeland, l'un des derniers dans ce grand campus hospitalier dédié à la cancérologie, qui ne cessait de croître. Le cancer du poumon qu'on lui avait diagnostiqué six mois plus tôt avait maintenant gagné d'autres organes. Il savait aussi bien que sa famille proche que la fin ne tarderait pas à venir. Il n'avait pourtant pas perdu sa curiosité, notamment vis-à-vis de ce qui se passait. Il lisait chaque jour entre quatre et six quotidiens, sur une tablette ou son téléphone portable, en plus des éditions imprimées de *BT* et *BA*, qu'Engelcke lui apportait à chacune de ses visites quotidiennes. "Au moins, je peux me consoler en me disant que je ne figurerai pas dans les statistiques du Covid quand je mourrai", avait-il commenté après sa lecture des chiffres de décès. Engelcke avait répondu par un sourire sans joie, tandis qu'elle sentait les larmes presser derrière ses yeux.

Håkon Brandt ne s'en faisait pas trop concernant sa propre mort. Il n'avait jamais été spécialement croyant. Il se rappelait un épisode en 1997, quand le rédacteur en chef de *BT* lui avait demandé d'écrire un assez gros article de fond sur "La chasse à Dieu". Il avait interrogé des ésotéristes et des prêtres de l'Église d'État sans qu'aucun d'entre eux lui fournisse de réponse satisfaisante à ce qu'il appelait le "mystère de la foi". Le cœur lourd, il repensait à sa dernière rencontre avec son neveu Ragnar Moland, théologien lui-même, qu'il avait retrouvé un dimanche sur Fløyen pour aborder le même thème. Ragnar avait perdu la foi, comprit-il, et peu de temps après, il avait choisi de mettre fin à ses jours en se jetant à la mer à Hellesøy, sur l'archipel d'Øygården. Pour sa part, sa plus grande proximité avec Dieu avait été

atteinte pendant qu'il se trouvait en pleine nature, souvent en haute montagne où il allait de chalet en chalet, ou au bord de la mer, face à un coucher de soleil si beau qu'on pouvait difficilement s'empêcher de penser à une espèce de pinceau divin derrière toute chose.

Il était courant de penser – mais ce n'était peut-être qu'un cliché – que quand les gens mouraient, ils voyaient toute leur vie défiler devant leurs yeux avant d'apercevoir la lumière au bout du tunnel – ou Dieu sait quoi d'autre – et de sortir du temps. Dans le cas de Håkon Brandt, de grandes parties de sa vie défilaient devant ses yeux les soirs où il n'arrivait pas à dormir, malgré les somnifères que l'infirmière passait lui donner avec un sourire aimable et plein de sollicitude.

Il revit ses années d'enfance en Angleterre et à Sandviken. Ses années d'école à Rothaugen et Katten, le jour où il avait été embauché pour de bon à *BT*, les femmes qu'il avait rencontrées. Ses fiançailles avec Turid Kleppe, blessée à vie lors de son accident de circulation en mai 1963 ; sa rencontre avec Engelcke Jakobsen cet automne-là, alors qu'ils venaient tous les deux voir un patient à Haukeland, et leur relation passionnée qui s'était conclue par un mariage le 19 juillet 1969, la veille de l'alunissage d'Apollo XI. Puis, tard dans sa vie, sa relation intermittente avec Veslemøy Fossedal, qui lui avait procuré quelques instants de pur bonheur, mais avait fini par disparaître sans qu'il comprenne bien pourquoi. Engelcke et lui avaient eu deux enfants, Therese et Stian, adultes et totalement indépendants l'un comme l'autre, ainsi que quatre petits-enfants, Ove et Amalie, Harald et Marie.

Il se rendit compte que sa grande sœur Gabrielle allait lui survivre. Elle avait quatre-vingt-trois ans, et possédait toujours son abonnement aux concerts du jeudi que l'Orchestre philharmonique de Bergen donnait à la Grieghalle, une tradition sur laquelle elle comme tous les autres abonnés avaient dû tirer un trait pendant toute cette étrange année où toutes formes de culture n'avaient pu être consommées que virtuellement. *Pour le meilleur et pour le pire*, s'était-il dit. Cette année-là, il avait au moins pu voir davantage d'événements culturels que d'habitude, quand il manquait de temps et de moyens. Le temps libre avait été la chose dont il avait le plus disposé en 2020, et il n'était sans doute pas le seul à avoir ce sentiment.

Les derniers jours de sa vie, Håkon Brandt les passa dans une

torpeur due à la morphine. Lorsqu'il rendit son dernier soupir le lundi 21 décembre, seule Engelcke était assise à son chevet et lui tenait la main. Elle fut présente quand il émit son tout dernier son, un petit soupir libéré par sa bouche restée entrouverte. Un calme étrange tomba sur son visage émacié, et elle vit que sa respiration s'était interrompue. "Merci pour tout", lui souffla-t-elle sans bruit. *Mon amour*, ajouta-t-elle pour elle. Quelques minutes plus tard, une infirmière entra, souleva l'édredon pour jeter un coup d'œil à ses jambes nues, se pencha très légèrement et le regarda avant de poser un œil compatissant sur Engelcke et de constater que le patient était décédé.

Quand Frøydis Nielsen, quatre-vingt-dix-huit ans, mourut au centre de soins du dispensaire de la paroisse de Slettebakken dans la semaine qui suivit, le 29 décembre, il n'y avait personne à son chevet. Elle quitta la vie comme elle l'avait en grande partie vécue. Seule. Quelques jours auparavant, elle avait demandé à recevoir la visite du doyen de la paroisse, Thor Brekkeflat. Au cours de leur discussion, elle lui avait donné une enveloppe marquée d'un nom, et lui avait demandé d'en prendre soin jusqu'à ce qu'elle ne soit plus et de la transmettre au destinataire quand ce moment serait venu.

Brekkeflat jeta un coup d'œil à l'enveloppe et haussa les sourcils.

"Le détective privé ?

— Oui, répondit Frøydis Nielsen. C'est bien ça."

Notes

1. “L’espoir”.

Quatrième partie

68

Le gaillard de près de deux mètres qui entra dans mon bureau le premier lundi de janvier 2021 n'eut pas besoin de se présenter. Je savais très bien qui il était. Mais ce n'était pas en raison de sa taille qu'il dominait le paysage urbain de Bergen depuis bien avant le passage au nouveau millénaire.

Thor Brekkeflat avait été l'un des premiers prêtres de rue à Bergen. Je me rappelais bien les gros titres disant qu'il avait arrimé un petit autel sur le porte-bagages de son vélo et donnait l'eucharistie, avec pain et vin, sur son vélo-autel quelque part sur le pavé berguénois. À ce que j'en avais observé, il avait disparu un certain temps de son ministère avant de faire son retour en tant que doyen de la paroisse de Slettebakken.

Il m'adressa un sourire jovial depuis la porte.

"Veum ? Varg Veum ?

— C'est moi. Entrez.

— On a déjà dû se rencontrer ?

— À deux ou trois reprises, oui. Pendant un temps, on a dû avoir des clients en commun, je crois. Mais ça commence à dater."

Je lui indiquai le fauteuil face au bureau, et il s'installa. Pendant l'année du coronavirus, nous avions appris à ne plus nous serrer la main, et nous levâmes donc simplement la main droite de chaque côté du bureau ; un salut que nous avions hérité des Vikings et des Indiens, à ce que j'en savais. De la sorte, nous signalions à l'autre que nous n'étions pas armés, ou du moins pas disposés à recourir à la violence.

“Et vous êtes toujours détective privé ?

— Je tiens toujours le fort, oui.

— Mais… Vous ne faites pas partie des plus âgés dans cette branche ?

— Moi ? Je n’ai qu’un mois de plus que Joe Biden, alors vu sous cet angle, je pourrais être président des États-Unis. Et je parie qu’il a un boulot plus coriace à accomplir que moi.

— Oui, c’est bien qu’on se soit débarrassés de l’autre olibrius.

— Là, je crois qu’on est tous d’accord. Mais il reste deux jours avant que le résultat de l’élection soit validé par le Congrès. Le coup d’État enclenché le jour de l’élection en novembre n’est pas terminé, si vous voulez mon avis.

— J’espère que vous vous trompez, Veum. Et dans le cas contraire, que ce coup d’État ne réussira pas.”

Je l’interrogeai du regard.

“Mais j’imagine que ce n’est pas pour discuter politique américaine que vous êtes venu me voir ?

— Non, mais croyez-le ou non, je n’ai pas rencontré tant de détectives privés que ça dans ma vie. En fait, j’ai bien l’impression que vous êtes le premier.

— Je vous signerai un autographe avant que vous partiez.

— Vous avez raison, ce n’est pas pour discuter politique américaine ni pour ajouter un nouvel autographe à ma collection personnelle que j’ai cherché votre adresse. On m’a tout bonnement envoyé ici.

— Pas les autorités divines, je présume ?

— Non, c’est resté très terre à terre. Vous connaissez une certaine Frøydis Nielsen ?”

Je cherchai rapidement dans ma tête.

“Oui… La connaître, je n’irais pas jusque-là, mais je suis allé voir une femme qui portait ce nom-là, à Slettebakken, il y a… ouais, bientôt dix ans, il me semble. Dans le cadre d’une enquête que… sur laquelle je travaillais, d’une certaine façon. Elle est…”

Il hocha rapidement la tête.

“Oui. Elle est morte. Je ne sais pas quelles informations vous aviez sur elle, mais… Je suis allé la voir plusieurs fois à la maison de soins du centre pour personnes âgées de la paroisse, dans Vilhelm Bjerknes vei, et il est apparu qu’elle avait beaucoup de choses sur le cœur. Elle

n'avait pas vraiment mené une vie… disons traditionnelle, en tout cas pas dans sa jeunesse.

— Elle se situait du mauvais côté pendant la guerre, non ?

— Eh bien… je suis tenu au devoir de réserve concernant ce qu'elle m'a confié, mais… vous êtes au courant, à ce que je vois."

J'attendis un peu. Il fit de même, comme si nous étions plongés dans nos pensées. Ce fut moi qui rompis le silence.

"Est-ce qu'elle a abordé… le sujet de la femme de l'Isdal ?

— La femme de l'Isdal ?" Il avait l'air sincèrement surpris. "Non, ça… Encore une fois, je ne peux pas trop… Mais sur ce point, je peux vous assurer que non, c'est un sujet qui n'a jamais été abordé.

— Je vois. Mais alors je ne comprends toujours pas très bien où vous voulez en venir et la raison de votre visite."

Il plongea la main dans la poche intérieure de son anorak noir.

"Oui. Non, en fait, je suis une espèce de coursier, dans le cas présent.

— Ah oui ?

— Ou peut-être le messager de Marathon qui arrive pour annoncer que la bataille est gagnée ?

— Vous allez vite en supposition ! Ça fait partie de votre job ? Mais…"

Il tendit la main et posa l'enveloppe sur le bureau entre nous.

"Frøydis Nielsen m'a remis ça quelques jours avant sa mort, en me priant de la transmettre au destinataire quand elle ne serait plus."

Je me penchai et regardai l'enveloppe. Effectivement, c'était mon nom qui était écrit dessus. Je sentis soudain une vive tension dans tout mon corps. *Ce ne serait quand même pas…* Une seule et unique raison m'avait poussé à aller voir Frøydis Nielsen en cette journée de septembre 2012. Nous n'avions strictement aucun autre point de connexion.

"Je n'ai pas eu l'impression que c'était une liasse de billets, dans l'enveloppe, reprit Brekkeflat. Mais…" Il fit un large geste des bras. "Je vous propose de l'ouvrir quand je serai parti. Ma mission est accomplie, pour le dire ainsi."

Je hochai la tête et reposai gentiment l'enveloppe sur le bureau. Nous passâmes encore un moment à papoter de tout et de rien. Nous étions d'accord : la distance entre un prêtre de rue et un détective privé formé à la sociologie n'était pas si grande qu'on pouvait le

penser. Avant de s'en aller, il me souhaita bonne chance pour ce qui m'attendait, quoi que ce fût. Je le remerciai et lui souhaitai la même chose.

Après son départ, je passai un moment à observer l'enveloppe. Qu'est-ce que Frøydis Nielsen pouvait avoir de si important à révéler après son décès ? La réponse à ce que je lui avais demandé en 2012 ? Ou autre chose ?

Il n'y avait qu'une seule façon de le savoir.

69

L'affaire de la femme de l'Isdal avait ressurgi à intervalles réguliers pendant toutes les années qui s'étaient écoulées depuis 1970.

Pour ma part, je devais admettre que les informations reçues de Joakim Sæter en janvier 2000 résonnaient en un vague grondement de mauvaise conscience depuis de nombreuses années, sans que j'aie eu le temps de me plonger pour de bon dans cette affaire. J'avais passé en revue le contenu des cartons que Sæter m'avait donnés à ce moment-là. Ce que j'y avais trouvé de plus intéressant, hormis les journaux de bord de son père, était un petit répertoire téléphonique que Sæter avait confectionné lui-même. Il devait contenir entre 80 et 120 noms. En le feuilletant, j'en trouvai peu qui me soient familiers parce qu'il s'agissait de personnalités publiques : quelques avocats, un comédien et un homme politique célèbre du Parti chrétien populaire, si tant est que ça ait une quelconque importance. Je m'étais dit qu'un jour, quand j'aurais le temps, j'examinerais cette liste dans le détail pour essayer de savoir qui étaient ces gens, et si certains d'entre eux pouvaient avoir un lien intéressant avec l'affaire de la femme de l'Isdal. Je n'avais jamais eu assez de temps.

J'avais aussi un autre angle d'attaque. Quelque part dans ma bibliothèque, j'avais une liste complète des membres du Nasjonal Samling à Bergen et dans le Hordaland, depuis une enquête précédente. La comparer à son répertoire était un projet plus accessible. Il me fallut pourtant quelques années pour mener à bien ce projet aussi. Il apparut qu'il y avait plusieurs correspondances. Parmi

elles, une seule femme. Frøydis Nielsen.

La chose me fut rappelée lors d'une visite chez Eva Høiland Pedersen, à peu près dix ans plus tôt, quand j'en étais venu à papoter avec son soupirant, Viggo Valevåg, de l'affaire du "Solbris". Il apparut qu'Eva connaissait Svein Sæter et avait utilisé ses services comme chauffeur de taxi pendant quelques années avant sa mort. Viggo Valevåg connaissait aussi quelqu'un qui avait été lié à l'affaire du "Solbris". Une femme. À la question d'Eva de savoir comment elle s'appelait, il avait répondu : Frøydis Nielsen.

Mon intérêt fut éveillé pour de bon. Viggo Valevåg devait accepter d'aller voir Frøydis Nielsen pour lui demander si elle voulait bien me recevoir. Il finit par y aller, réticent au dernier degré. Elle avait clairement refusé de me parler, et je m'en tins là pendant deux ou trois ans. J'étais alors allé rendre visite de mon propre chef à Frøydis Nielsen, pour me voir rembarrer avec autant de détermination que Viggo Valevåg. Je notai dans un coin de mon crâne qu'un message aussi univoque signifiait souvent que la personne en question avait quelque chose à cacher. Neuf ans plus tard, l'enveloppe que j'avais dans la main et beaucoup d'autres choses indiquaient que ça avait précisément été son cas.

L'intérêt pour l'affaire de la femme de l'Isdal fut ravivé à l'automne 2016, quand la NRK lança sa propre enquête, menée par une reportrice qui allait progressivement apparaître comme le véritable moteur du projet, Marit Higraff. C'était à l'origine une série sur le net, mais elle comprenait aussi plusieurs extraits télévisés dont le contenu était parfois intrigant, assez pour que la BBC s'y intéresse et prenne contact. Le dernier reportage de la NRK fut diffusé en 2019, mais dès le mois d'avril 2018, la BBC lança un podcast en collaboration avec la NRK, lui aussi sous la houlette de Marit Higraff, secondée par Neil McCarthy de la BBC en personne. Jusqu'en 2019, ils conçurent un total de onze épisodes de podcast. Parallèlement, la BBC ouvrit une page Facebook permettant aux auditeurs du podcast de participer. Questions, commentaires et longs fils de discussion ne tardèrent pas à y fleurir. Lors de mon dernier passage, les échanges continuaient. Les théories conspirationnistes se succédaient, et on vit apparaître une ribambelle de photos de candidates potentielles au rôle de femme de l'Isdal. Le fil rouge de toutes ces contributions était que la défunte n'avait jamais été identifiée, ce qui incitait à de nombreux points de vue et théories,

dont certains assez triviaux.

L'année du coronavirus avait été synonyme de baisse sérieuse d'activités pour la plupart. Des gens comme moi n'avaient pas été épargnés. Rares étaient ceux qui avaient besoin d'un détective privé quand même la petite criminalité tournait à vide. La plupart des conjoints télétravaillaient chacun dans sa pièce, les pots de Noël et autres festivités entre collègues avaient été annulés, et l'écrasante majorité des escroqueries et des violences avaient lieu en ligne. Je m'estimais heureux d'avoir atteint un âge qui me permette de toucher une fois par mois une pension régulière de la part de NAV, comme une espèce de bourse d'État. C'était la première fois que je touchais ce type d'aide depuis mon départ de la Protection de l'enfance en 1975. En contrepartie, ce n'était pas le temps libre qui me manquait, ce qui me permit de ressortir les journaux de bord et la liste téléphonique de Svein Sæter pour m'installer ensuite à mon ordinateur et visionner toute la série de la NRK, lire tous les documents afférents sur nrk.no et repasser au peigne fin chaque épisode du podcast de la BBC, *Death in Ice Valley*.

La NRK et Marit Higraff avaient collaboré avec Kripos, l'Institut de santé publique et des milieux de chercheurs internationaux pour tenter d'identifier la femme de l'Isdal, désormais grâce à des méthodes d'investigation dernier cri qui n'étaient pas disponibles en 1970. Dans l'un des premiers épisodes de la série de la NRK, nous accompagnions Marit Higraff et le professeur de médecine légale Inge Morild dans les catacombes situées sous l'hôpital de Haukeland, à la recherche des échantillons biologiques conservés depuis l'autopsie en 1970, des blocs de paraffine contenant des tissus des organes internes de la femme de l'Isdal. Ils découvrirent en outre – à la surprise manifeste de Morild – les mâchoires et les dents de la femme de l'Isdal.

Grâce à ces découvertes, les experts médicaux que la NRK contacta parvinrent à isoler un ADN satisfaisant de la femme de l'Isdal, ce qui n'avait été ni possible ni pertinent au moment de son autopsie. L'affaire fut vigoureusement relancée, car on voyait à présent la possibilité de comparer ledit ADN avec des registres internationaux et peut-être même trouver une ou plusieurs personnes qui lui seraient apparentées. Le cas échéant, une identification complète n'était pas hors de portée.

Sur ces bases, les analyses ADN en Norvège et en Autriche

assurèrent que la femme de l'Isdal avait été d'origine européenne, comme ce fut formulé. On trouvait cela dit des gens avec ce genre d'ADN dans d'autres parties du monde, comme les États-Unis, le Canada, l'Australie, entre autres, en raison des vagues d'émigration depuis l'Europe. On avait quand même un point de départ utile pour la poursuite des recherches.

Les analyses de ses dents aussi donnèrent des résultats intéressants. Elles furent analysées sous l'angle des isotopes par des experts rattachés au service d'identification de Kripos, des chercheurs de l'université de Bergen et, finalement, les principaux chercheurs dans ce domaine, en Australie. Les isotopes étaient des variantes d'éléments naturels qui se créaient dans les dents de notre vivant. En les analysant, on pouvait déduire dans quelle partie du monde la personne à laquelle appartenaient ces dents avait grandi. En distinguant les dents qui commençaient à pousser dans l'enfance et les dents de sagesse, on pouvait tracer les régions dans lesquelles la personne avait séjourné à différents stades de sa vie.

Un professeur de l'université de Canberra analysa les isotopes de trois dents, une de l'enfance et deux de l'adolescence. Il parvint à la conclusion que cette personne avait très probablement passé le début de son enfance dans le Sud-Est de l'Allemagne et qu'elle s'était selon toute vraisemblance déplacée ensuite vers l'ouest, à un endroit dans le Nord de la France, éventuellement en Belgique ou aux Pays-Bas. Cela correspondait plutôt bien avec les analyses graphologiques qui avaient été établies. On avait des copies de formulaires qu'elle avait remplis dans plusieurs des hôtels où elle avait séjourné, en plus des notes sur les itinéraires et sur quelques cartes retrouvées dans ses valises. Les graphologues soulignaient quelques détails montrant qu'elle avait certainement appris à écrire dans une école francophone.

Je me souvins brusquement, au moment où ces informations furent connues, que le directeur de la police criminelle à Bergen, à l'époque, Oskar Hordnes, avait été interrogé lors d'une conférence de presse en décembre 1970 sur l'idée que pouvait avoir la police à ce moment-là de l'origine de la femme de l'Isdal. Il avait répondu : "De France, de Paris plus exactement." Un reportage de cette conférence était facilement disponible sur la page internet de *Death in Ice Valley*.

Au Karolinska Institutet, en Suède, certains des plus éminents experts en datation s'activaient sur les analyses dentaires. Ils eurent

eux aussi trois dents à analyser et parvinrent à des résultats assez troublants. Ils constatèrent une absence totale de carbone dans l'émail. Le carbone venait de la désintégration des atomes dans l'atmosphère, ce dont tous ceux qui étaient nés après la guerre porteraient des traces. Ils purent donc dès lors conclure qu'elle avait dû naître avant 1945. Ils effectuèrent ensuite une analyse selon ce qu'on appelait la "méthode de racémisation". Elle impliquait une analyse de la dentine dans les échantillons, une substance au cœur de la dent qui, en se basant sur le moment de la mort, pouvait révéler avec une faible marge d'erreur l'âge de la personne. Les chercheurs suédois conclurent leurs examens en indiquant que l'année de naissance de la femme de l'Isdal était 1930, avec une marge de plus ou moins quatre ans. Autrement dit, elle était âgée de dix ans de plus que ce qu'on supposait précédemment. Les chercheurs ajoutaient que l'année de naissance la plus vraisemblable était 1926. Dans ce cas, elle avait dû avoir quarante-quatre ans au moment de sa découverte.

J'en fus surpris, et je ne fus très certainement pas le seul. De nombreux témoignages la décrivaient comme une jeune femme. D'aucuns lui donnaient vingt et quelques années, d'autres environ trente. Il était bien sûr possible qu'une femme de trente-six ans à l'apparence juvénile en paraisse moins de trente, ou qu'une femme d'environ quarante ans fasse quelques années de moins. Mais si elle en avait quarante-quatre ?

Je me dis que ce serait peut-être une bonne idée d'en discuter avec Marit Higraff. Début novembre, j'appelai la NRK, mais on me répondit que, à l'instar de beaucoup de gens à ce moment-là, elle travaillait à domicile. J'obtins son numéro et fis une autre tentative.

Elle avait l'air un peu essoufflée quand elle répondit.

"Oui ? Ici Marit."

Je me présentai et expliquai ce que je faisais.

"Quoi ? Un détective privé ! s'exclama-t-elle, assez amusée.

— C'est au sujet de la femme de l'Isdal. J'ai quelques questions à vous poser.

— D'accord. Je comprends. On peut discuter. Mais je rentre à l'instant d'un footing. Vous pouvez rappeler dans une petite demi-heure ?"

C'est ce que je fis. Nous commençâmes par des échanges informels sur le footing, comme les coureurs le font souvent. Je devais

reconnaître que le rythme de mes courses commençait à décroître, mais je sortais toujours trotter à deux ou trois reprises dans la semaine, et souvent dans l'Isdal.

"D'accord. Alors, qu'est-ce qui vous intéresse dans cette affaire en particulier ?"

Je mentionnai les derniers mots de Svein Sæter, ses journaux de bord, son répertoire téléphonique et le fait que je m'étais de nouveau plongé dans cette affaire.

Son premier commentaire fut : "Oui, il a été plusieurs fois question d'un chauffeur de taxi dans cette histoire. Mais ce type-là, il a dit qu'il l'avait conduite à Flesland ?

— Oui.

— Quand ?

— Ah, ça, c'est tout le problème. Il n'y a rien dans le journal de bord à cette date, en tout cas pas à l'heure de son départ de l'hôtel Hordaheimen. Mais les chauffeurs de taxi font tout le temps la navette avec Flesland, alors il y en a pas mal dans la liste.

— Mais… Vous vouliez me poser une question ?"

Je lui expliquai que j'avais étudié en détail tout le travail de recherches qu'elle avait mené et tous les nouveaux éléments apparus dans les reportages de la NRK et les podcasts de la BBC.

"Mais ce qui me frappe, ce sont les données sur son âge, qui la vieillissent considérablement par rapport à ce qu'on avait imaginé. La question que je me suis posée, c'est donc celle de savoir si on ne parle que d'une *seule* femme. Ou bien de deux femmes distinctes."

Elle émit un petit rire.

"Vous n'êtes pas le premier à poser la question. Moi aussi, j'ai été très surprise par les résultats des experts suédois. Mais il faut préciser qu'ils évoluent à un très haut niveau, sur le plan international. Ils savent de quoi ils parlent, et ils ne doutaient pas d'être arrivés à un résultat valable. Mais je voudrais aussi ajouter que beaucoup de témoins la décrivent comme une trentenaire, et je suis presque certaine qu'on parle de la même femme. Il ne faut pas oublier que beaucoup de témoignages restent assez évasifs. Ceux qu'on considère comme les plus fiables sont ceux du personnel des hôtels où elle a séjourné. Une chose qui revient dans tous les témoignages à prendre au sérieux, c'est la description de ses dents, avec un écart net entre les incisives. On trouve la même chose sur la femme qui a été découverte

morte dans l'Isdal.

— Et le résultat des analyses d'isotopes ? On peut partir du principe qu'elle est née, ou qu'elle a passé sa petite enfance en Allemagne, mais qu'elle a ensuite déménagé dans un pays francophone, presque à coup sûr la France ou la Belgique ?

— Eh bien… Il faut que vous gardiez à l'esprit que tous les pays ne sont pas bien recensés en matière d'isotopes. C'est le cas de plusieurs États qu'on considère aujourd'hui comme européens. Les pays de l'Est, jusqu'à la Russie. D'après ce qu'on a découvert, elle peut par exemple aussi bien venir d'Ukraine que d'Allemagne ou de France. Mais sa façon d'écrire oriente vers un pays francophone, c'est vrai. Et il y a beaucoup de gens d'origine française au Canada, par exemple. Elle a pu venir de là-bas. Ou d'Algérie, donc d'Afrique du Nord. Du Maroc. Rien n'est certain.

— Non, et ça doit être ça qui rend cette affaire si fascinante. Dans la série de podcasts, vous partez à Nuremberg…

— Oui, la carte des isotopes indiquait cette partie de l'Allemagne, sans trop de doutes. Et il y a le fait que beaucoup aient mentionné une femme à l'apparence juive. Plusieurs théories des agents impliquent les services spéciaux israéliens. Peut-être était-elle née en Allemagne, par exemple, mais si sa famille était ensuite partie pour la France après la prise du pouvoir par Hitler en 1933… On n'exclut pas ce scénario. Mais encore une fois… On ne peut être sûr de rien.

— Votre découverte d'un ADN complet… On a entendu et on a lu que pour des raisons éthiques, la police ne voulait pas faire de recherches dans les bases de données commerciales, en se limitant aux bases de données de la police sur le plan international, sans résultat. Mais on y trouve surtout des ADN liés à des affaires criminelles. L'archiviste Yngve Nedrebø, à Bergen, a affirmé publiquement que des recherches dans l'une des bases de données sérieuses aux États-Unis pourraient révéler qui était la femme de l'Isdal, en trois semaines.

— Oui, je sais, et pas impossible qu'il ait raison. Mais la décision de faire des recherches dans ce genre de bases de données est dans le camp du procureur, et à ce qu'on dit, il doit l'examiner au printemps 2021. Je voulais seulement dire que tant qu'on a son ADN, cette affaire peut aboutir. C'est peut-être à un détective privé de Bergen qu'il faut recourir ?

— Pourquoi pas ? Laissez-moi vous poser une dernière question. À

ce que vous en savez à ce jour, quelle est la probabilité pour vous qu'elle se soit suicidée, qu'elle ait eu un accident ou qu'elle ait été assassinée ce jour de 1970 ?

— J'ai du mal à croire qu'il puisse s'agir d'un suicide. Encore moins d'un accident. Le cas échéant, un suicide, ça aurait dû être nécessaire, une chose qu'il fallait faire. Elle devait être écartée. Et elle devait le faire elle-même – pour devancer d'autres personnes. Je crois toujours qu'elle a été tuée à cet endroit de l'Isdal. Ce n'était peut-être pas le but de la tuer. C'était peut-être une forme de pression. Je pense aux médicaments qu'elle venait d'avaler. Quelque chose qu'elle allait dire. Les choses ont pu s'emballer. Mais je suis persuadée qu'ils étaient plusieurs ce jour-là, là-bas. Et quelqu'un sait… Ou, plus exactement, quelqu'un savait ce qui s'est passé. On ne sait malheureusement pas si ces personnes sont encore en vie. Mais on peut toujours espérer que quelqu'un finisse par dire la vérité sur les événements de ce jour de novembre dans l'Isdal."

Nous nous sommes ensuite souhaité bonne chance dans nos enquêtes respectives, et avons convenu de reprendre contact si l'un de nous deux arrivait à un résultat décisif.

Avec cette enveloppe dans la main, deux mois plus tard, c'était peut-être exactement ce qui m'arrivait. Il n'y avait aucune raison d'hésiter. J'ouvris le tiroir du haut de mon bureau, en tirai le coupe-papier et m'en servis pour décacheter l'enveloppe avec autant de précaution que je le pus.

L'enveloppe ne contenait qu'une feuille A4 repliée. Je la dépliai et lus le texte. Il était des plus succincts. Aucune formule de politesse. Aucune explication. Il n'y avait qu'un nom et une adresse : *Marie Dubois. Rue du Mont-Gargan, Rouen, France*.

70

Il me fallut attendre juin pour pouvoir me rendre à Rouen.

La première moitié de 2021 avait été franchement dramatique. Mes prédictions les plus noires se réalisèrent lorsque le président américain sortant Donald Trump incita ses partisans à partir à l'assaut du Capitole pour empêcher le Congrès, dirigé par le vice-président républicain Mike Pence, de valider le résultat de l'élection qui s'était tenue en novembre. Une foule populiste de droite rencontra étonnamment peu de résistance au moment de pénétrer dans le Capitole en enfonçant des portes et en cassant des fenêtres pour envahir le bâtiment. Devant, ils avaient érigé un échafaud symbolique, destiné à pendre le vice-président. Ceux qui étaient entrés étaient armés et exhibaient drapeaux confédérés, symboles nazis et autres signes distinctifs de l'extrême droite. Ils investirent en grand nombre les couloirs menant à la salle du congrès, forçant le vice-président et les élus du peuple au retrait, aidés de gardes du corps, pour ne pas être lynchés par la foule. Le président encore en poste suivait ces événements sur les écrans de télévision, apparemment très satisfait, sans intervenir pour y mettre fin. C'était une tentative de coup d'État qui suscita des comparaisons avec l'Italie de Mussolini et l'Allemagne d'Hitler, et qui aurait pu transformer les États-Unis en dictature s'il n'avait pas été arrêté. Il le fut. Le 20 janvier, Joe Biden fut investi quarante-sixième président des États-Unis. Je ne l'enviais pas.

Pendant ce temps, la pandémie poursuivait son chemin à travers le monde, en vagues toujours renouvelées. Diverses restrictions furent

mises en place, ajustées et réinstaurées. Le masque devint un objet que chacun avait désormais systématiquement dans sa poche et qu'on mettait dès qu'il fallait prendre le bus, le train, l'avion ou le taxi, entrer dans un centre commercial ou un magasin, ou participer à d'autres types d'événements publics, depuis les funérailles jusqu'aux représentations théâtrales ou aux séances de cinéma pour un public très réduit. Vers la fin 2020, plusieurs vaccins anti-Covid furent homologués par les autorités sanitaires. Les premiers arrivèrent en Norvège entre Noël et le jour de l'An, mais il faudrait attendre le printemps bien entamé pour que la campagne de vaccination décolle pour de bon, en suivant un planning rigoureux fondé sur l'âge et le risque de contamination. Je reçus ma première injection en pleine semaine de Pâques et l'autre six semaines plus tard, début mai. Ce ne fut qu'à partir de ce moment-là que je pus commencer à organiser un voyage en France. Mais les restrictions étaient toujours draconiennes dans les transports, et la quarantaine obligatoire à l'arrivée. La France avait en outre été l'un des pays les plus touchés d'Europe, et on y trouvait des règles sanitaires très strictes.

En raison de tout cela, j'avais eu beaucoup de temps pour préparer mon voyage. Pour commencer, je n'avais eu de Marie Dubois que la confirmation qu'elle existait, et qu'elle résidait toujours à la même adresse, rue du Mont-Gargan, à en croire les Pages jaunes. J'avais été surpris de pouvoir la joindre directement par téléphone, entre autres pour savoir si mon voyage en France valait le coup. Les premiers instants, elle avait eu l'air plus que réservée. Après quelques tentatives préliminaires dans un mélange de français et de norvégien, nous avions conclu que l'anglais était sans doute la langue la plus simple pour converser, bien qu'elle le parle avec un accent qui me fit penser à la sitcom britannique *Allô Allô*. J'avais moi-même un accent qui pouvait évoquer différents Premiers ministres norvégiens quand on les interviewait à l'étranger. Lors de notre première conversation, quand j'avais mentionné pourquoi j'appelais, *"The woman in the Ice Valley, if you understand"*, elle avait d'abord gardé le silence si longtemps que je me demandai si elle avait raccroché. Mais elle avait fini par réagir :

"Mais pourquoi[1] ? *I mean, why?*

— Parce que c'est une énigme dont beaucoup de gens voudraient encore connaître la réponse, répondis-je dans une tentative assez fragile.

— Mais pourquoi m'appelez-vous, moi, monsieur Veum ? D'où tenez-vous mon nom ?"

Je lui expliquai qu'une certaine Frøydis Nielsen me l'avait donné sur son lit de mort, et elle répliqua : "Ah, Mlle Nielsen… Elle est morte, alors." Après une nouvelle pause, elle ajouta : "Laissez-moi y réfléchir. Rappelez-moi dans quelques jours."

Rien que sa volonté d'y réfléchir me donnait d'une part l'espoir d'une réponse positive, d'autre part la sensation de pouvoir être plus proche de la solution que jamais auparavant. Lorsque je la joignis la fois suivante, nous convînmes que je pouvais venir la voir, "en toute discrétion". C'était en janvier, mais c'était seulement maintenant, cinq mois plus tard, que j'avais la possibilité d'effectuer un voyage en France sans trop de complications. Un dernier coup de fil quelques jours plus tôt avait confirmé qu'elle était toujours disposée à me recevoir, mais son ton m'informa qu'elle n'était pas folle d'enthousiasme à l'idée de cette visite et de l'inconfort que ça pourrait lui procurer.

Avant de m'installer dans le vol pour Paris via Copenhague le lundi 7 juin, je me munis d'une attestation de mon médecin traitant pour confirmer que j'avais reçu mes deux doses, une BioNTech et une Pfizer, d'une solide provision de masques et d'une petite collection de flacons de voyage remplis de gel hydroalcoolique, en plus de mon passeport, de ma carte de crédit et d'assez de lecture pour tuer le temps en cours de route.

Arrivé à Paris, je pris le train pour Rouen. Jadis, les Norvégiens s'y rendaient par la mer. L'ancienne capitale de Normandie se trouvait au bord de la Seine. Les bateaux vikings étaient arrivés à ce qu'ils appelaient alors Ruda pour des pillages et avaient poursuivi jusqu'à Paris. C'était là que le légendaire Gange-Rolv du Møre, qui d'après la tradition norvégienne et islandaise ne faisait qu'un avec le Rollon, bien attesté, lui, avait été élu duc de Normandie en 911. En 1013 ou 1014, Olav Haraldsson, dit Saint-Olaf, avait été baptisé ici selon la tradition.

Je pris un taxi à la gare en direction de l'hôtel Mercure, au coin de la rue Saint-Nicolas et de la rue Croix-de-Fer, juste à côté de la grande cathédrale de Rouen. C'est dans l'après-midi que je m'enregistrai, et mon rendez-vous avec Marie Dubois n'était prévu que le lendemain. Je profitai de la soirée pour déambuler un peu dans les rues de la

vieille ville, en me servant de la grande horloge de la ville comme d'une espèce de repère visuel. Rouen était la ville où Jeanne d'Arc avait été jugée et brûlée sur le bûcher, et les monuments commémoratifs et bâtiments liés à cela étaient nombreux. Au restaurant La Petite Auberge, sise dans une vieille maison à colombages dans le quartier derrière la cathédrale, le service en salle était interdit en conséquence des restrictions anti-Covid, mais ils servaient à l'extérieur, ce qui ne posait pas véritablement de problème quand la température vespérale avoisinait les 21 °C. J'y profitai d'un repas français traditionnel. Je renonçai aux escargots, mais des huîtres en entrée et un savoureux coq au vin justifièrent presque en eux-mêmes le voyage en Normandie, indépendamment de ce qui ressortirait de mon rendez-vous le lendemain.

Ce jour-là, le mardi 8 juin, le temps était aussi chaud et estival, en tout cas pour un Norvégien. Je me rendis en taxi rue du Mont-Gargan, qui se trouvait sur une hauteur venteuse tournée vers la ville, avec un grand cimetière verdoyant. Le trajet en voiture me permit de voir la ville et les collines de l'autre côté de la large vallée. La flèche de la cathédrale, en cours de restauration, était empaquetée à son sommet dans un linge blanc. Depuis l'endroit où j'étais, elle me faisait penser à une fusée prête pour le décollage. Après avoir dépassé le cimetière, le chauffeur continua à remonter la rue en jetant des coups d'œil aux numéros. Il finit par émettre un bougonnement satisfait à travers son masque. Nous étions arrivés. Quand j'eus payé, il me donna sa carte de visite, au cas où j'aurais besoin d'un véhicule pour rentrer à l'hôtel. Je le remerciai et descendis.

La rue était longue, bordée de maisons de deux ou trois étages, dont beaucoup avaient un jardinet devant, certaines un jardin assez grand. Celle qui m'intéressait avait des murs couverts de meulière, des angles en tuile et assez peu de particularités hormis cela. Les rideaux aux deux niveaux étaient tirés, avec juste une mince fente au milieu. À plusieurs fenêtres, cette ouverture était partiellement camouflée derrière une grosse plante verte.

Le jardin devant la maison était envahi par la végétation et pas spécialement bien entretenu, fait de buissons plus hauts que le muret entre la maison et la rue. J'ouvris un portillon qui aurait eu besoin d'un peu de graisse et remontai le chemin de dalles jusqu'à l'entrée, une porte peinte en vert et percée d'une longue vitre étroite. Elle était

doublée à l'intérieur d'un épais voile de tulle blanc, permettant de voir vers l'extérieur mais pas dans l'autre sens. Il n'y avait pas de nom pour indiquer qui vivait là. Juste une simple sonnette à l'ancienne à côté de la porte. Lorsque j'appuyai dessus, un faible son de cloche résonna à l'intérieur. Un mouvement du voilage m'apprit qu'il y avait quelqu'un juste derrière l'huis. J'entendis le son d'un entrebâilleur qu'on décrochait, et la porte s'ouvrit lentement.

La femme qui se tenait sur le pas de la porte avait les cheveux tout blancs. Son visage était oblong, semé d'un dense réseau de rides. Ses yeux étaient sombres. Elle avait veillé à ce que ses sourcils soient plus sombres que ses cheveux, ce qui créait un contraste net sur son visage, comme un masque de clown un peu tragique, compte tenu de la gravité qu'il exprimait. Elle portait une robe brun-roux toute simple, boutonnée sur le côté et sans décolleté ; une tenue assez sévère, qui me fit penser davantage à une nonne qu'à un clown. Lorsqu'elle ouvrit la bouche, je remarquai immédiatement l'intervalle entre ses incisives supérieures, qui paraissaient mises à sécher sur un fil.

"Monsieur Veum ?" commença-t-elle en prononçant mon nom comme la plupart des Français : Vœume. Quand je les corrigeais, ils rectifiaient souvent en Vé-ume.

Je hochai la tête avec un sourire.

"Et vous êtes Mme Dubois ?

— Mademoiselle.

— Mademoiselle Dubois", répétai-je, et elle hocha la tête. Elle ouvrit alors tout grand la porte et fit un pas de côté. "Entrez."

Elle me guida dans une entrée obscure et dans un petit salon tourné vers l'arrière de la maison, où une haie bien fournie et un pommier de guingois séparaient la propriété de celle voisine. Le mobilier était désuet, mais bien entretenu. Une table basse entourée de fauteuils à haut dossier était dressée pour deux, autour d'un plat de rochers coco soigneusement disposés.

"Une tasse de café, monsieur Veum ?

— Oui, volontiers. Merci beaucoup."

Elle hocha la tête et disparut vers ce qui devait être la cuisine. Je regardai autour de moi. C'était une pièce sombre, dont l'atmosphère évoquait le XIXe ou le début du XXe siècle. Les tableaux aux murs représentaient des paysages français typiques, pour la plupart en petit format. Je remarquai qu'il n'y avait aucune photo de famille ou autre

chose d'un tant soit peu intime.

La dénommée Marie Dubois revint avec une cafetière en argent. Elle remplit nos tasses en porcelaine ornées de motifs floraux et poussa le plat de chocolats dans ma direction.

"Je vous en prie, si vous en voulez."

J'en pris un pour montrer ma bonne volonté, goûtai le café et hochai la tête avec un sourire.

Elle m'observait attentivement. Bien que nous ayons fini par passer à l'anglais, quelque chose dans sa façon réservée de s'exprimer m'indiquait que la distance classique du français n'était pas mise de côté et que nous ne nous tutoierions pas de sitôt.

"Je ne sais pas très bien pourquoi je vous ai laissé venir, Veum, commença-t-elle. Mais quelque chose me disait que le moment était peut-être venu. Mais vous devez savoir que je n'ai pas beaucoup de temps. Qui me reste, je veux dire. Je souffre d'un cancer très avancé avec métastases, et je vais me faire traiter à l'hôpital Charles-Nicolle, le centre hospitalier régional, non loin d'ici."

Avec un détachement impressionnant, elle affirma qu'elle ne terminerait probablement pas l'année. Elle regarda vers la fenêtre et la vive lumière extérieure. Son profil se découpait nettement, et je compris soudain la qualité du dessin qu'Audun Hetland avait exécuté d'elle pour la police, à l'époque, plus précis en fin de compte que celui que la NRK avait demandé par la suite, sur lequel elle était bien plus belle que sur celui de Hetland et qu'ici.

Ce fut avec une espèce de solennité que je l'étudiai. J'étais dans une situation que je n'avais pas pensé vivre, pas même dans mes rêves les plus fous. Je me retrouvai face à face avec ce que j'avais d'ores et déjà imaginé être sans le moindre doute la femme de l'Isdal, et ce n'était pas un fantôme. Elle était aussi vivante que moi, en faisant abstraction de ce diagnostic funèbre.

"Mais laissez-moi vous dire encore une chose, monsieur Veum. Quand cette conversation sera terminée, je vous donnerai la consigne de garder pour vous ce que vous apprendrez, une consigne qu'il sera peut-être judicieux de suivre."

Je hochai lentement la tête. Les consignes ne m'avaient pas empêché de vivre pendant mes années passées en tant que détective privé. Je supporterais bien celle-là aussi.

Tout en maintenant la politesse de rigueur, j'entrai dans le vif du

sujet.

“Je ne sais pas à quel point vous avez suivi le développement de l’affaire dont nous parlons, mademoiselle Dubois ?”

Elle fit un petit sourire pincé.

“Mieux que vous l’imaginez, je crois. Dans ce salon, vous aurez sans doute l’impression que c’est une femme d’un certain âge, un peu surannée, qui habite ici, loin du vacarme de la ville. Mais dans ce que j’appelle mon bureau, j’ai la télé, plusieurs ordinateurs et une bibliothèque bien garnie, dont divers dictionnaires. Tout ce dont j’ai besoin pour suivre. C’est là que je passe encore l’essentiel de mes journées et de mes nuits.” Elle poussa un soupir. “Sauf les jours où je suis en soins. Comme vous pouvez l’imaginer, je suis l’affaire qui vous intéresse depuis cinquante ans, pour des raisons tout à fait personnelles. Oui, même plus attentivement ces trois ou quatre dernières années, en fait, depuis que la BBC a lancé son podcast dessus. Internet a rendu plus facile de suivre l’essentiel de ce qui se passe. Les contributions sur la page Facebook ouverte dans ce contexte ont été une lecture étrange, parfois un peu effrayante.

— Effrayante ?

— Parce que certains qui y contribuent sont arrivés si près de la vérité sans pour autant parvenir à résoudre l’énigme… Jusqu’à ce qu’une mourante dépasse soudain les limites et viole un accord vieux de cinquante ans.

— Frøydis Nielsen ? Elle a violé un accord ?”

Elle hocha la tête, les lèvres serrées.

“Frøydis Nielsen était nazie, poursuivis-je. Ma théorie, ici, ça a toujours été que vous étiez un agent israélien qui traquait d’anciens nazis.”

J’attendis une réaction. Elle pencha un rien la tête de côté et me défia elle aussi du regard : *Alors exposez vos arguments !*

Comme elle ne répondait pas à ce que je lui demandais frontalement, je choisis de continuer.

“C’est une affaire tellement étourdissante que je ne sais pas très bien par où commencer. Mais admettons la chose suivante. Il y avait une femme décédée dans l’Isdal, et ce n’était pas vous.”

De nouveau ce petit sourire pincé. “Non, j’ai survécu, comme vous le voyez.

— Et vous êtes assez facilement reconnaissable, d’après le dessin

qui a été fait de vous en 1970.”

Elle passa une main sur ses cheveux blancs.

“Eh bien… Ça, c’est à vous d’en décider.

— Mais vous pouvez confirmer que vous ne faites qu’une avec l’Elisabeth Leenhouwfr qui a quitté l’hôtel Hordaheimen, à Bergen, le 23 novembre de cette année-là ?”

Elle hocha sèchement la tête.

“Beaucoup de gens ont pensé que vous étiez… d’origine juive. Pouvez-vous le confirmer ?

— Il y a quand même un détail un peu étrange concernant la situation dans laquelle nous nous trouvons, monsieur Veum. Vous et beaucoup d’autres avez le sentiment d’en savoir davantage sur cette femme que par le passé, grâce aux recherches scientifiques que la NRK a fait réaliser à partir de l’ADN et des dents de la défunte. Une enfance en Allemagne, une adolescence en France. Et – si elle avait survécu – elle aurait été âgée de près de quatre-vingt-quinze ans. Je vous donne l’impression d’avoir quatre-vingt-quinze ans ?

— Pas du tout ! Environ soixante-dix, je dirais. Mais petit à petit, je suis aussi arrivé à la théorie qu’on parle ici d’au moins deux femmes.

— Ce qui n’empêche pas un certain nombre de points communs. Et je crois que je vais vous raconter… Pour que vous compreniez le mieux possible la situation…”

Elle sembla m’interroger du regard, et je lui fis rapidement un signe de tête pour l’inciter à poursuivre.

“Je n’ai jamais vécu en Allemagne, en passant. Je suis née à Bruxelles en 1938. Mes parents étaient français. Mon père avait tenu un magasin juif dans le Marais. Après que Hitler a pris le pouvoir en Allemagne et que les persécutions contre les Juifs s’y sont accélérées, ils ont quitté le quartier juif de Paris en 1937 pour aller en Belgique, où ma mère avait de la famille. Ils y ont ouvert un magasin tout à fait banal, sans aucune connexion avec leurs origines juives. Ils vendaient des bibelots, des jouets, des souvenirs… des choses comme ça. J’étais la cadette d’une fratrie de cinq. Ma sœur, qui avait seize ans de plus que moi, a épousé un paysan belge et est partie vivre à la campagne. Il venait d’une ferme près de Langemark, pas très loin de la frontière française. À la fin de l’été 1942, quand les Allemands ont commencé à arrêter des Juifs belges, ma mère m’a emmenée chez Madeleine, ma

sœur, et m'a laissée là-bas. J'avais quatre ans. Elle est rentrée à Bruxelles. Mes trois frères, qui étaient tous scolarisés, sont aussi restés là-bas. En août, toute ma famille a été arrêtée, y compris mes trois frères. Ils ont été envoyés à Auschwitz, aucun n'a survécu. J'étais toute petite quand je suis arrivée chez Madeleine, alors je n'ai que de vagues souvenirs de ce qui a précédé. Je ne les vois pas nettement, ni maman, ni papa, ni mes frères. Je n'ai que quelques photos que Madeleine avait au mur, qui me permettent aujourd'hui de les imaginer de temps à autre, mais c'est un peu curieux, parce que je ne les imagine qu'en noir et blanc, comme sur les photos, et pas en couleur.

— Alors vous et votre sœur avez échappé aux arrestations allemandes ?

— Oui. Anton, le mari de Madeleine, était issu d'une vieille famille flamande de paysans, et ils n'avaient peut-être pas enregistré tous les détails sur Madeleine quand ils s'étaient mariés. En tout cas, on s'en est sortis.

— Alors de toute la famille, il ne restait que Madeleine et vous ?

— C'est ça. Vous comprenez ma fureur vis-à-vis de l'idéologie nazie et de tous ceux qui le revendiquaient ? Ce que font beaucoup de gens aujourd'hui !

— Je le comprends sans aucun mal.

— Alors… Bon, pour faire court, je suis restée chez Madeleine et Anton jusqu'à mes dix-huit ans, donc en 1956. Puis je suis partie en Israël, je suis entrée à l'université de Tel-Aviv et j'ai fini par y passer un diplôme de sciences sociales. Vers la fin de mes études, j'ai été contactée par le Mossad, les services civils de renseignements. Je savais très bien ce qu'était le Mossad, et je me rappelle la joie que tout l'État d'Israël avait ressentie quand ils avaient connu leur plus grand triomphe. C'était en 1960, quand ils avaient retrouvé Adolf Eichmann en Argentine avant de l'enlever et de le traduire en justice à Jérusalem, où il avait été condamné à mort pour ses crimes contre les Juifs pendant la guerre. J'étais juste une étudiante, mais je me rappelle avoir suivi son procès dans la presse jour après jour ; ce n'était pas un quidam, un simple citoyen, qu'on accusait dans cette salle d'audience, il était directement responsable de la mort de mes parents et de mes frères en captivité dans un camp allemand. Et puis le Mossad m'a embauchée. Au début, j'avais un poste très subalterne, presque une espèce d'apprentie. J'en suis venue à travailler pour le

service qui tentait toujours de retrouver d'anciens nazis pour les traduire en justice. Au bout d'un moment, j'ai été envoyée sur le terrain. Comme vous devez pouvoir l'imaginer… Oui, comme vous l'avez évoqué. C'est pour ça que j'ai fait ces voyages, non seulement dans le Nord, mais aussi en France et en Allemagne, entre 1966 et 1970.

— Et parmi les endroits où vous êtes allée, il y avait Bergen."

Une nuance plus douce se répandit sur son visage sec.

"Je me souviens que je me plaisais bien à Bergen. C'était une belle ville, avec ses montagnes si proches du centre-ville. En plus, des collègues y étaient en même temps que moi. Mais vous le savez peut-être déjà ?

— En tout cas, il y a eu des rumeurs disant que des agents du Mossad surveillaient en toute discrétion la construction aux BMV de ce qui allait devenir les canonnières israéliennes. Et en 1973, ils étaient à Lillehammer. Mais vous, mademoiselle Dubois, vous étiez à Bergen pour d'autres raisons."

Elle saisit la cafetière.

"Encore un peu de café, monsieur Veum ?

— Oui, volontiers."

Elle nous servit tous les deux. Puis elle se renversa un rien dans son fauteuil, leva sa tasse et sembla la goûter, le regard perdu droit devant elle. Je me demandai ce qu'elle voyait, et à quelle distance dans le passé.

Elle se remit à parler avec une voix légèrement grondante, comme si la haine intense qu'elle ressentait à l'égard des nazis montrait les dents et grognait.

"On avait repéré une vraie taupe. Il avait été agent double pendant la guerre, et en Norvège, on le considérait sans doute comme l'un des nombreux héros de guerre. Mais à l'issue du conflit, il est tombé du mauvais côté. Sans le montrer, certes. La première fois que nous avons suivi sa piste, c'était dans le cadre de la fameuse affaire « Solbris », que vous connaissez sans doute."

Elle me regarda, et je hochai la tête.

"Le succès de leur fuite lui a permis de progresser dans cette organisation secrète qui a aidé des nazis de plusieurs pays à traverser l'océan, majoritairement vers l'Amérique du Sud. C'était une organisation très puissante et dangereuse, et l'approcher pouvait

mener à prendre de gros risques, y compris personnels.

— Mais vous l'avez fait ?

— Je ne sais pas si vous vous en souvenez dans le détail, mais dans l'une des valises que j'ai dû laisser à Bergen, il y avait un code. La police a fini par découvrir que c'était une liste des endroits où je m'étais trouvée à différents moments. Ils avaient pu remonter à des hôtels où j'avais séjourné, dans des villes comme Paris, Oslo, Stavanger et Bergen.

— Bien sûr que je me rappelle. Il y avait de nombreuses théories sur ce que la lettre R pouvait bien représenter. J'ai peut-être de bonnes raisons d'imaginer que c'est là où nous nous trouvons maintenant ?"

Cette fois, son sourire n'était plus aussi pincé.

"Peut-être bien, monsieur[2]. Mais… poursuivit-elle, en bas de cette page, il y avait une note personnelle. 10 M d'un côté, et ML23 N MM. Je n'ai pas besoin de vous expliquer ce code. Je veux juste dire que 23 N faisait référence à la date, le 23 novembre. MM, c'était pour Mons Monsen. À travers différents canaux, j'avais organisé une rencontre avec Mons Monsen ce lundi-là. Quelques jours plus tôt, à l'hôtel Rosenkrantz, un informateur local m'avait confirmé que c'était lui que nous cherchions.

— Tiens donc ! Et il s'appelait Mons Monsen ?

— C'était un pseudonyme. Celui sous lequel il opérait. Mais on avait réussi à connaître sa véritable identité.

— Et c'était… ?

— On pourra y revenir.

— Et vous deviez le rencontrer – laissez-moi deviner – à un endroit à l'écart ? Par exemple dans la vallée entre Fløyen et Ulriken, qu'on appelle couramment l'Isdal ?"

Elle fit un mouvement de tête, un mélange d'approbation et de pose ironique, la tête penchée sur le côté, apparemment dans l'attente d'une suite.

"C'est là qu'elle m'a emmenée, cette… Frøydis Nielsen, que je n'avais encore jamais rencontrée. Quand le rendez-vous a été pris, c'est elle qui est venue me chercher pour m'emmener où je devais aller."

Je sentis une tension monter en moi.

"Alors j'aimerais beaucoup entendre votre version de ce qui s'est

passé dans l'Isdal."

Elle descendit lentement une main sur son visage, en un geste qui évoquait un baisser de rideau. Elle eut soudain l'air fatiguée. J'espérai qu'elle n'avait pas mobilisé trop de forces, l'obligeant à interrompre à ce stade ce qu'elle avait à révéler. Elle regarda vers la fenêtre. Quelques oiseaux s'étaient posés sur un buisson et cherchaient des insectes dans l'écorce. Le soleil brillait vigoureusement, en net contraste avec la faible lumière qu'il avait dû y avoir en cette grise journée de novembre sur la face arrière d'Ulriken. Elle se tourna de nouveau vers moi, pinça les lèvres et se prépara à raconter.

La première fois qu'elle se retrouva face à celui qui se faisait appeler Mons Monsen, c'était près du pont en béton assez loin dans l'Isdal, en ce lundi matin de novembre 1970. Il était en tenue de sport, grand et mince à environ soixante ans, il avait des cheveux gris vaguement ondulés et un visage maigre, presque osseux. La teinte saine de son visage trahissait de nombreuses heures passées dehors. À leur arrivée, il fit un petit signe de tête à Frøydis Nielsen et tendit la main vers elle.

Ils se saluèrent.

"Enchanté."

À ses pieds, il avait un petit sac à dos qu'il attrapa et jeta sur une épaule.

"Je peux vous offrir une tasse de café ?

— Oui, volontiers, accepta Frøydis Nielsen avec un sourire."

Elle, pour sa part, ne répondit pas, se contentant d'un faible signe de tête.

L'homme tendit le doigt vers un sentier étroit qui grimpait dans la vallée.

"Il y a un chouette endroit juste un peu plus haut."

Elle hésita.

"Pourquoi pas ici ?"

Frøydis Nielsen la regarda, vaguement exaspérée.

"Je vous l'ai expliqué ! Nous deux… Lui et moi… Il ne faudrait pas qu'on nous voie ensemble. Des gens peuvent passer, ici aussi.

— Bon, d'accord !"

Elle avait parfaitement conscience que la situation était l'une des plus dangereuses qu'elle avait connues pendant toute sa carrière au Mossad. Elle s'était donc bien préparée. Dans sa poche de blouson, elle

avait un Beretta aussi compact qu'efficace. En suivant les deux autres qui grimpaient la pente raide pour s'enfoncer entre les arbres, elle saisit la crosse du pistolet. Elle sentait le sang battre à la base de son cou, plus fort que la normale.

Mons Monsen marchait en tête, suivi de Frøydis Nielsen, après qu'elle avait insisté pour fermer la marche. En conséquence de quoi la femme qui la précédait se retournait régulièrement pour s'assurer qu'ils ne la distançaient pas.

Quand ils eurent suivi le sentier bien visible pendant un moment, Mons Monsen bifurqua et s'enfonça entre les grands sapins sombres. Le terrain était difficile, et elle craignait de perdre l'équilibre, de tomber et de lâcher son arme. Sa paume était moite de sueur autour de la crosse. En dépit de la température basse, elle avait chaud, et son cœur battait la chamade comme après une longue séance de sport.

Ils étaient parvenus à un fourré dense de genévriers qui rendaient les mouvements difficiles. Elle sentit les aiguilles contre ses cuisses, et la résistance des branches coriaces quand elle les forçait, assez loin derrière Frøydis Nielsen pour ne pas être frappée par les branches qui revenaient vers elle quand les deux autres étaient passés. Ils débouchèrent alors sur un espace dégagé entre les arbres, jonché de grosses pierres, comme les restes d'un très ancien éboulis.

Mons Monsen et Frøydis Nielsen s'écartèrent un peu et se tournèrent vers elle. Elle, de son côté, se figea. Dans un creux entre quelques pierres, une femme était étendue sur le dos, en doudoune bleu foncé, pantalon noir et bottes en caoutchouc bleues à semelles blanches. À côté d'elle, on voyait un parapluie bleu et quelques bouteilles en plastique vides. Un fichu à carreaux bleus et verts était glissé sous sa tête. Elle était brune, sa bouche était entrouverte. On aurait pu croire de prime abord qu'elle était morte, mais elle remarqua qu'elle respirait faiblement, comme si elle était droguée ou inconsciente.

"Qu'est-ce que ça…"

Elle quitta la femme inconsciente des yeux et les releva sur les deux autres, encore plus effrayée de perdre le contrôle sur eux. Son regard fit un aller et retour rapide entre la femme et eux. Frøydis Nielsen la toisait avec un sourire froid, attendant peut-être qu'elle éclate en sanglots ou fasse une crise d'hystérie. Mais ce n'était pas le premier cadavre qu'elle voyait, ni la première fois qu'elle se trouvait

sur ce qui ressemblait de plus en plus à une scène de crime.

“Qui est-ce ?”

Mons Monsen avait fait le tour de la femme et s’était planté entre deux pierres, tout près de sa tête. Il fit un geste vers le corps, puis la regarda :

“C’est vous, mademoiselle Leenhouwfr. Ou devons-nous dire… Marie Dubois.”

Elle ressentit un choc. Ils connaissaient son identité, ce qui leur conférait un avantage auquel elle n’était pas préparée. D’un autre côté… Elle savait aussi qui il était, et ce qu’il avait fait.

“Moi ?

— On peut le dire. Nous voulons conclure un accord.

— Un accord ? Sur quelles bases ? Je sais tout sur vous. Nous vous pistons depuis des années, depuis l’affaire « Solbris » en 1947. Tout est noté, documenté et en sécurité, de sorte que s’il m’arrive quelque chose, mes supérieurs auront accès à toutes ces données. Ils pourront choisir de contacter les autorités norvégiennes ou la presse. Vous pouvez me croire. Ce sera très fâcheux, pour vous, vos familles et…” Elle lança un rapide coup d’œil à Frøydis Nielsen. “Pour vos conjurés.”

Le regard de l’homme se durcit.

“Très bien ! Mais nous avons effectué le même travail sur vous, mademoiselle Dubois. Nous avons rassemblé bon nombre d’informations sur votre famille. Votre sœur Madeleine, son mari Anton, leurs enfants Karl, Ewa et Lotte. Vous voulez leurs adresses personnelles ? Savoir où ils étudient, avec qui ils sont mariés, où ils travaillent ? Dans quelles écoles leurs enfants vont ? L’adresse du jardin d’enfants dans lequel la fille de Lotte, deux ans, vient d’entrer ?”

Son pouls monta en flèche, et elle eut peur de s’évanouir. Elle étreignit la crosse de son pistolet, comme une bouée à laquelle se cramponner. Elle sentit des secousses dans son bras et fut tentée de dégainer, d’ôter la sécurité et de faire feu.

Il poursuivit.

“Alors d’accord. Vous pouvez diffuser ce que vous avez découvert sur moi. Le cas échéant, ça coûtera cher à votre famille. Nous avons déjà tué des Juifs. Et on le refera bien volontiers ! Et laissez-moi être clair sur un point. Nous avons pris toutes nos précautions aussi. S’il devait arriver que je sois démasqué et peut-être même arrêté et

inculpé, tout ce que nous savons sur vous serait transmis à *nos* supérieurs – et mis en œuvre. Alors autrement dit, je vous propose une espèce de trêve, une forme de statu quo, acceptable pour nous deux."

Elle ressentait un malaise intense, si intense que la tête lui tourna. Elle fit un geste de sa main libre vers la femme entre les pierres.

"Et qui est-ce ? Quel rôle joue-t-elle dans ce scénario diabolique ?"

Il fit un sourire condescendant.

"Je vous l'ai déjà dit, mademoiselle Dubois. Elle est vous. Nous avons même trouvé une femme qui vous ressemble." Il passa une main devant sa bouche, pour illustrer ce à quoi il pensait. "Voyez à quel point nous vous avons étudiée, si vous voyez où je veux en venir.

— Qui est-ce, je vous ai demandé ?"

Il haussa les épaules.

"Une pute comme une autre. Étrangère. Je l'ai ramassée à Oslo, surtout à cause de son apparence.

— Et que prévoyez-vous de faire d'elle ?

— Elle doit mourir", déclara-t-il avec la même indifférence que s'il évoquait une obligation de changer de métier.

Elle eut de nouveau l'impression de tourner de l'œil. Elle sentait le désespoir monter en elle.

"Et pourquoi… doit-elle mourir ? articula-t-elle d'une voix forcée.

— C'est une mesure de sécurité. Il est possible que vous vous considériez comme une agente secrète de premier plan, mademoiselle Dubois. Mais je peux vous assurer que vous êtes lamentable. Vous avez laissé tant de traces derrière vous, dans ce pays et ailleurs, que nous devons vous éliminer d'une façon ou d'une autre, pour ne pas risquer que vous vous retrouviez dans une situation où vous serez persuadée – ou contrainte – de dire ce que vous savez… sur moi et notre mouvement. Vous représentez pour votre part une organisation cynique qui ne lésine pas quand ça sert vos intérêts. À vous de choisir. Si vous estimez que la vie de cette femme vaut plus que la vôtre et celle de toute votre famille, alors…" Il fit un sourire froid.

"Sinon, nous concluons un accord."

Les yeux brillants, elle me regarda et conclut : "Et c'est ce que nous avons fait.

— Comme vous l'avez dit au début de cette conversation. Vous avez conclu un accord."

Elle frissonna.

“C’était un démon, monsieur Veum ! Un nazi pur et dur, un vrai de vrai. Mais… oui. J’ai accepté l’accord. Pas pour moi, mais pour ma sœur et tous mes proches. Plus aucun Juif ne devait mourir, pour autant que je puisse en décider.

— Et cet accord, il stipulait…

— Je devais quitter le pays le jour même. Ils avaient des billets d’avion, commandés à mon nom ! Je devais faire savoir à mes supérieurs que j’avais échoué en Norvège, et ils s’occuperaient du reste, ont-ils dit. On verrait par la suite que ça consistait à mettre le feu à cette pauvre femme et la faire mourir de façon aussi bestiale qu’ils avaient tué mes parents et mes pauvres frères dans les chambres à gaz d’Auschwitz.

— Mais il y a une chose que je ne comprends pas. Qu’elle meure pour vous, d’accord. Mais pourquoi à un endroit aussi reculé que celui-là, bon sang ? Elle aurait pu passer des années à cet endroit sans qu’on la découvre, alors où était l’intérêt ?

— Vous pensez que je n’ai pas gambergé sur la même chose ? J’imagine qu’ils prévoyaient qu’on puisse la retrouver plus tard. Mais le hasard a fait que ce sont ces filles, accompagnées de leur père, qui l’ont découverte. Pauvres gamines ! Le résultat a été le même, bien qu’un peu plus prématuré que dans les projets de Mons Monsen et Frøydis Nielsen.”

Les idées se bousculaient dans mon crâne.

“Mais… La police a quand même trouvé des lunettes de soleil portant les empreintes digitales de la défunte dans l’une des valises à la gare ?

— Oui. Ça faisait partie du plan, de toute évidence. Frøydis Nielsen a eu la clé de la consigne. Ils m’ont interdit de récupérer mes valises. Et je comprends pourquoi, maintenant. C’était leur contenu qui devait orienter vers moi, et les empreintes digitales sur les lunettes de soleil de la morte. C’était l’enfance de l’art pour eux de poser le pouce de la femme inconsciente sur un verre de lunettes, et de glisser ensuite ces lunettes dans la valise avant la fin du temps de consigne. Ils devaient quand même souhaiter ardemment que la police ne s’investisse pas suffisamment dans cette affaire pour finir par me retrouver.” Avec un sourire forcé, elle ajouta : “Ce qu’ils n’ont d’ailleurs pas fait, puisqu’ils ont décidé en un temps record qu’il s’agissait d’un suicide, et de rien d’autre. Ils n’avaient plus besoin de

chercher Elisabeth Leenhouwfr. Elle était au cimetière.

— Alors ensuite, vous êtes ressorties de la vallée ? Vous et Frøydis Nielsen ?"

Elle frissonna de nouveau.

"Oui. Quand on s'est retrouvées de l'autre côté du lac, on a vu la fumée qui montait de l'endroit en question, sans que je comprenne à ce moment-là ce que ça signifiait.

— Mais ce n'est pas Frøydis Nielsen qui vous a conduite à l'aéroport, si ? Vous y êtes allée en taxi.

— Oui ! réagit-elle, assez étonnée. Comment le savez-vous ?

— Eh bien… D'une certaine façon, c'est comme ça que cette enquête a démarré pour moi, il y a plus de vingt ans." Je lui parlai brièvement de Svein Sæter et des informations que son fils m'avait données.

"Alors ce chauffeur de taxi… Il m'a reconnue après coup, d'après ce que les journaux ont dit ?

— Mouais… Il connaissait Frøydis Nielsen, et il n'était pas totalement étranger à son bord politique, pour le dire comme ça. C'était très certainement une mission qu'il accomplissait, je dirais.

— Je comprends." Elle fit un grand geste las. "Mais alors…"

Je réfléchis.

"Beaucoup de pièces du puzzle trouvent leur place avec ce que vous me racontez en ce moment. Mais après, que s'est-il passé ? Comment a réagi le Mossad ? Et qu'est-ce que ça vous a fait de voir que cette histoire, liée à vous et l'autre femme, évoluait d'une décennie à l'autre et passionnait toujours tout un tas de gens dans de nombreux pays, cinquante ans plus tard ?

— Mes supérieurs du Mossad ont noté que j'étais arrivée dans un cul-de-sac en Norvège. Ils avaient beaucoup d'autres sujets de préoccupation à cette époque. Mais je me doute bien qu'ils ont dû revoir à la baisse leurs espoirs me concernant. Je suis arrivée à Rouen dès 1965, puisque mon activité d'agent exigeait que j'aie une identité tout à fait banale. J'étais employée dans une société en ville, qui en réalité n'existait pas, mais on était les seuls à le savoir. Quand je n'étais pas en déplacement, je pointais chaque jour à un bureau, dans le centre. J'y faisais mon travail, surtout de la paperasserie et des recherches pour d'autres agents. Après 1970, je n'ai plus jamais été envoyée sur le terrain, mais le bureau et le poste n'ont pas disparu. Ils

me versaient un pécule annuel, et j'ai effectué toutes les tâches de renseignement qu'ils m'ont confiées jusqu'à quelques années en arrière. J'ai pris une retraite bien méritée, avec une pension mensuelle versée depuis un compte bancaire en Suisse, au cas où vous vous poseriez la question.

— Vous n'avez jamais eu peur d'être démasquée ?

— Si, bien sûr. Surtout les premières années. Beaucoup d'indices orientaient vers la France, mais personne n'est remonté jusqu'ici, à Rouen. Du moins pas à ma connaissance. J'ai suivi avec beaucoup d'attention les évolutions de ces dernières années, comme je vous l'ai déjà dit, surtout quand quelqu'un émettait l'hypothèse qu'il ait pu y avoir deux femmes, et pas qu'une. Personne n'est allé aussi loin que vous. Et à vrai dire, ce n'est pas à vous qu'on le doit, mais à cette traîtresse de Frøydis Nielsen, comme un tout dernier pied de nez depuis l'au-delà. Mais…" Elle leva un index. "J'ai dit que j'allais vous mettre en garde.

— Oui, vous l'avez dit.

— Je ne crois pas que Frøydis Nielsen vous a donné mon nom et mon adresse parce qu'elle avait mauvaise conscience ou parce que vous lui aviez tapé dans l'œil.

— Ah non ?

— Je crois que ce qu'elle vous a donné, c'était un courrier empoisonné. Qui pouvait vous tuer si vous l'ouvriez. Je sais, et vous devez me croire sur ce point, que l'organisation dont on parle, et dont Mons Monsen faisait partie, est toujours vivante, même si elle a muté, à peu près comme ce virus qui nous ravage depuis bientôt un an et demi. Regardez l'épanouissement de mouvements d'extrême droite ces dernières années. En France. En Allemagne. En Hongrie. Chez vous dans le Nord. Même à la Maison Blanche ! Le nazisme n'est pas mort. Il peut frapper de nouveau. Vous l'avez bien vu en Norvège ? Je n'ai pas besoin de rappeler à un Norvégien la date du 22 juillet 2011. Et à ce que j'en ai vu aux infos, un autre jeune du même courant a tenté sa chance il y a quelques années. Il a assassiné sa sœur adoptive et a organisé un massacre dans une mosquée. Ce que je crains, c'est que si vous rendez public ce que je vous ai confié aujourd'hui en toute discrétion, vous soyez à votre tour en danger de représailles de la part de ce mouvement.

— C'est un conseil que je n'oublierai pas, mademoiselle Dubois.

Mais… Vous avez aussi dit que vous reviendriez sur l'identité réelle de ce Mons Monsen."

Elle me regarda gravement.

"Petter Helgesen, ça vous dit quelque chose ?"

Je réfléchis.

"Non.

— Un armateur qui entretenait de bonnes relations avec l'Angleterre et l'Allemagne avant la guerre. Mais il aurait près de cent vingt ans, s'il était toujours vivant.

— Quand est-il mort, alors ?

— En 1971, répondit-elle en gardant ce qui ressemblait furieusement à l'impassibilité d'un joueur de poker.

— De quoi ?

— Dans un accident de voiture."

Elle commença à rassembler les tasses et les soucoupes sur la table entre nous.

"Mais je crois que j'en ai terminé avec ce que j'avais à vous dire, monsieur Veum. Pour finir, je vous demanderai *une* chose. Quand nous passerons à la nouvelle année, je ne serai plus. Vous pouvez vous abstenir de révéler ce dont nous avons parlé jusqu'à ce moment-là, au moins ?"

Je lui fis un sourire rassurant.

"Écoutez. J'apprécie infiniment la confiance que vous m'avez montrée aujourd'hui. Je vous promets de ne pas le répéter à une seule personne, en tout cas pas avant le Nouvel An 2021." Par acquit de conscience, j'ajoutai : "Si votre… euh… départ devait être retardé, faites-le-moi savoir. Vous avez mon numéro de téléphone."

Nous scellâmes l'accord d'une poignée de main. Elle me raccompagna à la porte et me souhaita un bon voyage de retour.

J'avais le numéro de téléphone du chauffeur de taxi qui m'avait conduit jusqu'ici. Il répondit rapidement quand je l'appelai pour lui demander s'il pouvait venir me chercher. Dix minutes plus tard, j'étais dans son véhicule. La fusée lunaire en centre-ville était dans le même état que quelques heures plus tôt. Personne ne l'avait fait décoller entre-temps.

Notes

1. En français dans le texte.
2. En français dans le texte.

71

Je regagnai mes pénates avec l'impression d'avoir une bombe à retardement dans mes bagages. La femme de l'Isdal était vivante. Je l'avais rencontrée. Je savais désormais tout ce qui s'était passé en novembre 1970. Mais… La vraie question n'avait toujours pas trouvé de réponse. L'identité de la défunte au cimetière de Møllendal était, elle, toujours inconnue. Qui était la véritable femme de l'Isdal, entre les deux, c'était une question rhétorique. Ce n'était en tout cas pas Elisabeth Leenhouwfr, Claudia Nielsen, Fenella Lorch ou Marie Dubois qui occupait cette concession.

Je n'avais malheureusement personne à qui faire mon rapport. Joakim Sæter était mort en septembre 2020, sans avoir jamais eu connaissance du lien qu'il y avait eu entre son père et la femme de l'Isdal. Je vis l'avis de décès dans le journal et appelai Live pour lui présenter mes condoléances. Elle répondit que les obsèques auraient lieu avec un petit nombre de représentants de la famille et des amis, comme l'exigeaient les restrictions sanitaires. Je ne figurais assez logiquement pas sur cette liste. Quand la piste française apparut, je ne l'appelai pas non plus. Je payai moi-même le voyage. La plupart des compagnies aériennes étaient heureuses de voir des passagers après plus d'un an de paralysie presque totale du trafic aérien.

À Flesland, je fus accueilli par le comité local du coronavirus et testé. Mon attestation de double vaccination ne m'empêcha pas de passer trois jours en quarantaine dans un hôtel dédié. En cas de test négatif à l'issue, je pourrais rentrer chez moi. Il en résulta trois jours

de congé au Scandic Hotel Kokstad, que je passai pour l'essentiel à faire les cent pas dans ma chambre en triant la plus grande partie des informations obtenues auprès de Mlle Dubois à Rouen.

Le samedi après-midi, je fus testé négatif pour la deuxième fois et déclaré libre de rentrer à la maison. Je pris le métro léger jusqu'au Bypark, fis les nécessaires emplettes de nourriture et de boisson au sous-sol de Galleriet et gagnai Telthussmuget. J'y dévissai le bouchon d'une bouteille toute neuve d'aquavit Simers Taffel acquise au duty free de Flesland et m'accordai une belle dose de bienvenue dans un verre légèrement surdimensionné. Malgré les réponses que j'avais obtenues en France, j'avais aussi trouvé des sujets de réflexion en abondance.

Le lendemain, je commençai mes recherches sur le net pour voir ce que je pouvais trouver sur l'armateur Petter Helgesen. Marie Dubois l'avait qualifié de "héros de guerre" dans certains réseaux, mais c'était une exagération. Je ne trouvai rien non plus indiquant qu'il ait été agent double. Sur ce point, il me faudrait consulter d'autres sources. Mais il était issu d'une famille berguénoise bien établie, dont l'origine remontait au début du XIXe siècle, peut-être plus tôt. Il était né en 1903, troisième d'une fratrie de cinq enfants du directeur Fridtjof Helgesen et de son épouse Torild Merete Brandt. Son frère aîné, Wilhelm Styrk Helgesen, était l'un des fugitifs sur le "Solbris" en 1947 et membre du NS après 1941. Son frère cadet était Tor Mentz Helgesen, directeur de la compagnie d'armement Dünner & Co, qui avait dès 1970 misé gros sur le pétrole, en premier lieu en passant des contrats avec des chimiquiers, puis en investissant dans la prospection, à l'aide de bateaux et de plateformes de forage. Dans un grand portrait publié en 1958 par *BT*, Tor Mentz Helgesen était plaisamment décrit comme "Tor au marteau", ce qui tenait aussi lieu de titre. Son père, Fridtjof Helgesen, était à peine mentionné dans l'article, ses frères pas du tout.

Certains de ces noms me rappelaient vaguement quelque chose. En janvier 2000, quand Joakim Sæter était venu me voir, je m'étais rendu compte qu'il y avait eu une espèce de fil conducteur entre le meurtre du consul Frimann dans la nuit du 1er janvier 1900 et la découverte de la morte dans l'Isdal le 29 novembre 1970. J'avais presque l'impression d'être plus près de la vérité que je ne l'avais jamais été.

Je parcourus les rayonnages le long d'un mur, me hissai sur la

pointe des pieds et tirai un dossier que je n'avais pas ouvert depuis plus de vingt ans. J'y conservais tous les documents qui avaient conduit, en décembre 1999, à l'élucidation de ce meurtre vieux d'un siècle. Dans les notes que l'écrivain Hjalmar Brandt avait laissées, et qui traitaient des transactions financières en lien avec l'assassinat du consul Frimann, les noms du directeur Fridtjof Helgesen et de l'armateur L. A. Dunner apparaissaient. Le Petter Helgesen que je recherchais était donc un héritier de ce directeur Helgesen, qui avait selon toute vraisemblance tiré profit de la mort du consul Frimann. À défaut d'un véritable fil conducteur, il y avait en tout cas un lien visible entre les deux affaires, surtout à partir de ce que je connaissais maintenant du rôle central joué par Petter Helgesen dans l'Isdal en ce jour de novembre 1970.

Ce Petter Helgesen avait été d'une discrétion à toute épreuve dans la sphère publique. Plusieurs journaux avaient dernièrement numérisé toutes leurs archives. Pour *Bergens Tidende*, cela concernait toutes les éditions depuis le 2 janvier 1868. En restreignant la recherche à 1971 et Petter Helgesen, je trouvai une brève datée du 31 mars cette année-là : *C'est l'armateur Petter Helgesen, soixante-huit ans, qui est décédé dans un accident de la circulation alors qu'il revenait de Kvamskogen dimanche soir. La police parle d'une forte probabilité de défaillance dans le système de freinage comme cause de cette dramatique sortie de route. La victime, qui était seule dans le véhicule, a été emmenée en hélicoptère à l'hôpital de Haukeland, mais sa vie n'a pas pu être sauvée. L'armateur Helgesen laisse une épouse, trois enfants et plusieurs petits-enfants.*

J'avais quelques soupçons sur le ou la commanditaire de cet accident.

Quelques jours plus tard, l'avis de décès était dans le journal. Le seul nom qui me fit réagir fut celui de ce que l'ordre indiquait comme sa fille, Charlotte, mariée à Michael. Un nouveau souvenir vague. Il me semblait me rappeler qu'à ce moment-là, Michael Brekke avait été marié à une Charlotte, née Helgesen. Ce même Michael Brekke qui m'avait refusé un entretien lors de mes recherches en 1999. Il était alors en prison pour le meurtre de Vegard Vadheim, un crime que j'avais trouvé choquant et qui m'avait particulièrement marqué. C'était un enquêteur pour lequel j'avais beaucoup de respect, et qui m'avait bien aidé dans une affaire ou deux.

Je ne voyais aucune raison de contacter les descendants de Petter

Helgesen dans cette affaire. Ça ne servirait à rien. Mais j'envisageais sérieusement de prendre contact avec quelqu'un d'autre.

L'ex-professeur Axel Singer était le spécialiste de Bergen pendant la Deuxième Guerre mondiale. Nous avions déjà discuté plusieurs fois, la dernière remontant à près de vingt ans. Je ne savais même pas s'il était encore vivant. Il apparut qu'il l'était.

"Mais je commence à me faire vieux, Veum. Quatre-vingt-sept, au dernier recensement", ajouta-t-il avec un petit rire.

"Petter Helgesen, l'armateur ? répondit-il quand je lui eus dit pourquoi je l'appelais, sans toutefois mentionner la femme de l'Isdal. Oui, je dois pouvoir trouver des choses sur lui. Donnez-moi une heure ou deux, et je vous rappelle. Les rencontres physiques ne sont pas recommandées de nos jours, même doublement vaccinés que nous sommes tous les deux.

— À qui le dites-vous… Je sors de trois jours de quarantaine, alors que je suis dans une forme olympique.

— Bon, le degré de forme des athlètes olympiques, de nos jours, c'est un grand débat", répliqua-t-il avant de raccrocher.

Quelques heures plus tard, il rappela. J'entendis des froissements de papier.

"J'ai trouvé deux ou trois trucs, Veum. Je vois ce que vous cherchez. J'ai rédigé une petite note que je peux vous envoyer par mail, mais je vous donne les grandes lignes tout de suite si vous voulez.

— Avec plaisir ! Merci.

— Alors… Il apparaît en effet que Petter Helgesen a opéré en tant qu'agent double pendant l'occupation. La Résistance l'a utilisé pour diffuser de fausses informations sur divers départs et arrivées. Eux, pour leur part, recevaient ce qu'ils considéraient être des informations exactes sur les mêmes choses. C'était surtout l'activité autour du bunker à sous-marins Bruno, à Laksevåg, qui les intéressait, des informations qu'ils pouvaient transmettre à Londres. Vous êtes bien sûr au courant de tous les bombardements qui ont visé la base de sous-marins, entre autres à l'automne 1944 avec la catastrophe du 4 octobre, quand l'école de Holen a été touchée, comme événement le plus dramatique. J'ai appris de sources sûres que beaucoup de résistants étaient réservés à propos de Helgesen. Ça pouvait tenir à son milieu familial, bien sûr. Son frère et sa belle-sœur étaient membres

du NS. Son neveu était engagé volontaire. Toute la famille venait de sphères favorables à Hitler avant la guerre parce qu'ils voyaient en lui le chantre de la lutte contre le bolchevisme. Beaucoup d'entre eux ont retourné leur veste avant l'occupation, en tout cas quand ils ont vu la tournure que prenaient les événements en 1939, et plusieurs ont mené des missions importantes pour la Résistance. Mais en ce qui concerne Helgesen… Bon, bon. Il est sorti des années de guerre sans avoir perdu son honneur. Mais ça n'a jamais été un héros de guerre. Après la guerre, il a dû se faire extrêmement discret, pour le formuler comme ça. Pour des raisons que j'ignore.

— Je sais qu'il était en contact étroit avec une femme dont vous avez peut-être aussi entendu parler. Frøydis Nielsen.

— Mlle Nielsen, oui. Je ne sais pas grand-chose sur elle. C'était une nazie pur jus, elle a été condamnée après la guerre, mais elle n'a pas changé son fusil d'épaule pour autant. Quelqu'un m'a dit un jour qu'elle avait été active dans la planification de la fuite sur le « Solbris » en 1947.

— Une de mes sources m'a révélé que Petter Helgesen avait aussi joué un rôle de premier plan dans cette affaire. Qu'il était peut-être tout simplement l'homme clé derrière cette fuite. Et qu'il avait entretenu des relations étroites avec l'organisation internationale qui aidait les cadres nazis à fuir en Amérique du Sud après la guerre.

— Tiens donc ! Intéressant. Alors on parle d'Odessa, Organisation Der Ehemalingen SS-angehöringen, remplacée en 1952 par ce qu'on appelait Kameradenwerke. Pas impossible qu'ils aient été impliqués dans l'affaire du « Solbris », mais que Petter Helgesen ait joué un rôle central dans cette organisation, c'est complètement nouveau pour moi.

— Bon." *Ça l'a aussi été pour moi il y a quelques jours.*

"Mais vous savez bien sûr qu'il est mort ?

— Oui. Dans un accident de voiture en mars 1971.

— Exact." Je l'entendis bougonner. "Ce subit intérêt pour lui, Veum… C'est en lien avec son accident de voiture ?

— Mouais. Peut-être. C'est difficile à dire, cinquante ans plus tard.

— Oui, beaucoup de choses commencent à dater pour des gens comme vous et moi, n'est-ce pas ?"

Sur ces bonnes paroles et quelques autres pleines de sagesse, nous mîmes un terme à la conversation. Je passai les jours suivants à rassembler d'autres éléments, mais je ne trouvai rien d'autre de

valeur. Je conservais l'image de Marie Dubois dans ma tête, parfois superposée au dessin établi par la police en 1970. Neuf mois trop tard pour apporter la solution à Joakim Sæter, j'avais découvert l'explication derrière les documents qu'il m'avait transmis. Il était peut-être encore possible de trouver la réponse à la question encore en suspens concernant l'identité de la défunte. Tout dépendait de la volonté du procureur de comparer l'ADN de la femme de l'Isdal avec des registres d'ADN commerciaux. À ce stade de 2021, il n'y avait rien eu de neuf dans cette affaire.

Je me dis que je devais peut-être appeler Marit Higraff pour l'informer de mes découvertes, mais d'un autre côté… J'avais promis à Marie Dubois de ne partager avec personne ce qu'elle m'avait révélé. En tout cas pas avant qu'elle ne soit plus. Comme dans la plupart des autres pans de la vie, il valait mieux laisser le temps faire son œuvre.

Mais le temps est un ami douteux. Un jour, il vous rattrape, et vous êtes sorti de l'histoire, vous aussi. Il faudrait que je fasse attention, dans les années à venir. Pour le moment, j'avais au moins survécu à l'épidémie de Covid. C'était déjà quelque chose. Pour moi, la fête n'était pas terminée. Pas encore.

Postface de l'auteur

Comme la plupart le comprendront, la résolution du mystère de la femme de l'Isdal qui est présentée ici est inventée. Seul le temps nous éclairera peut-être sur cette affaire. Je l'ai suivie de près depuis 1970. Je dois cependant remercier Marit Higraff pour le travail qu'elle et ses collaborateurs ont effectué depuis 2016. Grâce à eux, nous sommes aujourd'hui bien plus proches d'une identification de la défunte que nous ne l'avons jamais été. S'agissait-il d'un suicide, ou est-ce un meurtre qui a eu lieu là-haut ? C'est difficile de se prononcer là-dessus. Je penche pour ma part résolument vers la deuxième possibilité.

En plus des informations de la NRK et de la BBC, j'ai tiré grand profit du livre de Dennis Zacher Aske, *La Femme dans l'Isdal* (Vigmostad & Bjørke, 2018). Aske revoit dans le détail la première enquête et présente une analyse intéressante de l'état de la scène de crime et du code découvert dans l'une des valises à la gare de Bergen.

Concernant les événements tragiques du 22 juillet 2011, beaucoup de données sont tirées de reportages authentiques de la période concernée. Je ressens toutefois le besoin de remercier deux collègues pour leurs livres aussi pertinents qu'utiles sur ce qui s'est passé, et sur ce qui a précédé : *Une tragédie norvégienne* (Gyldendal, 2012) d'Aage Storm Borchgrevink, et *L'Un de nous deux* (Kagge, 2013) d'Åsne Seierstad.

Je ne peux en outre que répéter ce qui sert d'introduction à cet ouvrage : *Tous les personnages et événements de ce livre sont inventés, hormis les personnes connues du public, qui sont désignées par leur vrai nom, et les événements réels connus de tous.*

Bergen, juin 2021
G. S.

Du même auteur

LE LOUP DANS LA BERGERIE, Gaïa polar, 2001.
POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE, Gaïa polar, 2002.
LA BELLE DORMIT CENT ANS, Gaïa polar, 2002.
LA FEMME DANS LE FRIGO, Gaïa polar, 2003.
BREBIS GALEUSES, L'Aube, 2005.
LA NUIT, TOUS LES LOUPS SONT GRIS, Gaïa polar, 2005.
ANGES DÉCHUS, Gaïa polar, 2005.
LE ROMAN DE BERGEN, t. 1, *1900 L'AUBE*, Gaïa, 2007.
LE ROMAN DE BERGEN, t. 2, *1900 L'AUBE*, Gaïa, 2007.
LE ROMAN DE BERGEN, t. 1, *1950 LE ZÉNITH*, Gaïa, 2007.
LE ROMAN DE BERGEN, t. 2, *1950 LE ZÉNITH*, Gaïa, 2007.
LE ROMAN DE BERGEN, t. 1, *1999 LE CRÉPUSCULE*, Gaïa, 2007.
LE ROMAN DE BERGEN, t. 2, *1999 LE CRÉPUSCULE*, Gaïa, 2007.
FLEURS AMÈRES, Gaïa polar, 2008.
LES CHIENS ENTERRÉS NE MORDENT PAS, Gaïa polar, 2009.
L'ÉCRITURE SUR LE MUR, Gaïa polar, 2011.
COMME DANS UN MIROIR, Gaïa polar, 2012.
FACE À FACE, Gaïa polar, 2013.
L'ENFANT QUI CRIAIT AU LOUP, Gaïa polar, 2014.
CŒURS GLACÉS, Gaïa polar, 2015.
LE VENT L'EMPORTERA, Gaïa polar, 2017.
OÙ LES ROSES NE MEURENT JAMAIS, Gaïa polar, 2018.
PIÈGE À LOUP, Gaïa polar, 2019.
GRANDE SŒUR, Gaïa polar, 2021.

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud